BIBLIOTECA NAZ.
151
D
7
NAPOLI

BIBL. NAZ.
VITT. EMANUELE III
151
D
7
NAPOLI

BIBLIOTHEQUE ORIENTALE.

TOME SECOND.

BIBLIOTHEQUE ORIENTALE, OU DICTIONNAIRE UNIVERSEL,

CONTENANT tout ce qui fait connoître les peuples de l'Orient; leurs Hiſtoires & Traditions, tant fabuleuſes que véritables; leurs Religions & leurs Sectes; leurs Gouvernemens, Loix, Politique, Mœurs, Coutumes; & les Révolutions de leurs Empires, &c.

PAR M. D'HERBELOT.

Nouvelle Edition, réduite & augmentée par M. D...., Membre de pluſieurs Académies.

TOME SECOND.

BIBLIOTECA NAZIONALE DI NAPOLI

A PARIS,

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la REINE, de MADAME, & de Madame Comteſſe D'ARTOIS, rue des Mathurins, Hôtel de Cluni.

M. DCC. LXXXIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

BIBLIOTHEQUE ORIENTALE.

BALAS, BALASCH & BALASCHAN, noms qui conviennent indifféremment à trois Rois de Perſe des anciennes Dynaſties. Le premier fut Balas, fils de Hormuz de la race des Askaniens. L'Auteur du Lebtarikh l'a omis; mais il faut le ſuppléer : il vivoit du temps d'Amran, pere de Moyſe.

Le ſecond eſt Balas fils de Baharam, fils de Schabur, cinquieme Roi de la Dynaſtie des Aſchganiens, qui ſuccéda à ſon pere & régna onze ans.

Le troiſieme eſt Balas fils de Schabur, fils d'Aſchek de la même Dynaſtie, qu'il faut néceſſairement ſuppléer dans la liſte de ces Rois que l'Auteur du Lebtarikh rapporte, pour en faire le nombre complet.

BALBEK ou BAALBEK, ville de la Syrie

ou Cœleſyrie, à 18 lieues de Damas. Bellonius a cru que c'eſt la même qui a été nommée par les Anciens *Cæſarea Philippi.* Mais le Lexicon Syriaque d'Iſſa Bar Ali dit expreſſément, qu'elle s'appeloit autrefois *Heliopolis.* Elle eſt ſituée à 60 degrés, 45 de longitude, & à 33 degrés, 50 de latitude ſeptentrionale, ſelon nos Géographes.

Ses bâtimens étoient autrefois preſque tous de marbre; & ce qu'il en reſte encore aujourd'hui, conſerve des marques de ſon ancienne magnificence. C'eſt une ville qui a été très-ſouvent priſe & repriſe pendant les guerres de Syrie & de la Terre-Sainte; c'eſt pourquoi il ne faut pas s'étonner ſi elle paroît aujourd'hui preſque entiérement ruinée.

Il y a quelques Auteurs qui prétendent que c'eſt la ville de Palmyre, appelée par les Hébreux, à cauſe de ſes palmiers, Tadmor, où Zénobie a régné du temps de l'Empereur Aurélien. Makrizi, Auteur célebre, étoit natif d'un quartier de cette ville, nommé *Macriz*, duquel il a emprunté ſon ſurnom.

Baalbek étoit encore une très-puiſſante ville ſous le Khalifat des Ommiades: les Arabes Muſulmans lui donnent une fort grande antiquité; car ils diſent que le Prophete Elie fut envoyé de Dieu à ſes habitans pour leur prêcher le Muſulmaniſme, c'eſt ainſi qu'ils appellent la véritable Religion, & pour les détourner du faux culte de Baal leur idole, duquel ils aſſurent que cette ville a tiré ſon nom.

Naſſiredin donne à cette ville 70 degrés, 45 de longitude, & 33 degrés, & 40 minutes de latitude ſeptentrionale. Ulug Beg s'accorde avec

lui pour la longitude ; mais il ne lui donne que 33 degrés & quinze minutes de latitude ou d'élévation polaire.

BALKHE, ville du Khoraſſan, ſituée à l'extrémité de cette Province vers la tête du fleuve Oxus, lequel eſt ſouvent appelé, à cauſe de cette proximité, *la riviere de Balkhe*. Elle a 101 degrés de longitude, & 36 degrés, 41 de latitude ſeptentrionale. Les Hiſtoriens de Perſe attribuent ſa fondation à Kaiumarath, premier Roi de Perſe, & diſent qu'il lui donna le nom de *Balkhe*, à cauſe qu'il rencontra en cet endroit ſon frere, qu'il avoit perdu depuis longtemps ; car Balkhiden ou Balgiden ſignifie en langue Perſienne *accueillir* & *embraſſer un ami*.

Les premiers Rois de Perſe qui demeuroient dans la Province d'Adherbigian ou Médie, regardoient cette ville, qui eſt dans la Bactriane, comme la frontiere de leurs Etats, & Lohorasb ayant renoncé à ſa couronne pour la mettre ſur la tête de Kiſchtasb ſon fils, en fit ſon lieu de retraite, & y fut tué par Afraſiab, Roi du Turqueſtan ; mais après les grandes guerres qui ſe paſſerent entre les Turcs orientaux & les Perſans, les Rois de Perſe de la ſeconde Dynaſtie firent de cette ville la capitale de l'Empire, pour être plus à portée d'empêcher le paſſage de l'Oxus ou Gihon aux nations du Turqueſtan.

Kaikhoſrú fut le premier qui fit ſa réſidence dans la ville de Balkhe : mais les derniers Rois de cette Dynaſtie, & ceux de la troiſieme, tranſporterent leur ſiége royal dans les Provinces de Fars & de Khuziſtan, qui ſont la Perſe & la

Sufiane, où ils bâtirent les villes d'Eſtekár ou Perſépolis, & de Schuſter ou Suſe; enfin ceux de la quatrieme firent leur ſéjour dans l'Erák ou Chaldée, où ils bâtirent la ville de Madain, ſur les bords du Tigre, aux environs des anciennes villes de Seleucie & de Cteſiphon. La ville de Balkhe cependant demeura toujours capitale de la Province de Khoraſan, & elle étoit telle lorſqu'Ahnaf, fils d'Alkais, Commandant des Arabes, la prit ſous le Kalifat d Othman.

Les Khalifes Abbaſſides, & enſuite pluſieurs autres Sultans, comme les Samanides, les Selgiucides & autres, ayant fait leur réſidence dans d'autres villes du Khoroſan, comme à Niſchabúr & à Merú, & les Princes Mogols & Tartares, deſcendans de Genghizkhan & de Tamerlan, ayant choiſi celle de Herat pour leur capitale, ces quatre villes de Balkhe, de Merú, de Niſchabúr & de Herat, ſont réputées pour être des villes royales, & prennent chacune le titre de capitale de cette grande Province. Balkhe cependant a eu par-deſſus les autres le privilége de porter le titre de *Cubat al Eſlan*, qui ſignifie *Métropole du Muſulmaniſme*, & a étendu ſa juriſdiction particuliere ſur les pays de Badakhſchian ou Balakhſchian, de Khotlan, & de Tokhareſtan.

Cette grande ville fut priſe par les Mogols ou Tartares de Genghizkhan l'an 618 de l'Hégire, & tous ſes habitans furent conduits hors des murailles, & maſſacrés impitoyablement.

L'an 771 de l'Hégire, Tamerlan y aſſiégea le Sultan Huſſain, dernier Prince de la race de Genghizkhan, qui fut obligé de lui rendre cette

place, & de ſe mettre entre ſes mains. Les ſucceſſeurs de Tamerlan l'ont poſſédée depuis ce temps juſqu'à ce que les Uzbeks les en ont chaſſés. Elle eſt de nos jours un ſujet de guerre perpétuelle entre les Perſans & les Uzbeks, de même que Bagdet l'eſt entre les mêmes Perſans & les Turcs, & la ville de Candahar entre eux & le Grand Mogol.

La principale Moſquée de la ville de Balkhe portoit le nom de *Neubehar*, qui ſignifie en Perſien *nouveau printemps*. Elle étoit bâtie ſur le modele de celle de la Mecque.

BALKIS, nom d'une Reine d'Arabie de la poſtérité d'Iârab, fils de Chatan, qui régnoit dans la ville de Mareb, capitale de la Province de Saba. C'eſt la Reine de Saba dont il eſt parlé dans le Livre des Rois, & qui vint de ſon pays pour entendre les diſcours pleins de ſageſſe de Salomon. Elle étoit, ſelon la tradition des Arabes, fille de Hadhad fils de Scharhabil, vingtieme Roi d'Iemen ou de l'Arabie Heureuſe, quoique quelques Auteurs veuillent qu'elle fût fille de Sarahil, qui deſcendoit en droite ligne de Saba, fils d'Iakh-Schab fils d'Iaarab fils de Cahtan ou Joctan.

Les Hiſtoires fabuleuſes des Mahométans, qui ont été pour la plupart empruntées des Juifs, ſont pleines de narrations ridicules touchant le voyage que Salomon fit dans l'Arabie, & les meſſages qu'il faiſoit faire par un oiſeau que nous appelons *Huppe*, & les Arabes *Hudhud*, qu'il avoit toujours auprès de lui; & enfin touchant le voyage que fit cette Reine en Paleſtine, les

préſens qu'elle envoya, la magnificence avec laquelle elle fut reçue; & enfin le mariage que Salomon contracta avec elle : mais c'eſt plutôt la matiere d'un Roman, que le ſujet d'une Hiſtoire.

BALTHAZAR, fils de Nabuchodonoſor. Il étoit Gouverneur de Babel ou Babylone pour Baaman, fils d'Asfendiar, ancien Roi de Perſe.

BAMIAN, ville de la Province de Khoraſan, qui donne ſon nom à un pays particulier qui s'étend à l'Orient de la ville de Balkhe en tirant vers le Kabul, Province ſeptentrionale des Indes. Elle eſt ſituée au 112 degré de longitude, & au 36 degré, 35 minutes de latitude ſeptentrionale. Genghizkhan s'en rendit le maître après la priſe de Balkhe & de Thalcan, & la déſola entiérement l'an 618 de l'Hégire, à cauſe de la mort d'un de ſes petits-fils, qui arriva pendant le ſiége.

Cette ville avoit appartenu autrefois aux Sultans Gaurides ou Gourides de la ſeconde branche, & Fakhreddin, oncle de Gaiatheddin, Sultan de cette même famille, en avoit le gouvernement, joint à celui de la Province. Elle ne s'eſt point rétablie depuis que les Mogols ou Tartares de Genghizkhan la ruinerent.

BAR-COKBA, fils de l'Etoile, eſt le nom d'un fameux impoſteur, que Rabi-Akiba & la plupart des Juifs de ſon temps vouloient faire paſſer pour le Meſſie, du temps de l'Empereur Adrien; mais quand ſon impoſture eut été découverte, il fut appelé *Bar-Cozba, le Fils du Menſonge.* On le trouve nommé dans Ebn-Batrik, *Bargiozi*; mais c'eſt une faute, il faut lire *Barcozbi.*

BARAC-HAGEB, premier Sultan de la Dynaſtie des Cara-Cathaiens, étoit natif du Cara-Cathai, du Cathai-Noir, qui eſt au Septentrion de la Chine, & fut envoyé par le Roi des Mogols en ambaſſade à Mohammed, Roi de Khuarezme. Ce Prince ayant reconnu dans Barac, avec qui il traitoit d'affaires importantes, beaucoup de génie & de capacité, ne lui permit pas de retourner en ſon pays après ſa négociation achevée, & voulut l'attacher à ſon ſervice. Pour cet effet, il lui donna les plus beaux emplois de ſa Cour, & entre autres celui de Hageb, c'eſt-à-dire de Maître de la Chambre, titre qui lui ſervit depuis toujours de ſurnom.

Cette charge, qui lui donnoit les grandes entrées auprès du Prince, l'ayant brouillé avec le Viſir, il fut obligé de ſe retirer auprès de Gelaleddin, fils du Sultan, qui commandoit aux Indes. Pour y arriver, il prit la route de la Province de Kerman, dont Schegiaeddin-Ruzeni étoit Gouverneur de la part du Sultan Mohammed. Ce Seigneur, ſachant que Barac devoit paſſer par ſon Gouvernement, & qu'il marchoit avec toute ſa famille, dans laquelle il y avoit de très-belles femmes qui compoſoient ſon haram, alla à ſa rencontre pour les lui enlever. Il ne put pas néanmoins conduire ſon deſſein ſi ſecrétement, que Barac n'en fût averti.

Sur cet avis, Barac qui avoit peu de gens avec lui, uſa d'un ſtratagême. Il fit prendre des habits d'hommes à toutes ſes femmes, & marcha avec courage au devant du Gouverneur, lequel ne s'attendoit pas de trouver tant de gens ſi hardis. Il fallut cependant ſe battre; mais la

fortune fut ſi favorable à Barac, qu'après qu'il eut défait les troupes de ſon ennemi, il ſe rendit maître de ſa perſonne & de ſon Gouvernement. Ce furent-là les commencemens de la puiſſance de ce Prince; car s'étant ainſi inſtallé dans la Province de Kerman, il s'en rendit peu à peu le maître abſolu.

Le Sultan Mohammed ne le regardoit plus même comme ſon Officier; car il lui donna ſa propre mere, qui étoit encore jeune, en mariage; & un jour que par familiarité il lui diſoit: » Qui vous a élevé à ce haut degré d'honneur » où vous vous trouvez préſentement «? Il lui répondit fiérement: « C'eſt celui qui a ôté le » royaume aux Samanides, pour le donner à un » de leurs eſclaves; ſavoir, à Sebekteghin, » premier Prince de la Dynaſtie des Gaznevides, » & qui a pareillement dépouillé les Selgiucides » de leur Etat, pour en revêtir leurs eſclaves, » qui ſont les Khuarezmiens vos ancêtres «.

Barac eut huit ſucceſſeurs dans ſa Principauté, dont Mobarek Khuagé ſon fils fut le premier; car il lui laiſſa ſes Etats, après avoir régné onze ans, l'an 632 de l'Hégire.

Il faut remarquer que la Dynaſtie des Khuarezmiens ayant été éteinte par les Mogols, Barac-Kinn ſut ſi bien gagner les bonnes graces d'Oktai, fils & ſucceſſeur de Genghizkhan, que non ſeulement il ſe maintint dans ſes Etats, mais encore qu'il les augmenta beaucoup. Son fils, que le Nighiariſtan appelle *Mobarek-Khuagé*, eſt nommé par Khondemir, *Rokneddin-Khuagé-Kakh*, & eut quatre ſœurs, nommées *Sunege-Turcan*, *Jacut-Turcan*, *Khan-Turcan*, *Meriam-*

Turcan, qui furent toutes mariées dans les principales familles des Mogols.

BARAK-KHAN, fils de Baiſſur fils de Manuca fils de Giagathai fils de Genghizkhan, ſuccéda à ſon couſin Mobarek-Schah, qui étoit mort ſans enfans, dans les Etats du Turqueſtan. Il voulut envahir le Khoraſan ſur Abakakhan, Empereur des Mogols; mais cette entrepriſe ne lui ayant pas réuſſi, il tourna ſes armes contre Coblai-Khan ou Caan ſon parent, qui régnoit dans la Chine. Il fit dans ce pays-là de très-grands ravages; mais ne pouvant ſe rendre maître d'aucune place conſidérable, il fut enfin contraint d'en ſortir & de laiſſer jouir paiſiblement Coblai de ce riche pays qu'il avoit conquis.

L'Auteur du *Nighiariſtan* rapporte que dans l'irruption que Barac fit dans la Chine, un de ſes Mogols ou Tartares ayant tiré une fleche ſur un nid d'hirondelles, fit tomber l'ais qui fermoit un trou, dans lequel on trouva 12000 bourſes ou ſacs remplis de monnoie d'or; & que, par un autre accident auſſi ſurprenant, quelques cavaliers de la même armée ayant attaché leurs chevaux à un tronc de platane renverſé par terre, cet arbre, que les Perſans appellent *ſal*, & qui eſt ordinairement d'une groſſeur énorme, ſe trouva vermoulu, & dès le lendemain coupé en deux. Les Tartares le voyant creux, s'aviſerent d'y fouiller, & ils en tirerent une très-grande ſomme d'argent qui y avoit été cachée. Barak-Khan quitta la Religion Genghizkhanienne, & embraſſa le Mahométiſme dans la ville de Bokhara à ſon retour du Khoraſan, & prit pour

ſon nom ou ſurnom de Mahométan, celui de *Gaiatheddin.* Il mourut l'an de l'Hégire 638.

BARBUD, Maître de Muſique de Khoſru-Parviz, Roi de Perſe de la quatrieme Dynaſtie. Il excelloit tellement dans ſon Art, que ſon nom propre eſt devenu appellatif pour tous les excellens Muſiciens. *Schams-Fakhri*, parlant d'une fête magnifique que ſon Prince donna, dit que Zohara (c'eſt le nom que les Perſans donnent à *Vénus*) y tenoit lieu de *Barbud*, c'eſt-à-dire, de *Maître de Muſique :* car les Orientaux donnent la lyre à Vénus, que les Grecs & les Latins mettent entre les mains d'Apollon. Les Perſans diſent que Barbud étoit auſſi un excellent Joueur d'inſtrumens, & qu'il a donné ſon nom à une eſpece de lyre, qu'ils appellent *Barbud*, d'où les Grecs ont peut-être formé le mot de *barbiton.* Ils diſent auſſi qu'il eſt l'inventeur d'un air de chanſon, qu'ils appellent *Aurenki*, ce qui ſignifie l'*Air du Trône* ou l'*Air Royal.*

BARCOK, ſurnommé *Al-Malek-Al-Dhaher-Abuſaid*, Circaſſien de nation, qui avoit auſſi porté autrefois le nom de *Tanboga*, eſt le premier des Sultans d'Egypte de la ſeconde Dynaſtie des Mamluks, nommés *Borgites* & *Circaſſiens.* Il fut élevé ſur le trône après la dépoſition d'Al-Malek-Al-Saleh-Hagi, qui fut le dernier Sultan de la premiere Dynaſtie des mêmes Mamluks, ſurnommés *Baharites* & *Turcomans*, l'an de l'Hégire 784.

Barcok avoit été pris en Circaſſie par un nommé *Othman*, qui le vendit aux Tartares de

Crim, d'où il fut enſuite porté en Egypte, & vendu à un Officier des Mamluks Turcomans, *nommé Ilboga* : c'eſt du nom de ces deux maîtres Othman & Ilboga, qu'il ſe qualifioit *Othmani* & *Ilbogavi*.

L'an 791 de l'Hégire, le Sultan Malek-Al-Saleh-Hagi fut rétabli & mis à la place de Barcok, qui fut empriſonné. Malek-Al-Saleh, commençant un nouveau regne, changea auſſi de ſurnom; car il prit celui de *Malek-Al-Manſur* : mais le regne de ce nouveau Sultan fut fort court. L'année ſuivante, Barcok remonta ſur le trône, & remit en liberté tous les Seigneurs que Manthaſche, auteur de la rebellion, tenoit dans les priſons.

L'an 794, Barcok fit ſon entrée dans le Caire, & Cara-Joſef, Prince des Turcomans de la premiere Dynaſtie, ſurnommée du *Mouton noir*, s'étant rendu maître de la ville de Tauris, lui en envoya les clefs; le Sultán, en échange, l'honora d'une veſte, & lui envoya des Patentes par leſquelles il le déclaroit ſon Lieutenant-Général dans les Etats qu'il poſſédoit.

L'an 795, le Sultan Ahmed, fils d'Avis, de la race des Ilekhaniens, qui avoit été chaſſé de Bagdet par Tamerlan, vint ſe jeter entre les bras du Sultan Barcok, & fut reçu de lui avec de grands honneurs. Il lui apporta les nouvelles de la conquête que Tamerlan avoit faite de la Perſe, de l'Iraque, de la ville de Tauris, & de preſque toute la Province d'Adherbigian : il lui fit ſavoir auſſi qu'il lui avoit dépêché des Ambaſſadeurs. Le Sultan, ſur ces avis, envoya ſes ordres au Gouverneur de Roha, à ce qu'il fît

ſuivre les Ambaſſadeurs de Tamerlan, & les fit périr avant qu'ils puſſent arriver en Egypte.

Ce commandement ayant été exécuté, Tamerlan, irrité de la mauvaiſe foi du Sultan, tourna ſes armes vers la Syrie : il vint d'abord aſſiéger la ville de Roha ou Edeſſe, qu'il prit d'aſſaut, & fit paſſer tous les habitans au fil de l'épée : mais après avoir tiré cette vengeance du Sultan, il retourna ſur ſes pas.

L'an 796, le Sultan Barcok partit d'Egypte, à la tête de ſon armée, avec Ahmed fils d'Avis, & marcha du côté d'Alep, qui étoit menacée par Tamerlan. Lorſqu'il fut arrivé à Damas, il congédia Ahmed avec de grands préſens, & le fit revêtir de toutes les marques de la royauté. Ahmed prit ſi bien ſon temps, qu'il rentra dans Bagdet, où, auſſi-tôt qu'il fut le maître, il fit battre la monnoie au nom du Sultan.

L'an 797, Bajazet, premier du nom, Sultan des Turcs Ottomans, envoya une ambaſſade ſolennelle, avec de riches préſens, au Sultan Barcok, qui étoit de retour en Egypte. Cette ambaſſade avoit pour objet d'obtenir du Khalife, qui demeuroit au Caire auprès de Barcok, le titre de *Sultan de Rum*, c'eſt-à-dire, d'*Empereur des Romains* ou *des Grecs*. Il l'obtint en effet; mais ce titre ne lui ſervit de rien auprès de Tamerlan, comme l'on peut voir dans ſon titre particulier.

Barcok ne fut pas plutôt arrivé en Egypte, qu'il apprit que Tamerlan avoit dirigé ſa marche vers les Indes. Se trouvant donc alors délivré d'un ſi terrible voiſin, il affermit ſon autorité dans la Syrie, & donna le gouvernement d'Alep

à Thagri-Berdi, ou plutôt Tangri-Virdi, qui ſignifie en Turc *Dieu-donné*. Il ne le laiſſa pas long-temps néanmoins dans ce poſte ; car, voulant ſe ſervir de lui auprès de ſa perſonne, il le fit venir en Egypte, & lui donna le commandement général de ſes troupes, ſubſtituant à ſa place au gouvernement d'Alep Argun-Schah, qui avoit poſſedé auparavant les gouvernemens de Tripoli & de Safed en Syrie. Ceci arriva l'an de l'Hégire 799.

L'an 801 de l'Hégire, ce Sultan, couvert de gloire, paiſible poſſeſſeur de l'Egypte & de la Syrie, reſpecté de tous ſes voiſins, que Tamerlan même n'avoit oſé attaquer, mourut d'une foibleſſe qui lui ſurvint à l'âge de ſoixante ans : il en avoit régné environ dix-ſept, & laiſſa pour ſucceſſeur Zeineddin-Farage, ſurnommé *Malek-Al-Naſſer*, ſon fils.

On rapporte du Sultan Barcok, que lorſqu'il ſe vit menacé par Tamerlan, il dit : » Je ne » crains pas ce boiteux; car tous les Muſulmans » me ſecourront contre lui, qui s'eſt déclaré » l'ennemi juré du Mahométiſme : mais s'il y a » quelque choſe à craindre pour l'Egypte, c'eſt » du côté du fils d'Othman «, entendant déſigner par ce nom Bajazet, Empereur des Turcs, ou quelqu'un de ſes ſucceſſeurs. Ce diſcours fut un pronoſtic de ce qui arriva ſous Selim, premier du nom, Sultan des Turcs, qui non ſeulement conquit l'Egypte, mais extermina entiérement la race de Barcok, & la Dynaſtie des Mamluks Circaſſiens.

Pour ce qui regarde Tamerlan, lorſqu'il apprit aux Indes, qu'il avoit ſubjuguées, la mort du

Sultan Barcok, il fit un riche préſent à celui qui lui en apporta la nouvelle, & prit auſſi-tôt la réſolution de retourner vers la Syrie. Trois choſes l'appeloient de ce côté-là : 1°. il vouloit venger la mort de ſes Ambaſſadeurs, qui avoient été tués par l'ordre de Barcok ; 2°. Ahmed-Ben-Avis avoit repris Bagdet ; 3°. enfin Bajazet ayant dépouillé les Princes de Caramanie, s'étoit emparé des villes de Sivas & de Malatie.

BARDUIL. C'eſt ainſi que les Arabes appellent Baudouin, frere de Godefroi de Bouillon, qu'ils qualifient Roi de Jéruſalem, de ſaint Jean d'Acre, & d'autres places. Il leur eſt même beaucoup plus connu que Godefroi ſon frere, qu'ils nomment *Kondefri*, peut-être à cauſe de la briéveté du regne de celui-ci. Les Hiſtoriens Arabes ne conviennent pas de la durée du regne de Baudouin : car Ben-Khalecan met ſa mort en l'an 504 de l'Hégire ; mais Ben-Schohnah, & quelques autres la reculent juſqu'en l'an 515 ; ce qui approche plus du calcul de nos Hiſtoriens, ſelon leſquels Baudouin mourut en 1131, qui eſt l'an 525 de l'Hégire.

Selon ces Auteurs, Barduil, qui étoit Roi non ſeulement de Jéruſalem & de la Paleſtine, mais encore de pluſieurs autres places de la Syrie, étant entré avec une puiſſante armée en Egypte, attaqua la ville de Farma, qui fut priſe d'aſſaut & réduite en cendres. Après cette expédition, il tourna du côté d'Ariſch ; mais la mort le ſurprit en chemin, & ſon corps ayant été embaumé, on enterra ſes entrailles ſous une tombe que l'on voit encore maintenant ſur le chemin

d'Egypte en Syrie, & qui porte le nom de *Hegiarat Barduil*, la *pierre* ou la *tombe de Baudouin.*

Le corps de ce Prince fut conduit enſuite par toute l'armée juſqu'en Jéruſalem, où il fut enterré dans l'Egliſe que les Muſulmans appellent *Comamah*, & les Chrétiens, l'*Egliſe de la Réſurrection*, bâtie ſur le mont de Calvaire.

Abulfarage, qui met la mort de Baudouin dans l'an 512 de l'Hégire, auquel mourut auſſi le Khalife Moſtadher, écrit que ce Prince mourut dans Jéruſalem, après ſon retour d'Egypte, d'une plaie qui s'étoit ouverte, pour s'être baigné dans le Nil.

BARIDAH, BARIDIAH. Ces deux mots viennent de celui de *Barid*, qui ſignifie en Perſien & en Arabe ce que nous appelons *la poſte*; une poſte eſt dans le Levant de huit ou de douze milles au plus. Saheb al barid eſt le Général des poſtes.

Un Abu-Abdallah, qui poſſédoit cette charge à Bagdet, devint ſi puiſſant ſous le Khalifat de Radhi, l'an 325 de l'Hégire, qu'il ſe rendit maître des villes de Baſſora, de Vaſith, & de toute la Province d'Ahuáz : ſes freres & ſes enfans chaſſerent, l'an 330 de l'Hégire, le Khalife Moktafi ou Mottaki, ſelon Abulfarage, de la ville de Bagdet, & le rançonnerent : mais enfin ils furent contraints par les Princes de la Maiſon de Hamadan d'abandonner Bagdet, & de ſe retirer à Baſſora, d'où, quelque temps après, les Sultans de la Maiſon de Buiah les chaſſerent auſſi.

BARKIAROK, fils de Malek-Schah, quatrieme Sultan de la Maiſon des Selgiuciles. Il reçut à ſa circonciſion le nom Muſulman de *Caſſem*; & le titre de *Rokneddin*, qui ſignifie *la colonne & l'appui de la Religion*, lui fut donné par le Khalife Mocſadi. Il étoit l'aîné de tous les enfans de Malek-Schah, auquel il ſuccéda l'an de l'Hégire 485.

Le commencement de ſon regne ne fut pas paiſible; car ſa belle-mere, nommée *Turkan-Khatun*, qui avoit eu un fils de Malek-Schah, nomme *Mahmud*, voulut l'élever ſur le trône, & ſe trouvant dans la ville de Bagdet à la mort du Sultan ſon mari, elle fit de ſi puiſſantes ſollicitations auprès du Khalife Mocſadi, & les accompagna de ſi gros préſens, qu'elle obtint enfin de lui des lettres d'inveſtiture en faveur de Mahmud ſon fils.

Ce Prince, qui n'étoit encore âgé que de quatre ans, fut donc déclaré Sultan, & légitime héritier de tous les Etats que poſſédoit ſon pere Malek-Schah, pendant que Barkiarok, fils aîné du feu Sultan, ſe trouvoit à Iſpahan, ville qui étoit alors le ſiége royal des Selgiucides, & la capitale de leur Etat. Cependant, lorſque la mort de Malek-Schah fut ſue dans cette grande ville, les peuples reconnurent auſſi-tôt Barkiarok, en vertu de ſon droit d'aîneſſe, pour le ſeul légitime héritier & ſucceſſeur de ſon pere.

Turkan-Khatun, de ſon côté, qui avoit obtenu la déclaration du Khalife en faveur de Mahmud ſon fils, ne perdit point de temps, & s'avança avec une armée conſidérable de Turcs qu'elle avoit

avoit à ſa ſolde, vers la ville d'Iſpahan, & fit tant de diligence, qu'elle y ſurprit Barkiarok, ſe rendant ainſi maîtreſſe de la ville & de la perſonne de ſon beau-fils : mais quelques domeſtiques du feu Viſir Nézam-Al-Molk, lequel avoit toujours favoriſé le parti de Barkiarok pendant la vie de ſon pere, & qui s'étoit même brouillé, à cauſe de lui, avec la Sultane ſa belle-mere, qui conſervoient beaucoup de reconnoiſſance pour leur ancien maître, procurerent à Barkiarok les moyens de ſe ſauver des mains de la Sultane, & de ſe tranſporter en diligence auprès du Prince Takaſch-Teghin. Ce Prince avoit été déclaré Atabek par Malek-Schah, c'eſt-à-dire ſon Lieutenant-Général dans la Perſe, dont la ville de Schiraz, où il faiſoit ſon ſéjour, étoit la capitale.

Barkiarok trouva auprès de l'Atabek un refuge aſſuré : car il ne lui donna pas ſeulement des troupes pour le garantir des embûches de ſes ennemis ; il le conduiſit lui-même juſqu'à la ville de Rei, une des principales villes de la haute Perſe, & le fit reconnoître pour l'unique héritier de la couronne de ſon pere. Dans le même temps, la Sultane faiſoit couronner ſon fils Mahmud dans Iſpahan, où il étoit reconnu pour Sultan : mais ſon frere ne l'y laiſſa pas long-temps en repos ; car ayant mis ſur pied une armée de vingt mille hommes, il ſe préſenta devant Iſpahan, & y aſſiégea Mahmud avec la Sultane ſa mere.

Cette Princeſſe ſe voyant preſſée, & ſes ſujets même fort diſpoſés à la révolte, fit parler d'accommodement à Barkiarok. Celui-ci écouta les

propoſitions, & ſe contenta de laiſſer à ſon frere, & à la Sultane ſa mere, la jouiſſance de la ville d'Iſpahan & de ſes dépendances, à condition néanmoins qu'il partageroit avec eux le tréſor que ſon pere avoit laiſſé dans cette ville. La paix fut ainſi conclue; & le Sultan ayant reçu pour ſa part la ſomme de cinq cent mille dinars d'or, leva le ſiége, & tourna ſes armes vers la ville de Hamadan, où un de ſes oncles, nommé *Iſmaël*, commandoit.

Iſmaël s'étoit déclaré contre ſon neveu à la ſollicitation de la Sultane, qui lui avoit donné des eſpérances de l'épouſer. Ces deux Princes ſe rencontrerent avec des forces preſque égales, l'an de l'Hégire 486, au mois de Ramadhan, dans la plaine de Hamadan. Le choc des deux armées fut très-rude; mais enfin la victoire paſſa dans le camp du Sultan, & Iſmaël tomba entre les mains d'une troupe des gens du vainqueur, qui ne lui firent aucun quartier. Dans la même année, Takaſch, fils d'Arſlan-Schah, autre oncle du Sultan, lui déclara la guerre, & l'obligea de ſe retirer vers Iſpahan avec ſon armée, qui étoit beaucoup inférieure en nombre à celle de ſon ennemi.

Le Sultan Mahmud ſon frere, qui étoit maître de cette ville, comme nous avons vu, & hors de la tutele de ſa mere, décédée un peu avant ce temps-là, vint au devant de lui, & le reçut avec tout l'accueil qu'il lui fut poſſible. Ils firent tous deux une entrée magnifique dans cette capitale; & ces deux freres paroiſſoient être dans une ſi parfaite intelligence, qu'il n'y avoit aucun lieu de craindre que rien la pût troubler.

Cependant ceux qui avoient toujours ſuivi le parti de Mahmud pendant les démêlés qu'il avoit eus avec ſon frere, crurent qu'ils rendroient un grand ſervice à leur Maître, s'ils ſe ſaiſiſſoient de la perſonne de Barkiarok. La réſolution ayant été priſe entre eux, ils l'exécuterent, & le conduiſirent priſonnier dans un château. L'on dit même que l'ordre étoit déjà donné de le priver de l'uſage de la vue, lorſque, par un autre ordre plus abſolu de la Providence, Mahmud mourut de la petite vérole.

Cet accident imprévu fut très-favorable à Barkiarok, qui ſe vit en même temps en liberté, & proclamé Empereur par ceux même qui le tenoient priſonnier, & qui vouloient le rendre incapable de régner. Se voyant donc pour la ſeconde fois ſur le trône, il ſongea ſérieuſement à donner ordre à ſes affaires. Il choiſit pour Viſir & premier Miniſtre d'Etat Muiad-Al-Molk, fils de Nezám-Al-Molk, fameux Viſir de ſon pere Malek-Schah. Il ne s'en ſervit pas néanmoins long-temps : car s'en étant dégoûté ſur quelque ſoupçon, il fit venir du Khoraſan Fakhr-Al-Mulk, autre fils du même Nezám-Al-Molk, & lui donna la place de ſon frere.

Après avoir réglé les affaires du cabinet, il s'appliqua entiérement à la guerre, & commença par l'expédition qu'il entreprit contre Takaſch, ſon couſin-germain. Cette entrepriſe lui réuſſit ; car il vint à bout de ce fâcheux ennemi, auquel enfin, après pluſieurs combats, il ôta la vie. Il ne crut pas avoir remporté une victoire aſſez complette, tant qu'Arſlan-Schah ſeroit en état de venger la mort de ſon fils : c'eſt ce qui le porta

à faire marcher ſon armée victorieuſe vers le Khoraſan, où Arſlan-Schah ſon oncle, qui y commandoit, avoit des troupes conſidérables.

Cette expédition lui fut encore plus heureuſe que la premiere; car avant même que les armées fuſſent en préſence, il ſe trouva délivré de ſon ennemi par les mains de celui dont il le devoit moins attendre. Ce fut un autre fils d'Arſlan-Schah qui commit ce parricide, pour ſe ſaiſir du gouvernement de ſon pere. Auſſi-tôt que Barkiarok ſe fut rendu par cette mort maître du Khoraſan, il en donna le gouvernement à un de ſes freres, nommé *Sangiar*, & s'en retourna du côté de l'Iraque Perſique.

Cependant Muiad, qui ſouffroit avec chagrin la privation de ſa charge, ſongeoit continuellement à corrompre des gens, pour exciter de nouveaux troubles dans l'Etat. Il commença par ſuborner Anzar, qui avoit été autrefois eſclave de Malek-Schah, & dont le pouvoir étoit fort grand dans la Province d'Erak; il l'aida de ſon crédit, & lui fournit de quoi mettre ſur pied une armée conſidérable; de ſorte qu'il auroit oppoſé une forte réſiſtance au Sultan, ſi un aſſaſſin ne l'eût défait de ce dangereux ennemi, dans la ville de Saveh, où il s'étoit déjà avancé pour lui livrer bataille.

Muiad n'ayant pu réuſſir dans cette premiere entrepriſe, ne ſe rebuta point; mais, continuant toujours ſes intrigues, il vint trouver Mohammed, autre frere de Barkiarok, qui faiſoit ſa réſidence dans l'Adherbigian, & fit tant par ſes ſollicitations, qu'il prit les armes contre le Sultan, ſon frere aîné, qui ne lui avoit donné qu'une très-

petite portion de tous les Etats de Malek-Schah leur pere. Il ſortit donc de Gengia, où il faiſoit ſon ſéjour ordinaire, avec des troupes peu conſidérables à la vérité, mais qui devinrent en peu de temps formidables, par le concours de tous les mécontens qui ſe joignirent à lui; car Muiad, dont les intelligences & le crédit étoient fort grands dans un pays que ſon pere avoit gouverné ſi long-temps, en fit venir de toutes parts.

Ce fut l'an 492 de l'Hégire que cette guerre commença à s'allumer, & peu s'en fallut qu'elle ne devînt fatale à Barkiarok dès la premiere année, par un accident imprévu, qui le mit hors d'état de remédier aſſez tôt à un ſi grand mal. Le Sultan avoit pour lors Mogiared-Al-Molk, ſurnommé *Kiami*, pour Surintendant de ſes finances. Les Grands de la Cour n'étoient pas contens de ſon adminiſtration, parce que l'économie qu'il mettoit dans les finances du Sultan leur retranchoit ſouvent une partie de leurs appointemens. Ils en avoient porté pluſieurs fois leurs plaintes, mais inutilement : le Sultan les renvoyoit toujours à Kiami, qui n'avoit aucun égard à leurs repréſentations. Cette conduite irrita les eſprits juſqu'au point qu'ils l'attaquerent dans ſa maiſon, qu'ils l'obligerent d'abandonner, pour ſe retirer au Palais du Sultan : mais cet aſile ne le ſauva pas; car les mutins, perdant tout reſpect pour leur Prince, le pourſuivirent, menaçant d'uſer de toutes ſortes de violences, ſi l'on ne mettoit ce Miniſtre entre leurs mains.

Kiami, qui étoit homme de probité & de courage, voyant le danger où ſe trouvoit ſon maître, le pria de le laiſſer ſortir, lui diſant qu'il

pourroit peut-être par ſa préſence appaiſer la ſédition : mais le Sultan, qui l'aimoit, ne voulut pas l'expoſer à un danger ſi manifeſte ; de ſorte que les ſéditieux, qui ne pouvoient pas le tirer de gré des mains du Sultan, réſolurent de l'en arracher par force, & donnerent un aſſaut général à ſon Palais, qu'ils forcerent. Kiami fut la premiere victime qui tomba d'abord entre leurs mains ; car ils le mirent auſſi-tôt en pieces, & ils n'en feroient pas demeurés là, ſi Barkiarok ne ſe fût ſauvé par une porte de derriere, & n'eût pris le chemin de la ville de Rei, abandonnant l'Iraque Perſienne à ſon frere Mohammed.

Mohammed ſe trouvant ſi heureuſement, & ſans combat, maître d'un grand Etat, déclara d'abord pour ſon Viſir Muiad-Al-Mulk, par les conſeils duquel il avoit entrepris cette guerre ; & l'année ſuivante, qui fut la 493 de l'Hégire, il eut encore le bonheur de défaire en bataille rangée l'armée de Barkiarok. Ce Prince, après cette déroute, fut obligé de quitter la ville de Rei, & de ſe ſauver dans le Khuziſtan auprès d'Aiaz, qui en avoit le gouvernement preſque abſolu depuis la mort de Malek-Schah. Aiaz avoit été autrefois eſclave de Malek-Schah ; & comme il étoit monté, autant par la faveur que par le mérite, aux premieres charges de l'Etat, il conſervoit toujours beaucoup de reconnoiſſance pour les bienfaits qu'il avoit reçus de ſon premier Maître ; c'eſt ce qui le détermina à employer toutes ſes forces, jointes à celles de ſes amis & de ſes voiſins, pour rétablir Barkiarok dans ſes Etats.

Les efforts que fit Aiaz en faveur du Sultan ne furent pas inutiles; car dès l'année ſuivante, qui étoit la 494 de l'Hégire, ayant donné bataille à Mohammed, il le mit tellement en déroute, qu'il fut obligé d'entrer en compoſition avec ſon frere. Ce ne fut pas néanmoins ſans qu'il ſe donnât pluſieurs autres combats, dans l'un deſquels Muiad demeura priſonnier de Barkiarok. Cet homme, qui ſembloit ne devoir être deſtiné qu'au ſupplice, uſa cependant de tant d'adreſſe, & gagna tellement, par ſes artifices, les premiers Seigneurs de la Cour du Sultan, que ce Prince, plein de bonté & de clémence, le fit une ſeconde fois ſon premier Viſir : mais il ne jouit pas long-temps de cette charge. Un jour que Barkiarok s'étoit retiré pour repoſer, ſes valets-de-chambre, le croyant endormi, ſe mirent à diſcourir entre eux. Le Sultan, qui veilloit, prêta l'oreille à leurs diſcours, & il en entendit un qui diſoit à ſon camarade : » Ces Princes Selgiucides » ſont d'un naturel bien différent de celui de la » plupart des autres Princes; ils ne ſavent ni ſe » faire craindre, ni ſe venger des outrages qu'on » leur fait. Voyez, par exemple, continua-t-il, » ce Muiad, qui eſt cauſe de tant de malheurs, » le Sultan lui a donné, pour récompenſe de » toutes ſes trahiſons, la charge de Viſir.

Barkiarok qui avoit entendu ces paroles, en fut piqué, & commanda peu de temps après qu'on fît venir en ſa préſence le Viſir : il le fit d'abord aſſeoir, puis, ſans autre diſcours, d'un coup de ſon cimeterre qu'il tenoit en main, il lui coupa la tête avec tant de juſteſſe, qu'elle demeura ſur les épaules juſqu'à ce que le corps fût tombé par

terre. Après cette action, il dit à ſes courtiſans : » Voyez maintenant ſi les Princes de ma » Maiſon ne ſavent pas ſe faire craindre, & tirer » vengeance de leurs ennemis «.

Pendant que cette tragédie ſe jouoit à la Cour, les armées du Sultan & de Mohammed ſon frere eſcarmouchoient ſouvent, mais ſans en venir aux priſes; de ſorte que n'y ayant aucun avantage conſidérable de part ni d'autre, il fut aiſé de négocier la paix. La conférence ſe tint, & fut enfin terminée par un traité, en vertu duquel Mohammed demeura maître des Provinces de Syrie, de Méſopotamie, de Médie, d'Arménie & de Georgie; & le reſte de l'Empire, ſavoir, la Perſe, l'Iraque ou Parthie, le Koraſan, le Mazanderan, la Province de de-là le Gihon, le Kerman, & une partie des Indes de de-çà le Gange, devoient appartenir à Barkiarok.

Après ce partage, qui fut fait l'an de l'Hégire 498, Barkiarok s'avança du côté de Bagdet, où Aiáz commandoit abſolument, quoique Moſtadher y fût toujours reconnu pour Khalife; ſon deſſein étoit de jouir paiſiblement avec Aiáz de leur commun bonheur : mais la mort l'arrêta en chemin, dans la vingt-cinquieme année de ſon âge, après treize ans ou environ de regne, qui ont été traverſés, comme nous avons vu, par pluſieurs grands revers de fortune.

Barkiarok déclara avant ſa mort ſon fils Malek-Schah, ſecond du nom, pour ſon ſucceſſeur, & le mit, à cauſe de ſon bas-âge, ſous la tutele d'Aiáz & de Sadaca ſes meilleurs amis : mais Mohammed, oncle de ce jeune Prince, ayant été reconnu pour Sultan dans tous les Etats des Selgiucides,

l'aſſiégea lui & ſes tuteurs dans Bagdet, & le dépouilla entiérement de la ſucceſſion du Sultan ſon pere.

BARMEKIAN, que les Arabes appellent *Barameka*, ſignifie en langue Perſienne les *Barmecides*, nom d'une famille des plus illuſtres, après les Maiſons ſouveraines, de toute l'Aſie. Quelques-uns la font deſcendre des anciens Rois de Perſe; mais ſon origine la plus connue ſe tire de la ville de Balke, ſelon le ſentiment de Zamakſchari, dans ſon Livre intitulé *Rabî-Al-Abrâr*.

Cet Auteur dit que les premiers de cette famille avoient autrefois fait bâtir dans la ville de Balke cette ſuperbe Moſquée nommée *Neu-Bahar*, nom qui ſignifie en Perſien *Nouveau Printemps*, ou *Nouveau Jardin*; qu'ils l'avoient fait conſtruire ſur le modele du Temple de la Mecque, l'avoient couverte de riches étoffes de ſoie, & enfin accompagnée de trois cent ſoixante Chapelles tout autour, dans leſquelles les Pélerins, dont le concours étoit fort grand, ſe retiroient pour y faire leurs dévotions. Ceux qui avoient l'intendance de cette Moſquée, portoient le nom de Barmek, comme s'ils euſſent été les Intendans du Temple même de la Mecque; & parce que cette charge étoit attachée par droit de patronage aux fondateurs, ils en conſerverent toujours le titre & le nom.

L'Auteur du *Magmâ al Tavarikh*, ou *Recueil des Hiſtoires*, raconte l'origine de ce nom d'une maniere fort différente. Il dit qu'un nommé *Giafar* ayant été contraint, pendant les guerres

civiles, de ſortir de la ville de Balke ſa patrie, & de ſe réfugier ailleurs, il vint à la Cour de Soliman, fils d'Abdalmalek, Khalife de la race des Ommiades, qui faiſoit ſa réſidence à Damas. Giafar s'étant préſenté un jour au Khalife, ce Prince changea en un inſtant de couleur, & commanda auſſi-tôt qu'on le fît ſortir de ſa préſence, parce qu'il portoit du poiſon ſur lui : qu'il s'en étoit apperçu par le battement de deux pierres attachées à ſon bras, qui ne manquoient jamais de produire cet effet lorſque le poiſon s'en approchoit.

Giafar avoua franchement qu'il en portoit dans le chatton de ſa bague, pour en prendre, au cas qu'il lui arrivât quelque malheur imprévu ; & comme il parloit ſa langue maternelle qui étoit la Perſienne, il s'exprima par le mot de *Bar* ou *Bermekem*, qui ſignifie *ſucer*, & veut dire auſſi *je ſuis Bermek* ou *Barmek* : cette alluſion fit que le nom de Barmek lui demeura & à toute ſa poſtérité depuis ce temps-là.

Le premier qui a donné le plus de luſtre à cette famille, ſe nommoit *Abu-Ali-Iahia-Ben-Khaled-Ben-Barmek*, perſonnage doué de toutes les vertus, tant civiles que militaires, qui fut choiſi par le Khalife Mahadi pour Gouverneur de Harun-Raſchid ſon fils. Il eut quatre enfans nommés *Fadhel*, *Giafar*, *Mohammed*, & *Muſſa*, qui ne dégénérant point des vertus de leur pere, portetent la réputation de cette Maiſon juſqu'au plus haut degré où le mérite & la faveur joints enſemble peuvent élever une famille particuliere.

Il faut voir ſéparément les titres de chacun

de ſes perſonnages, & on y remarquera que cette famille a cela de particulier, que la fortune l'ayant abandonnée & fait tomber dans la diſgrace du Khalife, la mémoire que les peuples conſerverent du mérite & des qualités de ces grands hommes, fit éclater encore davantage leur nom; de ſorte qu'ils ont trouvé preſqu'autant d'Hiſtoriens qui ont travaillé ſur leurs vies, que les plus grands Princes de l'Orient.

L'hiſtoire qui eſt rapportée dans le *Nighiariſtan*, fait encore mieux connoître le grand mérite des Barmecides. On y lit que le Khalife Harun ayant défendu ſur peine de la vie que l'on parlât d'eux en quelque maniere que ce fût, il ſe rencontra un vieillard nommé *Mondir*, lequel, malgré la défenſe du Khalife, venoit tous les jours devant une de leurs maiſons qui étoit abandonnée, & s'élevant ſur une motte de terre qui lui ſervoit de tribune, entretenoit tous les paſſans des plus belles actions de ces Seigneurs, & en faiſoit un panégyrique en forme.

Le Khalife ayant eu avis de la hardieſſe de cet homme, le fit venir devant lui, & le condamna à la mort pour avoir contrevenu à ſes défenſes. Mondir reçut agréablement cette ſentence, & demanda ſeulement la grace de parler au Khalife avant que d'être exécuté. Cette faveur lui ayant été accordée, ce qu'il avoit à dire fut un fort long diſcours, dans lequel il exagéra, avec tant de force, les obligations qu'il avoit à la famille des Barmecides, que le Khalife, qui écouta ſans impatience, fut touché de ſes paroles, & ne lui fit pas ſeulement grace de la vie,

il lui donna encore une aſſiette d'or qui étoit à ſon couvert. Ce qui eſt le plus ſurprenant de la reconnoiſſance de ce vieillard, c'eſt qu'ayant reçu ce préſent de la main du Khalife, & s'étant proſterné en terre, ſelon la coutume, devant lui, il dit : » Voici encore une nouvelle grace que je » reçois des Barmecides «. Ces paroles de Mondir paſſerent depuis en proverbe dans toute l'Aſie, au rapport du même Hiſtorien.

Un Poëte Perſien de ces temps-là, voulant déſabuſer les gens de la Cour, de la vanité des grandeurs du monde, & de la faveur des Princes, par l'exemple des Barmecides, fit un quatrain dont le ſens étoit :

Nourriſſon de la Fortune, qui ſuces pendant quelques jours le lait de la proſpérité qui coule de ſes mamelles empoiſonnées,

Ne te vante pas trop du bonheur de cet état, pendant que tu es encore dans le berceau ſuſpendu & branlant de la vie :

Souviens-toi ſeulement du temps auquel tu as vu la grandeur des Barmecides.

Le Poëte ſe ſert de l'allégorie du nourriſſon qui ſuce le lait, pour faire alluſion au nom de Barmek, dont nous venons de voir l'origine.

BARSEBAI-AL-DAKMAKI-AL-DHAHERI, huitieme Sultan d'Egypte de la ſeconde Dynaſtie des Mamlucs, nommés *Circaſſiens* ou *Borgites*. Son nom & ſon titre de Muſulman étoit *Abul-Naſr-Saifeddin*, & fut ſurnommé *Malek-Al-Aſchraf*. Il commença ſon regne l'an

825 de l'Hégire, après que Malek-Al-Saleh-Tatar eut été dépoſé, & qu'il eut repris l'iſle de Chypre ſur les Chrétiens. Cette iſle eſt demeurée toujours tributaire de l'Egypte depuis ce temps-là, & ce tribut a été payé même par les Vénitiens, quoiqu'ils s'en fuſſent rendus les maîtres; & Selim, Empereur des Turcs, leur demanda la reſtitution de cette iſle, en vertu du droit que les Mamlucs y avoient. Ce Sultan mourut l'an 841 de l'Hégire, après avoir régné près de dix-ſept ans. Il fut ſi modeſte, qu'il défendit à ſes ſujets de baiſer la terre ou de ſe proſterner devant lui, & il ſe contenta de leur donner ſeulement ſa main à baiſer. On le ſurnomma *Dakmaki* & *Daheri*, parce qu'il avoit été eſclave d'un Seigneur d'entre les Mamlucs, nommé *Dakmak*, qui en fit préſent au Sultan Malek-Al-Dhaher-Barcok.

BARTHOLMAI, le fils de Tholomée, ou de Ptolomée. C'eſt ainſi que les Syriens & les Juifs appellent celui que les Latins, après les Grecs, nomment *Bartholomæus*, & les François *Barthelemi*. Quand on dit que l'Apôtre qui a porté ce nom a prêché la Foi aux Indiens, il faut entendre les Ethiopiens ou Abiſſins, chez leſquels cet Apôtre eſt en grande vénération. Il eſt vraiſemblable que l'Evangile de S. Matthieu en Hébreu, qu'il leur porta, étoit écrit en langue Syriaque, que l'on a dit être Hébraïque, à cauſe que les Juifs s'en ſervoient alors, comme il paroît par pluſieurs endroits du nouveau Teſtament.

BARZAKH. Les Muſulmans appellent ainſi l'intervalle du temps qui doit s'écouler entre la mort d'un homme & ſa réſurrection. Entrer dans le Barzakh, c'eſt, ſelon l'Alcoran, entrer dans le ſépulcre. L'opinion commune des Muſulmans eſt, qu'il n'y a ni paradis ni enfer pour les hommes pendant cet eſpace de temps : cependant Soiuthi a compoſé un Livre intitulé *Boſchra al Katib belika al habib*, où il ſoutient que les ames des Fideles jouiront de la viſion béatifique avant la réſurrection. Le mot de Barzakh ſe prend auſſi pour l'état de l'ame après la mort.

BATHALMIUS, *Ptolomée*. Les Hiſtoriens Orientaux, comme Khondemir, le *Tarikh Montekheb*, le *Lebtarikh*, Ben-Schonah, & autres, diſent tous d'un commun accord, que Laús, ou le fils de Laus (c'eſt celui que nous appelons *Ptolomée*, fils de Lagus), devint, après la mort d'Alexandre le Grand, Bathalmius ou Roi non ſeulement de l'Egypte, mais encore d'une partie de l'Afrique, de la Syrie & de l'Arabie, & que ſes ſucceſſeurs furent tous qualifiés de ce même titre de Bathalmius, comme les anciens Rois d'Egypte l'avoient été de celui de Feraun ou Pharaon. Les Arabes ont appelé tous ces Ptolomées d'un nom qu'ils ont formé à leur maniere, *Bathaleſſa*, qui eſt le plurier de Bathalmius. Ces Ptolomées ſont auſſi qualifiés Rois d'Iunan, c'eſt-à-dire des anciens Grecs; car les Grecs modernes, depuis Conſtantin, portent le nom de *Rum*, à cauſe que leurs Princes portoient le titre d'Empereur des Romains.

BATHANIA, *les Batheniens.* Ce ſont les Sectateurs de Haſſan-Sabah, qui fonda la Dynaſtie nommée les *Iſmaéliens de Perſe*, l'an 483 de l'Hégire, à Rudbar, dans la Province de Dilem, ſous le Khalifat de Moktadi l'Abbaſſide, & le Sultanat de Malek-Schah le Selgiucide. Ces Batheniens étoient dévoués à leurs Princes; ils ſe tuoient, & ſe précipitoient au premier commandement qu'ils en recevoient; ils alloient auſſi aſſaſſiner les Princes qui n'étoient pas de leurs amis. Nous en avons des exemples dans Amer-Billah, Sultan d'Egypte, qu'ils tuerent l'an 524 de l'Hégire; dans la perſonne de Moſtarſched, Khalife de Bagdet, l'an 529, & dans pluſieurs autres. Ce furent eux qui, dès l'an 485, maſſacrerent le fameux Viſir des Sultans Selgiucides, Nezám-El-Mulk.

Leur principale retraite étoit dans le fort château d'Almut ou Alamut, d'où ils ſe faiſoient craindre par-tout. Ce ſont les aſſaſſins dont le Prince eſt appelé dans nos Hiſtoriens de la Terre-Sainte, le *Vieillard de la montagne;* car c'eſt ainſi qu'ils ont expliqué le mot de *Scheik al Gebál*, qui ſignifie le *Seigneur* ou le *Prince* de l'Iraque Perſique, cette Province portant le nom de *Gebâl* en Arabe, & de *Khueſtán* en Perſien, à cauſe qu'elle eſt fort montueuſe.

BATHRIK & BATHRIRAK, dont le pluriel eſt Batharekah, ſignifie en Arabe, Perſien & Turc, le Patriarche des Chrétiens de chaque Secte & de chaque Egliſe.

Ces Patriarches ont toujours conſervé ſous les Khalifes & autres Princes Mahométans leur ju-

dans leurs Hiſtoires, qu'un nommé *Iſaac*, qui avoit été établi par l'Empereur Conſtantin fils de Leon, ou plutôt par l'Impératrice Irene ſa mere, écrivit une Lettre ſynodique au Patriarche d'Alexandrie, nommé *Anba-Khail*, par laquelle il l'exhortoit à reconnoître la prééminence de ſon ſiége, & en cas de refus, il le citoit à comparoître devant lui. Le Patriarche d'Alexandrie ſe mettoit en chemin pour le venir trouver, lorſqu'il apprit ſa mort. On regarda cette prétention du Patriarche d'Antioche, comme une uſurpation & une violence faite à celui d'Alexandrie, ſous l'autorité de la Cour Impériale, dont Iſaac avoit la faveur.

Quant au Patriarcat de Conſtantinople, Ebn-Batrik ſoutient qu'il fut établi par le Concile de Nicée, & que Metrophane jouit le premier de cette dignité : mais nos Auteurs Grecs & Latins ne ſont pas d'accord avec lui ſur ce fait. Il eſt vrai qu'il dit enſuite, que ce fut le Concile de Conſtantinople, tenu ſous Théodoſe le Grand, qui régla les rangs des Patriarches, & aſſigna le premier à celui de Rome, le ſecond à celui de Conſtantinople, le troiſieme à celui d'Alexandrie, le quatrieme à celui d'Antioche, & qu'il établit un cinquieme trône patriarcal dans Jéruſalem.

BATU & BATI étoit fils de Giugi, que la plupart de nos Hiſtoriens appellent *Tuſchi*, fils aîné de Genghizkhan, qui mourut ſix mois avant ſon pere. Il eut de ſon aïeul, pour partage, les pays ſeptentrionaux de Capgiac, d'Allan,

BAZARLU, *Baba-Bazarlu.* C'eſt le nom d'un de ces extaſiés & demi-foux, que les Arabes, Perſans & Turcs appellent *Abdál.* Cet homme étoit Turc de nation, & s'étoit enfermé dans une cellule, où, n'ayant aucun ſoin des choſes temporelles, il s'appliquoit uniquement à la contemplation des choſes céleſtes. Il ne ſe ſervoit point d'autre livre que de ſa muraille, ſur laquelle il avoit fait écrire un ſeul mot de deux lettres, qui en rempliſſoit toute la ſurface, à cauſe de la groſſeur de leur caractere. Ce mot étoit *Hu*, lequel ſignifie en Arabe *Celui qui eſt*, & par conſéquent l'Etre infini & indépendant, qui n'eſt autre que Dieu même.

BAZMAN & Cobad. Deux hommes renommés pour leur valeur, & encore plus fameux par le combat ſingulier qui ſe donna entre eux à la vue des deux armées Perſienne & Turqueſque, & qui décida du ſort de ces deux nations. Bazmán étoit Turc & ſujet de Paſchenk, ou d'Afraſiab ſon fils, Roi de Turan ou Turkeſtan, qui avoit paſſé le Gihon avec une armée terrible, pour envahir l'Iran ou la Perſe. Cobad étoit Perſan, & combattit pour Naudhar, un des derniers Rois de la premiere Dynaſtie de Perſe. Il fut ſtipulé avant ce combat, que celui des deux qui vaincroit ſon ennemi, donneroit la victoire à ſon Prince & à ſa nation. La foi fut gardée par les deux parties; car Cobad ayant terraſſé & tué Bazman, le Roi du Turkeſtan repaſſa le Gihon, & laiſſa en paix celui de Perſe.

BEGH, que l'on écrit auſſi *Bek*, & que l'on

prononce ſouvent *Bey*, eſt un mot Turc qui ſignifie proprement *Seigneur* : mais on l'applique en particulier à un Seigneur de banniere, que l'on appelle auſſi dans la même langue *Sangiakbeghi* ou *Bey*. *Sangiak*, qui ſignifie *banniere* & *étendard* chez les Turcs, eſt la marque de celui qui commande dans un lieu conſidérable de quelque Province; il eſt le Chef d'un certain nombre de Spahis ou Cavaliers entretenus d'une Province, auxquels on donne auſſi le nom de *Timariotes*, à cauſe des timars ou commendes qu'ils poſſedent.

Toutes les Provinces de l'Empire Turc ſont diviſées en pluſieurs de ces ſangiaks ou bannieres, & chacun de ceux qui en ſont pourvus ſe qualifie, comme nous avons déjà dit, *Begh* ou *Sangiak-Beghi* : &, comme tous ces Seigneurs obéiſſent dans chaque Province à un Gouverneur général, ce Gouverneur porte le titre de *Beghiler-Beghi*, ou *Beyler-Bey*, qui ſignifie *Seigneur des Seigneurs*, ou des Beys de toute la Province. Ces Beys, en un mot, ſont à peu près ce qu'étoient autrefois en France les Chevaliers Bannerets, qui commandoient la Nobleſſe dépendante de leurs bannieres, lorſqu'il falloit aller à la guerre.

BEGHILER-BEGHI ou BEYLER-BEY. C'eſt chez les Turcs le Gouverneur d'une Province de l'Empire Ottoman, & on lui donne ce titre, à cauſe qu'il commande à tous les Sangiak-Beys, ou Seigneurs porte-bannieres de ſa Province. Sous le regne d'Amurat III, il n'y avoit en Europe que ſix de ces Gouverneurs ou Lieu-

tenans-Généraux de Provinces ; trente en Aſie, du nombre deſquels ſont celui d'Egypte & celui de la mer, & trois ſeulement en Afrique. Tous ces Gouverneurs en général portent le titre de *Bacha*; ceux de Bude & d'Egypte, celui de *Viſir*. Le Bacha de la mer, ou l'Amiral, qui fait ſa réſidence à Gallipoli, porte le titre particulier de *Capudan-Bacha*; nous l'appelons ordinairement le *Capitan-Pacha*. Depuis le regne d'Amurat III, le nombre de ces Bachas ou Gouverneurs s'étoit augmenté, mais il commence préſentement à diminuer.

BEIRAM, mot Turc qui ſignifie *fête ſolennelle*. Les Muſulmans n'en ont que deux; la premiere, qui tombe au dixieme jour du dernier mois de l'année Arabique, qui eſt celui du pélerinage, s'appelle par les Turcs *Beiram Buiuk*, le *grand Beiram*. La ſeconde, qui finit le jeûne du mois de Ramazan, & qui tombe au premier jour du mois ou de la lune de Scheval, eſt nommée *Beiram Kutſchuk* ou *Kitchi Beiram*, le *petit Beiram*. Cette derniere fête, qui eſt célébrée à Conſtantinople & ailleurs par de très-grandes réjouiſſances, à cauſe qu'elle finit leur jeûne, eſt appelée communément la *Pâque des Turcs*, & paſſe dans l'opinion du vulgaire pour leur plus grande fête & pour le grand Beiram.

Beiram eſt auſſi le nom d'un homme, qui deſcend peut-être par corruption du nom Perſien Baharam.

BEIT AL MOKDES ou AL MOCADDES, *la Maiſon ſainte*. C'eſt ainſi que les Arabes appel-

lent la ville de Jéruſalem, à cauſe de la ſainteté de ſon Temple, auquel ce nom convient plus particuliérement. Ils la nomment encore ſimplement *Cods* & *Cods-Mobarek*, *ville ſainte & bénie*, auſſi bien que *Cods-Scherif*, *ville ſainte & illuſtre*; & enfin *Ilia* ou *Elia*, du nom que lui donna l'Empereur Adrien, après l'avoir entiérement démolie.

Les Grecs & les Latins l'ont auſſi toujours appelée *Ælia*, du nom de cet Empereur, juſqu'à ce que les Arabes Muſulmans s'en ſont emparés ſous le Khalifat d'Omar, ſecond ſucceſſeur de leur faux Prophete.

BELAL, eſclave affranchi par Mahomet. Il devint un de ſes plus grands amis & ſon confident. Il eut la charge de Moezzin, dont la fonction eſt de convoquer l'aſſemblée des Muſulmans pour faire la priere publique. Cette convocation ſe fait du haut des Moſquées, où il y a toujours des minarets ou tourelles bâties pour cet effet.

On trouve parmi les Traditions Muſulmanes, que Mahomet dit un jour à Belal : » Gouvernez-» vous de telle ſorte que vous arriviez pauvre & » non pas riche auprès de Dieu ; car dans ſa » maiſon les pauvres tiennent le premier rang «.

BELBAI ou ILBAI, comme quelques-uns écrivent, nom de Malek-Al-Dhaher-Abuſaid, quinzieme Sultan de la Dynaſtie des Mamlucs Circaſſiens en Egypte. Il monta ſur le trône âgé de plus de ſoixante-dix ans, l'an de l'Hégire 865, & il s'y comporta ſi mal, qu'il en fut chaſſé par

un ſoulévement général, au bout de deux mois, qu'il avoit employés à faire du mal à chacun, & à déshonorer ſon regne.

BELHAR, titre du plus grand Roi des Indes, qui paſſoit parmi les autres du même pays comme leur Chef ou Empereur. Ragia-Leghem poſſédoit ce titre, & tenoit ſon ſiége royal dans la montagne qui porte le même nom de *Belhar*, ſituée au midi de Khan-Balek ou Cambalu. Ce pays eſt celui que les Géographes Arabes appellent *Turk-Hend*, c'eſt-à-dire, la *Turquie des Indes*, & l'*Inde ſeptentrionale*, où ſont aujourd'hui les royaumes de Caſchmir, de Thebet, & de Barantola.

BELSAN, *le Baume.* L'Auteur de *Giavaher al Bokhur* écrit que le baume de Matharée, auprès du Caire en Egypte, étoit fort recherché des Chrétiens, à cauſe de la foi qu'ils y avoient. Il dit ceci, à cauſe que les Chrétiens ſe ſervoient de ce baume pour faire ce que les Grecs & les autres Chrétiens Orientaux appellent *Myron*, qui eſt le chrême de la Confirmation.

BENAN-HASCHA, *les Compagnons* ou *les Aſſociés de Dieu.* Ce ſont des fauſſes Divinités que les anciens Arabes Idolâtres adoroient avant la venue de Mahomet. Dans le Chapitre de l'Alcoran, intitulé *Ekhlás*, ou *du Salut*, Mahomet ayant été interrogé par les Juifs, par les Chrétiens, par les Mages, & par les Idolâtres, quel étoit le Dieu qu'il prêchoit & qu'il adoroit, il répondit : *C'eſt le Dieu qui eſt unique, & qui*

ſubſiſte par ſoi-même, qui n'engendre point, qui n'eſt point engendré, & qui n'a point ſon ſemblable. Houſſain-Vaez dit ſur ce verſet, que ceci eſt dit non ſeulement contre les Chrétiens; mais encore contre les Juifs, qui diſent qu'Ozair ou Eſdras eſt Fils de Dieu; & contre les Arabes idolâtres, qui ſoutenoient que Benán-Haſcha étoient ſes compagnons.

BENANA. Abubecre-Ben-Mohammed-Ben-Benana étoit natif du Caire, & originaire de la ville de Miafarekin en Syrie : c'eſt pourquoi il eſt qualifié ou ſurnommé *Al-Meſri-Al-Fareki.* Il naquit l'an de l'Hégire 686, & mourut l'an 768. Il fut excellent Poëte, & réuſſit ſur-tout dans les matieres de Morale. Voici un échantillon de ſes vers :

Nous avons adoré des ſinges, dans l'eſpérance d'acquérir quelque bien en ce monde;
Mais ces mêmes ſinges ont tiré avec leurs mains tout ce que nous avions ſous les nôtres :
Nous n'avons donc fait autre choſe que d'uſer nos doigts inutilement à gratter,
Et nous n'avons remporté aucun autre fruit de notre travail, que la honte de les avoir adorés.

Il y a un autre Ben-Benana, à ſavoir Abu-Naſr-Ebn-Alazziz-Ben-Amru, qui étoit auſſi Poëte, & mourut dès l'an 400 de l'Hégire à Bagdet. Il avoit beaucoup voyagé, & il a laiſſé un gros Divan, ou Recueil de ſes Poéſies. Il diſoit ſur le ſujet des rideaux ou portieres qui ſont aux portes des chambres des Princes & des grands

Seigneurs du Levant : *Les portieres des appartemens des Grands ne ſont pas inutiles, puiſque le cœur de l'homme a tant de voiles pour ſe couvrir.*

BEND. Ce mot Perſien ſignifie un *lien*, un *obſtacle*, une *barriere*, une *muraille*, une *levée* ou *chauſſée*, & une *digue*.

La grande levée que Schabur ou Sapor, Roi de Perſe, fit conſtruire à Tuſter ou Suſe, qui étoit en ce temps-là la capitale de la Perſe, porte le nom de *Bendi-Schabur*.

La ville de Derbend, ſituée dans l'ouverture du Mont Caucaſe, ſur la mer Caſpienne, en un lieu que les Anciens appeloient les *Portes Caſpiennes*, a un nom qui ſignifie proprement en Perſien *la barriere de la porte* : c'eſt la même ville que les Turcs appelle *Demir capi*, la *Porte de fer*, & les Arabes *Bab al abuab*, la *Porte des portes*.

BENDEMIR ou BEND EMIR, la *levée* ou la *digue du Prince*. C'eſt le nom que porte aujourd'hui la riviere qui paſſe à Schiraz en Perſe, à cauſe de la grande digue ou levée que le Prince Adhadeddulat, de la Maiſon des Buides, y fit faire pour mettre cette riviere en canal, & la rendre par ce moyen navigable.

BENK & BENGH en Perſan & en Turc, & *Benge* en Arabe, c'eſt l'Hyoſciamus, plante que nous appelons en François *le Juſquiame*, dont la principale qualité eſt d'enivrer & d'en-

dormir : & parce que les feuilles du chanvre, préparées & miſes en conſerve ou en pilules, font le même effet, on leur donne auſſi le même nom chez les Orientaux, qui s'en ſervent ſouvent auſſi-bien que de celle de l'opium, qu'ils appellent en leur langue *afiun*.

Ceux qui uſent ordinairement du beng & de l'afioun, ſont nommés par les Arabes, Perſans & Turcs, *Benghi* & *Afiuni*, & paſſent parmi eux pour des débauchés ; car ces deux drogues, qui ôtent la liberté de l'eſprit & l'uſage de la raiſon, produiſant le même effet que le vin, ſont condamnées par les Docteurs Muſulmans les plus rigides, quoiqu'il n'en ſoit fait aucune mention dans l'Alcoran : & parce que la thériaque, quoique permiſe, prête ſouvent ſon nom à ces deux drogues, le nom de *Theriaki* ou *Preneur de thériaque*, s'applique auſſi à un débauché.

Lamai raconte dans ſes *Lathaif* ou *Plaiſanteries*, qu'un Prédicateur Muſulman déclamant un jour contre le bengh, s'emporta avec tant de violence dans ſon diſcours, qu'un papier où il tenoit de cette drogue, dont il ſe ſervoit ſouvent, tomba de ſon ſein au milieu de ſon auditoire. Le Prédicateur, ſans perdre contenance, ni ſans s'étonner, s'écria auſſi-tôt : » Le voilà, » cet ennemi & ce démon duquel je vous parle ; » la force de mes paroles l'a conjuré & l'a fait » fuir de peur : prenez garde qu'en me quittant » il ne ſe jette ſur quelqu'un de vous & ne le » poſſede «. Ce tour d'adreſſe dont il ſe ſervit, n'empêcha pas cependant qu'un Poëte qui étoit parmi ſes auditeurs, ne fît en Turc les vers ſuivans contre lui :

Prêchez-vous vous-même, Monſieur le Docteur, ſi vous avez aſſez de courage pour le faire ;
Car, ſans votre exemple, tous vos diſcours ſpirituels & moraux ſerviront de peu :
Employez le fonds que vous avez à payer vos dettes,
Puis vous pourrez vaquer à examiner le compte des autres.

BENU-AL-KHASCH-KHASCH, *les Enfans du pavot noir.* Les Egyptiens & les Ethiopiens ſont ſouvent ainſi nommés par ſobriquet. Le pavot noir croît abondamment en Egypte ; & c'eſt de cette plante que l'on tire le meilleur opium, qui eſt tranſporté d'Egypte par toutes les parties du Monde. Le Khalife Al-Mamon avoit un oncle, nommé *Ibrahim*, qui s'étoit fait déclarer Khalife à ſon préjudice, & étoit ſuivi par un fort gros parti de factieux. Comme il avoit le teint du viſage fort baſané, à cauſe qu'il étoit né d'une mere originaire du pays des Negres, Al-Mamon diſoit par raillerie, que ſon oncle étoit le Khalife des Enfans du pavot noir, & non pas celui des Enfans d'Abbas.

BENU-AL-GIAN, *les Enfans des Anges* ou *des Génies.* Les Arabes Muſulmans qui ont connoiſſance des Livres de l'Ancien Teſtament, appellent ainſi ceux que Moïſe nomme *Bene-Elohim, les Enfans de Dieu*, que pluſieurs Anciens parmi nous ont cru être les Anges.

BERBER, nom du pays que nous appelons aujourd'hui la *Barbarie*, & des peuples qui l'habitent. Il s'étend depuis la Mauritanie dite Tin-

gitaine, jusqu'à la Province que les Anciens appeloient l'*Afrique* proprement dite, le long des bords de la mer Méditerranée. Les Arabes prétendent que les peuples qu'ils ont chassés de ce pays, descendoient des Amalécites & des Chananéens, que les Israélites avoient déjà autrefois chassés de la Palestine, lorsqu'ils s'en rendirent les maîtres.

Quant à l'origine du mot de *Berber*, les mêmes Arabes disent qu'Afrikin, fils de Kis fils de Safi, Hemiarite de race, ayant conquis l'Afrique, lui donna son nom; & que, s'étant avancé jusqu'au pays que nous appelons aujourd'hui la *Barbarie*, il dit à ces peuples *Ber beratcom*, qui signifie deux choses, *votre pays est fort désert*, ou bien *votre pays est un pays de bled*: ce qui se devoit entendre de la partie de cette Province la plus proche de la mer, qui est très-fertile en grains.

Abdalber, Auteur du Livre intitulé *Ansáb* ou *Généalogies*, écrit que Bar, fils de Lakis-Gailan, Roi d'Egypte, étant mécontent de son pere & de ses freres, se retira en cette partie d'Afrique; & que lorsque l'on demandoit de ses nouvelles, le peuple répondoit: *Bar bar* ou *Ber ber*, c'est-à-dire, *Bar vit dans le désert*.

Les Arabes n'ont conquis la Barbarie que plusieurs années après qu'ils se furent rendus maîtres de l'Egypte & de la Libye. Les Edrissites, Famille & Dynastie particuliere d'Arabes, y régnoient, lorsque les Fathemites ou Obéidites, qui devinrent depuis Khalifes d'Egypte, s'en emparèrent. Ce pays passa ensuite de leurs mains dans celles des Almoravides, puis dans celles des Almohades, & ensuite des Merinites, & autres

races de Princes qui ſe ſont rendus puiſſans en Afrique.

On trouve encore aujourd'hui dans la Barbarie pluſieurs royaumes, comme ceux de Telmeſſan ou Tremiſſen, & de Segelmeſſe; &, ſelon ceux qui étendent la Barbarie depuis le détroit juſqu'en Egypte le long des côtes de la mer Méditerranée, on y peut comprendre les royaumes de Faſs ou de Fez, d'Alger, de Tunis, de Cairoan ou Cyrene, & de Tripoli, que l'on appelle encore aujourd'hui *Tripoli de Barbarie.*

Les Hiſtoriens de Perſe diſent que Kus, ſurnommé *Fildendán*, *Dent d'éléphant*, frere de Zohak, a régné en Barbarie, & s'y eſt fait rendre des honneurs divins.

BESCHEN; c'eſt le ſecond des Etres que Dieu créa avant le monde, ſelon la doctrine des Brachmanes Indiens. C'eſt cet Etre dont le nom ſignifie *Exiſtant en toutes choſes, qui conſerve le monde dans l'état auquel il eſt.* Cet Etre s'eſt incarné pluſieurs fois. Dans ſa premiere incarnation, il prit le corps d'un lion; dans la ſeconde, il paſſa dans celui d'un homme; & dans la dixieme, qui doit être la derniere, il paroîtra en guerrier, qui détruira toutes les Religions contraires à celle des Brachmanes.

Les Chrétiens, & particuliérement les Miſſionnaires qui ont pris quelque connoiſſance de la Religion des Indiens, diſent que ce Beſchen eſt la ſeconde Perſonne de la Trinité adorable que les Brachmanes reconnoiſſent, & qu'ils lui attribuent des qualités qui pourroient convenir en quelque maniere à N. S. Jéſus-Chriſt: mais il

paroît qu'il y a en cela quelque choſe d'ajouté au véritable ſentiment des Indiens.

BESSASIRI. Ce mot ſignifie en langue Perſienne un homme qui mange beaucoup, & qui a peine à ſe raſſaſier. Ce fut le ſobriquet qui ſervit enſuite de ſurnom à un grand Capitaine Dilemite de nation, nommé *Arſlan*, lequel, d'eſclave qu'il étoit, devint le Capitaine général des armées de Bahaeddulat. Ce Sultan, qui étoit auſſi Dilemite & de la Dynaſtie des Buides, ſe rendit maître de Bagdet par la valeur & par l'induſtrie de Beſſaſiri, de la maniere ſuivante.

Caiem, vingt-ſixieme Khalife de la Maiſon des Abbaſſides, ayant appelé Togrul-Beg, Sultan des Selgiucides, pour le délivrer des mains des Buides, qui ne lui avoient laiſſé que le ſeul nom de Khalife, ſans aucune autorité, ce Sultan le délivra effectivement pour un temps de leurs mains; mais ce ne fut que pour lui faire changer de maître: cependant, ayant été obligé de quitter Bagdet pour ranger à la raiſon Ibrahim Nial, ſon frere utérin, qui s'étoit révolté contre lui dans la Province d'Erak, Beſſaſiri ſut ſi bien prendre ſon temps, qu'il ſurprit la ville de Bagdet en l'an 450 de l'Hégire, ſe ſaiſit de la perſonne du Khalife, & l'envoya priſonnier ſous bonne garde à la ville d'Anna en Arabie. Il fit plus; car il le dépoſa de ſon autorité privée, & fit reconnoître dans Bagdet Moſtanſer, cinquieme Khalife d'Egypte, pour Chef unique & légitime de tous les Muſulmans.

Cette révolution dans la Maiſon des Abbaſſides dura un an & quatre mois, au bout deſquels

Caiem trouva le moyen d'écrire à Togrul-Beg en ces termes : » Cherchez un Muſulman qui » me délivre; car je ſuis entre les mains des Car- » mathes «. C'eſt ainſi qu'il qualifioit Beſſaſiri & les Buides, les comparant aux plus grands ennemis qu'euſſent les Muſulmans.

Togrul-Beg ayant reçu ce billet du Khalife, commanda à ſon Secrétaire de lui répondre en deux mots, qu'il alloit de ce pas à lui. Le Secrétaire, pour accomplir l'ordre du Sultan, ſe ſervit de ce verſet de l'Alcoran, qui porte : *Je viens à eux, je les chaſſerai, & ils n'en auront que la honte.* Cette réponſe ſi prompte & ſi préciſe charma le Khalife. En effet, le Sultan accomplit exactement ſa parole, & le rétablit ſur ſon trône dans Bagdet.

Cette Hiſtoire eſt tirée de Mirkhond : mais il faut remarquer que cet Auteur attribue à Alp-Arſlan, ſucceſſeur de Togrul-Beg, ce que Khondemir, Ebn-Schohnah & Ben-Amid écrivent être arrivé ſous celui-ci, étant certain d'ailleurs que la Chronologie de ces trois Auteurs s'accorde mieux avec les années du regne de Caiem, que celle de Mirkhond, lequel eſt toujours moins exact que ces trois derniers Hiſtoriens.

Le nom entier de Beſſaſiri eſt *Abulhareth-Modhaffer-Arſlan-Al-Turki.* Il s'étoit rendu ſi puiſſant dans l'Iraque, qu'il étoit redouté par les Arabes & par les Perſans; & l'on faiſoit pour lui des prieres publiques dans toutes les Moſquées. Après que Thogrul-Beg l'eut chaſſé de Bagdet en rétabliſſant le Khalife, il ſe retira à Vaſeth, & de là à Nômanie, où, l'an de l'Hégire 451, il fut défait & tué par les

troupes du Sultan, & ſa tête envoyée au Khalife.

BETLÉ ou BETRÉ. Nos Voyageurs appellent ainſi ce que les Perſans nomment *Betel*, & les Arabes *Tenbul*. C'eſt une herbe ſemblable au plantin, dont on emploie la feuille mêlée avec l'areca ou noix de faufel, & de la chaux de coquillage, pour compoſer une eſpece de maſticatoire qui eſt fort en uſage en Perſe & aux Indes. Il ſert principalement pour fortifier l'eſtomac, & rendre l'haleine douce & agréable. On le nomme dans le pays de Guzarat, *Pám*, & dans celui de Malabar, *Sir* : mais ſon nom le plus commun eſt Betré ou Betlé, dont le premier ſe prononce auſſi *Barra*, qui ſignifie chez les Indiens en général la feuille de quelque plante, & qui s'applique par excellence à la feuille du tenbul en particulier. Le mot de *Betlé* n'eſt qu'un adouciſſement de celui de *Betre*, & c'eſt d'où les Perſans ont formé celui de *Betel*.

BIAT, l'*élection* ou l'*inauguration du Khalife*. Cette cérémonie ſe faiſoit en étendant ſa main, & en prenant celle de celui que l'on reconnoiſſoit pour Khalife. C'étoit une eſpece de foi & hommage qu'on lui rendoit, & un ſerment de fidélité qu'on lui juroit. Khondémir, parlant de l'élection d'Othman, troiſieme Khalife après Mahomet, dit qu'Ali fut le ſeul qui ne lui préſenta pas ſa main, & qu'alors Abdurahman, qui avoit fait l'élection par compromis, lui dit : » O Ali ! celui qui viole la parole eſt le premier » qui en reçoit le dommage «; ce qu'Ali ayant ouï,

oui, étendit ſa main, & reconnut Othman pour Khalife.

BIBARS, quatrieme Sultan de la premiere Dynaſtie des Mamluks qui ſont ſurnommés *Baharites*. Son nom entier, avec tous ſes ſurnoms, eſt *Al-Malek-Al-Dhaher-Rokneddin-Abulfath-Bibars-Al-Alai-Al-Bundokdari-Al-Salehi*, à quoi on ajoute encore l'éloge de *Saheb al fotuhat*, qui ſignifie *le Conquérant* & *le Victorieux*. Il avoit été eſclave d'Alaeddin-Al-Bundokdar, & depuis, de Malek-Saleh; ce qui lui fit prendre les ſurnoms d'*Alai*, de *Bundokdari*, & de *Salehi*. On l'accuſe d'avoir été le chef de la conjuration qui ſe forma contre Malek-Al-Modhaffer-Cotuz, ſon prédéceſſeur, lequel fut tué après avoir défait les Tartares, qui juſqu'alors paſſoient pour invincibles, l'an de l'Hégire 658.

Cotuz étant mort, Bibars fut élevé ſur le trône par les conjurés, en conſidération des grands ſervices qu'il avoit rendus dans la guerre contre les Tartares; car il les avoit pourſuivis bien avant dans la Syrie. Ben-Schohnah raconte le détail de la conſpiration faite contre Cotuz, de la maniere qui ſuit. Cotuz retournant en Egypte après la déroute des Tartares, s'étant approché d'un lieu nommé *Salehiah*, un lievre ſe leva, auquel il donna la chaſſe avec trois de ſes Capitaines, dont Bibars étoit le plus vaillant. Ces trois Officiers le voyant ſeul & ſans gardes entre leurs mains, firent le complot de l'aſſaſſiner. Pour exécuter leur deſſein, l'un d'eux s'approcha du Sultan, ſous prétexte de lui demander la liberté

d'un priſonnier; & le Sultan la lui ayant accordée, l'Officier lui prit la main pour la lui baiſer en ſigne de remercîment, & la lui ſerra ſi fort, qu'il ne put pas ſe défendre d'un coup que Bibars lui porta en même temps : ce coup le fit tomber de cheval, & les conjurés acheverent tous trois de le maſſacrer.

Après cet attentat, les trois aſſaſſins étant retournés au camp, Fares-Eddin-Akthai, Lieutenant-Général, ayant appris le meurtre de Cotuz, leur demanda qui d'eux trois l'avoit tué, & Bibars ayant répondu hardiment que c'étoit lui, le Lieutenant lui dit : » C'eſt donc vous qui mé» ritez de remplir ſa place «. Cette déclaration d'Akthai fut auſſi-tôt ſuivie par tous les Grands de la Cour, qui lui donnerent leurs ſuffrages, avec le titre de *Malek-Al-Caher*, qui ſignifie *Roi terrible* : mais Bibars ne jugeant pas que ce titre fût de bonne augure, voulut qu'on le changeât en celui de *Malek-Al-Dhaher*, qui ſignifie *Roi victorieux*.

Bibars étant reconnu ainſi pour légitime Sultan, vint au Caire, qui lui ouvrit ſes portes & celles du château ; mais la ville de Damas, dépendante alors du royaume d'Egypte, au lieu de le reconnoître, fit proclamer ſon Gouverneur, nommé *Sangiar-Al-Halebi*, pour Sultan, & lui donna le titre d'*Al-Malek-Al-Mogiahed*. On dit que ce Gouverneur étoit ſi aimé des habitans de cette ville, que les femmes même venoient travailler aux fortifications qu'il faiſoit faire au château, pour ſe défendre contre Bibars & contre les Tartares.

Ce fut dans cette même année que les Tar-

tares prirent d'assaut la ville d'Alep, & firent passer par le fil de l'épée la plus grande partie de ses habitans. L'année suivante 659 de l'Hégire, Bibars remporta trois victoires signalées sur eux, & Alaeddin, son ancien maître, reprit Damas sur Sangiar.

Dans le même temps, Bibars reconnut pour Khalife un nommé *Ahmed*, qui étoit fort brun de visage, & qu'une troupe d'Arabes vagabonds avoit amené au Caire, disant que c'étoit un fils du Khalife Dhaher-Billah, lequel s'étoit enfui en Arabie après que Holagu eut pris Bagdet & fait mourir les enfans de Mostaassem, dernier Khalife. Bibars, sur le témoignage de ces Arabes, & après avoir fait vérifier sa généalogie par les plus habiles Docteurs de la Loi, le fit proclamer Khalife dans tous ses Etats, lui donna le surnom de *Mostanser-Billah*, & lui fit faire un équipage convenable à sa dignité. L'on dit que la dépense qu'il fit pour l'établissement de ce nouveau Khalife, monta jusqu'à un million de dinars.

Trois ans & demi s'étoient déjà écoulés, sans que les Musulmans eussent aucun Iman ou Chef de leur Religion, lorsque Mostanser fut reconnu pour Khalife. Depuis ce temps-là, les Khalifes furent dépouillés entiérement de leur puissance temporelle, & réduits à la spirituelle, n'ayant plus d'autres occupations que celles que pouvoient leur donner les affaires de la Religion; car ni Bibars, ni ses successeurs ne leur assignerent aucuns Etats. Le peuple du Caire même ne porta pas grand respect à ce nouveau Khalife, qu'on appeloit par raillerie *Zerabini*, à cause de la

grande dépenſe que Bibars avoit faite à ſon inſtallation ; car on appelle en Egypte un *zerabin* ou un *ſcherafin* l'eſpece d'or nommée ailleurs un *dinar*, qui correſpond au ducat d'or de Hongrie & au ſequin de Veniſe.

Bibars cependant mena avec lui ſon nouveau Khalife à Damas, d'où il l'envoya avec bonne eſcorte à Bagdet, pour le remettre en poſſeſſion du ſiége de ſes ancêtres ; mais celui-ci ayant été rencontré en chemin par les Tartares, fut tué avant qu'il pût y arriver, n'ayant joui de ſa dignité que l'eſpace de cinq mois & vingt jours.

L'an de l'Hégire 661, le Sultan Bibars vint une autre fois du Caire à Damas, dans le deſſein de ſe rendre maître, par ruſe ou par ſurpriſe, du château de Crak, dans lequel commandoit Malek-Al-Mogaiath-Fatheddin-Omar, fils de Malek-Al-Adel, petit-neveu de Saladin, dernier Prince de la Maiſon des Iobites. Bibars lui fit faire beaucoup de complimens, & le combla même de préſens, pour le faire ſortir de ſa place & l'attirer dans ſon camp. Cet artifice lui réuſſit ſi bien, que Malek-Mogaiath vint enfin le trouver, & fut d'abord très-bien reçu ; mais peu de temps après on ſe ſaiſit de ſa perſonne, & on l'envoya au Caire.

Quelques-uns racontent que Bibars le fit remettre entre les mains de la Sultane, laquelle le fit aſſommer par ſes femmes de chambre à coups de ſandales ou de patins, parce que Bibars s'étant ſauvé autrefois du château de Crak, où il étoit priſonnier avec pluſieurs autres Mamlucs ſes camarades, il l'avoit laiſſée entre les mains de Malek-Al-Mogaiath, qui en avoit abuſé. Bibars

s'étant rendu ainſi maître de cette place, s'en retourna en Egypte.

L'an 663 de l'Hégire, Bibars prit la ville de Kaiſſariah, ou Céſarée en Paleſtine, ſur les Francs; mais il perdit Damas, que les Tartares lui enleverent, & il ne recouvra cette ville que par la mort de Holagu, qui arriva la même année, & ſous le regne d'Abaka, ſon fils & ſon ſucceſſeur.

L'année ſuivante, le Sultan aſſiégea inutilement Ptolemaïde, ou Saint-Jean d'Acre; mais après en avoir levé le ſiége, il alla attaquer la ville & le château de Safed ou Safette, qu'il prit à compoſition; cependant il ne laiſſa pas de faire paſſer au fil de l'épée tous les habitans, & il envoya des troupes qui prirent les villes d'Aila & de Tripoli. Il paſſa enſuite en Arménie; & ce fut dans cette expédition qu'il prit les villes de Sis & d'Aias, & qu'il ruina preſque tout le pays de Harem, Roi d'Arménie, que nos Hiſtoriens appellent *Haithon*. Ce Prince étoit des amis d'Abaka-Khan, fils de Holagu; c'eſt pourquoi les Tartares le ſecoururent & firent quitter l'Arménie à Bibars, & même la Natolie, qu'il avoit auſſi envahie. Ce Sultan, irrité du mauvais ſuccès de ſon entrepriſe, fit tailler en pieces, à ſon retour en Egypte, tous les habitans de la ville de Cara, qu'il ruina entiérement.

En 666, il prit la ville de Jafa, & peu de temps après celle d'Antioche, où il ruina les plus belles égliſes de toute la Chrétienté, & réduiſit en captivité la plus grande partie de ſes habitans. Abulfarage met la priſe d'Antioche en l'an 669. Ce fut en cette même année qu'il ſe

rendit auſſi maître des châteaux de Bagras, de Darbeſal, & de Sabah al hadid.

L'an 667, Bibars entra dans la Province de Hegiaz en Arabie; il y viſita le ſépulcre de Mahomet, & fit enſuite le pélerinage de la Mecque; après quoi, retournant au château de Crak, qui eſt la ville que les Anciens nommoient *Petra deſerti*, & de là à Damas, il prit le chemin de Hama & enſuite d'Alep, qu'il emporta ſur les Tartares, & où il laiſſa fort peu d'habitans en vie; puis étant retourné à Damas, il vint à Jéruſalem pour retourner en Egypte, où il arriva l'an 668.

En cette même année, il voulut attaquer une ſeconde fois la ville d'Acca ou Ptolemaïde; mais ce fut en vain, & il ne put faire autre choſe que ravager le pays. Il prit auſſi à compoſition la ville ou le château de Maſſiat, d'où il chaſſa les Templiers; celle d'Akkar ou Accaron, & le château des Curdes, que les Arabes appellent *Heſn al Akrad*, où ayant appris la venue des Tartares, que les Francs avoient appelés à leur ſecours, il tourna du côté d'Alep, puis revint en Egypte, d'où il partit incontinent pour retourner en Syrie: & il fit toutes ces expéditions dans la ſeule année 670 de l'Hégire.

L'an 671, ayant appris que les Tartares avoient aſſiégé la ville de Bira en Méſopotamie, il vint la ſecourir, & les ayant obligés d'en lever le ſiége, il retourna en Egypte.

L'an 673, il entra pour la ſeconde fois dans le pays de Sis en Arménie, qu'il pilla & ravagea entiérement: mais il ne fut pas plutôt revenu de cette expédition à Damas, qu'il apprit, l'an

674, que les Tartares recommençoient le ſiége de la ville de Bira ; il marcha auſſi-tôt à eux : mais il ne fut pas plutôt arrivé à Catiſa, qu'il apprit leur retraite. Il ne laiſſa pas cependant de pourſuivre ſon chemin juſqu'à Alep, d'où il reprit celui d'Egypte, & envoya cette même année une armée en Nubie, qui ne le rejoignit qu'après avoir pillé, ruiné, & tué tout ce qui lui réſiſta.

L'an 675, le Sultan Bibars fit une autre guerre aux Tartares dans la Natolie, où il ſe donna pluſieurs combats de part & d'autre : mais enfin ſe trouvant inférieur en forces, il ſe retira dans la ville de Hems ou Emeſſe, où il mourut.

Quelque temps avant ſa mort, il y eut une éclipſe totale de la lune : les Aſtronomes prédirent que cette éclipſe pronoſtiquoit la mort de quelque Prince. Le Sultan voulant détourner l'effet de ce préſage de deſſus ſa tête, en le faiſant tomber ſur quelque autre, convia un Prince de la Maiſon des Iobites, que l'on nommoit *Malek-Al-Caher*, fils de Naſſer-Daud, & petit-fils de Malek-Al-Moadham, qui étoit demeuré ſans Etats, auquel il fit boire du vin empoiſonné dans un repas qu'il lui donna : mais comme Bibars, pour ôter tout ſoupçon au convié, voulut boire après lui dans la même coupe, que l'on avoit remplie d'autre vin, il y reſta aſſez de venin pour l'empoiſonner lui-même. Ainſi ces deux Princes moururent après ce funeſte banquet. Quelques-uns ont attribué la mort de Bibars à une dyſſenterie qu'il avoit gagnée en traverſant à gué l'Euphrate, pour aller combattre les Tartares.

Ce Prince étant mort, ſes Officiers & Domeſtiques l'enterrerent fort ſecrétement, & feignirent qu'étant indiſpoſé, il vouloit ſe faire tranſporter dans une litiere en Egypte. On fit donc marcher pour cet effet tous les équipages, & à la ſuite une litiere fermée, au milieu des Gardes du Sultan. On arriva en cet ordre juſqu'au Caire, où auſſi-tôt que la litiere fut entrée dans le château, on publia la mort de Bibars, & on proclama ſon fils Al-Malek-Al-Said-Barkha-Khan pour ſon ſucceſſeur.

Bibars avoit régné dix-ſept ans & quelques mois, & l'on peut dire que jamais Prince ne s'étoit donné plus de mouvement en auſſi peu de temps. Il étoit Capgiakien d'origine, c'eſt-à-dire, de la nation des Tartares qui habitent dans les vaſtes campagnes qui s'étendent au deſſus de la mer Caſpienne. Il étoit brun de viſage, & avoit les yeux bleus; il fut préſenté pour être vendu à Malek-Al-Manſur, Prince de Hamah, qui le refuſa; de ſorte qu'Aidighin-Al-Bondokdar, qui étoit pour lors priſonnier à Hamah, l'acheta, & le donna enſuite au Sultan Malek-Al-Saleh, Roi d'Egypte de la Maiſon des Iobites.

Il faut remarquer que Bibars étoit ſurnommé *Bondokdari*, à cauſe de ſon premier maître; c'eſt ce qui fait que la plupart des Hiſtoriens, & même Orientaux, l'appellent ordinairement *Bondokdar*.

BIBARS, ſecond du nom, ſurnommé *Al-Malek-Al-Modhaffer-Al-Giaſchneghir-Al-Manſuri*, douzieme Sultan de la premiere Dynaſtie des

Mamluks en Egypte, régna ſeulement onze mois dans un des trois intervalles du regne de Malek-Al-Naſſer, fils de Kelaun, l'an de l'Hégire 709. Il abdiqua lui-même, & fut enſuite étranglé par l'ordre de Naſſer. Le mot de *Giaſchneghir* ſignifie en langue Perſienne *Echanſon*, & c'eſt le nom de la charge qu'il poſſédoit avant que d'être Sultan.

BIBI, mot Perſien qui ſignifie *bon, heureux, & ſaint*; il s'applique particuliérement aux femmes que l'on veut honorer & louer. Ainſi les Perſans appellent par honneur la Sainte Vierge, Mere de N. S. Jéſus-Chriſt, *Bibi Miriam*, c'eſt-à-dire, la *Sainte* & l'*Heureuſe Marie.*

BIDPAI & PILPAI, Philoſophe Indien, Viſir de Dabſchelim, ancien Roi des Indes, eſt l'Auteur du Teſtament de Huſchenk, ſecond Roi de Perſe de la premiere Dynaſtie. Ce Livre, qui a changé pluſieurs fois de nom, eſt le même que *Giavidan Khird*, *Homaiun Namé*, *Kalilah ve Damnah*, & *Anvar Sohaili.*

BILGRADA. Les Turcs appellent ainſi la ville que les Anciens ont connue ſous le nom de *Taurunum*, & les Modernes, ſous celui d'*Alba Græca*, & de *Nandor Alba*. Ce dernier nom eſt Hongrois, & celui de *Belgrade* eſt Eſclavon. Cette ville appartient à la Servie, & eſt ſituée au confluent de la Save & du Danube.

Amurath ſecond l'aſſiégea pendant ſept mois, & fut obligé d'en lever le ſiége à l'arrivée du ſecours qu'Albert d'Autriche, Roi de Hongrie,

à qui George, Deſpote de Servie, l'avoit donnée à garder, y conduiſit l'an de l'Hégire 843.

Mahomet ſecond, fils d'Amurath, après avoir tenté en vain de prendre la ville de Saint-André, que nous appelons aujourd'hui *Semendrie* & *Senderouic*, aſſiégea cette ville pour la ſeconde fois, le 21 Juillet de l'an de Jéſus-Chriſt 1456, qui correſpond à celui de l'Hégire 860 ou 861, & en leva le ſiége par la valeur de Jean Hunniade, ſecondée par le zele de Saint Jean de Capiſtran, le 6 Août de la même année, ſous l'empire de Frédéric troiſieme, & le regne de Ladiſlas.

L'an 928 de l'Hégire, & de J. C. 1521, Soliman, fils de Selim, la prit ſur Louis, fils de Ladiſlas, & les Turcs l'ont enſuite perdue & repriſe.

Il y a une autre Belgrade Turqueſque à l'embouchure du fleuve Thyras ou Nieſter, que les Polonois appellent *Bialogrod*, & les autres *Neſter Alba*.

BIR JOSEPH, *le Puits de Joſeph*. Il y a deux puits qui portent le nom de ce Patriarche: le premier eſt celui que l'on trouve ſur le chemin de Damas à Jéruſalem, à dix ou douze milles de la terre de Chanaan, où les Mahométans ont bâti une Moſquée; car ils croient que ce fut dans ce puits que Joſeph fut mis par ſes freres. Le ſecond de ces puits, eſt celui du Caire en Egypte, qui eſt d'une merveilleuſe ſtructure. On croit en ce pays-là que c'eſt l'ouvrage de Joſeph, qui le fit faire pendant qu'il gouvernoit l'Egypte. Saadi fait mention du premier dans ſon

Guliſtan; & nos Voyageurs parlent aſſez du ſecond dans leurs relations.

BODUN. Les Turcs appellent ainſi la ville de Bude, que les Allemands nomment *Offen*. Le *Tarikh Othmani* rapporte que Soliman, Empereur des Turcs, après avoir gagné la bataille de Mohatz ſur Louis ſecond, Roi de Boheme & de Hongrie, ſe rendit maître de la ville de Bude, qui lui ouvrit les portes l'an 932 de l'Hégire : qu'il fit enſuite Jean de Zapoglia Comte de Cepuſo, qui étoit Ban (ou plutôt Vaivode) d'Erdel, c'eſt-à-dire, Prince de Tranſylvanie, Roi de Magiar ou de Hongrie. Ce Prince étant mort l'an 948 de l'Hégire, & n'ayant laiſſé qu'un enfant ſous la tutele de ſa mere, & ſous la protection de Soliman, l'Empereur Ferdinand, que les Turcs appellent *Betch-Krali*, le *Roi d'Autriche*, voulut s'emparer de cette ville, ſous prétexte que la Princeſſe n'étoit pas en état de la défendre.

Il lui envoya à cet effet des gens, pour lui demander de ſa part qu'elle lui remît cette ville entre les mains; mais la Reine fit réponſe, que la ville appartenoit à Soliman, & qu'elle n'en pouvoit pas diſpoſer. Cette réponſe détermina Perenius, Hongrois de nation, aſſiſté des troupes de Ferdinand, à en former le ſiége.

Mahomet, Beglerbeg de Romanie, c'eſt-à-dire Gouverneur & Lieutenant-Général de la Thrace & pays adjacens, vint au ſecours du jeune Roi & de la Reine; mais le ſiége ne laiſſoit pas de continuer, & la ville de Bude ſe trouvoit ſi preſſée, qu'elle étoit ſur le point de

ſe rendre, ſi Soliman ne fût arrivé en perſonne avec une extrême diligence. L'arrivée de Soliman, que Perenius n'attendoit pas, obligea les Allemands de lever le ſiége, & d'abandonner leur canon & leurs bagages. La Reine même, qui étoit dans Bude, obligea Mahomet à pourſuivre les aſſiégeans; de ſorte que leur armée ne put ſe retirer qu'en déroute, Perenius ayant déjà pris les devants.

Soliman entra victorieux dans la ville qu'il avoit ſecourue, & après avoir envoyé le jeune Roi, nommé *Jean Sigiſmond*, en Tranſylvanie, patrimoine de ſes ancêtres, avec la Reine ſa mere, qui étoit Iſabelle, fille de Sigiſmond Roi de Pologne, il établit un nouveau Beglerbeg dans la ville de Bude, où après avoir laiſſé une forte garniſon, il s'en retourna à Conſtantinople. Tout ceci ſe paſſa dans l'année de l'Hégire 948.

Depuis ce temps-là, la ville de Bude, quoique pluſieurs fois attaquée par les Chrétiens, étoit toujours demeurée entre les mains des Turcs, juſqu'en l'an de J. C. 1686, qui eſt le 1098 de l'Hégire, qu'elle a été repriſe ſur eux par l'Empereur Léopold, dont l'armée étoit commandée par les Ducs de Lorraine & de Baviere.

BOGDAN ſignifie en langue Eſclavone *Don de Dieu* ou *Dieudonné*, que les Grecs appellent *Théodore* ou *Théodote*. Les anciens Princes Chrétiens de Mœſie ont porté ce nom, & l'ont donné au pays où ils régnoient, qui a été appelé depuis ce temps-là par les Eſclavons & par les Turcs *Bogdan*, nom qui comprend ce que nous appelons aujourd'hui la *Moldavie*

& la *Valachie*. Les Turcs donnent néanmoins en particulier le nom de *Cara-Bogdan* à la Moldavie; ce qui veut dire la *Bogdanie noire*, à cauſe des forêts qui la couvrent, & celui d'*Iflak* à la Valachie.

BOKHARAH, ville de la Tranſoxane. C'eſt ainſi que l'on peut appeler la Province qui eſt au delà de l'Oxus, vers le Septentrion, que les Arabes appellent *Mavar-al-Nahar*, c'eſt-à-dire, *Transfluviale*, car on nomme le Gihon, qui eſt l'Oxus des Anciens, par excellence, *la riviere* ou *la grande riviere*. La ville de Bokharah a paſſé autrefois pour la capitale de tout ce pays-là, avant que les Tartares euſſent mis celle de Samarcand en réputation; car elle eſt ſituée dans une grande plaine, riche & abondante en toutes ſortes de grains & de fruits, à 87 degrès, 20, 30, ou 50 de longitude, & à 39 degrés, 20 ou 30 de latitude ſeptentrionale. Il y a pourtant des Auteurs qui ne lui donnent de latitude que 38 degrés 50 minutes.

Cette grande ville, outre ſon mur particulier, a une autre enceinte qui renferme plus de quinze petites villes ou bourgades dans l'eſpace de quatre lieues d'étendue de chaque côté. La Sogde, qui eſt la vallée ou la plaine de Samarcand du côté du Levant, & la montagne nommée *Varka* du côté du Septentrion, bornent ſon terroir, quoique ſa Juriſdiction s'étende ſur pluſieurs villes qui ſont au delà de ſon grand mur.

Mirkhond écrit, dans l'Hiſtoire qu'il a faite de la poſtérité de Japhet, que Bokharah étoit la capitale du Turqueſtan du temps d'Ogúz

Khan, un des plus anciens Rois des Mogols ou Tartares, & que les villes d'Ilaki, Bikend, Kermina, Thavavis, Zuſch, Farbar, Debuſſia, &c. ſont cenſées être de ſes dépendances.

Depuis ce temps-là, la ville de Bokharah devint la capitale de l'Etat des Samanides, qu'Iſmaël, fils d'Ahmed fils d'Aſſán fils de Samán, fonda l'an 297 de l'Hégire, ſous le Khalife Motadhed. Elle fut toujours depuis le ſéjour des Princes de cette Maiſon juſqu'à Naſſer fils d'Ahmed, lequel transféra le ſiége de ſon Empire à Herat, ville de Khoraſan, dont il diſoit que l'air étoit meilleur dans toutes les ſaiſons de l'année. Cette tranſlation du ſiége royal des Samanides obligea les Grands de ſa Cour d'employer le crédit que le Poëte Rudeki avoit ſur l'eſprit de ce Prince, pour lui faire changer de réſolution.

Après la chute de l'Empire des Samanides, les Mogols du Cathai s'en rendirent les maîtres; mais Mohammed, ſurnommé *Khuarezm Schah*, qui étoit Roi du Khuarezm & de pluſieurs autres grands Etats, la reprit ſur eux l'an 594 de l'Hégire, ainſi que la ville de Samarcand. Cette conquête des Khuarezmiens donna l'alarme aux nations du Nord, & attira au delà du Gihon ces grandes armées de Mogols & de Tartares qui déſolerent les plus belles Provinces de l'Aſie.

On remarque qu'après que le Khuarezmien eut aſſiégé la ville de Bokharah, ſes habitans, enflés d'une ſotte gloire, mépriſerent ſi fort ſa puiſſance, qu'ils en vinrent juſqu'à lui dire des injures, & à lui reprocher qu'il étoit borgne: mais ce grand Prince qui avoit une ame véritablement grande, mépriſa ſi fort leurs railleries,

qu'il n'en témoigna pas le moindre reſſentiment, lorſqu'il ſe trouva en état de punir leur inſolence.

L'an de l'Hégire 617, Genghizkhan prit la ville de Bokharah ſur les Khuarezmiens ; mais ceux-ci s'étant cachés en divers endroits de la ville, y mirent le feu, & la réduiſirent en cendres.

Giagathai, fils de Genghizkhan, ayant hérité de ſon pere les Etats de la Tranſoxane, eut dans ſon partage la ville de Bokharah. Sous le regne de ce Prince, un fameux impoſteur, nommé *Mahmud Tarabi*, ayant excité un ſoulévement dans cette ville, fut cauſe d'une nouvelle déſolation que ſes habitans ſouffrirent.

L'an 772 de l'Hégire, ou environ, Tamerlan prit la ville de Bokharah ſur le Sultan Huſſain, qui fut le dernier Prince de la Maiſon de Genghizkhan, & les Timurides ou les deſcendans de Tamerlan la poſſéderent juſques environ l'an 904 de l'Hégire; car alors Babur fut dépouillé de tous ſes Etats de la Tranſoxane & du Khoraſan par Schaibek Khan, qui l'obligea de s'enfuir aux Indes, & la ville de Bokharah a toujours demeuré depuis ce temps-là aux Uzbeks, qui font une guerre preſque continuelle aux Perſans ſur cette frontiere-là.

Bokharah eſt encore aujourd'hui fort connûe dans la Moſcovie ; car les Marchands Ruſſes & autres, qui ont un commerce réglé avec les Chinois, prennent ordinairement le chemin de cette ville, pour arriver juſqu'à la grande muraille qui ſépare ces peuples des Tartares. Ils appellent même du nom de *Bokharah* tout ce

grand pays qui eſt entre les Etats du Czar & ceux de la Chine.

BOKHARI, natif de la ville de Bokharah. Le plus illuſtre & le plus connu de tous les Savans de cette ville, eſt Abu-Ali-Ben-Sina, que nous appelons ordinairement *Avicenne*.

Abu-Abdalla-Mohammed-Ben-Iſmail-Al-Giôfi, Docteur des plus célebres du Muſulmaniſme, eſt ordinairement cité ſous le nom de *Bokhari*. Il naquit l'an de l'Hégire 194, ſous le Khalifat d'Amin dans l'Arabie; car il étoit de la Tribu de Giofa : il commença à étudier dès l'âge de dix ans; & ſon application particuliere fut à l'étude de la Loi & du Droit de ceux de ſa nation & de ſa Religion.

Il vint à Bokharah, lorſqu'Abu-Hafs en étoit Muſti. Cet Abu-Hafs, qui étoit auſſi natif de la même ville, ne faiſoit aucun état de notre Docteur, à cauſe qu'il ſoutenoit que Dieu produiſoit dans les hommes toutes leurs actions, de telle ſorte qu'ils n'étoient plus libres, & qu'il ſuivoit auſſi l'opinion des Motazales ſur la création de l'Alcoran, en quoi il ne faiſoit que ſuivre les ſentimens de Mariſſi ſon maître.

On dit que Bokhari ſe rétracta ſur ces deux points avant ſa mort, nonobſtant quoi Abu-Hafs diſoit toujours que Bokhari n'étoit pas des ſiens, ne le citoit jamais dans ſes déciſions, & ne parloit qu'avec indifférence de lui.

Il arriva cependant que ce Muſti ayant été conſulté par de jeunes gens ſur la boiſſon du lait de vache & de brebis, & ayant répondu ſéchement qu'elle étoit défendue ſelon les principes de

de la Loi Mahométane, il fut chaſſé de la ville par les habitans, qui ne s'accommodoient point d'un Caſuiſte ſi ſévere : mais quoique Bokhari n'eût plus dans la ville un adverſaire auſſi redoutable, il ne voulut pas y faire un plus long ſéjour, & réſolut de ſe retirer dans une des bourgades de la ville de Samarcand, nommée *Khertenk*, d'où il ne ſortit plus ; car il mourut la nuit de la fête qui termine le jeûne des Mahométans, c'eſt-à-dire le premier jour du mois de Scheval, l'an de l'Hégire 256, ſous le Khalifat de Motamed.

Ben-Kozaimah dit qu'il n'y a jamais eu de Docteur parmi les Muſulmans plus ſavant que lui en Traditions, & que celles qu'il n'a point ramaſſées, ne méritent pas ce nom. En effet, le grand Ouvrage de ce Docteur eſt celui qu'il a intitulé *Sahih*, *le Sincere*, où il dit lui-même qu'il a choiſi ſept mille deux cent ſoixante & quinze Traditions les plus authentiques, tirées du nombre de cent mille qu'il eſtimoit toutes véritables, & qu'il avoit ſéparé ces cent mille de deux cent mille autres qu'il avoit rejetées comme fauſſes.

Il compoſa cet Ouvrage à la Mecque, & il raconte la diligence & la piété avec laquelle il y travailloit ; car il dit qu'il ne couchoit par écrit aucune de ces Traditions, qu'il n'eût fait ſon ablution au puits de Zemzem, & ſa priere au lieu qui porte le nom d'*Abraham*. Il dit encore, qu'après avoir fait le corps de ſon Livre à la Mecque, il le porta à Medine, le rangea par matieres & par chapitres, qu'il les mit toutes, l'une après l'autre, entre le ſépulcre de Ma-

homet & la chaire dans laquelle il prêchoit, après avoir fait auſſi chaque fois ſa priere ; & qu'enfin au bout de ſeize années il mit fin à ſon travail.

L'autorité de toutes ces Traditions étoit fondée particuliérement ſur la foi de Ben-Hanbal, un des quatre Chefs des Sectes Orthodoxes du Mahométiſme, qui ſe vantoit de les avoir reçues immédiatement de leurs Auteurs.

C'eſt ce qui a rendu le Sahih ſi recherché, & ce qui l'a mis en une ſi haute eſtime, qu'il y a peu d'Ouvrages ſur leſquels on ait fait un plus grand nombre de commentaires.

BOKRATH & BOKHRATHIS, *Hippocrate.* Le *Tarik Hokama*, l'Hiſtoire des Médecins, dit qu'il fut diſciple d'Aſclepius, ſecond du nom, un des deſcendans d'Aſclepius premier, qui eſt Eſculape. Ce premier Aſclepius eut pour diſciple Minous, lequel, ſuivant la doctrine de ſon Maître, joignit le raiſonnement & la méthode à l'expérience qui avoit été juſqu'alors en uſage dans la pratique de la Médecine.

Parmenides le Médecin, qui vint 750 ans après Minous, trouvant que la Médecine avoit beaucoup dégénéré, & que les Empiriques prévaloient aux véritables Médecins, bannit entiérement les expériences qu'il reconnut être la plupart fauſſes, & réduiſit cet Art au pur raiſonnement.

Après la mort de Parmenides, les Médecins furent fort partagés entre eux, les uns tenant pour la méthode, & les autres pour l'expérience. Cette diviſion dura juſqu'au temps d'Hippo-

crate, lequel, réuniſſant par l'excellence de ſon ſavoir & par la force de ſon génie, les deux partis oppoſés, fit un ſyſteme de Médecine, qui a été le modele que tous les Médecins Grecs ont depuis ſuivi.

Hippocrate fut le premier, ſelon le même Hiſtorien, qui enſeigna cet Art aux étrangers; car avant lui il étoit renfermé dans certaines familles qui en faiſoient profeſſion, & qui ne le communiquoient pas hors de leur lignée.

Mirkhond écrit que ce grand homme a vécu quatre-vingt-quinze ans, dont il en avoit employé ſeize à étudier, & ſoixante-dix-neuf à enſeigner & à conſulter. Il cite cette ſentence de lui : *Tout ce que j'ai acquis d'habileté par-deſſus les autres, conſiſte en ce que j'ai long-temps conſidéré & étudié mon ignorance.*

Le *Tarikh Montekeb* & le *Lebtarik* font vivre Hippocrate au temps d'Arpſchir-Bahaman, fils d'Aſfendiar, Roi de Perſe de la ſeconde Dynaſtie.

Ben-Batrik le fait fleurir ſous le regne d'Artaxerxe-Longuemain, & dit que ce Prince lui fit préſent de cent talens d'or, & le convia de venir en Perſe, pour y guérir les Perſans d'une maladie épidémique; mais qu'Hippocrate refuſa l'offre & le préſent, à cauſe que les Grecs étoient pour lors en guerre avec ce Prince.

Abulfarage, qui étoit Syrien de nation, veut qu'Hippocrate fût natif de Hems, qui eſt Emeſſe en Syrie, & qu'il fréquentât ſouvent la ville de Damas, d'où il ſe retiroit de temps en temps en la vallée de Niráb, & le fait vivre du temps de Darius fils d'Hiſtaſpe.

Les Œuvres d'Hippocrate ont été premiérement traduites de l'Arabe en Syriaque, & ce ſont des Syriens, pour la plupart, qui les ont traduites de cette langue en Arabe. Nous avons le Livre de *Foſſul*, qui ſont les *Aphoriſmes* commentés par Galien, traduits en Arabe par Honain-Ben-Ishac; les *Abidima* auſſi, qui ſont les *Epidémiques*, ont eu le même Interprete.

Augiâ al neſſa, Traité des maladies des femmes, diviſé en deux parties.

Asbáb u al alamát fil thebb, les cauſes & les pronoſtics des maladies.

Ekhtelaf al azmenah, des différences de l'air & des ſaiſons.

Eſtah al agdiá, de la qualité des alimens.

Eſtekhrage al foſſul, les concluſions tirées des Aphoriſmes. Tous ces Ouvrages ſe trouvent traduits en langue Arabique.

BOLDUZ-KHAN, fils de Mengheli ou Michel, fils de Timur-Taſch, fut proclamé Roi des Mogols d'une nouvelle Dynaſtie qui s'établit parmi ceux qui s'étoient réfugiés dans la montagne d'Erkené-Kun, après qu'ils eurent reconquis leur ancien pays natal. Bolduz étoit iſſu de la race de Kián fils d'Ilkhan, & eut pour ſucceſſeur Giubiné ſon fils, qui ne laiſſa qu'une fille, nommée *Alancava*.

C'eſt de cette nouvelle Dynaſtie des Mogols que deſcend Genghizkhan.

BORAK, nom d'un animal que les Mahométans diſent être d'une taille moyenne entre celle d'un âne & celle d'un mulet, qui a ſervi de

monture à leur faux Prophete dans un voyage nocturne, appelé en Arabe *Al Meſra*, qu'il fit lorſqu'il partit de Jéruſalem pour aller au ciel. Cet animal eſt appelé communément *Al-Borak*, nom qui ſignifie *reſplendiſſant* & *éclatant*; la nuit pendant laquelle il fit ce voyage, eſt nommée *Leilat al Meêrage, la Nuit de l'Aſcenſion*, ſur laquelle il y a pluſieurs Auteurs qui ont compoſé des Traités fabuleux & ſuperſtitieux.

BORHANEDDIN-CADHI, Seigneur de la ville de Sivas, qui eſt Sébaſte en Cappadoce ou Caramanie, mourut l'an de l'Hégire 798. Après ſa mort, Bajazet, premier du nom, Sultan des Othmanides, s'empara de ſes Etats; ce qui lui attira les forces de Tamerlan ſur les bras : car un des principaux motifs ou prétextes que Tamerlan prit pour venir en Natolie, fut de rétablir les Princes dépouillés par Bajazet.

BORNOS. Les Hiſtoriens Arabes appellent ainſi Faimond, qui eſt Boëmond, frere de Roger, Roi de Sicile & de Calabre, & fils de Robert, Duc de Normandie. Il fut Prince d'Antioche & de Tripoli, & obligea Saladin de faire treve avec lui l'an de l'Hégire 584.

BORTAN-BEHADIR, fils de Kil-Khan, Roi des Mogols, & frere puîné de Cublai-Khan. Il ſuccéda à ſon frere mort ſans enfans, & fut pere d'Ieſucai, pere de Genghizkhan.

BOST & BUST, Ville de la Province appelée *Segeſtan* & *Siſtan*, ſituée ſur le bord

d'une riviere qui ſe jette dans l'Indus. Abulfeth-Ali Ben-Mohammed-Al-Kateb eſt ſurnommé *Al-Boſti*, parce qu'il étoit natif de cette ville. Il fut un des Poëtes qui aient acquis plus de réputation ſous la Dynaſtie des Samanides. Il a compoſé un Poëme qui commence par ces vers:

Ce que l'homme a de ſurabondant dans ſes biens, en eſt une diminution, & le gain qui n'eſt pas légitime conſume le bien acquis juſtement.

On cite pluſieurs Sentences de ce Poëte : en voici quelques-unes. *Celui qui ſe corrige de ſes fautes fait crever de dépit ſes envieux.* — *Quand on ſuit les mouvemens de ſa colere, l'on perd entiérement ſa vertu.*

Les préſens ſont les cordes & les machines qui donnent le mouvement à toutes les affaires.

Un homme qui s'habille plus richement que ne porte ſa condition, eſt ſemblable à celui qui met du vermillon ſur ſes joues, pendant qu'il a un chancre qui le dévore.

L'acquieſcement aux volontés & aux jugemens de Dieu doit être la regle & la fin de notre conduite.

BRAHMA, ſelon la doctrine des Indiens, eſt le premier des trois Etres que Dieu a créés, & par le moyen duquel il a fait enſuite le monde. Ce Brahma publia, & donna aux Indiens les quatre Livres qu'ils appellent *Beth* ou *Bed*, dans leſquels toutes les Sciences & toutes les cérémonies de la Religion des Brachmanes ſont compriſes : c'eſt pourquoi on repréſente ordinairement

ſa figure avec quatre têtes. Le mot de Brahma, en langue Indienne, ſignifie *pénétrant toutes choſes*, & c'eſt de lui que les Bramens ou Brachmanes, comme nous les appellons ordinairement, qui ſont la premiere Tribu des Indiens, ont tiré leur nom, parce qu'ils ſont ſpécialement dévoués à ſon culte.

BUIAH, nom d'un homme qui s'eſt rendu illuſtre par ſa poſtérité, appelée *Al-Buiah* & *Bánu Buiah*, *la Maiſon des Buides*, ou *les enfans de Buiah*. On les qualifie auſſi du titre de *Sultans Dilemites*, parce que ce Buiah étoit natif de la Province de Dilem, qui s'étend ſur le rivage méridional de la mer Caſpienne. Les Arabes les nomment en leur langue *Salathin Dialemah*, & les Perſans, *Moluk Dilemian*, *les Rois Dilemites*, quoiqu'il y ait eu des Princes & des Sultans d'une autre Dynaſtie qui ont porté le même nom.

Buiah étoit fils de Kaba-Khoſru ; il prétendoit tirer ſon origine de Baharam Ghur, un des anciens Rois de la Dynaſtie des Saſſanides ou Khoſroès. Il vivoit cependant très-pauvre dans un village de la Province de Dilem, appelé *Kaba Caliſch*, où il exerçoit la pêche. Sa femme étant décédée, le chagrin qu'il eut de cette mort, & l'inquiétude de ſes affaires domeſtiques l'accablant, il alla chercher de la conſolation chez un de ſes amis, nommé *Scheheriar*, fils de Roſtam, avec lequel il demeura quelque temps.

Pendant le ſéjour que Buiah fit chez cet hôte, il y vint un homme qui faiſoit profeſſion de l'Aſtrologie & de l'Art d'expliquer les ſonges, lequel

entretenoit Scheheriar des prédictions qu'il avoit faites. Buiah l'aborda, & lui dit : » J'ai fait cette » nuit un ſonge bien étrange. Il m'a ſemblé » voir ſortir de mon ventre un grand feu, le- » quel ayant couvert en peu de temps un fort » grand pays, s'eſt élevé tout d'un coup juſqu'au » ciel, & s'eſt partagé en trois, & j'ai vu en » même temps les peuples de la terre qui ſe » proſternoient devant ces trois feux, implorant » leur aſſiſtance & leur protection «.

L'Aſtrologue ayant entendu Buiah, lui dit : » Ce ſonge que vous avez fait eſt merveilleux, » & ſignifie de très-grandes choſes qui vous » regardent : mais ſi vous ne me faites quelque » préſent conſidérable, je ne vous l'expliquerai » point «. Buiah lui témoignant alors ſa miſere & ſon impuiſſance, l'Aſtrologue eut pitié de lui, & lui dit : » Vous avez trois enfans qui tous » trois ſeront Princes ſouverains, & leur puiſ- » ſance éclatera & s'étendra ſur la terre, de » même que ce grand feu que vous avez vu en » ſonge «.

Buiah lui répondit alors : » Voici mes trois » enfans, Ali, Haſſan, & Ahmed, dont vous me » parlez; mais je ſuis réduit dans un état ſi pauvre » & ſi miſérable, que je ne ſais pas par quel mérite » & avec quel ſecours nous pouvons nous atten- » tendre, moi & mes enfans, d'être élevés au » point de grandeur que vous nous promettez. » Il y a apparence que vous prenez plaiſir à nous » railler «.

L'Aſtrologue, qui étoit effectivement très-ha- bile dans ſon Art, lui répliqua : » Je ne me moque » point de vous, & ſi vous ſavez l'heure de la

» naiſſance de vos enfans, je vous ferai voir par » leur horoſcope la confirmation du pronoſtic » que je vous fais «. Le pere la lui donna; & l'Aſtrologue, après avoir dreſſé & conſidéré attentivement l'époque de leur naiſſance, prit la main de l'aîné, nommé *Ali;* &, l'ayant baiſée, dit au pere : » Voilà celui des trois qui doit » régner le premier «; après quoi, baiſant auſſi celle du ſecond, nommé *Haſſan*, & celle du troiſieme, nommé *Ahmed*, il lui dit encore : » Ces » deux-ci auront auſſi leur part dans la Princi- » pauté, & dans la Souveraineté «.

Ces trois freres, pleins de ſi grandes eſpérances, ſe tranſporterent quelque temps après à la Cour de Macán, Roi de la Province de Ghilan, & s'attacherent à lui; mais Asfar, fils de Schiruieh, l'ayant vaincu & dépouillé de ſes Etats, ils prirent le parti d'Asfar, & s'engagerent à ſon ſervice.

Asfar ayant été tué l'an de l'Hégire 315, par un Carmathe, Mardavige ſe rendit maître des Provinces de Ghuilan, de Dilem, de Mazanderan, & du Tabareſtan : mais ne ſe contentant pas d'une ſi grande puiſſance, il voulut envahir encore les Provinces d'Erak & de Fars; il prit d'aſſaut la ville de Hamadan, où l'on dit qu'il fit un ſi grand carnage des habitans, que l'on chargea deux mulets des caleçons de ſoie de ceux qui furent tués.

Les trois freres, qui s'étoient déja ſignalés par de très-belles actions, eurent les premiers emplois dans toutes ces guerres, de ſorte que Mardavige ayant beaucoup de conſidération pour eux, les envoya vers Karkh, qui eſt la partie orien-

tale de la ville de Bagdet, pour porter l'alarme juſque ſur le trône des Khalifes, pendant qu'il marchoit lui-même vers Iſpahan, pour achever la conquête de la Perſe.

Mozaffer, fils d'Iacut, y commandoit alors de la part de Moctader, dix-huitieme Khalife des Abbaſſides. Mardavige l'y aſſiégea, & l'obligea de lui abandonner cette ville, & de ſe réfugier auprès d'Iacut ſon pere, qui commandoit dans Schiraz. Le pere & le fils s'étant joints enſemble, marcherent avec une puiſſante armée, pour livrer bataille à Mardavige : mais ce grand Capitaine vint au devant d'eux, & les combattit ſi vigoureuſement, qu'Iacut fut contraint de ſe retirer, avec les débris de ſon armée, en la Province de Lariſtan.

Dans cette retraite, Iacut trouva ſur ſa route le camp des enfans de Buiah, qui n'avoient pour toute cavalerie que trois cents chevaux Dilemites, & environ autant de Curdes, qui s'étoient joints à eux avec fort peu d'infanterie, dont une partie même ſe révolta & prit parti avec Iacut. Il eſt vrai que ce Général, ne ſe fiant point à ces traîtres, les fit tous tailler en pieces par ſes ſoldats; mais ceux qui étoient demeurés dans le camp des Buides, ayant appris le ſort déplorable de leurs camarades, firent alors ceſſer tous leurs différends, & s'unirent plus étroitement entre eux pour attaquer le camp de leurs ennemis.

Iacut, pour combattre avec plus d'avantage la cavalerie des Buides, avoit commandé à ſon infanterie de marcher devant la cavalerie avec des pots pleins de nafte allumée, qu'ils devoient jeter parmi la cavalerie ennemie, pour la mettre

en désordre : mais cet artifice fit un effet tout contraire à celui qu'il en attendoit ; car le vent, qui souffloit du côté des Buides, fit tourner la flamme des pots à feu contre ceux mêmes qui les jetoient ; de sorte que l'infanterie d'Iacut en ayant été la premiere endommagée, renversa par son désordre une partie de la cavalerie qui la soutenoit ; les Buides, profitant alors de cet avantage, remporterent une victoire complette sur leurs ennemis, & pillerent leur bagage, d'où ils tirerent un très-grand butin.

Après cette défaite d'Iacut, le Khalife Moctader n'ayant plus en campagne des troupes suffisantes pour défendre la Perse, les Buides se rendirent facilement maîtres de la ville de Schiraz, qui en étoit la capitale ; & peu de temps après, Mardavige, au service duquel les Buides étoient, fut tué dans le bain par ses propres esclaves à Ispahan. Ce Prince n'ayant laissé aucune postérité, Ali, l'aîné des trois freres, qui fut surnommé depuis *Amadeddulat*, se trouvant à la tête d'une armée victorieuse, se rendit facilement maître de toute la Perse, l'an de l'Hégire 321, & fonda ainsi la Souveraineté ou Dynastie que l'on nomme des *Buides*.

Cette Dynastie comprend dix sept Princes qui ont tous été fort puissans, & lesquels, outre la conquête qu'ils ont faite des Provinces d'Erak, de Fars, de Kerman, de Khuzistan, d'Ahvaz, de Ghilan, de Tabarestan, de Giorgian, de Mazanderan, &c. se sont rendus maîtres du Khalifat, & ont gouverné despotiquement la personne & les Etats des Khalifes, auxquels ils ne laisserent que l'apparence extérieure de la

dignité, avec une foible juriſdiction purement ſpirituelle.

Enfin cette Dynaſtie finit l'an de l'Hégire 448, après avoir duré cent vingt-ſept ans, en trois branches qui la partagerent, & qui ſe réunirent dans la ſuite en deux, dont les Princes ont pour la plupart régné conjointement dans le même temps.

La branche qui régnoit dans l'Iraque Perſique finit la premiere dans la perſonne de Magdeddulat, qui en fut le huitieme Sultan; car il fut dépouillé de ſes Etats & de ſa liberté par le Sultan Mahmud, premier Prince & fondateur de la Dynaſtie des Gaznevides, environ l'an 420 de l'Hégire.

La ſeconde, qui régna dans le Fars ou la Perſe proprement dite, & à Bagdet, dura juſqu'en 448, & eut pour dernier Prince Malek-Abu-Manſur, frere de Malek-Rahim, qui fut défait par les Selgiucides.

Voici les noms des Princes ou Sultans de la Dynaſtie des Buides, avec le nombre des années de leur regne.

1. Amadeddulat, dont le nom propre étoit *Ali*, fils aîné de Buiah, régna ſeize ans & demi. Il ne laiſſa point d'enfans.

2. Rokneddulat, dont le nom propre étoit *Haſſan*, ſecond fils de Buiah, régna vingt-ſept ans & demi.

3. Moêzeddulat, dont le nom propre étoit *Ahmed*, troiſieme fils de Buiah, régna vingt-un ans.

4. Adhadeddulat, fils de Rokneddulat, ſecond fils de Buiah, régna trente-quatre ans.

5. Azzeddulat ou Ezeddulat, nommé en Perſien *Bakthiar*, fils de Moêzeddulat & petit-fils de Buiah, régna dix ans & demi.

6. Muiadeddulat, fils de Rokneddulat & frere d'Adhaddulat, régna ſept ans.

7. Fadhreddulat, fils de Rokneddulat & frere d'Adhad & de Muiadeddulat, régna quatorze ans.

8. Magdeddulat, fils de Fakhreddulat, régna avec ſa mere Seidat trente-trois ans.

9. Scherfeddulat, fils d'Adhadeddulat, régna quatre ans & demi.

10. Samſameddulat, fils d'Adhadeddulat frere de Scherfeddulat, régna neuf ans & neuf mois.

11. Bahaeddulat, fils d'Adhaeddulat & frere de Scherfeddulat & de Samſameddulat, régna vingt-quatre ans.

12. Solthaneddulat, fils de Bahaeddulat, régna douze ans & quatre mois.

13. Moſchrefeddulat, fils de Bahaeddulat & frere de Solthaneddulat, régna ſix ans deux mois.

14. Gelaleddulat, fils de Bahaeddulat & frere de Solthaneddulat & de Moſchréfeddulat, régna vingt-cinq ans.

15. Amád ou Emád-Ledinillah, appelé auſſi *Az* ou *Ezzalmuluk*, fils de Bahaeddulat, régna vingt-quatre ans.

16. Al-Malek-Al-Rahim, fils d'Omadeddin, régna ſept ans.

17. Malek-Abu-Manſur, fils d'Amád ou Emád-Ledinillah & frere de Malek-Rahim, régna huit ans. Celui-ci fut le dernier des Princes de cette Dynaſtie; car un autre frere qu'il avoit, nommé *Abu-Ali-Kai-Khoſru*, après l'accident arrivé à

ſes freres, qui étoient tous deux priſonniers, s'attacha à la Cour du Prince Alp-Arſlan le Selgiucide, lequel lui donna la ville de Naubendigian, avec ſes dépendances, pour y vivre en particulier, avec le privilége néanmoins d'avoir un étendard & des tymbales qui marcheroient devant lui. Ce Prince vécut fort content dans cet état, juſqu'en l'année de l'Hégire 487 qu'il mourut.

Cette Dynaſtie des Buides paſſa dans celle des Selgiucides.

Ben-Schohnah met l'origine de cette Maiſon dans l'année 322, ſous le Khalifat de Caher, qui fut dépoſſédé, & ſous celui de Radhi, qui fut mis en ſa place dans cette même année.

Il écrit que Buiah étoit un homme de médiocre condition, originaire du pays de Dilem, qui portoit le ſurnom d'*Abu-Schegiâ*; que quelques-uns l'ont fait deſcendre, en faveur des Sultans ſes enfans, d'Ardſchir-Babegan, un des anciens Rois de Perſe, fondateur de la Dynaſtie des Saſſanides; qu'il avoit trois fils, dont le premier, nommé *Ali*, fut ſurnommé *Amad* ou *Emadeddulat*; le ſecond, qui ſe nommoit *Haſſan*, fut ſurnommé *Rokneddulat*; & le troiſieme, nommé *Huſſain*, eut pour ſurnom *Moêzeddulat*.

Ces trois freres ne ſont connus que par ces ſurnoms, qui ne leur furent donnés par les Khalifes, qu'après qu'ils furent devenus de grands Seigneurs. Amadeddulat ſe mit d'abord à la Cour de Mardavige, Roi de Thabareſtan, lequel prit ſoin de ſa fortune & de celle de ſes freres. Il l'avança ſi fort, qu'il devint en peu de temps

Gouverneur du Gurgiſtan, & Capitaine général d'une de ſes armées. Amadeddulat fit paroître tant de bravoure & tant de conduite dans ſes premiers exploits, qui furent toujours ſecondés de la fortune, qu'il gagna le cœur & s'attira l'admiration de tous les peuples.

Ces Princes ont tous été partiſans de la ſecte d'Ali, quoiqu'ils n'en fiſſent pas profeſſion ouverte, & cela apparemment parce que le premier auteur de leur grandeur, & qui avoit mis la Souveraineté dans cette Maiſon, portoit le nom d'Ali.

BULCOGLI, *Fils de Bulc.* Les Turcs appellent ainſi dans leurs Hiſtoires les Deſpotes de Servie, à cauſe que le premier, qui obtint cette Principauté d'Etienne Roi de Bulgarie, ſe nommoit *Eleazar* ou *Lazare*, fils de Bulc. C'eſt auſſi par la même raiſon qu'ils les appellent *Laaz* ou *Lazares*, du nom de ce premier Prince; de même qu'ils ont coutume d'appeler *Conſtantins* tous les Empereurs de Conſtantinople avec leſquels ils ont eu des affaires.

Ce Bulcogli ou Laaz, premier Deſpote ou Prince de Servie, fut celui qui livra le combat dans la plaine de Coſova à Amurath, premier du nom, troiſieme Sultan des Ottomans, l'an de l'Hégire 791, & qui fit tuer ce Sultan dans ſa propre tente par un de ſes domeſtiques, qui s'étoit retiré comme transfuge dans le camp des Turcs: mais la mort d'Amurath ayant été cachée, Bajazet, premier du nom, ſon fils, s'étant mis à la tête de l'armée Ottomane, défit l'armée du Deſpote, le fit priſonnier, & tailler en pieces en ſa préſence.

Les Hiſtoriens Grecs & Latins appellent ce Deſpote *Bulcovitz*, nom qui ſignifie en langue Eſclavone la même choſe que *Bulcogli* en Turc.

BULGAR, que l'on appelle auſſi *Bular*, eſt le nom d'un grand pays ſeptentrional qui s'étend à l'orient du Rha, fleuve que nous appelons aujourd'hui *Volga*, & qui a porté autrefois le nom de *Bulgar*.

Mirkhond, dans les *Origines des Mogols & Tartares*, dit que Gaz, fils de Jafer, ayant été vaincu par ſon frere Turk, auquel il faiſoit la guerre, fut contraint de s'enfuir juſque ſur les bords du fleuve Bulgar, & de s'y établir. Il écrit auſſi, que Gomari ou Gomer, autre fils de Jafer, vint en chaſſant juſque ſur les bords de la même riviere, qu'il y fixa ſa demeure, & qu'il engendra dans ce pays-là deux enfans, dont l'un fut nommé *Bulgar* & l'autre *Berthas*, qui bâtirent chacun une ville, à laquelle ils donnerent leur nom.

Al-Bergendi & Ben-Alvardi écrivent, dans le ſeptieme climat de leurs Géographies, que la ville de Bulgar étoit habitée de leur temps par des Muſulmans de la ſecte Schaféene, & qu'elle avoit été autrefois conſidérable; mais que les Ruſſes ou Moſcovites, l'ayant priſe l'an 358 de l'Hégire, la démolirent. Ils ajoutent, que la ville de Bulgar n'eſt éloignée de celle de Sarai dans la Crimée, que de vingt journées.

Les peuples de ce pays-là paſſerent dans la Dacie & dans la Mœſie, où ils ont laiſſé leur nom, environ l'an 500 de Jéſus-Chriſt, & ſe ſont fait aſſez connoître ſous le nom de *Bulgares*, du tem

temps de l'Empereur Anaſtaſe & de ſes ſucceſſeurs. Ils furent enfin défaits & ſubjugués par l'Empereur Baſile, l'an 408 de l'Hégire. La Bulgarie, dont la ville de Sofia eſt aujourd'hui la capitale, eſt nommée par les Turcs *Bulgar-Ili*, & *Sofia-Vilaieti*.

BULGIHAN, nom abrégé d'Abulgian, qui ſignifie *Pere* ou *Roi du Monde*, & compoſé d'un mot qui eſt Hébreu, Syriaque, & Arabe, & d'un autre qui eſt Perſien : ç'a été le titre & le ſurnom de Kaiumarath, premier Roi de l'Orient, ſelon les Annales de Perſe, & qui a été le même qu'Adam, ſelon quelques anciens Hiſtoriens ou Romanciers du même pays.

BULOS & BAULOS-AL-RASSOUL. C'eſt l'Apôtre Saint Paul, que les Chrétiens d'Orient croient par tradition avoir eu la tête tranchée à Rome avec Saint Pierre, dans la perſécution que Néron fit à l'Egliſe : mais ils ajoutent, que les corps de ces deux Apôtres furent attachés les pieds en haut à une croix.

Les Mahométans ne font dans leurs Livres aucune mention de Saint Paul ; mais ils parlent de Saint Pierre, qu'ils appellent *Fathros* ou *Fithros*.

BULOS-AL-RAHEB, Saint Paul, que nous qualifions le premier Hermite. Abulfarage le nomme *Fouli*, & ne le met qu'après Saint Antoine : il dit que ces deux Saints ont été les premiers qui ont introduit les habits de laine, & qui ſe ſont retirés dans les déſerts pour y vivre.

Cette façon de parler, prendre des habits de laine, que les Arabes expriment par *Lebas al ſuf*, ſignifie dans l'Orient faire profeſſion de la vie religieuſe ; & c'eſt de ce mot *ſuf* & *ſof*, qui ſignifie *laine*, que celui de *Sofi*, qui ſignifie un *Religieux*, ſe forme.

Le même Auteur dit que la retraite de ces deux Inſtituteurs de la vie érémitique & monaſtique ſe fit ſous le regne de l'Empereur Philippus, qui fut Cathécumene ; mais il y a plus d'apparence que ce fut ſous celui de Decius, qui fut un cruel perſécuteur, comme Euſebe le rapporte.

Pour Saint Antoine, il eſt certain qu'il vivoit ſous l'Empereur Conſtantin, & il eſt aſſez vraiſemblable qu'il n'aſſembla ce grand nombre de Religieux qui embraſſerent ſa regle, que durant la perſécution de Dioclétien : car tous nos Auteurs conviennent que l'état monaſtique commença à fleurir dans ce temps-là.

BULOS, qui eſt auſſi appelé *Fuli* ou *Fouli-Al-Schumiſchathi*. C'eſt Paul de Samoſate, Evêque ou Patriarche d'Antioche, qui vivoit ſous l'Empereur Galien. Il nioit la Trinité des Perſonnes dans la Divinité, & ſoutenoit, ce que les Mahométans ont pris de lui, que Dieu n'engendroit point, & n'étoit point engendré ; c'eſt pourquoi il ne reconnoiſſoit point par conſéquent l'union hypoſtatique du Verbe dans Jéſus-Chriſt.

Il fut condamné & dépoſé par un Concile de treize Evêques, tenu à Antioche, & laiſſa après lui une ſecte que les Arabes appellent *Bulicaniah*, c'eſt-à-dire, la ſecte des *Pauliciens* ou *Paulianiſtes*.

Il faut remarquer ici que les Muſulmans ne ſont point Ariens, comme quelques-uns ont avancé, mais Paulianiſtes, & que cette impiété de Paul de Samoſate eſt le principal fondement de leur ſecte, & la plus grande cauſe de diviſion qu'il y ait entre les Chrétiens & eux.

BURADER-CASSEM. Ce perſonnage étoit natif de la ville de Burſe en Natolie. Il avoit beaucoup d'eſprit, ſes reparties étoient agréables, & les plus grands Seigneurs de Conſtantinople recherchoient ſa converſation, quoiqu'il fût dans une fortune médiocre. Etant un jour parti de Burſe pour ſe rendre à la Cour, il vint droit au Divan, pour ſaluer les Viſirs : ces Seigneurs lui demanderent d'abord des nouvelles de la ville de Burſe, ſon pays natal; à quoi il répondit : Les gens de Burſe boivent & mangent joyeuſement à l'ombre de votre protection, & font tous les jours mille vœux pour votre proſpérité.

Les Viſirs, ſurpris de ce compliment, lui dirent : Comment eſt-ce que les gens de Burſe peuvent boire & manger joyeuſement, comme vous le dites, puiſque nous avons appris que depuis long-temps ils ſont dans une grande diſette de toutes choſes, & que la taxe du prix des vivres n'y eſt plus obſervée ? Il leur répliqua auſſi-tôt : Cette taxe dont vous parlez n'eſt que pour les riches, les pauvres ne ſavent ce que c'eſt; pourvu qu'ils en trouvent, ils ne diſputent point, ni ſur le prix, ni ſur la meſure, ni ſur le poids. Ce que l'on appelle ordinairement la taxe ou le tarif du prix des vivres, eſt un nom qui ne ſignifie rien moins que ce qu'il porte; ſa véritable ſigni-

fication eſt l'amas de beaucoup d'argent dans la bourſe des Officiers de Police. Cependant, nonobſtant cette eſpece de famine qui regne dans la ville, un peu avant que je partiſſe de Burſe, la nouvelle étant venue de la révocation du Cadhi, chacun, ſans avoir égard à ſa miſere, fit un feſtin chez ſoi. Un de nos Poëtes dit alors à ſon ſujet : *Que la corde du puits de la Juſtice s'étoit tellement uſée entre ſes mains, que ce qu'il en reſtoit étoit devenu auſſi mince & auſſi délié qu'un cheveu :* mais la plainte eſt devenue déſormais générale ; car les Cadhis ſont devenus par-tout ſi corrompus, qu'ils prennent des préſens des deux parties. L'exercice de la juſtice n'eſt plus en uſage chez eux ; ils ne ſavent ce que c'eſt que de diſtribuer à chacun le ſien, parce que tout leur eſt propre. On ne ſait plus où eſt allé le droit, ni ce qu'il eſt devenu : mais on éprouve par-tout que la force & la fraude ont pris ſa place pour ruiner le peuple.

Un des Viſirs entendant parler de feſtins, lui dit : Comment font-ils des feſtins dans Burſe, puiſqu'à peine on y fait des réjouiſſances aux plus grandes fêtes, & je ne ſais pas même s'ils peuvent les faire pendant le Beiram ? Burader lui répliqua : Pendant le Beiram, il n'y a que les Muſulmans qui font des feſtins ; mais auſſitôt qu'on eut appris que notre Cadhi partoit, les Chrétiens & les Juifs, les hommes & les femmes de toutes les nations & de toutes les Religions qui ſont dans Burſe, en firent.

Les Viſirs entendant ce diſcours, ſourirent, & lui dirent : Laiſſons-là votre Cadhi : mais d'où vient que les Ordonnances de Police étant ſi peu

obſervées chez vous, quelque honnête homme n'eſt point allé trouver le Bey, & ne lui a pas rendu compte de ce déſordre ? Burader leur dit : Je vois bien, Meſſeigneurs, que vous voulez me faire parler; mais après que je me ſerai expliqué, & que je ſerai de retour à Burſe, Dieu ſait de quel œil on me regardera : néanmoins, quoi qu'il en puiſſe arriver, je vous dirai que la crainte que les Bourgeois ont des Sergens, eſt une raiſon aſſez forte pour les empêcher d'aller entretenir le Bey de toutes ces choſes; car ils s'attireroient ainſi deux méchantes affaires tout à la fois. Vous n'ignorez pas ce qui ſe dit de cette ſorte de gens. Les Archers, qui font le guet dans la ville, ne ſont pas moins à craindre que les voleurs des grands chemins : celui qui les commande (c'eſt le Subaſchi ou Mirleva, que nous appelons le *Prévôt*) *eſt lui-même l'eau-forte de la tribulation, & la fleche la plus cruelle du Deſtin.* Il eſt le camarade des voleurs, & le receleur des filoux. Enfin ce n'eſt proprement qu'un ennemi déguiſé, ou un eſpion caché dans la ville.

Et votre Mufti, reprit un des Viſirs, que fait-il, que dit-il de toutes ces choſes ? Burader lui repartit : Pour notre Mufti, c'eſt un Saint qui ne renvoie perſonne de chez lui qu'il n'ait exaucé ſes prieres. Tout ce qu'on lui porte, ſoit peu, ſoit beaucoup, eſt bien reçu, & l'on n'eſt jamais en peine de le remporter chez ſoi.

Nous voyons bien par votre rapport, lui dirent alors les Viſirs, que les choſes vont fort mal à Burſe, & nous ſommes tous d'avis qu'il faut envoyer un Commiſſaire ou Viſiteur ſur les lieux, qui informe des malverſations, & faſſe une

recherche exacte de tous ces déſordres : nous avons déjà deſtiné Huſſain-Tchelebi à cet emploi, dont il s'acquittera fort bien. — Hélas ! Meſſieurs, leur dit Burader, s'il s'agiſſoit d'examiner & d'interroger un homme de la ville de Burſe pour le dernier jugement, il faudroit prendre un jour d'avance pour tirer de lui la vérité ; les enquêtes d'un Commiſſaire ou Intendant, & les recherches d'une Chambre de Juſtice, ne ſervent qu'à troubler & à renverſer toute une ville. Pourquoi vouloir jeter tout le monde dans un même feu ! Craignez Dieu, ayez honte des hommes ; & prenez bien garde que, ſous prétexte de bâtir un Oratoire, vous ne ruiniez cent Moſquées.

Un des Viſirs lui dit là-deſſus : Il paroît que vous n'êtes venu ici que pour peindre de vos couleurs, & pour habiller à votre mode les principaux Magiſtrats de la ville de Burſe ; vous avez aſſurément reçu de l'argent de quelqu'un pour leur rendre ces mauvais offices ? Burader, pour ſe juſtifier de ce reproche, lui repartit ſur le champ : Qui ſuis-je, moi, pauvre miſérable, pour entreprendre de parer de la ſorte que vous dites des gens de qualité, & pour leur rendre de mauvais offices ? Ne ſoupçonnez point les pauvres de corrompre les autres par argent, & ne me comparez point à nos grands Seigneurs, qui ſont ſujets à être corrompus. Tout ce que je vous peux dire de mieux pour le préſent, eſt que ſi vous ne me croyez pas maintenant, vous entendrez dans peu de temps parler non ſeulement de la parure & des ornemens que je leur ai donnés, ſelon vous ; mais vous apprendrez

encore beaucoup d'autre broderie qui y aura été ajoutée.

Ce Bey ou Sangiak dont il a été parlé ci-deſſus, portoit le nom de *Velieddin-Zadé*; il vint à Burſe, pour prendre poſſeſſion de ſa charge, avec un équipage de Viſir : ſa vénerie marchoit la premiere, puis ſon écurie; il paroiſſoit enſuite au milieu de ſes Gardes, & derriere lui ſuivoient ſes Aſtrologues Grecs de nation, ſes Portemanteaux, & ſes Valets-de-chambre, & une grande troupe de domeſtiques fermoit enfin toute cette cavalcade. Burader-Caſſem le voyant arriver avec un ſi gros équipage, lui dit agréablement : *Il faut que vos gens ſoient partis en grande hâte, car ils ont oublié le Toug.* Le Toug eſt une queue de cheval attachée au bout d'une pique, qui paſſe à Conſtantinople pour l'étendard royal, que l'on ne porte que lorſque le Grand Seigneur marche en perſonne. C'étoit reprocher à ce Sangiak, qu'il étaloit trop de magnificence, & faiſoit paroître trop de vanité dans ſon entrée.

Ce Bey d'ailleurs étoit fort avare, ce qui donna ſujet à un Poëte Turc de faire les vers ſuivans ſur lui.

Laiſſez-là tant de braverie; la pompe & les ornemens ſont plus propres aux femmes qu'aux hommes de courage :

L'honnêteté, la libéralité, & la clémence, ſont les qualités qui rendent recommandable un grand Seigneur.

Ne faites point d'entrée qui vous faſſe craindre, & qui vous attire les malédictions du peuple.

Celui-là eſt toujours bien ſervi & bien accompagné, dont l'exercice ordinaire eſt de faire du bien à tous;

Car il n'a pas beſoin de ſe faire ſuivre par un grand nombre de valets, puiſque tout le monde devient ſon eſclave & cherche à le ſervir.

Il ſe trouva un jour dans un lieu où Burader étoit; l'entretien étant tombé ſur le repos & ſur la joie, que les hommes recherchoient avec tant d'empreſſement, & qu'ils ne rencontroient que fort rarement en ce monde, Burader dit qu'il connoiſſoit une ſorte de gens qui jouiſſoient d'une joie & d'un repos continuel, n'ayant qu'à dormir & à s'entretenir de ſornettes dans un fort beau palais où ils faiſoient leur demeure.

Le Bey lui demanda quelle race de gens c'étoit, & en quel pays ils demeuroient. Burader lui repartit auſſi-tôt ſans héſiter. Ce ſont, Seigneur, vos Cuiſiniers & vos Sommeliers; car nous les voyons toujours oiſifs ſe promener dans des offices magnifiques, ſans que l'on y voie jamais aucune table dreſſée.

BURSAH ou BURUSSAH & BURSIAH. C'eſt l'ancienne ville de Pruſe en Bithynie, que l'on appelle aujourd'hui *Burſe* en Natolie. Elle fut priſe & démantelée par Seifeddulat, Prince de la race de Hamadan, l'an 336 de l'Hégire. Les Grecs la reconquirent, la fortifierent, & l'ont poſſédée depuis ce temps-là juſqu'en l'an 758 de l'Hégire, qu'Orkhan fils d'Othman, ſecond Empereur des Turcs, s'en rendit le maître, & en fit le ſiége de ſon Empire.

Cette ville a des bains d'eaux minérales qui y attirent un grand concours de gens de toutes les parties de la Turquie. Un Poëte Turc a fait une

inſcription en vers pour les bains de Burſe, qui porte, qu'il ne faut pas s'étonner ſi le grand nombre de perſonnes nues qui ſe trouvent à ces bains repréſente aſſez bien le jour de la réſurrection générale, puiſque les ſources de l'eau dans laquelle ils ſe baignent, n'ont point d'autre origine que les fontaines du Paradis.

BUZANGIR & BUZANGIAR-CAAN, troiſieme fils miraculeux d'Alancava, duquel toutes les Races Royales du Turkeſtan ſont deſcendues; car ceux qui ſont iſſus de ſes freres ſont appelés *Mogols* ou *Tartares du dehors*, & n'entrent point en ligne dans les généalogies des Races illuſtres de ce pays-là.

Buzangir ayant été élevé par la Reine ſa mere avec beaucoup de ſoin, fut mis, lorſqu'il fut arrivé à l'âge de puberté, par tous les Grands de l'Etat des Mogols, en poſſeſſion de la couronne qu'Alancava avoit portée juſqu'alors pour la lui conſerver. Il gouverna ſes Etats avec beaucoup de juſtice & de prudence, & laiſſa deux enfans mâles, dont l'aîné, nommé *Buca-Khan*, fut le huitieme aïeul de Genghizkhan & de Caragiar. Le ſecond fut Tucana, pere de Magin.

Buzangir vivoit & régnoit dans le Turkeſtan au même temps qu'Abumoſlem-Meruzi faiſoit valoir dans le Khoraſan les prétentions des Abbaſſides au Khalifat contre celles des Ommiades, & l'on dit que ces deux perſonnages entretenoient une correſpondance entre eux; ce qui donna dans la ſuite beaucoup de jalouſie au Khalife Abugiafar-Almanſor, qui fit enfin tuer Abumoſlem.

BUZRUK-UMID, ou bien KAIA-BUZRUK-UMID-RUDBARI, ſecond Prince de la Dynaſtie des Iſmaéliens de Perſe ou de Rudbar. Il ſuccéda à Haſſan-Sabah, qui, n'ayant point d'enfans, le déclara ſon héritier l'an de l'Hégire 518. Ce Prince ſoutint pluſieurs guerres contre les Selgiucides, & demeura preſque toujours victorieux dans les combats qui ſe donnerent entre eux. Il fit obſerver la juſtice parmi ſes ſujets; mais pour ce qui regardoit les affaires du dehors, il ſe ſervit ſouvent d'aſſaſſins, à l'imitation de ſon prédéceſſeur, & fit perdre la vie à pluſieurs Princes étrangers, dont le plus illuſtre fut le Khalife Moſtarſched, de la Maiſon des Abbaſſides. Kaia-Buzruk finit ſa vie l'an de l'Hégire 532, après avoir régné quatorze ans & deux mois.

BUZUK, titre qu'Ogluz-Khan donna aux trois aînés de ſes enfans, qui eurent en partage l'arc d'or qu'ils avoient trouvé. Les trois fleches du même métal, qui étoient avec cet arc, furent données aux trois puînés, auxquels il donna le titre de *Utchuk*. Les trois aînés porterent toujours depuis le titre de *Buzuk*, & eurent dans leur Maiſon la prérogative du commandement & de la royauté, dont l'arc eſt le ſymbole chez les Mogols; & les trois derniers furent obligés de ſe contenter des charges & des offices ſubalternes, comme de Lieutenans & d'Ambaſſadeurs, dont la fleche, qui repréſente la ſujétion & la dépendance, eſt auſſi la marque parmi ces peuples. Les mots de *Buzuk* & de *Utchuk* ſignifient encore aujourd'hui dans la langue Turqueſque, *Grand* & *Petit*.

BUZURGE-MIHIR. C'eſt ainſi que les Arabes appellent le Viſir de Khoſroès, ſurnommé *Nuſchirvan*, auquel ce Prince donna ce nom, qui ſignifie en langue Perſienne & Turqueſque, celui que l'on affectionne beaucoup. Ce perſonnage, qui étoit fils de Bakteghian, fut deſtiné par Nuſchirvan pour Gouverneur de ſon fils, nommé *Hormuz*.

Il s'acquitta avec grand ſoin de cette charge; & s'appercevant que le jeune Prince, ayant paſſé la plus grande partie de la nuit en fêtes & en divertiſſemens, employoit les matinées entieres au ſommeil, il prenoit ſouvent la liberté de l'éveiller, & de lui faire l'éloge de la diligence qu'il diſoit être fort néceſſaire à un Prince pour vaquer aux affaires de ſon Etat, & pour le rendre toujours victorieux de ſes ennemis.

On dit que ce Prince, ſe trouvant fatigué des remontrances de ſon Maître, commanda un jour à ſes Gens de l'aller attendre de grand matin, lorſqu'il ſortiroit de chez lui, & de le dévaliſer. Cet ordre ayant été ponctuellement exécuté, Buzurge-Mihir vint en l'état auquel il ſe trouvoit chez le Prince, qui, étant informé de ce qui lui étoit arrivé, lui dit auſſi-tôt: » Si vous aviez » été moins diligent, vous auriez évité cette mau» vaiſe rencontre «. Mais le Maître lui répondit ſur le champ, que les voleurs avoient été encore plus diligens que lui, ce qui étoit cauſe que leur étoile avoit été plus heureuſe que la ſienne. Il ajouta à ſa réponſe cette belle inſtruction, *que la vigilance eſt le miroir de la lumiere céleſte, le flambeau des ſciences, le tréſor de la vertu & de la joie, & enfin la clef des portes de la*

victoire. Levez-vous donc, lui dit-il enſuite, *afin que le Soleil du bonheur ſe leve ſur votre tête, & que le vent, excité par la fraîcheur du matin, faſſe couler dans votre ame la pluie des graces du ciel, & des vertus de la terre.*

On rapporte auſſi que ce grand homme s'étant trouvé dans une conférence qui ſe tenoit entre des Philoſophes Grecs & Indiens devant le Roi Khoſroès, on y propoſa quelle choſe étoit la plus fâcheuſe en ce monde. Le Philoſophe Grec dit que c'étoit une vieilleſſe imbécille jointe à la pauvreté. L'Indien fut d'avis que c'étoit la maladie du corps accompagnée d'une grande peine d'eſprit. Buzurge-Mihir s'expliqua pour lors en ces termes : » Pour moi, je crois que le plus » grand des maux que l'homme puiſſe reſſentir en » ce monde, eſt de ſe voir proche du terme de » ſa vie ſans avoir pratiqué la vertu «. Ce que les deux autres Philoſophes ayant entendu, ils revinrent à ſon ſentiment, & avouerent qu'il avoit raiſon.

Ce Viſir fut accuſé de taciturnité; mais le ſilence étoit une de ſes plus grandes vertus. Un jour Nuſchirvan tenant conſeil, & ſes Miniſtres ayant tous dit leur avis, on s'étonna de ce qu'il ne parloit point; cependant il ſatisfit pleinement le Roi, en lui diſant *que les Conſeillers d'Etat devoient être ſemblables aux Médecins, qui ne donnent point de remedes, ſinon à ceux qui en ont beſoin.*

La plupart des Hiſtoriens Orientaux attribuent à Buzurge-Mihir la découverte du Livre de Kalila & Damna, qui fut envoyé des Indes à Nuſchirvan; l'on prétend au moins qu'il en fit la

Digitized by Google

traduction de l'Indien en Perſien. On lui attribue auſſi l'invention du jeu des échecs & de celui des dames, que pluſieurs croient être venu des Indes.

Buzurge-Mihir vécut ſous les regnes de Nuſchirvan & de Hormuz, qui avoit été ſon diſciple. Ce dernier lui portoit un ſi grand reſpect, qu'il ſembloit ſurpaſſer celui qu'il rendoit à ſon pere, & il diſoit à ce ſujet à ceux qui s'en étonnoient, qu'il n'étoit redevable à ſon pere que d'une vie périſſable, mais qu'il en avoit reçu une de ſon Maître qui ne devoit jamais finir. Il diſoit ceci à l'occaſion du Chriſtianiſme qu'il profeſſoit; car Buzurge-Mihir ayant abandonné l'idolâtrie des Mages, avoit embraſſé la Religion Chrétienne, & en avoit inſtruit le Prince. En effet, ce fut ſa Religion qui ſervit ſeule de prétexte à Khoſroès-Parvis, ſucceſſeur de Hormuz, pour le faire mourir.

On ne peut douter, après ce que nous avons vu ci-deſſus, que ce Viſir ne fût un Philoſophe véritablement Chrétien, puiſqu'il faiſoit profeſſion de pratiquer toutes les vertus du Chriſtianiſme. On lui attribue cette Sentence, qui eſt citée par les Muſulmans : *Le fruit de la tempérance & de l'abſtinence des choſes du monde, eſt la paix de l'ame, de même que l'humilité eſt la ſource de l'amour de Dieu, & de la bienveillance des hommes.*

CAABA & CAABAH, *Bâtiment carré.* Les Arabes Muſulmans appellent en leur langue *Meſged* le lieu ou Temple dans lequel ils adorent & prient Dieu ſelon les cérémonies établies dans leur Religion. De ce mot Arabe on a fait d'abord *Meſgida*, puis *Meſquita;* c'eſt ainſi que les Italiens l'appellent; & de ce mot-là les François ont fait celui de *Moſquée.*

Il y en a deux principales parmi les Mahométans. La premiere, qui eſt l'objet principal de leur culte & de leurs prieres, eſt le *Meſged al Haram*, *la Moſquée ſacrée*, c'eſt-à-dire le Temple de la Mecque où eſt la Câbah ou Maiſon carrée, bâtie, comme ils prétendent, par Abraham & par Iſmaël ſon fils. C'eſt ce Temple vers lequel ils ſe tournent, quand ils prient en quelque partie du Monde qu'ils ſe trouvent, & cet aſpect qu'ils choiſiſſent s'appelle en leur langue *Keblah.*

Le ſecond de ces Temples eſt *Meſged al Nabi*, *le Temple du Prophete*, que Mahomet fit bâtir à Médine, après qu'il s'y fut réfugié. C'eſt dans ce Temple qu'il prêchoit, qu'il faiſoit la priere, & où il fut enterré. Les Pélerins Mahométans viſitent ordinairement ce Temple-ci, après qu'ils ont ſatisfait aux obligations du premier. Mahadi, troiſieme Khalife des Abbaſſides, fit agrandir ces deux Temples. Ils ſont appelés par excellence *Haramain*, c'eſt-à-dire *les deux Lieux ſacrés*, deſquels le Sultan des Turcs ſe dit Servi-

teur, après tous les autres titres de grandeur qu'il prend.

Le Tarikh-Montekheb dit de cette Maiſon carrée, ou Temple de la Mecque, ce qui ſuit. Du temps d'Adam, dans le lieu où eſt bâti ce Temple, il n'y avoit qu'une tente dreſſée, laquelle avoit été envoyée du Ciel, pour ſervir aux hommes de lieu propre à rendre le culte ſouverain qu'ils doivent à Dieu, & pour obtenir de lui le pardon de leurs péchés, avec les graces qui leur ſont néceſſaires pour le bien ſervir. Adam viſitoit ſouvent ce ſaint lieu, & Seth ſon fils ſuivit, pendant tout le cours de ſa vie, l'exemple de ſon pere, juſqu'à ce qu'il jugea à propos d'y bâtir un Temple de pierre, lequel pût ſervir à ſa poſtérité. Ce premier Temple ayant été renverſé par le déluge, fut rebâti enſuite par Abraham & par ſon fils Iſmaël.

Mirkhond & Khondemir écrivent qu'Amru-Ben-Harets, Chef d'une des plus anciennes Tribus des Arabes, appelée de *Giorham* ou des *Giorhamides*, ayant été enfin obligé de céder la Mecque & ſon Temple aux Iſmaélites, qui étoient devenus les plus puiſſans en Arabie, jeta la pierre noire & les deux gazelles d'or dans le puits appelé *Zemzem*, d'où elles furent tirées quelque temps après.

Cette pierre noire étoit attachée à la porte, & révérée par un culte particulier. Quant aux deux ſtatues d'or, c'étoit un préſent fait au Temple de la Mecque, qui étoit dès-lors en grande vénération parmi les peuples voiſins, par un Roi de Perſe, long-temps avant la naiſſance de Mahomet : car la dévotion que l'on avoit pour ce

Temple étoit fondée ſur l'opinion qu'il avoit été bâti par Abraham & par ſon fils Iſmaël.

Les Muſulmans donnent à ce Temple le nom de *Beitallah*, qui ſignifie *la Maiſon de Dieu*, & à celui de Jéruſalem, ſeulement le titre de *Beit al mocaddas*, de *Maiſon ſainte*.

Il faut voir maintenant de quelle ſorte Mahomet en a établi le culte dans ſon Alcoran. Voici ſes paroles au chapitre ſecond, intitulé *Bacrah : Nous avons établi une Maiſon ou un Temple qui doit ſervir aux hommes de moyen pour acquérir beaucoup de mérites*. Huſſain-Vaez paraphraſe ainſi ce paſſage : Nous avons deſtiné la Maiſon carrée, qui eſt le Temple de la Mecque, au culte divin, afin que vous ayez un moyen certain d'acquérir un grand mérite, tant par le voyage pénible que vous ferez pour y arriver, que par la viſite religieuſe que vous lui rendrez. Nous en avons fait un lieu ſacré & privilégié, dans lequel il n'eſt pas permis à aucun de tuer ni de moleſter perſonne : c'eſt pourquoi, ô Fideles ! après que vous aurez connu la dignité & l'excellence de ce Temple, faites-en votre lieu de priere, comme Abraham l'a fait. Nous lui commandâmes, & à Iſmael ſon fils, de purger cette Maiſon de toutes ſortes de ſouillures & ſuperſtitions des Idolâtres, afin qu'il fût propre aux ſtations, aux proceſſions, aux adorations, & à tous les autres exercices des véritables ſerviteurs de Dieu.

Au chapitre intitulé *Amrân*, il eſt dit : *Le premier Temple qui a été bâti pour les hommes, eſt celui de Beccah, qui ſert de bénédiction & de direction aux hommes, & dans lequel il y a des*

des ſignes remarquables & évidens. Les Interpretes diſent ſur ce paſſage, que le Temple qui eſt à Beccah eſt celui de la Mecque, ce mot de *Beccah* ſignifiant la même choſe que *Meccah*, ou bien la place de la même ville, où ce Temple eſt bâti; & qu'Ali étant interrogé ſi c'étoit le premier lieu qui eût été conſacré à Dieu dans l'univers, il répondit que non, y en ayant eu d'autres avant celui-là : mais qu'il eſt le premier que Dieu ait béni pour être l'objet principal de ſon culte.

Cette bénédiction dont il eſt ici parlé, doit s'entendre, ſelon les Muſulmans, tant à l'égard des biens temporels, qu'à l'égard des ſpirituels, que l'on obtient de Dieu par le moyen de ce Sanctuaire; de telle ſorte que la ſimple vue de ce Temple, ſans aucun autre acte ou cérémonie de dévotion, eſt auſſi méritoire devant Dieu, que l'aſſiduité que l'on pourroit rendre, pour s'acquitter de ſes devoirs, pendant une année entiere, dans quelque autre Temple que ce fût. On peut aiſément connoître par cet échantillon, que les Docteurs Mahométans ont réduit toute leur Religion à la grimace, & à un culte purement extérieur.

Quant à ces ſignes remarquables & évidens qui ſont dans ce même Temple, le même chapitre en fournit deux, dont le premier eſt *Mecam Ibrahim*, *le Lieu d'Abraham*, & le ſecond eſt l'aſile ou ſauve-garde pour tous ceux qui y entrent. Pour ce qui regarde le Lieu d'Abraham, les Interpretes veulent qu'il ſoit marqué par quatre circonſtances miraculeuſes : la premiere eſt l'impreſſion & la forme des pieds d'Abraham,

qui ſe voit ſur la pierre dure : la ſeconde eſt la profondeur de cette impreſſion, qui eſt juſqu'à la cheville du pied : la troiſieme eſt la durée de cette même impreſſion pendant tant de ſiecles ; & enfin la quatrieme circonſtance merveilleuſe conſiſte en ce qu'elle s'eſt conſervée contre les entrepriſes de tant d'Idolâtres qui ont fait en vain tous leurs efforts pour l'effacer.

La ſeconde marque ou prérogative que ce Temple a par-deſſus tous les autres, eſt de ſervir d'aſile ; ce qui doit s'entendre à l'égard des criminels, pourvu qu'ils ſoient dans le Temple même, & non pas ſimplement dans les portiques qui l'accompagnent, où la franchiſe ne s'étend pas ; car ils ne peuvent pas être tirés de ce lieu-là pour être punis : & pour ce qui eſt des pécheurs en général, ils y trouvent un pardon aſſuré & une abolition générale de tous les péchés qu'ils ont commis. Ce fut dans cette vûe qu'Abul-Nagiam-Sofi faiſant ſes dévotions à ce Temple, dit à Dieu : *Seigneur, vous avez promis que quiconque viſiteroit votre Temple ſeroit en ſûreté comme dans un aſile ; ſur quoi particuliérement cette aſſurance tombe-t-elle ?* Il entendit alors une voix qui lui répondit : *C'eſt ſur la délivrance des peines de l'Enfer.*

Quoique le Lieu d'Abraham & la ſûreté ſoient les deux marques ſeulement ſpécifiées qui diſtinguent ce Temple de tous les autres, il faut cependant croire, diſent les Muſulmans, qu'il y en a pluſieurs autres, & que ce nombre n'eſt exprimé que pour faire entendre qu'il y en a une infinité d'autres qu'il eſt impoſſible d'expliquer en particulier. Les Interpretes rapportent

les ſuivantes : l'inclination des cœurs des Muſulmans vers ce lieu ; la détermination qui a été faite de ce Temple pour être regardé par tous les Fideles lorſqu'ils prient ; l'inutilité & le mauvais ſuccès de tous ceux qui ont entrepris de le détruire ; le reſpect des oiſeaux, qui ne s'arrêtent point ſur ſa couverture ; le concours perpétuel dans tous les temps de l'année de ceux qui le viſitent : quiconque le regarde eſt attendri, & jette des larmes de dévotion ; les ſaints Patriarches & les Prophetes y font leurs tours & leurs proceſſions ordinaires ; & enfin les Eſprits Angéliques voudroient, s'il leur étoit poſſible, y pratiquer les mêmes exercices.

Les Docteurs Myſtiques expliquent les ſignes & les marques de ce Temple, & le Temple même, d'une maniere bien plus relevée. Ils diſent que ce premier Temple que Dieu a bâti, n'eſt que le ſymbole du cœur de l'homme fidele éclairé des lumieres céleſtes. Il ſert de bénédiction & de direction, parce que toutes les choſes de ce monde ſont dirigées & rapportées à la ſeule & unique vérité, qui eſt Dieu même, par la pureté & par la droiture de l'intention de ce cœur ; ou bien en ſont écartées & chaſſées, quand elles ne peuvent pas y être rapportées. Dans ce Temple il y a des ſignes évidens, par leſquels celui qui cherche Dieu eſt inſtruit & conduit à celui qu'il cherche.

Il y a dans ce Temple le Lieu d'Abraham, qui n'eſt autre, ſelon le Docteur Schebeli, que le tabernacle de la foi, ou plutôt le cabinet ſecret de la familiarité de l'ame ſainte avec Dieu ; car Abraham eſt appelé l'*Ami intime de Dieu* ;

& quiconque eſt entré ſeulement dans le veſtibule de ce lieu, ſe trouve dans un aſile contre les embûches de ſes ennemis; & celui qui pénetre au dedans, acquiert une pleine ſûreté, parce qu'il eſt exempt de la crainte d'aucune ſéparation de la part de ſon ami; car cette ſéparation eſt le plus grand de tous les maux que les vrais ſerviteurs de Dieu appréhendent en cette vie. C'eſt cette appréhenſion qui faiſoit dire à un homme dévot, parlant à Dieu: » Je ne crains point, Seigneur, les coups redoublés de votre épée, les » plaies qu'ils me feront, me tiendront lieu de » careſſe; mais ſi vous me quittez une ſeule » fois, cet éloignement me deviendra inſupportable «.

Au Chapitre intitulé Naſſa, on lit ces paroles: *Dieu vous commande de rendre les dépôts à ceux à qui ils appartiennent.* Les Interpretes diſent qu'il faut entendre littéralement ce paſſage de ce qui ſe paſſa après la priſe de la Mecque. Mahomet étant entré victorieux dans cette ville, envoya demander les clefs du Temple à Othman, fils de Thaleha, qui en étoit le gardien, afin qu'il y pût entrer pour faire ſa priere. Othman les lui apporta, & comme il les préſentoit, Abbas, qui étoit de la famille de Haſchem, & oncle de Mahomet, les lui demanda, parce qu'il avoit déjà celles du puits de Zemzem. Othman entendant parler Abbas, retira ſa main & refuſa de les donner; mais Mahomet voyant ſon refus, lui dit: » Ne vous fiez-vous pas à Dieu & à ſon Envoyé «? Sur quoi Othman les lui donna auſſi-tôt.

Après que Mahomet fut ſorti du Temple, Ali,

ſon couſin-germain & ſon gendre, lui demanda ces clefs en garde. Mahomet lui dit alors : » Je » ne charge mes parens que des choſes dont il » peut réſulter quelque avantage au public en les » leur confiant, & non pas de celles dont il peut » ſeulement leur revenir quelque utilité « ; & après ce diſcours, il fit appeler Othman, & lui dit : *Recevez ces clefs, & gardez-les, vous & votre poſtérité, comme une choſe qui vous appartient en propre, & que perſonne ne vous en ôte jamais la poſſeſſion, s'il ne veut paſſer pour un uſurpateur.* Depuis ce temps-là, Othman & les ſiens s'attacherent à Mahomet, & lorſqu'il ſe vit avancé en âge, il remit ſa charge à ſon fils, & juſqu'à préſent ſa poſtérité jouit du privilége de garder les clefs du Temple de la Mecque.

Les deux grands priviléges dont le Temple de la Mecque jouit encore aujourd'hui, ſont d'être un aſile pour toutes ſortes de perſonnes, & d'être le lieu principal du culte que les Muſulmans rendent à la Divinité, & l'objet qu'ils ont en vue quand ils font leurs prieres en quelque lieu de la terre ou de la mer qu'ils ſe trouvent. Cette vue & cet aſpect du Temple de la Mecque s'appelle en Arabe *Keblah*, & en Turc *Keblé*. L'Auteur d'Anvar Sohaili, pour exprimer la grandeur & la majeſté d'un grand Prince, dit en Perſien : Sa Cour eſt le refuge de tout le monde, & une Câbah de franchiſe & de ſûreté. Le ſeuil de la porte de ſon Divan eſt le Keblah, vers lequel ſe tournent tous les peuples de la terre.

La Tradition des anciens Arabes de la Gentilité avant Mahomet, étoit qu'Abraham ayant voulu, pour obéir à Dieu, ſacrifier ſon fils Iſmaël

ſur une des montagnes de l'Arabie, l'Archange Gabriel fut envoyé de Dieu pour empêcher l'exécution de ſon deſſein, & pour ſubſtituer à la place d'Iſmaël un belier, que le pere & le fils ſacrifierent enſemble au Dieu vivant. Après ce ſacrifice, Abraham & Iſmaël reçurent ordre de Dieu de lui bâtir un Temple au lieu même où Adam autrefois en avoit bâti un, que l'on nommoit *Sorah*, nom qui ſignifie un *château* & un *donjon*.

Ces deux Patriarches éleverent donc la Câbah, où, pour éterniſer la mémoire de leur obéiſſance & de leur ſacrifice, ils attacherent les cornes du belier qu'ils avoient immolé, à la gouttiere d'or qui reçoit les eaux de ſa couverture, & elles y demeurerent juſqu'à ce que Mahomet les fit enlever, pour ôter aux Arabes tout ſujet d'idolâtrie.

Ce Temple, ſelon le rapport d'Edriſſi dans ſa Géographie, a vingt-quatre coudées en longueur des deux côtés qui regardent l'orient & le couchant, & vingt-trois ſeulement des deux qui ſont expoſés au midi & au ſeptentrion. Sa porte eſt au côté oriental, & a un ſeuil élevé de terre d'environ quatre coudées; en ſorte que n'y ayant point de degrés pour y monter, ceux qui s'en approchent font leur priere en appliquant leur front ſur le ſeuil de cette porte, au coin de laquelle la pierre noire, dont on a déjà parlé, & qui eſt en ſi grande vénération parmi les Muſulmans, eſt attachée. La hauteur de la Câbah eſt de vingt-ſept coudées; ſa premiere couverture n'eſt point expoſée aux injures de l'air, car elle en eſt ſéparée par un autre toit qui reçoit les eaux du ciel.

Les anciens Arabes ornoient & embelliſſoient les dehors de ce Temple des Ouvrages les plus excellens de leurs Poëtes, écrits en lettres d'or ſur des étoffes de ſoie : mais les Muſulmans ont toujours couvert ſon premier toit & ſes murailles de riches étoffes & brocards de ſoie & d'or, que les Khalifes fourniſſoient autrefois, & après eux les Sultans d'Egypte. Aujourd'hui les Sultans Turcs de Conſtantinople, qui tiennent la place des Khalifes & des Sultans d'Egypte, ſe ſont chargés de ce ſoin ; car ils envoient tous les ans de riches tapiſſeries & d'autres préſens conſidérables, par la caravane d'Egypte, dont les frais ſont pris ſur le premier tréſor, des cinq que le Grand Seigneur tire de ce pays-là.

Les peuples de l'Iemen ou Arabie Heureuſe, jaloux du grand concours qui ſe faiſoit au Temple de la Mecque, réſolurent d'en bâtir un qui le ſurpaſsât de beaucoup en magnificence dans la ville de Sanaa leur capitale. Les habitans de la ville Balkhe en Khoraſan, pouſſés, non par un mouvement de jalouſie, comme ceux de Sanaa, mais par zele & par dévotion, firent auſſi conſtruire un ſuperbe Temple à l'inſtar de celui de la Mecque.

Abdallah fils de Zobair, qui fut reconnu pendant quelque temps pour Khalife, voulut agrandir le Temple de la Mecque, lequel fut depuis en partie ruiné & brûlé par Huſſain, fils de Semir Général des armées du Khalife Iezid fils de Moavie, après s'être rendu maître de la ville de la Mecque.

Hegiage rétablit ce Temple en la forme qu'il

étoit avant qu'Abdallah l'eût augmenté, & cela par l'ordre du Khalife Abdalmalek.

Les Khalifes Abbaſſides conçurent auſſi le projet de le rendre plus magnifique ; mais ils en furent détournés par des Docteurs de la Loi, qui leur dirent que ce Temple perdroit à la fin le reſpect qu'on lui portoit, s'il devenoit, pour ainſi dire, le jouet des Princes, & ſujet à changer de forme ſelon leur caprice. Ils ſe contenterent donc de faire conſtruire autour de ce Temple des portiques & des galeries magnifiques, qui ſont éclairées par une infinité de lampes pour la commodité des pélerins.

Cependant Moktadi, trente-unieme Khalife de cette race, fit ôter la vieille porte de ce Temple, dont il fit faire ſon cercueil, & en donna une neuve, qu'il fit couvrir de lames d'argent doré.

CAAN; c'eſt le titre général que les Khuarezmiens donnoient autrefois à leurs Rois, & c'eſt en particulier celui qui fut donné à Oktai, fils de Genghizkhan, lorſqu'il fut couronné Empereur des Mogols. Ce titre approche fort de celui de *Khan* & de *Khacan* que l'on donne aux Rois des Mogols, Turcs & Tartares; & même à ceux des Cathaiens & des Chinois, au rapport de quelques Hiſtoriens Orientaux.

CABGIAK & CAPTCHAK, Tribu des Turcs Orientaux, qui fut ainſi nommée par Oghuz-Khan, à l'occaſion de l'aventure ſuivante qui ſe paſſa dans ſon camp.

Pendant que ce Prince faiſoit la guerre à Itborak, Prince d'une autre nation de Tartares, il eut un déſavantage qui l'obligea de ſe retrancher entre deux rivieres, pour ſe mettre à couvert de ſon ennemi.

Une femme qui étoit pour lors dans ſon camp, ſe trouvant preſſée d'accoucher, & voulant d'ailleurs ſe ſauver, ſe cacha dans le creux d'un arbre, où elle ſe délivra heureuſement de ſon fruit. L'ennemi s'étant retiré peu de temps après, & Oghuz-Khan ayant appris ce qui étoit arrivé à cette femme, lui dit, pour la conſoler de la perte de ſon mari, qui avoit été tué dans le combat, qu'il vouloit prendre ſoin de ſon fils, & l'élever comme le ſien propre. Cette femme le lui ayant mis entre les mains, ce Prince l'adopta, & voulut lui donner un nom qui marquât l'aventure de ſa naiſſance; ce fut celui de *Cabgiak*, qui ſignifie en Turc l'*écorce d'un arbre*, parce que c'étoit le lieu où il avoit été mis au monde.

Cabgiak eut une lignée fort nombreuſe, qui ſe répandit dans la ſuite des temps dans la vaſte campagne qui eſt au nord de la mer Caſpienne. Les peuples qui en ſont deſcendus ont retenu le nom de leur premier pere, ſous lequel ils ſont encore aujourd'hui connus; & le pays qu'ils habitent eſt nommé en Perſien & en Turc *Deſcht Kiptchak*, le *Déſert* ou la *campagne de Cabgiak* ou de *Kiptchak*.

C'eſt de ce pays-là que ſont ſorties ces grandes armées, leſquelles, ſous le nom de *Kiptchak* & d'*Uzbeks*, ont ravagé les Etats que les Mogols, ſucceſſeurs de Genghizkhan, poſſédoient dans la Perſe. Oktai, fils de Genghizkhan, envoya dès

le commencement de ſon regne Sontai-Bahadir, avec trente mille chevaux, pour les ſubjuguer; mais il éprouva que cette nation n'étoit pas ſi facile à dompter.

Ce fut dans ce même pays que Bajazet, premier Sultan des Turcs, fit de grandes levées de troupes pour ſoutenir le choc des armes de Tamerlan; mais ces Kiptchakiens, au lieu de combattre pour Bajazet, prirent le parti de Tamerlan, & ſe joignirent aux Tartares, qu'ils regarderent comme leurs freres, ayant les uns & les autres la même origine.

CABIL; c'eſt ainſi que les Arabes Muſulmans appellent Caïn, parce qu'ils aiment les cadences uniformes dans les mots qui s'accompagnent ordinairement. Ainſi, à cauſe d'Abel, qu'ils nomment *Habil*, ils trouvent à propos que ſon frere s'appelle *Cabil*. Il eſt vrai que dans le changement qu'ils ont fait du nom Hébreu, ils ont retenu l'étymologie que l'Ecriture Sainte donne à ce nom; car Eve ayant mis ſon premier fils au monde, elle dit, ſelon le texte ſacré : *J'ai acquis un enfant de par le Seigneur*, deſquelles paroles cet enfant eut le nom de *Caïn*, qui ſignifie *acquiſition* & *poſſeſſion*; & le mot Arabe de *Cabil* vient de *Cabal*, qui ſignifie auſſi *recevoir*.

Caum Cabil, le peuple de Cabil, ou les Caïnites, ſont ceux que l'Ecriture Sainte appelle les enfans des hommes qui ſont deſcendus de lui. Le Livre Turc, intitulé *Huſchenk Nameh*, dit que Seth & ſes enfans étoient continuellement moleſtés par le peuple de Cabil, auquel ils

étoient obligés de faire la guerre ; & que Caiumaras, premier Roi de l'Orient ſelon les Perſiens, leur ſervit beaucoup, ainſi que ſon Général, nommé *Dudaſch*, dans les combats qui ſe donnerent entre eux.

Au Chapitre de l'Alcoran intitulé *Maidah*, de *la Table*, Dieu dit à Moïſe : *Liſez aux Iſraélites l'Hiſtoire des enfans d'Adam.* Voici de quelle maniere les Muſulmans la racontent, ſuivant leur Tradition, & celle des anciens Rabbins, dont une partie a été reçue par les Chrétiens Orientaux.

Ils diſent qu'Eve accoucha en même temps de Caïn & d'Aclima ou Aclimia ſa jumelle, & enſuite d'Abel & de ſa jumelle nommée *Lebuda :* (car ils ne croient pas que le monde eût pu ſe peupler, ſi Eve n'avoit enfanté des jumeaux mâle & femelle).

Les Chrétiens Orientaux appellent ces deux jumelles de Caïn & d'Abel *Azrun* & *Ovain* ; ils ne ſont différens dans cette Hiſtoire d'avec les Muſulmans, que pour les noms.

Lorſque ces enfans furent en âge de puberté, Adam voulut les marier, & donner à Caïn la jumelle d'Abel, & à Abel celle de Caïn pour femmes. Le choix que fit Adam ne plut pas à Caïn, parce que ſa ſœur Aclima étoit beaucoup plus belle que Lebuda, & il diſoit qu'*ayant été déjà tous deux enſemble dans le même ventre, il étoit juſte qu'ils fuſſent auſſi dans le même lit.* Adam lui répondit que Dieu l'avoit ainſi ordonné, & que cette diſpoſition ne dépendoit pas de lui. Caïn répliqua : » Vous voulez donner la » plus belle femme à mon frere, parce que vous

» l'aimez plus que moi. Adam lui repartit : » Si » vous voulez vous éclaircir mieux de la volonté » de Dieu, que je vous déclare de ſa part, pré- » ſentez-lui chacun un ſacrifice, & celui dont le » ſacrifice ſera le mieux reçu, aura Aclima pour » femme «.

Abel conſentit à la propoſition de ſon pere, & réſolut, en cas que ſon ſacrifice ne fût pas agréable à Dieu, de prendre ſa propre jumelle pour femme : Caïn, au contraire, conſentoit bien de faire un ſacrifice à Dieu ; mais ſon intention étoit, quoi qu'il arrivât, que ſon ſacrifice fût bien ou mal reçu, de ne point céder la ſienne à ſon frere.

Abel, qui étoit Berger, choiſit l'agneau le plus gras qu'il eût dans ſon troupeau, & le préſenta à Dieu ſur la croupe d'une montagne. Caïn, qui étoit Laboureur, choiſit une gerbe d'épis de bled la plus maigre & la plus légere de grain qu'il put trouver, & l'offrit de ſon côté à Dieu ſur la cime d'une autre montagne voiſine. L'offrande des deux freres ne fut pas plutôt en état, qu'un feu très-clair & ſans fumée deſcendit du ciel, & conſuma celle d'Abel, ſans toucher à celle de Caïn.

La colere & l'envie s'emparerent alors du cœur de Caïn à un tel point, qu'il menaça ſon frere de le tuer. Abel lui dit : » Dieu ne reçoit » les ſacrifices que de la main de ceux qui le crai- » gnent, & qui les lui offrent avec une intention » pure & ſincere ; ſi vous mettez la main ſur » moi pour me tuer, je ne me vengerai pas en » vous tuant, parce que je crains Dieu, le Seigneur » de toutes les créatures «.

Cependant Caïn prit la réſolution de tuer Abel : mais ne ſachant pas comment il en pourroit venir à bout, le Démon vint à ſon ſecours, & ſe préſenta à lui ſous la figure d'un homme qui tenoit en main un oiſeau. Cet homme mit l'oiſeau ſur une pierre, puis en ayant pris en main une autre, il lui écraſa la tête. Caïn ayant vu cette action, réſolut de faire la même choſe à ſon frere. Il attendit donc qu'il fût endormi ; & ayant pris une groſſe pierre, il la laiſſa tomber de tout ſon poids ſur la tête de ſon frere, qui perdit ainſi la vie.

Après que Caïn eut commis ce fratricide, il ſe trouva fort embarraſſé ; car il ne ſavoit que faire du corps de ſon frere, & ne vouloit pas qu'Adam ni Eve euſſent connoiſſance de ſon crime. Il l'enveloppa donc dans une peau, & le porta pendant quarante jours par tout où il alloit : mais comme la puanteur de ce cadavre l'incommodoit, il étoit obligé de s'en décharger de temps en temps, & les bêtes farouches s'en approchoient & en emportoient toujours quelque morceau.

Il apperçut un jour deux corbeaux qui ſe battoient en l'air, dont l'un étant tombé mort, l'autre fit une foſſe avec ſon bec & avec ſes ongles, où il le mit & le couvrit de terre. Caïn crut qu'il en devoit faire autant, & il apprit de cet oiſeau ce qu'il falloit faire d'un corps mort. Après avoir enterré ſon frere, il courut vagabond çà & là par le monde, craignant toujours que quelque autre ne lui en fît autant qu'il en avoit fait à ſon frere ; car il avoit entendu, après qu'il eut commis ſon crime, une voix du ciel qui lui

dit ces paroles : *Tu ſeras le reſte de ta vie dans une perpétuelle crainte.*

Le repentir d'une action ſi déteſtable ſaiſit auſſi-tôt le malheureux Caïn : mais il ne fut pas ſuivi de la douleur d'une véritable pénitence ; ce ne fut qu'un déplaiſir de paroître noirci d'un ſi grand crime aux yeux de ſes parens, qui le tourmentoit continuellement. Il fut enfin tué par un de ſes petits-fils, lequel n'ayant pas la vue bonne, le prit pour une bête ſauvage, & lui fit porter la peine due à ſon péché.

On montre encore auprès de Damas, au pied d'une montagne qui commande la ville, le lieu où Caïn tua ſon frere Abel.

CABILAH, dont le plurier eſt Cabail, ſignifie une Tribu des Arabes. Schaibani, dans ſon Livre intitulé *Aſchaar al mekabel*, compte quatre-vingts de ces Tribus parmi les Arabes. Les Eſpagnols ont fait de ce mot celui de *Cabilda*, qui ſignifie en leur langue une *Nation*, une *Race*, & une *Tribu*.

Les Tribus des Juifs ont un autre nom qui leur eſt particulier dans la langue Arabique, c'eſt celui d'*Asbath*, plurier de Sebth, qui eſt le même que Schebet en Hébreu, & ſignifie une *Tribu*. Les Turcs Orientaux étoient autrefois diviſés en vingt-quatre Tribus, qui ne s'allioient jamais enſemble. Les Indiens pratiquent encore la même choſe aujourd'hui.

CABUS, ſurnommé *Schams al maala*, c'eſt-à-dire, *le Soleil dans ſon apogée*, étoit fils de Vaſchmeghir ou Vaſchamghir, & neveu de Mar-

davige. Vaſchmeghir étoit fils de Ziad, & prétendoit deſcendre de Raaſch, ancien Gouverneur de la Province de Ghilan, du temps que Kai-Khoſru, Prince de la Dynaſtie des Caianides, régnoit en Perſe. Il entra à la Cour de Nuh fils de Naſſer, Sultan de la Dynaſtie des Samanides, l'an de l'Hégire 332, & s'y étant fait connoître par ſa valeur & ſa bonne conduite, on lui confia une armée, avec laquelle il conquit l'année ſuivante la Province de Giorgian.

Après la mort de Vaſchmeghir, Ienſchun, ſon fils aîné, lui ſuccéda, & régna juſqu'en l'année 336, qu'il mourut, laiſſant ſa ſucceſſion à ſon cadet, nommé *Cabus*.

Ce dernier fut un Prince diſtingué par ſes belles qualités : il avoit l'eſprit noble & élevé ; il étoit ſavant & éloquent, & écrivoit ſi poliment, que le fameux Viſir Scheb fils d'Ebad, toutes les fois qu'il tomboit ſur quelqu'une de ſes lettres, diſoit : » Ceci eſt écrit avec la plume du paon » céleſte «, faiſant alluſion au mot de *thaus*, qui ſignifie un *paon*, avec celui de Cabus.

Ce Prince, avec tous ces avantages, éprouva cependant un grand malheur, pour avoir eu trop de généroſité ; car ayant donné aſile & protection chez lui à Fakhreddulat, Prince de la Maiſon des Buides, chaſſé hors de ſes Etats par ſon frere Muiadeddulat, celui-ci entra, l'an de l'Hégire 371, avec ſon armée victorieuſe dans le Giorgian, & contraignit Cabus de ſe réfugier lui-même avec Fakhreddulat dans le Khoraſan, où il demeura près de treize ans fugitif & dépouillé.

Mais ce qui mit le comble à ſon chagrin, fut

que Fakhreddulat étant rentré après la mort de ſon frere dans ſes Etats, donna des preuves de la plus grande ingratitude dont on ait jamais ouï parler; car, au lieu de rétablir Cabus dans les ſiens, il s'en empara; de ſorte qu'il fallut encore que Cabus attendît la mort de ce Prince, pour y rentrer. Elle arriva enfin l'an 387 de l'Hégire, & Cabus fut reconnu, par les peuples de Giorgian & du Mazanderan, pour leur véritable & légitime Prince.

Il partit de la ville de Niſchabur, lieu de ſa retraite, l'an 388, pour en venir prendre poſſeſſion, & il les augmenta en peu de temps des Provinces de Ghilan & de Tabareſtan, où il envoya ſon fils Manugeher & un de ſes plus confidens pour les gouverner: mais Cabus, dont le ſort étoit d'être infortuné, ne jouit pas long-temps du fruit de ſes victoires; car ſa ſévérité, que l'on taxoit de cruauté, ne plaiſant pas à ceux qui vouloient commettre le crime avec impunité, il s'éleva contre lui une conjuration des plus Grands de ſa Cour, leſquels, prenant le temps que Cabus étoit campé hors la ville de Giorgianie, entourerent ſa tente, l'enleverent du milieu des ſiens, & le menerent dans la ville, dont ils ſe rendirent aiſément les maîtres.

Après un coup ſi hardi, les conjurés dépêcherent un Courrier à Manugeher ſon fils, pour lui faire ſavoir la réſolution qu'ils avoient priſe de le placer ſur le trône de ſon pere, & envoyerent en même temps Cabus ſous bonne garde, avec quelques Officiers pour le ſervir, dans la ville de Baſtham.

Auſſi-tôt que Manugeher fut arrivé, les conjurés vinrent

vinrent le trouver, & lui dirent que s'il conſentoit avec eux à la dépoſition de ſon pere, ils le reconnoîtroient pour leur Sultan, & lui prêteroient le ſerment de fidélité; ſinon qu'ils l'abandonneroient, & en choiſiroient un autre.

Il fallut donc que de gré ou de force ce Prince les laiſsât faire : mais auſſi-tôt qu'il eut été proclamé & reconnu Sultan, il alla à Baſtham trouver ſon pere, où, après avoir baiſé la terre devant lui & lui avoir proteſté de ſon obéiſſance, il lui dit que s'il le lui commandoit, il entreprendroit, au péril de ſa vie & de ſa couronne, de punir les rebelles qui l'avoient dépoſé, & feroit ſes derniers efforts pour le rétablir. Cabus, ſatisfait des devoirs de ſon fils, lui répondit ſagement : » J'ai fixé ici le terme de mes actions » & de ma vie, & je vous remets toute mon au» torité entre les mains «.

L'on raconte que ce Sultan étant conduit dans ſa priſon au château nommé *Gefaſenk*, demanda ſur le chemin à un des conjurés, quel étoit le principal motif qui les avoit portés à le dépoſer : il lui répondit que c'étoit ſon humeur trop ſévere qui les avoit obligés à prendre cette réſolution. Cabus lui répliqua : » C'eſt un faux prétexte; car » je ne me trouve en cet état-ci, que pour avoir » épargné le ſang, & conſervé la vie à cinq ou » ſix d'entre vous «.

Cabus ne ſongeoit plus dans ſa priſon qu'à ſervir Dieu; mais ſes ennemis, appréhendant qu'un jour il ne pût ſe venger, ſubornerent des gens qui le firent mourir par le poiſon. Ce Prince étoit ſavant dans les Belles-Lettres; il a compoſé des Lettres & des Vers qui ont été fort eſtimés. Il fit

beaucoup de careſſes & de préſens à Avicenne, qui avoit guéri ſon neveu d'une paſſion amoureuſe très-violente.

CABUS, fils de Maſſaab. C'eſt le nom du Roi d'Egypte, appelé d'un nom général *Pharaon*, qui reçut Jacob avec ſa famille en Egypte, ſelon la tradition des Muſulmans.

CACOVIAH. Alaeddoulat-Ebn-Cacoviah étoit proche parent de Magdeddoulat, Sultan de la Dynaſtie des Buides. Les Etats de l'Iraque Perſique lui étoient échus par la mort de ce Sultan; mais il en fut dépouillé par Mahmoud le Gaznevide, puis rétabli par le fils de Mahmoud, nommé *Maſſoud*.

CADARIAH, *les Cadariens*. Secte parmi les Muſulmans qui attribue les actions de l'homme à l'homme même, & non au Décret divin déterminant ſa volonté. Le premier Auteur de cette Secte fut Maabed-Ben-Khalid-Al-Giohni, que Hegiage fit mourir à Baſſora. Ben-Aun, un des plus célebres Docteurs du Muſulmaniſme, ne ſaluoit point les Cadariens, & diſoit qu'ils étoient les Mages ou les Manichéens du Muſulmaniſme, parce qu'ils admettoient deux principes, ſavoir Dieu & l'homme. Schaabi diſoit que pour n'être point Cadarien & Motazale, car c'eſt la même choſe, il faut rapporter toutes les bonnes actions à Dieu, & les méchantes à l'homme.

CADER-BILLAH, fils d'Iſaac & pétit-fils

du Khalife Moctader, fut élevé au Khalifat par Bahaeddulat, Sultan de la Maiſon des Buides, l'an de l'Hégire 381, après la dépoſition de Thai ſon prédéceſſeur. Il fut le vingt-cinquieme Khalife de la Maiſon des Abbaſſides : il vivoit dans un état privé auprès de Mahadhebeddulah, Prince du pays qui s'appelle en Arabe *Al-Bathaith*, qui ſont les marais des Nabathéens, où les eaux du Tigre & de l'Euphrate, ſe répandant depuis Vaſeth juſqu'à Baſſora, couvrent une partie de la Chaldée, & lui donnent ce nom.

Ce Prince, qui étoit auſſi de la Maiſon des Buides, & proche parent de Bahaeddoulah, avoit pour Viſir Hebatallah, lequel s'entretenant un jour familiérement avec Cader, entendit de ſa bouche le récit d'un ſonge qu'il avoit fait la nuit précédente. » Il me ſembloit, lui diſoit Cader, » que j'étois dans un de nos marais, dont l'eau » crut ſi ſubitement, que j'aurois été dans une ex- » trême peine, ſi je n'y avois apperçu un pont : » cependant il falloit gagner ce pont ; & je ne » l'aurois jamais pu faire, ſi un homme d'une » taille extraordinaire ne ſe fût offert de me paſſer » juſque là. Lorſque je fus en ſûreté du côté de » l'eau, la crainte me ſaiſit à la vue de cet homme ; » mais il me raſſura en me diſant : Je ſuis Ali ; » je viens pour vous annoncer que vous régnerez » bientôt, & que votre regne ſera de longue » durée : ſouvenez-vous de prendre ſoin de ma » poſtérité «.

Cader n'eut pas plutôt achevé ce récit, qu'il reçut des dépêches de Bahaeddoulat, par leſquelles ce Sultan lui faiſoit ſavoir qu'ayant dépoſſédé le Khalife Thai, il l'avoit deſtiné pour

remplir ſa place. Mahadhebeddulah ayant appris la nouvelle dignité de ſon hôte Cader, lui donna un équipage magnifique pour le conduire à Bagdet, & voulut l'accompagner lui-même en perſonne avec toutes ſes troupes juſqu'à la frontiere de ſes Etats.

Le Sultan Bahaeddoulah vint l'y recevoir avec tous les Grands de ſa Cour, & lui prêta publiquement le ſerment de fidélité accoutumé; après quoi Cader fit ſon entrée ſolennelle dans la ville de Bagdet.

Bahaeddoulah, qui avoit fait dépoſer Thai à cauſe qu'il prenoit trop d'autorité, trouva la ſienne beaucoup affoiblie ſous ce Khalife qu'il avoit élevé lui-même, d'autant plus que ſon regne fut fort long, ſelon la prédiction que lui en avoit faite Ali; car il régna quarante-un ans & trois mois, & ne mourut qu'en l'an 421 de l'Hégire. Pour le Sultan, il finit ſa vie dès l'an 403, laiſſant deux Princes, ſes enfans, leſquels ne s'accorderent pas trop bien enſemble, & fortifierent ainſi de plus en plus la puiſſance du Khalife.

Cader ſe reſſouvint, pendant tout ſon regne, du ſonge dans lequel Ali lui avoit prédit ſa grandeur; auſſi témoigna-t-il toujours beaucoup de reconnoiſſance de cette faveur, en procurant de grands avantages à tous ceux de ſa famille.

L'an 416 de l'Hégire, Cader déclara ſon fils Caim-Beemrillah ſon ſucceſſeur au Khalifat; & l'an 421, il mourut dans la quatre-vingt-unieme année de ſon âge, fort regretté de ſes ſujets.

L'Auteur des *Navadir*, qui ſont des faits hiſtoriques rares & curieux, rapporte que Mahmud, Sultan des Gaznevides, eut un grand différend

avec le Khalife Cader au ſujet de Ferduſſi, l'Auteur du Livre fameux intitulé *Schah Nameh*, qui eſt l'Hiſtoire des Rois de Perſe. Il s'en fallut peu que ce Poëte ne fût le ſujet d'une guerre entre ces deux Princes; car ayant quitté la Cour du Sultan, dont il avoit reçu de grands préſens, pour quelque mécontentement, & s'étant réfugié auprès du Khalife, auſſi-tôt que le Sultan Mahmud en eut appris la nouvelle, il le redemanda, & menaça enſuite les Etats du Khalife d'une irruption, ſi on ne lui remettoit cet illuſtre Poëte entre les mains.

Cader, qui étoit ſage & modéré, ne répondit autre choſe aux menaces du Sultan, qu'en lui écrivant les paroles d'un Chapitre de l'Alcoran, intitulé l'*Eléphant*, où il eſt parlé de la défaite miraculeuſe d'Abrahah, Roi d'Ethiopie, qui entra dans l'Arabie avec de puiſſantes troupes & un grand nombre d'éléphans, pour ruiner la ville & le Temple de la Mecque. Les paroles du verſet qu'il lui envoya, ſont : *Ne ſavez-vous pas comment Dieu a traité les gens de l'éléphant?* Cader ſe ſervit fort à propos de ce paſſage, parce que le Sultan Mahmud, qui étoit Roi des Indes, avoit un très-grand nombre d'éléphans dans ſon armée, & qu'il n'y avoit que la puiſſance de Dieu qui pût renverſer d'auſſi grandes forces que les ſiennes; lui qui avoit accablé à coups de pierres, que des grues lançoient du ciel, les troupes d'Abrahah.

Ce Khalife fit faire, en l'an 402 de l'Hégire, un Manifeſte contre les Fathemites, qui portoient le titre de Khalifes en Egypte. Il faiſoit voir dans cet Ecrit, qu'ils n'étoient point de la

race d'Ali, comme ils le prétendoient; mais qu'ils étoient ſortis de ces gens que les Arabes appellent *Khavarege*, c'eſt-à-dire, *Sectaires* & *Rebelles*, qui s'élevent contre l'autorité légitime du Magiſtrat & du Pontife, & que leur famille deſcendoit de Ben-Diſſan, fameux impoſteur, & qu'ils étoient par conſéquent Diſſaniens; ce qu'il prouvoit par le témoignage des principaux chefs de la famille d'Ali, qui vivoient en ce temps-là.

CADER-KHAN, Roi de Cathai, qui ſe joignit à Ilek-Khan, Roi du Turkeſtan, contre le Sultan Mahmud le Gaznevide : mais ils furent tous deux défaits auprès de la ville de Balkhe en Khoraſan. C'étoit de ſon temps qu'Abdalrahman-Ben-Iahia-Al-Khatib vivoit dans Samarcand.

CADERD, fils de Giafer-Beg fils de Mikail fils de Selgiuk, premier Sultan de la ſeconde Race des Selgiucides, qui a établi une Dynaſtie particuliere dans le pays de Kerman : c'eſt la Caramanie Perſique. C'étoit ſon oncle paternel, nommé *Thogrul-Beg*, premier Sultan de la premiere Race des Selgiucides de Perſe, qui le fit Gouverneur de ce pays-là, l'an de l'Hégire 433. Il y devint en peu de temps ſi puiſſant, que, de ſimple Gouverneur qu'il étoit, il ſe rendit Prince ſouverain ; il ajouta même à cette Province celle que l'on nomme *Fars*, qui eſt la Perſe proprement dite ; en ſorte que l'an 455, il s'étoit fait un Etat très-conſidérable, dont il pouvoit ſe contenter.

L'ambition l'ayant pouſſé à entreprendre ſur

les Etats de Malek-Schah ſon neveu, il l'attaqua avec une puiſſante armée, qui vint camper auprès de Gurge, l'an 465 de l'Hégire, & Malek-Schah lui oppoſa les vieilles troupes de Khoraſan, qui avoient toujours été victorieuſes ſous le Sultan Arſlan ſon pere. Ces deux armées furent trois jours entiers à ſe regarder & à ſe harceler l'une l'autre, juſqu'à ce qu'après pluſieurs eſcarmouches, le combat s'étant échauffé, il ſe donna une des plus ſanglantes batailles que la Perſe eût encore vues.

La victoire ſe déclara enfin en faveur de Malek-Schah, & Caderd demeura priſonnier de ſon neveu, qui le fit conduire auſſi-tôt dans un château de Khoraſan, où il fut peu de temps après empoiſonné par ſon ordre. Ce Prince, qui avoit régné trente-deux ans, laiſſa pour ſucceſſeur un fils nommé *Soltan-Schah*, qui régna toujours ſous la dépendance de Malek-Schah ſon couſin-germain, qui lui fit reſtituer ſes Etats.

CADESSIA, Ville de la Province d'Erak, c'eſt-à-dire, de l'Iraque Babylonienne, qui eſt la Chaldée des Anciens. Cette ville, qui n'eſt éloignée que de quinze paraſanges de la ville de Cufa, s'eſt rendue auſſi fameuſe chez les Arabes, par la défaite des Perſans, que celle d'Arbela l'a été parmi les Grecs. La bataille de Cadeſie fut donnée l'an 15 de l'Hégire, ſous le Khalifat d'Omar, par Saad fils d'Abuvacaz, Général des Arabes, contre Roſtam, ſurnommé *Ferokhzad*, Général d'Iezdegerd, dernier Roi de Perſe de la Dynaſtie des Khoſroès ou des Saſanides. Le combat dura trois jours, & enfin la victoire ſe

déclara pour les Arabes ou Muſulmans, qui étoient beaucoup inférieurs en nombre à leurs ennemis. Cette victoire fit tomber d'un ſeul coup la Monarchie de la Perſe; car Iezdegerd prit la fuite juſqu'au fleuve Gihon où il périt, & la ſuperbe ville de Madain fut priſe & pillée avec tous ſes tréſors; de ſorte qu'elle ne s'eſt relevée depuis ce temps-là qu'au temps d'Iſmaël Sofi, dont la poſtérité y regne encore aujourd'hui.

CADHA & CADR ſignifient en Arabe le Décret divin & la Prédeſtination. Les Théologiens les plus ſubtils entre les Mahométans diſtinguent ces deux mots, & diſent que le premier ſignifie le Décret en tant qu'il eſt dans Dieu & émané de Dieu, & le ſecond ſignifie ce même Décret en tant qu'il s'exécute ici-bas.

Dans le Chapitre de l'Alcoran, intitulé *Hud*, il eſt dit, *de ceux qui ſeront préſentés au Jugement de Dieu, qu'il y a parmi eux des heureux & des malheureux*, c'eſt-à-dire, ſelon le langage des Muſulmans, *des élus & des réprouvés*. Selemi, dans ſes *Hakaik* ou *Vérités*, dit ſur ce verſet, que les marques des élus en ce monde ſont la tendreſſe du cœur, la haine du monde, la défiance de ſoi-même & des créatures, & la pudeur; comme au contraire les marques de réprobation ſont la dureté de cœur, l'amour du monde, une grande confiance en ſoi-même & dans les créatures, & l'impudence.

Abuſaid-Kharraz dit que ce Chapitre nous apprend deux grandes vérités: la premiere eſt l'exemple terrible de la punition des Adites, des Themudites, des habitans des cinq villes de

Sodome, Gomorre, &c. des Madianites, des Iſraélites, & enfin de tous les pécheurs qui étoient ſur la terre au temps du déluge. La ſeconde eſt le ſecret de la prédeſtination des hommes, c'eſt-à-dire, de ce Décret éternel qui deſtine les uns au bonheur, & les autres au malheur éternel, ſans que rien puiſſe en empêcher l'exécution; ce qui a fait dire à Mahomet même ces paroles, qui ſont rapportées dans une Tradition qui vient de lui: *Le Chapitre de Hud m'a fait venir les cheveux gris avant le temps.*

Cette doctrine de la prédeſtination gratuite & de la réprobation poſitive, eſt expliquée en ces termes métaphoriques par un Auteur Perſien, qui dit: » De toute éternité il y a une planche préparée à celui-ci pour le ſauver du naufrage & le conduire au port: & cet autre a le front marqué d'un bouton de feu pour l'éternité. La juſtice divine pouſſe l'un à gauche, du côté des réprouvés; & ſa bonté appelle l'autre à ſa droite avec ſes élus «.

Le Scheikh al Eſlam dit à ce ſujet: » Tout dépend du ſouffle du vent des Décrets divins; ſi ce vent ſouffle du côté des graces, il fait de la ceinture de Baharam le Mage une liſiere d'enfant avec laquelle il le conduit dans le chemin de la Foi; s'il ſouffle du côté de la juſtice, il ôte au Prophete Balaam la Foi du vrai Dieu, & le rend auſſi mépriſable qu'un chien «.

C'eſt vous, Seigneur, dit l'Auteur de Methnevi, qui tranſportez les gens de la Moſquée du vrai Dieu au Temple profane des Ghebres; vous tirez celui-ci de la Pagode des Gentils, & en faites un chef des Fideles. Comment eſt-ce qu'un

eſprit auſſi foible que le nôtre pourra comprendre la cauſe de ceci? C'eſt qu'étant de vous-même le ſouverain Maître & l'Indépendant, vous déterminez toutes choſes comme il vous plaît.

Dans le même Chapitre, Noé dit de la part de Dieu aux peuples qu'il inſtruiſoit par ſes prédications : *Dieu m'a fait part de ſa miſéricorde, par le don de prophétie dont il m'a favoriſé; mais elle vous eſt cachée, & je ne peux pas vous contraindre de la reconnoître, puiſque vous ne voulez pas la recevoir.* Cotadah dit ſur ce paſſage : » Si Noé avoit pu contraindre ces peuples incrédules d'ajouter foi à ces paroles, & d'embraſſer la Loi de Dieu, il l'auroit fait ſans doute : mais les rênes du franc arbitre de l'homme ſont entre les mains de Dieu, qui les gouverne ſelon ſa volonté. L'Huiſſier de ſa juſtice chaſſe & repouſſe de ſa porte celui qu'il veut, & l'Introducteur de ſa miſéricorde fait entrer qui bon lui ſemble. Vous dites, Seigneur : Appelez-moi celui-ci, parce que je le veux recevoir; chaſſez-moi celui-là, parce que je l'abandonne. Le méchant & le bon ſont également dépendans de vos ordres, & tous deux doivent être pareillement ſoumis aux décrets de votre ſageſſe éternelle «.

Au Chapitre *Amran : Seigneur, vous êtes le maître de tous les royaumes, vous les donnez à qui vous voulez, & vous les ôtez des mains de ceux qui les poſſedent quand il vous plaît.* Outre le ſens littéral de ce paſſage, qui doit s'entendre, dit Huſſain Vaez, 1°. de la prophétie qui a paſſé de la poſtérité d'Iſaac à celle d'Iſmaël, c'eſt-à-dire des Juifs aux Arabes (comme

les Muſulmans le ſuppoſent ſans aucun fondement) ; 2°. du Temple de la Mecque, qui a été ôté des mains des Coraiſchites, & donné aux Muſulmans ; 3°. des royaumes des Arabes, des Perſes, & des Grecs, dont les Mahométans ſont préſentement les maîtres : il y a encore un ſens beaucoup plus relevé, qui doit être appliqué à la prédeſtination ; car c'eſt elle qui donne & qui ôte les royaumes.

L'Imam Ahmed Harb dit que ce royaume que Dieu donne, eſt la complaiſance qu'il a pour certaines ames, par un effet du Décret ſimple & abſolu de ſa volonté. Cette volonté bienfaiſante les careſſe & les rend agréables à ſes yeux, par ces careſſes, qui ſont des graces & des faveurs réſervées pour ſes amis ; pendant que les autres demeurent, toutefois par leur faute, dans la miſere & dans l'abandon. La clef de ſon choix eſt entre les mains de ſon Décret : il ôte & il donne ſelon qu'il lui plaît.

Le verſet précédent eſt ſuivi d'un autre, dont les termes ſont : *Vous donnez la force & le pouvoir à qui vous voulez, & vous laiſſez les autres dans leur propre foibleſſe : tout le bien eſt entre vos mains, & certainement vous êtes tout-puiſſant.* Le ſens littéral de ce verſet, dit Huſſain, eſt ſemblable au précédent ; car Dieu a élevé & fortifié les Muſulmans par les victoires & par la grandeur de leur Empire, & affoibli les Chrétiens, les Juifs & les Perſes par la ruine de leurs Etats, les aſſujétiſſant au tribut & à la ſervitude : mais le ſens myſtique nous fait entendre par la puiſſance dont il fortifie les Fideles, l'empire que nous acquérons ſur nos paſſions ; & par

la foibleſſe des Infideles, les déréglemens de la convoitiſe.

On lit dans le Chapitre *Anfal*, que *Dieu accomplit ſon ouvrage tel qu'il l'a deſtiné & ordonné, en ſorte que celui qui doit périr périſſe, & que celui qui doit vivre vive, & cela par des ſignes manifeſtes.* L'Auteur du Livre intitulé *Tergimat reſchef*, applique ce paſſage au ſens de la prédeſtination, en ces termes : Le précieux joyau de la raiſon eſt mis également dans l'ame des amis ou élus, & dans celle des ennemis ou réprouvés, afin que celui qui ſe perd ſe perde, & que celui qui vit vive par des marques certaines, c'eſt-à-dire, ſelon le même Auteur, ſi cette lumiere de la raiſon eſt aidée du ſecours de la grace, les amis ſont dirigés, & prennent le chemin à la faveur de cette lumiere : mais ſi elle luit de telle maniere qu'elle ſoit deſtituée de ce ſecours, elle ne fait qu'éblouir & aveugler ceux qui en ſont privés : c'eſt pourquoi on lit dans le verſet ſuivant du même Chapitre : *Dieu laiſſe errer pluſieurs hors la voie, & adreſſe pluſieurs dans le bon chemin.* Heureux celui qui a la raiſon pour guide ! il a toutes choſes à ſouhait en cette vie-ci & en l'autre ; bien entendu que cette raiſon ſoit gouvernée par la ſageſſe de Dieu, & par ſa prédilection ; car alors ce n'eſt plus la raiſon qui nous conduit, mais un don beaucoup plus grand que Dieu nous fait.

Au même Chapitre on lit les paroles ſuivantes : *Sachez que Dieu ſépare l'homme d'avec ſon cœur, car il ſe met entre l'homme & ſon propre cœur.* L'Auteur des Anvár dit ſur ce verſet, que c'eſt une façon de parler paraboliqué,

employée pour nous enſeigner l'étroite union qui eſt entre Dieu & l'homme, & pour nous avertir que Dieu voit les plus ſecretes inclinations de notre cœur. C'eſt auſſi une parole figurée, qui nous apprend le pouvoir abſolu que Dieu a ſur le cœur de l'homme dans les actions mêmes défectueuſes, & qui nous excite à purifier nos cœurs de bonne heure avant que Dieu ſépare l'homme de ſon cœur, qui eſt l'heure de la mort, & avant que l'occaſion de faire de bonnes œuvres nous échappe. Le ſens de ces paroles eſt auſſi, que Dieu ſe met entre l'homme & ſon cœur, en ce que le Seigneur, qui tourne les cœurs comme il lui plaît, ſe réſerve une pleine puiſſance d'en faire ce qu'il veut.

L'Auteur du *Kaſch al Aſrar* dit que les Savans trouvent leur cœur par la ſérieuſe méditation & réflexion qu'ils font ſur eux-mêmes; mais que les ſpirituels & les contemplatifs ne cherchent qu'à le perdre; ce qui eſt exprimé par ces deux paſſages, dont le premier porte : *Celui qui a un cœur*, ce qui doit s'entendre des Savans; le ſecond, *Dieu ſépare l'homme de ſon cœur*, ce qui doit s'entendre des contemplatifs. La raiſon de ceci eſt, que lorſque l'on commence à apprendre & à goûter les myſteres de Dieu & la vie intérieure, on ne travaille qu'à chercher ſon cœur, c'eſt-à-dire, à le recueillir & à l'examiner : mais quand on eſt plus avancé dans cette voie, & plus inſtruit dans cette ſcience, le propre cœur eſt un voile qui nous empêche de voir; ce qui eſt fort bien expliqué par cet autre Auteur, qui dit : Au commencement je voyois toujours Dieu dans mon propre cœur; mais enfin

ce cœur eſt devenu un voile ſous lequel il ſe cache lui-même, & m'empêche de le voir à découvert.

Dans le Chapitre intitulé *Takuir*, de l'*obſcurciſſement du ſoleil*, il eſt dit que *les Ecritures ne ſervent que de mémorial & d'avertiſſement à ceux qui veulent être dirigés & conduits dans la voie de Dieu.* Abugehel ayant entendu ces paroles, dit : A ce que je vois, il dépend donc de nous & de notre volonté de devenir fideles & nous ſauver. Mahomet, après avoir ouï parler ainſi cet homme, reçut auſſi-tôt cet autre verſet qui ſuit, & qui finit ce Chapitre : *Vous ne voudrez jamais que ce que Dieu voudra ; car il eſt le maître de toutes les créatures.* Sur leſquelles paroles, Huſſain Vaez dit : Votre volonté n'eſt rien, ne vous y trompez pas ; car vous ne voudrez jamais que ce que ſa volonté voudra ; vous ne ferez jamais rien que ce que ſa puiſſance opérera ; vous ne pratiquerez jamais aucun acte de vertu que par ſa grace, ni ne commettrez aucun péché que par ſon abandon. Qu'avez-vous donc du vôtre ? Pourquoi vous glorifiez-vous tant de vos bonnes œuvres, puiſque de vous-même vous n'êtes rien & vous ne pouvez rien, & que Dieu vous a créé en un tel état, qu'aucune des qualités que vous poſſédez ne vous appartient en propre ? Depuis les pieds juſqu'à la tête, nous ſommes liés & enveloppés. Qu'eſt-ce que nos pieds & qu'eſt-ce que notre tête, ſinon un pur néant ?

Dans le Chapitre intitulé *Jonas : Pouvez-vous faire entendre les ſourds, particuliérement s'ils n'ont point d'eſprit ni d'entendement ? &*

pouvez-vous faire marcher droit & mettre en chemin des aveugles, particuliérement lorſqu'ils n'ont nulle ſorte d'intelligence? Cependant ce n'eſt point Dieu qui ôte ſans raiſon ni les ſens, ni l'eſprit; mais ce ſont les hommes qui s'en privent eux-mêmes.

Les Interpretes diſent ſur ce verſet, qu'il y a des ſourds qui, par conjecture de l'air qui frappe leurs oreilles, peuvent juger des choſes qu'on leur dit, s'ils ont d'ailleurs de l'eſprit; mais quand la ſurdité des oreilles eſt accompagnée de la ſtupidité de l'eſprit, tout eſt déſeſpéré, auſſi bien dans la morale que dans l'être naturel. Et pour ceux qui n'ont ni vue ni intelligence, il faut dire la même choſe : car quand il eſt parlé ici de la vue des yeux corporels, il faut entendre l'intelligence & la connoiſſance qui s'acquiert par les yeux de l'eſprit; & il arrive ſouvent que celui qui étant aveugle des yeux du corps, & éclairé de la lumiere ſpirituelle, voit plus de choſes & les connoît mieux que l'aveugle qui eſt groſſier & ignorant. Or Dieu n'ôte point aux hommes injuſtement ni les ſens, ni l'entendement : mais ce ſont les hommes qui emploient mal-à-propos dans les choſes périſſables ces puiſſances que Dieu leur avoit données, pour contempler & comprendre les effets & les merveilles de ſa puiſſance & de ſa ſageſſe, ſe privant volontairement de l'avantage qu'ils en devoient tirer, & ſe rendant eux-mêmes ſourds & aveugles. Le Methnevi dit à ce ſujet : L'œil nous eſt donné pour voir les merveilles de la puiſſance de Dieu, & l'oreille nous eſt donnée pour entendre les enſeignemens de ſa ſageſſe : l'homme

qui n'attache point ſes yeux ni ſes oreilles à la vérité, qui eſt Dieu, devient aveugle & ſourd, ou plutôt tombe en un état plus affreux. L'oreille qui en tout temps eſt attentive à Dieu, n'entend aucune voix qui ne lui parle de Dieu. L'œil qui eſt diſpoſé à recevoir ſes lumieres, chaque atome qu'il voit eſt pour lui un miroir qui lui repréſente ſon bien-aimé.

Abdalrahman, Auteur de l'Hiſtoire de Joſeph & de Zoleikha, en langue Turqueſque, s'exprime ſur la prédeſtination d'une maniere fort dure; car il dit que c'eſt le Décret de Dieu qui prédeſtine les hommes poſitivement, ou à la gloire, ou à la peine. Il ajoute qu'il fait celui-ci *murid*, c'eſt-à-dire *obéiſſant* & *agréable*, & qu'il fait l'autre *merid*, *rebelle* & *réprouvé*. Le Scheikh Saadi s'explique à peu près de la même façon: Celui à qui on a donné une oreille ſourde, comment fera-t-il pour entendre? Et celui qui eſt tiré par de forts liens, peut-il ne pas ſuivre celui qui le tire?

Le Nighiariſtan, décrivant les cauſes de la diſgrace de Nezam-Al-Mulk, premier Miniſtre d'Etat de Malek-Schah, cite cette Tradition Arabique: Quand Dieu veut exécuter ce qu'il a arrêté, la ſageſſe des plus grands hommes ſe perd juſqu'à ce que ſon Décret ſoit exécuté; ce qu'un Auteur Perſien dit en d'autres termes: Lorſque le Décret divin fond du Ciel ici-bas, tous les Sages du monde deviennent ſourds & aveugles.

Le Poëte Nui s'exprime ainſi en Turc: *Quand la toute-puiſſance de Dieu a décoché la fleche de ſon Décret, il n'y a point d'autre bouclier qui la puiſſe parer, que la conformité à ſa volonté.*

volonté. Combien cette fleche a-t-elle percé & renverſé de Héros ! Il n'y a point eu de Sage ſur la terre à qui elle n'ait fait jeter par terre les armes de la prudence.

Helali, Poëte Perſien, compare le monde & ſa fortune à une boule de mail, & dit que le Décret divin eſt le mail qui pouſſe cette boule, qui n'a de ſoi aucun mouvement; ce mail eſt entre les mains de la Providence, qui fait paſſer la boule par tel anneau qu'il lui plaît.

Huſſain Vaez, pour accorder le Décret de Dieu avec la liberté de l'homme, dit qu'après que nous avons mal uſé de notre liberté, nous n'avons plus le pouvoir de faire les bonnes œuvres que nous voudrions faire; & il s'exprime en des termes fort énergiques, en comparant notre liberté à la bride que le Cavalier tient en main, par le moyen de laquelle il va à droite & à gauche, comme il lui plaît; mais auſſi-tôt qu'elle lui eſt échappée de la main, ſon cheval l'emporte, & ſuit ſa fougue naturelle. O quel malheur, s'écrie un infortuné ! depuis que j'ai laiſſé échapper la bride de ma main, je ne puis plus atteindre juſqu'à celle de cet ami. Cet ami eſt Dieu, dont on ne peut plus diſpoſer à ſon gré, quand une fois on l'a perdu par le mauvais uſage de ſa liberté; & on ne peut plus recouvrer ſa grace par ſes propres forces, quand on l'a perdue par ſa faute.

Saadi dit dans ſon *Boſtan* : C'eſt à vous, Seigneur, de me donner la grace & la force de faire le bien; car ſans cela, quel bien peut jamais ſortir de moi, de quelque côté que je me regarde ?

CADHI, dont le plurier eſt *Codhát*, ſignifie chez les Muſulmans un *Juge*, qui décide parmi eux tous les points de Droit, & même ceux de Religion, ſauf l'appel au Mufti, qui eſt le ſouverain Juge en cette matiere.

Cadhi al Codhát, le *Juge des Juges*, eſt proprement celui que nous appelons le *Chancelier*. Ce titre fut donné à Abu-Joſef-Al-Cufi, qui a joui le premier de cette dignité ſous les Khalifes Hadi & Harun-Al-Raſchid; car il avoit l'inſpection ſur tous les Juges du Khalifat. Il eſt arrivé cependant par ſucceſſion de temps, que les villes royales & capitales, qui avoient des Princes ſouverains & abſolus, ont eu auſſi des Juges qui ont porté cette qualité.

Cadhi asker, ou, comme les Turcs l'appellent, *Cadhi lesker*, eſt le Juge de l'armée, que nous appellerions *Intendant*. Aujourd'hui c'eſt le nom d'une grande dignité dans l'Empire Ottoman; il n'y a que deux perſonnes qui en ſoient revêtues, dont l'un eſt le Cadhi lesker de Rumeli ou Romélie, c'eſt-à-dire de l'Europe, & celui d'Anadoli ou Natolie, c'eſt-à-dire de l'Aſie.

Un Docteur ayant été fait Cadhi d'une ville, alla prendre poſſeſſion de ſa charge, & logea d'abord chez celui qui devoit être ſon Lieutenant. Cet homme lui fit le meilleur accueil qu'il put pendant qu'il fut ſon hôte, & le traita comme un ſubalterne fait celui dont il dépend: mais comme il ne ſavoit pas encore ſon nom, il le lui demanda fort civilement. Le Cadhi lui répondit: J'ai paſſé pour un homme terrible dans les lieux où j'ai déjà fait la charge de

Cadhi; c'eſt pourquoi on me connoît ſous le nom d'*Azraël Cadhi*. Azraël eſt le nom de l'Ange de la mort, lequel, ſelon la tradition des Orientaux, ſépare les ames d'avec les corps.

Le Lieutenant entendant ce nom ſi terrible, lui dit : Et moi on m'appelle ici *Scheitan*, le *Diable*; & c'eſt une merveille comment nos deux noms s'accordent ſi bien. Nous ſommes ici dans une ville dont le peuple eſt fort méchant; car il n'a aucune crainte de Dieu; nous travaillerons donc tous deux de concert, vous, à leur arracher l'ame du corps; & moi, à leur faire renier leur foi, & à ſe déſeſpérer, autrement nous n'en viendrions jamais à bout.

Ces deux façons de parler en Turc, ſignifient piller quelqu'un par avarice, & le tourmenter par des vexations extraordinaires.

Un Poëte Turc dit ſur ce ſujet : Pauvres peuples, qui êtes ſous la main de ceux qui vous gouvernent, ne vous plaignez jamais de Dieu, quand il vous donne des Magiſtrats fâcheux : Si vous voulez détourner de deſſus vos têtes ces fléaux, changez premiérement vos mœurs, & priez inceſſamment que la volonté de Dieu s'accompliſſe. Il ne faut pas croire qu'en vivant comme vous faites, vous puiſſiez jamais obtenir de Dieu ce que vous lui demandez : ſoyez gens de bien, & il exaucera vos prieres; car il eſt certain que ſi vous faites bien, l'on vous traitera bien, Dieu, pour l'ordinaire, n'envoyant point d'afflictions aux hommes qu'ils ne le méritent, & qu'ils ne ſe les attirent eux-mêmes par leurs déréglemens.

Le même Auteur rapporte qu'un certain homme avoit un excellent chien, qui chaſſoit le jour & faiſoit bonne garde la nuit; il ne quittoit jamais ſon maître, auſſi en étoit-il fort aimé & préféré à quoi que ce fût; & il mérita qu'un Poëte fît les vers ſuivans à ſon occaſion.

Ne vous étonnez pas ſi on fait ſouvent plus de compte d'un chien que d'un homme, qui eſt un animal ordinairement beaucoup plus avide.

Le chien, de tous les biens de ce monde, ne prétend qu'un ſeul os;

Et tout ce qui eſt dans le monde n'eſt pas capable de remplir les yeux d'un ſeul homme, c'eſt-à-dire de les contenter.

Donnez des coups à un chien, il ne vous quittera pas pour cela: ceſſez de faire du bien à un homme, il vous abandonnera auſſi-tôt.

Ce chien venant à mourir, ſon maître en fut inconſolable: néanmoins, pour ſoulager un peu ſa douleur, il l'enterra fort proprement dans ſon jardin, & convia le ſoir ſes amis à un banquet, pendant lequel il les entretint des bonnes qualités de cet animal, & ainſi finirent ſes obſeques. Le lendemain de ce feſtin, quelques gens mal intentionnés allerent faire leur rapport au Cadhi de tout ce qui s'étoit paſſé le ſoir, & ajouterent à la vérité du fait un détail de toutes les cérémonies funebres des Turcs, qu'ils diſoient avoir été pratiquées dans l'enterrement du chien. Un Poëte dit à ce propos:

Je ſouffre & je pleure continuellement; car quoique

mon envieux ſoit noyé, il ne laiſſe pas de me tourmenter.

Et il n'y a rien de plus vrai que ce qui ſe dit par proverbe : *L'eau dort, mais l'ennemi ne dort jamais.*

Le Cadhi parut fort ſcandaliſé de cette action, & envoya auſſi-tôt prendre l'accuſé par ſes Sergens. Il lui fit d'abord de grands reproches, & lui demanda s'il étoit de ces Infideles qui adoroient les chiens, puiſqu'il avoit fait plus d'honneur au ſien, que l'on n'en avoit fait à celui des ſept Dormans, ni à l'âne d'Ozair, qui eſt Eſdras. Le maître du chien lui répondit : L'hiſtoire de mon chien ſeroit trop longue à vous raconter ; mais ce que l'on ne vous a peut-être pas dit, c'eſt qu'il a fait un teſtament, & entre autres choſes dont il a diſpoſé, il vous a fait un legs de deux cents aſpres, que je vous apporte de ſa part. Le Cadhi entendant parler d'argent, ſe tourna auſſi-tôt vers ſes Sergens, & leur dit : Voyez comme les gens de bien ſont expoſés à l'envie, & quels diſcours on tenoit ſur cet honnête homme ; puis, s'adreſſant au maître du chien, il lui dit : Puiſque vous n'avez pas fait de prieres pour l'ame du défunt, je ſuis d'avis que nous les commencions enſemble. Ce mot en Turc eſt équivoque ; car il ſignifie commencer des prieres, & ouvrir un ſac d'argent. Les Juges autrefois, dit un Poëte, étoient des épées nues qui ſe faiſoient craindre des méchans ; mais ils ſont devenus aujourd'hui des fourreaux vides, car ils ne cherchent qu'à ſe remplir de l'argent des Parties.

Kedher-Bey, ſurnommé *Fadhel al Roum*, s'entretenant avec ſes amis, comme on parloit

des difficultés qui ſe rencontroient dans l'exercice de la Juſtice, un de la compagnie dit : A mon avis, la plus grande difficulté qui s'y rencontre, c'eſt quand une des deux Parties eſt riche, & que l'autre eſt pauvre. Kedher-Bey lui répondit : Je n'en trouve point alors ; car il eſt clair que le riche gagnera ſa cauſe, & le pauvre la perdra : mais la grande difficulté eſt, quand les deux Parties ſont également riches & puiſſantes. Si vous avez, étant pauvre, un procès avec un homme riche & puiſſant, gardez-vous bien d'aller trouver le Cadhi ; car il ne manquera jamais de vous condamner. Mon conſeil eſt, que vous vous déſiſtiez entiérement de votre pourſuite, ou que vous vous jetiez aux pieds de votre Partie ; car vous obtiendrez plus de juſtice d'elle que du Cadhi.

Iſchik-Caſſem étoit un homme d'eſprit, & fort ſavant, lequel demeuroit néanmoins ſans emploi, parce que ſon mérite n'étoit pas connu. Ses amis l'exhortoient ſouvent à faire voir quelque Ouvrage, & de le préſenter à ceux qui avoient du crédit à la Cour. Il leur répondit : C'eſt ce que j'ai fait, & c'eſt ce qui eſt cauſe que je ſuis demeuré ſans emploi ; car je n'avois point de marque ſur mon front par laquelle le Cadhi lesker pût juger de mon ignorance & de mon incapacité ; de ſorte que j'ai lieu de croire que ſi je n'avois point envoyé de mes Ouvrages, on m'auroit regardé & employé comme les autres.

Ce Cadhi lesker s'appeloit *Moviad-Ogli*, ou *Moviad-Zadeh*. C'étoit un homme de fort bonne mine, mais dans le fond fort ignorant. Lamei fit en Turc des vers ſur ſon ſujet.

C'eſt un ignorant qui, avec une belle barbe, une riche veſte, & un fort gros turban, étale aux yeux des hommes l'empreinte d'une belle figure ſur une monnoie de fort bas aloi.

Il tient ordinairement la portiere de ſa chambre fermée, & garde exactement le ſilence; car s'il en uſoit autrement, il n'y trouveroit pas ſon compte.

Nouſchirvan apprit à ſes ſucceſſeurs de quelle maniere il falloit traiter les mauvais Juges. Hormouz, ſon fils, abolit les Juges ſubalternes, qu'il eſtimoit être nuiſibles dans un Etat.

CAF, montagne que les Mahométans ignorans en Géographie, tels que ſont les Alcoraniſtes, gens attachés aux fables débitées par leur faux Prophete, croient entourer tout le globe de la terre & de l'eau, & borner de tous côtés ſon hémiſphere. Sur cette ſuppoſition, ils diſent que le Soleil, à ſon lever, paroît ſur une des croupes de cette montagne, & qu'il va ſe coucher derriere l'autre qui lui eſt oppoſée; de ſorte que vous trouvez ſouvent dans leurs anciens Livres, comme dans le *Caherman Nameh* & autres, pour exprimer le lever du Soleil, cette façon de parler : » Auſſi-tôt que cet aſtre parut » ſur la cime du mont Caf, le monde fut éclairé » de ſa lumiere «; de même, pour comprendre toute l'étendue de la terre & de l'eau, ils diſent : » Depuis Caf juſqu'à Caf, c'eſt-à-dire, » d'une de ſes extrémités à l'autre «.

Cependant, comme il eſt fait mention dans ces anciens Livres d'un pays qu'ils appellent l'*Iſle ſeche*, qui eſt un continent ſéparé du nôtre, mot

qu'ils ont emprunté du *Iabaſchah* des Hébreux, que la Vulgate a traduit *Arida*, c'eſt-à-dire *ſeche*, pour ſignifier le continent de la terre, ils diſent que cette iſle eſt ſituée au delà du mont Caſ, en quoi il paroît que cette ancienne tradition des Orientaux eſt priſe de l'Iſle Atlantide de Platon, qui n'eſt autre choſe que le continent de l'Amérique : les mêmes Orientaux l'appellent *Agiaïb al makh loucat*, c'eſt-à-dire *les merveilles de la Nature*, & *Jeni Dunia*, qui ſignifie en Turc *le Nouveau Monde*.

Mais depuis que les Arabes & autres Orientaux ont étudié la Géographie, & ont même travaillé aſſez exactement ſur la deſcription du Monde & de ſes climats, ils ont reconnu que cette montagne fabuleuſe n'étoit autre que le mont Caucaſe ou Imaüs à l'Orient, & le mont Atlas à l'Occident, leſquels, à cauſe de leur étendue & de leur hauteur, ont donné lieu à ces fables.

Ebn Alvardi, dans ſon *Khiridat al Agiaïb*, ſuivant l'exemple des Mythologiſtes, ou des Hiſtoriens fabuleux de l'Orient, écrit que cette montagne a pour fondement une pierre appelée *Sakhrat*, dont il eſt fait mention dans l'Alcoran au chapitre intitulé *Locman*, & que c'eſt de cette pierre, dont le Philoſophe Locman diſoit, que quiconque en auroit le poids ſeulement d'un grain, feroit des miracles ; ce qui a beaucoup de rapport à ce que l'on fait dire à Archimede, que s'il avoit un point ferme hors de la terre ſur lequel il pût mettre le pied, il la feroit tourner aiſément.

Le même Auteur dit que cette pierre eſt le

ſoutien & le pivot de la terre, qu'elle eſt faite d'une ſeule émeraude, & que c'eſt de ſa réflexion que le ciel nous paroît de couleur azurée ; enfin, dit-il, lorſque Dieu veut exciter le tremblement en quelque endroit de la terre, il commande à cette pierre de donner le mouvement à quelqu'une de ſes racines, qui lui tiennent lieu de nerfs, laquelle étant ébranlée, fait remuer, trembler, & quelquefois entr'ouvrir le lieu auquel elle correſpond. Voici la plus ſubtile Philoſophie des premiers Muſulmans, fondée ſur les principes de leur Alcoran.

Le Tarikh Tabari, en langue Perſienne, rapporte dans ſa premiere partie, ſuivant les mêmes Traditions fabuleuſes, que Dieu tout-puiſſant, après avoir créé la terre, l'entoura & l'appuya d'une ceinture de montagnes que les Arabes appellent *Caf*; c'eſt ce qui a fait donner encore à cette montagne le nom de *Vatad*, dont le plurier eſt *Autad*, qui ſignifie *Pal* ou *Pivot*, ſuivant ce qu'il eſt porté dans l'Alcoran, où Mahomet, parlant de la terre, dit : *Les montagnes ſont ſes pieux ou pivots.* La terre ſe trouve donc au milieu de cette montagne, comme le doigt au milieu de l'anneau, & ſans cet appui elle ſeroit dans un perpétuel tremblement, & ne pourroit pas ſervir de demeure aux hommes. Cette montagne ou anneau de la terre eſt de couleur d'émeraude, & toutes les autres montagnes n'en ſont que des branches : mais il faut paſſer un très-grand eſpace de pays ténébreux, où la lumiere du ſoleil ne donne point, pour y arriver, de quelque endroit de la terre habitable que ce puiſſe être : c'eſt ce qui fait que nul homme

ne peut y arriver, s'il n'eſt conduit par quelque intelligence. C'eſt dans cette montagne que les Géans ont été confinés, après avoir été défaits & ſubjugués par les premiers Héros de la race des hommes ou de la poſtérité d'Adam, & où les Peri ou les Fées font leur demeure ordinaire.

Surkhrage le Géant a été Roi du mont Caf, & avoit Rucail, un des enfans d'Adam, pour ſon principal Miniſtre : Argenk le Géant y régnoit auſſi du temps de Tahamurath qui lui fit la guerre; & il avoit bâti un ſuperbe Palais en la ville d'Aherman, avec une galerie, dans laquelle étoient peints les portraits de toutes les créatures raiſonnables qui avoient habité la terre avant la création d'Adam.

CAFAH, ville de la Province de Crim, c'eſt-à-dire de la Cherſoneſe Taurique, que nous appelons auſſi la *Krimée* : l'on croit que c'eſt l'ancienne ville de Theodoſia. Elle eſt fermée d'une bonne muraille de brique, & défendue preſque de tous les côtés par la mer. Elle tomba des mains des Grecs en celles des Génois, pendant le déclin de l'Empire de Conſtantinople, & elle fut priſe ſur ceux-ci avec tout le pays d'alentour, que nous nommons *la petite Tartarie*, par Mahomet ſecond, Empereur des Turcs, l'an de l'Hégire 880.

CAFER ou KIAFER, un infidele & un ingrat. L'Auteur du Nighiariſtan cite des vers Perſiens du Methnevi, dans la vie d'Iſmaël le Samanide, où il dit :

L'infidele qui n'a point de Loi, lorſqu'il garde ſa parole, fait éclater en ſoi un attribut de la Divinité :
Mais celui qui y manque eſt bien éloigné de la véritable foi, encore qu'il faſſe profeſſion d'être Muſulman.

CAFUR-AL-AKHSCHIDI, nom d'un eſclave noir qui avoit été acheté dix-huit dinars par Akhſchid, Seigneur d'Egypte. Il devint ſi habile homme, & s'avança tellement dans les bonnes graces d'Akhſchîd, que ce Prince le laiſſa après ſa mort Régent de ſes Etats, & Tuteur de ſes enfans. Cet Affranchi avoit l'ame royale, aimoit les Belles Lettres, & protégeoit les Savans; auſſi le célebre Poëte Motanabbi l'a beaucoup loué dans ſes Ouvrages. Il régna enfin en Egypte après la mort de Mohammed & d'Ali, enfans d'Akhſchid, & mourut après avoir gouverné fort ſagement ſes Etats, l'an de l'Hégire 358.

CAGHED ou KIAGHED ZER. Ce mot ſignifie proprement en Langue Perſienne *papier d'or* : mais on s'en ſert pour exprimer le nom d'une patente que donne le Roi de Perſe à ceux qu'il veut favoriſer. Le porteur de cette patente, en quelque lieu des Etats de ce Prince qu'il voyage, eſt défrayé de toutes choſes ; car tous les Gouverneurs des places par où il paſſe, ſont obligés de lui fournir des vivres & des voitures auſſi-tôt qu'il la leur préſente.

CAHANBARHA ou CAHBARHA, que l'on prononce auſſi *Ghiahanbarha*. Les Perſans appellent ainſi les ſix temps, ou les journées,

dans leſquels Dieu a créé le monde, ſelon la Tradition des anciens Mages : mais cette Tradition véritable ayant été depuis altérée par la ſuperſtition, ils ont placé ces ſix temps, qu'ils ne croyoient pas ſe ſuivre l'un après l'autre dans la même ſemaine, comme Moïſe l'a écrit, en différens mois de l'année, & leur ont même attribué à chacun cinq journées.

CAHER BILLAH, dix-neuvieme Khalife de la Maiſon des Abbaſſides, étoit fils du Khalife Motadhed. Il ſe trouvoit priſonnier & deſtiné à la mort, parce qu'il avoit été proclamé Khalife dans une ſédition populaire, lorſque le Khalife Moctader ſon frere venant à décéder, lui donna, par ſa mort, & la vie & le Khalifat.

Auſſi-tôt qu'il fut monté ſur le trône, il donna la charge de Viſir qu'avoit Ben Mocla, ce fameux Réformateur & Reſtaurateur des caracteres Arabes, à Mohammed Ben-Caſſem, & celle de Hagiab, ou Maître de ſa chambre, à Ali, fils de Balik. Il fut accuſé d'avarice, & l'on dit de lui, que pour avoir de l'argent, il tourmenta les enfans de ſon frere Moctader, & même ſa belle-mere, juſqu'à lui faire ſouffrir la queſtion, quoiqu'elle l'eût élevé & qu'elle fût hydropique.

Cette cruauté, jointe à une extrême avarice, excita contre lui la haine des plus grands Seigneurs de ſa Cour, & lui attira auſſi l'averſion générale des peuples. Munas l'Eunuque, un des plus conſidérables perſonnages de tout l'Empire, Balik & ſon fils, Ben Mocla & pluſieurs autres, conjurerent contre lui : mais le Khalife averti

les prévint ; il fit couper la tête aux trois premiers, & Ben Mocla ſe ſauva par la fuite, & demeurant caché, conduiſit ſi bien ſon intrigue, qu'il gagna Sima, Chef de la milice Turqueſque, qui aſſiégea le Palais Impérial, & ſe ſaiſit de la perſonne de Caher.

Il fut privé auſſi-tôt de la vue & de la liberté, & ne put jouir du Khalifat qu'un an & ſix mois, ſon regne ayant fini l'an de l'Hégire 322. Il ne laiſſa pas de vivre néanmoins juſqu'au Khalifat de Mothi, & fut réduit, après avoir recouvré ſa liberté, à une ſi extrême miſere, qu'il venoit tous les Vendredis à la porte de la grande Moſquée, avec tous les autres aveugles, & diſoit aux paſſans : *Souvenez-vous de celui qui étoit autrefois votre Khalife, & qui vous demande aujourd'hui l'aumône.*

Mirkhond écrit, que lorſque Caher eut été mis ſur le trône par les ſoins de Munas l'Eunuque, qui avoit été ſon Maître & ſon Gouverneur, ce Prince cruel, oubliant toutes les obligations qu'il lui avoit, ſongea auſſi-tôt à ſe défaire de lui, & de pluſieurs autres ſerviteurs du défunt Khalife ſon frere. Il fit donc couper la tête à Munas, homme d'une taille extraordinaire, car on dit qu'il avoit la tête ſi groſſe, que ſa cervelle en ayant été tirée, peſoit ſix livres du poids de Bagdet, ſur quoi un Poëte Perſien dit : *Que plus une tête eſt groſſe, plus elle eſt ſujette à des infirmités.*

Après cette exécution, il arriva que les domeſtiques d'Abuſage firent du bruit, & exciterent enfin un grand tumulte, pendant lequel on parloit de mettre ſur le trône Abu Ahmed, fils

du Khalife Moctafi. Caher ayant appris ces nouvelles, fit venir devant lui Abu Ahmed, & l'ayant fait entrer dans le Haram, qui eſt le lieu le plus retiré du Palais, où les femmes demeurent, le fit attacher avec quatre clous à la muraille d'une chambre, quoique d'autres diſent qu'il le fit ſeulement murer dans cette chambre, où il mourut.

Pendant qu'Abu Ahmed étoit en cet état, Caher, qui n'étoit pas moins avare que cruel, fit appeler Abu Iahia, homme de robe qui étoit fort riche, & lui dit qu'il avoit beſoin de deux cent mille dinars. Abu Iahia lui témoigna qu'il n'étoit pas en état de lui fournir une ſi groſſe ſomme. Caher lui dit alors : Abu Ahmed eſt ici dedans qui aſſure que vous le pouvez faire, & il eſt d'avis que vous le faſſiez. Abu Iahia entra pour parler à Abu Ahmed ; mais il fut bien ſurpris quand il le vit attaché à la muraille. Cette vue lui donna une ſi grande frayeur, qu'il accorda incontinent au Khalife tout ce qu'il lui demandoit, & ſe maintint par ce moyen dans toutes les charges & les dignités qu'il poſſédoit.

CAHERAH, & AL CAHERAH, ville capitale de l'Egypte, que nous appelons le *Caire* & le *grand Caire*. L'origine de ſon nom vient de ce que Giavhar, Général de l'armée de Moëz Ledinillah, premier Khalife de la race des Fathimites qui avoit ſubjugué par la force de ſes armes toute l'Egypte, voulut que l'on jetât les fondemens de la nouvelle ville qu'il entreprit d'y bâtir ſous l'horoſcope de Mars, à qui les Aſtronomes Arabes donnent l'épithete de *Caher*,

qui ſignifie *Vainqueur* & *Conquérant*, de ſorte que cette ville fut nommée *Al Caherah*, c'eſt-à-dire *la Victorieuſe*.

Le Caire fut bâti auprès de l'ancienne capitale d'Egypte, que l'on nommoit pour lors *Meſr* ou *Foſthath*; mais Saladin fit depuis enfermer ces deux villes d'une ſeule muraille, qui avoit vingt-ſix mille coudées de tour. Ce Prince ne put pas cependant achever entiérement ſon ouvrage, quoiqu'il y fît travailler ſans diſcontinuation juſqu'à ſa mort. Giavhar n'avoit employé que cinq ans à bâtir ſa nouvelle ville; car les fondemens en furent jetés l'an 358 de l'Hégire, & le Khalife Moëz y fit ſon entrée, l'an 362 de la même Hégire.

Macrizi a fait une deſcription exacte de cette ville, dans laquelle on peut voir tout ce qui y a été ajouté depuis ſa fondation. On appelle communément aujourd'hui l'ancienne ville de Foſthath, *le vieux Caire* : on a bâti une autre ville nommée *Kebaſch*, entre le vieux & le nouveau. Ce ſont ces trois villes priſes enſemble, que l'on appelle aujourd'hui d'un ſeul nom *le grand Caire*.

Le Khalife Hakem Beemrillah y fit mettre le feu par ſes ſoldats, qui en brûlerent la quatrieme partie, environ l'an 410 de l'Hégire, pendant que le reſte de la ville étoit au pillage. On dit que le Caire étoit ſi peuplé pendant le regne des Sultans Mamlucs, qu'en l'année 749, la peſte y faiſoit mourir vingt mille hommes par jour, au rapport de Ben-Dokmak, dans ſon Hiſtoire.

Saladin, outre l'enceinte qu'il fit faire au vieux & au nouveau Caire, y fit bâtir une Moſquée

& un College à l'endroit où étoit la ſépulture de l'Imam Schafêi, un des quatre Chefs des Sectes orthodoxes du Mahométiſme. Cette Moſquée & le College qui y eſt joint, s'appellent d'un nom commun la *Salehiah*, du nom de ce Prince, dont le titre royal étoit *Al-Malek Al-Saleh*, le *bon Roi*. Il l'accompagna enſuite d'un grand Hôpital qu'il fit bâtir à ſes dépens, & aſſigna à chacun de ces trois lieux des revenus conſidérables, environ l'an 572 de l'Hégire.

L'on peut voir dans les Relations modernes de nos Voyageurs, ce qu'il y a maintenant de plus curieux dans cette grande ville.

CAHERMAN ſignifie proprement l'Intendant d'une maiſon. Les Khalifes Abbaſſides avoient des femmes pour Intendantes de leur maiſon, que l'on appeloit *Cahermaniah*, auxquelles ils ſe fioient plus qu'aux hommes, de peur d'être empoiſonnés.

CATABAH, nom d'un des plus vaillans Capitaines des Arabes, qui avança le plus les affaires des Abbaſſides dans la guerre qu'ils faiſoient aux Ommiades. Il donna bataille à Iezid, fils de Zobeir, Général de Marvan, dernier Khalife des Ommiades dans la Province d'Erak, qui eſt la Chaldée. Le combat étant commencé, ſon cheval, pendant la nuit, le porta dans l'Euphrate, où il ſe noya; ſes troupes, qui n'eurent aucune connoiſſance de cet accident, continuerent de charger leurs ennemis de même que s'il eût été vivant à leur tête, & obtinrent une victoire ſignalée. Marvan ayant appris la défaite de ſes troupes,

&

& ce qui étoit arrivé au Général de ſes ennemis, commença à déſeſpérer de ſa fortune, & dit à ſes amis : » Puiſqu'un homme noyé rem» porte un ſi grand avantage ſur moi, je n'ai plus » rien de bon à eſpérer «. Marvan en effet fut peu de temps après défait lui-même en perſonne, & la dignité du Khalifat fut transférée de ſa Maiſon en celle d'Abbas.

CAHUAH & CAHVEH. Ce mot ſignifie généralement en Arabe toutes ſortes de boiſſons : mais il ſe prend en particulier pour celle que nous nommons ordinairement *café*. Il y a trois ſortes de boiſſons qui portent ce nom : la premiere s'appelle *cahuat al catiat*, ou *caſtah*; la ſeconde *cahuat al caſchriat*, & la troiſieme *cahuat al bunniat*.

La premiere eſpece ſe fait avec une graine qui nous eſt inconnue, & qui a été défendue par les Docteurs de la Loi en la Province d'Iemen, qui eſt l'Arabie Heureuſe, où elle a pris ſon origine, auſſi bien que les autres, parce qu'elle eſt trop forte.

La ſeconde ſe fait avec les gouſſes qui renferment la féve du café; & nous ne nous ſervons point en Europe de celle-ci, parce que ces gouſſes étant deſſéchées, ſe réduiſent en pouſſiere.

La troiſieme eſpece ſe fait avec la féve même du café, que les Arabes appellent *bun* ou *bunon*, qui eſt de la groſſeur d'un pois chiche, & que l'on trouve toujours accompagnée d'une autre ſous la même peau ou écorce. Avicenne en parle dans le ſecond Livre de ſon Canon, & en ex-

plique les qualités. C'eſt de cette eſpece de café dont nous nous ſervons en ce pays-ci, & généralement dans tout le Levant.

Cette boiſſon a été long-temps renfermée dans l'Arabie; car ce fut ſeulement ſur la fin du neuvieme ſiecle de l'Hégire que les Derviches Arabes de la Province d'Iemen, qui demeuroient au Caire dans le quartier des Iemanites, & qui s'en ſervoient avant que de commencer leur office, en introduiſirent l'uſage : cependant elle ne fut pas reçue ſans conteſtation ; car les plus ſcrupuleux la condamnoient abſolument : mais le Mufti Gemaleddin-Mohammed, ſurnommé *Dhabhani*, & Mohammed al Hadhrami s'en étant ſervis, & ayant connu par expérience que le café les diſpoſoit à veiller & à vaquer plus librement aux exercices ſpirituels, l'autoriſerent par leur exemple. Il arriva même que Gemaleddin ayant contracté quelque infirmité dans un voyage qu'il fit, & ayant, à ſon retour dans l'Iemen, repris l'uſage du café, il ſe rétablit en peu de temps dans une parfaite ſanté. Ce Docteur mourut l'an de l'Hégire 875.

Abdalcader-Ben-Mohammed, ſurnommé *Al-Anſari*, a compoſé un Livre, qu'il a intitulé *Omdat al Safuat fi hall al Cahuat*, où il prouve, ſelon les principes du Muſulmaniſme, que la boiſſon du café doit être permiſe, & que le mauvais uſage que les débauchés en font, ne doit pas empêcher les gens de bien de s'en ſervir. Ce même Auteur rapporte que Fakhreddin-Abu-Iezid, natif de la Mecque, a écrit que, ſur la fin du neuvieme ſiecle de l'Hégire, & environ l'an 900, l'on introduiſit à la Mecque l'uſage d'un nouveau

caſé, ſur lequel les Docteurs n'ont point eu de conteſtation.

CAIAN ou CAIANIAN, les Caianides, ſeconde Dynaſtie des anciens Rois de Perſe, qui ſont proprement ceux que les Grecs ont connus pour Rois de Perſe; car pour ceux de la premiere Dynaſtie, qui ſont nommés *Piſchdadiens*, ils doivent plutôt paſſer pour Rois des Babyloniens, des Aſſyriens, & des Medes, que des Perſes, ſelon la connoiſſance que les Grecs nous en ont donnée.

Cette ſeconde Dynaſtie a tiré ſon nom de *Cai*, mot qui ſignifie dans l'ancienne langue Perſienne, nommée *Pehelevienne*, un grand Roi ou un Géant. Elle contient neuf Rois qui ont régné 734 ans ſelon le *Lebtarik*, & 938 ſelon le *Tarikk Montekheb*; de ſorte qu'il faut, pour remplir ce nombre d'années, compter néceſſairement quelques-uns de ces Rois parmi ceux des Medes, & même des Aſſyriens. Voici la ſucceſſion de ces Rois, ſelon les Hiſtoriographes Perſiens.

Le premier Roi & Fondateur de cette Dynaſtie eſt Caicobad.

Le ſecond, Caikaus, fils de Caicobad.

Le troiſieme, Caikhoſru, fils de Siaveſch.

Le quatrieme, Lohoraſp, fils d'Orond-Schah.

Le cinquieme, Kiſchtaſp, fils de Lohoraſp.

Le ſixieme, Ardſchir dit Bahaman, fils d'Aſſendiar.

La ſeptieme, Homai, fille d'Ardſchir-Bahaman.

Le huitieme, Darab, fils de Bahaman.

Le neuvieme, Dara ou Darab, ſecond du nom, fils de Darab premier.

Celui-ci, qui eſt le dernier des Caianiens ou Caianides, fut défait par Eskander Roumi, Alexandre le Grec, que nous appelons le *Grand*, lequel paſſe pour le dixieme Roi de cette Dynaſtie, au rapport de quelques Hiſtoriens.

Khondemir écrit que l'art de tirer des fleches fut porté à ſa derniere perfection ſous le regne des Princes de cette Dynaſtie; c'eſt pourquoi on appelle encore aujourd'hui en Perſe un arc fort, & duquel peu de gens ſont capables de ſe ſervir, *Keman Kaiani*, un *arc Caianien*.

CAICOBAD, fils de Zab fils de Tahamasb fils de Manugeher, premier Roi de la ſeconde Dynaſtie de Perſe, que l'on nomme des Caianiens ou Caianides. Ce Prince monta ſur le trône après la mort de Kerſa-Schaf, dernier Roi de la Dynaſtie nommée des *Piſchdadiens*, tant par le droit qu'il prétendoit à cette couronne, comme deſcendant de la lignée de Naudar ou de Manugeher, que par le crédit de Zalzer, qui avoit toutes les forces de l'Etat entre ſes mains.

Auſſi-tôt qu'il ſe trouva en poſſeſſion de ſes Etats, il voulut reconnoître les obligations qu'il avoit à Zalzer, en faiſant paſſer toutes les charges qu'il poſſédoit ſur la tête de Roſtam ſon fils. Ce Héros de la Perſe, dont les ancêtres s'étoient diſtingués dans les exploits militaires, ſe voyant à la tête des armées, les fit marcher auſſi-tôt contre Afraſiab, Roi du Turkeſtan, qui s'étoit emparé d'une grande partie de la Perſe après la mort de Naudar.

Roſtam lui livra pluſieurs combats, dans leſquels

il donna par-tout des preuves d'une valeur extraordinaire, & l'obligea enfin à demander la paix à Caicobad, qui la lui accorda aux conditions qu'elle avoit été faite du temps de Manugeher; & ainſi Afraſiab fut chaſſé pour la ſeconde fois de la Perſe, & contraint de ſe retirer en ſon pays au delà du fleuve Gihon, laiſſant Caicobad paiſible poſſeſſeur de tout le pays d'Iran.

Cette guerre étant finie, Caicobad ne ſongea plus qu'à faire jouir ſes ſujets de la paix qu'il leur avoit procurée. Il fit de très-grands préſens à tous les principaux Officiers de ſon armée, augmenta la ſolde des autres, & ſe livra aux plaiſirs que le bon état de ſes affaires lui permettoit de goûter.

Caicobad régna cent vingt ans, ſi l'on en veut croire les anciens Hiſtoriens, qui écrivent auſſi que le Prophete Samuel vivoit de ſon temps, & que ce Prince apprit de lui, ou des autres Prophetes ſes contemporains, la connoiſſance du vrai Dieu, qu'il adora & qu'il fit reſpecter dans tous ſes Etats.

Ce fut lui auſſi qui établit les décimes qu'il fit lever ſur les terres de la campagne, pour l'entretien de ſes troupes, & ordonna que les grands chemins fuſſent marqués de quatre en quatre mille pas, eſpace que les Perſans appellent *Firſenk*, & que nous nommons, après les Grecs & les Latins, *Paraſanges*. Il choiſit auſſi la ville d'Iſpahan, dans la Province nommée *Erak Agemi*, c'eſt-à-dire l'*Iraque Perſienne*, pour en faire ſa capitale; il y fit ſon ſéjour ordinaire, & y fut enterré après ſa mort.

Le Tarikh Montekheb ne lui donne que cent ans de regne, & dit qu'il régla ſes Etats ſuivant les bons avis que lui donnerent les Prophetes de ſon temps, & qu'il embraſſa leur doctrine & leur Religion, c'eſt-à-dire, ſelon ſon langage, qu'il fut bon Muſulman.

Les quatre principaux Capitaines dont ſe ſervit Caicobad dans ſes expéditions, furent Roſtam, ſurnommé *Zabeli*, à cauſe qu'il étoit natif & Gouverneur de la Province de Zableſtan.

Maharab, dit *Cabuli*, à cauſe qu'il commandoit dans la Province de Cabul.

Cavun, ſurnommé *Rezm Khuah*, le *Chercheur d'aventures*.

Keſchvad, ſurnommé *Zerin Culah*, la *Thiare d'or*, à cauſe du privilége qu'il avoit de la porter.

CAICOBAD ALAEDDIN, fils de Caikhoſru, fut le dixieme Sultan de la Dynaſtie des Selgiucides de Rum ou de Natolie; car il ſuccéda à ſon frere Caicaus, qui mourut ſans enfans, l'an de l'Hégire 616. Il joignit ſes armes à celles de Malek-Al-Aſchraf, Sultan d'Egypte & de Syrie, contre Gelaleddin-Mancberni, Roi des Khuarezmiens, qui s'étoit rendu maître de la ville d'Akhlath en Arménie, & menaçoit également les Etats de ces deux Princes. Ils lui livrerent bataille l'an 627 de l'Hégire, & remporterent ſur lui deux victoires ſignalées.

Peu de temps après, Caicobad envoya des Ambaſſadeurs à Octai-Khan, qui avoit ſuccédé aux Etats de Genghizkhan ſon pere. Ce Tartare les reçut fort bien, loua la prudence du Sultan leur Maître, & répondit gravement à leurs com-

plimens, que ſi Caicobad venoit à ſa Cour, il lui en donneroit une des principales charges, & le laiſſeroit jouir des revenus de ſes Etats. Le Sultan, ſurpris d'entendre parler ce Mogol d'un ton ſi fier, diſſimula ſon reſſentiment, & ſongea ſeulement à ſe prévaloir de la bienveillance que ce Prince lui témoignoit. Pour cet effet, il entreprit, dès l'an 630 de l'Hégire, de rompre avec Malek-Al-Aſchraf & Malek-Al-Kamel, Princes de la Dynaſtie des Aiubites ou Iobites, c'eſt-à-dire de la Maiſon de Saladin, qui régnoient en Egypte, en Syrie, & en Méſopotamie. Il prit ſur le premier les villes d'Akhlat & de Sarmarai, & ſur le ſecond celle de Roha ou Edeſſe.

Il aſſiégea cette derniere ville l'an 632 de l'Hégire, & l'ayant priſe par force, il n'épargna ni le ſang des Chrétiens, ni celui des Mahométans; car il pilla les Egliſes, & ruina tout le plat pays. Les villes de Harran, de Racca & de Bir ſe rendirent auſſi à lui: mais enfin, preſſé d'un côté par les Mogols, & de l'autre par les Iobites, il fut obligé, après avoir fait un très-grand butin, de retirer ſes troupes de leurs Etats, pour veiller à la conſervation des ſiens.

Enfin ce Prince étant de retour chez lui couvert de gloire, après avoir étendu ſes conquêtes & rétabli la réputation du grand nom des Selgiucides, que les enfans de Kilige avoient un peu flétri par leur diviſion, mourut au milieu des ſiens, l'an de l'Hégire 634 ſelon Ben-Schohnah, qui met le commencement de ſon regne l'an 616, ou l'an 636 ſelon Khondemir, qui fixe le commencement de ſon regne en l'année

610, & qui par conſéquent lui donne vingt-ſix ans de regne.

Quelques Hiſtoriens, comme Abulfarage & autres, écrivent que ce Sultan mourut d'un flux de ſang qui le prit au ſortir d'un grand banquet; mais Khondemir dit qu'il fut empoiſonné par l'ordre de Kaikhoſru ſon fils, qu'il avoit déclaré ſon héritier, & qui effectivement lui ſuccéda.

CAICOBAD, fils de Faramorz, neveu de Gaiatheddin-Maſſud. C'eſt le dernier Sultan de la Dynaſtie des Selgiucides qui ont régné dans la Natolie. Il avoit ſuccédé à ſon oncle, qui mourut l'an 687 de l'Hégire, ſous l'autorité de Gazan-Khan, Empereur des Mogols : mais s'étant révolté contre ce Prince, les Tartares envahirent ſes Etats, & lui ôterent la vie, éteignant ainſi en ſa perſonne la Famille & la Dynaſtie des Selgiucides.

CAIDUKHAN, fils de Dutumnan & de Menulun, ſeptieme aïeul de Genghizkhan, fut Empereur des Mogols, ayant échappé ſeul à la furie des peuples nommés *Gialair*, qui firent mourir huit de ſes freres avec la Reine leur mere. La cauſe de ce cruel maſſacre fut le refus qu'avoit fait Menulun aux Gialair de labourer & cultiver les terres de ſes Etats.

Caidukhan ayant imploré le ſecours des peuples de Gin & de Magin (ce ſont les Chinois) contre les Gialair, leur fit long-temps la guerre, & les réduiſit enfin à lui donner ſatisfaction du cruel attentat commis ſur ſa famille. En effet,

les Gialair, par l'intervention des Chinois, livrerent entre les mains de Caidu ſoixante-dix des principaux auteurs du crime, qui furent punis de mort, pour expier celui de toute la nation.

Caidu, après avoir terminé cette guerre inteſtine & domeſtique, régna paiſiblement ſur tous les Mogols, & eut trois enfans, nommés *Baiſancor*, *Giucalenghin*, & *Giurmaghin*. Le premier lui ſuccéda dans l'Empire, & les deux autres devinrent Princes & Chefs de deux grandes Tribus renommées parmi les Mogols, & connues ſous les noms de *Tahiut* & de *Sahiut*.

CAIEM-BEMRILLAH, vingt-ſixieme Khalife des Abbaſſides, étoit fils de Cader-Billah, & lui ſuccéda l'an de l'Hégire 422.

L'an 435, le Sultan Gelaleddulat, de la Race des Buides, étant mort ſans enfans, ſon neveu Abu-Calangiar, fils du Sultan Eddulat, lui ſuccéda dans la charge d'Emir al Omara, c'eſt-à-dire, de Généraliſſime des troupes du Khalifat.

L'an 440 de l'Hégire, ce Sultan mourut, & ſon fils Malek-Al-Rahim lui ſuccéda dans la même dignité.

L'an 447, Rais-Al-Ruſſa, Viſir du Khalife Caiem, ayant eu de grands différends avec Beſſaſſiri, un des principaux Chefs de l'armée des Sultans de la Race de Buiah, qui gouvernoient pour lors le Khalifat, Beſſaſſiri fut obligé de ſortir de Bagdet, & de ſe mettre ſous la protection de Moſtanſer, Khalife d'Egypte. Ce Prince lui donna des troupes, avec leſquelles il vint piller & ſaccager tous les environs de Bagdet; ce qui obligea

le Khalife Caiem d'appeler à ſon ſecours Thogrul-Beg le Selgiucide, dont la puiſſance s'étoit établie depuis peu dans le Khoraſan.

Ce Sultan vint avec une groſſe armée de Turcs, & entra dans Bagdet, où il rendit au Khalife tous les honneurs qui étoient dûs à ſa dignité ; mais le peuple s'étant ſoulevé peu de temps après contre les Turcs, qui étoient inſolens, & les ayant chargés à coups de pierres, Togrul-Beg fit piller la ville par les ſiens. La ſédition ayant été dans la ſuite appaiſée, ce Sultan fit dire au Khalife Caiem, que ſi le Sultan Malek-Al-Rahim, qui portoit alors le titre de Généraliſſime des armées du Khalife, n'avoit point eu de part au tumulte qui avoit été excité contre les Turcs, il eût à venir le trouver.

Malek-Al-Rahim ſe rendit auprès de Togrul-Beg ſous ſa bonne foi; mais Togrul-Beg ne l'eut pas plutôt entre les mains, qu'il ſe ſaiſit de ſa perſonne & le fit mettre en priſon. Ce fut en la perſonne de ce Prince que finit la Dynaſtie & la puiſſance des Sultans Buides, qui avoit duré juſqu'alors cent vingt-ſept ans.

L'an 448 de l'Hégire, Beſſaſſiri s'étant rendu maître de la ville de Moſul, Togrul-Beg s'en approcha, & le contraignit d'en ſortir & de l'abandonner.

L'an 450, un des freres de mere de Togrul, nommé *Ibrahim Nial*, s'étant emparé de la ville de Hamadan, le Sultan ſe mit auſſi-tôt en marche pour lui donner la chaſſe. Beſſaſſiri prit cette occaſion, & vint en diligence à Bagdet, dont il ſe rendit maître, ſe ſaiſit de la perſonne du Khalife Caiem, qu'il enferma, & fit publier le

nom de Moſtanſer, Khalife d'Egypte, dans toutes les Moſquées de la ville.

Togrul ayant appris ces nouvelles, s'accommoda avec Ibrahim Nial ſon frere, & tourna auſſi-tôt vers Bagdet, où Beſſaſſiri, ne ſachant quel parti prendre, ſe réſolut enfin à la fuite. Togrul-Beg entra dans la ville, & alla incontinent à la priſon, d'où il délivra le Khalife Caiem, puis l'ayant fait monter ſur ſa mule, il le conduiſit à pied juſqu'au Palais Impérial, portant ſa main tantôt à l'étrier, & tantôt à la bride de ſa mule. Ce fut alors que Caiem, pour reconnoître la ſoumiſſion reſpectueuſe de Togrul, lui donna le titre de *Rokneddin*, qui ſignifie la *colonne* ou le *ſoutien de la Religion*, en lui diſant ces paroles: *Erkeb iá Rokneddin*, Montez à cheval; vous êtes le plus ferme appui de la Religion.

L'an 451, Togrul-Beg pourſuivit Beſſaſſiri juſque vers la ville de Cufah, dans l'Iraque Arabique, où quelques ſoldats de ce Général, le trouvant mal accompagné, le tuerent, & apporterent ſa tête au Sultan.

L'an 452, le Khalife Caiem déclara ſon fils Abdallah pour ſucceſſeur au Khalifat, & le ſurnomma *Moctadi*.

L'an 455, Togrul-Beg mourut, & laiſſa Alp-Arſlan ſon neveu, héritier de tous ſes Etats, avec un plein pouvoir dans Bagdet. Ce Prince tint le Khalife Caiem, pendant les dix années qu'il régna, entiérement ſous ſa dépendance, & Malek-Schah ſon fils lui ayant ſuccédé, Caiem vécut encore deux ans de la même maniere avec lui juſqu'à ſa mort, qui arriva l'an 467 de l'Hé-

gire. Il avoit joui de la dignité de Khalife quarante-quatre ans & huit mois, avec la réputation d'un Prince vertueux & honnête, ayant cultivé les Belles-Lettres, & quelquefois la Poéſie.

Mirkhond rapporte que ſur la fin du Khalifat de Caiem, les pluies furent ſi grandes dans la Chaldée ou Iraque Arabique, qu'elles firent groſſir & déborder extraordinairement le Tigre, de ſorte que l'on voyoit les animaux domeſtiques & ſauvages emportés par le courant des eaux. Le Khalife même étant aſſis ſur ſon trône, en fut tout d'un coup inveſti & aſſiégé à un tel point, qu'il fallut qu'un eſclave le prît ſur ſes épaules pour le ſauver.

CAIEM BEMRILLAH, ſurnom d'Ahmed-Ben-Mohammed-Al-Mahadi, ſecond Khalife des Fathimites en Afrique. Il ſuccéda à ſon pere l'an 322 de l'Hégire, & régna douze ans. Abu-Iezin ſon Chancelier, qui étoit fort puiſſant, ſe révolta contre lui, & ayant formé un parti, l'obligea de ſe renfermer & de ſe fortifier dans le château de Mahadie. Il y fut aſſiégé pendant quelque temps; mais la mort, qui lui arriva l'an 334 de l'Hégire, le mit en pleine liberté.

Son fils Al-Manſur-Iſmaïl, qu'il avoit déclaré ſon ſucceſſeur avant ſon décès, prit ſa place, & vengea ſon pere, dont il avoit tenu la mort ſecrete pendant quelque temps, de l'affront qu'Abu-Iezid lui avoit fait ſouffrir.

CAIEM BEMRILLAH, ſurnom d'Abul-baca-Hamzah, fils d'Al-Motavakel, quatorzieme Khalife de la Race des Abbaſſides en Egypte. Il

ſuccéda à ſon frere Moſtacſi, l'an 855 de l'Hégire, ſous Malek-Al-Dhaher-Giakmak, dixieme Sultan des Mamlucs Circaſſiens, & fut dépoſſédé l'an 859 par Malek-Al-Aſchraf-Inál, douzieme Sultan de la même Dynaſtie, en la maniere qui ſuit.

Le Sultan ayant eu des ſoupçons contre ce Khalife, le fit venir en ſa préſence pour lui reprocher ſon ambition; car on l'accuſoit d'avoir affecté l'autorité ſouveraine dans le temporel, au préjudice du Sultan. Caiem craignant que ce Prince ne le privât de ſa dignité, lui dit bruſquement : *J'abdique moi-même le Khalifat; mais je vous déclare en même temps déchu de la qualité de Sultan.*

Le Khalife n'eut pas plutôt prononcé ces paroles, que ſa dépoſition fut acceptée, & on lui déclara en même temps que, s'étant dépouillé le premier de ſon autorité, il ne pouvoit plus l'exercer ſur la perſonne du Sultan. Il fut donc relégué, après ſa dépoſition, à Alexandrie, où il demeura priſonnier juſqu'à ſa mort, qui arriva l'an 863 de l'Hégire.

CAIETBAI, ſurnommé *Al-Malek*, *Al-Aſchraf*, *Al-Mahmudi*, *Al-Dhaheri*, dix-ſeptieme Sultan de la ſeconde Dynaſtie des Mamluks en Egypte, commença à régner l'an 872 de l'Hégire. Il avoit été eſclave de Barſebai, & fut enſuite affranchi par Malek-Al-Dhaher-Giacmak, dixieme Sultan de cette Dynaſtie. Il mourut l'an 901 de l'Hégire, après avoir régné vingt-neuf ans, quatre mois & vingt jours. Il y a eu deux de ſes ſucceſſeurs qui ont pris de lui leur

ſurnom; ſavoir, Gianbalath le vingtieme, & Thuman-Bai, premier du nom, vingt-unieme Sultan de la même Dynaſtie; car ils ſont tous deux ſurnommés *Al-Aſchrâfi* & *Caietbai*.

CAIJAR, ſurnom d'Ahmed-Ben-Abi-Daud, Viſir du Khalife Motaſſem. Il portoit ce ſurnom, parce que ſon grand-pere avoit été Calefate ou Marchand de poix. Caijár ayant été diſgracié, ſe moquoit de Ben-Zaiját, qui avoit pris ſa place, ſur ce que ſon ſurnom, marquant le trafic d'huile que ſon pere avoit exercé, il n'oſoit, diſoit-il, faire ſortir le Khalife pendant la pluie, de peur de perdre ſon huile : mais Ben-Zaiját lui répondit fort à propos : » Vous aviez tellement gâté ce » Prince avec votre poix, qu'il a été beſoin d'huile » pour le décraſſer «.

CAIKAUS, ſecond Roi de Perſe de la ſeconde Dynaſtie nommée des *Caianides*. Il étoit ou fils, ou petit-fils de Caicobad ſon prédéceſſeur; car les Hiſtoriens ne ſont pas d'accord ſur ce point. Il fit la guerre dans la Province de Mazanderan, & tua le Prince qui y commandoit dans une bataille qu'il lui livra : mais ayant fait une ſeconde expédition dans le même pays, il fut fait priſonnier, & demeura en cet état juſqu'à ce que Roſtam vint le délivrer.

Peu de temps après, il tourna ſes armes du côté de Meſr, de Schám, & de Rúm, c'eſt-à-dire, de l'Egypte, de la Syrie, & de l'Aſie Mineure, où tout lui réuſſit par la bonne conduite & par la valeur de Roſtam, auquel il donna, en reconnoiſſance de ſes ſervices, & pour marque

de la plus grande eſtime qu'il pouvoit lui témoigner, ſa propre ſœur en mariage.

Cette Princeſſe ſe nommoit *Gehernáz* ou *Tchehernáz*, nom qui ſignifie en Perſien *dotée* ou *douée de toutes les graces*, & lui apporta pour dot la charge de Capitaine général des armées du Roi ſon pere, à laquelle la Lieutenance générale & l'adminiſtration de l'Etat étoit annexée, ſous le titre de *Pehelevan Gihan*.

Ce Prince eut deux enfans, nommés *Siaveſch* & *Faramorz*. Le premier fut accuſé par Saudabah ſa belle-mere, fille du Roi d'Iemen, de l'avoir voulu corrompre; ce qui l'obligea à quitter la Cour du Roi ſon pere, & à ſe retirer auprès d'Afraſiab Roi du Turkeſtan. Ce Turc le reçut fort bien, & lui donna en mariage ſa propre fille, nommée *Frankis* ou *Franghiz*, de laquelle il eut Caikhoſru, qui ſuccéda à Caikaus ſon aïeul.

Siaveſch, qui ſe faiſoit diſtinguer par les rares qualités qu'il poſſédoit, excita bientôt la jalouſie des plus grands Seigneurs du Turkeſtan, & cette jalouſie dégénérant en haine mortelle, les porta à conjurer ſa perte, & à le tuer avant que la Princeſſe ſa femme, qui étoit groſſe, eût accouché. On dit même que ce fut le frere d'Afraſiab, nommé *Garſiaveſch*, qui ſouilla ſes mains dans le ſang de ce Prince; ce que Roſtam n'eut pas plutôt appris, qu'il ſe jeta avec une puiſſante armée dans le Turkeſtan, pillant & déſolant juſqu'à mille paraſanges de pays: & pour venger pleinement ſa mort, il fit auſſi mourir Saudabah, qui étoit la premiere cauſe du malheur de ce Prince.

Après la mort de Siaveſch, ſon cadet, nommé *Faramorz*, ſe déclara héritier & ſucceſſeur du Roi ſon pere : mais Caikhoſru fils de Siaveſch, qui étoit ſon neveu, lui fut néanmoins préféré.

Caikaus étoit un Prince ſi appliqué à l'étude de l'Aſtronomie, qu'il fit bâtir deux grands obſervatoires, l'un dans Babel ſur l'Euphrate, & un autre ſur le Tigre, au lieu qui a porté depuis le nom de *Bagdet*. Pluſieurs Hiſtoriens le font contemporain de David & de Salomon, & par conſéquent de Lokman, renommé pour ſa ſageſſe, & lui donnent cent cinquante ans de regne.

Le Tarikh Montekheb dit que Caikaus fit mourir Siaveſch ſon fils, pour un ſoupçon qu'il eut qu'il entretenoit un commerce criminel avec Saudabah ſa belle-mere : mais Khondemir rapporte cette hiſtoire bien différemment. Il dit que Kaikaus, faiſant la guerre dans l'Arabie, qui eſt au delà du Golfe Perſique, à Zulzogar Roi de l'Iemen, apprit que ce Prince avoit une fille d'une rare beauté ; ce qui le porta à offrir la paix à ſon ennemi, à condition qu'il la lui donneroit en mariage. C'eſt cette Princeſſe que les Perſans appellent *Saudabah*. Le pere, qui déſiroit être délivré d'un ennemi auſſi redoutable, lui envoya ſur le champ ſa fille dans ſon Haram ou Serrail.

Auſſi-tôt que Caikaus eut cette Princeſſe entre ſes mains, il ne ſongea plus qu'à faire éclater ſa joie, & il fit faire dans ſon camp de grandes fêtes, pendant leſquelles il s'abandonna tellement au plaiſir, qu'il ne fit point réflexion qu'il étoit dans un pays ennemi. Cependant Zulzogar, qui n'avoit donné ſa fille à Caikaus, que pour délivrer

délivrer ſon pays de tels hôtes, voyant qu'ils n'en ſortoient point, ſe ſervit de l'occaſion, & tomba ſi à propos, avec toutes ſes troupes, ſur les Perſans qui ne ſongeoient qu'à ſe réjouir, qu'il les ſurprit entiérement, & fit priſonnier le Roi avec tous les Princes & les grands Seigneurs de ſa Cour.

Roſtam, qui étoit demeuré en Perſe avec le reſte des forces du royaume, ayant appris la diſgrace de Caikaus, paſſa en diligence dans l'Arabie, pour délivrer le Roi & les ſiens. Zulzogar ſachant bien qu'il ne pourroit pas ſoutenir l'effort des armes & de la valeur de Roſtam, ſongea à faire ſa paix auſſi-tôt qu'il le vit approcher, & offrit de rendre la liberté au Roi & aux Seigneurs qu'il tenoit priſonniers, à condition qu'ils quitteroient inceſſamment ſes Etats. Les offres de ce Prince ayant été acceptées, Caikaus ſortit de l'Arabie, & ſe contenta de remporter pour ſeul butin de ſon expédition la Reine Saudabah ſa femme.

Cette heureuſe entrepriſe de Roſtam lui acquit tant de réputation dans la Perſe, & un ſi grand crédit à la Cour, que le Roi ne put lui refuſer le titre de Généraliſſime de ſes armées; il le lui donna avec le tage, qui eſt une tiare brodée d'or, que les Rois ſeuls avoient coutume de porter, lui accordant auſſi le privilége de donner ſes audiences aſſis ſur un trône doré; & pour comble de faveurs, il le ſurnomma *Hemten*, c'eſt-à-dire, ſon ami & ſon compagnon inſéparable.

Roſtam, après avoir reçu tous ces honneurs, paſſa de la Cour en la Province de Segeſtan, où étoient ſes biens patrimoniaux, & où il élevoit

un des enfans du Roi, nommé *Siaveſch*, né d'une autre femme que de Saudabah. Ce jeune Prince étoit très-aimable, tant par ſa beauté que par la douceur de ſes mœurs & la vivacité de ſon eſprit. Caikaus voulut le voir; Roſtam le lui envoya avec un équipage digne de ſa naiſſance; mais il ne fut pas ſi tôt arrivé à la Cour, que, pour ſon malheur, Saudabah en devint éperdument amoureuſe, & ne fut pas long-temps ſans lui en donner des marques, juſqu'à ce qu'ayant trouvé l'occaſion favorable, elle lui en fit elle-même une déclaration ouverte.

Le Prince, bien loin de l'écouter, lui témoigna la plus vive indignation: Saudabah, qui ne put ſouffrir ce mépris, emportée par la fureur de ſa paſſion, alla toute échevelée dans le Haram où étoit le Roi, ſe plaindre de la violence qu'elle feignit que Siaveſch lui avoit voulu faire. Caikaus, irrité au dernier point de l'inſolence de ſon fils, voulut le faire mourir; & le Prince ne pouvant juſtifier ſon innocence, devoit être une victime ſacrifiée à la paſſion injuſte de Saudabah, lorſque le Roi voulant être entiérement aſſuré qui étoit le coupable, commanda qu'on fît allumer un grand feu dans lequel l'un & l'autre paſſeroient, pour donner une preuve inconteſtable de la vérité du fait.

Siaveſch ſe jeta d'abord au milieu du braſier, & en ſortit auſſi peu endommagé que le vent qui paſſe au milieu de la flamme: mais Saudabah, effrayée par ſa propre conſcience, n'oſa haſarder cette épreuve: elle fit voir, par ce refus, qu'elle étoit coupable du crime dont elle accuſoit le Prince; & le Roi l'auroit fait punir

auſſi-tôt comme elle le méritoit, ſi le Prince ne ſe fût jeté à ſes pieds pour obtenir ſa grace.

Pendant ces brouilleries de la Cour, Caikaus apprit qu'Afraſiab avoit paſſé le Gihon avec de très-grandes forces, pour venir lui diſputer la couronne de Perſe. Sur cet avis, il fit auſſi-tôt aſſembler ſon armée, & en donna le commandement à Siaveſch ſon fils, lui ordonnant en même temps de prendre la route du Segeſtan, pour ſe joindre à Roſtam, qui commandoit les troupes de ces quartiers-là, & qui avoit ordre de l'accompagner dans cette expédition. Siaveſch exécuta ponctuellement les ordres du Roi ſon pere, & arriva après cette jonction, en peu de jours, ſur les terres du Khoraſan, où il ſe trouva en préſence de l'armée des Turcs.

Afraſiab voyant ſon ennemi plus tôt qu'il n'avoit penſé, & ayant été de plus troublé pendant trois nuits conſécutives par des ſonges très-fâcheux qui le menaçoient d'une perte inévitable s'il donnoit la bataille, réſolut d'envoyer ſon frere Garſiaveſch, chargé de préſens, au camp du Prince, pour lui demander la paix. Le Prince tint conſeil avec Roſtam, & tous deux, d'un commun accord, furent d'avis de la lui accorder.

Le Roi ayant appris que ſon fils avoit conclu la paix avec ſon ennemi ſans ſes ordres, entra dans une très-grande colere, & lui manda par Thus, ſon oncle, qu'il renvoyât à Afraſiab ſes préſens, & qu'il entrât avec l'armée de Perſe dans le Turkeſtan, ſinon qu'il remît le commandement de l'armée à Thus, & qu'il lui conſignât le *Dirfeſch Gaviani*, c'eſt-à-dire l'*Etendard Royal.*

Le Prince & Roſtam furent tous deux fort piqués de ce que le Roi avoit ſi mal reçu la nouvelle de la paix glorieuſe qu'ils lui avoient procurée. Celui-ci ſe retira fort mécontent chez lui dans le pays de Segeſtan ; & le Prince, qui ne voulut pas manquer à ſa parole par une contravention ſi manifeſte, remit le commandement de l'armée entre les mains de Thus ſon oncle, paſſa le Gihon avec Piran-Viſſeh, un des principaux Chefs de l'armée Turqueſque, & ſe retira dans le Turkeſtan.

Afraſiab reçut ce Prince à bras ouverts, & lui donna, peu de temps après, ſa fille, nommée *Frankis*, en mariage : mais Garſiaveſch, frere d'Afraſiab, prenant ombrage de cette alliance, tua Siaveſch pendant la groſſeſſe de la Princeſſe ſa femme, qu'il auroit auſſi fait mourir avec ſon fruit, ſi Piran-Viſſeh, ami de Siaveſch, ne l'en eût empêché.

Frankis accoucha d'un fils, qui fut nommé *Cai Khoſrû*, lequel ſuccéda à Caikaus ſon aieul, malgré tous les efforts que les Turcs firent pour le tenir caché. Piran-Viſſeh prit ſoin de le faire élever, & le garantit toujours des embûches de Garſiaveſch, meurtrier de ſon pere. Lorſqu'on apprit en Perſe la mort funeſte de Siaveſch, il y fut regretté de tous les peuples qui avoient admiré ſa vertu, & l'on dit que ce fut la premiere fois que l'on changea d'habits en Perſe pour porter le deuil, uſage qui a été continué depuis ce temps-là.

Roſtam vengea dans la ſuite la mort de Siaveſch par une irruption qu'il fit en Turkeſtan, & il eut aſſez de bonheur pour rencontrer ſur

ſes pas Garſiaveſch, auquel il ôta la vie : mais, quelque diligence qu'il pût faire, il ne lui fut pas poſſible de trouver Cai Khoſru, que l'on tenoit très-ſoigneuſement gardé. C'eſt ce qui fit réſoudre Caikaus d'envoyer en Turkeſtan Guiu, fils de Gudarz, homme d'eſprit & fort intelligent, pour en apprendre des nouvelles. On dit que Guiu l'ayant un jour vu à la chaſſe, le reconnut aux traits de ſon viſage; que l'ayant accoſté, il lui dit en ſecret, que Caikaus, ſon grand-pere, l'avoit dépêché exprès pour le chercher, & pour concerter avec lui les moyens les plus sûrs pour ſon évaſion.

Pour bien entendre le projet qui fut fait pour ſauver ce Prince, il faut ſavoir que Siaveſch ſon pere, lorſqu'il fut tué, montoit un excellent cheval, qui s'effaroucha & prit la fuite auſſi-tôt après la mort de ſon maître. Cai Khoſru employa toute la diligence poſſible pour le recouvrer, afin de s'en ſervir à l'exécution de ſon deſſein, & fut enfin aſſez heureux pour le trouver; il le monta auſſi-tôt, & il ne fut pas plus tôt deſſus, qu'il ſe ſentit emporté avec tant de rapidité, que Guiu, qui l'accompagnoit, le perdit auſſi-tôt de vue, ſans aucune eſpérance de le revoir.

Ce fut une affliction inconcevable pour ce fidele conducteur : mais elle ne dura pas longtemps; car jetant ſa vue de tous côtés, il apperçut enfin le Prince ſur la croupe d'une colline, qui l'attendoit de pied ferme. L'ayant rejoint, ils réſolurent enſemble d'aller prendre Frankis, mere du Prince; ils la mirent en croupe ſur le cheval de Cai Khoſru, & gagnerent avec

une diligence incroyable les bords du Gihon.

On ne manqua pas auſſi-tôt après que l'on ſut à la Cour d'Afraſiab l'enlévement de Cai Khoſru & de Frankis, d'envoyer des gens pour les ſuivre : mais ce Prince, à leur approche, ſe jeta dans ce grand fleuve, le paſſa heureuſement à la nage avec Guiu, & arriva enfin à la Cour de Caikaus, qui penſa mourir de joie en embraſſant la mere & le fils avec la plus grande tendreſſe.

Cette joie fut enſuite un peu troublée par la diſcorde que la ſucceſſion mit entre les plus Grands de la Cour ; car pluſieurs ſoutenoient le parti de Frâiborz ou Faramorz, frere de Siaveſch & oncle de Cai Khoſru, repréſentant au Roi qu'il ne pouvoit pas ôter la ſucceſſion à ſon fils, qui étoit entré dans tous les droits de ſon frere aîné depuis ſa mort, & que d'ailleurs Cai Khoſru étoit iſſu d'un ſang mêlé avec celui des Turcs, ennemis capitaux des Perſans.

Cependant Guiu, fils de Ghudarz, dont l'autorité étoit très-grande, appuyoit le parti du neveu contre celui de l'oncle, par le droit de la repréſentation. Le Roi, pour vider ce différend, s'aviſa d'un expédient qui favoriſoit l'état préſent de ſes affaires ; car il faiſoit alors la guerre dans la Province d'Adherbigian, & ne pouvant ſe rendre maître de la ville d'Ardebil, il donna des troupes à Fraiborz, & d'autres en pareil nombre à Cai Khoſru, leur déclarant à tous deux que celui qui prendroit cette ville d'aſſaut, auroit ſa ſucceſſion & la couronne de Perſe pour prix de la victoire. Fraiborz, aidé de Thus ſon oncle,

fit ſes derniers efforts pour réduire cette ville à l'obéiſſance du Roi : mais ce fut inutilement ; car la gloire de cette entrepriſe, auſſi bien que la ſucceſſion à la couronne, étoit deſtinée du Ciel à Cai Khoſru. En effet, ce Prince réuſſit ſi bien dans ſes attaques, que ſon grand-pere le voyant retourner victorieux, lui mit le ſceptre en main, & ſe retira du monde, après avoir régné cent cinquante ans.

CAIKAUS, ſurnommé *Ezzeddin*, étoit fils de Cai Khoſru Gaiatheddin, ſeptieme Sultan des Selgiucides, de la Dynaſtie de Rum, c'eſt-à-dire de la Race de ceux qui ont régné dans la Natolie & aux environs. Il mourut de phthiſie, l'an de l'Hégire 609, après avoir régné ſeulement un an, & Alaheddin-Caicobad ſon frere lui ſuccéda.

CAIKHAN, fils d'Olgia-Khan, fils de Dib-Bacui, deſcendoit en ligne directe & maſculine d'Iafeth-Ben-Nuh, qui eſt Japhet fils de Noé, au rapport des Généalogiſtes Turcs de la Famille Ottomane. Il paſſa de la Province du Turkeſtan dans la Perſe avec les Selgiucides, & s'arrêta en la ville de Makhan ou Mahan, ſituée près de celle de Meru Schahgian, une des Métropoles de la Province de Khoraſan.

Dans le temps que les Mogols ou Tartares firent, ſous la conduite de Genghizkhan, leur grande irruption dans la Perſe, Caikhan quitta le Khoraſan, & vint s'établir avec ſa famille dans le pays de Khelath ou Akhlat en Arménie ; & c'eſt de ce Prince que Soliman-Schah, fils de

Cai-Alp, & aïeul d'Othman, premier Sultan des Othmanides, tire ſon extraction. Voilà l'origine la plus ancienne & la plus certaine que nous ayons de la famille Ottomane.

CAI KHOSRAU ou CAI KHOSRU, troiſieme Roi de Perſe de la Dynaſtie ou Race des Caianides, étoit fils de Siaveſch fils de Caikaus, fils de Caicobad. Sa mere ſe nommoit *Frankis*, & étoit fille d'Afraſiab, Roi du Turkeſtan, lequel avoit été maître pendant quelque temps de la Perſe ſous la Dynaſtie précédente des Piſchdadiens.

Il naquit quatre mois après la mort de ſon pere, & fut élevé par Piran-Viſſeh, puis conduit en Perſe par Guiu, fils de Gudarz. Lorſque ce Prince fut arrivé à la Cour de Perſe, il trouva un fort parti élevé contre lui; car Thus, fils de Naudar, & oncle paternel de Caikaus, favoriſoit les prétentions de Fraiborz ou Faramorz, qui reſtoit ſeul des enfans du Roi, & vouloit qu'il fût préféré à Cai Khoſru ſon neveu : mais la priſe du château de Bahaman dans la ville d'Ardebil décida en ſa faveur.

Cai Khoſru étant devenu paiſible poſſeſſeur de la couronne de Perſe, par la renonciation de ſon aïeul, porta la guerre dans le Turkeſtan, pour venger la mort de ſon pere : mais après pluſieurs combats donnés de part & d'autre qui ne décidoient rien, la guerre fut réduite à un combat d honneur qui ſe fit entre douze Turcs & douze Perſans, ou, comme on les appeloit alors, entre douze *Touraniens* & douze *Iraniens*. Ce combat, qui eſt fort fameux dans les Hiſtoires

de Perſe, eſt nommé en Perſien *genk duazdé Rokh*, c'eſt-à-dire le combat des douze Preux ou des douze Héros. C'eſt de ce nom de *Rokh* que la piece des échécs que nous appelons le *Chevalier* ou la *Tour*, eſt nommée en Perſien *Rokh*, dont les Italiens ont fait le nom de *Rocco* qu'ils lui donnent.

Le combat ſe termina heureuſement pour les Perſans; car ils défirent les Turcs, & cette victoire rétablit la paix entre ces deux nations. Elle ne fut pas néanmoins de longue durée. Schaidah, fils d'Afraſiab, ayant fait une courſe dans la Province qui porte aujourd'hui le nom de *Khuarezm*, Cai Khoſru y envoya Roſtam, qui le combattit & le tua de ſa propre main; ce qui fut cauſe que la guerre s'échauffa de plus en plus: cependant Cai Khoſru remporta tant d'avantages ſur les Turcs, qu'il obligea Afraſiab & Garſiaveſch ſon frere, de s'enfuir du côté de l'Adherbigian, leur ayant coupé entiérement le chemin du Turkeſtan.

Ces deux Princes fugitifs ne pouvant rentrer dans leurs Etats du côté du Gihon, furent obligés de prendre la route de l'Adherbigian, pour s'ouvrir un chemin au deſſus de la mer Caſpienne, par la vaſte campagne de Capgiak, au milieu du pays des Khozares: mais après avoir couru pendant quelque temps de Province en Province, avec le peu de troupes qui leur reſtoit, ils furent enfin pouſſés dans les montagnes de la Médie, & enveloppés par les troupes de Cai Khoſru, qui les défit entiérement & leur fit perdre la vie.

Cai Khoſru vécut, ſelon le calcul des Perſans,

quatre-vingt-dix ans, & en régna ſoixante. Il déclara pour ſucceſſeur ſon fils Lohoraſp, qu'il mit en poſſeſſion de ſes Etats avant ſa mort; car il choiſit la montagne de Diamgué ou Dilemgué, dans la Province de Ghilan, pour y faire ſa retraite, & vaquer ſeulement au ſervice de Dieu.

Pendant ſon regne il parut un dragon ou ſerpent monſtrueux dans les montagnes qui ſéparent l'Iraque d'avec la Perſe, auquel on donnoit le nom de *Gavſchid* : cet horrible animal faiſoit un tel dégât dans tout le pays, que les peuples épouvantés abandonnoient leurs maiſons & fuyoient de tous les côtés. Cai Khoſru entreprit de l'exterminer; il lui donna long-temps la chaſſe, & enfin, après l'avoir trouvé, il le combattit & le tua de ſa propre main. Il fit bâtir enſuite ſur le lieu un Pyrée, ou Maiſon conſacrée au feu, appelée par les Mages de Perſe *Ateſch gheda*, & ce Pyrée retenant le nom du ſerpent, eſt renommé par toute la Perſe, & conſerve juſqu'à préſent le nom de *Deir Gavſchid*, c'eſt-à-dire le *Temple de Gavſchid.*

Khondemir dit dans la vie de ce Prince, qu'il poſſedoit à un ſouverain degré toutes les vertus royales; que dès l'entrée de ſon regne, il envoya ſon oncle Fraiborz à la tête de trente mille chevaux, pour faire la guerre à Afraſiab, & voulut que Thus fils de Naudar, ſon oncle, qui avoit plus d'expérience que lui, l'accompagnât dans cette expédition.

Lorſque ces Princes prirent congé de Cai Khoſru, il leur dit : » Vous ſaurez que mon pere » Siaveſch, avant que d'épouſer la Princeſſe

» Frankis ma mere, avoit déjà eu un fils d'une des » filles de Piran-Viſſeh, qui l'avoit autrefois con- » duit de Perſe dans le Turkeſtan; ce fils, qui eſt » par conſéquent mon frere, s'appelle *Furudé*, » & il eſt Gouverneur d'une des places que vous » trouverez ſur la frontiere du pays où je vous » envoie. Je vous ordonne donc, que ſi l'occaſion » ſe préſente d'avoir affaire à lui, vous le ména- » giez de telle ſorte, qu'il ne lui arrive aucun » mal de votre part; mais qu'au contraire vous » lui rendiez toute ſorte de reſpect, & que » vous lui faſſiez le plus d'honnêtetés que vous » pourrez «.

Les Princes, après avoir reçu ces ordres, partirent pour l'armée, qui marcha auſſi-tôt vers le Turkeſtan, & Furudé fut le premier de tous qui leur fit tête. Ce Prince voyant que les Perſans s'approchoient de ſa place, emporté par une fougue de jeuneſſe & de bravoure, voulut aller les reconnoître & eſcarmoucher avec eux. Thus, qui commandoit l'avant-garde, voyant ce jeune Prince qui les attaquoit avec tant de courage & d'intrépidité, s'informa qui il pouvoit être: ayant appris que c'étoit le frere de Cai Khoſru, il l'envoya prier auſſi-tôt de ſe retirer, lui faiſant connoître que la partie n'étoit pas égale: mais Furudé, nonobſtant cet avis, ne laiſſa pas de s'engager toujours de plus en plus dans la mêlée; enfin Thus lui fit ſavoir les ordres qu'il avoit de Cai Khoſru touchant ſa perſonne. Le Prince refuſant d'obéir, ne voulut jamais ſe retirer du combat; de ſorte qu'à la fin il y trouva la mort, au grand regret des Perſans, qui euſſent bien voulu, en exécutant les ordres du

Roi, épargner le ſang royal de leur Monarque.

Cai Khoſru ayant appris cette fâcheuſe nouvelle, fut inconſolable; puis paſſant tout d'un coup de la douleur à une extrême colere contre Thus, qu'il prétendoit n'avoir pas bien exécuté ſes ordres, il écrivit à Fraiborz qu'il le faiſoit ſeul Général de ſes armées, & qu'il eût à ſe ſaiſir de la perſonne de Thus, & de l'envoyer priſonnier à la Cour.

Fraiborz exécuta ponctuellement les ordres du Roi, & après avoir paſſé à gué le Gihon, pouſſa bien avant dans la Tranſoxane, où il eut d'abord à combattre contre Piran-Viſſeh, qui étoit le plus ancien & le plus expérimenté Capitaine des Turcs. Fraiborz ne trouva pas ſon compte avec ce vieux Général, comme il avoit fait avec le jeune Furudé; car il fut obligé de ſe battre en retraite, où perdant toujours beaucoup de ſes gens, il ne trouva point d'autre ſalut que dans la fuite, pendant laquelle on dit que Gudarz, qui commandoit l'arriere-garde, perdit plus de ſoixante-dix perſonnes de ſa ſeule famille.

Auſſi-tôt que Cai Khoſru eut reçu la nouvelle de cette déroute, il ôta le commandement de l'armée à Fraiborz, & le donna à Gudarz, qui avoit conſervé le reſte de l'armée, & lui envoya un renfort conſidérable, avec ordre de tenter un ſecond combat. Thus cependant, qui avoit été conduit priſonnier à la Cour, ſe juſtifia pleinement devant le Roi, & fut renvoyé auſſi avec de nouvelles troupes pour joindre Gudarz.

Les Turcs victorieux remporterent encore tout l'avantage qu'ils pouvoient déſirer ſur cette nouvelle armée, & pouſſerent les Perſans juſque

dans les montagnes du Khoraſan, où ils les contraignirent de ſe retrancher & de ſe fortifier devant eux. Ce fut là que Roſtam les joignit avec ſes troupes : mais auſſi, de l'autre côté, Afraſiab ſe trouva renforcé par le Khacan ou Roi du Cathay, qui avoit une armée conſidérable, & par Sangal, Roi des Indes, dont les forces n'étoient pas inférieures à celles des Cathaiens.

Il ſe donna pour lors une des plus ſanglantes batailles dont on ait jamais entendu parler. Roſtam, dont la valeur ſurpaſſoit celle des plus grands Capitaines de ſon ſiecle, y fit des choſes ſurprenantes & preſque incroyables. Il y fit priſonniers de ſa main le Roi du Cathay, & Kiamus, un des Généraux d'Afraſiab. Enfin, après un combat très-opiniâtre, la victoire demeura entiere du côté des Perſans, leſquels, après avoir fait repaſſer le Gihon aux Turcs, retournerent triomphans chez eux.

Cette bataille perdue n'empêcha pas qu'Afraſiab n'attaquât derechef Cai Khoſru. Ce Prince ſe voyant toujours harcelé par un ennemi qui ne prenoit ni ne lui donnoit aucun repos, voulut enfin terminer cette guerre, & marcha en perſonne, avec toutes ſes forces contre Afraſiab. Le premier choc des deux armées fut ſi rude, que Piran-Viſſeh, ce grand Capitaine du Turkeſtan, y perdit la vie. Quand Gudarz le vit mort, il deſcendit de cheval, & ſe reſſouvenant de tous les bons offices qu'il avoit rendus autrefois à Siaveſch & à Cai Khoſru, il embraſſa ſon corps, l'arroſa de ſes larmes, & lui fit rendre les derniers honneurs de la ſépulture.

Afraſiab n'eut pas plus tôt appris la mort de

Piran-Viſſeh, qu'il commanda à ſon propre fils, nommé *Schidah*, d'aller remplir ſa place, & de chercher l'armée victorieuſe de Cai Khoſru, pour lui livrer une ſeconde bataille. Schidad la trouva dans la plaine de Khuarezm, ville capitale d'une Province qui s'étend vers les embouchures du Gihon dans la mer Caſpienne. Il l'attaqua auſſitôt; mais il fut tué d'abord dans les premiers rangs, & ſon armée taillée en pieces.

Cai Khoſru étant encore ſur le lieu où la bataille s'étoit donnée, prononça en langue Perſienne ces paroles : *Khuarezmi bud*, qui ſignifient, *J'ai eu le ſuccès tel que je le déſirois*; & c'eſt de ces paroles, que la plaine & la Province où le combat s'étoit donné ont tiré le nom de *Khuarezm* qu'elles portent aujourd'hui.

Après cette victoire remarquable, Cai Khoſru pourſuivit ſes ennemis bien avant dans le Turkeſtan, & attaqua la capitale du pays où Afraſiab faiſoit ſa réſidence. Ce Prince ne s'y croyant pas en ſûreté, prit la fuite & abandonna la ville, qui ſe rendit auſſi-tôt aux Perſans à compoſition. Afraſiab cependant, qui couroit fugitif de Province en Province, fut enfin renfermé dans les montagnes de l'Adherbigian, & tomba peu de temps après entre les mains de Cai Khoſru, qui lui ôta la vie.

Ce fut depuis cette conquête du pays d'au delà du Gihon, que les Perſans établirent le ſiége de leur Empire dans la ville de Balkhe en Khoraſan, pour tenir plus aiſément ſous leur joug les peuples du Turkeſtan; & Cai Khoſru y continua ſon ſéjour, juſqu'à ce qu'ayant pris la réſolution de quitter les affaires du monde, il

mit ſa couronne ſur la tête de Lohorasb ſon fils, & ſe retira en un lieu ſi déſert & ſi écarté, que l'on n'apprit plus depuis ce temps-là aucune nouvelle de lui.

Pluſieurs de ſes ſujets ont cru que ce Prince devoit être mis au nombre des Prophetes & des Envoyés de Dieu; car il fit, avant ſa retraite, une action qui n'avoit point eu d'exemple avant lui, & qui n'a été imitée par aucun de ſes ſucceſſeurs; c'eſt qu'il fit reſtituer à ſes ſujets toutes les ſommes qui avoient été levées ſur eux, dont l'emploi n'avoit pas été fait au profit de l'Etat; il fit faire la même reſtitution à l'égard des levées de deniers qui avoient été faites par ſes prédéceſſeurs.

Saadi rapporte dans ſon Guliſtan l'inſcription ſuivante, que ce Prince fit graver autour de ſa couronne : *Que nous ſert une longue vie dans la poſſeſſion des grandeurs de la terre, ſi les autres hommes mortels comme nous doivent un jour fouler aux pieds notre orgueil ? Cette couronne, qui eſt venue de main en main juſqu'à moi, doit paſſer bientôt & ſucceſſivement ſur la tête de pluſieurs autres.*

CAI KHOSRU-GAIATHEDDIN, fils de Kilige fils de Maſſud, eſt le cinquieme ou le ſixieme (car les Hiſtoriens varient) Sultan de la Dynaſtie des Selgiucides de Rum ou de la Natolie. Il diſputa la couronne de ſon pere avec Soliman ſon frere aîné, & enſuite avec Kilige-Arſlan, fils de Soliman, ſon neveu. Il empriſonna celui-ci, & régna dans les Etats qu'il avoit uſurpés pendant l'eſpace de ſix ans, juſqu'en l'an de l'Hégire 609.

CAI KHOSRU-GAIATHEDDIN, ſecond du nom, fils de Caicobad, dixieme Sultan des Selgiucides, fut chaſſé par les Mogols ou Tartares de ſes Etats de Natolie & d'Arménie, après un regne de huit ans, l'an de l'Hégire 644.

CAI KHOSRU, troiſieme du nom, fils de Soliman fils de Cai Khoſru ſecond du nom, fut le douzieme des Sultans Selgiucides de Rum, étant encore enfant. Abaka-Khan, Empereur des Mogols, épouſa ſa mere, & lui donna pour tuteur Pervaneh-Kaſchi. Il régna dix-huit ans, à la fin deſquels il fut tué l'an 682 de l'Hégire, par l'ordre d'Ahmed-Khan, Empereur des Mogols ou Tartares; & Maſſud, fils de Caikaus, fut établi enſuite ſon ſucceſſeur par Argun-Khan, qui avoit ſuccédé à Ahmed-Khan.

CAIKHTU ou KAICHTU, que l'on prononce *Gaikhtu*, Empereur des Mogols ou Tartares de la Race de Genghizkhan. Il ſuccéda à Argoun-Khan, & eut pour ſucceſſeur Baidu-Khan, qui le fit mourir. On l'appelle ſouvent *Kangiatu* ou *Gangiatu*.

CAINAN-BEN-ANOSCH; c'eſt le Patriarche Cainan, fils d'Enos & pere de Malaleel, qui a été un des Monarques univerſels du Monde, ſelon les Chroniques fabuleuſes des Orientaux.

Il y a un autre Cainan, fils d'Arphaclad & pere de Saleh, que les Hébreux ne connoiſſent point, non plus que les Samaritains : mais les autres Orientaux, qui l'ont pris dans la Verſion des Septante, le font Auteur de l'Aſtronomie, &

& le fondateur de la ville de Harran en Méſopotamie.

CAIRAVAN ou CAIROAN. Le mot de *Cairavan* ou *Kairavan* ſignifie proprement & généralement une troupe de Voyageurs ou Marchands qui ſe joignent enſemble pour marcher avec plus de ſûreté dans les pays étrangers : c'eſt ce que l'on appelle ordinairement en notre langue une *Caravane*; & en ce ſens, le mot Arabe tire ſon origine du Perſien *Keruan*.

Ce nom a été donné auſſi en particulier à une ville que les Anciens ont appelée *Cyrene*, & à une Province qui porte le nom de *Cyrenaïque*.

Les Arabes prétendent que cette ville a été bâtie par Akebah-Ben-Amer-Al-Sahabi, dans la Province qu'Afrikin-Ben-Kis, ſurnommé *Al-Hemiari*, conquit ſur Girgir, Roi de ce pays-là, qui a porté depuis le nom d'*Afrikiah*.

Elle fut priſe par les Arabes Muſulmans, l'an 46 de l'Hégire, ſous le Khalifat de Moavie, qui la fit démolir pour en bâtir une autre aſſez près, qui a porté le même nom. Elle appartient à la Province d'Afrikiah, que les Anciens appeloient l'*Afrique* proprement dite; mais elle ne doit pas ſon origine à une Caravane qui s'y arrêta, comme quelques Hiſtoriens l'ont écrit.

Cette ville devint par ſucceſſion de temps le Siége royal, & la Capitale des Etats que les Fathimites conquirent en Afrique. Obeidallah-Abulcaſſem, ſurnommé *Mahadi*, premier Khalife des Fathimites en Egypte, y établit ſon ſéjour.

Caiem ſon fils la quitta, & fixa ſa demeure à

Mahadie, que ſon pere avoit fait bâtir fort proche de Cairoan.

Al-Manſur & Al-Moëz, ſucceſſeurs de Caiem, demeurerent auſſi à Mahadie, & ne retournerent plus à Cairoan, juſqu'à ce que ce dernier ayant conquis l'Egypte & fait bâtir le Caire, y tranſféra le ſiége de ſon Empire.

Le pays de Cairoan ou la Cyrenaïque reçut encore des Evêques du Patriarche d'Alexandrie, l'an 223 de l'Hégire, ſous le regne de Motaſſem, huitieme Khalife de la Race des Abbaſſides. Depuis ce temps-là, nous n'avons point aucune connoiſſance du Chriſtianiſme de cette Province.

L'an 696 de l'Hégire, Cairoan avoit encore un Roi particulier, Arabe de nation, qui fut dépouillé d'une partie de ſes Etats par Dragut, qui commandoit dans la ville de Tripoli pour Soliman, ſecond du nom, Empereur des Turcs. Les Hiſtoriens de ce temps-là nomment cette ville *Carvenna* & *Carvenne.*

Sanhagi, qui a écrit l'Hiſtoire de Cairoan ſous le titre d'*Akhbar Cairoan*, remarque auſſi bien que les Géographes Orientaux, qu'il n'y a point d'autre eau en cette ville que celle des puits & des citernes. Les Tables Arabiques lui donnent 41 degrés de longitude, & 31 degrés 40 de latitude ſeptentrionale.

CAIUMARATH, premier Roi de Perſe, que quelques Hiſtoriens de cette nation croient avoir été le premier Roi du Monde, & le même que l'Adam des Hébreux. Leurs ſentimens cependant ſont fort partagés ſur le temps auquel

ce Monarque vivoit ; car les uns diſent qu'il n'étoit que fils d'Adam & frere de Seth, & les autres le font fils de Mahaleel & contemporain d'Enokh.

Beidhavi, avec la plupart des Hiſtoriens Arabes, ſoutient dans ſon Livre intitulé *Nedham al tavarikh*, que Caiumarath n'a vécu qu'après le déluge, & combat l'opinion de Gazali, lequel, dans ſon Ouvrage de *Vaſſaia al moluk*, le fait régner avant ce temps-là. Il ſoutient que Caiumarath étoit fils de Sem fils de Noé ; qu'il n'eſt ni le premier Adam, ni le ſecond, mais ſeulement le troiſieme ; & qu'il ne doit tenir le rang du premier qu'à l'égard des Perſans.

L'Auteur du *Tarikh Montekheb* ou *Chronique choiſie*, donne à Caiumarath pour pere Velad, fils de Sem, dont il n'étoit par conſéquent que le petit-fils ; mais, quoi qu'il en ſoit de cette généalogie, Caiumarath eſt reconnu ſans contredit pour le premier qui ait monté ſur un trône, qui ait porté le tage ou la couronne royale, & qui ait levé tribut ſur les peuples, ſelon Ferduſſi dans ſon *Schah Nameh* ou *Hiſtoire Royale de Perſe*.

On donne ordinairement à ce Monarque mille ans de vie & cinq cent ſoixante de regne : mais Ferduſſi réduit les années de ſon regne, qui eut quelque interruption, aux trente dernieres, qu'il reprit la couronne après la mort de ſon fils, comme l'on verra plus bas. Il commença le premier à bâtir des maiſons & des villes ; car les hommes, juſqu'à ſon temps, n'avoient point eu d'autres habitations que les cavernes ; on lui attribue la fondation des villes de Balkhe, d'Iſte,

khare, & de Damavend, dans les Provinces qu'il avoit ſubjuguées ; car ſon pays natal & le ſiége de ſon Empire étoit la Province d'Adherbigian, que l'on peut appeler la Médie.

On dit que ce même Roi fut auſſi l'inventeur des étoffes de poil, de laine, de coton & de ſoie, dont il enſeigna la fabrique & l'uſage, faiſant quitter aux hommes les peaux dont ils s'habilloient, ainſi que leurs cavernes. C'eſt de lui que l'on tient l'uſage de la fronde & des autres inſtrumens propres à jeter des pierres, qui étoient les ſeules armes de ces temps-là.

Si Caiumarath fut le premier des hommes qui jouit de la ſouveraineté, il fut auſſi le premier à s'en dégoûter ; car l'on dit qu'il s'en dépouilla pour retourner dans ſa premiere demeure, qui étoit une grotte, où il vaquoit à prier & à adorer le Créateur de toutes choſes, après avoir remis ſon ſceptre & ſa couronne entre les mains de Siamek ſon fils.

Caiumarath fut le premier Roi & le fondateur de la premiere Dynaſtie de Perſe, qui porte le nom de *Piſchdadiens* ; ce ſont proprement les anciens Rois des Aſſyriens, des Babyloniens, des Medes, & des Perſes.

Khondemir remarque que Caiumarath fut le premier qui ſe fit baiſer les pieds par ſes ſujets, coutume que les Rois de Perſe ont conſervée depuis ce temps-là juſqu'à préſent : on appelle cette cérémonie en langue Perſienne *Paibus* & *Ruizemin*. Il ajoute auſſi que ce Prince voulut être qualifié par honneur du nom & du titre d'*Adam*, & qu'il établit le trône de ſon Empire dans la Province d'Adherbigian, où les

premiers enfans de Noé firent apparemment leur demeure, après leur ſortie de l'arche, qu'ils firent au pied du mont Ararat qui eſt dans cette Province.

Caiumarath, ajoute cet Auteur, avoit un frere qui ſe ſépara de lui pour s'établir ailleurs; quelque temps après, les deux freres ſe cherchant l'un l'autre, ſe rencontrerent auprès d'un lieu du Khoraſan qu'ils nommerent *Balkhe*, à cauſe des embraſſemens mutuels qu'ils s'étoient donnés l'un l'autre à cette entrevue.

Ce Prince eut deux enfans, dont l'aîné, nommé *Nathek*, fut tué par des brigands dans les montagnes de Damavend où il chaſſoit. Le ſecond, appelé *Siamek*, fut celui auquel il remit ſa couronne en ſe retirant du monde : mais il ne lui ſurvécut pas; car il fut aſſaſſiné par les Géans, après un regne de peu d'années.

Cet accident obligea Caiumarath à quitter ſa retraite & à remonter ſur le trône, pour venger la mort de ſon fils. Après avoir recouvré le corps de ſon fils, il le fit inhumer, & fit allumer ſur ſa foſſe un grand feu qui y fut toujours depuis entretenu, & que l'on croit avoir été l'origine du culte ſuperſtitieux du Feu, dont les Perſans firent dans la ſuite leur Divinité.

On trouve dans une ancienne Hiſtoire ou Roman qui porte le nom de *Caiumarath Nameh*, c'eſt-à-dire l'*Hiſtoire de Caiumarath*, une tradition qui a beaucoup de rapport avec les rêveries des Rabbins. Cette narration fabuleuſe porte qu'Adam, après avoir péché, fut ſéparé d'Eve pendant un long eſpace de temps; & comme il la chériſſoit tendrement, il la chercha auſſi avec

beaucoup d'inquiétude : mais Dieu qui vouloit lui faire ſentir la peine de ſon péché, ne permit pas qu'il la rencontrât ſi tôt, quoiqu'elle fût ſur la même montagne que lui, ſavoir ſur le mont Arafat, qui eſt auprès de la Mecque, où ces deux premiers époux firent pluſieurs tours inutilement.

Adam s'étant endormi, & ayant le viſage d'Eve ſa femme fortement imprimé dans ſon imagination, crut l'embraſſer. Cette image amoureuſe cauſa en lui le même effet que la véritable poſſeſſion auroit pu produire ; de ſorte que la ſemence féconde de ce premier pere des hommes étant tombée à terre, il s'en forma une plante qui prit la figure humaine, & devint enfin le Caiumarath dont nous parlons.

Les Rabbins diſent une choſe aſſez ſemblable ; car ils ont imaginé qu'Adam, pendant le temps qu'ils appellent de ſon deuil, cauſé par la mort de ſon fils Abel, ſe ſépara d'Eve ſa femme, & que ne pouvant, pendant cette ſéparation, engendrer des hommes, il produiſit des Ginnes, que nous appelons des *Eſprits follets*.

C'eſt par rapport à cette Tradition Orientale que quelques anciens Docteurs Chrétiens ont cru, ou au moins avancé, que les Anges avoient des corps, & leur ont appliqué ce qui eſt dit dans la Geneſe des enfans de Dieu qui convoiterent les filles des hommes.

Les Auteurs Orientaux ne ſont pas d'accord ſur la Religion de Caiumarath ; car quelques-uns veulent qu'il ait embraſſé celle des Patriarches Seth & Enokh : mais les autres le font Auteur du Magiſme, c'eſt-à-dire de l'ancienne Religion

des Mages de Perſe, qui ſont les Adorateurs du Feu, laquelle Zoroaſtre rétablit après quelques ſiecles.

Il y a auſſi des Hiſtoriens qui mettent un interregne de deux cents ans entre Caiumarath & Huſchenk ſon petit-fils, qui lui ſuccéda.

CALAUN ou KELAUN, ſurnommé *Malek-Al-Manſur-Saifeddin*, ſeptieme Roi d'Egypte de la premiere Dynaſtie des Mamlucs ſurnommés *Baharites*. Il porta auſſi le ſurnom de *Salehi* & de *Nagmi*, parce que ſon Maître Saleh-Nagmeddin l'avoit acheté autrefois mille dinars d'or; ce qui donna occaſion de le ſurnommer encore *Al-Alfi*, *alf* ſignifiant en Arabe *mille*.

Il commença ſon regne l'an de l'Hégire 678, après que Malek-Al-Adel-Badreddin-Salamech eut été dépoſſédé, & alla d'abord attaquer Sankar-Al-Aſchkar, Gouverneur de Damas, qui s'étoit fait proclamer Sultan dans cette ville ſous le nom de *Malek-Al-Kamel* : mais ce nouveau Sultan fut bientôt défait, & ſa révolte ne ſervit qu'à lui faire perdre ſon gouvernement, qui fut donné à Lagin ſon Lieutenant, proclamé depuis Sultan d'Egypte, l'an 696 de l'Hégire.

Calaun ſe trouvoit paiſible poſſeſſeur de l'Egypte & de la Syrie l'an 679; mais il eut l'année ſuivante une grande guerre à ſoutenir contre Abaka-Khan, fils de Holagu, Empereur des Mogols ou Tartares. Ce Mogol aſſiégea la ville de Rohabah en Syrie, & envoya de là Mangu-Timur, ſon frere, avec quatre-vingt mille chevaux vers Damas. Le Sultan partit d'Egypte avec ſes Mamlucs, & combattit ſi vaillamment contre

les Tartares, qu'il défit entiérement leur armée dans la campagne de Hems ou Emeſſe, contraignit Mangu-Timur de prendre la fuite, & Abaka même de quitter le ſiége de Rohabah, pour ſe retirer bien avant dans la Perſe.

L'an de l'Hégire 681, Abaka-Khan etant mort après dix-ſept ans de regne, ſon frere Nikudar-Oglan lui ſuccéda, & ayant embraſſé la Religion Mahométane, ſe fit nommer *Ahmed-Khan*. Ce Prince ne fut pas plus tôt élevé ſur le trône, qu'il envoya le Scheikh Cothbeddin Mahmud-Alſchirazi en ambaſſade à Calaun, pour lui donner part de ſa converſion au Muſulmaniſme, & lui faire entendre en même temps qu'il vouloit vivre en bonne intelligence avec lui & avec tous les Muſulmans : mais le regne de ce Prince fut fort court ; car Argun, fils d'Abaka, lui ôta ſes Etats & la vie l'an 682.

Le Sultan vécut en très-bonne intelligence avec Argun-Khan ; ce qui lui donna occaſion de pacifier ſes Etats au dedans : à cet effet, il attaqua & prit le fort château de Crak ſur les enfans du défunt Sultan Bibars, dont l'un ſe nommoit *Khedher*, & l'autre *Salamech*.

L'an 688, le Sultan Calaun aſſiégea la ville de Tripoli en Syrie, & la prit par force : elle fut entiérement pillée, & l'on dit que les Egyptiens y trouverent de très-grandes richeſſes ; car les Francs, ſur leſquels elle fut priſe, la tenoient depuis l'an 503 de l'Hégire, & s'y étoient maintenus contre tous les efforts que Saladin & les autres Rois d'Egypte & de Syrie avoient faits pour les en chaſſer.

Ce Sultan fit démolir les fortifications & les

maiſons de Tripoli, & la fit rebâtir en l'état qu'elle eſt aujourd'hui. Cette expédition fut la derniere qu'il fit; car il mourut l'année ſuivante 689 de l'Hégire, après avoir régné près d'onze ans, & laiſſé ſa couronne à ſon fils Salaheddin-Khalil, qui fut ſurnommé *Malek-Al-Aſchraf.*

CALENDER, eſpece de Derviches qui ſont répandus dans la Perſe & dans la Turquie, dont la vie religieuſe n'eſt pas généralement approuvée par les Mahométans, parce que leurs mœurs ne ſe trouvent pas ſi réglées que celles de quelques autres Derviches, qu'ils eſtiment davantage. Saadi, dans ſon Guliſtan, les taxe de gourmandiſe, lorſqu'il dit que les ſages prennent leurs repas dans des intervalles éloignés; les honnêtes gens ne mangent jamais trop; les dévots n'en prennent qu'autant qu'il leur en faut pour vivre & ne pas mourir : mais les jeunes gens ont accoutumé de manger juſqu'à ce qu'on leur ôte le plat, & les vieillards juſqu'à ce que la ſueur leur monte au viſage.

Il finit par les Calenders, qui ne ſortent jamais de table, tant que la reſpiration leur dure, & qu'il y reſte quelque choſe à manger. Il dit auſſi dans un autre endroit, que deux ſortes de perſonnes ne doivent pas être ſans ſouci; ſavoir, un Marchand dont le vaiſſeau s'eſt perdu, & un riche héritier qui eſt tombé entre les mains des Calenders.

L'an 898 de l'Hégire, un Calender s'approchant de Bajazet ſecond, qui retournoit d'Albanie à Andrinople, mit la main à un ſabre qu'il tenoit caché ſous ſon manteau de feutre, pour

l'aſſaſſiner : mais Iskender-Baſſa lui déchargea un ſi grand coup de ſa maſſe d'armes ſur la tête, qu'il le coucha par terre avant qu'il eût frappé le Sultan.

L'an 935, Calender Tcheleri ſe ſouleva dans la Natolie contre Soliman, qui envoya Ibrahim-Baſſa contre lui. Ce Calender, qui avoit peu de troupes, fut entiérement défait.

CAMAREDDIN-KHAN, Roi des Mogols, qui donna ſa fille en mariage à Tamerlan, après qu'il eut défait le Sultan Huſſain, & ſe fut rendu maître de Samarcand. Ils étoient tous deux de la Religion de Genghizkhan, & ennemis capitaux des Muſulmans ; c'eſt pourquoi Tamerlan obtint aiſément de lui tous les ſecours de troupes dont il avoit beſoin dans ſes entrepriſes.

CAMEL. Al-Malek-Al-Camel, Roi d'Egypte, étoit fils de Malek-Al-Adel-Abubecr, fils d'Aiub ou de Job, & par conſéquent neveu de Saladin, frere de Malek-Al-Adel. Il ſuccéda à ſon pere l'an 615 de l'Hégire ; & l'an 618, étant accompagné de ſes freres & d'autres Princes de ſa Maiſon, il aſſiégea les Francs dans la ville de Damiette, qu'ils tenoient depuis environ deux ans, & les obligea de ſe rendre, en ſtipulant la liberté des priſonniers faits de part & d'autre.

Ce Sultan, après s'être rendu maître de Damiette, en convertit la grande égliſe en Moſquée, & bâtit une nouvelle ville où le Nil ſe ſépare en deux branches au deſſus de Damiette. Il la nomma *Manſurah*, pour marque de ſa victoire,

& en étendit les murailles & les fortifications d'un côté juſqu'à Damiette, & de l'autre juſqu'à la ville nommée *Achmun*.

Cependant les Francs, qui recevoient tous les jours de grands ſecours de l'Europe, continuoient de faire la guerre dans la Syrie aux autres Sultans Aiubites; car c'eſt ainſi que s'appeloient les Princes régnans de la poſtérité de Saladin.

Malek-Al-Moadham, un d'entre eux, avoit fait démolir les murailles de Jéruſalem, de peur que les Francs ne s'en emparaſſent; de ſorte que Malek-Al-Camel, qui s'étoit rendu puiſſant en Syrie aux dépens de ſes freres & de ſes autres proches parens, fut enfin obligé de conclure la paix avec eux, & de leur abandonner Jeruſalem avec la plus grande partie de la Terre-Sainte.

En l'an 630 de l'Hégire, le Sultan Camel eut de grands démêlés en Syrie & en Méſopotamie avec Alaeddin-Caicobad, Sultan des Selgiucides de Natolie. Alaeddin prit ſur lui la ville de Roha ou Edeſſe : mais Camel la reprit quatre mois après; & ſans les Tartares, qui commençoient à le ſerrer de fort près, il auroit pourſuivi plus loin ſes conquêtes.

L'an 635, Malek-Al-Aſchraf-Muſſa, frere de Camel, étant mort à Damas, & ayant déclaré pour héritier de ſes Etats un de ſes autres freres, nommé *Malek-Al-Saleh-Iſmael*, Malek-Al-Camel partit auſſi-tôt d'Egypte, & vint l'aſſiéger dans cette ville. Malek-Al-Saleh fut obligé de ſe rendre à compoſition, & de recevoir en échange de la Principauté de Damas les villes de Baalbek, de Becâah, & de Boſra.

Auſſi-tôt que Camel ſe fut rendu maître de Damas, il envoya ſes troupes pour chaſſer Malek-Mogiahed de la ville de Hems ou d'Emeſſe : mais dans le temps qu'il pourſuivoit la conquête de la Syrie, & qu'il rouloit dans ſa tête de grands deſſeins contre les Francs, les Tartares, & les Selgiucides, qui confinoient de tous côtés ſes Etats, il mourut cette même année 635 dans la ville de Damas, après vingt années de regne en Egypte & en Syrie. L'on remarque qu'il lui arriva la même choſe qu'à Moavie, premier Khalife des Ommiades, lequel, après avoir commandé durant vingt ans dans Damas en qualité de Gouverneur, y régna vingt autres années avec la dignité & l'autorité de Khalife : de même, ce Sultan, après avoir gouverné ces Provinces pendant vingt ans, ſous l'autorité & dans la dépendance des autres Princes, il les gouverna encore autant de temps en maître abſolu & indépendant.

Malek-Al-Camel mourut avec la réputation d'un Prince ſage & ſavant. L'Egypte reçut de lui de grands avantages, & les Gens de Lettres en particulier lui eurent beaucoup d'obligation ; car il tenoit ſouvent des conférences & des diſputes dans ſon Palais, dans leſquelles il leur propoſoit lui-même pluſieurs difficultés, tantôt ſur les Belles-Lettres, & tantôt ſur la Juriſprudence Muſulmane ; & il ne les congédioit jamais, qu'il ne leur eût fait des préſens conſidérables.

Malek-Al-Saleh-Aiub ſon fils lui ſuccéda, l'an 636 de l'Hégire, dans les Etats de Syrie, & alla, l'année ſuivante, prendre poſſeſſion de ceux d'Egypte.

CANDAHAR, ville des Indes qui a donné ſon nom à une Province voiſine des Etats du Roi de Perſe. Cette ville, qui eſt forte plutôt par ſa ſituation que par ſes murailles, eſt dans la montagne que les Anciens ont appelée *Paropaniſus*, à 107 degrés, 40 de longitude, & à 33 degrés de latitude ſeptentrionale, ſelon les Tables Arabiques.

Il y a beaucoup d'apparence que c'eſt une des ſept villes bâties par Alexandre, auxquelles ce Prince donna ſon nom. En effet, elle eſt appelée ordinairement *Candar* par les anciens Hiſtoriens de Perſe, mot abrégé de celui d'*Eſcandar*, qui eſt le nom que les Orientaux donnent à Alexandre. Ce fut dans ce pays que les Turcomans s'établirent ſous le regne de Sangiar, Sultan de la Race des Selgiucides.

Le *Tarik Cavam al molk* rapporte qu'en l'an 304 de l'Hégire, ſous le Khalifat de Moctader, l'on trouva, en creuſant les fondemens d'une tour de Candahar, une cave ſouterraine dans laquelle il y avoit près de mille têtes d'Arabes attachées à une ſeule chaîne, qui s'étoient conſervées fort entieres depuis l'an 70 de l'Hégire; car l'on trouva cette date écrite ſur un papier qui étoit attaché avec un filet de ſoie à l'oreille de vingt-neuf des plus conſidérables d'entre eux, avec leur propre nom. Cela fit connoître que les Mahométans avoient pénétré juſque dans ces contrées dès le premier ſiecle du Mahométiſme.

CANGIATU-KHAN, fils d'Abaka-Khan, que quelques-uns appellent *Caikhtu*, étoit frere d'Argun-Khan, ſon prédéceſſeur, & lui ſuccéda,

l'an de l'Hégire 690, dans l'Empire des Mogols ou Tartares de la Dynaſtie de Genghizkhan.

Ce Prince vivoit dans la Natolie en particulier pendant le regne de ſon frere : mais auſſitôt qu'il fut mort ſans enfans, les Mogols lui envoyerent des députés pour l'inviter à prendre en main le gouvernement de l'Etat.

Ce n'eſt pas que tous fuſſent d'accord ſur ce choix; mais enfin, ſoit de gré ou de force, ils conſentirent unanimement qu'il montât ſur le trône. Ce Prince n'eut pas été plutôt reconnu par les peuples pour Souverain, qu'on apprit la nouvelle d'une déclaration de guerre dans la Natolie, où les Selgiucides étoient puiſſans.

Il fut donc obligé de partir auſſi-tôt à la tête de ſon armée, pour appaiſer ces troubles, & il remporta des avantages ſi conſidérables ſur ſes ennemis, que, toutes choſes étant pacifiées, il retourna triomphant dans ſa capitale l'an 691 de l'Hégire.

Cangiatu, après avoir terminé cette guerre, s'appliqua à régler les affaires de ſon Etat. Il donna le commandement général de ſes troupes à Bakibok, & la charge de Viſir à Sadreddin-Khaled, ſurnommé *Zengiani* : mais au lieu de tenir toujours en main le timon de ſes affaires, il en abandonna tellement la conduite à ſes Officiers, que les principaux d'entre les Mogols ſe laſſerent de ſouffrir plus long-temps d'être gouvernés par un Prince corrompu & livré à la débauche.

Thogagiar-Nuian, un des premiers Chefs de la nation, fut auſſi un des premiers à conjurer contre lui. Il ſollicita pour cet effet Baidu-Ogul,

petit-fils de Holagu, qui commandoit dans Bagdet, & lui fit offrir la couronne des Mogols, s'il vouloit s'approcher en diligence de la Cour. Baidu, après avoir été preſſé par pluſieurs Courriers de partir promptement, mit enfin ſes troupes en état de marcher.

Cangiatu cependant n'eut pas plus tôt appris ſa marche, qu'il alla au devant de lui avec une forte armée, & il l'auroit ſans doute vaincu, ſi Thogagiar, qui en commandoit l'aile droite, ne l'eût abandonné pour ſe joindre à Baidu.

Ce Prince ſe voyant ainſi trahi, & ne ſachant quel parti prendre, ſe retira enfin à Mogan : mais ce fut en ce lieu-là même que quelques Seigneurs Mogols, qu'il tenoit priſonniers dans le château de Tauris, ayant été délivrés par Baidu, le tuerent, l'an de l'Hégire 694, qui fut le cinquieme de ſon regne.

On dit que ce Prince, quoique débauché, avoit toujours fait rendre la juſtice la plus exacte à ſes ſujets ; qu'il n'avoit jamais fait mourir aucun innocent, & qu'il fut le plus vaillant de tous les Princes de la famille Ilekhanienne, qui eſt la poſtérité de Holagu. Son véritable nom étoit *Gaicatu*, qui ſignifie en langue Mogolienne *Eclatant* & *Reſplendiſſant*.

Mirkhond écrit qu'une des principales cauſes de la révolte des Mogols contre ce Prince, fut qu'il voulut établir parmi eux de la monnoie de carton, qui étoit en uſage dans le Cathai.

CANKELI & CANGHELI, Nation ou Tribu du Turkeſtan, qui eſt une des vingt-quatre entre leſquelles Oguz-Khan partagea tout ce vaſte pays.

L'origine du nom de cette Tribu vient de ce que ce grand Prince ayant remporté une victoire ſignalée ſur ſon pere & ſur ſes oncles, une partie de ſes troupes ramaſſa un ſi grand butin, que, ne le pouvant porter ſur leurs épaules, ils inventerent une machine à roues, que les Turcs appellent *Cangheli*, pour le tranſporter. Cette invention plut ſi fort à Oguz-Khan, qu'il voulut que ceux qui en étoient les auteurs en portaſſent auſſi le nom.

CANSO ou CANSU-ABUSAID, ſurnommé *Malek-Al-Daher*, dix-neuvieme Sultan de la ſeconde Dynaſtie des Mamluks, ſuccéda, contre ſa volonté, à Malek-Al-Naſſer ſon neveu, l'an 904 de l'Hégire. Il ne régna que vingt mois; car il fut dépoſſédé par les Circaſſiens vers la fin de l'année 905.

CANSO, ſurnommé *Khamſmiah*, à cauſe qu'il avoit été acheté par ſon maître cinq cents dinars d'or, porta le titre de Malek-Al-Aſchraf. Il avoit interrompu le regne de Malek-Al-Naſſer, dix-huitieme Sultan de la Dynaſtie des Circaſſiens, ſon prédéceſſeur; mais il ne jouit de la dignité royale que très-peu de temps; c'eſt pourquoi quelques-uns ne le comptent pas dans la ſuite des Rois ou Sultans d'Egypte de cette Dynaſtie.

CANSU ou CANSO, ſurnommé *Gavri*, eſt le même que Malek-Al-Aſchraf-Abulnaſr-Saifeddin (que nos Hiſtoriens appellent ordinairement *Campſon-Gauri*). Il avoit été eſclave & affranchi

affranchi de Malek-Al-Adel-Caietbai, & il fut élevé ſur le trône des Mamlucs Circaſſiens par un conſentement univerſel de toute la nation, l'an 906 de l'Hégire, après que Caietbai, ſon prédéceſſeur, vingt-unieme Sultan de cette Dynaſtie, eut été tué.

Les Hiſtoriens remarquent que ce Sultan fut contraint, par les menaces des Mamlucs, d'accepter la couronne, qu'il refuſoit ſincérement, & qu'il pleura à chaudes larmes, lorſque dans ſon couronnement on lui ceignit l'épée. Il régna aſſez paiſiblement près de ſeize ans, juſqu'à ce qu'ayant uni ſes intérêts à ceux de Schah-Iſmaël-Sofi, Roi de Perſe, contre Selim, premier du nom, Sultan des Turcs, il lui livra bataille proche d'Alep, l'an de l'Hégire 922.

Le Sultan Canſo ſe comporta dans cette bataille en grand Capitaine, & il auroit pu s'en promettre tout l'avantage, ſans la déſertion de ſes Soldats, qui l'obligea de ſe retirer. Ce fut dans cette retraite qu'étant tombé de cheval, il fut écraſé ſous les pieds de ſa propre cavalerie, qui fuyoit en déroute. Il eut pour ſucceſſeur Thuman-Bai, vingt-troiſieme & dernier Sultan de cette Dynaſtie.

CAPUDAN-BACHA ou PACHA. C'eſt ainſi que les Turcs appellent leur Amiral, qui eſt auſſi Beghlerbeg ou Gouverneur général des iſles de l'Archipel. Il a pour ſa réſidence la ville de Galipoli en terre ferme. Ce mot de *Capudan* ne vient point de *Capi* ou *Capu*, qui ſignifie en Turc *Porte*; mais de l'Italien *Capitano*. Les Turcs appellent auſſi *Capudan-Reis* &

Reis-Bachi celui que nous appelons le *Pilote Royal.*

CARA-CATHAI, le Cathai noir; c'eſt la partie du Cathai qui eſt la plus couverte de forêts; on l'appelle auſſi *Cara-Cotan* & *Cara-Khotan.*

Le Roi de ce pays-là prenoit autrefois le titre de Cara-Cathai-Kurkan. Ce fut un de ces Princes, nommé *Gurſchasb*, qui défit Sangiar, Sultan des Selgiucides.

Cara-Mara, un des deſcendans de Gurſchasb, vint au ſecours de Takaſch, Sultan des Khuareſmiens, contre Soltan-Schah ſon frere.

Genghizkhan ſe rendit maître de tout ce pays l'an de l'Hégire 606, avant qu'il paſsât le Gihon pour venir en Perſe.

CARA-CATHAIAN, Dynaſtie de neuf Princes qui ont régné dans le Kerman, qui eſt la Caramanie Perſienne, depuis l'an de l'Hégire 621 juſqu'en l'an 766, pendant l'eſpace de quatre-vingt-deux ans.

Le premier eſt Barak-Hageb, natif du Cara-Cathai, Ambaſſadeur des Mogols à Mohammed-Khuarezm-Schah, qui le retint à ſon ſervice. Il régna onze ans.

Le ſecond, Mobarek-Khuage fils de Barak, qui régna ſeize ans.

Le troiſieme, Sultan Cothbeddin neveu de Barak, régna huit ans.

Le quatrieme, Hegiage fils de Cothbeddin; comme il étoit encore enfant, ſa belle-mere gouverna pour lui pendant douze ans.

Le cinquieme, Soiurgatmiſch fils de Cothbeddin, régna neuf ans.

La ſixieme fut Padiſchah, ou Paſcha-Khatun, fille de Cothbeddin.

Le ſeptieme, Schah-Gehan, fils de Soiurgatmiſch.

Le huitieme, Mohammed-Schah, fils de Hegiage fils de Cothbeddin.

Khondemir ne garde pas cet ordre; car il place Mohammed-Schah avant Schah-Gehan.

Il faut remarquer auſſi, que pour trouver ici le nombre de neuf Princes, il faut compter le regne de la belle-mere de Cothbeddin ſéparément de celui de ſon beau-fils.

CARA-KHAN, fils de Mogulkhan, ſecond Roi de la Dynaſtie des Moguls ou Mogols, que nous appelons aujourd'hui du nom général *Tartares*, quoique ceux-ci ſoient une nation diſtincte de celle des Mogols dans ſon origine.

Il tenoit ſon Siége Royal à Caracum, ville ſituée dans une grande plaine de ſable noir, d'où elle a tiré ſon nom. Cette plaine eſt dans la partie de la Scythie la plus avancée vers l'Orient, qui eſt bornée par deux grandes chaînes de montagnes oppoſées les unes aux autres, que l'on nomme *Artak* & *Ghertak*.

C'étoit dans l'une de ces montagnes qu'il prenoit des quartiers de rafraîchiſſement pour ſes troupes pendant l'été, & qu'il alloit chercher dans l'autre ſon quartier d'hiver; ce que les Turcs appellent en leur langue *Iailak* & *Kiſchlak*.

Cara-Khan eut un fils, qui, ſelon la tradition fabuleuſe des Mogols, fut trois jours entiers ſans

vouloir prendre le lait de ſa mere. La Princeſſe, ſurpriſe de cet accident, fut encore plus troublée par les ſonges qu'elle faiſoit chaque nuit ; car il lui ſembloit entendre ſon fils, qui lui diſoit : *Juſqu'à ce que vous ayez quitté l'idolâtrie, & embraſſé le culte du vrai Dieu, je ne prendrai point de votre lait.*

Elle réſolut donc enfin de ſuivre les conſeils de ſon fils, & de renoncer ſecrétement à ſon impiété ; car elle n'oſoit pas faire profeſſion publique d'une nouvelle Religion inconnue à tous ces peuples, qui étoient pour lors plongés dans l'infidélité.

Après que la mere eut fait cette profeſſion ſecrete du Mahométiſme, l'enfant prit ſa mamelle, & lorſqu'il eut achevé la premiere année de ſon âge, on parla de lui donner un nom ; car c'eſt l'uſage des Mogols de ne point donner de nom à leurs enfans avant ce temps-là.

Cara-Khan ayant aſſemblé à cet effet les Grands de ſa Cour en préſence de la Reine, il leur demanda quel nom l'on donneroit à cet enfant. Alors l'enfant ſe levant deſſus ſon berceau, dit, au grand étonnement de tout le monde : *Mon nom eſt Oguz.*

Auſſi-tôt qu'Oguz fut parvenu à l'âge de puberté, le Roi ſon pere lui donna pour femme la fille de Gaz-Khan ſon propre frere, laquelle, quoique très-belle, ne put gagner les bonnes graces de ſon mari, parce qu'elle étoit idolâtre.

Le pere s'appercevant que ſon fils n'avoit point d'amour pour ſa femme, réſolut de lui en donner une ſeconde, qui étoit fille de ſon autre frere, nommé *Azer-Khan* ; mais Oguz ne traita pas

mieux celle-ci, pour la même raiſon. Enfin ſon pere, voulant lui en donner une troiſieme, qui étoit fille de ſon frere Orkhan, il arriva qu'Oguz étant à la chaſſe, la rencontra ſur le bord d'une riviere, & lui dit : » Si vous voulez » croire en un ſeul Dieu tout-puiſſant & Créa- » teur du ciel & de la terre, & abandonner le » culte de vos Idoles, je vous prendrai pour ma » femme, & je vous aimerai plus que mon ame «. La Princeſſe ayant conſenti aux déſirs d'Oguz, & accepté la propoſition qu'il lui faiſoit, ils vécurent enſemble dans une très-grande union.

Un jour Cara-Khan prit le temps de l'abſence de ſon fils, qui étoit allé fort loin à la chaſſe, pour donner un banquet ſolennel, auquel il convia les premieres femmes d'Oguz, & leur demanda quelle pouvoit être la cauſe pour laquelle ſon fils leur témoignoit tant d'averſion, & n'avoit de l'amour que pour ſa derniere femme.

Ces femmes, qui étoient jalouſes de celle-ci ; & qui avoient conjuré entre elles ſa perte, dirent au Roi, qu'Oguz leur avoit voulu faire embraſſer la nouvelle Religion qu'il profeſſoit : mais qu'elles n'avoient pas eu aſſez de complaiſance pour lui, & qu'elles avoient préféré celle du Roi à la ſienne ; au lieu que ſa troiſieme femme avoit acquieſcé entiérement à ſes volontés, & qu'il ne falloit point chercher d'autre cauſe de la haine qu'il leur portoit, & de l'affection qu'il avoit pour elle.

Cara-Khan ayant appris cette nouvelle, réſolut dans ce moment d'aller, à main armée, trouver ſon fils, pour le punir de ſa témérité : mais Oguz ayant été averti de ſon deſſein par la

Princeſſe ſa troiſieme femme, ne ſe laiſſa pas ſurprendre, & vint bien accompagné au-devant de ſon pere.

Il ſe donna alors un très-rude combat entre le pere & le fils, dans lequel Cara-Khan étant tombé mort, Oguz fut reconnu pour ſon héritier, & pour légitime Empereur de tous les Mogols.

CARA-COIN, ſignifie en Turc le *Mouton noir*. Ce fut la marque ou l'étendard d'une Race de Turcomans qui s'établirent dans l'Arménie & dans la Méſopotamie, ſous les derniers Empereurs Mogols & Tartares de la famille de Genghizkhan, environ l'an 800 de l'Hégire.

Le Sultan Ahmed-Ilekhani, fils d'Avis ou Veis, à qui Tamerlan avoit ôté & peu après rendu le Gouvernement ou la Principauté de Bagdet, donna à Cara-Mohammed, Chef & Capitaine général de ces Turcomans qui étoient à ſon ſervice, le commandement de ſes troupes.

Après la mort de Cara-Mohammed, Cara-Joſef, ou Iſſuf ſon fils, fut confirmé dans cette charge par le même Sultan ; mais ce Turcoman le paya de tous les bienfaits que lui & ſon pere avoient reçus de ſa main par une inſigne ingratitude ; car il le dépouilla de ſes Etats, & le chaſſa de Bagdet.

C'eſt de ce Cara-Joſef dont la Dynaſtie des Cara-Coinlu, ou Turcomans du Mouton noir, tire ſon origine.

Comme ces Turcomans s'étendirent beaucoup dans la Natolie, & y fixerent leur demeure, leur nom eſt reſté juſqu'à préſent au pays des environs

de Trebizonde, qui eſt la Colchide; car les Turcs l'appellent encore aujourd'hui *Cara Coinlu Ili*, le *Pays du Mouton noir*; de même que l'Arménie Mineure a retenu celui d'*Ac-Coinlu Ili*, qui ſignifie le *Pays du Mouton blanc.*

Les Grecs modernes appellent encore aujourd'hui ces deux Races de Turcomans *Mauroprobatadæ* & *Aſproprobatadæ.*

CARA-COINLU, premiere Dynaſtie des Turcomans de la Race du Mouton noir, qui a régné ſoixante-trois ans en Aſie. Elle comprend quatre Sultans qui ont régné dans l'ordre qui ſuit:

1. Cara-Joſef ou Iſſuf, fils de Cara-Mohammed, a régné quatre ans.

2. Eſcander, fils de Cara-Joſef, a régné ſeize ans.

3. Gehan-Schah, fils de Cara-Joſef & frere d'Eſcander, a régné trente-deux ans.

4. Haſſan-Ali, fils de Gehan Schah, a régné onze ans. Il fut défait & tué par Haſſan-Beg ou Uſuncaſſan, Fondateur de la Dynaſtie du Mouton blanc, l'an de l'Hégire 873.

Ainſi finit la Dynaſtie du Mouton noir, qui avoit commencé l'an 810.

CARA-HISSAR, château de Natolie qui relevoit d'Alaeddin, Sultan des Selgiucides, & qui fut le premier patrimoine d'Othman, Fondateur de la Monarchie des Turcs de Conſtantinople. Alaeddin l'en avoit inveſti, & celui-ci le donna en partage à ſon fils Orkhan. Cette place

n'eſt pas éloignée du Cutaia, ſiége du Beghlerbeg de Natolie.

Ce fut là que Schah-Culi fit empaler Cara-Guz, qui étoit Beghlerbeg de Natolie, l'an de l'Hégire 915, ſous le regne de Bajazet ſecond, Empereur des Turcs. Cette ville s'appeloit anciennement *Corycus*, & ſa ſituation, qui eſt dans un lieu fort élevé, la rend très-forte.

Mahomet ſecond prit Carahiſſar ſur les Princes de Caramanie, l'an de l'Hégire 877, en marchant contre Uſuncaſſan, Roi de Perſe, qu'il défit l'année ſuivante.

CARA-ILUG-OTHMAN, fils de Curlubeg, troiſieme Prince des Turcomans de la Dynaſtie du Mouton blanc. Il s'attacha au ſervice de Tamerlan, & l'accompagna dans ſon expédition de Natolie; en ſorte qu'après que ce Prince eut défait Bajazet, il fut bien récompenſé de ſes ſervices : car Tamerlan lui donna en propre les villes de Sivas en Natolie, d'Arzengian en Arménie, d'Edeſſe & de Mardin en Méſopotamie.

Cara-Ilug étant ainſi devenu puiſſant par les bienfaits de ce Prince, fit la guerre aux Princes de ſa nation qui portoient l'étendard du Mouton noir : mais il fut défait & tué par Eſcander, fils de Cara-Joſef, Prince de la même Dynaſtie, l'an de l'Hégire 809. Il étoit alors âgé de plus de quatre-vingt-dix ans, & il a eu pour ſucceſſeur Hamzah-Beg ſon fils.

Ce Prince fut aïeul de Haſſan-Al-Thavil, que les Turcs appellent *Uzun-Haſſan*, c'eſt-à-dire *Haſſan-le-Long*, qui eſt plus connu ſous le nom d'*Uſuncaſſan*.

CARA-JOSEF ou ISSUF, fils de Cara-Mohammed, premier Prince de la Famille ou Dynaſtie des Turcomans du Mouton noir, Mohammed ſon pere n'ayant proprement été que Capitaine de la Milice de cette nation, qui obéiſſoit aux ordres du Sultan Ahmed-Ben-Avis.

Il commença à régner par une perfidie odieuſe; car il enleva la ville de Bagdet au Sultan Avis, qui étoit le protecteur & le bienfaiteur de ſa Maiſon : mais il ne jouit pas long-temps du fruit de ſa trahiſon, Tamerlan l'en ayant fait chaſſer par ſon petit-fils Abubecre, fils de Miranſchah, qui la rendit au Sultan Ahmed.

Cara-Joſef ſe voyant ainſi dépouillé, ſe retira en Egypte, & le même Sultan Ahmed ayant été chaſſé une ſeconde fois de Bagdet par Miranſchah fils de Tamerlan, fut auſſi obligé de ſe réfugier dans le même pays.

Farage, ſurnommé *Malek-Al-Naſſer*, fils du Sultan Barcok qui y régnoit alors, les fit tous deux priſonniers, pour complaire à Tamerlan : mais après ſa mort, qui arriva l'an 807 de l'Hégire, il les mit tous deux en liberté, & les traita fort bien.

Ces deux Princes, pendant le temps de leur captivité & de leur exil en Egypte, étoient convenus enſemble, que s'ils rentroient jamais dans leurs Etats, ils y vivroient en bonne intelligence & ne ſe feroient plus la guerre; l'état miſérable dans lequel ils ſe trouvoient l'un & l'autre, leur avoit fait prendre cette réſolution : mais auſſitôt que Cara-Joſef eut trouvé l'occaſion de ſe ſauver d'Egypte, il paſſa dans l'Erak ou Chaldée, & de là en Méſopotamie, où s'étant mis à la

tête de ſes Turcomans, qu'il avoit ramaſſés en chemin, il réſolut de pouſſer ſa fortune juſqu'où elle pouvoit aller.

Il attaqua les enfans de Tamerlan dans l'Adherbigian, où il prit la ville de Tauris, après avoir défait & tué dans une bataille Abubecre, fils de Miranſchah, proche la ville de Nakhſchirvan, & enſuite le même Miranſchah, fils de Tamerlan, l'an 810 de l'Hégire : mais ayant quitté cette ville pour faire la guerre en Gurgiſtan, le Sultan Ahmed s'en empara, ce qui fut cauſe d'une nouvelle guerre entre eux, dans laquelle ce Sultan périt, l'an de l'Hégire 813.

Après la mort d'Ahmed, Cara-Joſef parvint à un haut degré de puiſſance; car il poſſédoit les Provinces de la Chaldée, de la Méſopotamie, & de la Médie, une grande partie de l'Arménie & de la Géorgie; & il menaçoit déjà la Syrie & la Natolie, lorſque Scharokh, quatrieme & dernier fils de Tamerlan, après avoir pacifié les Provinces les plus orientales de ſon Empire, réſolut enfin, l'an 822 de l'Hégire, de tirer vengeance de la mort de Miranſchah ſon frere.

Scharokh étoit déjà arrivé dans l'Adherbigian ou Médie avec une armée formidable, des extrémités de l'Orient, pour combattre Cara-Joſef. Le Turcoman n'en prit point l'épouvante, & marcha auſſi de ſon côté avec une puiſſante armée compoſée de troupes accoutumées depuis longtemps à vaincre ſous lui; & l'on étoit à la veille de voir une des plus grandes batailles qui eût été encore livrée dans l'Aſie, lorſque, par un effet de l'étoile heureuſe de Scharokh, Cara-Joſef

mourut de ſa mort naturelle dans ſon camp d'Aougian, près de Tauris.

L'armée des Turcomans ſe trouvant alors ſans Chef, parce qu'il n'y avoit aucun des enfans ni des parens de Cara-Joſef dans le camp, ſe diſſipa en fort peu de temps; une partie dès troupes ſe jeta ſur les tentes de leur Prince, & les ſaccagea. Il y eut même des ſoldats aſſez inſolens qui lui couperent les oreilles, pour en avoir les pendans; & tous généralement abandonnerent le corps de Cara-Joſef, qui demeura long-temps ſans ſépulture, juſqu'à ce qu'enfin quelques-uns de ſes amis le firent porter à Argis, où il fut enterré.

La mort de ce Prince arriva l'an 823 de l'Hégire, après quatorze ans de regne. Il eut ſix enfans, ſavoir Pir-Buda-Khan, qui mourut avant ſon pere; Emir Eſcander, qui lui ſuccéda; Mirza-Gehan-Schah, qui ſuccéda à Eſcander; Schah-Mohammed, qui eut le gouvernement de Perſe; Emir-Abſal, qui mourut auſſi avant ſon pere; & Abuſaid, qui fut tué par ſon frere Eſcander.

CARA-MOGUL ou MOGOL, Mogols ou Tartares qui habitent les pays couverts de forêts. On les diſtingue ainſi de ceux qui habitent le long des rivieres & des marais, que l'on appelle *Sû-Mogul.*

CARA-MOHAMMED, Turcoman de la Tribu ou Race du Mouton noir, fut fait Chef & Général de toutes les troupes de ſa nation pour le Sultan Avis-Ilekhani, Seigneur de Bagdet, pour les bons ſervices qu'il lui avoit rendus. Cara-

Joſef ſon fils fut continué dans la même charge ; & uſant d'ingratitude envers Amed-Gialair, fils du Sultan Avis ou Veis, devint en peu de temps ſi puiſſant, qu'il fonda une Dynaſtie illuſtre, qui fut nommée du *Mouton noir*.

CARABAG. Ce mot, qui ſignifie en langue Turqueſque un *Jardin* ou un *Verger noir*, eſt le nom des montagnes voſines de Tauris, dans leſquelles il y avoit autrefois des lieux de délices, où les Sultans Mogols & autres Princes faiſoient leur ſéjour pendant l'été. Pluſieurs familles de Turcomans s'établirent depuis dans ces montagnes, où Miranſchah, fils de Tamerlan, leur fit la guerre. Schasbani étoit un de leurs Chefs, & fut un des trois Capitaines qui donnerent le plus de peine aux troupes de Tamerlan, au rapport d'Ahmed-Ben-Arabſchah. Ce lieu porte l'épithete de *noir*, à cauſe de l'épaiſſeur de ſes forêts.

CARAGIAR, premier Miniſtre & Lieutenant-Général des armées de Giagathai, fils de Genghizkhan, dans les Provinces Tranſoxanes. Tamerlan deſcend de ce perſonnage au cinquieme degré de filiation.

CARAMAN-VILAIETI, en Turc la Caramanie, que les Anciens ont appelée *Cilicie*. Les Khalifes de Bagdet en ont autrefois poſſédé une partie : mais les Sultans de Syrie leur en enleverent pluſieurs villes. Les Selgiucides de la Dynaſtie qui porte le nom de *Rum* ou de *Natolie*, la conquirent toute entiere ſur les Grecs.

Après eux, pluſieurs Princes particuliers, qui étoient auſſi de race Turqueſque & Turcomane, la partagerent; & c'eſt ſur ceux-ci que Mahomet ſecond, & Bajazet ſecond ſon fils, Sultans des Turcs, l'ont envahie; car le dernier de ces Princes dépouillés, nommé *Haſſan-Beg*, mourut à la Cour de Bajazet, l'an 887 de l'Hégire.

CARAMARA ou CARAMORA, Roi du Cara-Cathai, qui ſecourut Takaſch, Sultan des Khuarezmiens, contre ſon frere.

CARAN-KHAN, Roi d'une des Provinces Tranſoxanes ou pays du Turkeſtan, qui eſt des plus avancées vers l'Orient. Ce Prince régnoit lorſque Tamerlan commença à paroître dans ce pays.

CARIT ou KERIT, Tribu des Mogols ou Tartares Orientaux, qui faiſoit profeſſion de la Religion Chrétienne. Ung-Khan, ou plutôt Avenk-Khan, étoit Prince de cette Tribu, & portoit le ſurnom de *Malek Iuhana*, le *Roi Jean*: c'eſt du nom de ce Prince que nous avons fait celui du Prêtre Jean, qui fut dépouillé de ſes Etats par Genghizkhan, l'an de l'Hégire 599. L'on a depuis appliqué le nom de *Prêtre Jean* au Roi d'Ethiopie, parce qu'il eſt Chrétien.

CARMATH & CARMATHI, nom d'un fameux impoſteur, lequel, ſelon quelques Hiſtoriens, étoit natif de Hamadan-Carmath, village des dépendances de la ville de Cufa, duquel il a tiré ſon nom. Quelques autres Hiſtoriens veulent

que ce ſurnom lui ait été donné parce qu'il étoit petit & contrefait.

Il fut l'Auteur d'une Secte qui renverſoit tous les fondemens du Muſulmaniſme, & qui cependant fit de ſi grands progrès dans les Etats des Khalifes, qu'ils en furent preſque entiérement infectés en fort peu de temps.

Cet homme commença à paroître l'an de l'Hégire 278; & ſes Sectateurs, nommés par les Arabes *Carameth* & *Caramethah*, furent regardés par les Muſulmans, non comme de Sectaires, mais comme des impies & des athées.

Carmath leur Prophete menoit une vie fort auſtere; il diſoit que Dieu lui avoit commandé de faire non pas cinq prieres, comme faiſoient les Muſulmans, mais cinquante par jour. Il établit cette pratique parmi les ſiens, qui négligeoient leur travail pour s'y appliquer. Ils mangeoient beaucoup de choſes défendues par la Loi Muſulmane, & croyoient que les Anges étoient leurs guides dans toutes leurs actions, de même que les Démons ou Eſprits follets étoient leurs ennemis.

Ils allégoriſoient tous les préceptes de la Loi Mahométane; car, ſelon leurs principes, la priere n'eſt que le ſymbole de l'obéiſſance que l'on doit rendre à l'Iman ou Chef de la Secte, qu'ils appeloient d'un nom particulier *Maaſſum*, c'eſt-à-dire *Préſervé de Dieu*. Au lieu de la dixme que les Mahométans donnent de leurs biens aux pauvres, ils en mettoient la cinquieme partie à part pour leur Iman, qui étoit chez eux maître du ſpirituel & du temporel.

Quant au jeûne, ils le regardoient ſeulement

comme le ſymbole du ſilence & du ſecret que l'on doit garder à l'égard des étrangers qui ne ſont pas de leur Secte ; & enfin ils croyoient que la fidélité pour leur Iman étoit figurée par le précepte qui défend la fornication ; en ſorte que ceux qui révelent les myſteres de leur Religion, & qui n'obéiſſent pas aveuglément à leur Chef, tombent dans le crime que les Muſulmans appellent *zinah*, mot qui ſignifie l'*adultere* & la *fornication*.

Leur maniere d'écrire étoit fort ſerrée & en caracteres fort menus : les Arabes Muſulmans ſe ſevoient pour lors des caracteres nommés *cufites*, écrivoient fort gros, & laiſſoient un grand eſpace entre leurs lignes. Quelques-uns prétendent qu'ils ont tiré leur nom de cette façon d'écrire, à laquelle les Arabes donnent le nom de *Carmath*.

La Secte des Carmathes commença ſous le Khalifat de Raſchid, ou ſelon quelques-uns, ſous celui de Mamon : mais leur Chef ayant diſparu, elle fut tenue cachée, & ceux qui la profeſſoient n'ont jamais reconnu aucun Iman particulier, ni adhéré publiquement à aucun Chef ſous ces deux regnes.

Ben-Schohnah écrit que dans l'an de l'Hégire 275, ſous le Khalifat de Motamed, les Carmathes commencerent à exciter des mouvemens dans les bourgades de la ville de Cufah en Chaldée. Il parut, dit-il, en ces lieux-là un homme nommé *Kerſah*, dont l'eſprit étoit gâté, & qui changeoit ſouvent de lieu. Ceux qu'il corrompit par ſes faux dogmes ayant intérêt à ſa conſervation, prirent un ſi grand ſoin de ſa perſonne,

& le tinrent ſi bien caché, qu'il n'a plus paru depuis ce temps-là.

Ses Sectateurs aſſurent qu'il leur donna une nouvelle Loi, en ſe donnant pour Prophete. Il changea les cérémonies & la formule des prieres dont les Muſulmans ſe ſervent, & introduiſit une nouvelle eſpece de jeûne. Il leur permit l'uſage du vin, & les diſpenſa de la néceſſité des ablutions, & de pluſieurs autres cérémonies de la Loi Muſulmane.

Le commencement des troubles que cette Secte cauſa, tombe juſtement dans l'année 278 de l'Hégire, un an avant la mort du Khalife Motamed, & après celle de Moaffek ſon frere, qui gouvernoit le Khalifat, temps auquel Motadhed, leur neveu, fut déclaré leur ſucceſſeur : mais les mouvemens que firent pour lors les Carmathes, ne furent pas conſidérables.

L'an 286 de l'Hégire, Abuſaid, ſurnommé *Habád*, qui ſe trouva à leur tête, après avoir ramaſſé un très-grand nombre de ces gens-là, qui s'étoient multipliés dans l'Iraque Arabique ou Chaldée, fit long-temps la guerre à Motadhed. Il prit la ville de Hagiar qui eſt l'ancienne Métropole de l'Arabie, nommée par les Latins *Petra Deſerti*, dont il fit ſa Capitale.

Sous le Khalifat de Moctafi, les Carmathes firent une guerre continuelle dans les Provinces de Chaldée, de Syrie & de Meſopotamie. La ville de Damas ſe racheta avec de l'argent : mais ils prirent celles de Baalbec & de Salemiah de force, & en maſſacrerent la plupart des habitans. Leurs Chefs étoient pour lors Iahia, Huſſain & Zacrunah, dont le dernier défit l'armée du Khalife,

Khalife, & fit faire main-baſſe ſur la Caravane des Pélerins de la Mecque, dont il pilla les bagages : mais ce Capitaine fut enfin défait par Joſef, fils d'Ibrahim, Général de Moctafi, & mourut des bleſſures qu'il reçut dans le combat, l'an de l'Hégire 294.

L'an 301, Abuſaid, Prince des Carmathes, qui commandoit dans la ville de Hagiar, fut tué dans le bain par un de ſes eſclaves, & Said, ſon fils aîné, lui ſuccéda, à condition néanmoins, qu'à cauſe de ſa mauvaiſe ſanté, il remettroit le commandement à Abu-Thaher ſon cadet, auſſitôt qu'il ſeroit parvenu à un âge compétent.

Abu-Thaher, qui avoit déjà dix-huit ans, ne ſe trouvant pas d'humeur à attendre plus long-temps, fit entendre aux plus groſſiers de ſa Secte, que Dieu lui révéloit les choſes les plus cachées, & ſe mit auſſi-tôt à la tête d'une troupe conſidérable de gens qui le ſuivirent. Il attaqua avec ſes gens la ville de Baſſora, qu'il prit d'aſſaut, tua un grand nombre de ſes habitans, & l'abandonna enſuite, après l'avoir pillée pendant dix-ſept jours, l'an de l'Hégire 311.

L'année ſuivante, il défit la Cavarane des Pélerins à leur retour de la Mecque, & fit priſonnier Abdallah, fils de Hamadan, pere du Sultan Seifeddulah, qui en étoit le chef & le conducteur. Il renvoya cependant ce priſonnier quelque temps après ; car il vouloit ſe réconcilier avec le Khalife Moctader. En effet, il lui demanda la paix par une ambaſſade ſolennelle, ſe contentant qu'il lui accordât ſeulement la ville de Baſſora avec la petite province d'Abuáz en Principauté : mais le Khalife ne voulut jamais conſentir à ſa demande,

quoiqu'il eût reçu ſes Ambaſſadeurs avec honneur, & qu'il leur eût même fait des préſens.

Abu-Thaher ſe vengea bien de ce refus l'année ſuivante, qui fut la 313 de l'Hégire; car il prit la ville de Cufa, la pilla entiérement, & après avoir tué une partie de ſes habitans, il réduiſit l'autre en ſervitude.

L'an 316 de l'Hégire, Abu-Thaher bâtit, dans la ville de Hagiar, un Palais qu'il nomma Hagiarah, auquel on donne auſſi le nom de Mahadiah.

L'an de l'Hégire 319, les Carmathes étant ſortis de Bahrein & d'Ahaſſa, marcherent du côté de la Mecque. Auſſi-tôt qu'ils furent entrés dans ſon territoire, ils y firent un très-grand ravage, & ayant enſuite aſſiégé & pris cette ville, ils y tuerent plus de trente mille perſonnes : ils emplirent le puits de Zemzem de cadavres, & fouillerent le temple en y enterrant trois mille morts, & en enlevant la pierre noire dont ils couvrirent un lieu ſale.

Après cet attentat, qui étoit juſqu'à lors inoui, Abu-Thaher s'approcha de la ville de Bagdet, pour faire une inſulte au Khalife Moctader, avec cinq cents chevaux ſeulement. Le Khalife envoya Abuſage avec trente mille hommes, pour l'enlever. Abuſage voyant qu'Abu-Thaher avoit ſi peu de gens, le mépriſa, & écrivit au Khalife : *Je vous envoie Abu-Thaher priſonnier, pour en faire ce que vous voudrez.* Moctader lui écrivit : *Faites rompre le pont du Tigre, afin qu'il ne puiſſe pas vous échapper.* Abuſage ayant reçu ſes ordres, envoya un homme à Abu-Thaher, qui lui dit de ſa part, qu'en conſidération de l'ancienne

amitié qui étoit entre eux, il lui conſeilloit, vu le petit nombre de ſes troupes qui étoient incapables de réſiſter à celles du Khalife, de ſe rendre ou de trouver le moyen de ſe ſauver.

Abu-Thaher ayant reçu ce meſſage, demanda à l'Envoyé combien Abuſage avoit de gens; l'Envoyé lui ayant répondu trente mille, Abu-Thaher lui répliqua : Il lui en manque trois comme les miens; puis ayant fait venir en ſa préſence trois des ſiens, il commanda à l'un de ſe percer la gorge avec ſon poignard; au ſecond, de ſe jeter la tête devant dans le Tigre; & au troiſieme, de ſe précipiter d'un lieu fort haut; & ces trois hommes lui ayant obéi au premier ſigne qu'il leur fit, Abu-Thaher dit à l'Envoyé: » Celui » qui a de ſemblables troupes n'appréhende pas » le nombre de ſes ennemis; je te donne à toi » bon quartier : mais ſache que je te ferai voir » bientôt Abuſage, ton Général, enchaîné parmi » mes chiens «.

En effet, il donna la nuit ſuivante une ſi rude camiſade à Abuſage, qu'il tua une grande partie de ſes troupes, & mit le reſte en fuite. Abuſage tomba lui-même priſonnier entre ſes mains; & Abu-Thaher ne manqua pas de tenir ſa parole, car il le fit mettre à l'attache entre ſes dogues.

L'an 327, Abu-Thaher promit de laiſſer paſſer la Caravane des Pélerins de la Mecque, qui avoit ceſſé de ſe mettre en chemin depuis l'an 319, moyennant la ſomme de vingt-cinq mille dinars d'or, que le Khalife Radhi lui fit compter.

L'an 332 de l'Hégire, Abu-Thaher mourut paiſible poſſeſſeur d'un grand Etat, qu'il laiſſa à

partager entre ſes freres, car il n'avoit point d'enfans. Ses freres étoient Said-Abulcaſſem, Abul-Abbas qui étoit d'une ſanté chancelante, & Joſef-Abu-Jacob : cependant Abu-Thaher, avant de mourir, avoit fort limité leur pouvoir, en établiſſant un conſeil de ſept perſonnes, qui devoient adminiſtrer toutes les affaires qui concernoient la Religion & l'Etat.

L'an de l'Hégire 339, ſous le Khalifat de Mothi, le vingt-troiſieme des Abbaſſides, les Carmathes rapporterent de Cufa à la Mecque la pierre noire, qu'ils en avoient enlevée vingt ou vingt-deux ans auparavant. Ils l'attacherent au ſeptieme pilier du portique, en publiant qu'ils l'avoient emportée par un ordre exprès, & qu'ils la rapportoient de même par un autre ordre. On dit que cet ordre étoit venu de la part d'Ali, & que les Carmathes voulant l'attacher au premier, puis au ſecond, & enſuite aux autres piliers, elle changea toujours de place, juſqu'à ce qu'elle fût attachée au ſeptieme qu'Ali leur marqua; depuis ce temps-là, ce ſeptieme pilier a été appelé *Rhamat*, mot qui ſignifie la *miſéricorde de Dieu*. Quelques Hiſtoriens rapportent auſſi, que lorſque les Carmathes tranſporterent cette pierre de la Mecque en leur pays, on employa quarante chameaux des plus gros & des plus forts pour la porter, leſquels cependant ſe laſſerent tous, l'un après l'autre, ſous ſon poids : mais lorſqu'il fut queſtion de la rapporter à la Mecque, un ſeul chameau aſſez maigre la porta aiſément, & même s'engraiſſa dans le chemin.

La Secte des Carmathes ſe diſſipa peu à peu; car les Baridiens les ayant exterminés dans

l'Arabie, ceux qui ſe ſouleverent depuis dans Alep & ailleurs, n'ont point eu de deſcendans.

CARRUBIUN. Les Mahométans appellent ainſi un ordre d'Anges, qu'ils diſent être Sadát-al-malaikah, les *Princes & les Seigneurs des autres*. Ils les nomment auſſi *Mokarrebun*, c'eſt-à-dire, *ceux qui approchent le plus près du trône de Dieu*. Ce ſont les Chérubins.

CARUM. Les Orientaux appellent ainſi les femmes Chrétiennes, qui ſe nomment *Catherines*. Carum Commeniah eſt le nom de Catherine Commene qui fut mariée à Uzun-Haſſan, & qui eut une fille nommée *Marthe*, mariée à Scheik-Heidar, pere d'Iſmaël-Schah ou Sofi, premier Monarque de la famille régnante aujourd'hui en Perſe.

CARUN. Les Mahométans appellent ainſi Coré, qu'ils diſent avoir été couſin-germain de Moïſe. Ce Carún, ſelon eux, avoit acquis de ſi grands tréſors, par le moyen de la chimie, qu'il falloit quarante chameaux pour les porter.

Il paſſe parmi eux pour le modele d'un homme très-riche & très-avare; car ils ajoutent, que Moïſe ayant ordonné aux Iſraélites que chacun payât la dîme de ſes biens, Carún refuſa de le faire; c'eſt pourquoi Moïſe lui donna ſa malédiction, & il fut englouti tout vivant avec ſa famille & ſes richeſſes dans la terre qui s'ouvrit ſous ſes pieds.

Le Tarikh Montekheb dit, que Carún étoit fils de Maſaab, parent & allié fort proche de

Moïſe, lequel le voyant pauvre & dépourvu des biens de la fortune, lui enſeigna la Chimie, afin que par le moyen de cet Art il ſe tirât de la miſere.

Carún ayant ainſi amaſſé de grands biens, s'enorgueillit juſqu'au point qu'il avoit peine à obéir à Moïſe; il devint même ſi avare, qu'il refuſa de payer la dîme de ſes biens, qui étoit ordonnée par la Loi de Dieu; & enfin il fomenta une révolte ouverte contre Moïſe, inventant des calomnies qui tendoient à lui faire perdre l'autorité qu'il avoit ſur le Peuple.

Moïſe porta ſes plaintes à Dieu contre cet ingrat, qui avoit joint la rebellion à ſes autres crimes; & Dieu lui ayant permis de le punir de la maniere qu'il jugeroit à propos, ce Prophete commanda à la terre de s'ouvrir ſous ſes pieds, & il fut englouti.

Moïſe lui avoit long-temps auparavant & pluſieurs fois donné cet avertiſſement : *Faites du bien aux autres comme Dieu vous en a fait*; mais il avoit toujours négligé de le ſuivre.

Saadi dit, que Carún & Nuſchirvan avoient été tous deux fort riches : mais que le nom du premier eſt maudit à cauſe de ſon avarice, & que celui du ſecond eſt béni à cauſe de ſa libéralité.

Hafedh a dit auſſi ſur ſon ſujet, que la Chimie n'a ſervi à Carún que pour le rendre miſérable.

L'on trouve dans une tradition Muſulmane, qu'Edris ou Enoch ayant reçu de Dieu la ſcience, & Carún les richeſſes, la fin de l'un & de l'autre fait connoître qui a été des deux le mieux partagé.

Une autre tradition porte, que Carun voyant

engloutir ſes tréſors, puis ſa tente, enſuite ſa famille, enfin étant déjà juſqu'aux genoux dans la terre, demanda quatre fois pardon à Moïſe, qui ne fut point fléchi, & que Dieu apparoiſſant quelque temps après à ce Légiſlateur, lui dit : » Vous n'avez pas voulu accorder à Coré le par- » don qu'il vous a demandé quatre fois : mais s'il » ſe fût adreſſé à moi une ſeule, je ne le lui aurois » pas refuſé «.

CASCHI, ſurnom de Kemaleddin-Abulganem-Abdalrazzak-Ben-Gemaleddin, Docteur célebre, dont Jafei a écrit la vie, où il le range parmi les ſaints Muſulmans.

Il eſt Auteur de pluſieurs Ouvrages, & entre les autres, de celui intitulé *Eſthelahah al Sofiah*, des uſages & des façons de parler des Sofis ou Religieux Muſulmans, dont il a été un des principaux Chefs.

Celui qui porte le titre de *Menazel al ſairin*, les Gîtes des Voyageurs, eſt un autre Livre ſpirituel du même Auteur.

Tavilat al Coran al Hakim, les Gloſes ſur l'Alcoran, ſont encore de lui.

Le Rabi-al-Abrar rapporte que ce Docteur, qui étoit l'oracle de ſon temps, prêchant un jour à Médine, un contemplatif ſe retira dans un coin de la Moſquée pour y méditer, ſans prêter aucune attention aux diſcours de Caſchi. Un des auditeurs lui ayant demandé pourquoi il n'écoutoit pas comme les autres ; cet homme ſpirituel lui répondit : » Quand le Maître parle, il n'eſt pas » raiſonnable de prêter l'oreille à ce que dit le » ſerviteur «.

L'on cite ces vers Perſiens de Caſchi :

Toute affliction qui vient de la part de Dieu ne doit pas porter ce nom.
Heureuſe eſt l'affliction, & heureux celui qui la ſouffre quand elle vient d'en haut.

L'alluſion des mots *Bela* & *Bala*, eſt fort belle dans la langue Perſienne. *An Bela nebud ki an Bala bud.*

Caſchi eſt auſſi le ſurnom d'Iahia-Ben-Ahmed, qui vivoit dans le dixieme ſiecle de l'Hégire, dont nous avons des Scholies ou Notes marginales, intitulées *Haſchiah*, ſur le Livre de Samarcandi, nommée *Abad-al-bahath.*

CASCHIRI ou CASCHERI, ſurnom de l'Imam-Abul-Haſſan, qui a écrit les vies des Saints Muſulmans. Jafei fait mention de ce Livre dans l'Ouvrage qu'il a compoſé ſur le même ſujet. Il eſt auſſi Auteur du Livre intitulé *Lathaif*, lequel eſt fort eſtimé pour ſes fictions ingénieuſes, & pour ſes allégories ſpirituelles.

Il dit ſur ces paroles, que Mahomet fait prononcer à Pharaon, dans le Chapitre de ſon Alcoran, intitulé *Nazeat : Je ſuis votre Maître & votre Dieu*; que le Démon les ayant entendues, ſe plaignit de ce que, pour avoir ſeulement tenté Adam du déſir d'une ſcience égale à celle de Dieu, il avoit été plongé dans le malheureux état où il ſe trouvoit, & que Pharaon, qui avoit voulu paſſer lui-même pour Dieu, n'avoit encouru que la même peine.

Cet Imam paſſe pour un des plus grands ſpi-

rituels du Mahométiſme : c'eſt lui qui explique la voie droite dont il eſt parlé dans le premier Chapitre de l'Alcoran en ces termes : *Celui-là marche dans la voie droite, qui ne s'arrête point juſqu'à ce qu'il ſoit arrivé au terme de ſon voyage, qui eſt l'union avec Dieu.*

Il fait auſſi cette réflexion ſur le Chapitre du même Livre, intitulé *Andam*, où il eſt dit qu'il faut éviter les péchés extérieurs & intérieurs. La raiſon, dit-il, en eſt expliquée par ces paroles : *Dieu vous a comblé de graces au dedans & au dehors.* C'eſt pourquoi, ajoute-t-il, ces bienfaits ne doivent pas être ſeulement le motif de l'obſervance des commandemens, & de la fuite des péchés ; mais ils doivent nous enſeigner auſſi que le meilleur moyen d'obtenir le pardon de ſes fautes, eſt de remercier continuellement Dieu de ſes graces.

CASR, Palais, Maiſon & Château dans lequel un Roi ou Prince fait ſon ſéjour ordinaire. Lamâi, dans ſes Opuſcules, rapporte qu'un grand Prince, qu'il ne nomme point, ayant fait bâtir un ſuperbe Palais, voulut le faire voir à tous les gens d'eſprit & de bon goût de la ville ; il les convia pour cet effet à un grand feſtin qu'il leur avoit fait préparer, & leur demanda, après le repas, s'ils avoient connoiſſance de quelque bâtiment plus magnifique & plus parfait dans l'architecture, dans les ornemens, ou dans les meubles. Chacun des conviés ſe contenta de lui témoigner ſon admiration, & de lui donner des louanges, excepté un ſeul, lequel menant une vie plus retirée & plus auſtere, étoit du nombre de

ceux que les Arabes appellent en leur langue *Zahed*.

Cet homme parla fort librement au Prince, & lui dit : » Je trouve un grand défaut dans ce » bâtiment, qui conſiſte en ce que les fondemens » n'en ſont pas bons, ni les murs aſſez forts ; de » ſorte qu'Azraël, qui eſt l'Ange exterminateur, » y pourra pénétrer de tous côtés ; & le Sar Sar, » qui eſt le vent froid & glaçant de la mort, y » paſſera aiſément «. Et comme on lui montroit des lambris azurés & dorés du même Palais, dont l'ouvrage merveilleux ſurpaſſoit encore la richeſſe de la matiere, il dit : » Il y a ici encore une fort » grande incommodité ; c'eſt qu'on ne peut pas bien » juger de ces ouvrages, à moins que l'on ne ſoit » couché à la renverſe «, voulant dire par ces paroles, que l'on ne connoiſſoit jamais bien ces choſes qu'au lit de la mort, d'où l'on en découvroit alors la vanité.

Le diſcours du Zahed donna le courage à un Philoſophe de dire au même Prince : » Vous » avez employé beaucoup de temps à bâtir ce » Palais de boue & de corruption, que vous voyez » cependant avoir ſi peu de ſolidité. Quand vous » l'auriez élevé juſqu'au ciel, ne ſavez-vous pas » qu'il ſera réduit un jour en pouſſiere ? Le temps, » qui vous donne ici deux jours de repos que vous » employez ſi mal, s'envolera bientôt comme » une fleche emportée par le vent des viciſſitudes » ordinaires du monde, ſans que vous puiſſiez » jamais le recouvrer «.

Les Palais les plus renommés parmi les Orientaux, ſont celui des Rois de l'Iemen, qui portoit le nom de *Khavarnac*, bâti par le fameux Architecte nommé *Sennamar*.

Celui d'Asfendiar-Schah.

Le Palais des Kosroès, Rois de Perse de la quatrieme Dynastie, bâti dans la ville de Madain.

Celui de Mahmud, fils de Sebekteghin, dans la ville de Gaznah.

Le Palais des Khalifes dans Bagdet, dont les Sultans habitoient seulement les appartemens de derriere.

CASSARUN & CASSARIN est le plurier de Cassar.

Les Musulmans disent que les Apôtres de Jésus-Christ sont nommés *Havariun* dans l'Alcoran, à cause qu'ils étoient Cassarin, & blanchissoient les habits.

Nahar al Cassarin, le *fleuve des Foulons*. C'est une des deux rivieres qui passent par la ville de Casch dans la Transoxane, où se font les apprêts & les teintures des étoffes.

CASSEM, frere d'Ali-Ben-Hamid, treizieme Khalife des Arabes Musulmans en Espagne, fut élevé sur le trône après la mort de son frere. Hairan, un des principaux Seigneurs d'entre les Arabes, se souleva contre lui, & fit proclamer un autre Khalife, nommé *Mortadha*, qui étoit du Sang Royal : mais la ville de Grenade ne voulant point le reconnoître, il se vit obligé de l'assiéger, & fut tué sous ses murailles. Cassem étoit cependant reconnu dans Séville, lorsque la ville de Cordoue prêta hommage à Iahia, fils d'Ali-Ben-Hamid, son neveu : mais le regne d'Iahia ne fut pas long ; car les Cordouans, qui

changeoient fort légérement d'inclination, s'étant dégoûtés de lui, rappelerent Caſſem qu'ils avoient chaſſé. Ce Prince ne fut pas plus tôt rétabli ſur ſon trône, qu'il fit venir des troupes d'Afrique pour s'y affermir : mais cette entrepriſe fit ſoulever derechef cette ville mutine ; en ſorte qu'il ſe vit encore une fois chaſſé ſans eſpérance de retour ; car Iahia ſon neveu ayant repris ſa place, ſe ſaiſit de ſa perſonne, & lui fit finir ſes jours en priſon.

CATBAH & CATIBAH-BEN-MOSLEM ou MOSSALEM. Ce fut un des plus vaillans Arabes de ſon ſiecle. Valid, ſixieme Khalife de la Race des Ommiades, le fit Général de ſes armées en Perſe, l'an de l'Hégire 88.

Il conquit tout le grand pays de Khuarezm, & obligea les peuples de ces quartiers-là à brûler leurs idoles & à bâtir des Moſquées. Après cette conquête, il paſſa dans la Tranſoxane, & prit de force les fameuſes villes de Samarcande & de Bokhare, & défit Magurek, Roi du Turkeſtan, qui s'étoit approché pour les ſecourir. Ce grand Capitaine finit ſes conquêtes l'an 93 de l'Hégire.

CAUM, peuple. Les Arabes appellent de ce nom les gens qui ont quelques rapports avec des Prophetes.

Caum Hud, le peuple de Hud, qui eſt Heber, eſt celui auquel ce Patriarche fut envoyé de Dieu ; ce ſont les Adites.

Caum Saleh, le peuple de Saleh, c'eſt-à-dire les Thémudites, auxquels ce Patriarche fut envoyé.

Caum Loth, les Sodomites, auxquels Loth prêcha de la part de Dieu.

Caum Muſſa, le peuple de Moïſe; ce ſont les Iſraélites.

Caum Iſſa, le peuple de Jéſus, les Chrétiens.

Caum Mohammed, les Mahométans.

CAUN ou CAVUN, ſurnommé *Rezm-Khuab*, qui ſignifie en langue Perſienne celui qui cherche des aventures & des haſards. Il étoit fils de Caoh ou Gaoh le Forgeron, & fut un des quatre Chefs des armées de Caicobad, premier Roi de la Dynaſtie des Caianides en Perſe. Quelques Hiſtoriens veulent qu'il fut tué par Afraſiab Roi du Turkeſtan, à la tête de l'armée de Naudhar Roi de Perſe qu'il commandoit.

CAUS en Arabe ſignifie un arc. Il y a pluſieurs Livres qui enſeignent l'art de s'en ſervir.

Les Orientaux prétendent que cet art fut perfectionné ſous le regne des Caianides en Perſe; car l'on appelle encore aujourd'hui en Perſe *caus caiani* un excellent arc.

Ils diſent auſſi qu'Areſch, le meilleur Archer de ſon temps, tira une fleche qui fut marquée pour être reconnue, du haut de la montagne de Damavend juſque ſur les bords du fleuve Gihon.

L'arc étoit chez les Mogols le ſymbole d'un Roi, & la fleche celui d'un Ambaſſadeur & d'un Vice-Roi. Les fleches des Arabes, qui ſont faites de cannes, s'appellent en leur langue *ſe-hem*, & celles de Perſe, qui ſont faites de bois dur, *neſchab*.

CAUTSER. Il y a un Chapitre dans l'Alcoran qui porte ce titre : il eſt le cent huitieme.

Les Interpretes de ce Chapitre diſent qu'il fut envoyé du ciel à Mahomet, pour le conſoler du reproche qu'As fils de Vail lui avoit fait, en l'appelant *Abtar*, qui ſignifie en Arabe *ſans queue*. C'eſt l'injure qu'on profere contre un homme qui n'a point d'enfant mâle qui puiſſe tranſmettre ſon nom à la poſtérité.

Mahomet fut ſi ſenſible à cette injure, qu'il eut beſoin que Gabriel lui apportât exprès ce Chapitre, pour lui mettre l'eſprit en repos. Il commence par ces mots : *Nous vous avons donné le Cautſer.*

Les Auteurs du Maallem & du Caſchaf prennent ce mot, qui ſignifie proprement *multitude* & *abondance*, pour l'aſſemblage & le concours de toutes ſortes de biens ſpirituels & temporels; ce qui comprend richeſſes, famille, ſcience, bonnes œuvres, Sectateurs, Principauté, réputation, autorité, amis, actions éclatantes, & miracles; toutes leſquelles choſes, diſent-ils, Dieu a données abondamment à Mahomet.

Cependant l'on entend plus ſpécialement par le mot Cautſer un fleuve du Paradis des Mahométans, qui ſe trouve dans le huitieme ciel, que Dieu promet de donner à Mahomet en échange d'une poſtérité nombreuſe, dont il étoit dépourvu.

Ceux qui expliquent groſſiérement l'Alcoran, diſent que le cours de ce fleuve eſt d'un mois de chemin; qu'il a ſes rivages de pur or; que les cailloux qu'il roule ſont des perles & des rubis;

que ſon ſable eſt plus odoriférant que le muſc ; que ſon eau eſt plus blanche & plus douce que le lait ; que ſon écume eſt plus brillante que les étoiles ; enfin, que celui qui boit une ſeule fois de ſa liqueur n'eſt jamais altéré.

Les Docteurs Myſtiques, du nombre deſquels eſt celui qui a compoſé le Livre intitulé *Tavilat*, diſent que ce fleuve de richeſſes & d'abondance eſt le ſymbole de la multitude des connoiſſances ſurnaturelles qui viennent toutes ſe perdre dans l'unité de Dieu, d'où procede la multiplication de toutes les ſortes de biens. Ce fleuve coule du jardin des révélations & des communications divines : auſſi-tôt qu'on y a puiſé, on ſe trouve garanti pour jamais de la ſoif, c'eſt-à-dire de la curioſité & de la recherche des choſes périſſables, dont la ſource eſt dans le déſert de l'ignorance.

La concluſion de ce Chapitre eſt, que les ennemis du Prophete encourront la malédiction qu'ils lui donnent, parce qu'ils demeureront eux-mêmes privés de tous les biens dont Dieu le fera jouir pleinement.

CAZLAK & KHAZLAK, Race ou Tribu du Turqueſtan, qui fut ainſi nommée par Oguz-Khan, à cauſe que ce Prince retournant d'une expédition qu'il avoit faite en Gurgiſtan, & ayant défendu qu'aucun des ſiens reſtât derriere, il y eut cependant une partie de ſes troupes qui ne put pas le ſuivre, à cauſe des neiges qui leur fermerent ce paſſage. Oguz ayant appris ce qui leur étoit arrivé, leur donna le nom de *Cazlak*, qui eſt demeuré à leur poſtérité. Ce nom, qui

ſignifie en langue Turque & Mogolienne la rigueur de l'hiver, ſert à conſerver la mémoire de cet accident.

CAZVIN; c'eſt la ville que nous appelons communément *Casbin*. Elle a été long-temps capitale de l'Empire des Perſes. Elle fut bâtie par Schabur, ſurnommé *Dhulaktaf*, dans un lieu qui lui avoit ſervi autrefois de retraite, lorſqu'il ſe ſauva de la priſon des Grecs.

Pendant que ce Prince étoit occupé à bâtir ſa ville, les Dilemites, peuples voiſins qui en prirent jalouſie, faiſoient de fréquentes courſes pour empêcher le travail des Ouvriers; de ſorte que Schabur fut obligé de leur payer une groſſe ſomme de deniers, pour ſe délivrer de leur brigandage; car il ne ſe trouvoit pas en état de les réprimer par la force de ſes armes, à cauſe de la guerre qu'il faiſoit pour lors aux Arabes, qui l'occupoit tout entier: mais cette guerre ne fut pas plus tôt achevée, qu'il tourna ſes armes contre les Dilemites, & les ſoumit à ſon empire.

On jeta les premiers fondemens de cette ville au mois nommé *Aiar* dans le Calendrier des Séleucides ou des Grecs de Syrie, l'an d'Alexandre 466, qui correſpond à l'année 154 de J. C. ſous l'aſcendant du Jumeau, au rapport du Lebtarikh.

Cazvin eſt ſituée dans la Province appelée *Gebal* ou *Erak Agemi*, l'*Iraque Perſienne*, c'eſt-à-dire dans la partie la plus montueuſe de la Perſe, à 85 degrés de longitude, & à 37 de latitude ſeptentrionale, ſelon les Tables Arabiques, & on lui donne le ſurnom ou épithete de *Gemalabad*,

labad, qui ſignifie *la belle ville*, nom que les Perſans emploient ſouvent pour déſigner le Paradis.

C'eſt de là que vient, ſuivant Khondemir, une façon de parler fort uſitée parmi les habitans de Cazvin, pour faire entendre que l'on a fait mourir quelqu'un ſecrétement : ils diſent qu'il a été envoyé à Gemalabad, à cauſe que Holagu y envoya trois cents priſonniers d'entre les Molhedites, qu'il fit expédier de cette maniere dans le château fort, nommé *Arſlan Kuſchai*, qui en eſt voiſin.

CEBISSAH ou KEBISSAH, Intercalation. Dans le Calendrier Arabique on ſe ſert de l'intercalation d'un mois entier, après trois années lunaires, pour faire accorder ces années avec celles du ſoleil : mais dans le Calendrier Perſien moderne, qui eſt nommé *Gelaleen*, on intercale ſeulement un jour tous les quatre ans; & après que cela a été fait ſix ou ſept fois, on intercale ce jour après la cinquieme année ſuivante. Pour ce qui regarde l'ancien Calendrier Perſien, que l'on nomme *Iezdegirdique*, il n'y a point d'intercalation; car on ſe ſervoit alors des Moſteraka ou Epagomenes, comme les Grecs & les Egyptiens les appellent, qui ſont cinq jours ajoutés à la fin de douze mois ſolaires qui ſont trois cent ſoixante jours, de ſorte que leur année étoit ainſi de trois cent ſoixante-cinq jours préciſément.

COBAH, ſurnom de Naſſereddin, Affranchi de Schehabeddin, Sultan de la Dynaſtie des Gourides, lequel, après la mort de ſon maître,

régna dans la Province de Multan, & dans tout le pays qui s'étend ſur le fleuve Indus, & qui confine avec le Zableſtan, dont Gaznah eſt la ville capitale.

Ce fut chez ce Prince généreux & magnifique qu'une infinité de gens de tous états ſe réfugierent dans le temps que Genghizkhan fit ſa grande irruption dans la Perſe. Naſſereddin-Cobah les reçut avec toutes les honnêtetés poſſibles, & leur fit perdre le regret qu'ils avoient de ſe voir chaſſés de leur pays. Il eut cependant, ſur la fin de ſes jours, à ſoutenir une guerre fâcheuſe contre Schams-eddin Iletmiſche, autre Affranchi de Schehabeddin, qui s'étoit déjà rendu maître du royaume de Delli aux Indes.

L'armée de Cobah fut taillée en pieces par ſon ennemi, qui le contraignit de prendre la fuite, & de s'enfermer dans le château de Biker, où ayant appris que Nezam-Al-Mulk, Viſir de Schams-eddin, venoit l'aſſiéger, & ne s'y trouvant pas en ſûreté, il s'embarqua ſur un vaiſſeau, lequel faiſant naufrage au milieu du fleuve Indus, il y périt, & laiſſa ainſi la poſſeſſion libre de tous ſes Etats à Iletmiſche, qui s'en étoit déjà emparé.

COBBAT, une voûte en général, & en particulier ce que les Italiens appellent *cuppola*, & nous autres un *dôme*.

On ſe ſert métaphoriquement de ce mot auſſi bien dans la langue Arabique que parmi nous, pour exprimer une Métropole & une Cathédrale; car en Italie on appelle *Il Domo* la grande Egliſe ou la Cathédrale d'une ville. Ainſi on

appeloit autrefois la grande Moſquée de Cordoue & celle de Séville, *Cobbat al Malek*, le *Dôme royal.*

Cobbat al Eſlam, le *Dôme du Muſulmaniſme.* C'eſt l'épithete ou le titre d'honneur qui a été donné à la ville de Balkhe, capitale de la Province de Khoraſan.

Cobbat alzaman, le *Dôme du temps.* C'eſt ainſi que les Arabes Chrétiens & Muſulmans appellent ce que les Hébreux ont appelé *Ohel Hamoêd*, le Tabernacle que Moïſe fit dreſſer par l'ordre de Dieu au milieu du camp des Iſraélites. Les Muſulmans cependant lui donnent auſſi ſouvent le nom de *Haical.*

Cobbat ſe prend auſſi, dans la même langue Arabique, pour un paraſol. Le droit de porter le paraſol & l'oiſeau de proie devant le Sultan en Egypte, du temps des Mamlucs, appartenoit au plus grand Seigneur de la Cour. Inal & Khoſchadam, qui furent tous deux Sultans de la Dynaſtie des Circaſſiens, avoient eu cette charge, qui s'appeloit *Cobbat u Thair*, ſous leurs prédéceſſeurs.

COBLA & CUBLA-KHAN, fils de Kil-Khan, ſurnommé *Ilingek*, ſuccéda à ſon pere dans l'Empire des Mogols, & vengea la mort d'Ughin-Khan ſon frere aîné, que les Tartares avoient fait mourir. Il déclara pour cet effet la guerre à Altun-Khan leur Roi; &, après l'avoir défait dans un combat, il pilla & ravagea ſon pays, d'où il remporta un très-riche butin chez lui.

Ce Prince ne laiſſa point d'enfans qui lui ſuc-

cédaſſent, de ſorte que la couronne des Mogols paſſa à ſon frere puîné, nommé *Bortan*, qui fut le grand-pere de Genghizkhan. Bortan ne porta pas le titre de *Khan* ou d'*Empereur*, mais ſeulement celui de *Behadir*, qui ſignifie le *Valeureux*, non plus que ſon fils Jeſukai, pere de Genghizkhan.

Du temps de Bortan-Behadir, Fagiouli ſon oncle, & Commandant général de ſes armées, vint à mourir. Jardumgi ſon fils, ſurnommé *Perlas*, ſuccéda à la charge de ſon pere; & c'eſt de ce Perlas que la Tribu des Mogols qui porte ce nom a pris ſon origine.

COBLA ou COBLAI-CAAN, fils de Tuli & petit-fils de Genghizkhan, fut le quatrieme Empereur des Mogols ou Tartares après Genghizkhan.

Il ſuccéda à Mangu-Caan, que pluſieurs nomment *Mungaca*, ſon frere aîné, qui l'avoit envoyé pour commander dans l'Orient, c'eſt-à-dire dans le Cathai & dans la Chine, pendant que Holagu, ſon autre frere puîné, commandoit dans l'Occident, c'eſt-à-dire dans la Perſe, la Syrie, &c.

Pendant que Cobla étoit dans la Chine, il y eut une ſi grande révolte contre lui, qu'il fut obligé d'appeler l'Empereur Mangu-Caan ſon frere à ſon ſecours. Avec ce ſecours il dompta les rebelles; & Mangu-Caan ayant été tué d'un coup de fleche dans la bataille qui ſe donna, Coblai ſe fit reconnoître auſſi-tôt par l'armée des Mogols pour ſon ſucceſſeur, & alla faire ſon ſéjour dans Khanbalig ou Cambalu, ville capitale du grand pays de Cathai & de la Chine.

Dès le commencement de ſon regne, il eut à ſoutenir une grande guerre contre Arik ou Arig-Buga, un de ſes autres freres, lequel faiſoit ſon ſéjour à Keluran & à Caracoram. Ce lieu eſt le même que l'on appelle *Ordu Balig*, où Arig-Buga ſe maintint pendant dix-ſept ans, au bout deſquels il fut enfin contraint d'avoir recours à la clémence de Coblai ſon frere.

Coblai, ayant Arig-Buga entre ſes mains, aſſembla un grand conſeil des principaux Seigneurs de la nation, pour délibérer ſur ce qu'il en devoit faire : il y fut réſolu qu'il ſeroit enfermé entre quatre murailles faites d'un bois noueux & épineux, où il vécut pendant un an. Les Perſans appellent cet arbre *Khar moghilan*, & les Arabes *Catad* ; c'eſt le Tragacantha des Grecs, duquel on tire cette gomme que l'on nomme vulgairement par corruption gomme d'adragan.

Le regne de Coblai fut de vingt-cinq ans ; car Mangu-Caan ſon frere étant mort l'an 655 de l'Hégire, il lui ſuccéda immédiatement ſans interregne ; ce qui n'étoit pas encore arrivé à ſes prédéceſſeurs, & mourut l'an de l'Hégire 680, que les Mogols appellent dans leur cycle particulier *Ilan Il*, l'*année du ſerpent*.

Holagu ſon frere lui ſuccéda dans la Perſe : mais Timur-Caan, ſon petit-fils, demeura maître du Cathai & de la Chine, où il prit le nom d'*Algiaptu* ou d'*Algiaitu*, & y régna douze ans. Il ne faut pas confondre cet Algiaptu avec un autre du même nom.

Ce Prince eſt loué par les Hiſtoriens Orientaux, pour avoir été fort modéré dans ſes paſſions,

& pour avoir aimé & récompenſé les Gens de Lettres de toutes les nations & de toutes les ſectes; car il leur accorda pluſieurs priviléges, & les exempta de toute ſorte de tributs & de ſubſides.

COBOUR SCHOHADA, les *Tombeaux des Martyrs*, lieu de l'Arabie Pétrée auprès de la ville de Hagiar ou Petra, dans lequel ſe voient les tombeaux des premiers Muſulmans qui furent défaits par Moſeilemah. Cet homme s'étoit révolté contre Mahomet, lui conteſtant le titre de Prophete, qu'il prétendoit lui appartenir à meilleur droit.

COBROS, l'Iſle de Chypre. Cette Iſle a demeuré entre les mains des Grecs juſqu'en l'année 27 ou 28 de l'Hégire, que le Khaliſe Othman envoya Moavie, fils d'Abuſofian, qui étoit pour lors Gouverneur de la Syrie, avec la premiere flotte que les Muſulmans aient équipée, pour la ſubjuguer. Il prit la ville nommée alors *Conſtantia*, & depuis *Famagouſte*.

L'Empereur Tibere, ſecond du nom, ayant remporté, par la valeur de Maurice ſon Général, une grande victoire ſur Hormizdas, fils de Khoſroès-Parviz & pere de Nouſchirvan Roi de Perſe, avoit fait tranſporter, l'an de J. C. 582, quarante ans avant l'Hégire, plus de ſoixante mille captifs dans l'Iſle de Chypre, qui commençoit dès ce temps-là à ſe dépeupler.

Les diviſions étant ſurvenues entre les Khalifes de Bagdet & ceux d'Egypte, cette Iſle ſuivit la fortune tantôt des uns & tantôt des autres. Les

Grecs cependant la reprirent, & la tinrent juſqu'en l'an 587 de l'Hégire, que Richard, Roi d'Angleterre, l'ôta à Iſaac Commene, qui en étoit le Tyran, pour la donner aux Templiers, & enſuite à Gui de Luſignan, dernier Roi de Jéruſalem, qui lui donna en échange la ville de Ptolémaïde, que nous appelons aujourd'hui *Saint-Jean d'Acre.*

La Maiſon de Luſignan poſſéda par elle-même, ou par ſa branche adoptive, la couronne de Chypre juſqu'en l'année 827 de l'Hégire, que Malek-Al-Aſchraf-Barſebai, huitieme Sultan des Mamlucs Circaſſiens; attaqua Janus ou Jean ſecond, qui la portoit, le fit priſonnier, & ne le renvoya qu'après lui avoir fait payer une groſſe rançon, & exigé un tribut annuel & perpétuel.

Ce Janus avoit un fils naturel, nommé *Jacques*, qu'il avoit deſtiné à l'Archevêché de Nicoſie, lequel ne pouvant ſouffrir que Charlotte ſa niece portât la couronne de Chypre dans la Maiſon de Savoie où elle étoit mariée, s'en empara avec le ſecours des Mamlucs, & s'appuya de l'alliance des Vénitiens, prenant Catherine Cornara pour femme.

Catherine étant devenue héritiere du royaume de Chypre, conjointement avec le fils dont elle étoit groſſe, par le teſtament du Roi Jacques ſon mari, renonça à ſa couronne en faveur de la République de Veniſe, l'an 895 de l'Hégire, ſon fils étant mort dans la premiere année de ſon âge.

Cette République, après avoir pris poſſeſſion de ce royaume, paya aux Mamlucs le tribut ordinaire, puis à Selim, premier du nom, Sultan

des Turcs, qui le fixa dans la ſuite à huit mille ſequins par an : mais Selim ſecond, ſon petit-fils, ne s'en contenta pas, & prétendant être entré dans tous les droits des Mamlucs, qui avoient le domaine direct de cette Iſle, fit attaquer Nicoſie par Muſthafa Baſcha, qui la prit, ainſi que Famagouſte, l'an de l'Hégire 980.

CODAS, l'Euchariſtie & la Meſſe. Ce nom vient de *Cods*, qui ſignifie *Sainteté*, comme celui de *Corban*, que les Orientaux lui donnent auſſi, ſignifie *Sacrifice*. Saheb al Codas eſt proprement le Prêtre & le Célébrant, comme Schamas eſt le Diacre ou le Servant.

Macaire, Patriarche d'Alexandrie, Jacobite, changea, l'an 496 de l'Hégire, pluſieurs cérémonies de la Meſſe touchant les Tahalil ou Alleluia, & les Encenſemens. Il régla auſſi les fonctions du Diacre, lequel, après avoir ſervi le Prêtre, quittoit auſſi-tôt l'autel ; car il ordonna qu'il y aſſiſteroit juſqu'à la fin de la Meſſe, ſelon le rapport d'Ebn-Amid dans ſa Chronique.

CODBUKA, Capitaine général des troupes du Sultan Barkiarok le Selgiucide en Syrie. Il portoit le titre ou le ſurnom de *Caovam-Al-Daulat*, d'où nos Hiſtoriens des guerres de la Terre-Sainte ont formé par corruption le nom de *Commoran* ou de *Corbonas* qu'ils lui donnent.

Ce fut lui qui, après avoir laiſſé prendre la ville d'Antioche aux François, l'an de l'Hégire 491, vint les aſſiéger avec une très-groſſe armée de Turcs qu'il avoit ramaſſée de tous les Etats des Selgiucides : mais après qu'il eut fait tous ſes

efforts pour les prendre à diſcrétion, les aſſiégés, qui étoient réduits à la derniere extrémité, firent une ſortie ſi vigoureuſe, qu'elle mit le déſordre dans ſon armée, laquelle ayant enfin pris la fuite, fut entiérement défaite.

CODRAT & CODRET, la Providence & la Toute-puiſſance de Dieu. Les Turcs appellent la manne qui tomba dans le déſert, *Codret Halvaſſi*, la *Dragée de la Providence.*

CODS, Sainteté. Les Chrétiens qui ſe ſervent de la langue Arabique, appellent la troiſieme perſonne adorable de la Trinité, *Ruh al cods*, c'eſt-à-dire l'*Eſprit de Sainteté*; mais les Mahométans entendent par ce mot l'Ange Gabriel, & diſent que Jéſus-Chriſt eſt *Ruh allah*, l'*Eſprit de Dieu*; ce qu'ils ont tiré apparemment des expreſſions de quelques anciens Peres.

Le mot de Cods ſe prend auſſi emphatiquement pour le nom de la ville de Jéruſalem, à cauſe de la ſainteté de ſon Temple : on ne laiſſe pas cependant d'y ajouter ſouvent quelque épithete, comme de *Scherif*, qui ſignifie *Noble*, & de *Mobarek*, qui ſignifie *Bénite.*

Le nom de *Beit almocaddas*, ou *Beit almacdes*, qui ſignifie *Maiſon ſainte*, lui eſt auſſi ſouvent donné par rapport à ſon Temple; & c'eſt ainſi que la plupart des Géographes Orientaux la nomment, & diſent qu'elle eſt ſituée dans la Province de Feliſthin ou Paleſtine, au troiſieme climat, à ſoixante-ſix degrés trente minutes de longitude, & à trente-un degrés cinquante minutes de latitude ſeptentrionale.

Ils l'appellent auſſi ſouvent *Ilia*, qui eſt un nom corrompu de celui d'*Aelia*, que l'Empereur Adrien lui donna après l'avoir entiérement ruinée.

L'Auteur du Lebtarikh dit que ce fut Kireſch ou Cyrus qui la rebâtit après la ruine qu'elle ſouffrit du temps de Nabuchodonoſor; mais le Tarikh Montekheb veut que ce fut Ardſchir-Bahaman qui la rétablit.

La ville de Jéruſalem paſſa des mains des Perſans en celles d'Alexandre & des Rois de Syrie ſes ſucceſſeurs. Les Romains la prirent enſuite ſur les Juifs, qui y étoient rentrés pendant les guerres de Syrie, & les Empereurs Grecs de Conſtantinople l'ont poſſédée juſqu'à ce que les Arabes Muſulmans s'en rendirent les maîtres ſous le Khalifat d'Omar, premier du nom, l'an 16 de l'Hégire.

Il eſt vrai que Khoſroès-Parviz, Roi de Perſe, prit Jéruſalem l'an 615 de Jéſus-Chriſt; mais les Perſes ne la garderent que juſqu'en l'année 629, qui étoit la huitieme de l'Hégire; car ce fut dans cette année qu'Heraclius rentra triomphant dans cette ville avec la Croix de Notre Seigneur, que Hormizdas, ou, ſelon quelques-uns, Siroès, fils de Khoſroès, lui avoit rendue.

Depuis que les Muſulmans ſe furent rendus maîtres de Jéruſalem, cette ville ne laiſſa pas d'être encore ſujette à de grandes révolutions; car les Turcs Selgiucides en chaſſerent les Arabes, & en dépouillerent ainſi les Khalifes. Ils la poſſéderent juſqu'à ce que les diviſions ſurvenues entre eux ſous le regne du Sultan Barkiarok, les ayant affoiblis, le Khalife d'Egypte les en chaſſa

pendant que Moſtadher-Billah tenoit le Khalifat de Bagdet.

Ce fut donc Moſtaâli-Billah, Khalife de la Race des Fathemites, qui aſſiégea dans Jéruſalem Socman & Ilgazi, tous deux fils d'Artak, & Sunege leur oncle, qui y commandoient, ou pour les Princes Selgiucides, qui ſe faiſoient la guerre les uns aux autres, ou de leur propre chef. Les Turcs, qui n'attendoient aucun ſecours, lui rendirent bientôt la place; mais il n'en jouit pas long-temps.

Dans la même année que les Egyptiens furent entrés dans Jéruſalem, c'eſt-à-dire l'an 492 de l'Hégire, les Francs ou les François les en chaſſerent après trente-cinq jours de ſiége, & la poſſéderent quatre-vingt-onze ans.

L'an de l'Hégire 583, Saladin, Roi d'Egypte & de Syrie, la reprit ſur les Chrétiens, avec toute la Paleſtine & la Galilée. On dit que Muhibeddin, Poëte Arabe de ce temps-là, avoit prédit à Saladin qu'il la prendroit au mois de Regeb.

Cependant elle ne fut pas ſi aſſurée à ſa poſtérité, que trente ans après Malek-Al-Moâdham, Sultan de Damas, ſon neveu, ne fût obligé de la démolir, de peur que les Chrétiens, qui avoient pris Damiette, ne s'en emparaſſent.

L'an de l'Hégire 626, Malek-Al-Kamel, de la Race des Jobites & de la poſtérité de Saladin, fit treve avec les Francs, ſur leſquels il avoit repris Damiette, pour aſſurer ſon royaume d'Egypte, & céda à Anbarthon, Roi des Francs, le royaume de Jéruſalem.

Cet Anbarthon, que les Arabes appellent

Malek Alômra, Roi des Princes, eſt l'Empereur; & par conſéquent il faut lire *Anberathor*, qui veut dire *Imperator* ou *Empereur*; c'étoit Frideric Barberouſſe, qui pour lors faiſoit la guerre aux Sarafins en Egypte & en Paleſtine.

Jéruſalem fut remiſe entre ſes mains, à condition que les murailles n'en ſeroient point relevées; que les Mahométans ne demeureroient point dans la ville, mais qu'ils habiteroient ſeulement dans les villages d'alentour, où ils auroient leurs Juges, & qu'ils viendroient faire leurs dévotions au Temple appelé *Cobbat Alſakhra*, le *Dôme de la pierre de Jacob*, & au Giamê al Acſa, qui eſt le lieu où étoit bâti le Temple de Salomon. En ce temps-là les Jobites ſe faiſoient la guerre entre eux, & aſſiégeoient Damas.

Iſmaël, ſurnommé *Malek Aſſaleh*, de la même Race des Jobites, & des deſcendans de Saladin, reprit ſur les Francs ou Chrétiens Latins la ville de Jéruſalem, l'an de l'Hégire 637, & démolit le château qu'ils y avoient bâti; mais l'an 641, la puiſſance des Francs croiſſant tous les jours dans la Syrie, & ce Sultan craignant de perdre ſon royaume de Damas, il leur abandonna Aſcalon & Tibériade, & leur permit de s'établir dans Jéruſalem.

Le Cadhi Gemaleddin, fils de Vaſſel, écrit qu'en paſſant dans Jéruſalem pour aller en Egypte, il vit les Prêtres Chrétiens qui portoient des fioles de verre pleines de vin deſſus la Sakhra, c'eſt-à-dire ſur la pierre près de laquelle les Muſulmans avoient bâti leur Temple, qui s'appeloit pour cette raiſon le *Temple de la Pierre*.

Cette pierre eſt celle que Jacob avoit miſe ſous ſa tête lorſqu'il eut la viſion de l'échelle myſtérieuſe. On l'appelle encore aujourd'hui la *pierre de l'onction*, à cauſe que ce Patriarche, après ſon réveil, l'oignit, &, pour ainſi dire, la conſacra.

Depuis ce temps-là, Jéruſalem tomba entre les mains des Sultans de Damas, de Bagdet & d'Egypte, juſqu'à ce que Selim premier, Sultan des Turcs, ayant conquis l'Egypte & la Syrie ſur les Mamlucs, s'en rendit maître; & ſes ſucceſſeurs l'ont poſſédée juſqu'à préſent ſous le titre de *Hami*, c'eſt-à-dire de *Protecteurs*, & non pas de *Maîtres*.

Jéruſalem a toujours été un lieu de grande vénération pour les Muſulmans. Mahomet ordonna dans les premieres années de la publication de ſa Secte, que tous les Muſulmans ſe tourneroient vers le Temple de Jéruſalem en faiſant leur priere. Ses compagnons, pour la plupart, étoient d'avis qu'après ſa mort on l'enterrât dans l'enceinte de cette ville.

Le Temple qu'Omar y fit bâtir ſur la pierre de Jacob, eſt cenſé le premier des pélerinages & des lieux de dévotion que les Muſulmans viſitent après ceux de la Mecque & de Médine. Valid, fils d'Abdalmalek, Khalife de la Race des Ommiades, le fit rebâtir plus magnifique qu'il n'étoit.

Le pélerinage de la Mecque ayant été interrompu par l'incurſion des Carmathes, les Muſulmans firent celui de Jéruſalem, qu'ils appeloient *Tarik al Forat*, le *chemin de l'Euphrate*, pour y ſuppléer. Cette interruption dura depuis

l'an de l'Hégire 317, ſous le Khalifat de Moctader, juſqu'à l'an 339, ſous celui de Radhi.

Les Orientaux diſent que Jéruſalem a été bâtie par Melchiſedec, fils de Sem, qui y tranſporta le corps d'Adam, que Noé avoit conſervé dans l'arche. Ils ſoutiennent auſſi qu'elle eſt ſituée au milieu de la terre habitable, ſuivant ce paſſage du Pſalmiſte : *Operatus es ſalutem in medio terræ.*

Lorſque Jéruſalem fut priſe par Khoruziah, Général des armées de Khoſroès-Parviz, les égliſes du Crane ou Calvaire de Conſtantin & d'Hélene, furent brûlées avec la Giaſmaniah, où étoit le ſépulcre de la ſainte Vierge.

Après que les Perſans l'eurent abandonnée, Modeſtus, Abbé du Monaſtere de ſaint Théodoſe, nommé *Douakes*, alla quêter par les villes de Syrie, où il recueillit des ſommes ſuffiſantes pour les rétablir ; & il fut ſecouru auſſi abondamment par ſaint Jean l'Aumônier, Patriarche d'Alexandrie.

Lorſque cette ville fut emportée par les Arabes Muſulmans, ſous Omar leur ſecond Khalife, Sophronius, qui en étoit Patriarche, obtint de ce Khalife que les Muſulmans n'auroient qu'une ſeule Moſquée dans ſon enceinte.

COLZUM, Ville d'Egypte ſituée ſur la mer Rouge, à ſoixante-quatre degrés de longitude, & à vingt-huit degrés trente minutes de latitude ſeptentrionale, ſelon les Tables Arabiques. Il eſt fort probable que c'eſt l'ancienne ville de Clyſma, oppoſée à celle d'Elanah, qui eſt bâtie au pied du Thor, ou à l'extrémité du Mont Sinaï,

nommée le *Mont Pharan*, dans le pays des Madianites.

Ce n'eſt point la ville de Sues qui eſt à l'extrémité & au fond du golfe. Colzum ainſi qu'Elanah ſont à préſent ruinées; il n'y a qu'un village qui porte encore aujourd'hui le nom de *Thor*.

La ville de Colzum a donné ſon nom à la mer Rouge, que les Arabes appellent *Bahar al Colzum, Mer de Colzum*. Il y avoit autrefois un canal tiré de cette ville juſqu'au Caire, dont on ne voit préſentement aucun veſtige. Omar, ſecond Khalife, après la conquête de l'Egypte, ordonna à Amru, qui l'avoit ſubjuguée, de le faire creuſer, afin qu'on pût facilement tranſporter les grains d'Egypte, par le moyen de ce canal, dans la mer Rouge.

Ce fut une grande famine qui affligea la ville de Médine, où le Khalife faiſoit ſa reſidence avec toute ſa Cour, qui détermina les Arabes à entreprendre cet ouvrage : mais comme Médine, par ſucceſſion de temps, ne fut plus le ſiége des Khalifes, & fut par conſéquent réduite a un fort petit nombre d'habitans, l'uſage de ce canal n'étant plus ſi néceſſaire, on le négligea, & les ſables le remplirent. Ce canal eſt appelé par les Hiſtoriens Arabes, *Khalige Emir almoumenin*, le *canal du Khalife*.

COMAMAT. *Keniſſat al Comamat*, l'*Egliſe de la Réſurrection*. C'eſt ce que nous appelons ordinairement l'*Egliſe du ſaint Sépulcre* dans la ville de Jéruſalem.

Elle fut bâtie par ſainte Hélene ou par l'Empereur Conſtantin ſur le Mont du Calvaire, dans

le lieu où la Croix de Notre Seigneur fut trouvée ſous un tas de décombres & d'ordures; ce qui s'appelle en Arabe *Comamat*.

C'eſt de là que les Muſulmans & enſuite les Chrétiens lui ont donné ce nom, au lieu de celui de *Kiamat*, qui ſignifie *Réſurrection*.

Hakem-Ben-Al-Aziz, troiſieme Khalife des Fathimites en Egypte, fit démolir ce Temple, qui entretenoit, diſoit-il, la ſuperſtition des Chrétiens : mais étant mieux conſeillé, & conſidérant le grand profit que lui apportoient les Pélerins qui y accouroient de toutes les Provinces Chrétiennes, il le fit rebâtir à ſes dépens.

Ebn Batrik écrit que lorſque l'on remua le fumier & les ordures qui couvroient la ſainte Croix, il en ſortit une odeur très-agréable.

COMRI HENDI, Tourterelle des Indes. Un Roi des Indes fit un jour préſent au Sultan Mahmoud, fils de Sebekteghin, d'une tourterelle de ſon pays dont la propriété étoit merveilleuſe; car auſſi-tôt que cet oiſeau voyoit quelque choſe où il y avoit du venin, les larmes lui couloient des yeux & ſe pétrifioient auſſi-tôt; & ces mêmes larmes pétrifiées & réduites en poudre, étant appliquées ſur une plaie, en attiroient tout le venin, & étoient un antidote ſouverain contre tout ce qui en étoit infecté.

CONOUZ, Magarat alconouz, nom de la caverne où Adam & les premiers Patriarches furent enterrés. Elle eſt ſituée auprès du Paradis terreſtre, ſur la montagne des enfans de Dieu, ſelon

ſelon la tradition des Chrétiens de l'Orient, au rapport d'Ebn Batrik.

CORAISCH, les Coraiſchites, Famille ou Tribu principale de la ville de la Mecque, qui étoient avant Mahomet les Adminiſtrateurs & les Gardiens du Temple.

Mahomet étoit Coraiſchite; cependant ce fut dans cette Famille qu'il trouva ſes plus grands ennemis. On ne laiſſe pas néanmoins d'appeler de ce nom tous les anciens Arabes de la Mecque, ſes contemporains & ſes compagnons.

CORBAN; ce mot, que les Arabes ont emprunté des Hébreux, ſignifie *ſacrifice*, & c'eſt ainſi qu'ils appellent tous les ſacrifices que les Patriarches ont offerts à Dieu.

Ils nomment auſſi en particulier *iaum al corban*, le *jour du ſacrifice*, le dixieme du dernier mois de l'année, appelé *Dhulhegiat*, auquel on ſacrifie ſolennellement, à la Mecque, la victime qu'ils nomment *Dhahiat*.

Les Chrétiens Orientaux donnent auſſi ce nom au ſaint Sacrifice de la Meſſe & à l'Euchariſtie, qu'ils appellent encore *Fathirat*.

Théophile, expliquant le ſonge de l'Empereur Théodoſe le Grand, lui dit que l'agneau qu'il avoit vu au milieu d'une tente, étoit ou ſignifioit le Corban & l'Euchariſtie au milieu de l'Égliſe, laquelle montoit au Ciel, de même qu'il y avoit vu monter l'agneau.

Ebn Amid rapporte que ſous le Khalifat d'Abdalmalek, Simon, Patriarche Jacobite d'Alexandrie, ayant été empoiſonné trois fois après qu'il

eut pris le Corban, ſans en avoir été incommodé, mourut enfin d'un poiſon qui lui fut donné lorſqu'il étoit encore à jeun.

CORCUD, que l'on prononce auſſi Corcut, étoit fils de Bajazet, ſecond du nom, Sultan des Turcs. Il fut ſalué & reconnu pour Sultan après la mort de Mahomet ſecond ſon aïeul, pendant l'abſence de Bajazet ſon pere, qui faiſoit alors le pélerinage de la Mecque.

L'Auteur du Tarikh al Othmaniah écrit que Corcud prit poſſeſſion de l'Empire, pour empêcher que Gem ſon frere ne s'en emparât, & pour le conſerver à Bajazet leur pere. En effet, dit le même Auteur, il le lui remit auſſi-tôt après ſon retour de la Mecque, avec beaucoup de piété & de reſpect; de ſorte que ſon pere diſoit ſouvent qu'il le deſtinoit pour ſon ſucceſſeur, & qu'il ne tenoit l'Empire en dépôt que pour lui.

Mais Selim, ſon autre frere, empêcha la diſpoſition de leur pere; car il uſurpa ſur lui la couronne, & l'obligea de s'en démettre en ſa faveur. Il arriva même, quelque temps après, que Corcud, qui avoit le gouvernement de Maniſſa ou Magneſie, ayant voulu faire quelques mouvemens, Selim donna ordre qu'il y fût étranglé.

Cependant Lamai, dans ſes Lathaif, raconte l'hiſtoire de Corcud fort différemment; car il dit qu'après la mort de Mahomet, ſecond Empereur des Turcs, ſurnommé *Aboulfetah* & *Gazi*, le *Victorieux* & le *Conquérant*, les Janiſſaires ſe ſouleverent, & qu'il y eut une grande ſédition à Conſtantinople, dans laquelle ils firent

mourir plusieurs Visirs & Bachas, saccagerent les maisons des autres, & chargerent de mille outrages les Chrétiens & les Juifs. *En effet*, dit un Poëte Turc, *quand un pays demeure sans Prince qui le gouverne, le Public & le particulier tombent dans une grande confusion.*

Il se trouva pour lors dans la ville un vieux Bacha, nommé *Isaak*, qui avoit été autrefois Visir du Sultan Amurat : il étoit de la race des Enfans de tribut du pays de Romelie, homme d'un très-bon naturel, mais fort ignorant, & très-mauvais politique. Il crut que, pour appaiser cette sédition, il falloit mettre quelqu'un sur le trône : il alla prendre Corcud-Chelebi, fils de Bajazet, absent, qu'il fit proclamer Empereur à la place de son pere, & distribua de grandes sommes d'argent aux Janissaires pour les faire rentrer dans leur devoir.

Quelque temps après, les Janissaires ne laisserent pas de se mutiner, &, sous prétexte d'excuser leurs fautes passées, ils vinrent au Divan du nouveau Sultan, & lui dirent que tout ce qu'ils avoient fait par le passé n'étoit pas pour piller le bien d'autrui, mais seulement pour rétablir les affaires de l'Empire, dont les Loix n'étoient plus observées : que l'on ne voyoit plus dans les charges militaires que des enfans de paysans ou de bourgeois des villes ; au lieu que, selon les Ordonnances des premiers Empereurs Ottomans, elles ne devoient être remplies que par des gens qui auroient servi dans les troupes & vieilli dans les exercices de la guerre.

Toute leur prétention, disoient-ils, consistoit à obtenir que dorénavant on tirât du corps des

Janiſſaires les Colonels, les Capitaines, les Lieutenans-Généraux & les Gouverneurs des Provinces, que les Turcs appellent en leur langue *Buluk Bachi*, *Aga*, *Sangiak Bey*, & *Begler Bey*. Le bon homme Iſaak Bacha, après avoir entendu leur propoſition, répondit de la part du Sultan, que leur demande étant fort raiſonnable, on y auroit égard à l'avenir, & qu'ils pouvoient ſe retirer en paix.

Ayant été ainſi ſatisfaits & congédiés, ils revinrent auſſi-tôt ſur leurs pas, & crierent qu'ils vouloient auſſi que le Cadhilesker, qui eſt le Juge ſouverain de la Milice, & qui doit être très-inſtruit de la ſcience des Loix, fût pris auſſi dans leur corps. Le Bacha leur répondit : » Mes enfans, il faut qu'une telle charge ſoit remplie » par un homme qui ait étudié & même qui ſoit » ſavant : y en a-t-il quelqu'un parmi vous autres » qui en ſoit càpable «? Ils lui répliquerent qu'il y avoit un de leurs camarades, nommé *Sarouge-Buchiuk*, qui ſavoit paſſablement lire, & qui n'écrivoit pas mal, qu'en travaillant & en s'appliquant, il pourroit s'acquitter fort bien de cette charge : ce que le même Bacha ayant entendu, il leur dit : » J'en ſuis content; le Cadhilesker » ſera auſſi des vôtres; demeurez en paix «.

CORRAH. Abou-Aias-Ben-Corrah-Al-Baſri. Il fut diſciple de Corrah ſon pere, & d'Ans-Ben-Malek, & maître de Cotadah, de Schâbah, & de Aâmaſch. Il étoit docte & pieux, & ſon pere Corrah avoit été des Compagnons de Mahomet.

Ce Docteur étant un jour avec Hegiage,

l'Huiſſier vint les avertir qu'il y avoit un Kateb ou Secrétaire à la porte. Ben-Corrah dit alors : » Cette ſorte de gens eſt la pire de toutes «. Cependant le Secrétaire entra, & fut fort bien reçu par Hegiage, lequel, après l'avoir congédié, dit à Ben-Corrah : » Si ce n'étoit la conſidération » du titre de Compagnon de Mahomet qui eſt » dans votre famille, je vous ferois couper le » cou ; car l'Alcoran dit : *Honorez les Ecrivains* «. Ben-Corrah repartit auſſi-tôt : » J'entends parler » des Secrétaires du Divan, & non pas des An- » ges, qui ſont appelés dans l'Alcoran Ecrivains, » parce qu'ils écrivent les actions des hommes » pour les produire au Jugement dernier «.

Corrah eſt auſſi un grand fouet attaché aux portes des Officiers du Grand-Mogol, qui ſert à châtier ceux qui manquent à leur devoir.

CORSI, Siége. Al Corſi eſt par excellence le Trône de Dieu, & encore plus particuliérement le Tribunal de ſa juſtice, de même qu'Arſch eſt le Trône de ſa gloire.

Au Chapitre ſecond de l'Alcoran, il eſt dit que *le Trône de Dieu embraſſe les cieux & la terre, & il n'a aucune peine à les conſerver, car il eſt très-haut & très-grand.* Les Commentateurs de ce paſſage remarquent que ce Corſi ou Trône eſt le Tribunal d'un Gouverneur & d'un Juge, de même que celui qui eſt nommé *Arſch* eſt le Trône d'un Souverain. Le Corſi eſt placé au deſſous d'Arſch, & ne laiſſe pas néanmoins d'être ſupérieur aux cieux, puiſqu'il les comprend & les embraſſe : c'eſt pourquoi il faut entendre par ce Siége la ſageſſe & la providence

de Dieu, qui gouverne les cieux & la terre, & tout ce qu'ils contiennent, ſans que rien lui puiſſe donner aucune peine, parce qu'il eſt élevé au deſſus de tout ce que l'eſprit de l'homme eſt capable de connoître; & il eſt ſi grand, qu'il abſorbe dans ſon immenſité toutes leurs conceptions. Les mêmes Interpretes prétendent que ce verſet eſt le plus conſidérable de tout l'Alcoran, & que ſa lecture attire par conſéquent de plus grandes bénédictions.

COSTHANGIAH & GOSTHANGIASSAH, mot Turc qui ſignifie une lance fort longue, & particuliérement celle où le Labarum des Empereurs Grecs étoit attaché. Il eſt dérivé apparemment du nom de Conſtantin, qui a le premier fait porter cet étendard dans ſes armées.

COSTHANTHIN, le Livre intitulé *Alcab Salathin*, c'eſt-à-dire *les Titres des Rois*, dit que les Empereurs de Roum (car c'eſt ainſi que les Orientaux appellent les Empereurs Grecs de Conſtantinople) ont tous porté le titre de *Conſtantin*, de même que ceux de Rome leurs prédéceſſeurs ont porté celui de *Caiſſar* ou de *Céſars*.

COSTHANTHIN, Conſtantin le Grand, lequel eſt ſouvent confondu par les Orientaux avec Conſtantius Khlorus ſon pere.

Abulfarage, par exemple, attribue à Conſtantius tout ce que nos Hiſtoriens diſent de la lepre, du bain de ſang humain, & du baptême de

Conſtantin ſon fils ; & il ajoute qu'il ne fut pas conſtant dans la foi.

Ebn-Batrik fait deſcendre Conſtantin, en ligne droite & maſculine, de l'Empereur Claude ſecond, & dit qu'il devint paiſible poſſeſſeur de l'Empire Romain, l'an 41 du regne de Schabour-Dhoul-Aktaf fils de Hormuz, qui eſt Sapor fils de Hormizdas, auquel, ſelon Abulfarage, il ſe diſpoſoit à déclarer la guerre, lorſqu'il mourut à Nicomédie, ville de Bithynie, dans la ſoixante-cinquieme année de ſon regne.

Conſtantius ſon pere étant en Méſopotamie, dit le même Auteur, vit Helene, fille Chrétienne d'une très-grande beauté, auprès d'Edeſſe, & l'épouſa. Ce fut d'elle qu'il eut Conſtantin, lequel fut élevé à Edeſſe, où il apprit les Lettres Grecques. Barſica étoit pour lors Evêque de cette ville, & avoit baptiſé & inſtruit Helene.

Conſtantin, après la victoire qu'il remporta ſur Maxence, fit célébrer pendant huit jours la fête de la Croix qui lui étoit apparue avant qu'il donnât bataille à ſon ennemi ; car il l'avoit fait mettre au deſſus de ſon étendard, & on dit que l'ayant fait porter au combat qu'il livra à Galerius Maximinus, ſa ſeule vue fit fuir les ennemis.

Ebn-Batrik dit auſſi que Conſtantin *Tanaſſar*, c'eſt-à-dire ſe fit Chretien la douzieme année de ſon regne, qui fut de trente-deux ans : mais on ne peut pas conclure de là qu'il fût alors baptiſé ; car ce mot peut également s'appliquer à un Catéchumene.

COSTHANTHIN, Roi de Gurgiſtan ou de

Géorgie, Chrétien de Religion, fut défait par Cara-Joſef le Turcoman l'an 822 de l'Hégire.

COSTHANTHINAH & COSTHANTINIAH, la ville de Conſtantinople. C'eſt ainſi que les Arabes, Perſans, Turcs, & autres Orientaux, l'appellent, du nom de Conſtantin le Grand, lequel, dans la trentieme année de ſon regne, fit faire une nouvelle enceinte de murailles à l'ancienne ville de Byzance.

Les Turcs, qui entendoient dire aux Grecs, lorſqu'ils alloient à Conſtantinople, *Allons à la ville*, ce qu'ils prononçoient dans leur langue vulgaire *Stanpolin*, lui ont donné le nom particulier de *Stanbol* & d'*Iſtanbol*; & afin que ce nom ſignifiât quelque choſe en leur langue, celui d'*Iſlambol*, dont la ſignification eſt *abondance & étendue du Muſulmaniſme.*

Le Port de Conſtantinople, ou plutôt ſon Golfe, que les Grecs appeloient *Ceras* & *Ceratinum*, auquel les Arabes ont donné le nom de *Khalige Coſthantini*, a vingt milles de tour, & enferme l'eſpace que l'on appelle proprement le *Port*, que les Turcs nomment *Iskeleh*, c'eſt-à-dire la *Scala*, d'où l'on paſſe de Conſtantinople à Galata & à Pera, colonie des Génois.

La deſcription de la ville de Conſtantinople a été faite par un ſi grand nombre d'Auteurs, qu'il ſeroit ſuperflu d'en dire davantage. Je rapporterai ſeulement ici ce que les Orientaux ont remarqué dans leurs Hiſtoires concernant les ſiéges qu'elle a ſoufferts en divers temps.

Cette ville fut aſſiégée par l'armée des Perſes durant tout le regne de Phocas, qui fut de huit

ans. Héraclius, qui la ſecourut & tua ce Tyran, mérita par cette action l'Empire, qu'il commença à gouverner la vingt-troiſieme année du regne de Khoſroès Parviz ou Aperviz, Roi de Perſe.

Le même Roi de Perſe ne laiſſa pas de l'aſſiéger encore pendant ſix ans ſous Héraclius; de ſorte qu'après un ſiége de quatorze ans, l'Empereur fut obligé enfin, pour la délivrer, de ſe ſoumettre à Khoſroès, & de lui promettre un tribut de mille talens d'or par an.

L'an 52 de l'Hégire, Iezid, fils de Moavie, premier Khalife de la Race des Ommiades, aſſiégea Conſtantinople : mais il fut obligé d'en lever le ſiége, où périt Abu-Aiub, le dernier Compagnon de Mahomet, & ſon armée navale fut entiérement défaite l'année ſuivante par l'Empereur Conſtantin Pogonat.

Moſlemah, frere de Soliman, ſeptieme Khalife de la Race des Ommiades, l'aſſiégea derechef l'an de l'Hégire 99. L'Empereur Leon l'Iſaurien la ſecourut, & brûla la flotte des Arabes, leſquels ayant appris la mort de leur Khalife, ſe retirerent auſſi-tôt.

L'an 164 de l'Hégire, Haron Raſchid, fils du Khalife Mahadi, & qui fut depuis auſſi Khalife, attaqua la Natolie, y fit de grands progrès, & vint juſqu'à la vue de Conſtantinople qu'il vouloit aſſiéger : mais l'Impératrice Irene, qui y régnoit, le gagna par quantité de préſens qu'elle lui fit, & s'obligea de lui payer ſoixante-dix mille beſans d'or de tribut annuel.

Batu, fils de Tuſchi-Khan & petit-fils de Genghizkhan, vint par le ſeptentrion pour aſſiéger

Conſtantinople, environ l'an 630 de l'Hégire. Cette ville étoit pour lors entre les mains des François, qui s'en étoient rendus maîtres dès l'an 1204 de Jéſus-Chriſt, ſous l'Empereur Alexius. Batu avoit conquis la Moſcovie, la Pologne, la Siléſie, la Boheme & la Hongrie, & il s'avançoit dans la Bulgarie, lorſque les Grecs & les Francs joints enſemble lui livrerent bataille & l'arrêterent. On a obſervé que depuis ce temps-là les Mogols ou Tartares n'ont plus attaqué ni les Grecs ni les Francs.

L'an de l'Hégire 660, Michel Paléologue ſurprit Conſtantinople, & en chaſſa les François, qui l'avoient poſſédée cinquante-huit ans. Depuis ce temps-là, les Empereurs Grecs l'ont conſervée juſqu'en l'année 857 de la même Hégire, dans laquelle Mahomet ſecond du nom, Sultan des Turcs de la Race d'Othman, s'en rendit le maître, & la laiſſa à ſes ſucceſſeurs, qui en jouiſſent encore à préſent.

COTHB, le fer qui eſt dans le milieu de la meule inférieure d'un moulin, ſur lequel la meule d'en haut ſe ſoutient & tourne; c'eſt ce que les Latins appellent *ſubſcus*. Les Arabes ont donné ce nom aux Poles du monde, en ſe figurant que les ſpheres des cieux tournoient ſur eux & autour d'eux comme ſur deux pivots.

Cothb el felek, la partie du ciel qui eſt entre le Gedi & les Firkadein, c'eſt-à-dire entre la Cynoſure & les étoiles polaires; c'eſt ce que nous appelons le *Pole Arctique*, où il faut remarquer que Gedi, qui ſignifie auſſi en Arabe le ſigne du Capricorne, ſignifie en cet endroit la petite

ourſe, ou l'étoile polaire, que les Grecs appellent *Cynoſura*.

Par une autre métaphore, les Arabes, Perſans & Turcs appellent le *Pole du temps* un homme illuſtre en vertu, en ſcience, & en autorité, comme ſi le monde rouloit ſur ſon exemple, ſur ſes conſeils, & ſur ſa puiſſance.

Ils donnent auſſi le nom de *Cothb al Kaoum*, qui ſignifie le *Pole des peuples*, à celui qui a le commandement dans un pays, ou qui en eſt le Prince.

Celui de *Cothbeddin*, le *Pole de la Religion* ou *de la Foi*, eſt devenu le ſurnom de pluſieurs Princes & autres perſonnages.

COTHB-EDDIN, premier Sultan de Khovarezm, étoit fils de Bouſteghin-Gurgé, iſſu de race Turque, & eſclave de Balcateghin ou Malcateghin, qui étoit lui-même auſſi du nombre de ces eſclaves de conſidération qui poſſédoient les plus grands emplois de la Cour de Malek-Schah, Sultan de la Dynaſtie des Selgiucides.

Après la mort de Malcateghin, Bouſteghin lui ſuccéda dans la charge de Teſchtdar, c'eſt-à-dire de Grand Echanſon du Sultan ; & parce que les revenus de la Province de Khovarezm étoient deſtinés pour l'entretien de cette charge, il en obtint aiſément le gouvernement.

Cothb-eddin ſon fils lui ſuccéda dans toutes ſes charges ; & comme il étoit homme d'eſprit & courageux, il les ſoutint avec dignité, & acquit un grand crédit à la Cour des Selgiucides. Ce crédit alla toujours en croiſſant ſous les regnes de Barkiarok & de Sangiar, ſucceſſeurs de Malek-Schah ;

de ſorte qu'enfin il obtint le titre de *Khovarezm-Schah*, qui veut dire *Roi* ou *Prince du Khovarezm*.

Ce titre eſt toujours demeuré depuis à ſa poſtérité, nonobſtant qu'elle ait été maîtreſſe de pluſieurs autres très-grandes Provinces; la Dynaſtie qu'elle a établie porte le nom de *Khovarezm-Schahian* ou de *Khuarezmiens*.

Cothb-eddin, nonobſtant ſa grande puiſſance, ne laiſſoit pas de rendre aſſidument ſes ſervices aux Sultans Selgiucides, & il ne ſecoua jamais le joug de leur obéïſſance; car pendant l'eſpace de trente ans, il faiſoit ſa charge à la Cour de Sangiar une année, & étoit relevé l'année ſuivante par ſon fils Atziz, qui prenoit ſa place.

Il mourut l'an de l'Hégire 521, avec la réputation d'un des plus puiſſans Seigneurs de ſon temps.

COTHB-EDDIN, troiſieme Sultan de la Dynaſtie des Caracathaiens. Il étoit neveu de Barak.

COTLUBEGH, ſurnommé *Fakhreddin*, fils de Thour-Ali-Begh. C'eſt le ſecond Prince ou Sultan des Turcomans de la Dynaſtie du Mouton blanc. Il étoit maître des villes de Moſul, d'Amide ou Caraemit, & de la plus grande partie de la Méſopotamie.

COTLUK, ſurnommé *Fakhreddin-Enbanege*, étoit fils de Mohammed, & neveu de Kezel-Arſlan, Prince de la Dynaſtie des Atabeks qui régnoient ſous la protection des Selgiucides.

Cela ne l'empêcha pas de ſe révolter contre Thogrul fils d'Arſlan, Sultan de cette Maiſon, qui le vainquit en bataille rangée, & le fit priſonnier.

Le Sultan, au lieu de le faire périr comme il méritoit, lui donna la liberté; & cependant cet ingrat ſollicita Tagaſche, Roi de Khuarezm, d'attaquer Thogrul, &, s'étant mis à la tête des Khuarezmiens, le tua de ſa propre main.

COTOUZ & KUTUZ, ſurnommé *Malek-Modhaffer-Saifeddin.* Il fut le troiſieme Sultan des Mamlucs de la premiere Dynaſtie, nommée *Baharites*, ou *Turcs*, ou *Turcomans.*

Les Mamlucs l'éleverent ſur le trône d'Egypte après la dépoſition de Malek-Manſour-Ali, fils d'Ibeg le Turcoman, qui n'étoit encore âgé que de quinze ans, l'an de l'Hégire 657.

Holagu le Tartare, après avoir pris les villes de Damas & d'Alep en Syrie, crut qu'il pouvoit conſerver ſes conquêtes & ſubjuguer le reſte du pays, en y laiſſant un de ſes Généraux, nommé *Kerboga*, qui étoit ſon parent, avec dix mille chevaux ſeulement, après quoi il tourna bride vers l'Orient.

Cotouz, qui fut averti de la retraite de Holagu, prit ſi bien ſon temps, qu'il vint d'Egypte en Syrie avec des forces conſidérables, & ne craignit point d'attaquer les Tartares, qui n'avoient point encore été vaincus juſqu'alors. Le combat fut rude; mais enfin Kerboga fut défait à plate couture, & ſes enfans demeurerent priſonniers du vainqueur.

Cette victoire remit les Egyptiens en poſſeſſion

de toute la Syrie : mais lorſque Cotouz retournoit chez lui pour y jouir des fruits de ſa victoire, il fut aſſaſſiné en chemin par Bibars Bondocdar, qui lui ſuccéda l'an 658 de l'Hégire, avant qu'il eut achevé pleinement la premiere année de ſon regne.

Cotouz n'étoit pas de race ſervile comme les autres Mamlucs; car il étoit fils d'un Maudud-Schah, neveu d'un Roi de Khuarezm du côté de ſa ſœur.

COUFAH, Ville de Chaldée ou de l'Iraque Babylonienne, ſituée ſur la rive droite de l'Euphrate, à 79 degrés, 26 ſelon les Arabes, ou à 69 ſelon nous, de longitude; & à 31, 30 de latitude ſeptentrionale, à quatre journées ou environ de Bagdet.

Khondemir, dans la vie d'Omar, ſecond Khalife des Muſulmans, écrit qu'en l'année 17 de l'Hégire, Saad, fils d'Abou-Vacaz, après avoir gagné la bataille de Cadeſie, prit la ville royale de Madain, & conquit l'Empire entier des Perſes, écrivit à Omar, que les Arabes ne pouvant pas s'accoutumer à l'air de la ville de Madain, il lui demandoit la permiſſion de bâtir une autre ville ſur la même riviere, qui fût plus proche de l'Arabie. Le Khalife lui accorda cette grace; & parce que les maiſons de cette nouvelle ville n'étoient faites que de joncs & de roſeaux couverts de terre, on lui donna le nom de *Coufah*.

D'autres Auteurs veulent qu'elle ait tiré ſon nom des mottes de ſable rouge dont tout ſon territoire eſt couvert. Les Arabes appellent les

deux villes de Coufah & de Baſrah *Al Coufani* & *Al Baſratani*, les deux Coufah & les deux Baſſora, à cauſe de leur voiſinage, & la ville de Vaſeth fut enſuite bâtie entre deux pour leur communication.

Les Perſiens diſent cependant que ce fut le Roi Houſchenk, de la premiere Dynaſtie nommée des *Piſchdadiens*, qui jeta les fondemens de cette ville. Quoi qu'il en ſoit, Abul-Abbas-Saffah, premier Khalife de la Race des Abbaſſides, en fit le Siége royal, & la ville capitale de ſon Empire.

Il la quitta néanmoins, pour faire ſon ſéjour à Anbar, & abandonna encore ce lieu-ci, pour s'établir à Haſchemiah qu'il avoit fait bâtir.

La ville de Coufah a été ruinée depuis ce temps-là; elle n'eſt plus remarquable aujourd'hui que par le ſépulcre d'Ali qui en eſt fort proche, & que les Schiites, ſes Sectateurs, viſitent avec beaucoup de dévotion.

Les Muſulmans ont une Tradition qui porte que Noé s'embarqua dans l'Arche à Coufah, & que le ſerpent qui tenta Eve fut relégué dans cette ville; ce qui a été apparemment inventé, parce que les Coufites ſont méchans & ſédidieux.

L'Hiſtoire des Abbaſſides rapporte à ce ſujet l'hiſtoire ſuivante.

Les habitans de Coufah étoient des gens difficiles à contenter, toujours prêts à la révolte, & ſe plaignant continuellement de leurs Gouverneurs. Etant un jour devant le Tribunal du Khalife Al-Mamon, où ils avoient porté des plaintes contre un de ſes Officiers, l'un d'eux s'emporta

& le chargea d'injures, lui disant qu'il n'étoit pas Musulman, mais un vrai Diable, ou un de ses satellites.

Le Khalife, offensé de ces injures, prit le parti de cet Officier, & le loua fort de la bonne justice qu'il rendoit à tous. Alors un des Coufites entendant les paroles du Khalife, répondit que tout ce qu'il disoit étoit très-véritable, & que tout ce qu'ils avoient avancé contre l'Officier, n'étoit que de pures calomnies : mais comme il falloit que la justice s'étendît par-tout, il n'étoit pas juste que les Coufites seuls jouissent de l'avantage de posséder un tel homme, pendant que toutes les autres Provinces de l'Empire en seroient privées. » Faites donc, Seigneur, poursuivit-il, que vos » peuples vous louent & vous béniſſent égale- » ment, en l'envoyant ailleurs «.

La ville de Coufah a été si célebre du temps des premiers Arabes Musulmans, comme l'on peut voir dans le titre d'Ali & ailleurs, que le grand fleuve de l'Euphrate n'avoit point d'autre nom parmi eux que celui de *Nahar Cufah*, la *riviere de Coufah*, si ce n'est que dans cette même ville on l'appeloit encore, à cause de sa grande largeur, *Faidh*, c'est-à-dire le fleuve qui déborde & qui s'étend hors de son lit.

Les plus anciens caracteres que les Arabes aient connus, portent le nom de Coufites. Il est rapporté dans l'Histoire de Tamerlan, par Ben-Arabschah, que lorsque l'on fouilla dans les ruines de la vieille ville de Samarcand, on y trouva des drachmes & autres monnoies d'argent marquées de caracteres Coufites.

Il y a une infinité d'Auteurs qui sont sortis de

de cette ville, & particuliérement des Docteurs dans la Loi Muſulmane, dont l'autorité eſt grande, & qui ont fait autrefois un parti conſidérable. Les exemplaires Coufites de l'Alcoran même ont eu quelque différence qui les a diſtingués des autres.

COUL, la voix. Coulallah, la voix de Dieu tant extérieure qu'intérieure. Les Mahométans croient, avec beaucoup d'impiété, que tous les mots de l'Alcoran ſont des paroles de Dieu; c'eſt pourquoi, lorſqu'ils citent quelque paſſage de ce Livre, ils ne rappellent jamais ni le nombre des verſets, ni celui des Chapitres : mais ils diſent ſimplement *Coulho Taâla*, c'eſt-à-dire *Dieu dit.* C'eſt ſur ce vain fondement que la diſpute ſur la création de l'Alcoran eſt établie.

Par la voix intérieure de Dieu, ils entendent les inſpirations, & ils diſent qu'il n'y a que l'ami qui l'entende & qui y réponde.

CRANION & ACRANION. Les Syriens d'aujourd'hui & les Arabes appellent ainſi le lieu où Notre Seigneur Jéſus-Chriſt fut crucifié. C'eſt la montagne de Golgotha ou du Calvaire; car tous ces mots ſignifient la même choſe. La tradition de tout l'Orient eſt que ce nom lui a été donné à cauſe du crâne ou de la tête d'Adam qui y a été enterrée.

Sainte Helene fit bâtir en ce lieu une égliſe ou chapelle qui en porta le nom, fort différente de celle de la Comamah ou de la Réſurrection,

dans laquelle le ſépulcre de Notre Seigneur eſt enfermé.

Les Muſulmans ont un Livre intitulé *Keſſat al giamgiamah*, dans lequel il y a un dialogue entre Jéſus-Chriſt & le crâne d'Adam, ou d'un autre homme reſſuſcité.

CRATUIZ; c'eſt ainſi que les Turcs ont appelé autrefois les Rois ou Princes de Bulgarie, parce qu'ils deſcendoient de Crates, fils d'Ungleſes.

Cratovitz, en langue Eſclavonne, ſignifie le fils de Crate ou Crato, de même que *Bulcovitz* le fils de Bulcus, nom qui a été donné aux Deſpotes de Servie; celui de *Cernovitz* aux Princes de Cataro & de Dalmatie; *Carlovitz* aux Princes de Durazzo en Albanie, parce qu'ils deſcendoient de Charles de Duraz, arriere-petit-fils de Charles d'Anjou, frere de Saint Louis, Roi de Naples.

Les noms de *Baſilovitz* & d'*Ivanovitz*, qui ſignifient fils de Baſile & fils de Jean, comme auſſi ceux de *Federovitz* & de *Theodorovitz*, ſont fort connus dans l'Hiſtoire de Moſcovie.

CROIA, ville que les Turcs diſent être dans le pays qu'ils nomment *Iban* ou *Ivan Vilaieti*, c'eſt-à-dire le pays de Jean Caſtriot, pere de George, dit *Scanderbeg*. Amurat ſecond l'aſſiégea deux fois ſans la pouvoir prendre: mais enfin elle céda aux armes de Mahomet ſecond, qui s'en rendit le maître l'an de l'Hégire 871.

Croia en Albanois ſignifie une fontaine, dont

cette ville emprunta le nom, à cauſe d'une ſource abondante d'eau qui étoit dans ſon château.

Nos Hiſtoriens diſent que Croia ne fut point priſe par Mahomet ſecond, & qu'elle fut défendue par Scanderbeg, qui la donna aux Vénitiens pour la défendre après ſa mort.

CURT. La Dynaſtie de Molouk-Curt ou Cart, c'eſt-à-dire des Rois ou des Princes qui portent ce nom, contient huit Princes qui ont régné en Aſie après les Modhafferiens, pendant l'eſpace de cent trente ans. Le premier eſt

Schamſeddin-Mohammed, qui régna trente-trois ans, & laiſſa pour ſucceſſeur

Rokneddin-Ben-Schamſeddin ſon fils, qui en régna vingt-trois;

Fakhreddin, fils de Schamſeddin, régna deux ans, & fut le troiſieme;

Gaiatheddin, fils de Schamſeddin, régna vingt-trois ans, & fut le quatrieme;

Schamſeddin, fils de Gaiatheddin, deux mois ſeulement; c'eſt le cinquieme;

Le ſixieme fut Hafez, fils de Gaiatheddin; il régna deux ans;

Le ſeptieme fut Moezeddin-Huſſain, fils de Gaiatheddin; ſon regne fut de trente-neuf ans;

Le huitieme & dernier a été Gaiatheddin-Pir-Ali, fils de Moezeddin, qui régna douze ans.

CUSCHIM. Les Ethiopiens ſont ainſi appelés,

comme étant de la poſtérité de Chus, fils aîné de Cham fils de Noé : mais comme ce mot regarde plutôt la langue Hébraïque que l'Arabique, dans laquelle les Ethiopiens ſont appelés *Habaſchin*, d'où vient notre mot d'*Abyſſins*, je n'en dirai pas davantage.

DAB-SCHELIM, appelé par quelques Auteurs *Diſalem*, étoit un des plus puiſſans & des plus anciens Rois des Indes, qui vivoit du temps de Houſchenk, troiſieme Roi de Perſe de la premiere Dynaſtie. Ce fut par ſon ordre que Bidpai le Brachmane ſon Viſir, compoſa le Livre le plus fameux de l'Orient, intitulé *Humaioun-Nameh*, le *Livre Auguſte*.

Il eſt rapporté dans le Livre intitulé *Giamé al Hekaiat, Recueil des Hiſtoires anciennes*, qu'après que Mahmoud, fils de Sebecteghin, ce grand Roi de l'Orient, fondateur de la Dynaſtie des Gaznevides, eut conquis le royaume de Soumenat aux Indes, l'an de l'Hégire 410, la penſée lui vint d'établir en ce pays-là le ſiége de ſon Empire, qui étoit d'une étendue très-vaſte dans l'Aſie : mais en ayant été diſſuadé par ſes Miniſtres, lorſqu'il eut pris la réſolution de retourner en Perſe, il chercha dans le pays quelqu'un de la race de l'ancien Dabſchelim, à qui il pût donner ce royaume à foi & hommage, à la charge d'un tribut annuel.

On chercha de tous côtés, & on ne trouva qu'un ſeul homme de cette race, lequel vivoit dans la retraite, ayant abandonné tous ſes biens pour vaquer, comme un ſimple Derviche, à la contemplation. Cet homme ayant été préſenté à Mahmoud, il fut d'avis de lui donner la couronne que ſes ancêtres avoient poſſédée : mais il trouva dans ſon Conſeil des gens qui s'y oppoſerent, lui repréſentant que c'étoit un homme

d'un génie étroit, lequel ayant choiſi de vivre dans l'abjection, & abandonné le ſoin des choſes du monde, ſeroit peu propre à gouverner un Etat : ils lui rapportoient à ce ſujet le proverbe Perſien, qui dit que la tête de celui qui a accoutumé d'être dans la pouſſiere, ne peut plus ſe redreſſer par quelque machine que ce ſoit ; c'eſt-à-dire que celui qui eſt accoutumé à la vie ſolitaire, n'eſt plus capable des fonctions de celle du ſiecle.

Le Sultan Mahmoud, nonobſtant ces avis, jugea à propos de tirer ce Derviche de ſa cellule, pour le placer ſur le trône ; & c'eſt de lui que l'on raconte l'aventure qui ſuit.

Le nouveau Roi n'eut pas ſi-tôt pris poſſeſſion de ſa couronne, qu'il parut un de ſes parens qui s'étoit caché pour la lui conteſter, prétendant qu'elle lui appartenoit, comme au plus proche héritier du dernier Roi. Le Derviche, qui n'avoit aucune expérience des armes, n'eut d'autre reſſource, pour ſe délivrer de cet ennemi, que celle de prier le Sultan qu'il ſe ſaisît de ſa perſonne & le fit conduire en Khoraſan, juſqu'à ce qu'il eût plus d'autorité dans ſon nouvel Etat ; après lequel temps, il le lui renverroit pour le tenir priſonnier à la maniere des Indiens.

Cette maniere de traiter un priſonnier, étoit de le mettre dans une grotte obſcure, qui étoit creuſée deſſous le trône même du Roi régnant : l'on muroit enſuite la grotte, & l'on y faiſoit tous les jours une ouverture pour donner à manger au priſonnier ; après quoi elle étoit derechef murée comme auparavant, ſans que l'on ſe mît en peine de ſavoir ſi le priſonnier étoit vif ou

mort, & on faiſoit tous les jours la même choſe.

Les Indiens avoient auſſi une autre coutume, qui étoit que, lorſqu'un priſonnier de guerre diſtingué étoit conduit à la ville capitale pour être enfermé dans cette étroite & obſcure priſon, le Roi alloit au devant de lui quelques journées, & lui préſentoit un baſſin & une aiguiere d'or dont il s'étoit ſervi, que le priſonnier étoit obligé de porter ſur ſa tête & à pied juſqu'au lieu de ſa priſon.

Le Roi Dabſchelim alloit donc au devant de celui que le Sultan Mahmoud lui renvoyoit pour le traiter de cette maniere, lorſque, s'impatientant de ce qu'il n'arrivoit point, il s'engagea à la chaſſe, qu'il continua juſqu'au plus haut point du jour : mais enfin la chaleur l'obligeant de chercher l'ombre pour prendre le frais & pour ſe délaſſer, peu de temps après le ſommeil le gagna, & il mit un mouchoir de ſoie rouge ſur ſon viſage, pour ſe garantir des inſectes pendant ſon ſommeil.

Il y a dans ce pays-là pluſieurs eſpeces d'oiſeaux de proie qui ont le bec & les ſerres extrêmement fortes & tranchantes ; un de ces oiſeaux prenant le mouchoir rouge, qui étoit ſur le viſage du Roi endormi, pour quelque proie, fondit deſſus avec une telle impétuoſité, qu'avec ſon bec & avec ſes ongles il creva les yeux du Roi. Cet accident, qui devoit exciter des mouvemens de compaſſion dans ſes ſujets, cauſa un effet tout contraire; car ils jugerent d'abord ce Prince incapable de régner, à cauſe de la perte qu'il avoit faite de la vue, & réſolurent en même temps

de donner ſa couronne à celui qu'on lui amenoit priſonnier, qui étoit de la même famille royale de Dabſchelim. Ce changement ne ſe pouvant faire ſans s'aſſurer de ſa perſonne, ils prirent le baſſin & l'aiguiere qui étoient deſtinés pour le priſonnier, & les mirent ſur la tête de ce pauvre Prince aveugle, qu'ils conduiſirent en cet équipage à la priſon qui étoit préparée pour ſon ennemi.

Ce Roi infortuné, dit l'Hiſtorien, faiſant réflexion ſur un revers ſi inopiné de la Fortune, verſoit de ſes yeux crevés du ſang au lieu de larmes, & exprimoit ſa douleur par des paroles aſſez ſemblables à celles qui ſe liſent dans Catebi.

Par les larmes de mes yeux & par la plaie de mon cœur, la terre dont je ſuis pétri ſe conſume par le feu, & ſe réſout en eau dans le même temps. Dieu ſoit cependant toujours loué, dit ce malheureux Prince, *de ce qu'il a voulu qu'en ſi peu de temps je me ſois trouvé en deux états ſi différens.*

Un autre Poëte Perſien dit ſur ce même ſujet:

Celui qui creuſe dans le chemin d'un autre un puits pour l'y faire tomber, s'ouvre très-ſouvent à ſoi-même, par ſon imprudence, un chemin ſous terre pour s'enſevelir.

DAGGIAL ou DEGGIAL. Ce mot ſignifie proprement en Arabe un menteur & un impoſteur, comme auſſi celui qui n'a qu'un œil & un ſourcil, tel que doit être l'Antechriſt, que les Mahométans appellent de ce nom.

Ils lui donnent auſſi celui d'*Almaſſih Al Daggial*, c'eſt-à-dire *le faux Meſſie*; & à cauſe que le véritable Meſſie, qui eſt Jéſus-Chriſt, reconnu pour tel par les Mahométans, monta ſur un âne le jour de ſon entrée dans Jéruſalem, ils veulent que le Daggial ou Antechriſt ſe ſerve auſſi d'une pareille monture, pour laquelle ils ont autant d'horreur qu'ils ont de vénération pour celle de Jéſus-Chriſt, à laquelle ils donnent même une place dans leur Paradis.

Sâadi Schirazi dit que lorſqu'un chien affamé a trouvé de la chair, il ne ſe met pas en peine ſi c'eſt celle du chameau du Prophete Saleth, ou ſi c'eſt celle de l'âne de l'Antechriſt.

Les Muſulmans croient que l'Antechriſt doit venir à la fin du monde; que Jéſus-Chriſt, qui n'eſt pas mort ſelon eux, viendra le combattre dans ſon ſecond avénement, & qu'après l'avoir vaincu, il mourra effectivement.

Tamim-Al-Dari eſt celui qui a appris de la bouche de Mahomet l'Hiſtoire de l'Antechriſt, & c'eſt ſur la foi de cet homme que les Muſulmans la croient.

DAHHAN. Abu-Mohammed-Sâid-Ben-Almobarek eſt plus connu ſous le nom d'*Ebn-Dahhan-Al-Bagdadi*. Il eut la réputation d'un très-habile Grammairien & d'un excellent Poëte. Il a laiſſé pluſieurs Ouvrages de Grammaire, & quelques Pieces de Poéſie. Il naquit à Bagdet l'an de l'Hégire 494, & mourut l'an 569. Etant devenu aveugle long-temps avant ſa mort, il ſut profiter de ſon aveuglement.

Voici des vers de ſa façon :

Ne prenez point l'habitude de railler ni de bouffonner ; car c'eſt un défaut que l'on ne peut pas ſupporter ;
Au contraire, les gens ſérieux acquierent toujours de la réputation auprès des hommes de mérite.
Ne vous flattez point non plus de ce que le Prince vous ſourit quand vous avez dit un bon mot ;
Car la foudre ne tombe jamais de la nue que dans le temps qu'elle ſemble rire.

Il diſoit encore ſur ce ſujet :

Quatre choſes ne doivent point nous flatter, la familiarité des Princes, les careſſes des femmes, les ris de nos ennemis, la chaleur de l'hiver; car ces quatre choſes ne ſont pas de durée.

DAMASCHK & DEMESCHK, la ville de Damas, capitale de la Syrie. Les Arabes appellent plus ordinairement cette ville & ſa Province du nom de *Scham.*

L'opinion la plus commune des Orientaux, tant Chrétiens que Muſulmans, eſt que cette ville a tiré ſon nom de Dimſchak ou Damaſchk-Eliezer, ſerviteur d'Abraham, & que c'eſt ce Patriarche qui en eſt le fondateur.

Khovageh-Damaſchk eſt le nom d'un des enfans de l'Emir Giouban, lequel a tiré ſon nom d'une autre ville de Damas que le Sultan Abuſaid, fils d'Algiaptu, fit bâtir dans l'Iraque ſur le modele de Damas de Syrie.

Il y a des Hiſtoriens Arabes qui font la ville de Damas encore plus ancienne que le ſiecle d'Abraham, & qui prétendent qu'elle a été fondée &

nommée par Demſchak, fils de Chanaan fils de Cham fils de Noé.

DAMAVEND, ville qui étoit autrefois compriſe dans la Province d'Adherbigian ou Médie, & qui eſt aujourd'hui de la Province nommée *Gebal*, ou *Iraque Perſienne.*

Caiumarath, premier Roi de Perſe, en jeta les fondemens, après avoir ſubjugué tout le pays d'alentour; & ce fut dans les montagnes voiſines qui portent le nom de cette ville, que Feridoun tint priſonnier le Tyran Zohak.

DAMBAC, nom d'un Roi qui régnoit dans le temps fabuleux des Orientaux. Ce temps fabuleux eſt celui qui a précédé la création d'Adam, comme le temps fabuleux des Grecs eſt celui qui a précédé le déluge de Deucalion.

Ce Dambac commandoit à des peuples Antéadamites qui avoient la tête plate, & que les Perſans appellent pour cette raiſon *Nim ſer*, *Demi-têtes.* Ils habitoient dans l'iſle de Mouſcham, qui eſt une des Maldives; & lorſqu'Adam vint s'établir dans l'iſle de Serandib, qui eſt celle de Zeilan, ils lui furent ſoumis, & eurent la garde de ſon tombeau après ſa mort.

Ces peuples faiſoient leur garde de jour, & les lions la faiſoient de nuit, de crainte que les Dives ou mauvais Génies, ennemis d'Adam & de ſa poſtérité, ne l'enlevaſſent.

C'eſt ce qui eſt rapporté dans le Livre intitulé *Houſchenk Nameh.*

Il y a encore aujourd'hui dans l'iſle de Zeilan une montagne que les Portugais appellent *Pico*

de Adam, où les naturels du pays croient par tradition qu'Adam a été enterré.

DAMEGAN, ville qui appartenoit autrefois à la Province de Khoraſan, devenue aujourd'hui la capitale d'un petit pays nommé *Comus*, lequel eſt reſſerré entre le Ghilan & le Khoraſan. Il y a auprès de cette ville une fontaine de vent.

DANIAL ou DANIEL, Prophete des Hébreux qui vivoit pendant leur captivité en Babylone.

L'Auteur du Tarikh Montekheb dit que ce Prophete vivoit du temps de Lohorasb Roi de Perſe, & par conſéquent de Kireſch ou Cyrus, qui lui donna le gouvernement de la Syrie, & que ces deux Princes apprirent de lui l'unité de Dieu qu'ils profeſſerent.

Ce même Prophete prêcha la Foi dans toute l'Iraque Babylonienne, qui eſt la Chaldée, & fut envoyé avec Ozair, qui eſt Eſdras, en Judée, après la mort de Nabuchodonoſor, par Bahaman, fils d'Asfendiar, qui régnoit pour lors en Perſe.

Daniel étant de retour de Judée en la ville de Souſan ou Schouſter, qui eſt Suſe, capitale de la Perſe, y mourut & y fut enterré.

Les Orientaux attribuent à Daniel l'invention de la Geomantie, qu'ils appellent *Reml*, & un Livre qui a pour titre *Oſſoul al Tâbir*, les *Principes de l'Oneirocritique*, ou de l'*Explication des ſonges*.

Il y a dans la Bibliotheque du Roi, n°. 410, un Livre intitulé *Odhmat al mancoul an Danial al Nabi*, qui contient des prédictions reçues

par tradition du Prophete Daniel. C'eſt un Ouvrage plein de fauſſetés, que les Muſulmans ont fabriqué ſur le fondement des véritables prophéties de Daniel.

Les ſeptante ſemaines de Daniel commencent la vingtieme année d'Ardſchir-Dirazdeſt, qui eſt Artaxerxes Longimanus Roi de Perſe, lorſqu'il envoya Nehemias, ſon Echanſon, en Judée, ſelon Abulfarage & les autres Ecrivains Orientaux.

DAOUD-BEN-ISCHA-BEN-AOVIL, David, fils d'Iſai fils d'Obed. Dans le Chapitre intitulé *Bacrat*, Mahomet dit : *David tua Gialout* (c'eſt Goliath), *& Dieu lui donna un royaume & la ſageſſe, & lui enſeigna ce qu'il voulut ſavoir.*

Huſſain-Vaêz dit ſur ce paſſage, que l'armée des Philiſtins, commandée par Goliath, étoit fort groſſe, & que cependant Saül ne fit point de difficulté de l'attaquer avec trois cent treize hommes, qui étoient ceux que Dieu avoit choiſis, parce qu'ils n'avoient bu dans le ruiſſeau qu'avec la main (Il confond l'hiſtoire de Gedeon avec celle de Saül).

Goliath étoit d'une taille ſi énorme, que ſon armure de fer peſoit mille livres, & que ſon caſque en peſoit trois cents. David cependant, avec une pierre de ſa fronde, caſſa ſon caſque, lui perça la tête, & en fit ſauter la cervelle. Après ce coup, l'armée des Philiſtins, épouvantée par la mort de ſon Général, ſe mit en déroute & prit la fuite.

Dieu donna donc alors le royaume à David,

parce que Saül avoit promis ſa fille en mariage & la moitié de ſes Etats à celui qui tueroit Goliath; & Saül étant mort quelque temps après, David entra en poſſeſſion du royaume entier.

Dieu lui donna auſſi la ſageſſe, dit le Texte, c'eſt-à-dire le don de prophétie, & le Livre des Pſeaumes, ou le Pſeautier, que les Muſulmans appellent ordinairement *Zebour*.

Ce verſet dit encore que Dieu lui enſeigna ce qu'il voulut ſavoir; ce qui ſe doit entendre de l'art de faire des haires & des cilices, ou bien des cottes de maille, qui étoit le métier ordinaire des Prophetes, quoique, ſelon une ancienne tradition, l'explication du langage des oiſeaux puiſſe être entendue.

Le Tarikh Montekheb ajoute à l'Hiſtoire de David, que les oiſeaux & les pierres lui obéiſſoient; que le fer s'amolliſſoit entre ſes mains, & que pendant les quarante jours qu'il pleura ſon péché, les larmes qu'il répandoit faiſoient croître des plantes.

Dans le Livre intitulé *Hoddoud*, on lit qu'un jour Dieu apparoiſſant à David, lui dit : » Vous » me demandez toujours l'entrée du Paradis, en » implorant ma miſéricorde, & vous ne me de- » mandez jamais la poſſeſſion d'un déſir ardent, » & d'un amour brûlant pour moi : cependant » j'ai une complaiſance toute particuliere pour » les cœurs que j'ai doués de cette vertu, & je » répands ſur eux les lumieres de ma face «.

Les Muſulmans diſent qu'Adam donna ſoixante ans de ſa vie pour prolonger celle de David, à qui Dieu révéla que les grandes proſpérités dont pluſieurs Rois de Perſe avoient joui, leur avoient

été accordées en vue de la bonne juſtice qu'ils rendoient à leurs ſujets.

DAOUD-AL-ESFAHANI, Chef d'une des ſix Sectes reconnues pour orthodoxes dans le Muſulmaniſme.

DAOUD-AL-THAI, Docteur pieux & ſavant. Un de ſes diſciples lui ayant dit un jour qu'il vouloit apprendre à tirer de l'arc, il lui dit: » L'art de tirer de l'arc eſt bon; mais les jours » de votre vie ſont précieux : conſidérez un peu » avec quoi vous les voulez couper «. Les paroles Arabiques ſont plus emphatiques. *Enalremi haſſan lakennaha aiamak ſaondhor bema takthâoha.*

DAOUD-IAGRI-BEG, fils de Mikail fils de Selgiuk, étoit frere de Thogrul-Beg, fondateur de la Dynaſtie des Selgiucides, & pere d'Alp-Arſlan. Il vécut toujours en bonne intelligence avec ſon frere, lequel étant mort ſans enfans, laiſſa ſa ſucceſſion à Alp ou Olup-Arſlan ſon neveu.

DAOUD-BEN-MAHMOUD, ſuccéda à ſon pere, l'an 525 de l'Hégire. Les affaires des Selgiucides étoient alors fort brouillées.

DAOUD le Grand & Daoud le Petit, Rois de Georgie, vaſſaux des Mogols ou Tartares, ſe trouverent à leur grande aſſemblée dite *Curiltai*, qui fut tenue l'an de l'Hégire 645, où Gaiuk-

Khan fut élu Empereur après la mort d'Oktai ſon pere.

DAR AL KHELAFAT, le Palais Impérial des Khalifes dans la ville de Bagdet, qui fut bâti par Abougiafar Almanſor, ſecond Khalife des Abbaſſides, puis augmenté & enrichi par ſes ſucceſſeurs, qui y firent leur ſéjour ordinaire, excepté quelques-uns qui demeurerent à Samarah, ville qui porte auſſi le nom du *Sermenrai*.

Khondemir rapporte dans la vie de Moſtaazem, le dernier des Khalifes de Bagdet, que ce Palais étoit ſi richement meublé, que l'or, l'argent, & les pierreries y étoient communs : mais ce qui en relevoit de beaucoup la dignité & la vénération, étoit un morceau de la pierre noire du Temple de la Mecque, enchâſſé dans le ſeuil de la porte, & une grande piece d'étoffe, priſe des paremens & tentures du même Temple, qui pendoit d'une fenêtre ou balcon placé au deſſus de la même porte juſqu'à la portée d'un homme; car perſonne n'entroit dans ce Palais, qu'il ne portât le bout de cette étoffe ſur ſes yeux, & qu'il ne baisât la pierre enchâſſée dans le ſeuil de la porte, qui étoit fort relevé, & ſur lequel il étoit défendu de poſer le pied.

Il y avoit quatre cents Eunuques qui faiſoient tous les offices du dedans de ce Palais ou Sérail, & quatre mille autres Officiers qui avoient bouche en cour & un cheval entretenu.

DAR ALSALAM ou DAR ESSALAM, la Maiſon de paix; titre qui fut donné à la ville de Bagdet par ſon fondateur Abougiafar Almanſor.

Ce

Ce nom s'applique au Paradis, de même que nous l'appelons la *Jéruſalem céleſte*; car ce fut par une affectation particuliere, & par un rapport ſingulier au nom de *Jéruſalem*, qui ſignifie en Hébreu *Viſion de paix*, qu'Almanſor donna celui de *Maiſon de paix* à ſa nouvelle ville.

DAR AL SCHEFA, Maiſon de ſanté. C'eſt en Arabe un Hôpital de malades, que les Perſans appellent *Mariſtan* & *Bimariſtan*, & les Turcs *Timarkhaneh*.

L'on peut remarquer ici que les Muſulmans ne bâtiſſent point ordinairement de Temples ou de Moſquées, qu'ils n'y joignent un Medreſſeh, c'eſt-à-dire un College, & un Timarkhaneh ou Hôpital.

Le premier Hôpital de Jéruſalem, qui a ſervi dans la ſuite des temps de fondation à l'Ordre militaire des Chevaliers de Malthe, fut bâti par l'Empereur Juſtinien à la priere de ſaint Sabas.

DARA, nom Perſien qui eſt plutôt appellatif que propre; car Dara en langue Perſienne ſignifie un Souverain; d'où vient que Saadi, dans ſon Boſtan, parlant de Dieu, dit qu'il eſt bienfaiſant, libéral, & pourvoyant aux néceſſités d'un chacun : qu'il eſt le Dara ou le Souverain des hommes, & le Dana, c'eſt-à-dire celui qui les gouverne avec une très-profonde ſageſſe, par laquelle il pénetre les ſecrets les plus cachés.

Cependant ce nom eſt donné particuliérement au fils de Darab fils de Bahaman, que l'on trouve ſouvent nommé encore *Darab le jeune*,

neuvieme & dernier Roi de Perſe de la Race ou Dynaſtie des Caianides.

Ce Monarque n'avoit pas les qualités de ſon pere; car il étoit ſévere, violent, & cruel; ce qui lui attira la haine de ſon peuple, & même des plus grands de ſa Cour, qui écrivirent à Alexandre pour l'exhorter à entreprendre la conquête de la Perſe.

Ce ſoulévement des Perſans fit qu'Alexandre, qui avoit déjà ſuccédé à Philippe ſon pere dans le royaume des Grecs, refuſa d'abord d'envoyer le tribut ordinaire que les Grecs payoient tous les ans aux Rois de Perſe, qui conſiſtoit en mille beizat ou œufs d'or; de ſorte que Dara ayant envoyé un Ambaſſadeur vers lui pour ce tribut, il lui fit cette réponſe: » L'oiſeau qui pondoit » ces œufs s'eſt envolé en l'autre monde «.

Ce refus joint à la raillerie, détermina Dara à aſſembler une très-puiſſante armée pour réduire Alexandre à ſon devoir; & celui-ci, de ſon côté, ſe mit auſſi en état non ſeulement de le recevoir, mais auſſi d'aller au-devant de lui juſqu'en Perſe, pour lui livrer bataille. Le choc des deux armées fut terrible; mais l'avantage demeura tout entier du côté d'Alexandre; car Dara ſe retirant de la mêlée dans ſes pavillons, ne fut pas plus tôt arrivé pour prendre du repos, que deux de ſes principaux Officiers, natifs de la ville de Hamadan, lui paſſerent leurs épées au travers du corps, & prirent la fuite vers le camp du vainqueur.

Alexandre ayant appris ce qui s'étoit paſſé, courut auſſi-tôt à la tente de Dara, qui étoit ſur le point de rendre les derniers ſoupirs. Il lui prit la tête, & la mit ſur ſes genoux, pleurant une

ſi triſte aventure. Dara ouvrit un peu les yeux, & ſe voyant entre les mains de ſon ennemi, pouſſa un grand ſoupir : mais Alexandre lui proteſta avec de ſi grands ſermens qu'il n'avoit aucune part à ſa mort, qu'il demeura perſuadé que ſa proteſtation étoit ſincere, & employa ce qui lui reſtoit de vie pour lui recommander la vengeance de ſa mort. Il accorda même à Alexandre ſa fille, nommée *Rouſchenk* ou *Roxane*, en mariage, & le pria de ne point mettre les gouvernemens de Perſe entre les mains des Grecs. Dara, après avoir dit ces dernieres paroles, & après qu'Alexandre lui eut promis de les exécuter, mourut dans la quatorzieme année de ſon regne.

Le Tarikh Montekheb dit que ce Prince perdit l'amour de ſes ſujets par ſa cruauté ; ce qui fit que quelques-uns des ſiens le mirent en pieces à coups d'épées dans ſa propre tente, & appelerent Alexandre, fils de Philippe, pour le placer ſur le trône.

Le Lebtarikh ajoute qu'Alexandre, pour ſatisfaire à la parole qu'il avoit donnée à Dara, établit d'abord des Perſans pour commander dans la Perſe, & que ce ſont ces Princes que les Hiſtoriens appellent *Molouk Thaovaif*, les *Rois du pays* ou *des familles* : mais que peu de temps après, il vouloit changer ces Gouverneurs Perſiens, & leur en ſubſtituer de Grecs, ſi Ariſtote, ſon premier Viſir & ſon Miniſtre d'Etat, ne l'en eût empêché ; car ce Philoſophe lui conſeilla de conſerver tous ceux qui étoient de la Famille Royale de Perſe dans toutes les principales charges de l'Etat.

Le même Auteur dit que Dara eſt le fondateur de la ville de Perſe nommée *Abcherab*, & que de ſon temps les Grecs qui poſſédoient pluſieurs Etats dans l'Iran, c'eſt-à-dire en Aſie, avoient ſouvent des différends avec les Rois de Perſe au ſujet du tribut qu'ils étoient obligés de leur payer.

Ce Dara eſt le Darius Codomanus des Grecs; que quelques Hiſtoriens de la Perſe prétendent avoir été le frere d'Alexandre le Grand.

DARAB. Il y a deux Rois de ce nom dans la Dynaſtie des Caianides. Le premier Darab eſt le huitieme Roi de Perſe de cette Dynaſtie; & le ſecond, qui porte auſſi le nom de *Dara* dont on vient de parler, ſuccéda à ſon pere, & tient le rang du neuvieme & dernier Roi de cette même Race; c'eſt celui que quelques-uns appellent *Darab-Al-Aſgar*, le *petit Darius*, ou Darius ſecond du nom.

Darab, qui étoit fils de Bahaman fils d'Aſfendiar, fut auſſi-tôt après ſa naiſſance expoſé par Homai ſa mere, dans une corbeille, ſur le courant des eaux. Un homme de la lie du peuple l'ayant trouvé ſur le rivage du Tigre, le prit & l'éleva comme ſon fils (aventure pareille à celle de Moïſe, qui fut trouvé ſur le Nil, & élevé par la fille de Pharaon). Ce fut de là qu'il fut nommé *Darab*, qui ſignifie en Perſien *Trouvé ſur l'eau.*

Ce Prince étant un peu avancé en âge, & ne ſentant en lui aucune inclination pour le métier de ſon pere, qui étoit Foulon, employoit tout ſon temps à la chaſſe & à tirer de l'arc. Il accoſta

un jour ce pere putatif, & lui dit : » Je ne puis » croire que je ſois votre fils ; car je ne ſens en » moi aucune diſpoſition pour travailler à votre » Art «. Le Foulon lui repartit : » Le rubis, » tout éclatant qu'il eſt, tire ſon origine d'une » pierre brute. Il peut donc arriver qu'une per- » ſonne qui a des qualités auſſi relevées que vous, » ſoit ſortie d'un homme d'auſſi baſſe condition » que la mienne : c'eſt la penſée d'un de nos » Poëtes, qui dit, ce me ſemble, que le rubis eſt » le bouton d'une fleur dont la tige n'eſt qu'une » pierre «.

Darab, après l'avoir entendu parler, lui dit : » Laiſſons-là ces diſcours figurés ; dites-moi net- » tement la vérité ſur ce qui regarde ma perſonne » & mon état «. Alors le Foulon lui raconta au long ſon hiſtoire, & de quelle maniere il l'avoit trouvé ſur les eaux du Tigre, avec ces joyaux qui pourroient ſervir à le faire reconnoître. Auſſi- tôt que Dara eut entendu le récit de ſon aven- ture, il prit les joyaux, & alla trouver un des Généraux d'armée de la Reine Homai ſa mere, auquel il fit entendre tout ce qu'il avoit appris du Foulon.

Ce Général, qui étoit ſur le point de donner bataille aux Grecs quand Darab vint le trouver, crut qu'il devoit lui faire voir cette occaſion pour le mieux connoître : en effet, il lui vit faire de ſi belles actions dans le plus fort de la mêlée, qu'il ne douta plus de tout ce qu'il lui avoit dit. Après donc qu'il eut remporté une pleine victoire ſur les ennemis, il alla trouver la Reine, & lui fit part de ce qu'il venoit d'apprendre de la bouche de Darab.

La Reine fut d'abord fort ſurpriſe; mais ayant enſuite fait une recherche exacte de tout ce qui pouvoit lui faire reconnoître ſon fils, elle eut une joie extrême, lorſqu'elle fut aſſurée de la vérité des choſes: elle l'embraſſa tendrement, & le fit monter auſſi-tôt ſur le trône qui lui appartenoit, ſuivant la derniere volonté que Bahaman ſon pere avoit déclarée en mourant.

Homai avoit régné trente ans depuis la mort de Bahaman ſon mari, quand elle fit proclamer Darab ſon fils pour Roi légitime; & elle lui remit entre les mains toute l'autorité qu'elle avoit poſſédée juſqu'alors.

Darab régna en Prince doué de toutes les vertus royales, entre leſquelles la valeur tint le premier rang. Il fit la guerre à Filikous, qui eſt Philippe Roi de Macédoine, lequel refuſoit de reconnoître ſon autorité; & après l'avoir défait, il l'obligea de ſe réfugier dans une place forte, où l'ayant aſſiégé, il le ſerra de ſi près, qu'il le contraignit de lui demander la paix, de lui accorder ſa fille en mariage, & de lui payer mille beizat ou œufs d'or, peſant chacun quarante drachmes, de tribut par an. C'eſt de ce mot *beizat* que celui de *beſant* a été formé, & non pas du nom de la ville de Byſance. Un beſant valoit deux dinars, chaque dinar valoit vingt drachmes d'argent, & quelquefois vingt-cinq.

Darab ayant reçu la fille de Philippe pour ſa femme, & s'appercevant dès la premiere nuit de ſes noces, que cette Princeſſe avoit l'haleine mauvaiſe, réſolut de la renvoyer à ſon pere, quoiqu'elle fût déjà enceinte. Philippe la fit ſoigneuſement garder juſqu'à ce qu'elle ſe fût déli-

vrée de ſon fruit. Elle accoucha d'un fils, qui fut nommé *Alexandre*, lequel Philippe déclara lui appartenir.

Darab cependant épouſa une autre femme, de laquelle il eut un fils qui porta ſon nom ; c'eſt celui que l'on nomme *Darab le jeune*, ou bien *Dara*, fils de Darab, qui lui ſuccéda au royaume de Perſe, dont il fut dépouillé par Alexandre.

Platon, Maître d'Ariſtote, vivoit ſous le regne de Darab ; & quelques Hiſtoriens veulent auſſi que Gergis, lequel, ſelon les Mahométans, tient rang parmi les Prophetes, fut ſon contemporain : c'eſt ce Gergis que pluſieurs confondent avec ſaint George le Martyr, lequel eſt auſſi en vénération chez eux.

Le Tarikh Montekheb donne à Darab, fils de Bahaman, quatorze ans de regne, & le Lebtarikh douze ſeulement. Le Schah-Nameh dit de lui qu'auſſi-tôt qu'il fut monté ſur le trône des Caianides, il fit la guerre à ſes voiſins, & étendit de tous côtés les limites de ſon Empire ; en ſorte que ſa puiſſance s'éleva au deſſus de celle de tous ſes prédéceſſeurs. Il établit des poſtes dans toutes les Provinces de ſes Etats, pour avoir promptement des nouvelles de tout ce qui s'y paſſoit ; & l'Auteur du Lebtarikh lui attribue la fondation des villes de Darabgierd & de Khoureh.

DARAI & DARANI, ſurnom d'Abdalrahman-Ben-Athiah, un des plus anciens Sofis & Contemplatifs du Muſulmaniſme. Il étoit natif de Dara, bourgade du territoire de

Damas, où il fut enterré l'an 215 de l'Hégire.

Ce Sofi dit un jour à ſes Auditeurs, qu'une révélation des vérités les plus ſublimes s'étoit pendant long-temps préſentée à ſon eſprit ; mais qu'il ne lui avoit point donné l'entrée qu'avec deux témoins, ſavoir l'Ecriture & la Tradition.

Un de ſes diſciples lui ayant dit qu'il ne pouvoit prier Dieu s'il n'étoit en ſon particulier & ſéparé des hommes, il lui répondit : » Vous » êtes bien foible, ſi vous vous ſouvenez encore » des hommes «.

DARARIOUN, Secte d'impies & d'hérétiques qui ont pris leur nom & leur origine d'un impoſteur nommé *Darari*, lequel étant venu de Perſe en Egypte ſous le Khalifat de Hakem, vouloit perſuader au peuple qu'Hakem étoit Dieu : mais le peuple le tua, quoiqu'il fût fort careſſé du Khalife. Il eut pour ſucceſſeur un certain Hamzah, qui ſe faiſoit appeler *Al-Hadi*, le *Directeur*. Celui-ci introduiſit la licence & la débauche, aboliſſant toutes les œuvres de piété, comme le jeûne, l'oraiſon, & le pélerinage. Cette Secte s'étendit fort ſur la côte maritime de la Syrie & dans le Mont Liban.

DARIEN & DARIOUN. Le Roi de Darien eſt un des plus anciens Rois des Indes, dont la ville capitale ſe nommoit *Mage*. Tahmurath, ſurnommé *Diubend*, Roi de Perſe de la premiere Race, lui fit long-temps la guerre ſans pouvoir obtenir aucun avantage ſur lui.

La Province de Kabul, frontiere des Indes &

de la Perſe du côté du nord-eſt ou levant d'été, fut le théatre de cette guerre, & devint auſſi le tombeau de Thamurath; car il tomba dans les embûches de Houdkeng, Général du Roi des Indes, qui le ſurprit & le tua. Kurſchasb ou Gherſchasb, fils de Tahmurath, ne laiſſa pas la mort de ſon pere impunie; il mit une forte armée ſur pied, défit entiérement ce Roi, & lui ôta la vie.

Il y a auſſi dans les Indes une iſle appelée *Darioun* ou *Dariaven*, & *Darien*, dans laquelle Doudaſch tua le géant Senderous, qui s'y étoit réfugié.

DEHELI, que l'on nomme vulgairement *Delli*, eſt le nom d'un royaume de l'Indoſtan, qui tire ſon nom de la ville qui en eſt la capitale, où réſide aujourd'hui ce grand Roi des Indes, que nous appelons le *Mogol*.

Ce royaume eſt fort ancien; car les Sultans Gaourides, qui ſuccéderent aux Gaznevides, s'en emparerent, ainſi que de celui de Multan, de Souran, & de pluſieurs autres de l'Indoſtan, ſitués en deçà & au delà du fleuve Indus, & s'avancerent même juſqu'au Gange.

Tous ces pays ſont appelés par les Orientaux du nom général de *Sind*, pour les diſtinguer des Provinces qui ſont plus orientales, & ſituées ſur le Gange ou au delà, que les mêmes Orientaux appellent auſſi du nom général *Hind*; de ſorte que par les noms de *Hind* & de *Sind*, ils entendent toutes les Provinces des Indes, tant en deçà qu'au delà du Gange.

Après la mort de Schehabeddin, quatrieme

Sultan de la Dynaſtie des Gaourides, les eſclaves qu'il avoit tirés du Turkeſtan, & qu'il avoit élevés aux plus grandes charges, s'emparerent de la plupart de ſes Etats, & particuliérement de ceux de l'Indoſtan ou des Indes.

Cothbeddin-Ibek fut celui qui y fut d'abord le plus puiſſant; car il étendit fort loin ſa domination par de nouvelles conquêtes : mais Aramſchah ſon fils, qui lui ſuccéda, ne ſe trouvant pas capable de ſoutenir le poids d'un ſi grand Empire, Iletmiſche, ſurnommé *Schamſeddin*, eſclave Turc de ſon pere, en prit le gouvernement & s'en rendit enſuite le maître, joignant au royaume de Delli celui de Multan, dont il dépoſſéda Naſſereddin-Cobah, qui étoit auſſi du nombre des eſclaves Turcs du Sultan Schehabeddin.

Ce Prince régna & acquit une très-grande réputation de juſtice pendant l'eſpace de vingt-ſix ans, juſqu'en l'an de l'Hégire 633 qu'il mourut.

Firouz-Schah, ſurnommé *Rocneddin*, ſon fils, lui ſuccéda : mais il n'eut pas plus tôt commencé ſon regne, qu'il s'abandonna entiérement à la débauche ; ce qui obligea les Grands de ſa Cour à le dépoſſéder & à l'enfermer, lorſqu'il n'avoit encore commandé que l'eſpace de ſept mois.

On mit à ſa place Radhiat-eddin ſa ſœur, qui étoit très-digne de commander. Cette Princeſſe poſſédoit toutes les qualités royales, même au deſſus de ſon ſexe ; car elle fit pluſieurs expéditions militaires, dans leſquelles elle dompta non ſeulement les rebelles de ſes Etats, mais encore

elle réduiſit à la raiſon ceux de ſes voiſins qui vouloient l'inquiéter.

Cette Princeſſe portoit le tage ou la couronne royale comme les Sultans, & le mettoit deſſus le voile que les femmes avoient coutume de porter pour cacher leur viſage; elle le decouvroit néanmoins les jours qu'elle montoit ſur ſon trône, pour rendre publiquement la juſtice à ſes ſujets.

Elle favoriſa extrêmement tous les gens de mérite, & particuliérement les Savans: mais comme elle vouloit d'ailleurs être obéie, elle parut trop ſévere; de ſorte qu'ayant entrepris de faire la guerre au Roi d'Albonia ou d'Aliounia, qui ne vivoit pas en bon voiſin avec elle, quelques grands Seigneurs, Chefs de ſes troupes, qui étoient de race Turque comme elle, ſe révolterent, & s'étant ſaiſis de ſa perſonne, ils l'enfermerent comme ils avoient déjà fait ſon frere; ce qui arriva l'an de l'Hégire 637.

Baharamſchah, frere de Radhiat, après avoir défait en bataille ſa ſœur, qui s'étoit mariée au Roi d'Aliounia contre ſon gré, lui ſuccéda dans le royaume de Delli, & n'en jouit que deux ans, ayant été tué dans une révolte de ſes ſujets. Ce Prince fut ſurnommé *Moâzeddin.*

Mâſſoudſchah, ſurnommé *Alaeddin*, fils de Firouzſchah, ſuccéda à ſon oncle Baharamſchah, fils d'Iletmiſche. Ce Prince gouverna ſon royaume avec beaucoup de juſtice; il donna auſſi pluſieurs preuves de ſa valeur dans les guerres qu'il fit à ſes voiſins, dans leſquelles il fut toujours victorieux: mais ayant ſur la fin de ſes jours abandonné entiérement le ſoin du gouvernement, &

s'étant livré à la débauche du vin, à un point que l'on diſoit de lui qu'il reſſembloit au narciſſe & à la tulipe, qui ne ſont jamais ſans ce que l'on appelle leur calice, il fut dépoſé, & l'on appela ſon frere Mahmoudſchah, ſurnommé *Naſſereddin*, pour occuper ſa place.

Mahmoudſchah s'approcha pour cet effet de la ville de Delli avec des troupes, l'an de l'Hégire 644, & il s'en empara aiſément par l'intelligence de ceux qui l'avoient appelé. Il fit ſon frere priſonnier, & l'envoya, ſous bonne & ſûre garde, dans un château où il le fit enfermer.

A ces deux freres ſuccéderent Firouz & Alaeddin, dont le premier étoit leur oncle, & le ſecond leur neveu. Ceux-ci, ſelon Mirkhond, après pluſieurs guerres qu'ils ſe firent entre eux, conſentirent d'entrer en accommodement; & pour cet effet, ils convinrent d'une entrevue qui fut fatale à Firouz; car ce Prince paſſant une riviere, accompagné ſeulement de cinq perſonnes, pour s'aboucher avec Alaeddin ſon neveu, celui-ci, ſans avoir aucun égard ni à ſon ſang, ni à ſa parole, fit aſſaſſiner ſon oncle, & demeura ainſi ſeul en poſſeſſion du royaume de Delli juſqu'en l'année de l'Hégire 717.

DEI, en langue Perſienne, eſt le nom en général de la Divinité & du bon Principe, qui porte auſſi le nom d'*Ormozd*; mais en particulier c'eſt le nom d'un mois qui commence avec l'hiver, & qui répond à notre mois de Décembre.

Un Poëte Perſien dit *Ezameden behar ez reſten Dei. Eurak haiatma mikerded thei.* » L'arrivée

» du printemps & le retour de l'hiver plient » tour à tour les feuilles du livre de notre vie «.

Ce mot de Dei ſe trouve auſſi à la tête des noms de trois jours de chaque mois de l'année Perſienne : ces jours ſont Deibadir, Deimihir, & Deibadin ; ce qui marque que ces trois jours ſont ſous la garde & protection de Dei.

DEMIATH ou DIMIATH, la ville de Damiette en Egypte. Les Francs ou Chrétiens Latins la prirent l'an de l'Hégire 613, ſelon Ben-Schonah, y firent un grand nombre d'eſclaves, & changerent la Moſquée des Muſulmans en égliſe. Malek-Al-Camel, Roi d'Egypte de la Maiſon des Jobites & de la poſtérité de Saladin, bâtit alors la ville de Manſourah au lieu où le Nil ſe ſépare en deux bras, dont l'un va à Damiette, & l'autre à Schamon, pour ſe mettre à couvert des attaques des Francs; & ce fut alors que Malek-Al-Moadham, Roi de Damas & de Syrie, qui étoit auſſi de la Maiſon des Jobites, fut obligé de faire démolir les murailles de Jéruſalem, de peur que les Francs ne s'en rendiſſent les maîtres.

Ce fut cette même année 613 qui fut ſi fatale aux Mahométans ; car Genghizkhan d'un côté, & les Francs de l'autre, en firent mourir & en prirent priſonniers un très-grand nombre ; de ſorte que, ſuivant le rapport du Sultan Omadeddin, le Mahométiſme n'avoit encore jamais éprouvé une ſi grande calamité.

Nos Hiſtoriens cependant ne placent la priſe de Damiette qu'en l'an 1219 de Jéſus-Chriſt, qui eſt l'an 616 de l'Hégire : mais cette variation

vient de ce que le ſiége de cette place dura près de deux ans.

Elle fut enſuite rendue par les Francs à Malek-Al-Camel, Roi d'Egypte, auquel s'étoient joints tous les autres Princes des deſcendans de Saladin, l'an 618 de l'Hégire.

Damiette fut depuis priſe par ſaint Louis l'an 647 de l'Hégire, temps auquel mourut Malek-Al-Saleh, Roi d'Egypte, & Gaiuk-khan, Empereur des Mogols. Ce fut l'an de J. C. 1249; mais l'année ſuivante, le Roi fut obligé de la rendre, pour ſortir de ſa priſon.

Quoique l'Egypte, depuis la conquête qu'en firent les Arabes ſur les Grecs, ſous le Khalifat d'Omar, ſoit toujours demeurée entre les mains des Muſulmans; Damiette cependant avoit été repriſe par les Grecs ſur les Arabes, l'an de l'Hégire 238, ſous le Khalifat de Motavakel l'Abbaſſide.

Elle tomba depuis entre les mains des Khalifes d'Egypte, puis des Sultans Jobites juſqu'aux guerres des Francs, qui la prirent & la perdirent. Cette ville eſt, ſelon les Tables Aſtronomiques, à ſoixante-trois degrés trente minutes de longitude, & à trente-un degrés vingt-cinq minutes de latitude ſeptentrionale.

DEMOCRITOUS, Philoſophe Grec, que nous appelons *Démocrite*, qui a enſeigné que les corps ſont compoſés d'atomes. Les Arabes appellent *Agza la tergezi* ces parties indiviſibles, & diſent que ce Philoſophe étoit contemporain de Diogene & de Pythagore, leſquels

vivoient ſous le regne de Darius, fils de Hyſtaſpe.

DEMSCHAK & DIMSCHAK, eſclave noir que Nembrod donna à Abraham après qu'il l'eut vu ſortir, par la vertu du nom de Dieu, du milieu de la fournaiſe ardente où il l'avoit fait jeter.

Abraham prit cet eſclave tellement en affection, qu'il lui donna la charge de toute ſa maiſon, & il l'envoya même en Méſopotamie, pour chercher une femme à ſon fils Iſaac. C'eſt celui qui eſt nommé dans l'Ecriture *Damaſcenus Eliezer*, qu'Abraham deſtinoit pour ſon héritier, en cas qu'il n'eût point d'enfans.

Abraham étant dans le pays de Scham ou Syrie, y bâtit une ville qu'il nomma du nom de ſon eſclave *Dimſchak*; & c'eſt celle que les Arabes nomment aujourd'hui *Damaſchk* ou *Demeſchk*, & nous autres *Damas*, & que les autres Orientaux appellent plus ordinairement *Scham*, du nom général de la Syrie, à cauſe qu'elle eſt la capitale de cette Province.

L'Auteur du Thiraz Almancouſch a tiré cette hiſtoire du Livre de Soiouthi, intitulé *Azhar al ôrouſch*.

Quoique l'on ait déjà parlé de la ville de Damas dans le titre de Damaſchk, on ne laiſſera pas d'ajouter ici, que cette ville fut priſe ſur les Turcs par les Arabes, ſous le Khalifat d'Omar, l'an 14 de l'Hégire, après un ſiége de ſept mois, par Khaled Ben-Valid, Général des armées du Khalife, lequel lui accorda une capitulation honorable, contre l'avis des autres Chefs de ſon armée.

L'Egliſe Métropolitaine, dédiée à ſaint Jean-Baptiſte, fut conſervée aux Chrétiens; mais cela changea bien depuis, ſous le regne des Khalifes Ommiades, dont la puiſſance commença à s'établir dans cette ville; car cette puiſſance les ayant enſuite élevés juſqu'au Khalifat, ils choiſirent Damas pour leur ſéjour ordinaire, & pour le lieu de leur ſépulture, abandonnant la ville de Médine qui leur étoit peu favorable.

Abdalmalek, Khalife de cette Race des Ommiades, changea le pélerinage de la Mecque en celui de Jéruſalem, à cauſe du voiſinage de Damas, qui devint en ce temps-là la premiere ville de l'Aſie.

Le Géographe Perſien dit que la campagne ou la plaine de Damas, qui s'étend entre le Liban & l'Antiliban, & que les Arabes appellent *Gaouthah*, eſt un des quatre Paradis de l'Orient; que l'on y voit au pied de la montagne qui regarde le ſeptentrion, le lieu où Caïn tua ſon frere Abel.

Son Temple, qui eſt le plus beau que les Muſulmans aient, dit le même Auteur, a été premiérement bâti par les Sabiens, qui ſe diſent diſciples de ſaint Jean-Baptiſte, duquel ils conſervoient le chef ſuſpendu à la voûte. Les Chrétiens en prirent poſſeſſion dans la ſuite, & en furent chaſſés par le Khalife Valid, fils d'Abdalmalek, qui dépenſa pendant pluſieurs années tout le revenu qu'il tiroit de la Syrie à l'embellir. En effet, ſes murailles & ſes colonnes étoient toutes de marbre fin, & ſa couverture étoit d'étain.

Il ſeroit trop long de rapporter combien de fois

fois cette belle & riche ville a changé de maîtres ; je dirai ſeulement, que Tamerlan l'ayant priſe l'an de l'Hégire 803, la fit ruiner, & que cette époque eſt marquée par le mot Arabe *Kharab*, qui ſignifie *ruine*, dont les quatre lettres qui le compoſent, à ſavoir le Kha, le Ré, l'Elif, & le Be font juſtement le nombre de 803.

Le même Tamerlan, après la déſolation de Damas, fit bâtir ſur ſon modele une ville du même nom, à une demi journée de Samarcande, comme Gazan, un des ſucceſſeurs de Genghizkhan, en avoit fait bâtir une auprès de Tauris, à laquelle il avoit donné le même nom : mais ce fut après avoir perdu l'eſpérance de poſſeder la véritable ville de Damas.

Les Tables de Naſſireddin donnent à cette ville ſoixante-dix degrés de longitude, & trente-trois degrés vingt minutes de latitude : mais Khalili & Tizini, qui ont calculé exactement ſa hauteur, lui donnent dans le *Gedoual fadhl al dair*, trente-trois degrés & trente minutes.

DENHA. Mar Denha, Evêque dans le pays d'Igur, ſitué dans les extrémités de l'Orient ſeptentrional où régnoit Ungk ou Avenk-Khan, Prince Chrétien. La fille de ce Prince, nommée *Oiſungin*, qui étoit femme de Genghizkhan, connoiſſoit cet Evêque, qui l'inſtruiſoit & la conduiſoit dans les exercices de la vie Chrétienne.

DERBEND, mot Perſien qui ſignifie un paſſage étroit & fermé. C'eſt le nom d'une ville

ſituée ſur la mer Caſpienne, au pied du mont Caucaſe, dans la Province nommée aujourd'hui *Schirvan*.

Les Orientaux croient qu'Alexandre le Grand la fit bâtir avec une fort longue muraille pratiquée dans les ouvertures de la montagne, pour fermer le paſſage dans la Perſe aux peuples du Nord, qu'ils appellent *Iagiouge* & *Magiouge*, c'eſt-à-dire *Gog* & *Magog*.

Les Turcs appellent cette ville *Demir capi*, *Porte de fer*; ce ſont les *Caſpiæ portæ* des Anciens.

DERVICHE ſignifie en général un pauvre, dans les langues Perſienne & Turqueſque, comme Fakir en langue Arabique; & ces deux mots ſignifient en particulier un Religieux: cependant ils ſont plutôt employés pour exprimer les Religieux Muſulmans & Indiens; car celui de Raheb & de Rohban en Arabe, & de Calogeros & de Keſchiſche en Turc, ſignifie plus particuliérement un Religieux Chrétien.

Le mot Sofi, qui eſt Perſien, & que pluſieurs Auteurs veulent néanmoins tirer de l'Arabe, ſignifie auſſi un homme ſpirituel, retiré du monde, & par conſéquent Religieux.

Les Chrétiens Orientaux, & même les Muſulmans, font remonter l'inſtitution du Monachiſme, non pas ſimplement juſqu'à ſaint Jean-Baptiſte, ou juſqu'à Elie, comme nous faiſons; mais juſqu'aux enfans de Dieu, c'eſt-à-dire à la poſtérité de Seth, qui vivoit ſur la ſainte montagne religieuſement & à la maniere de nos Cénobites.

Pour ce qui eſt des Solitaires, ils veulent que Melchiſedech, fils ou petit-fils de Sem fils de Noé, lequel, ſelon les Livres ſaints, n'avoit point de généalogie, ait été le premier inſtituteur de la vie cénobitique.

Les Muſulmans ont beaucoup de reſpect pour les Religieux Chrétiens; ils en ont adopté pluſieurs parmi leurs Saints. Cais, fils de Zohair, qui régnoit avant le Mahométiſme en Arabie, vint ſe faire Religieux parmi les Cénobites du mont Amanus en Cilicie, & les Mahométans le louent beaucoup pour ſa piété.

Sâadi dit que les Religieux qui vivoient dans le mont Liban, de ſon temps, faiſoient des miracles.

Monteki, Poëte Turc, dit que la vie religieuſe eſt un rempart aſſuré contre toutes les calamités publiques, & contre toutes les afflictions particulieres.

Les différens Ordres de Religieux Muſulmans que nous voyons aujourd'hui ne ſont pas d'ancienne inſtitution; leur premiere origine ne va pas plus loin que le regne de Naſſer le Samanide; car, ſelon les véritables principes du Muſulmaniſme, la vie monaſtique eſt défendue. En effet, un bon Muſulman doit étudier avant que d'entrer en retraite. Les Mahométans diſent qu'un Religieux ſans ſcience eſt une maiſon ſans porte; que l'habit ne fait pas le Moine; que les biens des Religieux appartiennent à tous les pauvres; qu'un Religieux avare eſt un voleur de grands chemins. Le chapitre huitieme du Guliſtan de Sâadi eſt plein d'inſtructions pour les Derviches, & de réprimandes à ceux qui font

de la profeſſion Religieuſe un art d'hypocriſie.

Le même Sâadi dit dans ſon Chapitre ſecond du même Livre, que l'extérieur d'un Derviche eſt d'avoir un habit déchiré & des cheveux mal peignés; mais que ſon intérieur doit être un eſprit vif & attentif, & une chair ou concupiſcence morte. Il dit ailleurs à l'un d'eux : » Vous » portez ſelon votre regle un habit bien blanc, » & un livre dont la couverture eſt fort noire; » vous avez auſſi grand ſoin d'ajuſter vos manches; je vous conſeille cependant, avant toutes » choſes, de retirer vos mains & vos déſirs des » choſes de ce monde; car, après que vous l'aurez » fait parfaitement, il importera peu que vos » manches ſoient longues ou courtes «. Il change ſa phraſe en un autre endroit, où il dit : » Ayez » les vertus d'un véritable Derviche, & puis au » lieu d'un bonnet de laine, prenez, ſi vous vou» lez, un feutre de Tartare «.

Haſſan-Al-Baſri dit que les Derviches doivent avoir dix qualités de celles qui ſont propres au chien : avoir toujours faim; n'avoir point de lieu aſſuré; veiller la nuit; ne point laiſſer d'héritier après ſa mort; ne point abandonner ſon maître, quoiqu'il en ſoit maltraité; ſe contenter du plus bas lieu; céder ſa place à qui la veut, & en prendre une autre; retourner à celui qui l'a battu, quand il lui préſente un morceau de pain; ſe tenir éloigné quand l'on apporte à manger; ne point ſonger à retourner au lieu qu'il a quitté, lorſqu'il ſuit ſon maître.

Conformément à cette maxime, un Derviche, au rapport d'Iafei, ayant été ſouvent invité à une maiſon d'où on le renvoyoit chaque fois

auſſi-tôt, le maître lui dit un jour qu'il admiroit ſa douceur & ſa patience. Le Derviche lui répondit qu'il n'y avoit point lieu d'admirer en lui cette diſpoſition, qui n'étoit pas une vertu, mais ſeulement une des qualités & propriétés des chiens, qui viennent quand on les appelle, & qui s'en vont quand on les chaſſe.

Les Derviches ſont diſtingués entre eux par des habits de différente forme & de pluſieurs ſortes de couleurs, qu'Ebn-Caſſab, un de leurs Maîtres ſpirituels, appeloit des *maſques d'hypocriſie*. La robe des Derviches de Perſe étoit de couleur bleue. Hafez, excellent Poëte, natif de Schiraz, dit dans ſes Poeſies : » Mettez-moi en » main une taſſe pleine de vin ; car je veux enfin » quitter cette robe bleue de Derviche que j'ai » portée juſqu'ici «. Les Perſans, qui expliquent myſtiquement tous les vers de cet Auteur, diſent qu'en cet endroit le vin eſt le ſymbole de l'amour divin, & la robe bleue celui de l'hypocriſie & du reſpect humain.

L'habit des Derviches en général s'appelle en Arabe *Khirkhah*, qui ſignifie une *robe déchirée*, & en Perſien *Delk & Pelas*. Les Turcs ſe ſervent de tous ces mots indifféremment.

Les Muſulmans diſent que c'étoit l'habit des anciens Prophetes ; & c'eſt un proverbe uſité parmi eux, que la Khirkhah ou la robe déchirée de Moïſe étoit plus précieuſe que l'habit doré de Pharaon. Les Turcs diſent auſſi *Derviſchlik Khirkhaden bellu deghil*, » l'on ne connoît pas » le Derviche par la Khirkhah, l'habit ne fait pas » le Moine ».

Quelques-uns portoient un chaperon ou capu-

chon attaché à cette robe. Monteki, Poëte Turc, dit, parlant des Derviches : » Nous autres » qui avons la tête couverte d'un chaperon, nous » nous ſoucions peu que l'humai vole au deſſus » de nous, pour nous faire de l'ombre «; c'eſt-à-dire, nous avons renoncé à toutes les félicités du monde.

Un Maître de la vie Religieuſe parmi les Muſulmans termine ainſi l'exhortation qu'il fait à un jeune homme : » Tes camarades ſont demeurés » dans le monde pour un inſtant, & en ſont » partis ; ils l'ont quitté, parce qu'ils n'y ont » trouvé ni ſtabilité ni repos. Leve-toi donc » promptement, viens te joindre à eux, & garde-» toi bien de ſuivre les pas de ceux qui n'ont » point de voie, ou qui l'ont perdue «.

Il y a un très-grand nombre de Livres qui traitent de la vie Religieuſe, & de la maniere dont elle eſt pratiquée par les Muſulmans.

DHAFER ou ZAFER. Dhafer-Beemrillah-Ben-Hafedh-Ledinillah ; c'eſt le nom du douzieme Khalife de la Race des Fathimites en Egypte, lequel, avant que de monter ſur le trône, portoit le nom d'Abou-Manſor-Iſmaïl.

Dhafer ſuccéda à ſon pere Hafedh-Ledinillah, l'an 544 de l'Hégire, & ſon regne fut aſſez tranquille : néanmoins, au rapport du Lebtarikh, les Francs, c'eſt-à-dire les Croiſés, aſſiégerent & prirent la ville d'Aſcalone, de ſon temps.

Ce Khalife eut pour Viſir Abbas-Ben-Themim, lequel le fit mourir, à cauſe d'un fils qu'il avoit, auquel Dhafer faiſoit des careſſes un peu trop libres, & qu'il ne put ſouffrir la mauvaiſe répu-

tation qu'elles donnoient à ce fils. Sa mort arriva l'an 549 de l'Hégire, après un regne d'environ cinq ans.

Il eut pour ſucceſſeur ſon fils Al-Faïz-Billah-Aboul-Caſſem-Iſſa.

DHAFER. Al-Malek-Al-Dhafer, nom d'Amer, dernier Roi de l'Iemen ou de l'Arabie Heureuſe d'entre les Arabes. Il ſoutint pluſieurs combats ſous les regnes du Sultan Soliman & du Sultan Selim ſon fils : mais enfin il ſuccomba, & ſon royaume fut réduit ſous la domination de l'Empire des Turcs.

DHAHER-LEEZAZ-DINILLAH, ou ſuivant le Lebtarikh, Billah-Aboul-Haſſan-Ali-Ben-Hakem, nom du ſeptieme Khalife de la Race des Fathimites, qui ont régné en Egypte. Il ſuccéda au Khalife Hakem ſon pere, l'an 411 de l'Hégire, & occupa à ſa place le trône du royaume d'Egypte, auquel celui de la Syrie étoit joint en ce temps-là.

La plus belle action de ce Khalife fut la vengeance qu'il tira de la mort de ſon pere. Il en chercha l'occaſion avec ſoin, & l'ayant trouvée, il fit mourir l'aſſaſſin comme il le méritoit. Après un regne d'environ ſeize ans, il mourut l'an 427 de l'Hégire, & eut pour ſucceſſeur Al-Moſtanſer-Billah-Abou-Tamim-Moëzz, ſon fils.

Il faut remarquer que le Lebtarikh & l'Hiſtoire d'Ebn-Amid portent *Taher*; mais il faut lire *Dhaher*.

DHAHER-BILLAH-ABOU-NASSER-

MOHAMMED-BEN-NASSER, nom du trente-cinquieme Khalife de la Race des Abbaſſides, lequel ſuccéda à ſon pere Naſſer-Ledinillah, l'an 622 de l'Hegire.

Aboulfarage rapporte qu'on tira Dhaher-Billah de la priſon, pour le faire remonter ſur le trône, & comme il étoit alors âgé de plus de cinquante ans, il dit à ceux qui le mirent en liberté pour ce ſujet, qu'il n'étoit pas à propos d'ouvrir la boutique le ſoir. Il ſe rendit recommandable par ſa juſtice, & il avoit déjà fait bâtir un pont ſur le Tigre à Bagdet, lorſqu'il mourut au bout de neuf mois & ſeize jours de regne.

Le ſucceſſeur de ce Khalife fut Al-Moſtanſer-Billah-Abou-Giafar-Manſor, ſon fils.

DHAHER. Al-Malek Al-Dhaher-Bibars, nom d'un des Sultans du royaume d'Egypte.

DHAHER. Sultan Dhaher, nom du fils d'Ahmed-Ben-Avis, Sultan de l'Iraque Arabique & de l'Adherbigian, & qui avoit la ville de Bagdet pour ſa capitale.

Ahmed, pourſuivi par Tamerlan, s'étant mis en fuite, & ayant pris le chemin de la Syrie, envoya Sultan Dhaher ſon fils, avec ſes meubles les plus précieux, à la fortereſſe d'Al-Nagia, où il ſe maintint l'eſpace de douze ans, ſoutenu par la bravoure du Gouverneur, qui ſe nommoit *Altoun*. Au bout de ce temps-là, ayant conçu quelque ſoupçon contre la fidélité d'Altoun, il le chaſſa. Mais peu de temps après, ayant ſu que Tamerlan devoit venir l'aſſiéger, & ſe défiant de ſes propres forces, il prit lui-même la

fuite & abandonna la forteresse, dont Tamerlan s'empara.

DHAHERIOUN. Les Dhaherites. Les Historiens Arabes appellent de ce nom les Rois Mamelucs, enfans d'Al-Malek-Al Dhaher-Bibars, quatrieme Sultan d'Egypte de la Dynastie des Turcs. Ils se firent une guerre cruelle l'an 678 de l'Hégire.

DHOHAK ou ZOHAK, nom du cinquieme Roi de la premiere Dynastie des Rois de Perse, appelée des *Pischdadiens*.

Ce Prince, très-fameux parmi les Orientaux à cause de sa cruauté, étoit, suivant l'Auteur du Lebtarikh, de la lignée de Siamek fils de Caïumarrath, premier Roi de la même Race des Pischdadiens, ou fils d'une sœur de Giamschid son prédécesseur : mais Khondemir, ainsi que les Auteurs des deux Chroniques nommées *Giafari* & *Montekheb*, veut qu'il fût Tazi, c'est-à-dire Arabe d'origine, & fils d'Uluan, que les Persans appellent *Mardas*.

Cet Uluan descendoit en droite ligne de Schedad fils d'Ad, lequel avoit donné son nom à l'ancienne Tribu des Adites, dont il est parlé dans l'Histoire du Prophete Houd ou Heber, & dans l'Histoire des Arabes.

Cependant Khondemir & les mêmes Histoires font mention d'une génealogie bien plus ancienne, dans laquelle on ne trouve que deux générations entre Adam & Dhohak. Il y a d'autres Historiens qui assurent qu'il étoit de la lignée de Cham fils de Noé, & que c'est le même

perſonnage que le Nembrod des Hébreux, ſous lequel naquit Abraham, & ils lui donnent pour frere Kus, ſurnommé *Fil dendan*, c'eſt-à-dire *Dent d'éléphant*, lequel eſt le même que Chus, fils de Chanaan fils de Cham.

Le Lebtarikh veut que le nom de *Dhohak* ait été adouci par les Arabes de celui de *Ðeh-Ak*, que les Perſans lui avoient donné, à cauſe qu'il poſſédoit dix mauvaiſes qualités qui rendoient ſon corps & ſon eſprit également difformes.

Cependant l'on trouve que ſon propre nom étoit *Piurasb*, nom qui ſignifie dans l'ancienne langue des Perſans, appelée *Pehelevienne*, *dix mille chevaux*.

Ce Prince fut regardé par ſes ſujets comme un Tyran abominable, tant à cauſe du meurtre qu'il avoit commis en la perſonne de ſon prédéceſſeur dont il avoit uſurpé l'Etat, que de ſon gouvernement injuſte & violent, & des nouveaux ſupplices qu'il inventa, tels que ceux de faire écorcher vifs & d'attacher en croix ceux qu'il deſtinoit à la mort.

La cruauté de Dhohak augmenta encore, lorſqu'il ſe ſentit dévoré par deux chancres qui lui vinrent aux deux épaules, ulceres que les Perſans appellent *deux ſerpens*; ce qui leur a fait donner à ce Prince le ſurnom de *Mar*, c'eſt-à-dire *Serpent*.

La cauſe de cette maladie eſt rapportée dans le Caherman Nameh, d'une maniere fabuleuſe. Car le Diable, dit cet Auteur, s'étant préſenté un jour à ſon ſervice, après y avoir demeuré pluſieurs années à ſon gré, ne lui demanda pour toute récompenſe que de lui baiſer les épaules. Cette

grace lui ayant été accordée, deux Serpens s'y attacherent incontinent, & ſe nourrirent de ſa propre chair.

Le Démon, après avoir affligé Dhohak de ce mal, lui enſeigna un remede diabolique pour l'adoucir. C'étoit d'y faire appliquer tous les jours la cervelle de deux hommes que l'on faiſoit mourir à cet effet. Après que l'on eut vidé les priſons de criminels, il fallut immoler des innocens, & l'on en enleva de tous côtés & de tous états, que l'on enfermoit dans un lieu deſtiné à cette boucherie.

Les enfans d'un Forgeron d'Iſpahan, nommé *Gas*, ayant été pris, le pere, animé par cette violence, cria auſſi-tôt au ſecours, puis tranſporté de fureur, courut par la Ville, & portant ſon tablier de cuir attaché au bout d'une perche, en forme d'étendard, il aſſembla en peu de temps tous ceux que la cruauté du Tyran avoit irrités.

Ces ſéditieux allerent auſſi-tôt aux priſons pour délivrer ceux que l'on y gardoit, & ayant groſſi leur troupe d'un grand nombre de ces miſérables, il ſe forma bientôt une armée de gens tous également portés à la vengeance. Gas, qui en étoit le Général, auroit pu en devenir le Prince; mais ſa modeſtie le porta à chercher dans le Sang Royal un ſujet digne de porter la couronne de Perſe.

On trouva Feridoun qui vivoit dans une retraite qu'il avoit choiſie, tant pour éviter la fureur du Tyran, que pour y vaquer plus librement aux exercices de l'eſprit. Il fut auſſi-tôt proclamé Roi par tout le Peuple, & s'étant mis à leur tête, il pouſſa Dhohak ſi vivement, qu'il le força d'abandonner la Perſe & de ſe réfugier en Syrie.

Mais il ne trouva pas plus de ſûreté en ce pays-là; car Feridoun, qui le pourſuivoit, l'ayant arrêté, le relégua dans une des grottes effroyables de la montagne de Damavend.

Après une expédition ſi heureuſe, Gas couronna Feridoun de ſa propre main, & ce Prince conſerva l'etendard de Gas, en mémoire de ſon zele & de ſa valeur.

Khondemir, parlant de ces gens que l'on gardoit pour en tirer la cervelle, unique remede des douleurs que Dhohak ſouffroit de ſes deux ulceres, ajoute que ceux qui avoient la charge horrible d'égorger ces malheureuſes victimes, émus de compaſſion, en laiſſoient échapper pluſieurs qui ſe ſauvoient dans les pays les plus ſauvages, pour n'être jamais reconnus dans leur pays, & que leurs libérateurs employoient la cervelle des moutons pour ſuppléer à celle des hommes qui leur manquoit.

Les pauvres fugitifs qui ſe banniſſoient ainſi, s'attroupant en divers endroits reculés de l'Aſie, formerent enfin des nations particulieres : telle eſt la premiere origine des Curdes, ſelon cet Hiſtorien.

Les Sultans Gaurides, qui ont régné dans le pays de Gaur, entre la Perſe & les Indes, d'où ils ont été chaſſés par Mahmoud, fils de Sebekteghin, Sultan des Gaznevides, ont prétendu deſcendre de la poſtérité de Dhohak.

L'Auteur du Lebtarikh donne à Dhohak un frere, nommé *Kus Fildendan*. Ce Prince régna en Afrique, & particuliérement dans la partie d'Ethiopie que les Orientaux appellent *Berber* ou *Berberah*. C'eſt le pays que nous

nommons le *Zanguebar*, & la côte de *Cafrerie*, où eſt le *Sinus Barbaricus* dont Ptolomée fait mention.

Ce Kus, qui eſt le Chus, fils de Chanaan, que les Hébreux diſent être le pere des Ethiopiens, auxquels ils donnent le nom de *Chuſchim*, eſt ſurnommé *Dent d'Eléphant*, parce qu'il régnoit dans le pays d'où l'on tire l'ivoire; & l'on ajoute, que voulant ſe faire rendre des honneurs divins, Feridoun envoya contre lui une puiſſante armée, ſous la conduite de Sam-Neriman, qui le réduiſit à ſon obéiſſance.

DHOHAK. Nom d'un Poëte Perſien qui a excellé dans la Poéſie Arabique, & qui vivoit ſous le regne de Naſſer, fils d'Ahmed, Sultan de la Race des Samanides.

Lamaï, dans ſon Defter Lathaïf, chapitre premier, raconte que ce Poëte vint un jour tard au Palais de Nag'meddin, Viſir de ce Prince, & dit aux gens du Viſir, qu'il venoit pour y loger cette nuit-là, en ajoutant ces paroles: *Tangri conoughi im*, » Je ſuis l'Hôte de Dieu «.

Auſſi-tôt que le Viſir ſut qu'un pauvre étoit arrivé chez lui, comme il étoit très-charitable, il lui envoya un grand plat de poiſſon pour le faire ſouper. Cependant les ſerviteurs lui demanderent ſon nom, & Dhohak, au lieu de le dire, fit ſur le champ ce Diſtique Arabe: *Ia aïha alnag'm alladhi men ſaadro dha alfelek: Lan lam takon bahr alſakha ma giani mennak alſemek*, » O Nag'm (c'eſt le nom du Viſir, qui » ſignifie une etoile en Arabe), qui rendez par » vos heureuſes influences le Ciel encore plus

» ſerein; ſi vous n'étiez pas une mer de libéralité » & de généroſité, vous ne m'auriez pas envoyé » un ſi beau poiſſon ». Nag.meddin, ſur ces paroles qui lui furent rapportées, vint lui-même reconnoître ſon hôte, & l'ayant embraſſé il lui fit mille careſſes.

Une autre fois, le même Dhohak étoit chez le Khalife Haroun-Al-Raſchid, qui avoit devant lui un baſſin plein de roſes fraîchement cueillies. Haroun dit au Poëte : Faites-moi ſur le champ un Diſtique qui exprime naïvement la qualité de ces roſes par quelque comparaiſon ingénieuſe. Dhohak fit auſſi-tôt ce Diſtique : *Kaannho launon khaddin edh ïakbelho : Fom alhabib v kad bada bihi alkhog'lan*; » La couleur de ces roſes eſt ſemblable » à celle de la joue d'une Dame qu'une honnête » pudeur fait rougir, quand ſon amant s'approche » pour la ſaluer «.

Haroun avoit alors auprès de lui une de ſes Dames qui excelloit dans la Muſique & dans la Poéſie, laquelle entendant ces Vers de Dhohak, dit : » C'eſt plus que cela «. Le Khalife ſe tournant vers elle, lui dit : » Que diriez-vous de mieux » ſur ce ſujet «? Et elle prononça auſſi-tôt ces Vers : *Kannho laun khaddi haïn ïadfâni : Iad Al-Raſchid leamr iougiab algoſlan;* » Il me » ſemble que la couleur de ces roſes eſt ſemblable » à celle de mes joues, quand Haroun me prend » par la main, pour me conduire en un lieu » duquel il faut paſſer au bain «.

DHOUALACTAF ou DHOULACTAF. Surnom de *Schabour* ou *Sapor*, neuvieme Roi de Perſe de la Dynaſtie des Saſſanides.

DHOUALNOUN. Abou-Fadhl-Thouban-Ben-Ibrahim-Dhoualnoun, nom d'un perſonnage très-célebre parmi les Muſulmans, à cauſe de ſa dévotion, lequel fut diſciple de l'Imam Malek, & ſuivit ſa Secte en Egypte où il demeuroit, & où il mourut l'an 245 de l'Hégire. Il a été le Chef des Religieux que les Muſulmans appellent *Sofis*, & il s'acquit la réputation d'un ſaint homme.

Un jour ce ſaint Muſulman étant ſorti de la ville pour aller à un Village, il s'endormit, & vit en ſonge une alouette aveugle tomber de ſon nid à terre. La terre s'ouvrit, & il en ſortit deux plats, l'un d'or, & l'autre d'argent. Dans le premier il y avoit du ſeſame, & dans l'autre de l'eau. Il mangea & il but, & ſon corps ſe fortifia. Auſſitôt après il fut pris, & on lui mit les fers aux pieds & aux mains; & comme on le menoit en priſon, il dit à ceux qui pleuroient ſon malheur : » Cette perſécution eſt une grace qui vient de » Dieu; tout ce qu'il fait eſt bon & doux comme » le miel, & doit être regardé comme une grande » faveur «.

On raconte encore de lui, qu'étant allé trouver un de ſes amis, Docteur d'Afrique très-renommé, qui paſſoit les jours & les nuits à l'étude des Sciences, cet ami lui demanda : *Eẓbeher tchih amedehi ?* » Pourquoi êtes-vous venu en ce » pays, & quel eſt votre deſſein « ? Et ſans lui donner le temps de répondre, il continua en diſant : *Egher amedeh kih êlm evvelin v akherin biamouẓi in rah roui niſt in hemeh khalek daned :* » Car, » ſi c'eſt pour apprendre toutes les choſes qui ſe » ſont déjà paſſées en ce monde, pourquoi vous » fatiguez-vous inutilement ? Vous perdez aſſuré-

» ment votre peine, & vous ne prenez pas le bon » chemin pour les ſavoir : car Dieu ne ſait-il » pas toutes ces choſes «? *Ve egher amedeh kih ora gicij, angia kih evvel kiam ber ghirifti, o khod angia boud :* » Mais ſi vous me dites que » vous cherchez Dieu, & que c'eſt pour le trouver » que vous travaillez : ſachez que Dieu eſt par- » tout, & qu'il ſe trouve au premier pas que vous » avez fait, & que c'eſt en vain que vous le cher- » chez hors de vous même «.

Un Contemplatif Muſulman a dit fort à propos ſur ce ſujet, en vers Perſiens : *Zin piſch biroun zekhiſch pendaſchtemet : Der gaiet ſeïr khod kuman daſchtemet : Eknoun kih tura iafteh ani danem : Kender cadem nokhoſt bekhudhaſchtemet :* » Seigneur, j'ai cru juſqu'ici que vous étiez » hors de moi, & je penſois qu'il falloit beaucoup » courir pour vous trouver; mais maintenant que » je vous ai trouvé dans moi, je connois que je » vous avois laiſſé dès le premier pas que j'ai fait » pour vous chercher ailleurs «.

DHOULCA'DAH. Nom d'un mois Arabique, ainſi nommé, parce que les anciens Arabes demeuroient alors chez eux, & n'alloient pas à la guerre; & c'eſt pour ce ſujet qu'il eſt appelé *Haram*, c'eſt-à-dire *Sacré*.

DHOULCARNEIN. Surnom de *Khedher*, lequel vivoit du temps d'Abraham, ſuivant la Tradition des Muſulmans, qui diſent qu'il étoit Muſulman comme eux. Il a vécu ſeize cents ans, & a régné dans l'Orient & dans l'Occident.

DHOULHEGIAH,

DHOULHEGIAH. Nom du dernier mois de l'année Arabique, lequel eſt preſque tout conſacré à des ſolennités & à des cérémonies, qui ſe font à la Mecque & à la montagne d'Arafah.

Les dix premiers jours ſont appelés *Mäalloumat*; le huitieme ſe nomme *Jaum Tauïah*, jour d'aſſemblée; le neuvieme, *Arafah*; le dixieme, *Eïd aldhahi*, la Fête de la Victime ou du Sacrifice: dans ce jour il y a peu de Muſulmans qui n'égorgent ou ne ſacrifient un ou pluſieurs moutons; les onzieme, douzieme & treizieme jours s'appellent du nom de *Taſchric*: dans ces jours on laiſſe ſécher la chair des Victimes. On les appelle auſſi *Mäadoudät*: le dixieme eſt ſeulement jour de *Nahr*, c'eſt-à-dire, *de Sacrifice*; l'onzieme & le douzieme ſont *Nahr* & *Taſchrik*; & le treizieme eſt ſeulement *Taſchrik*.

DHOULKEFATEIN. Aboul-Fath-Ali-Ben-Mohammed-Dhoul-kefatein; nom d'un Viſir de *Rokn-aldoulat*, Sultan de la Dynaſtie des Selgiucides qui ont régné en Perſe. Il ſuccéda à Ebn-Al-Amid, & mourut l'an 366 de l'Hégire, ſous le regne du même Sultan.

DHOULKEFEL, nom d'un faux Prophete qui étoit de la Tribu des Arabes, nommée *Beni-Aſſad*.

L'Auteur du Tarikh-Montekheb remarque qu'Aïoub ou Job le fit mourir, parce qu'il refuſa de ſe convertir à ſa prédication. Le peuple, qui croyoit à ſes prophéties, fut auſſi extermine de

même par Job, parce qu'ils ne voulurent pas abandonner la croyance qu'il leur avoit donnée.

DIAH & DIAT, le Talion, la peine du talion, que les Arabes appellent encore *Keſſas*, particuliérement quand il s'agit d'un meurtre.

Dans la loi Mahométane, lorſque quelqu'un a été tué par un autre, le frere ou le plus proche héritier du mort doit ſe porter partie contre le meurtrier, & demander le prix de ſon ſang : cette loi, que l'on appelle du talion, eſt conforme à celle de Moïſe, ſelon laquelle le parent, qui ſe porte pour partie contre un meurtrier, s'appelle en Hébreu *Gohel-dam*, c'eſt-à-dire *celui qui demande le prix du ſang* : la Vulgate l'a interprété, *Redemptor ſanguinis.*

Avant Mahomet, la coutume des Arabes dans le temps des guerres, que leurs tribus ſe faiſoient entre elles, étoit que celle qui avoit remporté la victoire, pour un eſclave qu'elle avoit perdu au combat, faiſoit tuer un homme libre de ceux qu'elle tenoit priſonniers de guerre ; pour une femme tuée, elle faiſoit pareillement tuer un homme.

Mahomet défendit cet uſage, & réduiſit les choſes à la loi du talion par ces paroles de l'Alcoran : *On vous a ordonné le talion en ce qui regarde le meurtre, un homme libre pour un homme libre, un eſclave pour un eſclave, & une femme pour une femme.*

Kaſchefi remarque, que des quatre Docteurs dont les ſentimens ſont ſuivis par quatre Sectes différentes, toutes quatre permiſes, ſur l'interprétation de l'Alcoran, il n'y en a que deux qui ſuivent cette loi ; ſavoir, Schafei & Malek ; car

Abou-Hanifah & Hanbal diſent que cette loi a été abrogée par une autre, qui porte ame pour ame, ou corps pour corps, qui ſont les propres termes de la Loi Moſaïque Nefeſch banefeſch, parce qu'il n'y a point, diſent-ils, de différence ni divers degrés d'excellence entre les ames. Il eſt bon de remarquer que Mahomet ajoute aux termes de la Loi du talion ces paroles : *Mais celui qui pardonnera au meurtrier, obtiendra la miſéricorde de Dieu, & lorſque l'on aura pardonné au meurtrier, on ne pourra plus exiger de lui le talion.*

Ce prix du ſang s'appelle encore en Arabe *Caovad*, ce que les Latins appellent *Piaculum cædis.*

Khovageh Senai, Poëte Perſien, moraliſe fort élégamment cette Loi du talion, & la rétribution que les Arabes nomment auſſi *Mekaffat.* » Je vous ai donné, dit Dieu à un Muſulman, » la Loi du talion, que je veux bien obſerver moi-» même : j'ai ordonné que vous rendiez dix pour » dix, & je me ſuis obligé à vous rendre la » même choſe. D'où vient donc que vous ne vous » acquittez pas de ce devoir, pendant que la terre » vous rend, par mon ordre, ſon tribut ordi-» naire ? Il n'y a point de ſûreté dans ce contrat ; » car, ſelon les principes de votre Loi, il ſemble » que je manque à ma parole, pendant que la » terre & le fumier gardent fidélement la leur «.

Du temps d'Abdalmothleb, aïeul de Mahomet, le prix du ſang d'un homme étoit de dix chameaux, c'eſt-à-dire, que pour lors, parmi les Arabes, celui qui avoit tué un homme étoit

quitte de ſon ſang envers le plus prochain héritier du mort, en lui payant dix chameaux.

DIAMGOUEH, nom d'un fameux Pyrée ou Temple des Mages, bâti par Caikhouſrou, Roi de Perſe de la ſeconde Dynaſtie, où le feu étoit conſervé religieuſement. Il étoit bâti ſur une des montagnes de la Province nommée *Dilem* & *Ghilan*, laquelle eſt appelée *Diamgoueh Ghilovieh*, & peut-être auſſi *Dilemgoueh*.

DIARBEKR & DIARBEK, la Méſopotamie en général, quoique ce n'en ſoit proprement qu'une partie. Tout le pays qui eſt compris entre les fleuves du Tigre & de l'Euphrate, avec une partie de l'Aſſyrie & de l'Arménie, eſt appelé plus proprement *Al Gezirah*, mot qui ſignifie en Arabe *Iſle* & *Preſqu'iſle*.

Cette Preſqu'iſle a été nommée par les Syriens & par les Hébreux *Beth Naharain*, l'entre deux rivieres, & diviſée par les Arabes en quatre parties, qui portent toutes le nom de *Diar*, qui ſignifie *habitation*.

Trois de ces habitations ſont diſtinguées par le nom de trois Tribus des Arabes qui s'y établirent. La premiere eſt Diarbekr, dont nous parlons; ſa capitale eſt Amida, qui eſt ſituée ſur la rive occidentale du Tigre. Les Turcs la nomment *Caaemit*, *Amide la noire*, & abſolument *Diarbek*. Bekr, qui vint s'y établir, étoit fils de Vail, fils de Caſſith, & lui donna ſon nom. La riviere ou le canal qui y paſſe, & que l'on nomme *Zabin*, tire ſon nom de Zab ou de Zou, dixieme

Monarque de la premiere Dynaſtie des Rois de Perſe. C'eſt peut-être le Lycus ou le Nymphæus des Anciens.

La ſeconde eſt Diarmodhar ; elle tire ſon nom de la Tribu de Modhar, & elle a pour ville capitale Racca, & par corruption Aracta, où Al Battani fit ſes obſervations aſtronomiques l'an 300 de l'Hégire. Ce fut auſſi dans cette ville que le Khalife Haroun Raſchid bâtit un château impérial, qu'il nomma *Caſr al Salam.*

La troiſieme eſt Diar Rhabiâh, qui porte auſſi le nom d'une autre Tribu ou Famille d'Arabes, & contient tout le pays des montagnes, où la ville de Niſibe, qui en eſt la capitale, eſt bâtie. Ces montagnes ſont une partie des monts Gordiens, que les Orientaux appellent du nom que l'Ecriture Sainte leur donne, *Ararat*, & encore *Giouda.*

La quatrieme eſt appelée ſimplement *Gezirah* ou *Diar al gezirah*, & a pour capitale la ville de Mouſſal ou Moſul, qui eſt bâtie ſur la rive occidentale du Tigre, vis-à-vis de Ninive, ſituée ſur la rive orientale de la même riviere.

Tamerlan, après la priſe de Bagdet, ſe rendit maître de toute la Méſopotamie, qui appartenoit alors à pluſieurs Princes, excepté du château nommé *Tacrit*, l'an de l'Hégire 796.

Outre les villes dont on a déjà parlé, celles de Roha ou Edeſſe, de Raſalain, de Miafarequin, de Harran, qui eſt l'ancienne Carræ, fameuſe par la naiſſance d'Abraham, & par la défaite de Craſſus, & d'Arbel, renommée par la victoire d'Alexandre, ſont toutes ſituées dans la Méſopotamie.

DIBALIG. Les Turcs donnent par corruption ce nom à Edebali Sofi, qui vivoit du temps du dernier Aladin, Sultan des Selgiucides de Roum. Ce Sofi ou Saint Muſulman étoit alors regardé comme un homme doué d'une profonde ſcience & d'une inſigne piété, à laquelle ayant joint de grandes richeſſes, il avoit acquis une telle autorité, que le Sultan même lui portoit reſpect.

Ce fut à cet homme qu'Orthogrul, que nous appelons *Ertucule*, s'adreſſa pour apprendre l'explication d'un ſonge qu'il avoit fait. Ce Sofi le lui expliqua, & lui donna enſuite ſa fille en mariage, de laquelle naquit Othman, fondateur de la Monarchie des Turcs régnans aujourd'hui à Conſtantinople. On commence ordinairement la premiere année du regne d'Othman l'an 700, ou peut-être deux années moins, de l'Hégire, qui eſt de Jéſus-Chriſt 1300.

Edebali faiſoit ſa demeure ordinaire à Cogna, qui eſt l'ancien Iconium, ville de Lycaonie ou de Cilicie, qui eſt aujourd'hui la Caramanie. Les Turcs diſent qu'il faiſoit des miracles : un des plus ſignalés fut d'avoir prédit à Othman un grand Empire, tel que ſa poſtérité a poſſédé juſqu'à préſent. Ils ont ce proverbe parmi eux : » Ne » le croyez pas ſi ſaint que Dibalig ou Edebali «, *Ani Dibalig Sofi ſanma.* Nous dirions en notre langue : » Ce n'eſt pas un ſaint Macaire «. Un Auteur Italien dit, en parlant d'un faux dévot : *Paré un ſan Macario dipinto al muro.* Les Turcs diſent auſſi ſur le même ſujet : » Vous le pren- » driez pour un Edebali «.

DIB.BACOUI, fils d'Ilmingé fils de Turk

fils de Japhet. Ce mot signifie en la langue des Turcs Orientaux, *grande charge* & *dignité*; car *Dib* signifie *honneur* & *dignité*, & *Bacoui* signifie *grand*. Ce Prince étendit beaucoup les bornes de ses Etats, & devint plus puissant que ses prédécesseurs.

Mirkhond lui donne le titre de *Khan*, & dit qu'il fut le premier qui porta la couronne royale & qui se fit élever un trône parmi les Mogols. Il amassa de grandes richesses; mais il ne s'en servit que pour les distribuer libéralement aux autres. Les Loix qu'il publia dans ses Etats, font assez connoître qu'il aimoit la justice; car il les fit observer exactement. Il eut pour successeur dans ses Etats, Gaiuk-Khan.

DILEM & DEILEM, Province du Royaume de Perse, qui s'étend le long de la côte méridionale de la mer Caspienne, à laquelle elle a donné son nom; car on appelle en Persien cette mer la *mer de Dilem*, ainsi que la *mer de Giorgian*, & la *mer de Ghilan*.

Cette Province a eu autrefois ses Princes indépendans des Rois de Perse. Schabour Dhoulaktaf, qui est Sapor aux épaules, leur fit longtemps la guerre, à cause des courses qu'ils faisoient sur ses terres de l'Adherbigian, & des inquiétudes qu'ils lui donnerent pendant qu'il bâtissoit sa ville de Casbin.

Les Rois de cette Province portoient autrefois le titre de *Cai*, qui passa depuis aux Rois de Perse de la seconde Dynastie, qui est par cette raison nommée la Dynastie des *Caian*, c'est-à-dire des *Caianiens* ou *Caianides*.

Le Dilem ayant été conquis par les Rois de Perſe & réuni à leur couronne, demeura en cet état juſqu'après la conquête que les Arabes firent de l'Empire des Perſans : mais ſous le Khalifat de Moctader l'Abbaſſide, environ l'an 315 de l'Hégire, Vaſchoudan, fils de Marzaban, y établit une principauté, dont la ville de Schahareſtan fut le ſiége royal.

Cet Etat paſſa ſucceſſivement aux deux enfans de Vaſchoudan, nommés *Haſſan* & *Ali*, & à Mahadi fils de ce dernier, puis à Mohammed fils de Moſſafer, & enſuite à Asfar Seigneur du Giorgian & du Thabareſtan, qui en fut dépouillé par Mardavige, ſous lequel Amadeddoulat, qui fonda depuis la Dynaſtie des Bouides, fit ſes premiers exploits militaires.

Mardavige eut pour ſucceſſeur ſon frere Vaſchmaghin, & celui-ci Jenſchoun ſon fils, qui mourut ſans enfans l'an 367 de l'Hégire, & laiſſa ſa ſucceſſion à Cabous ſon frere.

Tous ces Princes ſont nommés *Dilemian* par les Perſans, & *Dialemah* par les Arabes, c'eſt-à-dire les *Dilemites*, auſſi bien que les Buides ou Bouides.

DIN, la foi que l'on a pour ce que Dieu a révélé. La Religion en général. Les Muſulmans appellent leur Religion la voie droite, c'eſt-à-dire le droit chemin pour arriver à Dieu & à la félicité éternelle.

Dans le premier Chapitre de l'Alcoran, il y a ce verſet : *Conduiſez-nous, Seigneur, par le droit chemin*, c'eſt-à-dire, diſent les Muſulmans, dans la Religion & dans la croyance des Fideles,

qu'ils appellent plus particuliérement *Eſlam*, le *Muſulmaniſme*. Au Chapitre *Anaám* : *Voici, dit le Seigneur, mon droit chemin, ſuivez-le, & ne cherchez point d'autres routes, car elles vous en écarteroient.*

Abdallah Maſſoud dit ſur ce paſſage, que Mahomet traça une ligne droite pour les Muſulmans, & qu'à droite & à gauche de cette ligne il en marqua d'autres, diſant à ſes diſciples : » Vous voyez toutes ces lignes qui ſont différentes de la droite, ce ſont autant de chemins détournés qui ont chacun un démon particulier qui convie les hommes à y entrer & à les ſuivre ; mais écoutez ce que porte le verſet, qui dit : *Voici la ligne droite, qui eſt le véritable chemin que vous devez ſuivre* «.

Un des plus ſpirituels des Muſulmans dit ſur ce ſujet : » On ne peut tirer une ligne ni tracer un chemin, qu'il n'y ait un commencement & une fin ; car la ligne n'eſt autre choſe qu'un eſpace qui s'étend d'un point marqué à un autre. L'homme ſpirituel & intelligent ſait le premier point, qui eſt le principe & l'origine de toutes choſes, & n'ignore pas non plus le ſecond, qui eſt le terme où toutes choſes aboutiſſent ; & c'eſt en quoi toute la Religion conſiſte «. Il ſemble que cet Auteur ne ſoit pas trop bon Muſulman ; & qu'il laiſſe à penſer que tout ce qui eſt entre l'un & l'autre de ces deux points eſt fort incertain.

Sadreddin Kenaoui, dans ſon Livre intitulé *Égiaz el beián*, dit ſur le même ſujet, » que l'immenſité de Dieu comprend toutes choſes, ſuivant ce paſſage : *Dieu comprend tout*. Or cette

immenſité eſt le cercle où toutes les lignes & toutes les voies des Religions différentes aboutiſſent, &, en un mot, le terme que chaque homme a en vue dans ſa foi, ſelon la diverſité de ſes opinions; d'où vient que le Methnevi a fort bien dit dans une exclamation qu'il fait à Dieu: En quelque lieu que nous mettions le pied, nous ſommes toûjours, Seigneur, dans votre reſſort. Dans quelque coin que nous nous retranchions, nous ſommes toujours chez vous. Nous nous diſions à nous-mêmes, peut-être que nous trouverons quelque chemin qui nous menera ailleurs: mais quelque chemin que nous ayons pu prendre, il nous a toujours conduits vers vous «.

On voit clairement dans les ſentimens de ces Docteurs, qu'il y a des Déiſtes parmi les Mahométans, & pluſieurs parmi eux qui doutent de la vérité de leur Religion; mais qu'ils ne s'expliquent qu'avec beaucoup de prudence & de diſcrétion.

Sur ce paſſage du Chapitre *Neſſa*, *O vous qui croyez, croyez*, les Interpretes diſent que ces paroles ſignifient: » Vous qui croyez par des argumens plauſibles & par des motifs de crédibilité, croyez déſormais comme ſi vous aviez une conviction & une démonſtration évidente. Ou bien, vous qui croyez déjà par des raiſons démonſtratives de votre foi, croyez maintenant en vertu de la vérité ſuprême qui vous en aſſure «.

Le Scheikh Baha-eddin Nakſchbendi dit que cette double croyance qui eſt commandée dans ce verſet, nous enſeigne à démentir continuellement nos ſentimens naturels, & notre raiſon charnelle, pour adhérer à ce que nous dit l'Auteur

même de la nature, & la premiere & ſouveraine raiſon, qui eſt le ſeul Etre ſubſiſtant néceſſairement par ſoi-même.

C'eſt pourquoi le Docteur Giuneid diſoit : » Il y a cinquante ans que je m'exerce dans la pratique des actes de foi, & je recommence chaque jour cet exercice, ſans m'abandonner jamais à mon propre raiſonnement «. Un Poëte Arabe dit : *Vougioudak dhenb la iokas bihi dhenb*, » Votre propre raiſon eſt elle-même une erreur, & par conſéquent elle ne peut pas par elle-même diſcerner une erreur. Le ſecours de la foi eſt donc abſolument néceſſaire, de la maniere que l'explique le Poëte Perſien, qui dit : » Paſſer un ſeul moment ſans la connoiſſance de la vérité, c'eſt un état d'erreur. Adhérer à ſes propres ſentimens & à ſes lumieres, eſt le grand chemin de l'impiété ; car puiſque vous ne pouvez penſer ni raiſonner jamais que ſur l'être contingent, toutes vos penſées & tous vos raiſonnemens ne peuvent vous conduire que dans les ténebres de l'orgueil & de l'opiniâtreté. Il faut donc quitter abſolument cet attachement à ſes propres lumieres, qui eſt une impiété manifeſte & une idolâtrie de ſoi-même ; puiſqu'après avoir parcouru tous les êtres, vous trouverez enfin qu'il n'y en a point proprement d'autre véritable que Dieu ſeul «.

Dans le Chapitre intitulé *Ibrahim*, la Religion eſt comparée au palmier. *La Religion eſt ſemblable à un bon arbre, comme le palmier, duquel la racine eſt bien affermie en terre, & les branches élevées vers le ciel, & qui donne ſon fruit en tout temps par l'ordre de Dieu.*

Au contraire, l'impiété eſt une méchante plante, comme la coloquinte qui eſt hors de terre; car elle en a été arrachée aiſément, à cauſe qu'elle n'a point de fortes racines qui l'y attachent.

Voici la paraphraſe que Huſſain-Vaez fait de ce paſſage : » L'arbre de la Foi & de la Religion donne toujours de la fraîcheur par ſon ombre, & porte continuellement des fruits; ſes fruits ſont ſi délicieux, que l'on n'en trouve point de ſemblables ailleurs : mais l'arbre de l'impiété a ſes branches ſans feuilles & ſans fruits, & ne donne aucune ombre ſous laquelle on puiſſe ſe repoſer; de ſorte qu'il n'eſt bon à aucun autre uſage qu'à brûler «.

Un autre Auteur dit de cette méchante plante : » Elle n'a point de racine qui la puiſſe affermir; elle n'a ni branches ni feuilles qui puiſſent donner du couvert; c'eſt une plante inutile que l'on trouve hors de terre, ſemblable à ces chardons roulans chaſſés par les vents, qui ne portent que des épines, & qui ne ſont d'aucun uſage «.

Il y a dans la ſuite du même texte : *Dieu fortifie ceux qui croyent par la fermeté de ſa parole en ce monde-ci & en l'autre;* c'eſt-à-dire que la parole de Dieu eſt le fondement & la racine de la Foi & de la Religion.

Dans le Chapitre *Aaraf*, on lit ces paroles : *S'ils croyent en Dieu, & s'ils le craignent, c'eſt-à-dire s'ils ont la foi & les bonnes œuvres, nous ouvrirons ſur eux les portes des bénédictions du ciel & de la terre.*

Selemi les explique ainſi : » Si mes ſerviteurs croient à mes promeſſes, & s'ils craignent mes

menaces, leurs eſprits ſeront éclairés des lumieres de ma préſence & de ma grace, ce qui eſt la bénédiction du ciel, & je diſpoſerai leurs corps à faire facilement & agréablement tout ce qui regarde mon ſervice, en quoi conſiſte la bénédiction de la terre.

Il y a des portes de libéralité & de magnificence dans le ciel & ſur la terre:

Mais Dieu ne les ouvre qu'à ſes vrais adorateurs.

Quittez donc cette terre pleine d'actions ſerviles & d'œuvres extérieures, pour vous élever, par un noble vol, juſqu'au ciel des plus ſublimes connoiſſances «.

Ce ſentiment eſt celui de la Secte des Illuminés, qui a pris ſon origine dans l'Orient, d'où elle eſt paſſée avec les Arabes en Eſpagne, ſous le nom d'Alumbrados, & laquelle a été renouvelée de nos jours par le Docteur Molinos, Eſpagnol. La plupart des Contemplatifs Muſulmans, qui prennent le nom de *Sofi* & d'*Ahel al tharicat*, ſont de cette Secte.

Les Muſulmans ont un ſentiment aſſez droit ſur la Religion en général; car ils croient qu'elle eſt tellement attachée d'intérêt à l'Etat, que l'un ne peut ſubſiſter ſans l'autre. Selman, Poëte Perſien, dit que ſon Prince nourrit & entretient de ſes bienfaits, qu'il appelle les mamelles de ſa tendreſſe, deux jumeaux inſéparables, qui ſont la Religion & l'Etat; & Khondemir, dans la Préface de ſon Hiſtoire, dit que la ſageſſe de Dieu a tellement uni enſemble la Religion & l'Etat, qu'ils paroiſſent être deux jumeaux qui ont pris naiſſance en même temps, & dont la mort de l'un ſemble être fatale à l'autre. Un

Poëte Turc a dit ſur le même ſujet : *Gam deghildur dunia ghideh calah din : Muſchkul oldur dunia cala ghideh din.* » Ne vous mettez pas en peine ſi l'Etat périt, pourvu que la Religion demeure ; car il n'arrive jamais que l'Etat ſubſiſte, lorſque la Religion ſe perd «.

Les Arabes ont ce proverbe, *Alnas âla din moloukhem*, » les hommes ſuivent la Religion de leurs Princes « ; & les Perſans diſent : *Her âib ki Solthan peſſendideh hunereſt*, » toutes les rêveries & tous les vices des Princes deviennent des vertus pour leurs ſujets «.

Iahia-Ben Maâdh diſoit que quatre ſortes de perſonnes ſervoient Dieu dans leur Religion ; les Sages par obéiſſance, les Pénitens par crainte, les Dévots par déſir, & les Juſtes par amour.

Au Chapitre ſecond de l'Alcoran, Mahomet avoit défendu, par les paroles ſuivantes, que l'on forçât les gens d'embraſſer la Religion Muſulmane, *La Ikraha fiddini* : mais ce Verſet ou cette Loi, diſent les Interpretes, a été abrogée par un autre, qu'ils appellent *Aiat al Ketal*, le Verſet ou la Loi de la guerre ; car cette Loi porte, que l'on doit faire la guerre aux Juifs, aux Chrétiens, aux Mages ou Parſis, & aux Sabiens ; ce qui comprend toutes les Religions hors la Muſulmane, pour les contraindre d'embraſſer le Mahométiſme, ou de payer tribut.

Les Muſulmans diſent que le premier verſet fut envoyé à Mahomet au ſujet d'un Médinois dont les deux enfans avoient été convertis par un Chrétien de Syrie, & qu'ayant interrogé Mahomet s'il pouvoit licitement les obliger à retourner au Mahométiſme, il répondit qu'il ne

falloit forcer perſonne de quitter ſa Religion. C'eſt ce qu'ils pratiquent encore aujourd'hui à l'égard des adultes; car pour les enfans, qu'ils diſent n'être pas encore en état de faire le choix d'une Religion, ils les élevent dans la leur.

DIOGENIS AL KELBI, Diogene le Cynique, Auteur de la Secte des Kelbiin ou Cyniques, vivoit, ſelon les Orientaux, ſous l'empire de Darâb ou Dariouſch, Roi de Perſe de la Dynaſtie des Caianides.

C'eſt auſſi ſous l'empire de ce même Prince que les Hiſtoires de l'Orient font vivre les Philoſophes Pythagore, Démocrite, Anaxagore, & Hippocrate : quelques-uns y ajoutent Platon; car pour Ariſtote ſon diſciple, ils le mettent ſous Dara fils de Darab.

DIONOUSIOUS ou THEODOSIUS, ſurnommé *Rais alhohcama Athiniah*, le *Chef des Sages* ou *Philoſophes d'Athenes*. C'eſt ſaint Denis l'Aréopagite, qui fut, ſelon les Orientaux, Evêque d'Athenes, qui écrivit à ſaint Jean dans l'iſle de Pathmos, pour le conſoler dans ſon exil, & l'aſſurer de la mort prochaine de Domitien, par laquelle il devoit recouvrer ſa liberté.

DIRAZ GOUSCH, en langue Perſienne *Grandes oreilles*, ſurnom ou ſobriquet d'un fameux Corſaire, lequel ſuccéda au commandement de mer à Barberouſſe, ſous l'empire de Soliman, Sultan des Turcs. Il eſt connu dans nos Hiſtoires ſous le nom de *Dragut*.

Dragut prit Tripoli de Barbarie, puis la ville

de Mahadie ſur le Roi de Cairoan, l'an 956 de l'Hégire, & en fut fait Bacha.

L'an 966 de l'Hégire, il ſe rendit maître de l'iſle de Zerbi ou de Gerbe, appelée par les Anciens *Meninx*, qu'un Sheikh Arabe poſſédoit; & les Eſpagnols s'en étant depuis emparés, Dragut les en chaſſa.

DIRFESCH GAVIANI, l'étendard de Gas le Forgeron d'Iſpahan, qui ſouleva toute la Perſe contre le Tyran Zohak. Cet étendard ne fut d'abord qu'un tablier de cuir; mais il devint ſi précieux, par la quantité de perles & de pierreries dont il fut chargé, qu'il ſuffit pour enrichir les Chefs de l'armée des Arabes, qui s'en rendirent les maîtres dans la bataille de Cadeſie.

DISSAN, fleuve de Méſopotamie qui coule au deſſus de la ville de Roha, qui eſt Edeſſe.

Ebn-Diſſan, nom d'un fanatique natif de ces quartiers-là, lequel diſoit que la Lune, qu'il appeloit la mére de la vie dans ſa conjonction avec le Soleil, qu'il nommoit le pere de la vie, engendroit des enfans, par le moyen deſquels la génération & la propagation de tout ce qui eſt dans le monde inférieur ſe faiſoit.

DIV ou DIVE, en langue Perſienne ſignifie une créature qui n'eſt ni Homme, ni Ange, ni Diable; c'eſt un Génie, un Démon, comme les Grecs l'entendent, & un Geant qui n'eſt pas de l'eſpece des hommes. Il faut prononcer ce mot comme les Latins prononcent le mot *Divus*, lequel en tire ſon origine, auſſi bien que le

le *Dios* des Grecs. En effet, les Divi des Gentils n'étoient que des Démons ou des Géans, & des créatures d'une autre eſpece que celle des hommes, quoique ceux-ci aient été auſſi adoptés parmi leurs Dieux.

Entre ces Dives, il y en a que les Perſiens appellent *Ner* ou *Neré*, c'eſt-à-dire *mâles*, parce qu'ils ſont les plus terribles & les plus méchans de tous. Il y en a d'autres qu'ils appellent *Peri*, qui ne ſont pas ſi méchans, & qui paſſent pour les femelles, quoiqu'elles forment une eſpece à part, & qu'elles ſoient engendrées d'autres Peri, & non pas des Neré ou Dives mâles.

Les plus célebres parmi ces Neré, que l'on peut prendre pour des Géans, & qui ont fait le plus de mal aux hommes dans les anciens temps, ſont Demrouſch Neré, Sehelán Neré, Mordach Neré, Cahamerage Neré, leſquels ont tous fait la guerre aux premiers Monarques de l'Orient; & Tahmuras, un d'entre eux, fut ſurnommé *Div-bend*, le *Lieur des Dives*, pour les avoir vaincus, fait priſonniers, & confinés dans des grottes de montagnes affreuſes, où il les faiſoit garder.

Vaheb, fils de Manbas, ſelon le rapport d'Abu-giafar dans ſa Chronique, dit que Dieu, avant la création d'Adam, créa les Dives & leur donna ce monde-ci à gouverner pendant l'eſpace de ſept mille ans, après lequel temps les Peris leur avoient ſuccédé & avoient occupé le monde pendant deux autres mille ans, ſous l'empire de Gian-Ben-Gian, leur unique & ſouverain Monarque; mais que ces deux ſortes de créatures étant tombées dans la déſobéiſſance, Dieu leur donna pour

maître Eblis, lequel étant d'une nature plus noble, & formé de l'élément du feu, avoit été élevé parmi les Anges. Eblis, après avoir reçu les ordres de Dieu, deſcendit du ciel en ce monde, & fit la guerre aux Dives & aux Peris, qui s'étoient unis enſemble pour leur commune défenſe. Ce fut en ce temps-là que quelques-uns des Dives prirent le bon parti, & demeurerent en ce monde juſqu'au ſiecle d'Adam, & même juſqu'à celui de Salomon, qui en eut à ſon ſervice.

Eblis, avec ce ſecours, attaqua & défit dans un combat général le Monarque Gian, & ſe rendit par ce moyen, en fort peu de temps, Seigneur de tout ce bas-monde, qui n'étoit encore rempli que de ces deux eſpeces de créatures.

Eblis, quoiqu'il fût de l'ordre des Anges, étant devenu ſi puiſſant, ne fut pas plus ſage que les autres créatures; car il s'oublia juſqu'au point de dire: » Qui eſt ſemblable à moi? je monte » au ciel quand il me plaît; & ſi je demeure ſur » la terre, je la vois entiérement ſoumiſe à mes » volontés «.

Dieu, irrité de ſon orgueil, réſolut, pour l'humilier, de créer le genre humain, qu'il tira de la terre, & la lui donna à gouverner; il voulut même obliger Eblis, ainſi que tous les autres Anges, d'adorer Adam qu'il venoit de créer: mais ce ſuperbe, ſecondé d'une troupe des ſiens, refuſant de le faire, fut dépouillé de la ſouveraineté, & encourut la malédiction de Dieu.

C'eſt ce qui lui fit donner le nom d'*Iba*, qui ſignifie le *Réfractaire*, celui de *Scheitan* ou *Sathan*, c'eſt-à-dire le *Calomniateur*, & d'*Eblis*,

qui ſignifie le *Déſeſpéré :* car ſon premier nom étoit *Hareth*, qui ſignifie *Gouverneur* & *Gardien.*

DIVAN, ce mot ſignifie en Arabe deux choſes fort différentes. Par ſa premiere ſignification l'on entend une Chambre de Conſeil, de Juſtice, de Police, & de Finances; & il y a un Livre qui a pour titre *Caovanin al Dauanin*, les Regles & le Protocole des Divans ou des Chambres de Juſtice.

Les Orientaux diſent que Salomon avoit un Divan, dans lequel il jugeoit non ſeulement les hommes, mais encore les Génies & les Démons qui lui étoient aſſujettis, & que ce Divan comprenoit une très-grande étendue de pays.

Les Khalifes Abbaſſides en avoient un qui portoit le nom de *Divan al modhalem*, où les cauſes de toutes les perſonnes opprimées étoient jugées. Les Khalifes devoient y préſider en perſonne ; & les Hiſtoriens remarquent comme un très-grand abus, que ſous le Khalifat de Moctader une femme y faiſoit la fonction de Préſident.

Lohorasb, quatrieme Roi de Perſe de la Dynaſtie des Caianides, établit un Divan militaire, qui ſe nommoit *Divan ârdh leſchker*, où toutes les Requêtes des gens de guerre étoient répondues, indépendamment du Conſeil du Prince.

Aiak Divan, Divan en pied, s'appelle chez les Turcs un Conſeil extraordinaire, que le Sultan tient à un des balcons de ſon Serrail, lorſqu'il s'agit d'entendre les plaintes de ſes ſujets, dont il faut promptement appaiſer l'émotion & le ſoulévement.

La ſeconde ſignification du mot de Divan s'emploie pour exprimer un Recueil de diverſes Pieces d'un même Auteur, ſoit en proſe, ſoit en vers, qui pour l'ordinaire ont été ramaſſées après ſa mort.

DOLFIN & DOLFAN, un Dauphin. L'Auteur du Mircat dit que ce poiſſon ſauve les hommes qui ſont en danger de ſe noyer dans la mer. C'eſt de là que les Grecs ont forgé la Fable d'Arion ; & leurs Grammairiens diſent que ce mot eſt tiré de Delphys, qui ſignifie la *matrice*, à cauſe que ce poiſſon, ainſi que la baleine, s'accouple à la maniere des animaux terreſtres.

L'origine de ce nom pourroit bien auſſi être empruntée du mot Chaldaïque Dolfan, qui ſe trouve dans les Auteurs du Talmud, où il eſt dit : *Dolfanim parim u-rabbim kebene Adam*, que les Dauphins engendrent & ſe multiplient comme les hommes : ce qui pourroit faire croire que ce mot vient de *delaf*, qui ſignifie tomber ou couler goutte à goutte ; & de *delfah*, qui eſt une diſtillation ou un épanchement fait en dégouttant.

Ainſi le mot Grec Delphys pourroit avoir été formé de la langue Chaldaïque, dans laquelle nous trouvons de plus, qu'un homme qui a les yeux humides & chaſſieux eſt appelé *Dolfan*.

On peut remarquer ici que la gloſe du Talmud explique le mot Dolfanim par *Bene jamah*, les *Enfans de la mer*, nom que les Talmudiſtes donnent auſſi aux Sirenes, que les Arabes appellent en leur langue *Benat al bahr* ou *Benat al ma*, les *Filles de la mer* & les *Filles de l'eau*;

les Perſans & les Turcs, *Malek deria* & *Denghiz Maleki*, les *Rois* ou les *Reines de la mer.*

DOUAZDEH ROKH, les douze Preux. Ce ſont douze Héros de la Perſe, leſquels furent choiſis du temps de Caikhoſrou, Roi de Perſe de la ſeconde Dynaſtie, pour combattre contre autant de Turcs, & pour décider par ce moyen de la deſtinée des deux Etats d'Iran & de Touran, c'eſt-à-dire des Perſes & des Turcs. Les Perſans vainquirent, & firent, par cette victoire, retirer les Turcs au delà du Gihon.

Il y a un Roman Perſien dans lequel ce fameux combat eſt décrit à peu près comme dans celui qui eſt connu des Italiens ſous le nom de *Li dodici Pari di Francia*, les douze Pairs de France.

DOUCAGHIN & DOUCAGIN-OGLI, Viſir qui mit Bajazet ſecond entre les mains de ſon fils Selim, duquel il épouſa la fille : il étoit Albanois ou Arnaut d'origine.

DOUCAH; c'eſt ainſi que les Turcs appellent le Grand Duc de Toſcane dans leurs diſcours, dans leurs Lettres, & dans leurs Hiſtoires; ils ne donnent ce nom ou titre à aucun autre Prince. Ils appellent auſſi du nom de Grand Duc la mer de Toſcane, *Doucah Denghizi*, avec la même étendue que le *Mare Tyrrhenum* des Anciens. Ceux qui ont plus de commerce à Livourne, ou plus de connoiſſance de nos affaires, diſent auſſi *Gran Doucah* : car pour le

Doge de Veniſe, ils l'appellent *Dougi* ou *Venedik Dougi.*

DOUDASCH, Ben beni Adam, c'eſt-à-dire *fils des enfans d'Adam*, ou *de la poſtérité d'Adam* deſcendante de Seth, pour les diſtinguer de ceux qui ſont appelés *Beni Cabil*, ou les *enfans de Caïn.* Ces deux générations ſe faiſoient continuellement la guerre au ſujet de la Religion, parce que les enfans d'Adam ou de Seth, qui maintenoient le culte du vrai Dieu, ne pouvoient ſouffrir les Caïnites, qui faiſoient profeſſion ouverte d'impiété.

Enoch fut le premier qui commença cette guerre, & introduiſit l'uſage de faire eſclaves ceux d'entre les Caïnites qu'ils avoient pris dans quelque combat.

Doudaſch, qui paſſe pour être le même que Mahaleel, demeura toujours attaché au ſervice de Seth, reconnu pour le Prophete & le Monarque univerſel du monde dans ces premiers temps. On dit qu'il ne ſe ſervoit d'aucune arme offenſive ni défenſive, & qu'il combattoit nud depuis la tête juſqu'au nombril avec la ſeule force de ſes bras.

DOUGE. Venedik Dougi & Douzi. C'eſt ainſi que les Turcs appellent le Doge de Veniſe; car pour le Grand Duc de Toſcane, ils le nomment *Doucah* & *Grandoucah*; & les Ducs d'Allemagne, de Boſſine & autres, ils les qualifient *Herzek*, mot qui eſt corrompu de la langue Allemande & de l'Eſclavone.

DOUGEHAN, en Perſien, ſignifie les deux mondes, c'eſt-à-dire celui dans lequel nous vivons pour un temps, & celui dont la durée eſt interminable. Ils appellent le premier *In Gehan*, *ce monde-ci*, & le ſecond *An Gehan*, *ce monde-là*; les Arabes les nomment *Dunia u Akhret*, *l'une & l'autre vie*. Ils diſent que la félicité des deux mondes conſiſte à faire du bien à ſes amis, & à ſouffrir le mal de ſes ennemis.

DOUS ou DAOUS, nom d'une Tribu d'Arabes dans la Province d'Iemen ou Arabie Heureuſe. C'eſt de cette Tribu qu'eſt ſorti le célebre Abou-Horeirah, Compagnon de Mahomet, lequel, à cauſe de ſon origine, eſt ſurnommé *Al-Douſſi*.

DOVALDOUZ & GIOVALDOUZ. C'eſt en Perſien celui qui fait le métier de coudre des ſacs. Ben-Doualdouz eſt le nom d'un Docteur Muſulman, lequel, pour s'attacher au ſens le plus groſſier de l'Alcoran, ſoutint le Tagiaſſim, c'eſt-à-dire la corporéité en Dieu. Il enſeigna cette méchante doctrine à Mocatel, & ſe fit Chef de parti.

DRENZ ILI BAN. Les Turcs appellent ainſi le Ban, ou Gouverneur de Croatie, du nom d'*Almeric Drenzen*, Comte de Cilley, lequel fut défait par le Bacha de la Boſſine, & envoyé priſonnier à Bajazet ſecond du nom, Sultan des Turcs; ce qui arriva par la trahiſon du Comte Frangipani, qui l'abandonna dans le combat.

DUNIA, le Monde. Ce mot eſt Arabe; les Perſans & les Turcs s'en ſervent également. Son origine eſt le verbe *Dena* ou *Deni*, qui ſignifie en Arabe être *vil* & *mépriſable* : mais quelques Auteurs veulent qu'elle vienne de *Doun*, qui ſignifie *proximité*, à cauſe que le monde d'ici-bas eſt plus proche de nous que l'autre, qui eſt la vie éternelle; c'eſt pourquoi l'on prend ſouvent ce mot pour l'état de cette vie préſente, caduque & mortelle.

C'eſt dans ce ſens que l'Auteur du Rabiâl abrár dit : » On recherche le monde pour acquérir une de ces trois choſes, les honneurs, les richeſſes, les plaiſirs : mais celui qui vit retiré du monde, acquiert de l'honneur; celui qui ſe contente de ce qu'il a, eſt riche; & celui qui mépriſe le monde, & qui s'en occupe le moins, a trouvé ſon repos «.

C'eſt ce qui a fait dire à Fozouli en Turc : *Vougioud esbábi gougai gihandur : Adm mulkineh catch dár al amandur.* » L'attirail de toutes les choſes qui ſubſiſtent dans ce monde ne font que du bruit, & ne cauſent que du trouble : fuyez & faites votre retraite dans le royaume du néant, & vous y trouverez le repos «.

Un Religieux Mahométan étant interrogé, quelle eſt la plus petite choſe que Dieu ait créée, répondit : » C'eſt le monde même, lequel auprès de Dieu ne peſe pas plus, ſelon l'Alcoran, que l'aile d'un moucheron «; & il ajouta : » Celui qui le recherche, & qui en fait cas, eſt encore plus petit & plus léger que lui «.

Thaouri, Docteur ſpirituel, diſoit : » Si vous voulez connoître ce que c'eſt que le monde,

conſidérez ſeulement entre les mains de qui il eſt.

Ce monde, ou la poſſeſſion de ſes biens, eſt de telle nature, que vous mourez pour l'acquérir, ou qu'enfin ſon acquiſition vous fait mourir «.

Un Poëte Turc, cité dans le Tevarikh al Othman, dit : *Dunia mál dunia itchun ne gherek bou hirz u áz : Dunia tchoghíneh né aſſi tchun ûmr ola áz.* » Que ſert-il de rechercher avec tant d'avidité les biens de ce monde, & de quelle utilité eſt ce grand amas de richeſſes à un homme dont la vie eſt ſi courte «? Et un Poëte Perſien dit fort élégamment en ſa langue : *Niarzed Kenge dunia renge dunia.* » Tous les tréſors du monde ne valent pas la peine que l'on ſe donne pour les amaſſer «.

Monteki, autre Poëte Turc, s'étend fort au long ſur ces ſentimens dans ſon Divan, où il dit : » Un homme d'eſprit peut-il s'attacher au monde, & peut-il être aſſez ignorant pour employer ſi inutilement tout le temps de ſa vie? Suppoſons que vous poſſédiez tout ce que le monde a de plus grand, tout cela ne s'évanouira-t-il pas un jour; &. ce jour fatal ne vous dit-il pas inceſſamment : la cendre & la pouſſiere eſt votre ſeul fond & votre derniere demeure? La taſſe ou le creux des yeux du Fagfour, qui eſt le Roi de la Chine, n'eſt-elle pas maintenant remplie de terre? Ce miroir admirable qu'Alexandre avoit placé ſur le Phare d'Alexandrie, n'a-t-il pas été enfin briſé? Cai-Kaous, ce puiſſant Roi de Perſe, n'a-t-il pas échangé ſon trône contre un cercueil? Et les ſuperbes Palais des Coſroès & des Céſars ne ſont-ils pas enſevelis ſous leurs ruines «?

Fozouli enchérit encore ſur ce ſujet dans la même langue : » Si tu veux connoître, dit-il, quelle eſt la révolution des choſes du monde, regarde ce qu'eſt devenu l'orgueil & la magnificence d'Ad ? Ce Roi inſenſé s'arrogeoit des honneurs divins, & avoit planté un jardin délicieux, qu'il faiſoit paſſer dans l'eſprit des ignorans pour le Paradis. Qu'eſt-il reſté de toutes les conquêtes d'Alexandre, ſinon le ſujet d'une Hiſtoire qui nous en a conſervé ſeulement la mémoire, & qui les a confondues avec les exploits fabuleux de Schedid & de Schedád ? Si tu veux ſavoir ce qu'eſt devenu le trône admirable de Salomon, demande-le aux vents & aux tempêtes. Ne te fie donc jamais à cet infidele, & n'eſpere point de miſéricorde de ce cruel ; il ne l'a jamais faite à perſonne, & aucun n'a jamais pu demeurer avec ſûreté dans ſa maiſon, puiſqu'elle menace ruine de toutes parts «.

Les Perſans ne ſont pas moins éloquens ſur la vanité des choſes du monde. Huſſain-Vaêz, dans ſa paraphraſe ſur le Chapitre *Neſſa* de l'Alcoran, où il eſt dit : *U ma alharat al dunia illa metaâ al gorour.* » La vie de ce monde n'eſt que vanité & tromperie «, cite ces vers Perſiens du Methnevi :

Si vous vous y arrêtez (*il parle du monde*), vous connoîtrez que ce n'eſt que le fantôme d'un ſonge.

Si vous y voyagez, vous n'y trouverez pour gîte que le logis du Deſtin :

Vous ne pouvez jamais vous aſſurer ni de ſa chaleur, ni de ſa fraîcheur ;

Et ſi vous êtes quelquefois ébloui par ſon éclat, ſongez qu'il ſe flétrira bientôt.

Nezami, autre Poëte Perſien, s'écrie : » Que celui-là eſt heureux qui penſe, & qui après y avoir bien penſé, ſe délivre pour toujours des embarras du monde ! Heureux celui qui conſidere ſérieuſement que tout le temps de notre vie n'eſt qu'un répi que l'on nous donne. Dites donc à tous les hommes : Ne dreſſez point en ce monde de tentes qui ſoient attachées avec des piquets ; & ne vous chargez point inutilement d'un bagage qu'il faut toujours tenir emballé pour partir «.

» Quelle aſſurance ou quel repos peut-on avoir dans ce monde, dit Hafez, où le Deſtin tient continuellement entre ſes mains la caiſſe du ſignal, pour faire partir de moment en moment la caravane « ?

Le même Huſſain-Vaêz cite ſur le Chapitre de *Houd* ces vers Perſiens :

C'eſt une grande folie que de donner le capital & le fond de ſa Religion pour les biens de ce monde,

Puiſque tout ce que le monde vous peut donner en échange n'eſt que douleur & affliction, & que la piété eſt la ſeule paix de l'ame.

Vous recevez des biens périſſables, & vous en abandonnez d'éternels.

La prudence ne vous fait-elle pas voir clairement que ce marché n'eſt pas légitime ?

Les Perſans, qui appellent particuliérement le monde en leur langue *Gihán*, diſent que l'origine de ce mot vient de *Gihaniden*, qui ſignifie *luire* & *briller* ; & ils tirent de cette ſignification la réflexion ſuivante : *Amtsál ahoyalma bark*

gihâneſt. » L'état de notre vie eſt un temps d'orage & de tempête; tantôt il éclaire, & tantôt il nous laiſſe dans les ténebres «.

Finiſſons ces moralités par les paroles que Saâdi dit avoir été écrites autour de la couronne de Feridoun, Roi de Perſe de la premiere Dynaſtie. » Ce monde, ô mon frere! ne demeure à perſonne; attache ton cœur à celui qui en eſt l'Auteur, & cela ſuffit. Ne te fies ni ne t'aſſures ſur la poſſeſſion des biens du monde; car combien de gens ſemblables à toi n'a-t-il pas engraiſſés pour les égorger enſuite «?

Puiſqu'il eſt fait mention, dans ces derniers vers, de l'Auteur du monde, l'on dira ici que les Muſulmans orthodoxes croient que Dieu a créé le monde en ſix jours, & s'eſt repoſé le ſeptieme, conformément à ce qui eſt écrit dans la Geneſe. Il y en a pourtant parmi eux qui croient que ces ſix jours ſont ſix mille ans, ſuivant la tradition tirée des Pſeaumes de David, qu'un jour du Seigneur vaut mille ans des nôtres. Cette perſuaſion eſt fondée ſur ce que la tradition des anciens Hébreux étoit que le monde devoit durer ſix mille ans, & qu'ils ont pris cet eſpace de temps, pendant lequel Dieu conſerve le monde en ſon état, pour une création ou production continuée.

Il y a auſſi parmi les Muſulmans des Docteurs qui ont été ſoupçonnés d'être du ſentiment de ces Philoſophes, que les Arabes appellent *Deherioun*, *Deherites*, c'eſt-à-dire qui croient que le monde ſoit éternel. Ces Docteurs ſont Averroès, Avicenne, Alfarabius, & autres qui ont fait une profeſſion particuliere de ſuivre la Philo-

ſophie d'Ariſtote. Hafedh, Poëte Perſien, Philoſophe, & Théologien myſtique, dit ſur l'éternité du monde : » Parlons de nous réjouir, & n'entrons point dans ce myſtere; car nul homme n'a pu juſqu'à préſent déchiffrer par ſa philoſophie cette énigme.

Thabari, dans ſon Hiſtoire univerſelle, rapporte ſur la durée du monde une Tradition que Vaheb-Ben-Monabbeh ou Manbah dit avoir reçue de Mahomet; ſavoir, que Dieu a bâti dès le commencement du monde une ville qui a douze mille paraſanges de tour, dans laquelle il y a douze mille portiques, ſous leſquels ſont autant de magaſins pleins de graine de moutarde deſtinés pour la nourriture d'un ſeul oiſeau, lequel n'en doit prendre chaque jour qu'un ſeul grain, & lorſque toute cette graine ſera conſumée, le monde finira par la réſurrection générale : mais que ce temps-là eſt connu de Dieu ſeul, & que ſi quelqu'un d'entre les hommes le pouvoit connoître, ce ſeroit ſon Prophete. Ce ſont les termes de la Tradition ou Narration de Mahomet, dans laquelle on voit comment cet Impoſteur a voulu faire le ſinge de Jéſus-Chriſt, & employer quelques-unes de ſes divines paroles.

Abou-Dunia, Aboubecre-Ben-Abi-Dunia eſt Auteur du Livre intitulé *Akhbár al ſabour*, l'Hiſtoire des gens qui ſe ſont rendus illuſtres par leur patience. Il mourut l'an de l'Hégire 329.

DURZI, les Druſes, nation de Syrie mêlée avec les Maronites, qui prétend tirer ſon origine des premiers François que Godefroi de Bouillon mena avec lui à la conquête de la Terre-Sainte.

Les plus nobles d'entre eux, comme l'Emir Fakhreddin, que l'on appelle par corruption l'*Armificardin*, & qui a vécu de nos jours, ſe diſent parens de la Maiſon de Lorraine. Ils ont eu pluſieurs Emirs, qui furent tous ſoumis & dépouillés de leurs petits Etats par Ibrahim, Bacha du Caire, l'an 992 de l'Hégire, ſous Amurath troiſieme, Sultan des Turcs.

EBAD, plurier du mot Arabe *Abd*, qui ſignifie *eſclave* & *ſerviteur*. Ce mot ſe prend auſſi en général pour un ſerviteur de Dieu, & en particulier pour celui qui eſt plus attaché à ſon ſervice. Au Chapitre d'*Amram*, il eſt dit que *Dieu a toujours les yeux ſur ſes ſerviteurs, dont le caractere eſt d'être Saberin Sadekin, Canetin Monafekin Moſtagferin Belashàr*, c'eſt-à-dire, ſelon la paraphraſe de Huſſain-Vaêz, des hommes patiens; ce qu'il applique à ceux qui perſéverent dans l'obſervance des points fondamentaux & des ſtatuts de la Loi, ou qui s'éloignent de ce qui eſt mauvais & de ce qui eſt même douteux, ou enfin à ceux qui ſouffrent avec tranquillité les diſgraces & les adverſités de la vie.

La ſeconde qualité des ſerviteurs de Dieu, eſt d'être juſtes, c'eſt-à-dire ſinceres dans leurs paroles, & droits dans leurs actions, ſelon la Loi qu'ils profeſſent.

La troiſieme qualité, eſt d'être obéiſſans, c'eſt-à-dire de garder les commandemens, & reſpecter la parole de Dieu en particulier & en public.

La quatrieme, eſt d'être libéraux à diſtribuer le bien qu'ils ont légitimement acquis, à ceux qui en ſont dignes.

La cinquieme & derniere qualité, eſt d'être du nombre de ceux qui prient & qui demandent pardon à Dieu dès le matin, c'eſt-à-dire vers l'aurore, temps auquel les prieres ſont plutôt

exaucées ; ou qui font la priere du matin dans la mosquée, ou chez eux dans la derniere des trois parties de la nuit.

Les plus spirituels disent que les serviteurs de Dieu sont patiens à supporter la rigueur de l'observance, & l'austérité de la vie ; justes à suivre exactement le chemin de la perfection, à laquelle la volonté de Dieu les appelle ; obéissans dans les voies qui conduisent à Dieu, & qui marchent en sa présence sans défaut & sans relâche ; libéraux pour donner & sacrifier à Dieu, non seulement tous leurs biens extérieurs, mais encore ce qui est le plus attaché à leur nature, par l'effet d'un pur amour ; supplians & demandant pardon pour les moindres fautes où ils tombent, quand ils ont des regards pour quelque chose qui n'est pas Dieu. C'est sur ce dernier article qu'un autre Dévot a dit : » Quand ces égaremens du cœur vous surprennent, dites incontinent : Ah ! il n'y a rien d'égal à Dieu, ni qui en approche ; car si vous en usez de cette sorte, vous en obtiendrez le pardon «.

Le même Auteur dit encore, qu'il résulte de toutes ces qualités des serviteurs de Dieu, que la patience, dans laquelle il comprend la pénitence, est le premier pas qu'il faut faire dans le chemin de la vie spirituelle ; la justice vient ensuite, & commence à nous revêtir des vertus & des perfections divines ; l'obéissance nous fait retrancher toutes les affections de la nature corrompue ; la libéralité, qui ne se réserve rien, nous donne la perfection nécessaire pour être agréables aux yeux de Dieu ; & enfin le pardon humble que l'on demande de ses moindres fautes, nous retient

toujours

toujours dans l'humilité. Cette humiliation nous conduit à l'anéantiſſement dans l'unité de Dieu; car alors nous connoiſſons parfaitement que nous ne ſommes rien; & par cette connoiſſance, nous avouons & nous confeſſons que Dieu eſt unique, & par conſéquent toutes choſes «.

Le même Auteur pourſuit : » En effet, à moins que l'être du vrai ſerviteur de Dieu ne ſe plonge entiérement dans l'occident de ſon néant, le Soleil divin ne ſort point de l'orient de ſes communitions adorables pour l'éclairer. Le temps même de l'aurore, auquel nous devons principalement prier, déclare aſſez que comme l'aurore ne paroît qu'en chaſſant les ténebres de la nuit, ainſi les connoiſſances les plus ſublimes de Dieu ne montent jamais ſur l'horizon de nos ames, juſqu'à ce que toutes les autres connoiſſances que nous avons de lui par ſes créatures, & par notre raiſonnement, ne ſoient entiérement effacées, & que toutes les idées qui nous reſtent de nous-mêmes & de nos puiſſances, ne ſoient anéanties à nos yeux «. Ce qui a fait dire à un homme fort éclairé ſur cette matiere : » Eteignez le flambeau, car l'aurore ſe leve «. *Etfà alſerage facad thalâ alſabah:* Un autre Auteur dit ſur ce même ſujet : » C'eſt de notre humiliation & de notre anéantiſſement que ſort le rayon de la lumiere divine, & c'eſt par ce rayon que nos cœurs ſont renouvelés, & que toutes nos affections ſont changées. Lorſque cette aurore commence ſeulement à blanchir, on n'entend de tous côtés que la voix de la priere «.

Cet Auteur fait alluſion à la priere que les Muſulmans font le matin, laquelle répond à celle

que nous appelons l'*heure de Prime*, ou à celle dont il eſt parlé plus haut, qui ſe fait dans la derniere partie de la nuit, qui eſt le chant du coq : nous l'appelons dans notre Office *Laudes matutinæ*, les Laudes qui ſe diſoient autrefois dans l'Egliſe immédiatement avant l'aurore.

Comme les ſentimens précédens ſont fort relevés, je ſuis bien aiſe d'avertir qu'ils ſont exprimés dans des termes encore plus emphatiques dans la paraphraſe de Huſſain-Vaêz ſur le Chapitre de l'Alcoran intitulé *de la Famille d'Amran.*

Il faut remarquer ici qu'Abd, qui ſignifie ſerviteur, a deux pluriers, dont le premier, qui eſt Ebad, s'entend toujours des ſerviteurs de Dieu; & le ſecond, qui eſt Abid, ſignifie les eſclaves des hommes.

EBAD, Abulcaſſem-Ismâil-Cafi fut ſurnommé *Ebn-Ebad.* Il poſſéda la charge de Viſir & de premier Miniſtre d'Etat ſous les Sultans Moviad-eddoulat & Fakreddoulat, de la Race des Buides.

On dit que c'eſt lui qui a porté le premier dans ſa famille le titre de *Saheb*, c'eſt-à-dire d'*Ami* & de *Camarade*, à cauſe de l'amitié qu'il avoit contractée avec Ebn-Al-Amid. C'étoit le premier homme de ſon temps pour la ſcience & pour le conſeil. Il mourut à Rei l'an 385 de l'Hégire, & fut de là tranſporté & enterré à Iſpahan. On dit qu'il laiſſa une bibliotheque de cent dix-ſept mille volumes. Nous avons de lui un Livre intitulé *Akhbár al Vouzara*, l'*Hiſtoire des Viſirs.* Ben-Schohnah met ſa naiſſance à l'an 336 de l'Hégire, & ſa mort l'an 383 ; il lui donne

auſſi la louange d'avoir été l'homme le plus généreux & le plus libéral de ſon ſiecle.

EBADAH. Ebadat Allah, le culte & le ſervice que l'on rend à Dieu, la Religion, que les Arabes appellent encore *Uboudiah*. Ali diſoit : » Il y en a qui ſervent Dieu par intérêt, c'eſt le ſervice des Marchands ; les autres le ſervent par crainte, c'eſt celui des eſclaves ; & enfin il y en a qui le ſervent par amour & par reconnoiſſance, & c'eſt le ſervice des hommes libres & bien nés «.

Ce culte chez les Muſulmans conſiſte en cinq points, la profeſſion de foi, la priere réglée ſelon les temps, & purifiée par l'ablution, l'aumône ou dixme de ſes biens légitimement acquis, donnée aux pauvres, le jeûne durant le mois entier de Ramadhan, & le pélerinage de la Mecque.

EBADI, celui qui eſt de la Race des Ebad ou Ebadiens, nom d'une Race d'Arabes Chrétiens ramaſſés de différentes Tribus qui s'établirent dans Hirah, ville de l'Iraque Arabique, & aux environs. Ils bâtirent pluſieurs cabanes, qui formerent peu à peu des villages & des bourgades, où ils pouvoient exercer avec plus de liberté leur Religion.

Honain-Ben-Iſhak, célebre Médecin, & Traducteur des Livres Grecs en Arabe, tiroit de là ſon origine ; c'eſt pourquoi il eſt ſurnommé *Al-Ebadi*.

Il y a auſſi des Mahométans qui portent ce ſurnom, comme Abou-Aſſem Mohammed-Ben-Ahmed, mort l'an 458 de l'Hégire, qui eſt l'Au-

teur d'*Adab al Cadhi*, Inſtruction pour les Cadhis ou Juges Muſulmans ſelon les principes du Docteur Schafêi.

EBADIAH, Dynaſtie d'Arabes qui a duré en Eſpagne pendant leurs diviſions, depuis que les Ommiades en furent chaſſés, juſqu'au temps que Joſef-Ben-Taſchfin ou Teſſefin, Roi ou Sultan des Morabith ou Almoravides, aſſiégea & fit priſonnier Môtamed-Billah, qui en fut le dernier Prince. Ce fut l'an 484 de l'Hégire, ſelon Novairi.

Roderic Ximenez, Archevêque de Tolede, écrit que ce dernier Prince des Ebadiens, qu'il nomme *Mahomet Abenhabeth*, avoit appelé Joſeph, Roi de Maroc, à ſon ſecours contre Alfonſe, Roi d'Eſpagne, qui s'étoit emparé de Tolede; & que la premiere choſe que Joſeph fit, fut de l'aſſiéger lui-même dans Séville, où l'ayant pris, il lui fit finir ſes jours en priſon.

EBBAD, Abou-Obeidah-Ebbád, dit auſſi *Ben-Ebbád*, étoit Zahed, c'eſt-à-dire homme retiré & détaché des affaires & du commerce du monde, tranſporté de l'amour de Dieu, & abandonné entiérement à ſa providence; c'eſt ce que ſignifient les paroles Arabes de Ben-Caſſem, qui le qualifient *Ahel al mehabbat u al ſchouc.* Il vivoit ſous le Khalifat de Mahadi, & mourut l'an 172 de l'Hégire.

On rapporte de lui qu'il ne rejetoit pas les Traditions; mais qu'il ne s'en ſervoit point pour la conduite de ſa vie. Un jour qu'il ſe trouvoit auprès du Viſir Ben-Abi-Khaled-Al-Haoval,

auquel on avoit amené un homme accuſé d'avoir commis quelque faute, ce Viſir, après avoir ouï les charges & les défenſes de cet homme, demanda à Ebbad ce qu'il lui ſembloit de l'affaire; Ebbad lui dit que ſon avis étoit de renvoyer l'homme ſur le fond du procès, & de le faire fuſtiger, à cauſe des mauvaiſes excuſes qu'il avoit alléguées pour ſa défenſe.

EBBAD, pere d'Amrou-Ben-Moſſàdah. Il fut Viſir, & ſon fils auſſi, du Khalife Almamon, après que ce Prince eut fait mourir Fadhel-Ben-Sahal, qui poſſédoit ſeul ſes bonnes graces, & qui avoit toute ſon autorité en main.

EBLIS. Les Arabes, en corrompant le mot Grec *Diabolos*, appellent de ce nom le Prince & le Chef des Anges prévaricateurs & apoſtats.

C'eſt cet Ange même que les Chrétiens appellent *Lucifer*, nom tiré de la prophétie d'Ézéchiel. Les Mahométans l'appellent auſſi *Azazel*, nom que l'Ecriture donne au bouc émiſſaire, que l'on chaſſoit dans le déſert pour l'expiation des péchés du peuple Juif, en le chargeant de toutes ſortes de malédictions; c'eſt pourquoi les Mahométans ne font jamais mention de cet Azazel ou Eblis, qu'ils n'y ajoutent auſſi-tôt, maudit de Dieu.

Huſſain-Vaêz, dans ſon interprétation Perſienne de l'Alcoran ſur ces mots : *Fafogiadou illa Eblis Abba; & ils l'adorerent, excepté Eblis, qui refuſa de le faire*, dit que les Anges ayant reçu un commandement exprès de Dieu de ſe proſterner devant Adam, ils y ſatisfirent tous,

excepté Eblis, qui refuſa d'obéir ; & il ajoute ces paroles : excepté Azazel, créature de l'ordre & de l'eſpece des Ginnes, qui ſont des Eſprits ou Génies, lequel fut depuis ſurnommé *Ibba* & *Eblis*, à cauſe de ſa déſobéiſſance, & parce qu'il n'a plus rien à eſpérer de la miſéricorde de Dieu.

Ibba, qui ſignifie *réfractaire* & *déſobéiſſant*, eſt donc une des épithetes que les Mahométans donnent à Eblis ou à Lucifer, Prince des Anges apoſtats, à cauſe qu'il refuſa avec opiniâtreté d'adorer Adam incontinent après ſa création, nonobſtant le commandement exprès qu'il en avoit reçu de Dieu. La raiſon qu'Eblis apportoit de ſa déſobéiſſance étoit, qu'ayant été, lui & ſes compagnons, formé de l'élément du feu, il ne devoit pas être aſſujetti à une créature tirée de celui de la terre. Ce qui fait dire à Esfahani, Poëte Perſien : » Le feu, qui eſt l'origine de la nature & de l'orgueil d'Ibba, ſera éternellement l'inſtrument de ſa peine «.

Après qu'Eblis & ceux de ſa ſuite eurent refuſé de rendre hommage à Adam, nonobſtant le commandement exprès de Dieu, l'on trouve dans le Chapitre intitulé *de la Priere*, que Dieu dit à Eblis : *Sors d'ici, car tu ſeras privé pour toujours de ma grace, & tu ſeras maudit juſqu'au jour du Jugement.* Ce mot *ſors d'ici*, diſent les Interpretes, peut s'entendre du Paradis ou de la compagnie des bons Anges ; mais il peut ſignifier auſſi : Quitte ta forme angélique, car tu ſeras privé de la grace que tu poſſédois, & de la gloire à laquelle tu pouvois prétendre.

L'épithete de *Regim*, qui eſt donné au diable

dans ce verſet, & que l'on explique privé & dépouillé de la grace de Dieu, ſignifie à la lettre chaſſé à coups de pierre, à cauſe que le plus grand affront que l'on puiſſe faire à quelqu'un eſt de le traiter de la ſorte.

La malédiction du Démon doit durer, ſelon le ſentiment des Muſulmans, qui paroît avoir quelque conformité avec les paroles de la ſeconde Epître de ſaint Pierre, juſqu'au jour du Jugement univerſel, après lequel il doit être tourmenté dans les enfers. Il y a dans le même Chapitre, que le Démon demanda à Dieu, *qu'il lui donnât du délai juſqu'au temps de la réſurrection générale*: mais on ne voit point que Dieu l'exauçât; il lui dit ſeulement qu'il lui donnoit du délai juſqu'à un certain temps dont il ſe réſervoit la connoiſſance, c'eſt-à-dire, ſelon les Interpretes, juſqu'au temps de la premiere trompette, qui eſt celle de la mort; parce que, ſelon eux, à la fin du monde il y aura deux trompettes: au ſon de la premiere, qui eſt celle de la mort, tous les hommes qui ſeront vivans ſur la terre mourront; & au ſon de la ſeconde, qui eſt appelée la trompette de la réſurrection, tous les hommes doivent reſſuſciter. Nous liſons dans ſaint Paul *in noviſſimâ tubâ.*

Eblis vouloit avoir du répi & du délai juſqu'à celle-ci, pour ne pas mourir; car, ſelon le ſentiment le plus généralement reçu des Muſulmans, il ſe paſſera quarante années entre le ſon de la premiere trompette & celui de la ſeconde, pendant leſquelles Eblis demeurera mort, & ne reſſuſcitera qu'à la ſeconde avec tous les hommes.

Eblis eſt le même que les Arabes appellent *Scheithan*, & les Hébreux *Sathan.*

ECRAR. On prend ſouvent ce mot pour la confeſſion; cependant il ne ſignifie proprement que l'aveu & la reconnoiſſance que l'on fait de ſa faute, & le mot d'Eteráf eſt la confeſſion qui s'en fait; d'où vient le proverbe ou la maxime uſitée par les Arabes : *Schafi al modhneb Ecrarho u taubat êterafho*; » le meilleur interceſſeur du coupable eſt l'aveu de ſa faute, & la meilleure pénitence eſt la confeſſion qu'il en fait «.

On rapporte entre les Sentences d'Ali les deux ſuivantes. La premiere eſt : » Ce qu'il y a de plus grief dans le péché, eſt de le diminuer «. *Aâdham al dhonoub ma eſtakhaf bihi ſahebho* : & la ſeconde, *Giohoud al dhenbi dhenbani*; » c'eſt doubler ſon péché que de le diminuer «.

On attribue auſſi à Haſſan ſon fils celle-ci : *Ouâgd al êteraf aoukad almaâdhir* ; » la confeſſion de ſa faute eſt la plus forte de toutes les excuſes «.

Il faut voir ſur ce ſujet le titre de Taoubat & de Salát, où l'on trouve que le premier degré de la pénitence eſt la confeſſion de ſes péchés; qu'Amrou fit une confeſſion générale de ſes péchés au faux Prophete; & que c'eſt le propre des grands hommes de confeſſer leurs propres fautes.

Les Muſulmans font de la confeſſion le cinquieme article capital & fondamental de la Religion Chrétienne; ce qui fait voir ſa néceſſité, & l'ancienneté de ſon origine.

Voyons maintenant ce que Mahomet en dit dans l'Alcoran, & ce que les plus ſpirituels entre ſes Interpretes ont gloſé ſur cet article.

Dans le Chapitre *Taoubat*, il eſt dit que la confeſſion des péchés attire la miſéricorde de Dieu ſur les pécheurs. Le verſet eſt conçu en ces termes : *Et pour les autres, qui confeſſent leurs péchés, il arrivera que Dieu les leur pardonnera.* Sur ce paſſage, Caſchi, dans ſes Taouilát ou Expoſitions, dit ce qui ſuit : » La confeſſion de ſes propres fautes eſt un reſte de lumiere qui ſert à préparer l'ame du pécheur, en lui ôtant l'obſtination, qui eſt proprement le regne du péché : la preuve de ceci eſt, que celui qui confeſſe ſon péché a les yeux ouverts pour en voir la difformité ; car lorſque les ténebres du péché ſe ſont épaiſſies, & que le cœur eſt entiérement obſcurci, les crimes ont pris une telle racine dans l'ame, que le pécheur n'y trouve aucune difformité : au contraire, il les juge convenables à ſa nature, & ſouffre ainſi la peine terrible de l'abandon «.

C'eſt ce qui fait dire à Hakim-Senai, excellent Poëte Perſien, qui n'a employé ſa plume qu'à traiter des matieres ſérieuſes, par où il a mérité le titre de *Hakim*, c'eſt-à-dire de *Sage* :

» Lorſque vous connoiſſez la laideur du péché & que vous l'avouez, cette connoiſſance & cet aveu vous conduiſent au repentir.

Mais lorſque vous ne la connoiſſez pas, vous portez la marque infaillible de la réprobation, & par conſéquent du malheur éternel «.

EDOM, ſurnom d'Ais, qui eſt Eſaü, à cauſe

qu'il étoit roux ou blond de poil. Les Arabes ont tiré ce nom de l'Hébreu; & ils appellent en leur langue *Edomioun* & *Edomiin*, les *Edomites* ou *Iduméens*, qui ſont de la poſtérité d'Eſaü. Ils leur donnent auſſi le titre de *Banou* & *Bani al Asfar*, les *Enfans du Blond* ou du *Roux*, à cauſe qu'Edom en Hébreu a cette ſignification : mais ils n'entendent pas par ce mot ſimplement les Iduméens; car ils appliquent ce nom aux Grecs & aux Romains, qu'ils croient deſcendre d'Eſaü. Les Talmudiſtes & les Juifs modernes ont perſuadé cette rêverie aux Muſulmans, pour faire tomber, par une inſigne impoſture, les malédictions que les Prophetes ont données aux Iduméens ſur les Chrétiens, & même ſur la perſonne adorable de Jéſus-Chriſt.

EDRESSAH, les Edriſſites, Famille & Dynaſtie qui tire ſon nom d'Edris, fils d'Abdalla, deſcendant d'Ali, gendre de Mahomet. Elle a régné pendant plus de cent ans dans l'Afrique, en Barbarie, à Fez, à Sebtah, & à Tangiah, qui ſont les villes de Ceuta & de Tanger, & fut exterminée par les Fathimites, l'an de l'Hégire 296; car le Mehedi conquit en ce temps-là leurs Etats, & fit couper la tête à tous ceux de cette Race qu'il put avoir entre ſes mains.

Al-Scherif-Al-Edriſſi, Auteur d'une Géographie, dont celle qui porte le nom de Nubie, & qui a été traduite par les Maronites, n'eſt qu'un abrégé, ſe diſoit iſſu de cette Famille, dont le débris s'étoit ſauvé en Sicile.

EDRIS & IDRIS; c'eſt le même qui eſt

encore appelé par les Arabes *Ahknokh* & *Khangiouge*, c'eſt-à-dire Enoch, fils de Jared le Patriarche. L'origine du nom *Edris* vient du mot *Ders*, qui ſignifie en Arabe *étude* & *méditation*.

Dans l'Hiſtoire de Joſeph & de Zuleikha, Joſeph invoque Dieu par le mérite d'Enoch en ces termes :

» Je vous conjure par la doctrine, par la ſageſſe, & par le don de prophétie que poſſédoit Edris « : car les Muſulmans croient que Dieu envoya à ce Prophete trente volumes, dans leſquels tous les ſecrets des ſciences les plus cachées étoient écrits; ce qui a donné un ſi grand nom aux Livres d'Enoch dans l'Orient.

L'Auteur du Tarikh-Montekheb écrit que ce Prophete fut le premier qui fit la guerre aux Infideles, deſcendus en droite ligne de Kabil ou Caïn. Cette ſorte de guerre s'appelle en Arabe *Gehád* & *Gaza*; celui qui l'a faite s'appelle *Mogiahed* & *Cazi*, ſurnom que prennent les Princes Mahométans quand ils ont fait la guerre aux Chrétiens.

Ce fut le même Enoch ou Edris, diſent-ils, qui établit la ſervitude & l'eſclavage pour ceux qui étoient pris en cette ſorte de guerre contre les Infideles. Il vivoit du temps de Houſchenk, ſelon le Lebtarikh, & ſous Tahmurah, ſelon le Tarikh Montekheb, tous deux Rois de Perſe de la premiere Dynaſtie.

Edris Kitableri; les Turcs appellent ainſi les Livres d'Enoch. Dans le Caherman Nameh, il eſt rapporté que Burage, Meherage, & autres ſavans Philoſophes & Aſtronomes, ayant conſulté tous les Livres d'Aſtronomie & de Géo-

mance, pour tirer l'horoſcope de Sam-Souvar, fils de Nerimán, & petit-fils de Caherman, ſurnommé *Catel*, c'eſt-à-dire le *Conquérant*, firent apporter enfin les Livres d'Enoch, non pas ceux qui lui avoient été envoyés de Dieu en qualité de Prophete ſpécialement déſigné, mais ceux qu'il avoit compoſés touchant les ſciences les plus ſublimes & les plus ſecretes.

Ces Livres d'Enoch ont toujours été vantés par les Orientaux; nous les trouvons même cités par l'Apôtre ſaint Jacques dans ſon Epître Canonique. Juſqu'ici nous n'en avons eu aucune connoiſſance, quoique les Ethiopiens prétendent les avoir conſervés dans leur langue. S'ils les ont, ils peuvent être ou vrais, ou ſuppoſés. M. du Peireſc, homme d'un très-grand mérite, fit autrefois tous ſes efforts pour les avoir, mais il fut trompé.

Les Muſulmans donnent à Edris ou Enoch trois cent ſoixante-cinq années de vie, conformément à la Geneſe, & croient comme nous qu'il a été enlevé au ciel; mais ils diſent de plus, qu'il fut envoyé de Dieu aux Caïnites, qui étoient fort débordés, pour les ramener dans le bon chemin, & que ceux-ci ayant refuſé de l'écouter, il leur fit la guerre, & réduiſit leurs femmes & leurs enfans en ſervitude.

Ils diſent encore, qu'Edris eut la ſcience en partage, & Caroun ou Coré les richeſſes; que le premier fut élevé juſqu'au ciel, & le ſecond englouti par la terre. Ils lui attribuent l'invention de la plume & de l'aiguille, de l'Aſtronomie & de l'Arithmétique, & encore plus particuliérement de la Géomance.

Edris fut, ſelon eux, la cauſe innocente de l'idolâtrie; car un de ſes amis l'ayant perdu après ſon enlévement, forma, par l'inſtigation du Démon, une ſtatue qui le lui repréſentoit ſi au naturel, qu'il s'entretenoit des jours entiers auprès d'elle, & lui rendoit des honneurs particuliers, qui dégénérerent peu à peu en ſuperſtition.

Les Perſans, qui croient que Caiumarath, leur premier Roi, étoit un des enfans de Malaleel, fils de Caïnan fils d'Enos fils de Seth, ont écrit que ce premier Roi, dans un âge déjà avancé, embraſſa la Religion d'Edris, & qu'il la laiſſa par ſucceſſion à Houſchenk & à Thahamurath ſes ſucceſſeurs.

Les Chrétiens d'Orient diſent qu'Edris ou Enoch eſt l'Hermès ou le Mercure des Egyptiens, qui fut ſurnommé *Trois fois grand*, ou *Triſmegiſte*.

EDRIS-BEN-JACOB, neuvieme Prince & Khalife des Almohades en Mauritanie.

Il y a encore un autre Edris, neveu d'Abou-Hafedh, qui fut le treizieme Prince de cette même Dynaſtie.

EDRISSI, celui qui eſt de la lignée d'Edris; Ben-Edris, deſcendant d'Ali, dont les Edriſſites tirent leur origine.

EHRAM ou EHERAM, plurier Arabe de Herem, qui ſignifie une vieilleſſe décrépite. Ce plurier joint à l'article, fait Al Eheram, & ſignifie

en particulier les pyramides d'Egypte, à cauſe de leur grande antiquité.

Al Hermáni, ſont les deux plus grandes entre les autres qui ſont bâties ſur la rive occidentale du Nil, où étoit autrefois la ville de Memphis; car le Caire d'aujourd'hui eſt à l'orient du même fleuve.

Le ſentiment preſque général des Muſulmans, qui eſt rapporté par l'Auteur du Nâmetallah, eſt que ces pyramides ont été élevées avant Adam, par Gián-Ben-Gian, Monarque univerſel du monde, dans les ſiecles qui ont précédé, ſelon eux, la création de ce premier pere du genre humain: & il eſt bon de remarquer ici l'héréſie des Préadamites, parmi une infinité d'autres dont le Muſulmaniſme eſt rempli.

Edriſſi a compoſé un Livre particulier des Pyramides. Cet Auteur remarque qu'Alexandre le Grand avoit fait bâtir un obéliſque de pierre thébaïque, qui eſt, ſelon lui, une eſpece de marbre noir, dans Alexandrie; mais cet Ouvrage ne s'eſt pas conſervé juſqu'à nous, comme les pyramides.

Les Turcs appellent une pyramide & un obéliſque, en leur langue, d'un nom commun *Dikilu Taſch.*

ELAH, c'eſt le nom de Dieu en Arabe, d'où ſe forme avec l'article Al Elah, & par abréviation Allah, qui ſignifie le vrai & unique Dieu, Créateur de l'Univers.

ELAHIAT & ELM ELAHIAT, la Science divine. C'eſt proprement chez les Arabes ce que

nous appelons la Métaphyſique. Il y a un Commentaire ſur les Mecaſſed de Taftazani qui porte le nom d'*Elahiat*.

ELAHIOUN, les Divins. Les Muſulmans entendent par ce mot la ſeconde Secte de Philoſophes, qui a admis un premier Moteur de toutes choſes, & une ſubſtance ſpirituelle détachée de toute ſorte de matiere; en quoi elle a eu plus de lumieres que la premiere, compoſée de ceux qu'ils appellent *Dehericun* & *Thabâicun*, c'eſt-à-dire *Mondains* & *Naturels*, ou, ſi vous voulez; *Mondaniſtes* & *Naturaliſtes*, à cauſe qu'ils n'admettoient point de principes hors du monde matériel & de la nature.

Gazali, dans ſon Livre intitulé *Monkhed*, dit que les Philoſophes de cette ſeconde Secte, appelés *Divins*; ſont Socrate, Platon, & Ariſtote, l'inventeur de la Logique ou de l'Art de raiſonner, qui a réduit les Sciences en méthode. Ce dernier, pourſuit-il, a prétendu réfuter Platon, Socrate, & tous ceux qui l'avoient précédé dans cette Secte; mais il n'a pas laiſſé de ſoutenir pluſieurs de leurs ſentimens condamnables, quoiqu'il ſemble les avoir, pour ainſi dire, abjurés; car il a ſoutenu l'éternité du monde; ce qui nous oblige à le rejeter comme un impie, ainſi que tous les autres Philoſophes appelés *Divins*. Nous dirons la même choſe de ceux qui les ont ſuivis parmi les Muſulmans, & qui ont voulu philoſopher à leur maniere, comme Alfariabi & Ebn Sina, c'eſt-à-dire Alfarabius & Avicenne.

Rabi Salomon Iarkhi & pluſieurs autres Docteurs Juifs ont traité Rabi Moïſe, fils de Maiemon,

de la même maniere que Gazali a fait Avicenne, pour s'être trop attaché à cette Philoſophie des Divins, c'eſt-à-dire des Académiciens & des Péripatéticiens.

ELIA & ELIAS, nom du Prophete Elie.

ELIAS SOLTHAN, le Sultan Elie, fils de Mohammed & petit-fils d'Orchan, ſecond Sultan de la Race des Othmanides ou Ottomans.

ELIAS-MALKOUN, Interprete des quatre Evangéliſtes en Arabe. Les Muſulmans le citent ſouvent.

ELISCHA-BEN-AKHTHOB; c'eſt Eliſée, qui étoit fils de Saphat, ſelon les Livres ſacrés. Les Muſulmans diſent qu'il fut Vaſſi Elias, le ſucceſſeur d'Elie dans la prophétie, & qu'ayant prêché long-temps l'unité de Dieu aux Iſraélites, qui pour la plupart s'abandonnoient au culte des Idoles, il demanda à Dieu qu'il lui plût le retirer de ce monde, & le rejoindre à Elie. Dieu lui accorda la premiere de ſes demandes; car il mourut, laiſſant pour héritier de ſa prophétie Dhoulkefel, dont nous ne trouvons aucune mention dans l'Ecriture Sainte.

L'Auteur du Tarikh Montekheb ne lui donne aucun ſucceſſeur; au contraire, il aſſure que les Iſraélites demeurerent long-temps après lui, ſans avoir parmi eux aucun Prophete du nombre de ceux qu'ils appellent *Nabiin Morſelin*, c'eſt-à-dire Envoyés expreſſément de la part de Dieu.

ELM,

ELM, la Science. Elm Al Kelám, la Science des paroles ou des mots. Les Arabes appellent ainſi la Métaphyſique, à laquelle ils donnent auſſi le nom d'*Elm Elahiat*, ou de *Science divine*. Il ne faut pas être ſurpris de cette premiere dénomination, puiſqu'Ocham, qui paſſe parmi nous pour un célebre Philoſophe, a réduit la Métaphyſique & la Logique aux ſimples mots; ce qui lui a fait donner le titre d'Auteur de la Secte des Nominaux.

Comme les Arabes n'ont point de mots compoſés, ils n'expriment point par un ſeul les noms des Sciences à la maniere des Grecs & des Latins : ainſi ils appellent l'Aſtrologie *Elm al nogioum*; l'Aſtronomie, *Elm alhiat*; la Sphere, *Elm al hendaſſah*; la Géométrie, *Elm aliad*; & *Elm al kef*, la Science de la main, la Chiromantie, &c.

Les Ecrits des Arabes ſont pleins d'éloges de la Science. Ils diſent que Dieu appelle dans l'Alcoran les richeſſes un petit bien ou peu de choſe : *Metáâ al duniá calil*, ou, pour prononcer avec toutes les voyelles & par les regles de la Grammaire, *Metáôddûnia calilon*. Au contraire, il appelle la Science un grand bien, comme il paroît par cet autre paſſage : *Vaman iotalhekmata facad otia khairan kethiran*, ou pour prononcer vulgairement, *Vaman iota alhekmat facad otia khair kethir*. » Celui à qui la Science eſt donnée, a reçu un grand bien «.

Huſſain-Vaêz, ſur ce paſſage du Chapitre intitulé *Neſſa* ou *des Femmes*, rapporte qu'Ali, dans le temps que ſes affaires & celles du Muſulmaniſme ne proſpéroient pas, diſoit qu'il avoit

plu à Dieu, dans la diſtribution de ſes biens, de lui faire don de la Science, & de donner pour partage à ſes ennemis les richeſſes.

L'Iman Aboulaith avoit coutume de dire, par alluſion à ce même verſet, que l'homme ſavant ne devoit jamais s'aſſujettir au riche, parce qu'il avoit reçu beaucoup de Dieu, & l'autre fort peu. » D'où vient cependant, diſoit quelqu'un, que l'on voit ſouvent les Savans aux portes des riches, & jamais les riches aux portes des Savans «? » C'eſt, lui répondit-on, que les Savans connoiſſent l'utilité des richeſſes, & que les riches, pour la plupart, ignorent le prix de la Science «.

L'on rapporte du faux Prophete, qu'ayant été interrogé par quelqu'un, quelle étoit l'œuvre la plus excellente d'un Fidele, il répondit que c'étoit de connoître Dieu & ſa Loi. Alors celui qui l'avoit interrogé, lui dit : » Je vous interroge ſur les œuvres, & vous me répondez ſur la Science «. Mahomet lui répliqua auſſi-tôt : » C'eſt que la Science de Dieu, c'eſt-à-dire la Foi, peut ſervir ſans les œuvres, & que toutes les œuvres ſont inutiles ſans la Science «.

Un des plus anciens Docteurs du Muſulmaniſme diſoit que celui qui s'exerce dans les bonnes œuvres ſans la Science, eſt ſemblable à l'âne du moulin, qui tourne toujours ſans avancer ſon chemin : *Kehemar al thaounah iedour u la iaăthâ al meſſafat.*

Les Muſulmans ont feint qu'Iſſa, qui eſt Jéſus-Chriſt, étant à l'école, & apprenant l'*ABC*, enſeignoit à ſon Maître le ſens myſtique de toutes les lettres de l'Alphabet, & qu'entre les autres inſtructions, il lui donna celle-ci; ſavoir,

que les trois lettres dont le mot *Elm*, qui ſignifie *Science*, eſt compoſé, ſignifient *Add fil malcout aâdham âdhim*, un grand rang dans le royaume des cieux. Cette fable eſt priſe de l'Évangile, où nous liſons que Jéſus-Chriſt fut trouvé à l'âge de douze ans parmi les Docteurs.

Il y a encore pluſieurs Traditions entre celles que les Muſulmans appellent authentiques, en ces termes : » L'encre des Docteurs & le ſang des Martyrs ſont d'un prix égal. Celui qui en mourant ne laiſſe pour héritage que des plumes & un écritoire, eſt aſſuré du paradis. Le monde ne ſubſiſte que par quatre choſes, par la ſcience des Docteurs, par la juſtice des Princes, par les prieres des gens de bien, & par la valeur des braves. Les Princes ſont ſur les peuples & pour les peuples, & les Docteurs ſont pour les Princes & ſur les Princes «.

Dans le Rabi al abrár & alakhiár, nous trouvons beaucoup d'inſtructions & pluſieurs ſentimens ſur la Science, qui y ſont exprimés avec beaucoup d'élégance. » Ne parlez jamais de ce que vous ne ſavez pas, & doutez toujours de ce que vous ſavez. Les hommes doivent être tous ou ſavans, ou travaillans à le devenir. Si vous avez acquis de la ſcience, prenez garde d'étouffer cette lumiere par les ténebres du péché, de peur que vous ne demeuriez dans l'obſcurité au jour que les ſavans ne pourront marcher qu'à la faveur de la lumiere de leurs bonnes œuvres. La Science eſt un tréſor dont l'uſage fait le prix. Chaque fois que vous inſtruiſez celui qui vous interroge, vous augmentez votre ſcience «.

Abou-Haián diſoit : » La Science dans l'homme

le gouverne, & la vertu le pouſſe; ſa concupiſcence eſt un animal rétif. Si la premiere, c'eſt-à-dire la Science, eſt ſans la ſeconde, qui eſt la vertu, l'animal s'arrête; & ſi la ſeconde qui le fait marcher, eſt ſans la premiere qui le doit gouverner, l'animal peut prendre auſſi bien à la gauche qu'à la droite «.

L'on attribue à Locman cette ſentence: » Soyez ou Savant, ou diſciple des Savans, ou écoutant les Savans, ou au moins aimant la Science, & déſireux d'apprendre «. Sur quoi Haſſan diſoit que l'orgueil & la honte étoient les deux paſſions qui entretenoient le plus notre ignorance.

Buzurge-Mihir, Viſir de Nouſchirvan, étant un jour interrogé comment il avoit acquis ſa ſcience, répondit agréablement, » avec la vigilance d'un corbeau, l'avidité d'un pourceau, la patience d'un chien, & les careſſes d'un chat «.

Abou-Joſef dit un peu avant ſa mort ces paroles à ſes enfans: » Apprenez toutes les Sciences où vos inclinations pourront vous porter, à la réſerve de trois, qui ſont l'Aſtrologie judiciaire, la Chimie ou recherche de la pierre philoſophale, & la Controverſe: car la premiere ne ſert qu'à multiplier & augmenter les chagrins de la vie; la ſeconde à conſumer le bien; & la troiſieme à engendrer des doutes, & à faire perdre enfin la Religion «.

On ne peut pas douter que les Arabes n'aient eu, depuis la fondation du Khalifat & l'établiſſement de leur Monarchie, une grande eſtime pour les Arts & pour les Sciences, puiſqu'ils ont traduit en leur langue tous les meilleurs Livres Grecs, Hébreux, Chaldéens & Indiens qui

ſont venus à leur connoiſſance : mais il n'en eſt pas ainſi des Turcs, que pluſieurs ont cru & croient encore aujourd'hui être les ennemis déclarés des Lettres & des études, à cauſe peut-être qu'ils n'étudient pas le latin.

Voici cependant quelques échantillons des témoignages qu'ils nous donnent de l'eſtime qu'ils font de la Science. Un de leurs Poëtes dit : *Candah bir ehli ílm Gureh guzum : Aiaghi thopraghi olſun bou iouzum.* » Auſſi-tôt que je vois un homme ſavant, je déſire de me jeter à ſes pieds, & d'en baiſer la pouſſiere «. Nous dirions en notre façon de parler ordinaire, de baiſer la terre par où il paſſe.

Un autre dit : » Lorſqu'un mauvais deſtin lâche la bonde des calamités ſur la terre, les hommes ſages ſe font un aſile de l'étude & de la piété «.

Il eſt vrai que la nation Turqueſque, dans les commencemens de ſa grandeur en Europe, a fait une profeſſion particuliere de l'exercice des armes ; mais il eſt auſſi certain qu'elle s'eſt extrêmement polie dans la ſuite, & que ſi elle n'a pas pris les Grecs qu'elle a ſubjugués pour ſes maîtres, comme les Romains & les Arabes ont fait, les Turcs ont étudié ſous ces derniers, dont ils ont traduit les plus beaux Ouvrages ; & l'on ſait d'ailleurs que Mahomet ſecond, Soliman ſecond, & les deux Bajazets étoient ſavans, & que les Sultans Turcs ne bâtiſſent jamais de Moſquée ſans y joindre un College.

Lamai rapporte dans ſes Lathaif qu'un Cadilesker de Conſtantinople, homme de grande conſidération par ſa charge, qui eſt une des premieres

de l'Empire Turc, & par ſon propre mérite; nommé *Haſſan-Ogli*, fut averti par un de ſes amis, qu'il ne faiſoit pas un aſſez bon accueil aux Gens de Lettres. Cet ami lui diſoit : » Que répondrez-vous au jour du Jugement, quand ces gens-là vous demanderont raiſon de ce que vous avez eu ſi peu d'égard pour eux «? Il lui répondit fort agréablement : » Pour moi, quand ce jour ſera venu, je ramaſſerai enſemble tous les méchans mots, toutes les ſornettes, & toutes les médiſances qu'ils débitent tous les jours contre moi & contre ceux de mon rang; & me tenant à toutes ces choſes, je crois qu'ils auront un plus grand compte à me rendre que moi à eux, & qu'ils m'en devront encore de reſte «.

Ce même Auteur rapporte auſſi les vers Turcs qui ſuivent ſur ce ſujet.

Les Gens de Lettres ſe ſont rendus tellement mépriſables par leur avarice, que les Grands ne croient pas qu'ils les viennent jamais ſaluer que par intérêt.

Ils ne s'aſſemblent jamais que pour ſe faire valoir, ou pour décrier les autres : il n'y a donc pas lieu de s'étonner s'ils demeurent ſouvent dans la miſere, puiſqu'ils abandonnent les voies de Dieu & l'exercice de la vertu.

EMADEDDIN & OMADEDDIN, le Soutien de la Religion, que Ben-Schonah nomme *Emád al doulat*, l'*Appui de l'Etat*, titre & ſurnom de Zengi-Ben-Akſenkar-Al-Borſaki, premier Prince de la Dynaſtie des Atabeks de l'Iraque, qui fut établi Gouverneur de Bagdet par le Sultan des Selgiucides Mahmoud, & lequel

peu après se rendit maître d'Alep, de Hamah, & de plusieurs autres villes de la Syrie.

EMADEDDIN-BEN-CARA-ARSLAN, Sultan des descendans de Zengi, dont on vient de parler, fut dépouillé de la Principauté d'Alep par Saladin. Ce fut à ce Prince que Schahar-vardi dédia le Livre qu'il avoit composé contre les Elahioun ou les Philosophes Divins, auquel il donna pour ce sujet le titre d'*Alouah al Emadiah*, du nom du Sultan Emadeddin.

EMADI est le nom d'un ou de deux Poëtes Persiens; car les Auteurs ne conviennent pas que celui qui porte le surnom de *Scheheriari* soit le même que le Gaznevi. Il y en a cependant qui soutiennent qu'Emadi Scheheriari étoit natif de la ville de Gazna, d'où il étoit venu dans celle de Scheheriar, qui est une des dépendances de Rei.

Les autres assurent que le Gaznevien fleurissoit sous le regne de Mahmoud-Sebekteghin, & le Scheheriarien sous celui de Malek-Schah, second du nom, de la Race des Selgiucides. De plus, ils observent une grande différence de style dans les Ouvrages de ces deux Poëtes, & cependant il y a des Auteurs qui jugent le contraire, par la conformité qui se rencontre dans leur style.

Quoi qu'il en soit, le Divan ou Recueil de Poésies qui porte communément le nom d'*Emadi* ou d'*Emodi*; comme prononcent les Persiens, est du Scheheriari, & on trouve dans quelques autres Recueils des Pieces détachées du Gaznevi, si tant est que ce soient deux Poëtes différens.

Ce Poëte ayant eu un mauvais ſuccès dans ſes amours à la Cour du Sultan de Mazanderan, prit congé de lui, & vint en la Province de Khoraſan. Il demeura dans la ville de Balkhé, appelée par excellence *Cobbat al Eſlám*, la *Métropole du Muſulmaniſme*, où il eut pluſieurs diſputes & démêlés avec les Poëtes & d'autres Savans de cette grande ville. Ce fut alors qu'il lia une étroite amitié avec Hakim Senai, un des plus illuſtres perſonnages de ſon temps, qui lui apprit les principes de la vie ſpirituelle & dévote, dans laquelle il profita ſi bien, qu'il abandonna entiérement le monde, pour s'appliquer uniquement aux exercices de la piété.

Après qu'il eut demeuré quelque temps auprès de ce grand homme, il retourna dans ſon pays, où il acquit ſur la fin de ſa vie un très-grand crédit dans l'eſprit du Sultan Togrul, fils d'Arſlan le Selgiucide, & mourut l'an de l'Hégire 573. Le Divan qui porte ſon nom contient environ quatre mille vers.

Les vers ſuivans ſont attribués indifféremment à ces deux Poëtes.

> Cherchez les quatre fleuves du Paradis dans les deux ſources de vos yeux ; car là-haut on fait plus d'état de ces deux fontaines que du préſent entier des quatre élémens,

c'eſt-à-dire de tout ce qui eſt compris dans ce bas monde.

Emadi eſt ordinairement qualifié, par alluſion à ſon nom, *Emád* & *Omat al Schoâra*, ce qui ſignifie la *colonne* & le *ſoutien*, c'eſt-à-dire le *Prince des Poëtes*. L'on trouve dans ſes Œuvres

plusieurs Pieces qui se rencontrent aussi parmi celles de Hakim-Senai, qui a été son contemporain & son maître, sans que l'on sache lequel des deux est le plagiaire.

Le Poëme que Senai fit à la louange de Beheram-Schiah, a beaucoup d'endroits semblables à celui qu'Emadi composa pour le Prince de Mazanderan. On y lit, par exemple, ce passage-ci tout entier : » Les Démons & les Fées se sont ligués ensemble & armés contre vous : mais l'Empire de Salomon, c'est-à-dire la Monarchie universelle, ne vous peut manquer, pourvu que vous ayez soin de ne pas perdre son anneau, c'est-à-dire la sagesse qui vous rendra maître de toutes choses.

EMBIDOCLIS. Empedocles. Abulfarage écrit, selon le sentiment des Orientaux peu savans dans l'Histoire Grecque, que ce Philosophe vivoit sous le regne de David, & qu'il a précédé Pythagore ; que Locman avoit été son maître, & Salomon son disciple : mais il n'est pas excusable lorsqu'il dit que Salomon suit dans son Ecclésiaste le sentiment d'Empedocles, qui nioit la résurrection des corps & des ames, & qui avoit fait un Livre pour la réfuter.

EMIR. Commandant, Chef & Prince. Les Khalifes, qui avoient une autorité souveraine, tant au spirituel qu'au temporel, sur tous les Musulmans, ne prenoient d'autre titre que celui d'*Emir al Moumenin, Commandant des Fideles*. Plusieurs Souverains dans différentes Races, qui ont régné sous l'autorité des Khalifes, ne pre-

noient au commencement que le titre d'*Emir*, qui dans la ſuite des temps a été changé en celui de Sultan, & a été donné aux Princes leurs enfans, comme celui de *Céſar* chez les Romains.

Ces Princes furent auſſi appelés en Perſe *Emir Zadeh*, *Enfans du Prince*; & par abréviation, d'Emir on fit Mir, & d'Emirzadeh on fit Mirza. Ces qualités entrent dans les noms de quelques enfans de Tamerlan, qui les conſerverent après même qu'ils furent montés ſur le trône.

Ce titre d'*Emir*, par ſucceſſion de temps, a paſſé à tous ceux qui ſont cenſés être de la lignée de Mahomet par ſa fille Fathimah, & qui portent le turban vert, pour être diſtingués & reſpectés. On les appelle en Afrique *Scherifs*, c'eſt-à-dire *Nobles & illuſtres de naiſſance.*

Ce même titre d'*Emir* étant joint à quelque autre mot, déſigne ſouvent quelque charge. *Emir al Omera*, le *Commandant des Commandans*, étoit, du temps des Khalifes, le Chef de leurs Conſeils & de leurs armées. Il ſe donne maintenant chez les Turcs à tous les Viſirs & Bachas, ou Gouverneurs généraux des Provinces; car le premier de tous prend celui de Viſir Aazem ou Grand-Viſir.

Le Chef de la Caravane de la Mecque ſe nomme *Emir Hage*, le *Prince des Pélerins.*

Emir Akhor, vulgairement *Imrahor*, eſt le Grand Ecuyer du Sultan des Turcs. Ce mot ſignifie Prince ou Chef des écuries, qui eſt la charge de l'ancien *Comes Stabuli*, d'où nous avons fait le mot de *Connétable.*

Emir âlem, vulgairement *Mirâlem*, eſt le

Porte-Enſeigne de l'Empire, que nous appellerions la Cornette blanche, ou celui qui portoit autrefois l'Oriflamme.

Emir Bazar eſt le Prévôt, qui a l'intendance ſur les marchés, & qui regle le prix des denrées.

Emir al Moſlemin ſignifie la même choſe qu'*Emir al Moumenin*, ſinon qu'il eſt encore plus précis; car il ne ſignifie pas ſimplement le *Commandant des Fideles* ou *Croyans*, mais le *Prince des Muſulmans*. C'eſt le titre que les Princes des Marabouths & des Muahedites, qui ſont les Almoravides & les Almohades qui ont régné en Afrique & en Eſpagne, portoient.

Pour celui d'*Emir al Moumenin*, que l'on dit avoir été porté premiérement par Omar, troiſieme Khalife, il n'a pas été tellement attaché à la dignité du Khalifat, qu'il n'ait été communiqué à d'autres Princes, comme aux Sultans Selgiucides.

EMR, Commandement. *Emr u Nehi*, les Commandemens de Dieu, tant affirmatifs que négatifs, comme les Muſulmans les diſtinguent d'après les Hébreux.

Emr Scherif; on appelle ainſi chez les Turcs une Ordonnance ou une Lettre en commandement du Sultan. On lui donne auſſi le nom de *Fermán*, qui eſt Perſien.

La publication des Ordonnances du Sultan ſe fait avec cette formule : *Padiſchah Sagh olſun Hakraalla bir ghuni bingh eileſun Iſchteh emri boudur ki.* » Que la ſanté de l'Empereur ſoit tou-

jours bonne (ce qui ſignifie proprement notre *vive le Roi*) : que Dieu lui prolonge ſes jours ; voici ſon Ordonnance «.

ENAIAH, & en conſtruction Enaiat. *Enaiat Allah*, la Grace de Dieu, que les Arabes appellent encore d'un nom tiré de la même racine *Aoun Allah*, le ſecours de Dieu. C'eſt ainſi que parmi nous le Traité de la Grace eſt appelé le Traité *De Auxiliis* ; & la Congrégation *De Auxiliis*, tenue à Rome ſous Paul V, eſt aſſez connue.

Les Arabes donnent encore pluſieurs autres noms à la Grace, tels que ſont ceux de *Nâmat Allah*, *Rahmat Allah*, *Taoufik Allah*, &c. qui ont preſque tous la même ſignification.

ENGHELION ; ce mot, qui eſt corrompu du Grec & du Syriaque, ſignifie, dans le langage des anciens Perſans, l'Evangile ; car les modernes, depuis qu'ils ſont Muſulmans, auſſi bien que les Arabes & les Turcs, l'appellent communément *Engil* & *Ingil*.

Ebn-Caſſem & Aſſedi diſent que c'eſt le Livre le plus eſtimé des Chrétiens, qu'ils tiennent toujours couvert d'une étoffe de ſoie fort riche, à laquelle on donne le même nom d'*Enghelion* : c'eſt pourquoi l'on entend ordinairement par ce mot un brocard de ſoie, d'or ou d'argent.

Comme le Livre de Mani ou Manés l'Héréſiarque étoit autrefois en très-grande vénération parmi les Perſans de ſa ſecte, ces Hérétiques lui

ont donné le même nom d'*Enghelion*, comme ſi ce Livre eût été l'Evangile des Manichéens.

ENGIL & INGIL, l'Evangile; mot qui eſt répété cent & cent fois dans l'Alcoran, & qui eſt ordinairement joint à celui de Taourat, qui ſignifie, auſſi bien que Taouriat, la Loi Moſaïque; de ſorte que toutes les fois que Mahomet renvoie ſes Muſulmans au Taúrat & à l'Engil, il faut entendre par ces deux mots l'ancien & le nouveau Teſtament, c'eſt-à-dire tout ce que nous appelons l'Ecriture.

Il eſt vrai pourtant que par cet Ingil ou Evangile, les Muſulmans n'entendent pas celui que les Chrétiens ont entre les mains; car ils le croient corrompu; mais un Evangile chimérique qu'ils diſent avoir été envoyé de Dieu à Jéſus-Chriſt, & duquel il n'eſt reſté que ce qui en eſt cité dans l'Alcoran.

Les Mahométans mettent dans l'Evangile tout ce qu'il leur plaît; & ils en citent ſouvent des paſſages qui ne s'y trouvent point. Ils diſent, par exemple, que l'Empereur des Abyſſins, qu'ils nomment *Negiaſchi*, qui régnoit du temps de Mahomet, quitta la Religion Chrétienne pour embraſſer la Muſulmane, à la ſollicitation de ce faux Prophete. L'Alcoran fait mention de lui, & les premiers Compagnons de Mahomet publient à l'envi ſes louanges, parce qu'il les reçut dans ſes Etats au temps de leur premiere fuite.

Ce Prince ayant reçu la nouvelle d'une grande victoire que ſes armées avoient remportée dans l'Arabie, aſſembla ſon Divan, où ayant convié tous les étrangers, & particuliérement les Arabes

qui ſe trouvoient à ſa Cour, il parut ce jour-là, qui étoit celui d'une grande réjouiſſance, couché ſur la terre, & vêtu d'un vieil habit fort déchiré. Ces Arabes, étonnés de le voir en cet équipage, qui marquoit plutôt un état d'affliction & de douleur que de joie, lui demanderent la cauſe de cet appareil.

Le Negiaſchi leur répondit en ces termes, qui ſont rapportés dans le Livre Turc intitulé *Thiraz Almankouſch* : » Nous trouvons écrit dans le Livre de l'Evangile, qui a été envoyé de Dieu à Jéſus fils de Marie, que lorſque Dieu fait quelque nouvelle grace à un de ſes ſerviteurs, il exige de lui qu'il pratique quelque acte particulier d'humilité & d'abaiſſement, en reconnoiſſance de la grace qu'il a reçue; & c'eſt pour cette raiſon que vous me voyez en cet état «.

Il y a apparence que ceci eſt tiré de ces paroles de Jéſus-Chriſt : *Qui ſe exaltat humiliabitur, & qui ſe humiliat exaltabitur;* car il eſt vrai de dire que tout ce que les Muſulmans citent de l'Evangile, ſoit d'hiſtoire, ſoit de doctrine, a quelque fondement dans l'Evangile; mais ils lui donnent toujours quelque nouveau tour, afin qu'il ne paroiſſe pas qu'ils l'ont emprunté des Chrétiens, & pour perſuader aux ignorans qu'ils ont entre leurs mains les vrais originaux, quoiqu'ils n'aient cependant jamais pu les produire juſqu'à préſent.

Nous trouvons dans le Livre intitulé *Kaſchf al dhonoun*, une plaiſante rêverie des Muſulmans, qui diſent que l'Evangile qui commence par Biſmilah, &c. c'eſt-à-dire, Au nom du Pere, & du

Fils, & du Saint-Eſprit, n'eſt pas celui que Dieu a envoyé à Jéſus-Chriſt : car celui-ci, diſent-ils, commence par Biſmillah, &c. Au nom de Dieu clément & miſéricordieux, & ne contient que des enſeignemens ; au lieu que le premier n'eſt qu'une hiſtoire de ſa vie, écrite par quatre de ſes Diſciples.

Cependant ceux qui ſont mieux inſtruits parmi eux des choſes qui regardent le Chriſtianiſme, avouent que l'Evangile qui eſt aujourd'hui entre les mains des Chrétiens, auſſi bien que celui qui y étoit au temps que le faux Prophete Mahomet parut, eſt le véritable Evangile de Jéſus-Chriſt, & qu'il n'y en a point d'autre ; mais ils ſoutiennent qu'il a été altéré & corrompu par les Chrétiens, auſſi bien que le vieux Teſtament par les Juifs.

L'une & l'autre de ces deux ſuppoſitions étant également fauſſes & impoſſibles, je ſuis étonné qu'il ſe trouve aujourd'hui des Chrétiens qui veulent fortifier les preuves des Mahométans, & leur donner gain de cauſe dans une matiere ſi importante, où il s'agit du fondement eſſentiel de notre Foi.

Quoique les Mahométans ſoutiennent la corruption de l'Evangile, à cauſe principalement que pluſieurs paſſages où il étoit parlé clairement, diſent-ils, de leur faux Prophete, ne s'y trouvent plus, ils ne laiſſent pas d'en citer pluſieurs verſets en leur faveur, comme celui du Paraclet, qu'il faut voir en ſon lieu ; & celui de la Table des Apôtres.

Saadi, dans le huitieme Chapitre de ſon Guliſtan, fait dire à Jéſus-Chriſt ces paroles, qu'il

dit être dans l'Evangile : » O homme ! ſi je te donne des richeſſes, elles t'occupent tellement que tu ne ſonges plus à moi ; & ſi je t'envoie la pauvreté, tu t'affliges à un tel point que la pareſſe te ſaiſit, & te fait abandonner entiérement mon ſervice ! En quel état veux-tu donc être pour remplir ton devoir « ?

Sâid-Ben-Batrik dit dans ſes Annales, que Saint Pierre écrivit un Evangile qu'il publia ſous le nom de Saint Marc, qui l'avoit traduit en latin, & que Saint Jean, outre ſon propre Evangile qu'il écrivit en grec, traduiſit auſſi en grec celui que Saint Mathieu avoit écrit en hébreu.

ENSAN, l'homme. L'Auteur du Livre intitulé *Ain al mâani*, la ſource de l'intelligence, dit qu'il y a grande différence entre l'animal qui eſt *mamour*, c'eſt-à-dire obligé & commandé, & celui qui eſt *maadhour*, en ſa liberté & excuſé. L'homme eſt du premier genre, & les bêtes ſont du ſecond ; car on ne leur a impoſé aucune loi, & ils ſuivent ſimplement leur pente naturelle : d'où cet Auteur infere que l'homme eſt de pire condition, & plus ravalé que les bêtes, lorſqu'il ne fait pas ſon devoir, ſelon ce qui eſt écrit dans le Chapitre *Aâraf*.

Le fondement de ceci eſt, ſelon le même Auteur, que l'homme eſt en partie ſpirituel, & en partie corporel, & par conſéquent raiſonnable & ſenſitif : l'une de ſes propriétés lui eſt commune avec les Anges, & l'autre lui eſt commune avec les bêtes ; de ſorte que s'il ſurmonte ſes ſens & ſon appétit par la raiſon, il devient plus excellent que les Anges mêmes, qui n'ont point à combattre

combattre contre les ſens : mais ſi au contraire il laiſſe vaincre ſa raiſon par ſon appétit & par ſes ſens, il devient plus bas & plus mépriſable que les bêtes, qui n'ont rien en elles-mêmes qui puiſſe brider & dompter leurs ſens.

Il y a cependant des hommes qui ſemblent n'être pas compoſés, comme parle notre Auteur, de l'Ange & de la bête, mais bien de l'Ange & du Démon ; ce qui a fait dire à l'Auteur du Methnevi : » Vous avez une portion de vous-même qui eſt angélique, & une autre qui eſt diabolique : ſi vous pouvez vous défaire de celle-ci, vous paſſerez en excellence les Anges mêmes «.

Entre les Hadiths ou Traditions Muſulmanes, nous trouvons les ſuivantes : » Les hommes ſont tirés de différentes mines ; il y en a d'or & d'argent : les meilleurs de la Gentilité ſont les meilleurs du Muſulmaniſme «. C'eſt comme ſi l'on diſoit parmi nous : Les meilleurs Huguenots deviennent les meilleurs Catholiques.

» Si vous entendez dire à quelqu'un qu'une montagne a changé de place, vous pouvez le croire ; mais ſi l'on vous dit qu'un homme a changé de mœurs, n'en croyez rien, car il retournera toujours à ſon naturel.

Eblis étoit de la race des Gines ou Démons, & quoiqu'il eût été admis au ciel en la compagnie des Anges, il ne laiſſa pas de ſe révolter contre Dieu.

Les mœurs ſuivent le tempérament de l'homme : *Al Akhlác tabéat almizage*, & le tempérament ne change point, car il ſort de ſon propre fond «.

Quelques-uns tirent l'étymologie du mot Enſan d'une racine Arabique qui ſignifie ſociété & converſation ; c'eſt le ſentiment de l'Auteur d'*Anvar Sohaili* : mais celui de l'Auteur du *Camus* eſt qu'elle doit ſe tirer d'une autre racine qui ſignifie oublier, ſuivant ce vers Arabe : *Ván aovál náſſin aoual alnaſſi.* » Le premier des hommes eſt celui qui a le premier oublié ſon devoir «. Cette étymologie a plus de rapport à l'origine Hébraïque déſignée dans ce verſet du Pſalmiſte : *Quid eſt homo* (*oblivioſus*) *quòd memor es ejus.*

ESCANDER ou ISKENDER, Alexandre. Le Lebtarikh, le Tarikh Montekheb, Khondemir, & tous les autres Hiſtoriens Orientaux, diſent qu'il y a eu deux Alexandres, tous deux ſurnommés *Dhulcarnein*, c'eſt-à-dire *aux deux cornes*. L'origine de ce ſurnom vient des deux cornes du monde, ſavoir, l'Orient & l'Occident, comme les Orientaux les appellent, que ces deux Conquérans ont ſubjugués.

Le premier & le plus ancien de ces deux Alexandres, eſt celui à qui l'on attribue la conſtruction de la muraille épaiſſe qui renferme les nations ſeptentrionales dans les confins du Nord, & qui les empêche de faire irruption dans les pays plus méridionaux de l'Aſie. C'eſt cette muraille qui eſt ordinairement nommée le *rempart de Jagiouge* & de *Magiouge*, c'eſt-à-dire de *Gog* & de *Magog*, pour parler ſelon les Hébreux.

C'eſt auſſi ce premier Alexandre duquel on dit qu'il ne put jamais trouver la fontaine de vie, après l'avoir cherchée long-temps inutilement

dans la région ténébreuſe, c'eſt-à-dire inconnue de l'Orient ; que Khedher fut le ſeul qui la trouva & qui en but ; ce qui le rendit immortel.

Le ſecond Alexandre, qui eſt le nôtre, que les Orientaux appellent *Roumi*, c'eſt-à-dire le *Grec*, eſt communément appelé *Ben Filicos*, *Fils de Philippe*, quoiqu'effectivement il fût fils de Darab fils de Bahaman, c'eſt-à-dire de Darius, qui avoit épouſé la fille de Philippe de Macédoine, & qui la renvoya à ſon pere, quoiqu'elle fût déjà groſſe de lui, à cauſe de la puanteur de ſa bouche qu'il ne pouvoit ſouffrir. Cette fille de Philippe accoucha d'un fils de Darius dans la maiſon de ſon pere, qui fit élever l'enfant comme s'il eût été ſon propre fils ; c'eſt pourquoi le ſurnom de *Fils de Philippe* lui demeura.

Alexandre étoit, ſelon cette Tradition des Perſes, frere de Dara, qui eſt le dernier Darius, ſurnommé *Codomanus*, fils du premier Darius d'une autre femme que la mere d'Alexandre. Ce Prince ayant appris de qui il étoit véritablement fils, & que la couronne de Perſe lui appartenoit comme à l'aîné, entreprit, après la mort de Philippe, de faire la guerre à Dara ſon frere : il le défit en pluſieurs rencontres, & après l'avoir tué en bataille rangée, il ſe rendit maître abſolu de la Perſe, où il régna en qualité de dixieme Roi de la Race des Kaianides.

Il régna quatorze ans depuis la mort de Philippe, & mourut dans la ville de Scheherezour en Aſſyrie, après avoir partagé ſes Etats entre quatre-vingt-dix de ſes principaux Capitaines ;

dont le premier ſe nommoit *Lagus* : c'eſt Ptolomée fils de Lagus.

Eskenderous ſon fils, autrement appelé *Artous* ou *Ardous* (c'eſt *Aridæus*, que les Grecs diſent avoir été ſon frere), n'eut point de part dans cette ſucceſſion ; car il s'attacha entiérement à l'étude de la Philoſophie ſous la diſcipline d'Ariſtote, qui avoit été maître de ſon pere.

Le Tarikh Montekheb remarque plus particuliérement, qu'Alexandre, peu de temps avant ſa mort, partagea les Provinces de la Perſe entre les enfans des Princes qu'il avoit dépouillés, & qu'il les leur donna à foi & hommage : Sangiac tharikilhé, dit-il, comme le Sultan des Turcs, donne des Sangiaks & des Timars, c'eſt-à-dire des bannieres & des commandemens, à condition que ceux qui en ſont pourvus entretiennent un certain nombre de ſoldats à ſon ſervice ; mais que ces Princes, après la mort d'Alexandre, de tributaires ou feudataires qu'ils étoient, ſe rendirent abſolus & ſouverains. Ce ſont ces Princes que les Arabes & les Perſans qualifient dans leurs Hiſtoires & dans leurs Chroniques du nom de *Molouk al Thaovaif*, les *Rois des Nations* ou *Familles*, qui font une Dynaſtie particuliere dans la ſuite des Rois de Perſe.

Le même Auteur appelle Alexandre le Grand *Eſcander Dhoulcarnein Al Thani Al Jounani*, *Alexandre aux deux cornes, le ſecond du nom & le Grec* ; où il faut remarquer que les Orientaux, qui parlent plus correctement, appellent les anciens Grecs *Jounán*, *Joniens*, du mot Hébreu *Javan* ; & les modernes *Roumi*, mot qui ſignifie proprement *Romains*, parce que les Grecs

étoient ſujets des Romains, & que l'Empire des Romains avoit été transféré chez eux.

Le Lebtarikh dit qu'Alexandre le Grec bâtit les villes d'Alexandrie en Egypte, de Damas en Syrie, de Hérat, qui eſt l'Aria des Anciens, en Khoraſan; Samarkande, dans la Province de Mavaranahar, c'eſt-à-dire au-delà la riviere, qui eſt l'Oxus; & que ſon corps fut porté, après ſa mort, à Alexandrie dans un cercueil d'or, que ſa mere fit changer en un autre fait de marbre d'Egypte.

Giami raconte dans ſon Bahariſtan, qu'Alexandre ayant pris une place forte, donna ordre qu'on la ſaccageât : quelques Grands de ſa Cour lui dirent qu'il y avoit dans cette place un grand Philoſophe qui méritoit d'être écouté : Alexandre commanda auſſi-tôt qu'il fût appelé; mais l'ayant trouvé de fort mauvaiſe mine, il le mépriſa, & dit à ceux qui le lui avoient préſenté : » Voilà une étrange figure d'homme « ! Le Philoſophe, indigné de ce mépris, récita hardiment à ce Prince ces vers, qu'il compoſa ſur le champ :

Prince, dépourvu de courtoiſie & de civilité, vous avez tort de me mépriſer ſur ma mauvaiſe mine :
Le corps de l'homme n'eſt qu'un fourreau dans lequel l'ame eſt miſe, comme une épée :
C'eſt de cette épée qu'il faut faire état, & non pas du fourreau.

Il ajouta à ces vers les paroles qui ſuivent : » L'on peut dire d'un homme qui n'eſt doué d'aucune vertu, que ſon corps ne lui ſert que de priſon; car ſon ame ſe trouve réduite en

un lieu ſi chétif & ſi étroit, que toute autre priſon ſeroit pour lui une campagne ouverte en comparaiſon de celle-là. Celui qui eſt chargé de vices a toujours cent ſoucis qui le tourmentent : il ne faut ni Prévôt ni Archers pour le mettre aux fers, ni pour lui donner la gêne ; car la même peau qui couvre ſon corps eſt pour lui une priſon perpétuelle «.

Ce même Philoſophe lui dit enſuite qu'il n'étoit pas raiſonnable d'envier aux autres les biens que Dieu & la Nature leur avoient donnés. » L'envieux eſt toujours en colere & en querelle, pour ainſi dire, continuellement avec ſon Créateur ; il trouve mauvais tout ce qu'il donne aux autres, & voudroit toujours avoir ce qui n'eſt pas fait pour lui. La coutume ordinaire de l'envieux eſt de réſiſter toujours aux ordres de celui qui gouverne le monde avec tant de ſageſſe : auſſi ſa bouche, qui murmure toujours contre la Providence, ne mérite autre choſe que d'être remplie de terre. Il ſe plaint ſur tout ce qu'il voit dans les mains d'autrui, diſant continuellement : Quelle raiſon y a-t-il que celui-ci ait plutôt cela que moi « ? Le diſcours de ce Philoſophe plut ſi fort à Alexandre, qu'il lui donna la permiſſion de le pourſuivre, & témoigna vouloir bien recevoir ſes avis. Il continua donc ſon diſcours en cette maniere : » Les Sages uſent libéralement de leurs biens, & en font part pendant leur vie à leurs amis : mais les avares ſont ſi foux, qu'ils amaſſent des richeſſes pour leurs ennemis «.

Puis, entrant plus avant dans ce qui le regardoit plus particuliérement, il lui dit : » Les rail-

leries & les injures que les Grands font aux Petits, terniſſent le luſtre de leur grandeur, diminuent le reſpect que l'on a pour eux, & leur attire enfin le mépris. Un Poëte dit : Si vous vous divertiſſez aux dépens d'un pauvre miſérable, je crains fort que cette maniere ſi hautaine ne vous faſſe perdre quelque choſe de la grandeur que vous affectez. Ne vous moquez jamais d'un homme de baſſe fortune ; car en le faiſant, vous perdrez toujours quelque choſe du reſpect qui vous eſt dû.

Celui qui s'accoutume à frapper celui qui ne lui peut pas réſiſter, mourra à la fin ſous les coups des plus foibles ; & celui qui ſe ſert de ſon épée ſans pitié, tombera enfin ſous l'épée de gens qui n'auront point de pitié «.

Alexandre ayant ouï de ſi belles choſes de la bouche de ce Philoſophe, pardonna en ſa conſidération à la ville qu'il vouloit ruiner, & le renvoya comblé de faveurs & de très-riches préſens. Les Hiſtoriens Grecs & Latins rapportent quelque choſe d'aſſez ſemblable touchant Alexandre, qu'ils diſent avoir épargné la ville de Thebes en conſidération de Pindare.

Les Orientaux citent en pluſieurs endroits de leurs Ouvrages, des actions & des paroles mémorables de ce Monarque, lequel n'eſt pas moins connu parmi eux que parmi nous.

Le Nighiariſtan rapporte qu'on lui préſenta un jour un Chef de rebelles, pieds & mains liés, comme un homme deſtiné au dernier ſupplice. Alexandre le fit mettre en liberté, & lui pardonna, au grand étonnement de tous ceux qui furent préſens à cette action. Un de ſes favoris

prit la hardieſſe de lui dire : » Si j'avois été en votre place, Seigneur, je n'aurois point uſé de clémence envers cet homme «; & il lui répondit auſſi-tôt : » Parce que je ne ſuis pas en la vôtre, je lui ai pardonné «; & il ajouta enſuite ces paroles : » Je pardonne volontiers à mes ennemis, parce que je trouve un plaiſir beaucoup plus grand dans la clémence que dans la vengeance «.

Giami rapporte dans ſon Bahariſtan, qu'Alexandre ayant ôté à un de ſes Officiers une charge conſidérable, lui en avoit donné une autre de peu de conſéquence pour l'éprouver : cet Officier s'étant un jour préſenté devant lui, il lui demanda comment il s'accommodoit de ce ſecond office qu'il lui avoit donné ; l'Officier lui répondit fort ſagement : » Ce n'eſt ni l'office ni la charge qui rendent celui qui la poſſede conſidérable ; mais c'eſt celui qui en eſt pourvu qui la releve, & qui lui fait honneur. Chaque charge, quelque petite qu'elle ſoit, demande un homme ſage & qui aime la juſtice pour l'exercer «. Alexandre fut ſi ſatisfait de la modeſtie & du bon ſens de cet Officier, qu'il lui rendit ſa premiere charge avec éloge.

Le même Auteur rapporte, qu'Alexandre étant un jour interrogé, comment il avoit pu, en ſi peu de temps & dans un âge ſi peu avancé, conquérir tant de pays & établir une ſi grande Monarchie, il leur répondit en ces termes : » C'eſt en traitant ſi bien mes ennemis, que je les ai obligés à devenir mes amis ; & en careſſant ſi ſoigneuſement mes amis, qu'ils ſe ſont attachés inviolablement à mon ſervice «.

Cette réponſe donna ſujet à un Poëte Perſien de parler ainſi à ſon Prince : » Voulez-vous que

votre Empire devienne auſſi grand & auſſi floriſſant que celui d'Alexandre ? pratiquez les vertus d'Alexandre. Faites-vous des amis de vos ennemis mêmes, & rendez vos amis toujours plus affectionnés à votre perſonne, en leur faiſant du bien «.

Khondemir rapporte dans la vie d'Alexandre, qu'un homme ſavant, mais tout déchiré & en très-mauvais ordre, lui ayant préſenté une requête parfaitement bien écrite, & conçue en termes fort choiſis, ce Prince comparant cet écrit avec l'habit & l'état du ſuppliant, lui dit : »Si vous aviez eu autant de ſoin de vous préſenter devant moi en un état décent & honnête, que vous en avez pris à écrire votre requête, j'aurois été plus ſatisfait «. Le ſuppliant lui répondit auſſi-tôt : »Votre eſclave a reçu de la Nature quelque avantage pour parler & pour écrire ; mais vous, grand Monarque, qui êtes ſi vanté pour votre magnificence & libéralité, vous en avez un très-grand au deſſus de moi, en ce qui regarde la diſtribution & la qualité des habits «. Alexandre fut ſi content de cette repartie ingénieuſe, qu'il lui fit auſſi-tôt donner un habit de très-grand prix.

Le même Auteur nous dit encore que ce Prince voyant ſa derniere heure venue, écrivit ces deux vers à ſa mere pour la conſoler.

Votre fils, après avoir compté quelques mômens de vie, eſt livré à la mort ;
Il a paſſé comme un éclair, & laiſſe ſeulement après lui la matiere de diſcourir.

L'Auteur du Rabi al abrar rapporte les actions

& les paroles ſuivantes d'Alexandre. Alexandre étant interrogé pourquoi il honoroit plus ſon maître que ſon pere, répondit: » Mon pere m'a fait deſcendre du ciel en terre, & mon maître m'a fait monter de la terre au ciel «.

Il diſoit: Heureux celui qui ne nous connoît point, & que nous ne connoiſſons point! car ſi nous connoiſſons quelqu'un, cela ne lui ſert qu'à prolonger la journée de ſon travail, & diminuer ſon ſommeil.

Alexandre étoit ſujet à la colere, & il avertiſſoit ſes amis du péril qu'il y a d'accoſter les Princes lorſqu'ils ſont irrités: car ſi la mer, diſoit-il, donne à peine de la ſûreté à ceux qui naviguent pendant ſon calme, que ſera-ce quand les vents l'agitent & ſoulevent ſes flots?

Motannabi dit à ce ſujet: » Le Prince eſt une mer où il faut pêcher des perles quand elle eſt paiſible, & s'en garder quand elle eſt orageuſe «.

Le même Prince dit un jour à un de ſes Miniſtres qui l'avoit long-temps ſervi: » Je ne ſuis point ſatisfait de vous; car je ſuis homme, & je ſais que, comme tel, je ſuis ſujet à l'erreur & à l'oubli; cependant vous ne m'avertiſſez jamais d'aucun de mes défauts: ſi vous ne vous appercevez pas plus que moi de mes fautes, c'eſt ignorance; ſi vous vous en appercevez, & que vous me les cachiez, c'eſt trahiſon «.

Les Orientaux, Arabes, Perſans, & Turcs, ont fait pluſieurs Ouvrages ſur la vie & ſur les conquêtes d'Alexandre le Grand; mais ce ſont plutôt des Romans que des Hiſtoires. Nezami, Hatefi & Ahmedi en ont compoſé en vers Perſiens ſous le nom d'*Iskender Nameh* & d'*Aineh Isken-*

deri. Il y a auſſi un gros Ouvrage en vers Turcs, qui eſt à peu près la traduction de celui de Nezami.

Dabaloui eſt auſſi l'Auteur d'un Aineh Iskenderi en vers Perſiens ; ce titre ſignifie le *Miroir d'Alexandre le Grand* : mais cet Ouvrage eſt plus moral & politique qu'hiſtorique.

Les Chrétiens de l'Orient ne ſont pas moins fabuleux ſur Alexandre que les Muſulmans : il n'y a qu'à voir ce qu'en diſent Abulfarage & Ebn-Batrik, qui le font fils de Nectanebus Roi d'Egypte, lequel ayant été chaſſé de ſon royaume par Artaxerxes Ochus, ſe déguiſa en Aſtrologue, & coucha avec Olympias, femme de Philippe Roi de Macédoine.

Ajoutez encore à cette fable celle du muid de graine de ſeſame que Darius envoya à Alexandre pour lui faire connoître le nombre infini de ſes ſoldats, & le ſac de graine de ſenevé dont Alexandre fit préſent à Darius pour lui apprendre la valeur des ſiens.

Ebn Batrik rapporte auſſi les éloges funebres que les Philoſophes firent autour du cercueil d'or rempli de miel où étoit ſon corps, dans la ville d'Alexandrie ; & Abulfarage raconte la maniere dont il conſola ſa mere, un peu avant ſa mort, en lui mandant de convier à un banquet ſolennel qu'elle devoit faire, tous ceux qui auroient vécu ſans aucune affliction.

Ce dernier Auteur cependant eſt plus exact ſur la durée de ſon regne ; car il ne le fait que de ſix ans avant la défaite de Darius, & de ſix autres années après ſon entrée en Babylone, ce qui ſe rapporte aſſez bien à ce que les Auteurs Grecs &

Latins écrivent, puiſque tous unanimement ne lui donnent que douze années de regne.

Le même Abulfarage écrit, qu'Alexandre défit en bataille trente Rois, & bâtit douze villes, à quatre deſquelles il donna ſon nom.

ESCANDER EMIR ou MIR ISKENDER, fils de Cara Joſef, commença à régner parmi les Turcomans de la dynaſtie du Mouton noir, dont il fut le ſecond Sultan, l'an de l'Hégire 824. Il commença ſon regne par le meurtre de ſon frere Abuſaid, qu'il commit ſur un ſimple ſoupçon, & fut défait deux fois conſécutivement par Scharokh fils de Tamerlan, qui lui ôta la ville de Rei, & donna celle de Tauris à Gihan Schah ſon frere.

Gihan Schah, aidé des troupes de Scharokh, fait la guerre à Iskender, & l'aſſiége dans le château d'Alengiak, où Schah Cobad, fils de Mir Iskender, ennuyé des diſgraces de ſon pere, le tue; & fait ſa paix avec ſon oncle, l'an de l'Hégire 841.

Gihan Schah fut ſon ſucceſſeur dans la dynaſtie des Cara Coinlu.

Gianábi fait finir le regne de Mir Iskender l'an de l'Hégire 839.

Khondemir écrit dans la vie de Baiſancor fils de Scharokh, que le fils de Mir Iskender, nommé Jár Ali, qui eſt peut-être le même que Schah Cobad, ſe réfugia auprès de ce Prince.

ESCANDER, dit *Emirzad*, Prince de la poſtérité de Tamerlan, qui n'eſt point compté parmi les Sultans de cette Race, à qui

cependant Gemaleddin n'a pas laiſſé de dédier ſon Hiſtoire..

ESCANDER AL GELALI, Prince de Mazanderan, Province de Perſe, ſituée ſur la mer Caſpienne, & qui répond à l'Hyrcanie des Anciens. *Voyez* Ahmed Ben Arabſchah dans ſon Livre intitulé *Akhbár Timur*, qui eſt une Hiſtoire de Tamerlan en langue Arabique.

Il fut un des premiers Emirs qui vint accompagné d'Arſchivend & d'Ibrahim-Al-Cami, au devant de Tarmerlan, lorſqu'il envahit la Perſe.

ESCANDERIAH ou ISKENDERIAH, la ville d'Alexandrie, aſſez connue par les Auteurs Grecs & Latins. Naſſireddin & Ulug-Begh lui donnent ſoixante-un degrés, cinquante-quatre minutes de longitude, & trente degrés, cinquante-huit minutes de latitude ſeptentrionale.

Les Arabes diſent qu'elle portoit le nom de *Caiſſoun* avant qu'elle fût rebâtie par Alexandre le Grand. Les Grecs, les Romains, puis derechef les Grecs, l'ont poſſédée tour à tour, juſqu'à ce que les Arabes la conquirent ſous le Khalifat d'Omar, troiſieme ſucceſſeur de Mahomet. Amrou fils d'As qui la prit, écrivit à Omar qu'il y avoit dans cette ville quatre mille palais, quatre mille bains, quarante mille Juifs payant tribut, quatre cents places, & douze mille Baccâl, c'eſt-à-dire Vendeurs d'herbes & de fruits.

Alexandrie fut priſe par Obeidallah, dit l'*Africain*, de la race d'Ali, ſur le Khalife Moctader, & repriſe encore par Aboulcaſſem ſon fils, puis

abandonnée, & ſes habitans tranſportés en l'iſle d'Aboukir ou Biker.

Elle fut repriſe & repeuplée d'habitans ſous le Khalifat de Radhi, l'an de l'Hégire 324, puis retomba peu de temps après entre les mains des Fathemites, nouveaux Khalifes de l'Egypte, & a ſuivi depuis le ſort de cette Province ſous les Aioubites, ſous les Mamlucs, & ſous les Turcs.

Abulfarage dit qu'il y a eu quatre villes auxquelles Alexandre donna ſon nom. Celle d'Egypte, les villes de Hérat & de Merou dans le Khoraſan, & celle de Samarcand dans la Sogdiane.

Cependant les Turcs appellent aujourd'hui encore la ville d'Aleſſio en Albanie *Arnauth Iſkenderiaſſi*, l'*Alexandrie des Albanois*; mais l'origine de ce nom vient de Scander Begh, & non pas d'Alexandre le Grand.

L'on pourroit auſſi dire que la ville de Candahar en Perſe, ſituée ſur les confins des Etats du Grand Mogol, eſt auſſi une des Alexandries de ce grand Conquérant, qu'il fit bâtir dans les détroits de la montagne appelée par les Anciens *Paropaniſus*.

ESCHK ALLAH, l'amour de Dieu. Comme ſaint Thomas a fort bien enſeigné que les Païens & autres infideles ont pu aimer Dieu d'un amour purement naturel, en le conſidérant comme l'être infiniment parfait, l'auteur de tout le bien de ſes créatures, & le rémunérateur des bonnes œuvres au delà de toute ſorte de mérite; il ne faut pas s'étonner ſi les Mahométans, qui ont plus de lumieres que les Idolâtres, ont eu des

ſentimens ſi relevés touchant l'amour de Dieu, qu'ils ſemblent avoir égalé les Chrétiens ſur cette matiere.

Il faut cependant reconnoître que le pur & le véritable amour de Dieu ne ſe trouve que dans le Chriſtianiſme, puiſqu'il eſt le propre effet de la grace de Jeſus-Chriſt, & une opération particuliere du Saint-Eſprit, ſuivant les paroles de l'Apôtre, qui dit : que la charité de Dieu eſt répandue dans nos cœurs par l'Eſprit ſaint qui nous eſt communiqué.

Les degrés de l'amour divin, ſelon les Arabes, ſont *Hubbat* & *Mehabbat*, l'amitié; *Eſchk*, l'amour; *Schouk*, le déſir; *Iſchtiak*, l'ardeur; *Vagd*, l'extaſe. Il y en a qui y ajoutent encore l'enthouſiaſme & la fureur; mais ces deux qualités peuvent être rangées ſous une autre eſpece. On parle de ces différens degrés en divers endroits de cet Ouvrage.

Nous allons voir d'abord ce qui ſe trouve de plus conſidérable dans l'Alcoran ſur ce ſujet, & dans les commentaires de leurs Docteurs les plus ſpirituels, leſquels nous verrons donner ſouvent dans l'excès, & dans une eſpece de quiétiſme & d'illuſion.

Voici un paſſage du Chapitre Taoubat, qui eſt pris preſque mot à mot de l'Evangile, par lequel l'amour de Dieu, par préférence, eſt établi comme néceſſaire à tout fidele : *Si vous aimez vos peres & vos meres, vos enfans, vos freres, vos femmes, vos parens, les biens que vous avez acquis, le négoce dont vous craignez le déchet, & enfin les maiſons & les habitations dans leſquelles vous vous complaiſez, plus que Dieu*

& ſon Prophete, & plus que la guerre contre les Infideles, vous attirerez ſur vous la vengeance de Dieu, qui vous abandonnera entiérement.

Les Interpretes diſent qu'il y a dans ce paſſage une occaſion de déſeſpoir, ou au moins le ſujet d'une très-grande crainte; car combien y a-t-il de Fideles qui preferent leur foi & leur religion à leurs biens, à leurs femmes, & à leurs enfans, puiſqu'il n'y en a preſque point qui veuillent quitter les aiſes & les plaiſirs de ce monde abſolument pour Dieu? Il faut néanmoins, pour ſuivre & ſervir Dieu, dit Caſchiri, imiter Abraham, & dire comme lui, en quittant toutes choſes: *Tout m'eſt ennemi hors Dieu, le Seigneur de toutes les créatures;* & faire, comme lui, de ſon bien, le revenu des pauvres & des étrangers, de ſon fils unique un ſacrifice, & de ſa propre perſonne une victime deſtinée au feu, pour pouvoir acquérir le titre de Fidele & de véritable ami de Dieu.

Ahmed, fils d'Iahia, natif de Damas, liſant un jour à ſon pere & à ſa mere l'hiſtoire du ſacrifice qu'Abraham voulut faire de ſon fils à Dieu; ces bonnes gens lui dirent auſſi-tôt: » Leve-toi & va-t'en, nous te donnons & conſacrons à Dieu «: Ahmed, après ces paroles, ſe leva, & dit à Dieu; » Seigneur, je n'ai plus d'autre pere, ni d'autre mere que vous «; & prenant auſſi-tôt le chemin de la Mecque, il ſe conſacra entiérement au ſervice du Temple.

Après vingt-quatre ans d'abſence, Ahmed déſirant de voir ſes parens, vint à Damas, & frappant à leur porte, ſa mere demandant le nom de celui qui frappoit, il lui répondit auſſi-tôt: » C'eſt

» c'eſt Ahmed, votre fils «. Alors ſa mere lui répliqua : » Nous avions autrefois un fils de ce nom, que nous donnâmes à Dieu : mais nous ne connoiſſons plus maintenant pour fils ni Ahmed, ni aucun autre ».

Ce ſentiment ſi généreux eſt exprimé par un Poëte Perſien en ces vers :

> Nous vous avons voué & conſacré, Seigneur, tout ce que nous poſſédions, & nous nous ſommes mis nous-mêmes dans vos liens ; de ſorte que vous ayant fait un abandon de nous-mêmes, & de tout ce que nous avions de plus précieux dans l'un & dans l'autre monde, il ne nous reſte qu'à vous proteſter que tout ce que nous avons fait a été fait pour votre amour.

Au Chapitre d'Amran : *Vous ne poſſéderez jamais la vraie piété juſqu'à ce que vous vous détachiez & dépouilliez de ce que vous aimez le plus*, c'eſt-à-dire, comme les Interpretes de ce paſſage l'expliquent, des biens de la terre, une diſtribution libérale en aumônes, des honneurs & des charges, vous en ſervant ſeulement pour ſecourir ceux qui ont beſoin de protection ; de votre corps, employant ſes forces au ſervice de Dieu, & à l'obſervance de ſes commandemens ; de votre propre cœur, ne le laiſſant poſſéder, ni s'occuper que du ſeul amour de Dieu ; de la vie, en la haſardant, & l'expoſant pour ſon honneur ; & enfin de l'eſprit même, en le retirant de tout ce qui l'éloigne, ou de ce qui ne le porte pas à Dieu.

Selemi dit ſur ce ſujet : » Quiconque ſe dépouille de ce qu'il aime dans ce monde, parviendra

à la jouiſſance de ce qu'il prétend obtenir dans l'autre : mais celui qui ſacrifie tout ce qu'il a dans ce monde, & même toutes ſes eſpérances pour l'autre, arrivera certainement à une union intime avec ſon Seigneur «.

L'Auteur du Methnevi dit dans le même ſens : » Celui-là boira le vin pur de l'union divine, qui a mis entiérement en oubli ce monde, & les récompenſes de l'autre «; ſur quoi ſon Commentateur dit que le mot Akeb, dont l'Auteur ſe ſert, ſignifie la fin & la récompenſe du travail, & qu'ainſi on peut entendre par ce mot, la paix de l'ame, la joie de la bonne conſcience, & les conſolations ſpirituelles & temporelles dont Dieu récompenſe ceux qui ſe détachent des biens de la terre : mais auſſi que cette expreſſion peut s'étendre juſqu'aux récompenſes de l'autre vie, car l'état du pur amour fait que l'on ne regarde plus Dieu comme rémunérateur, mais ſeulement comme le principe & la fin derniere de toutes les créatures.

L'Auteur du Livre intitulé *Laovami*, c'eſt-à-dire des ſplendeurs & des lumieres, dit que l'amour eſt proprement une pente & une inclination qu'a le ſeul & le véritable bien pour ſa ſouveraine beauté en général & en particulier, ce qui ſe peut conſidérer en quatre manieres différentes : car c'eſt ou du général au général, ou du général au particulier; ou du particulier au particulier, ou enfin du particulier au général, ce qu'il explique en ces termes.

La premiere maniere eſt lorſque Dieu contemple ſa propre eſſence dans le miroir de ſon

eſſence même, ſans le milieu d'aucune autre ſubſtance, & c'eſt alors qu'il produit de toute éternité ce premier amour. L'on peut reconnoître dans ces termes la maniere toute pure avec laquelle les Chrétiens expliquent le myſtere adorable de la très-ſainte Trinité. Un Poëte Perſien parle de ce premier amour allégoriquement dans les vers ſuivans :

C'eſt un Bien-aimé dont pas un autre que lui-même ne connoît la beauté :
Il en a levé l'étendard dans ſon royaume éternel :
Il n'a pas beſoin du ciel pour lui ſervir d'échiquier, ni du ſoleil ou des aſtres, pour lui ſervir de pieces.
Il joue lui ſeul avec lui ſeul le jeu ineffable de l'amour.

La ſeconde maniere de conſidérer cet amour, eſt du général au particulier ; & c'eſt lorſque Dieu, par ſon eſſence qui eſt unique, jette une infinité de regards ſur les ſplendeurs de ſa beauté, ſoit ſur l'excellence de ſes attributs divins, ſoit ſur la perfection de ſes ouvrages. C'eſt ce qui eſt fort bien expliqué dans les vers ſuivans du Methnevi :

Cette beauté inſpire de l'amour à un chacun ; mais aucun n'eſt aſſez heureux en ce monde pour en pouvoir jouir en elle-même :
Le miroir dans lequel vous la pouvez contempler eſt la production & la conſervation de toutes les créatures.
C'eſt-là l'unique objet, ou plutôt le ſeul milieu que notre amour peut prendre ; contentez-vous de cette image ;
Car on n'en peut rien tirer davantage en cette vie.

La troiſieme ſorte d'amour qui porte du particulier au particulier, eſt celui des hommes, leſquels, conſidérant des lueurs & des réflexions de la ſouveraine Beauté attachées à des objets paſſagers & périſſables, en font le ſujet de leur occupation & l'objet de leur félicité, ſe réjouiſſant lorſqu'ils les poſſedent, & s'affligeant quand ils en ſont ſéparés. Voici des vers Perſiens ſur ce ſujet :

C'eſt votre beauté cachée, & néanmoins brillante ſous des voiles, qui a fait, Seigneur, un nombre infini d'amans & d'amantes :

C'eſt par l'attrait de votre odeur que Leilé a ravi le cœur de Megnoun ;

Et c'eſt par la paſſion de vous poſſéder, que Vamek a tant pouſſé de ſoupirs pour celle qu'il adoroit.

Enfin le quatrieme amour eſt du particulier à l'univerſel, & c'eſt celui qui fait que les ames choiſies de Dieu quittent toutes les penſées & les affections pour les choſes d'ici-bas, & ne ſe ſervent de la conſidération de leurs qualités & propriétés, que pour s'élever juſqu'à celui qui les poſſede toutes dans leur ſource, & pour s'attacher d'affection à cette Eſſence unique & parfaite qui en eſt le principe.

C'eſt cet état dans lequel ſe trouvoit celui qui diſoit : » Mon cœur eſt hors des bornes & des confins des créatures; mon cœur eſt au deſſus de la circonférence des cieux ; mon cœur ſe ſépare entiérement, & ne s'attache plus ni aux qualités, ni aux attributs ; mon cœur enfin ne peut plus recevoir d'autres impreſſions que celles de la ſplendeur de l'eſſence divine «.

De tout ce qui a été dit ci-deſſus, il eſt aiſé de juger que dans le verſet où il eſt dit : *Dieu les aime*, il eſt parlé de cet amour qui ſe communique du tout à la partie ou aux individus, & que par la parole, *Ils l'aiment*, il faut entendre cet amour qui retourne des individus au tout.

Cotb-El-Areſin-Abdalla dit que ſi on conſidere bien ces choſes, on en recueillera que ſelon ces quatre ſortes d'amour, Dieu ne peut proprement aimer que ſoi-même, ce qu'il explique par une expreſſion myſtique : » Lorſque Dieu dit des hommes, *Je lès aime, & ils m'aimeront*, il ſemble qu'il donne des arrhes pour acheter notre amour; mais, à dire vrai, c'eſt lui-même qui ſe cache ſous le voile, & qui étant, pour ainſi dire, déguiſé, eſt en même temps le vendeur & l'acquéreur, ou pour mieux dire l'acheteur & l'acheté.

En effet, ſelon le même Auteur, il eſt impoſſible que la ſource de la Beauté eſſentielle ſe porte à aimer un miroir qui ne repréſente qu'une petite partie de ſes perfections, & encore d'une maniere fort imparfaite : mais il faut que tout ſon amour s'épuiſe dans la poſſeſſion & dans la jouiſſance de ſoi-même. Il reſte ſeulement que l'homme ſpirituel, par la conſidération de ce que Dieu dit, *Je les aime, & ils m'aimeront*, s'efforce de s'approcher de lui par l'exercice & la pratique de toutes ſortes de bonnes œuvres, pour pouvoir paſſer de là peu à peu à cette haute contemplation qui ſatisfait pleinement, & qui ne conſiſte ſimplement qu'à conſidérer que Dieu eſt Al Moſſik Al Kafi, c'eſt-à-dire connoiſſant

& ordonnant d'un côté ce qui nous eſt convenable, & de l'autre, ſuffiſant à ſoi-même & à tous.

ESFAHAN & ISFAHAN, ville que l'on appelle ordinairement *Hiſpahan*; mais il faut écrire ce mot ſans aſpiration à la premiere ſyllabe. Elle eſt la capitale de la Province appelée *Gébal* ou *Iraque Perſienne*, qui eſt l'ancienne Parthie, ſituée à quatre-vingt-ſix degrés quarante minutes de longitude, & à cinquante-deux degrés vingt-cinq minutes de latitude ſeptentrionale. Ce fut Cai-Cobad, Roi de Perſe, fondateur de la Dynaſtie des Caianides, qui y établit le premier ſon ſéjour, & où il choiſit ſa ſépulture, ſelon l'Auteur du Lebtarikh; mais cette prérogative de capitale de la Perſe ne lui demeura pas long-temps.

Les Géographes Perſiens écrivent qu'il y a un autre Iſpahan, appelé *Iehoudiah*, le *Juif*, pour le diſtinguer de celui-ci. L'un & l'autre ſont dans la même Province.

Le nom d'*Esfahan* a été corrompu par les Arabes, du mot Perſien *Iſpahán* & *Sipahan*, qui ſignifie *cavalerie*, à cauſe que les anciens Rois de Perſe faiſoient ordinairement en ce lieu-là le quartier d'aſſemblée de leur cavalerie, dans laquelle conſiſtoit la principale force de leurs armées.

La plupart des Hiſtoriens de Perſe attribuent la fondation d'Iſpahan à Houſchenk ou à Tahmurath, Rois de Perſe de la premiere Dynaſtie nommée des *Piſchdadiens*. Ils diſent même que cette ville a emprunté ſon nom d'Esbahan ou

Iſpahán, pere de Feramok, qui fut mere de Feridoun, & que c'eſt par celui-ci que Feridoun, qui fut depuis Roi de la Perſe, touchoit à l'ancienne Race royale du pays.

Feridoun donna cette ville en apanage à Gas le Forgeron, qui en étoit natif, pour récompenſe de ce qu'il avoit délivré la Perſe de la tyrannie de Zohak.

Cette ville ayant perdu ſon titre de capitale de Perſe par la tranſlation du ſiége de l'Empire, que les Khoſroès firent en la ville de Suſe, puis à Iſtekhár, qui eſt l'ancienne Perſépolis, & de là à Madain ſur le Tigre, où étoit l'ancienne Ctéſiphon, le recouvra par la ſuite des temps ſous le regne des Selgiucides; car Gelaleddin-Malek-Schah quitta le Khoraſan & l'Iraque Arabique où ſes prédéceſſeurs avoient fait leur ſéjour, pour y fixer ſa demeure.

Elle fut cependant encore obligée, depuis la décadence de la Dynaſtie des Selgiucides, de céder cet honneur à la ville de Schiraz, où étoit encore le ſiége royal des Modhaffériens, Sultans de la Perſe du temps de Tamerlan, comme nous allons voir dans la ſuite: mais depuis que la poſtérité d'Iſmaël Sofi regne en Perſe, elle porte auſſi le titre de capitale de ce grand Etat, & celui de la plus grande & de la plus magnifique ville de l'Aſie, après celles de la Chine, particuliérement depuis que Schah-Abbas, premier du nom, y a joint pluſieurs fauxbourgs, où il établit des colonies de Géorgiens, d'Arméniens, & de Ghebres.

Iſpahan éprouva autrefois deux grandes ſecouſſes: la premiére fut lorſque les Mogols ou Tartares

de Genghizkhan la prirent ſur le Sultan Mohammed-Khovarezm-Schah ; car alors les Khovarezmiens ou Chorazmins, comme nos Hiſtoriens les appellent, la poſſédoient.

La ſeconde déſolation que cette ville a ſoûfferte, eſt arrivée ſous Tamerlan ; car ce Conquérant, après avoir défait & tué Schah-Manſour, Sultan des Modhafferiens, qui la poſſédoit avec toute la Perſe & le Kerman, la fit ruïner de telle maniere qu'il ne ſembloit pas qu'elle dût jamais ſe relever, d'autant plus qu'elle n'étoit plus alors la capitale du pays, & que cette prérogative avoit été accordée à celle de Schiraz, où les Atabeks, & enſuite les Modhafferiens, tenoient leur Cour.

Ce qu'il y a de nouveau dans Iſpahan depuis l'empire de ceux que nous appelons vulgairement les *Sophis*, eſt aſſez connu par les relations de nos Voyageurs modernes, tels que ſont Pietro della valle, Herbert, Olearius, Thevenot, &c.

Perdeh Esfahan. C'eſt ainſi que l'on appelle aujourd'hui en Perſe un air de muſique qui eſt fort eſtimé, comme qui diroit l'*Air d'Iſpahan.* L'Auteur du Guliſtan en fait mention.

ESFARAINI, ſurnom d'Abou Hamed, natif d'Esfarain, petite ville du Khoraſan, d'où étoient auſſi Ibrahim & Aboulabbas Fadhel, ſurnommés tous deux *Esfaraini.* Il ne ſe rendit pas ſeulement recommandable par ſa ſcience ; car il devint auſſi très-puiſſant en biens & en honneurs. On dit que l'on voyoit ſouvent chez lui juſqu'à trois cents Docteurs qui s'aſſembloient pour

l'écouter, & qu'il avoit ſept cents Ecoliers qui faiſoient tous profeſſion de ſa doctrine, qui étoit celle de la Secte Schafeienne, dans laquelle il devint ſi excellent, que pluſieurs l'ont préféré à Schafei même, & les autres tombent d'accord que ſi Schafei eût vécu de ſon temps, il auroit eu une eſtime toute particuliere pour ce Docteur.

Il naquit l'an de l'Hégire 344, & vint à Bagdet l'an 363, où il enſeigna la Juriſprudence depuis l'an 370 juſqu'en 406 qu'il y mourut. Les funérailles qu'on lui fit furent magnifiques; car on ne vit jamais un plus grand concours de monde, ni plus de gens en deuil qu'à ſes obſeques. Il fut enterré d'abord dans ſa maiſon, d'où il fut enſuite porté à l'une des portes de la ville, appelée *Darb al harb*, la *Porte de la guerre*.

ESFARAINI, ſurnom d'Aboul-Abbas-Fadhel, Viſir de Mahmoud, fils de Sebekteghin, Sultan & Fondateur de la Dynaſtie des Gaznevides.

Nezám al mulk, ce fameux Viſir, ſurnommé *Kouagé Raſtan*, le *Maître des gens de bien*, dans ſon Livre intitulé *Vaſſaia*, qui contient des avis aux Princes pour bien gouverner, raconte la diſgrace de ce grand perſonnage, doué de très-rares qualités, en la maniere qui ſuit. Il avoit pour ennemi dans la Cour de Mahmoud un nommé *Ali Khiſchavendi*, premier Officier de la chambre de ce Sultan, lequel lui rendoit tous les jours de mauvais offices auprès de ſon maître, ſans qu'ils fiſſent d'abord aucune mauvaiſe impreſſion ſur ſon eſprit; mais enfin il arriva que Mahmoud ſe trouvant dégoûté des ſervices

d'Esfaraini, commença à lui témoigner peu de confiance, & beaucoup de froideur; & le Visir s'en étant apperçu, lui fit demander son congé par Ahmed Mimendi, un des plus considérés dans cette Cour. Le Sultan le lui accorda; mais ce fut à condition qu'il feroit porter dans le trésor royal tout l'argent qu'il avoit tiré des Provinces pendant son administration, suivant ce que ses propres registres feroient foi, moyennant quoi il lui pardonnoit toutes les malversations qu'il auroit pu commettre.

Quelque temps après, le Sultan taxa ce qui lui devoit être restitué à la somme de cent mille dinars d'or; Esfaraini se voyant condamné à cette taxe, ramassa tout l'argent qu'il avoit pu épargner pendant l'exercice de sa charge de Visir, avec tout ce qu'il avoit gagné auparavant dans celle de Général des postes du Khorasan, & dans les autres emplois qu'il avoit eus par le passé. Mais tous ces deniers ne pouvant pas fournir la somme de cent mille dinars, il ne laissa pas néanmoins de faire porter au trésor du Prince ce qu'il avoit de comptant, & lui fit représenter qu'il ne pouvoit rien faire davantage. Le Sultan ayant appris ces choses, lui fit dire que s'il vouloit jurer par sa vie & par sa tête la vérité de ce qu'il avançoit, qu'il l'en croiroit, & qu'il lui remettroit le surplus de sa taxe.

Esfaraini, qui étoit homme de bien, répondit qu'il ne vouloit pas s'engager à faire ce serment avant que d'avoir fait une recherche encore plus exacte de tous ses biens; ce qu'il fit avec tant de diligence, en usant de menaces envers ses domestiques, qu'à la fin il découvrit que sa fille

avoit mis en gage un joyau de grand prix chez un Marchand de ſes amis. Esfaraini l'ayant retiré, ne manqua pas de le porter auſſi-tôt au tréſor du Prince, & ne fit point alors aucune difficulté de jurer par la vie & par la tête du Sultan Mahmoud, qu'il ne croyoit pas qu'il lui reſtât d'autres biens que ceux qu'il avoit conſignés au tréſor royal.

Ali Khiſchavendi, cet ennemi capital du Viſir, dont il a déjà été parlé, n'étant pas content de la diſgrace d'Esfaraini, voulut achêver de le perdre, & lui ôter la vie. Le Sultan étoit pour lors dans les Indes, où ſes armes victorieuſes faiſoient de grands progrès. Khiſchavendi avoit trouvé dans le pillage qui avoit été fait des tréſors de pluſieurs Princes Indiens, deux pieces de très-grand prix qu'il tenoit cachées avec grand ſoin. La premiere étoit un poignard dont le pommeau étoit fait d'un ſeul rubis, appelé *Roummani*, c'eſt-à-dire de couleur de grenade, qui peſoit ſoixante drachmes ou gros Arabiques, douze deſquelles font une once; l'autre étoit une taſſe de Turquoiſe, contenant deux pintes de liqueur, qui avoit appartenu autrefois aux Sultans de la Race des Samanides.

Khiſchavendi ayant entre les mains ces deux pieces, qui étoient d'un ſi haut prix, s'en ſervit pour faire une trahiſon ſans exemple. Il alla trouver le Sultan, & lui dit qu'Esfaraini avoit fait un faux ſerment, ayant caché des choſes très-précieuſes qu'il n'avoit point envoyées au tréſor, & que s'il vouloit lui donner commiſſion d'en faire la recherche, il lui en rendroit bon compte. » Je le veux bien, lui repartit le Sultan,

pourvu que vous ne tourmentiez pas ce pauvre homme «. Khiſchavendi ayant reçu cet ordre, ſe contenta ſeulement de le faire enfermer dans un château ſous bonne garde; puis prenant quelque temps après ces deux joyaux ineſtimables, il ſe préſenta au Sultan, & lui dit : » Voici ce que j'ai découvert ſans torture & ſans queſtion, vous pouvez juger du reſte «.

Le Sultan, bien ſurpris de ce fait, & fort indigné du parjure qu'il croyoit que le Viſir avoit fait, dit à Khiſchavendi : » Je vous donne ces deux pieces, à condition que vous trouviez le reſte par toutes ſortes de moyens dont je vous permets d'uſer «. Ce perfide ayant donc enfin ſon ennemi à ſa diſcrétion, ne lui donna aucun quartier, juſqu'à ce qu'il l'eût fait mourir cruellement dans les tourmens.

ESKI SERAI, le vieux Sérail, Palais du Sultan des Turcs ou du Grand Seigneur, ſitué au milieu de Conſtantinople, qui ne ſert maintenant qu'à loger les femmes que l'on met hors du nouveau Sérail, après la mort du Sultan. Les Grecs l'ont appelé autrefois *Baſiliki Megali*, le *grand Palais*, ſelon Leunclavius.

ESLAM, l'Iſlamiſme ou le Muſulmaniſme, car l'on prononce auſſi Iſlam. Les Muſulmans ou Mahométans appellent ainſi leur Religion. Ce mot ſignifie une entiere ſoumiſſion & réſignation du corps & de l'ame à Dieu, & à ce que Mahomet a révélé de ſa part, en quoi conſiſte tout le Muſulmaniſme. Ils tiennent de plus pour Muſulmans ou Fideles tous ceux qui avant

la prédication de Mahomet ont cru l'unité de Dieu, & ils diſent même que tous les hommes naiſſent dans l'Iſlamiſme; mais que leurs parens les en détournent, & les engagent par leur éducation dans le Magiſme, dans le Judaïſme, & dans les autres Religions.

Le Tarikh Montekheb écrit que du temps de Noé il ne ſe trouva que quatre-vingt Muſulmans dans le monde; ce qui fit qu'il n'y eut que ce nombre d'hommes ſauvés dans l'Arche; car du temps de Jared, fils de Mahaléel & pere d'Enoch, la plus grande partie des hommes, dit cet Auteur, abandonna le Muſulmaniſme & embraſſa l'Idolâtrie.

L'Hiſtoire de Joſeph & de Zuleicha rapporte qu'après la mort d'Abraham, il reſta de ſa race deux Prédicateurs de l'Eſlam, dont l'un étoit Iſaak, & l'autre Iſmaël. Le premier choiſit la terre de Chanaan ou Paleſtine pour ſon habitation, & l'autre le pays de la Mecque dans l'Arabie.

On appelle en Arabe *Belâd al Eſlam* le pays que poſſedent les Muſulmans ou Mahométans, comme auſſi Eſlamiat, l'Iſlamiſme & le Muſulmaniſme, de même que nous appelons la *Chrétienté* tout ce qui eſt habité & poſſédé par les Chrétiens. L'étendue de l'Iſlamiſme ou Muſulmaniſme du temps d'Ebd-Alúardi, Géographe Arabe, qui vivoit l'an 385 de l'Hégire, étoit depuis la ville de Farganah, dans la Province Tranſoxane, ou de delà la riviere qui eſt le Zagathai, ſitué au delà du fleuve Gihon ou Oxus, juſqu'aux rivages maritimes de l'Iemen ou Arabie Heureuſe ſur l'Océan vers la ville d'Aden: c'eſt

ainſi que l'on prend ſa longueur, qui comprend cinq mois entiers de caravane.

Sa largeur eſt depuis le pays de Roum, qui eſt la Natolie, juſqu'à Manſourat ou Souratte aux Indes, dans le royaume de Decan; & cet eſpace contient quatre mois de chemin.

Dans toute cette étendue, on ne comprend point la partie occidentale depuis l'Egypte, le long de l'Afrique juſqu'en Eſpagne, dit le même Auteur, parce que cette partie de l'Iſlamiſme, qui eſt comme la manche dans un habit, eſt reſſerrée vers le ſeptentrion par la mer Méditerranée, & au midi par le pays des Negres, qui n'ont pas encore reçu la Religion Mahométane.

Ebn Alvardi fait encore un plus grand détail de cette contrée, lorſqu'il dit que pour meſurer ſa longueur, on va de Farganah en Khoraſan, du Khoraſan au Gebál, qui eſt l'Iraque Perſienne, de celle-ci en l'Iraque Arabique ou Babylonienne, puis en Arabie juſqu'aux bords de la mer d'Iemen.

Sa largeur commence dans l'Aſie mineure, ou pays des Grecs, duquel on paſſe en Syrie, & de là en Méſopotamie, puis dans l'Iraque Arabique ou Chaldée; de cette Province en Perſe, de Perſe en Kerman, & du Kerman juſqu'à Souratte aux Indes.

Cependant, ſi vous comptez ſa manche, dont nous avons déjà parlé, il y a depuis Acſa almagreb, qui eſt l'extrémité de l'Afrique, juſqu'en Egypte, quatre-vingt-dix journées; depuis l'Egypte juſqu'à l'Iraque Arabique trente; depuis l'Iraque juſqu'à Balkhe en Khoraſan ſoixante, & de Balkhe à Farganah vingt.

Abdallah-Al-Banna, dit *Mocdeſſi*, c'eſt-à-dire natif de Jéruſalem, a fait un Ouvrage intitulé *Bedî Filmemalek al Eſlamiat* : ce qu'il y a de merveilleux & d'admirable dans toutes les Provinces du Muſulmaniſme.

Pour mieux connoître l'étendue de ce pays, il faut conſidérer que depuis le temps qu'Ebn Alvardi a écrit, la plus grande partie des Indes, en y comprenant les royaumes de Viſapour & de Golconda, eſt devenue Mahométane. Il eſt vrai que les Mahométans ont perdu l'Eſpagne, mais ils ont beaucoup gagné du côté de la Grece, de la Hongrie, & de la Tartarie.

L'Auteur du Rabî al abrâr écrit que ce fut Selman, un des premiers Compagnons de Mahomet, lequel après s'être fait Chrétien, de Juif qu'il étoit peut-être auparavant, & avoir lu les Livres Saints, a bâti tout l'édifice du Muſulmaniſme tel qu'il ſubſiſte encore aujourd'hui.

Les Mahométans remarquent dans leurs Chroniques une année qu'ils diſent avoir été fatale au Muſulmaniſme, c'eſt la 613 de l'Hégire, dans laquelle les Francs, d'un côté, prirent la ville de Damiette en Egypte, & ſe rendirent maîtres d'une grande partie de la Syrie ; & de l'autre, les Mogols ou Tartares de Genghizkhan, ſous Oktai ſon ſucceſſeur, firent un ſi grand ravage dans la Perſe, que ſi ces deux puiſſances, également ennemies du Mahométiſme, ſe fuſſent entendues, il auroit été infailliblement aboli. Cette date, qui correſpond aux années de Jeſus-Chriſt 1216 & 1217, n'eſt pas tout-à-fait conforme au calcul de nos Hiſtoriens ; mais la longueur du

ſiége de Damiette, qui dura près de deux ans, eſt la cauſe de cette différence.

Cependant tous les Hiſtoriens Orientaux conviennent que l'ancien Ogouz, Sultan des Mogols, duquel les Othomans prétendent tirer leur origine, fit profeſſion du Muſulmaniſme dès le ventre de ſa mere, & que Selgiuk, premier chef de la famille royale des Selgiucides, ſe fit Muſulman avant que ſes enfans euſſent paſſé le Gihon.

L'on trouve parmi les Traditions authentiques des Muſulmans, celle qui porte que Jeſus-Chriſt, qu'ils appellent Iſſa, doit, à ſon ſecond avénement, réunir toutes les religions & toutes les ſectes différentes, au Muſulmaniſme. Il eſt aiſé d'entrevoir qu'ils entendent en cet endroit par le mot de Muſulmaniſme, le Chriſtianiſme; car il conviendroit beaucoup mieux à leur faux Prophete de les réunir au Mahométiſme.

Les Proſélytes Muſulmans ont coutume de changer d'habit: ils commençoient auſſi autrefois leur converſion par le pélerinage de la Mecque; mais cet uſage s'eſt aboli à meſure que le Muſulmaniſme s'eſt étendu. La profeſſion de l'unité de Dieu & de la miſſion de Mahomet ſuffit maintenant pour faire un Muſulman; car la circonciſion même n'eſt pas d'une obligation auſſi abſolue.

ESMA, les Noms. Eſma Allah, les Noms de Dieu. Dans le chapitre Aaraf, il eſt dit: *Dieu a pluſieurs noms excellens, invoquez-le par ces noms, & ſéparez-vous de ceux qui lui en donnent de faux.*

Sur

Sur ces paroles, l'Auteur du Zád al meſſir dit que ce verſet fut prononcé au ſujet d'Abou Gehel, qui entendit un Muſulman, qui, faiſant ſa priere, invoquoit Dieu tantôt ſous le nom d'Allah, & tantôt ſous celui de Rahman, qui ſignifie clément & miſéricordieux; il dit ſur cela aux compagnons de Mahomet: » Votre Prophete vous enſeigne qu'il n'y a qu'un Dieu, pourquoi ce Muſulman en invoque-t-il deux« ? Alors Mahomet répondit à cet ignorant par les paroles du verſet précédent.

Il s'agit maintenant de ſavoir quels ſont ces noms excellens de Dieu. Les Muſulmans diſent qu'il y en a quatre-vingt-dix-neuf, leſquels avec celui d'Allah font le nombre de cent; c'eſt pourquoi leurs Tesbihs ou chapelets ſont ordinairement de cent grains, ſur chacun deſquels ils invoquent un de ces noms, & ils ont une ancienne tradition qui les aſſure que celui qui les invoque ſouvent, trouvera l'entrée du Paradis ouverte; ce qui fait que pluſieurs roulent inceſſamment les grains de ces chapelets entre leurs mains.

L'Auteur du Keſchaf dit que ces 99 noms ſont autant d'attributs de Dieu, qui ſont tous excellens, comme la Juſtice, la Bonté, la Miſéricorde, &c. qu'il faut le louer de toutes ces perfections, & que cela s'appelle invoquer ſes noms excellens; mais qu'il y a encore une autre maniere d'accomplir ce commandement, qui eſt beaucoup plus élevée, & qui nous eſt enſeignée par ces paroles : » Formez-vous ſur les perfections divines, en ſorte que l'on puiſſe reconnoître en vous l'image & les traits de la Divinité «.

Quant à ces faux noms de Dieu, que les Muſulmans rejettent, ce ſont ceux que les anciens Arabes lui donnoient d'Aboul Mukarrem, de Pere libéral & magnifique, d'Abiadh al ovagiah, c'eſt-à-dire, celui qui a la face blanche, & ceux que les Philoſophes lui donnent, comme celui de Premiere cauſe; car les Mahométans ne veulent point qu'il y ait en Dieu ni cauſe, ni effet.

Il y a encore d'autres noms injurieux à Dieu, que les Arabes de la Gentilité donnoient à leurs Idoles. Tous ces noms étoient tirés, par corruption ou abréviation, des véritables noms de Dieu, comme Lat, qui eſt pris d'Allah, Aza ou Uza, pris de celui d'Aziz, & Menát dérivé de Menán, qui ſignifie le Diſtributeur des dons & des graces.

Les Muſulmans diſent, que Jeſus-Chriſt opéroit ſes miracles par la vertu du nom ineffable de Dieu. Ils ont pris cette tradition des Juifs, qui ont inventé ſur ce ſujet une fable fort ridicule. Ils ont cependant pour maxime d'invoquer toujours le nom de Dieu ſur les viandes, avant que de les entamer.

Ce nom de Dieu étoit gravé, ſelon eux, ſur la pierre que Japhet avoit donnée à ſes enfans pour attirer la pluie du ciel; & c'étoit en vertu de ce même nom que Noé, pere de ce Patriarche, faiſoit voguer l'arche à ſon gré ſur les eaux du déluge, ſans qu'il eût beſoin ni de rames ni de gouvernail.

Motaſſem, huitieme Khalife de la race des Abbaſſides, fut le premier qui ajouta le nom de Dieu au ſien, ce qui fut imité par tous ſes ſucceſſeurs, aux noms deſquels vous trouvez tou-

jours ajoutées les paroles de Billah, d'Alallah, de Lellah, de Bemrillah, &c. qui ſignifient de Dieu, de par Dieu, par le commandement de Dieu, &c.

Il y a pluſieurs Ouvrages, compoſés ſur les noms de Dieu, ſous les titres d'*Eſma al ââdhám*, les grands Noms; *Eſma al mactoum*, les Noms cachés; *Kenz al mactoum*, Tréſor caché.

Anabi en a compoſé un qui eſt fameux, ſous le titre de *Scharh al eſma al hoſna*, l'explication des ſaints Noms. Il y a auſſi un Livre qui porte le titre d'*Alouah al dhahab u Aſrár al thalab fieſma allah al hoſna*; les Tables d'or, & les myſteres curieux ſur les ſaints noms de Dieu. Il eſt plein de ſecrets ſuperſtitieux.

Le Biſmillah, qui ſignifie Au nom de Dieu, & qui ſe trouve au commencement de tous les chapitres de l'Alcoran, ne faiſoit pas autrefois le commencement de la priere des Muſulmans. Ce fut Moëz le Fathimite, premier Khalife d'Egypte de la poſtérité d'Ali, qui l'y ajouta. Il y a eu une diſpute fort échauffée entre les Docteurs de la Loi ſur cette formule, & nous avons un Livre qui porte pour titre *Enfáf bein al ôlama men al ekhtelaf*, qui roule entiérement ſur ce ſujet.

Il eſt bon de remarquer ici, que les Mahométans appellent en Arabe *Eſm al ââdhem*, le grand Nom, celui que les Hébreux appellent ineffable, & de quatre lettres, & nos Hébraïſans *Jehovah*, ou d'un mot grec *Tetragrammaton*. Ce grand nom eſt celui d'Allah.

ESTECAMAH, Droiture & Direction. Les Arabes appellent ainſi cette intention pure &

droite qui éleve toutes nos actions juſqu'à Dieu ; & celui qui la poſſede eſt appelé Moſtakim. *Serâh al Moſtakim*, eſt la voie qui va droit à Dieu, qui nous conduit par le canal de ſes volontés, en un mot, la vraie Religion ; c'eſt pourquoi ſur la fin du chapitre de Houd, Dieu dit au Fidele : *Faeſtakem Kema Omerta ; Venez à moi par le droit chemin, comme il vous eſt enjoint.*

Quelques Interpretes diſent que ce chemin qui va droit à Dieu, eſt l'accompliſſement parfait des préceptes affirmatifs & négatifs de la Loi.

L'Iman Caſchiri eſtime que celui-là va droit à Dieu, qui ne quitte point ſes voies juſqu'à ce qu'il ſoit arrivé au terme de ſon voyage, qui eſt l'union avec Dieu.

L'Auteur des Hakaik paraphraſe ainſi ce paſſage : » Ne demandez point à Dieu ni des biens ni des honneurs ; demandez-lui ſeulement la pureté d'intention, afin que vous ne cherchiez que lui ».

Mohammed Ebn Fadhel diſoit : » Que penſez-vous que ce ſoit cette pureté d'intention « ? Et il répond à ſa queſtion : » C'eſt une choſe qui fait que les actions indifférentes ſont bonnes, & ſans laquelle les bonnes deviennent mauvaiſes «.

Le Scheik al Iſlam ayant entendu cette définition, l'approuva & dit : » La raiſon de ceci eſt priſe du texte même, qui porte : *Allez droit en obſervant ce qui vous eſt commandé.*

Un autre Perſonnage, également docte & vertueux, étant interrogé quelle étoit la plus excellente de toutes les pratiques de piété, répondit ; » C'eſt la pureté d'intention «.

ESTEKHAR ou ISTEKHAR, c'eſt l'ancienne Perſepolis, ville capitale de la Perſe proprement dite, ſous les Rois des trois premieres races; car ceux de la quatrieme, qui ſont les Coſroès, avoient établi leur ſiége royal dans celle de Madain. Elle eſt ſituée à quatre-vingt-huit degrés, trente minutes de longitude, & à trente degrés de latitude, ſelon le calcul des Tables Arabiques.

L'Auteur du Lebtarikh écrit que Kiſchtasb, fils de Lohorasb, cinquieme Roi de la race des Caianides, y établit ſa demeure, qu'il y fit bâtir pluſieurs de ces temples dédiés au feu, que les Grecs appellent *Pyræa* & *Pyrateria*, les Perſans *Ateſch Khané* & *Ateſch Gheda*, & que fort près de cette ville, dans la montagne qui la joint, il fit tailler dans le roc des ſépulcres pour lui. & pour ſes ſucceſſeurs : on en voit encore aujourd'hui les ruines, avec des reſtes de figures & de colonnes, leſquelles, quoiqu'effacées par la longueur du temps, marquent aſſez que ces anciens Rois avoient choiſi leur ſépulture en ce lieu.

Il ne faut pas confondre ces monumens avec un ſuperbe palais que la Reine Homai, fille de Bahaman, fit bâtir au milieu de la ville d'Eſtekhar : on le nomme aujourd'hui, en langue Perſienne, *Gihil* ou *Tchilminár*, les quarante phares ou colonnes. Les Muſulmans en firent autrefois une moſquée ; mais la ville ayant été entiérement ruinée, on s'eſt ſervi de ſes décombres pour bâtir celle de Schiraz, qui n'en eſt éloignée que de douze paraſanges, & qui a pris la place de

capitale de la province proprement dite *Fars* ou *Perſe*.

Ce que le même Auteur écrit de la grandeur ancienne de cette ville, paroît fabuleux ; car il lui donne douze paraſanges de long & dix de large, de ſorte que la ville de Schiráz y auroit été compriſe ; mais il eſt certain que tous les Hiſtoriens de Perſe en parlent comme de la plus ancienne & de la plus magnifique ville de toute l'Aſie.

Ils écrivent que ce fut Giamſchid qui en fut le premier Fondateur, & quelques-uns font remonter ſon ancienneté juſqu'à Houſchenk, & même juſqu'à Caiumaraih, premier Fondateur de la Monarchie de Perſe. Il eſt vrai cependant qu'elle a tiré ſon principal luſtre de la ſeconde dynaſtie des Rois, qui abandonnerent le ſéjour de la ville de Balkhe en Koraſan, pour demeurer à Eſtekhár.

On peut ajouter ici, que le ſuperbe palais de la ville d'Eſtekhár, que la Reine Homai fit bâtir, pourroit bien être un de ces ouvrages tant vantés de Sémiramis, laquelle n'eſt pas inconnue aux Orientaux, puiſqu'ils font mention de deux Semirem dans leurs hiſtoires, dont la ſeconde, qui pourroit avoir été la même que notre Homai, n'eſt pas entiérement ignorée des Grecs.

Je finis ce titre en diſant que la tradition fabuleuſe des Perſans porte que cette ville a été bâtie par les Peri, c'eſt-à-dire par les Fées, du temps que le Monarque Gián-Ben-Gian gouvernoit le Monde, long-temps avant le ſiecle d'Adam, ce qui n'eſt attribué à aucune autre ville d'Aſie qu'à Eſtekhár & à Baalbek.

EZZELMULUK ou AZZALMOLOUK, ſurnom & titre qui ſignifie la force & le prix des Rois.

L'on nomme ainſi le quinzieme Prince de la Maiſon & Dynaſtie des Bouides. Il étoit fils de Solthan Eddoulat, & ſuccéda à ſon oncle Gelal Eddoulat l'an de l'Hégire 435, dans la charge d'Emir al Omara ou Connétable de Bagdet; mais ſa puiſſance fut fort affoiblie par les Turcs Selgiucides, qui commençoient à prévaloir dans tout l'Etat des Khalifes.

Il mourut l'an de l'Hégire 440; cependant on ne laiſſe pas de lui donner vingt-quatre ans de regne, parce qu'il régna, après ſon pere Solthan Eddoulat, dans l'Ahovaze & dans la Perſe, avant qu'il poſſédât la charge d'Emir al Omara auprès du Khalife. Ceci eſt conforme à ce qu'écrit Khondemir.

Le Nighiariſtan, qui ne compte que dix-ſept Princes de la Maiſon des Bouides, omet celui-ci, lequel feroit le nombre de dix-huit, & doit être le quinzieme en ordre, & placé immédiatement après Gelal Eddoulat, ſon oncle.

Il y en a qui donnent à ce Prince le ſurnom d'Omad-Ledinillah, & le font pere de Malek al Rahim & d'Abou Manſor, derniers Princes de la Maiſon des Bouides.

FADHAIL, les vertus. C'eſt le pluriel de Fadhilah, qui ſignifie *vertu*. On lit dans l'Alcoran au chapitre *Nahal*, *Que Dieu a étendu les mers ſur la terre, & a donné l'invention aux hommes de bâtir des vaiſſeaux pour les traverſer, afin qu'ils le remercient.*

L'Auteur du Kabchf Aſrár dit qu'il y a deux ſens renfermés dans ces paroles. Le premier, qui eſt littéral, eſt qu'effectivement il y a des mers ſur la terre & des vaiſſeaux ſur les mers, & que Dieu prétend que les hommes lui rendent des actions de graces, pour leur avoir procuré les grands avantages qu'ils tirent d'un élément ſi fier & ſi dangereux, par le moyen de la navigation & de la pêche.

Mais il y a un ſens myſtique dans ce paſſage, qui eſt beaucoup plus relevé, c'eſt-à-dire qu'il y a dans l'homme pluſieurs mers, qui ſont celle des ſoins & des occupations de la vie, celle des afflictions & des peines, celle de la convoitiſe & des paſſions, celle de l'ignorance & de l'oubli, & enfin celle de la diſſipation ſur la multiplicité & variété des objets; Dieu a préparé à l'homme des vaiſſeaux pour voguer ſur ces mers, qui ſont fort orageuſes.

Ces vaiſſeaux ſont les cinq vertus dans leſquelles conſiſte toute la vie ſpirituelle, à ſavoir, *Taouvakkùl*, *Ridha*, *Candat*, *Dhekr*, & *Tauhid*.

Celui qui monte ſur le vaiſſeau de la premiere, qui eſt la confiance en la Providence, traverſe

heureuſement la mer des ſoins de la vie préſente, & ſe met en repos.

Celui qui s'embarque ſur le vaiſſeau de la ſeconde, qui eſt la conformité à la volonté de Dieu, ſe ſauve de la mer des afflictions au rivage de la joie.

Celui qui prend place dans le vaiſſeau de l'abnégation & du retranchement, qui eſt la troiſieme vertu, paſſe la mer de la convoitiſe, & demeure en ſûreté ſur ſes bords, dans l'exercice d'une vie auſtere & pénitente.

Celui qui ſe ſert du vaiſſeau de la priere, quatrieme vertu, quitte bientôt la mer ténébreuſe de l'ignorance, & arrive en peu de temps à la terre des lumieres.

Enfin celui qui s'embarque dans la contemplation de l'unité de Dieu, qui eſt la cinquieme, après avoir vogué long-temps ſur l'océan de la multiplicité des êtres, arrive au port de cette union, qui raſſemblant tous les objets différens, n'en fait plus qu'un.

En effet, la vérité eſt que l'unité ne ſe trouve proprement que dans ce qui eſt néceſſaire & éternel, & que l'aſſemblage ou compoſition de pluſieurs choſes ne ſe rencontre que dans ce qui eſt contingent & paſſager.

De là vient que ceux qui ſe regardent eux-mêmes, & qui vivent encore à eux-mêmes, ſont toujours dans le danger de ſe perdre par la multiplicité des objets; au lieu que ceux qui ſe ſont entiérement dépouillés d'eux-mêmes, ſe trouvent dans l'unité, qui eſt un état d'aſſurance. Paſſez la plume, & effacez hardiment tout ce qui eſt couché ſur le compte de votre être & de votre

propre fonds. Marchez courageuſement, & prenez le chemin royal de l'abnégation & de l'anéantiſſement; car à force de battre ce chemin, dans lequel on ne voit encore rien, on arrive enfin à cette retraite ſacrée où on ne voit plus que Dieu ſeul.

Il y a dans l'Anvar Sohaili une deſcription très-belle de la vertu, où il dit qu'il eſt vrai que la vertu ſe trouve entre deux extrémités vicieuſes; mais qu'entre les degrés de vertu qui ſont dans ce milieu, il y a autant de différence qu'il en paroît entre le ſoleil & l'étoile appelée *Soha*, qui eſt la plus obſcure de la conſtellation de la grande ourſe.

La ſentence la plus approuvée par les Philoſophes moraux, que rien d'exceſſif n'eſt bon, eſt ainſi exprimée par les Arabes, *Khair al emr aouſathha:* » Le meilleur d'une choſe eſt ſon milieu, c'eſt-à-dire la médiocrité «.

Les Orientaux diſent auſſi communément, que l'homme vertueux n'eſt étranger en aucun pays; que la vertu eſt ſemblable au muſc, lequel quoique caché, ne laiſſe pas de ſe faire ſentir; & au ſoleil, dont les rayons ne reçoivent point d'atteinte ni de l'obſcurité des nuages, ni de la fange d'un bourbier.

FADHEL-BEN-IAHIA étoit de la Famille des Barmecides, & devint puiſſant auprès du Khalife Haroun-Al-Raſchid, ainſi qu'Iahia ſon pere, & ſes autres freres. Entre pluſieurs cauſes de la diſgrace de cette Famille, il eſt conſtant qu'une des principales fut que Fadhel ayant obligé Iahia, de la Maiſon de

Haſſan fils d'Ali, qui avoit été proclamé Khalife dans le pays de Giorgian & de Dilem, de venir à la Cour du Khalife & de ſe ſoumettre à lui, Haroun reçut d'abord fort bien Iahia; mais conſidérant qu'il étoit ſon compétiteur au Khalifat, & que la prétention à cette dignité ſubſiſtoit toujours dans la Maiſon d'Ali contre le droit des Abbaſſides, il réſolut de le faire mourir, & donna le ſoin de cette exécution à ſon favori Giafar, frere de Fadhel.

Iahia ayant appris la réſolution du Khalife, dit un jour à Giafar : » Crains Dieu, & ne ſois pas du nombre de ceux qui auront au jour du jugement le Prophete pour ennemi, à cauſe qu'ils auront trempé leurs mains dans le ſang innocent de ſes deſcendans; car tu ſais fort bien que je n'ai rien fait qui mérite la mort, & que je ſuis venu ici ſur la parole du Khalife, & ſur celle de Fadhel ton frere «.

Giafar fut touché de ces paroles, & bien loin de faire mourir Iahia, il lui fit toutes ſortes de careſſes. L'on dit que Haroun, averti de tout ce qui ſe paſſoit, en conçut un ſi grand dépit, qu'il dit ces paroles : *Dieu puiſſe m'ôter la vie, ſi je ne te prive de la tienne.*

Giafar ayant été mis à mort par l'ordre du Khalife, Fadhel & ſes autres freres furent enfermés dans une étroite priſon où ils finirent miſérablement leurs jours, comme Iahia-Ben-Khaled leur pere.

Ben-Schohnah a remarqué que Fadhel étoit frere de lait de Haroun-Al Raſchid; puiſque Khaizurán, mere de ce Khalife, lui avoit donné la mamelle.

L'Auteur du Nighiariſtan rapporte que Fadhel étoit également ſuperbe & libéral. Un de ſes amis les plus familiers lui demandant un jour la cauſe de la fierté dont il accompagnoit toujours ſa magnificence, il lui répondit : » J'ai pris ces deux qualités d'Amarah-Ben-Hamzah, lequel les poſſédoit toutes deux à un haut degré ; je les admirai, & comme elles firent une forte impreſſion ſur mon eſprit, je l'ai imité, & l'habitude a produit en moi l'effet d'une ſeconde nature «.

» Une des principales actions d'Amarah, pourſuivit Fadhel, & qui m'eſt le plus demeurée dans l'eſprit, eſt celle-ci : Mon pere Iahia ayant dans le premier état de ſa fortune, un gouvernement, le Viſir, qui n'étoit pas de ſes amis, voulut qu'il envoyât au tréſor royal les deniers de ſa Province, avant qu'ils euſſent pu être recueillis. Mon pere ayant fait un effort, & cherché dans la bourſe de tous ſes amis, ne put jamais faire la ſomme qu'on lui demandoit, à beaucoup près.

Dans cette extrémité où il s'agiſſoit de ſa fortune, il ſongea qu'il n'y avoit qu'Amarah qui pût le ſecourir, quoique ni lui ni moi nous ne fuſſions pas trop avant dans ſes bonnes graces. Cependant la néceſſité obligea mon pere de m'envoyer lui repréſenter le beſoin d'argent dans lequel il ſe trouvoit dans une occaſion ſi preſſante. Je me tranſportai donc chez Amarah, que je trouvai aſſis ſur une eſtrade élevée, & appuyé ſur quatre couſſins : je le ſaluai d'en bas, ſans qu'il ouvrît la bouche pour me dire un ſeul mot : & bien loin de me faire aucune civilité, il tourna

le viſage vers la muraille, & à peine me regarda-t-il.

Je lui fis cependant les complimens de mon pere, & lui repréſentai de ſa part ce qu'il m'avoit ordonné. Il me laiſſa debout fort long-temps ſans réponſe, puis il me dit ſeulement : Je verrai. Après cette réponſe, je me retirai ſans eſpérance de rien obtenir, & je n'oſai pas même retourner ſi-tôt chez mon pere, n'ayant qu'une mauvaiſe réponſe à lui porter. Cependant, ayant quelque temps après pris le chemin du logis, & trouvé des mulets chargés à la porte, je fus fort ſurpris d'apprendre que c'étoit l'argent qu'Amarah avoit envoyé.

Pour finir l'hiſtoire, mon pere ayant reçu peu après l'argent de la Province, le fit porter chez Amarah, & m'envoya pour lui faire de grands remercîmens de ſa part : mais lui, ayant appris ce que c'étoit, il me dit comme en colere : Suis-je le Banquier de votre pere ? Emportez-moi cet argent hors de chez moi, & Dieu vous conduiſe «.

Mondir-Ben-Mogheirah raconte qu'étant tombé dans une très-grande miſere, il quitta Damas ſon pays, & vint à Bagdet avec ſes enfans, du temps que Fadhel le Barmecide étoit en faveur auprès du Khalife Haroun. Lorſqu'il fut arrivé ſur la grande place du marché, il mit ſes enfans à la porte de la grande Moſquée, & fut chercher fortune. Il vit d'abord beaucoup de gens de qualité qui paroiſſoient s'aſſembler pour aller à quelque feſtin : comme la faim le preſſoit, il prit la réſolution de les ſuivre, & entra avec eux dans un Palais magnifique, où d'abord la porte

ayant été ouverte, on les fit paſſer tous juſque dans la ſalle du feſtin.

» Chacun, dit-il lui-même, s'étant mis à table, je pris auſſi ma place, & ayant demandé à celui qui étoit aſſis auprès de moi le nom du maître du logis, il me dit que c'étoit Fadhel. Quoiqu'à ces paroles je me fiſſe connoître pour étranger, on ne laiſſa pas de me ſouffrir avec les autres, & de me préſenter une aſſiette d'or, comme l'on faiſoit à tous les conviés, & après le repas deux ſachets de parfums, leſquels on emportoit chez ſoi avec l'aſſiette.

Enfin la compagnie ſe ſéparant, je prenois le chemin de la porte, lorſqu'un valet de la maiſon m'arrêta : alors je crus que l'on vouloit me faire rendre ce que j'emportois; mais il me fut dit ſeulement que Fadhel vouloit me parler. Je me préſentai donc devant lui, & il me dit d'abord qu'il m'avoit reconnu pour étranger parmi les autres, & que ſa curioſité l'avoit porté à apprendre de moi quelle aventure m'avoit conduit en ſa maiſon. Je lui fis donc un détail de tout ce qui m'étoit arrivé : mais lui, non content de ce récit, voulut s'enquérir de toute ma vie paſſée; & l'hiſtoire de mes miſeres le toucha ſi fort, qu'il me pria de demeurer le reſte de la journée en converſation avec lui.

Comme la nuit s'approchoit, je lui demandai la permiſſion d'aller apprendre des nouvelles de mes enfans; il me demanda où je les avois laiſſés, & lui ayant dit qu'ils étoient à la porte de la Moſquée : Eh bien, dit-il, il n'y a rien à craindre pour eux, ils ſont en la garde de Dieu; & appelant incontinent un de ſes domeſtiques, auquel

il dit un mot à l'oreille, il continua ſon diſcours, & voulut que je demeuraſſe chez lui juſqu'au lendemain, qu'il me donna un homme pour me conduire à la Moſquée ; mais cet homme, au lieu de prendre ce chemin-là, me mena dans une belle maiſon fort proprement meublée, où je trouvai mes enfans, qui me dirent y avoir été conduits dès le jour précédent «.

Un Poëte célebre, nommé *Mohammed-Demeſchki*, raconte qu'étant un jour en converſation chez Fadhel dans le temps qu'on lui récitoit pluſieurs vers qui avoient été faits ſur la naiſſance de ſon fils, & tous ces Ouvrages ne lui plaiſant pas, il me demanda ſi je ne compoſerois pas bien quelque choſe ſur le même ſujet. Je le fis pour lui obéir, & ma compoſition lui plut de telle ſorte, qu'il me fit donner dix mille écus pour récompenſe.

Sa diſgrace étant arrivée dans la ſuite des temps, je me trouvai un jour dans le bain, où le maître me donna un garçon aſſez bien fait pour me ſervir. Je ne ſais par quelle fantaiſie alors les vers que j'avois faits ſur la naiſſance du fils de Fadhel me vinrent en l'eſprit, & je les chantois, lorſque tout d'un coup le garçon qui me ſervoit tomba de ſon haut, puis s'étant relevé, me quitta auſſi-tôt.

Je me trouvai fort ſurpris de cette aventure, & étant ſorti du bain, je me plaignis au maître de ce qu'il m'avoit donné pour me ſervir un homme qui tomboit du haut mal. Le maître me jura qu'il ne s'en étoit jamais apperçu, & fit venir ce garçon en ma préſence, lequel me demanda d'abord qui étoit l'Auteur des vers que

j'avois récités. Je lui répondis qu'ils étoient de moi. Pour qui les avez-vous composés, me répliqua-t-il ? & moi lui ayant répondu, pour le fils de Fadhel, il me demanda si je savois où il étoit alors, ce fils de Fadhel. Non, lui dis-je; & aussi-tôt il me déclara que c'étoit lui-même qui me parloit, & que m'ayant ouï réciter mes vers, l'état de sa fortune passée lui étant venu dans l'esprit, & la tristesse lui ayant saisi le cœur, il étoit tombé accablé de douleur.

Après que j'eus entendu des choses si surprenantes, touché de compassion pour le fils d'une personne à laquelle j'avois l'obligation entiere de ma fortune, je lui dis : Vous voyez que je suis déjà vieux ; je n'ai point d'héritiers ; venez avec moi devant le Cadhi ; car je veux dès maintenant vous passer une donation de tout mon bien après ma mort. Ce jeune homme me répondit la larme à l'œil : A Dieu ne plaise que je reprenne ce que mon pere vous a donné ! & quelque instance que je lui fisse d'agréer de ma part quelque reconnoissance des biens que j'avois reçus de sa Maison, il ne fut jamais en mon pouvoir de lui faire accepter la moindre chose.

FADHEL-BEN-RABIA, Visir du Khalife Amin, sur lequel il avoit tout pouvoir. Pendant le regne de ce Prince, il avoit fort mécontenté Mamon son frere, qui lui succéda dans le Khalifat ; cela fut cause qu'après la mort de son maître, il fut obligé de se cacher dans Bagdet, quand Mamon y fit son entrée, parce qu'on le cherchoit pour le faire mourir. Schahek fut chargé de cette exécution ; mais il falloit le trouver,

trouver. Schahek cependant fit tant de diligences, qu'il l'eut entre ſes mains, & le conduiſit devant le Khalife Mamon qui lui pardonna. Ce Prince étant depuis entré en converſation avec lui, voulut ſavoir comment il s'étoit ſi bien caché, & de quelle maniere il avoit été découvert.

Fadhel commençant le récit de ſon hiſtoire, lui dit : » M'étant laſſé un jour de demeurer en un même lieu, je réſolus d'en changer; & ayant pris un fardeau ſur mes épaules, afin que l'on me prît pour un Porte-faix, je rencontrai ſur mon chemin deux hommes, l'un à pied & l'autre à cheval; le piéton m'ayant reconnu, en avertit le Cavalier. Auſſi-tôt que je me vis découvert, ſans perdre temps, je pris le fardeau dont je m'étois chargé, & le jetai ſi à propos à la tête du cheval de ce Cavalier, qu'il en prit l'épouvante, & jeta ſon homme par terre. Je pris en même temps la fuite de toute ma force, & rencontrant une vieille femme ſur le pas de ſa porte, je la priai de me cacher chez elle.

La vieille m'accorda cette grace, & me mit dans ſon grenier qui n'étoit pas beaucoup élevé, où à peine m'étois-je caché, quand un moment après, ce même Cavalier qui m'avoit fait prendre la fuite, lui demanda de mes nouvelles. Je mourois de peur entendant ce diſcours, & un éternuement qui me prit alors alloit achever de me perdre, ſi la vieille n'eût pris ſoin de moi; car le Cavalier entendant ce bruit, lui demanda qui étoit en haut. Elle lui répondit froidement que c'étoit ſon neveu, nouvellement arrivé d'un voyage dans lequel il avoit été détrouſſé par des voleurs, & qui n'oſoit paroître à cauſe de ſa nudité.

Le Cavalier lui dit, en lui préſentant ſon manteau, portez-le lui, & faites-le deſcendre, afin que je le voie. La vieille ne perdit point pour cela contenance, & lui répliqua auſſi-tôt : Il meurt de faim, prenez de grace cet anneau, & allez au marché lui acheter quelque choſe, afin qu'il puiſſe manger & vous entretenir. Le Cavalier prenant la bague, s'en va au marché, & dans cet entre-temps, la vieille monte en haut, & me demande ſi j'étois celui que l'on cherchoit, & lui ayant avoué que j'étois celui-là même, elle me conſeilla de prendre le temps de me ſauver.

Je ſortis de mon grenier tout étourdi & fort troublé, ne ſachant où j'allois, juſqu'à ce qu'étant arrivé à la ponte d'une grande maiſon, je m'aſſis pour y prendre quelque repos ; mais je fus bientôt réveillé par le bruit des chevaux, & un moment après je vis arriver Schahek, celui-là juſtement qui avoit ordre de me chercher de la part du Khalife ; & c'étoit ſa maiſon dans laquelle je me trouvois ſans y penſer.

Auſſi-tôt que Schahek eût jeté les yeux ſur moi, ſaiſi d'un grand étonnement, m'aborda avec ce Diſtique Perſien : *Je cherche par-tout un ami, ou découvert, ou caché, en quelque lieu des deux mondes qu'il ſe trouve*, & me dit : O Fadhel ! que faites-vous ici ? Je lui répondis que je venois implorer ſa protection, & me mettre ſous ſa ſauve-garde.

Schahek entendant ces paroles, me fit beaucoup de civilités, me mena dans ſon appartement, où il m'interrogea ſur tous mes accidens paſſés, & me fit préparer à manger. Quand l'on

fut près de ſe mettre à table, je lui dis : Avec quelle eſpérance, ô Schahek! puis-je manger avec vous? Il me répondit : avec toute la confiance que Fadhel doit prendre en la généroſité de Schahek. En effet, il me tint trois jours chez lui, pendant leſquels je reçus de lui mille honnêtetés. Après ce temps-là, il me dit en me congédiant : Il eſt en votre choix d'aller où il vous plaira ſans aucune crainte.

Je ſortis donc de ſa maiſon, pour me retirer chez un Marchand qui m'avoit beaucoup d'obligations, à cauſe des ſervices que je lui avois rendus pendant que j'étois en fortune. Il m'accueillit fort bien en apparence; mais il alla donner auſſi-tôt avis à la Cour que j'étois chez lui, où Schahek étant venu de votre part, Seigneur, il m'a conduit en votre préſence «. Almamon ayant ouï cette hiſtoire, envoya une ſomme conſidérable d'argent à la vieille, & après avoir fait une grande réprimande au Marchand, le bannit hors de la ville.

FADHEL-BEN-SAHAL, Viſir & premier Miniſtre du Khalife Almamon, ſeptieme des Abbaſſides, qui lui avoit donné le titre & le ſurnom de *Dhulriaſſatedin*, c'eſt-à-dire de Poſſeſſeur des deux commandemens, parce qu'il lui avoit conféré dans une ſeule charge toute l'autorité attachée à l'épée & à la robe.

Ce fut lui qui conſeilla à ſon Maître de choiſir un ſucceſſeur dans la Maiſon d'Ali, parce que ceux de cette race levoient la tête de tous côtés, ſe faiſoient ſuivre par les peuples, & qu'on ne pouvoit mieux les appaiſer qu'en mettant le Kha-

lifat dans leur Maiſon, & leur ôtant ainſi l'unique ſujet de leur révolte. Ce conſeil, qui fut ſuivi par Mamon, couta la vie à ſon auteur ; car les Abbaſſides, ne pouvant ſouffrir cette tranſlation du Khalifat de leur Maiſon dans une autre, entreprirent de le faire aſſaſſiner.

Fadhel, qui étoit grand Aſtrologue, avoit appris par ſon horoſcope, qu'un certain jour lui étoit fatal, & qu'il devoit mourir entre le feu & l'eau : il avoit pris toutes ſes précautions pour éviter ce funeſte ſort, & il étoit chez lui dans le bain, lorſque quatre perſonnes apoſtées entrerent chez lui & le tuerent dans le même lieu, ce qui vérifia ſa prédiction aſtrologique. Ce funeſte accident lui arriva l'an de l'Hégire 202, & l'Iman Riza, qu'il avoit fait élire ſucceſſeur du Khalife, mourut l'année ſuivante.

Ce Viſir avoit donné au Khalife Almamon pluſieurs témoignages non ſeulement de ſa fidélité, mais encore de ſon habileté dans la Science Aſtronomique & dans la Géomance ; & le Khalife raconta lui-même l'Hiſtoire ſuivante à ſon Médecin, nommé *Gabriel Bachtiſouah*, Chrétien de Religion, qui la rapporte.

» Lorſque j'étois encore, dit le Khalife, dans le pays de Khoraſan, je me trouvai obligé d'envoyer Thaher pour combattre Iſſa-Ben-Ali, Général d'armée de mon frere Amin, qui poſſédoit alors le Khalifat ; je vidai entiérement mes coffres pour payer mon armée. Les troupes qui étoient reſtées auprès de moi, me preſſerent auſſi de leur côté pour le paiement de leur ſolde ; mais, comme je me trouvois épuiſé d'argent, & dans l'impoſſibilité de les ſatisfaire, elles ſe muti-

nerent, & vinrent aſſiéger mon Palais dans la ville de Merou, où je faiſois pour lors mon ſéjour.

» Fadhel mon Viſir, qui étoit grand Aſtrologue, me voyant dans cette perplexité, me dit qu'il étoit d'avis que je montaſſe au plus haut de mon Palais, & que je miſſe la tête à un balçon qui regardoit la campagne. Je lui demandai ſi cela appaiſeroit la mutinerie de mes troupes, & ſi, faiſant ce qu'il me diſoit, j'aurois de quoi les payer. Il me répliqua : Je crois que, ſi vous y montez, vous n'en deſcendrez point qu'avec la qualité de Khalife.

» Je pris ce qu'il me diſoit pour une raillerie ; & néanmoins, pour lui complaire, je ne laiſſai pas d'y monter : cependant mes ſoldats devenoient toujours plus ſéditieux, & je voulus pluſieurs fois deſcendre, pour tâcher, en me mêlant parmi eux, de les appaiſer par mes paroles : mais Fadhel s'y oppoſoit toujours, & obſervoit, pendant ce temps-là, avec ſes inſtrumens, fort exactement tous les points & tous les momens du cours des aſtres.

Enfin l'inſolence de mes troupes croiſſant de plus en plus, arriva juſqu'à menacer qu'ils mettroient le feu au Palais, ſi on ne les contentoit ; & j'étois réſolu de deſcendre, lorſque Fadhel m'aſſura avec ſerment, qu'il ne ſe paſſeroit pas plus d'une heure avant que je fuſſe déclaré Khalife. Sur cette aſſurance, je demeurai encore une heure dans ce même lieu ; & à peine fut-elle écoulée, que Fadhel me demanda ſi je ne voyois point dans la campagne un homme qui couroit à toute bride.

» Je fis alors regarder par un de mes eſclaves,

qui me dit ſeulement voir quelque choſe de noir, que l'on ne pouvoit pas aſſez diſtinguer, à cauſe de l'éloignement; mais peu après il s'apperçut que c'étoit effectivement un Courrier qui venoit en grande diligence, monté ſur un de ces animaux que les Arabes appellent *giammazeh* (c'eſt un dromadaire). Cette nouvelle ne fut pas plutôt ſue, qu'une partie des ſoldats mutinés partit pour aller au devant du Courrier, & pour apprendre ce qu'il portoit.

» Ce Courrier étoit celui que Thaher avoit dépêché pour me faire ſavoir la victoire complette qu'il venoit de remporter ſur le Général du Khalife Amin mon frere; & cette nouvelle changea tellement la face de mes affaires, que la mutinerie de mes ſoldats ſe tournant tout d'un coup en réjouiſſances, ils me proclamerent auſſitôt Khalife. Toute la Province du Khoraſan ſuivit leur exemple, & refuſa entiérement ſon obéiſſance à mon frere. Ainſi la prédiction de Fadhel ſe trouva vérifiée de point en point par cet événement merveilleux «.

Le Khalife Almamon ayant appris la mort de Fadhel, que quelques-uns cependant diſent lui avoir été donnée par ſes ordres, fit dire à ſa mere, que s'il y avoit quelque choſe parmi les papiers de ſon fils qui regardât ſa perſonne ou ſes affaires, elle le lui envoyât. Cette Dame ayant trouvée une layette fermée & cachetée par-deſſus, la porta à Mamon, qui la fit ouvrir incontinent : mais on n'y trouva autre choſe qu'un papier de ſoie, ſur lequel étoient écrits ces mots : » Voici ce que Fadhel a jugé, par l'inſpection des aſtres, lui devoir arriver : Il

vivra quarante-huit ans, puis ſera tué entre le feu & l'eau «. En effet il arriva, comme nous avons déjà vu, qu'en l'an 202, qu'il craignoit le plus, il entra dans le bain, en la ville de Serkès, pour éviter la direction fatale de ce jour auquel tous les hommes ſont trompés; car, ſi c'eſt le Deſtin, ou l'arrêt du Ciel, il n'arrivera jamais d'autre maniere que de celle qui eſt preſcrite : mais les aſſaſſins qui le cherchoient, le ſurprirent dans le même lieu où il croyoit trouver ſa ſûreté, entre le feu & l'eau du bain. Chacun pour lors plaignit ſon malheur, & admira ſa ſcience.

Nous avons un Livre d'Aſtrologie judiciaire, compoſé par le Viſir Fadhel-Ben-Sahal, auquel il a donné le titre d'*Ekhtiarat*, c'eſt-à-dire, des Elections & des jugemens qui ſe forment ſur l'horoſcope.

FADHLALLAH, ſurnommé *Baſchtini*, pere d'Abdalrazzák, premier Prince & Fondateur de la Dynaſtie des Sarbedariens.

FAGFOUR, titre & ſurnom des Rois de la Chine, que les Hiſtoriens de Perſe diſent avoir été donné par Feridoun, Roi de la premiere Dynaſtie de Perſe, à ſon fils nommé *Tour*, lorſqu'il lui abandonna le gouvernement des pays du Turkeſtan & de la Chine.

C'eſt de ce nom que les porcelaines de la Chine ſont appelées *fagfouri* dans tout le Levant, & ſouvent, par corruption, *farfouri*.

FAGIOULI, fils de Toumenah-Khan, frere de Coubla-Khan & de Kilkhan, Empereurs des

anciens Mogols. Il fut auſſi oncle de Bortan-Bahadur ou Behadir, duquel il commanda les armées, & laiſſa un fils nommé *Jardumgi-Perlas*, qui lui ſuccéda dans la même charge.

Bortan-Bahadur fut l'aïeul de Genhizkhan ; & d'Iardumgi eſt iſſue la Tribu des Mogols nommée de ſon nom *Perlas*, de laquelle étoit Tamerlan.

FAIEZ-BENASRILLAH, fils de Dhafer, Khalife d'Egypte, qui ſuccéda à ſon pere à l'âge de cinq ans, l'an de l'Hégire 549. Le Viſir le porta ſur ſes épaules, & le plaça ſur le trône.

FAKHOR ou NAKHOR, nom du pere de Sainte Anne, mere de la Sainte Vierge Marie. Nous l'appelons ordinairement *Saint Joachim.*

FAKHR-AL-DAOULAT, ou FAKHR-EDDOULAT, Sultan de la Race ou Dynaſtie des Bouides, étoit le troiſieme fils de Rokneddoulat fils de Bouiah. Il fut chaſſé de ſes Etats de Rei & de Hamadan par ſes deux aînés, nommés *Muiad-Eddoulat* & *Adhad-Eddoulat*, & fut obligé de ſe retirer auprès de Cabous, fils de Vaſchmeghir Roi du Tabareſtan & du Giorgian, Provinces qui comprennent l'ancienne Hyrcanie; mais il ne s'y trouva pas en ſûreté; car Muiad-Eddoulat entrant dans le Giorgian avec une puiſſante armée, ces deux Princes, avec toutes leurs forces jointes enſemble, ne pouvant ſe mettre en état de lui réſiſter, furent contraints de s'enfuir à Niſchabour, ville du Khoraſan, où Timurtaſche, qui gouvernoit cette Province au

nom de Nouh, Sultan de la Dynaſtie des Samanides, leur donna un aſile aſſuré.

Fakhr-Eddoulat étoit encore à Niſchabour, lorſqu'il apprit la mort de ſon frere Mouiad : mais cette mort ne l'auroit jamais fait rentrer dans ſes Etats, ſi Saheb Kafi, dit communément *Ebd-Ebád*, qui avoit été Viſir de Mouiad, ne l'eût fait rappeler. Ce Viſir, fort célebre dans l'Hiſtoire pour ſon grand mérite, ayant aſſemblé le Conſeil auſſi-tôt après la mort de ſon Maître, il y fut propoſé lequel des Princes de la Maiſon des Bouias il étoit plus à propos d'appeler à la ſucceſſion de la Couronne de Mouiad, & qui paroiſſoit être le plus digne de la porter.

Le Viſir, dont l'autorité étoit grande, fut d'avis qu'il falloit jeter les yeux ſur Fakhr-Eddoulat, Prince eſtimé pour lors le plus capable de toute cette famille ; & ſon ſentiment ayant été approuvé de tous, l'on dépêcha auſſi-tôt un Courrier pour lui en porter la nouvelle. Fakhr-Eddoulat ne l'eut pas plutôt reçue, qu'il ſe tranſporta en diligence à Iſpahan, où il prit poſſeſſion du Royaume de Perſe. Il confirma d'abord Saheb, fils d'Ebád, dans la charge qu'il avoit poſſédée avec tant de réputation ſous le regne précédent ; & en l'an 377, de J. C. 987, il l'envoya en Thabareſtan, pour y régler les affaires de ce nouvel Etat. Saheb y en trouva de fort épineuſes ; car il fallut chaſſer pluſieurs petits Seigneurs des châteaux qu'ils avoient occupés dans ces quartiers-là.

Dans cette même année, Fakhr-Eddoulat entreprit de chaſſer de Bagdet le Sultan Baha-Eddoulat, qui y commandoit ſous le nom du

Khalife Taïlillah. Baha-Eddoulat, qui étoit fils d'Adhad-Eddoulat, & par conſéquent neveu de Fakhr-Eddoulat, n'eut pas plutôt appris que ſon oncle venoit à main armée contre lui, qu'il prit la réſolution de l'aller recevoir. Les deux armées ſe trouverent campées dans la Province d'Ahováz, qui appartient à la Chaldée, où il arriva qu'une nuit, le Tigre débordant inſenſiblement, gagna juſqu'au camp de Fakhr-Eddoulat. Les ſoldats, épouvantés par cet accident, crurent que leurs ennemis avoient, par quelque ſtratagême, fait remonter la riviere juſqu'à leur camp pour les ſurprendre, &, ſans faire d'autre réflexion, prirent honteuſement la fuite & abandonnerent leur Prince. Ce malheur fit manquer à Fakhr-Eddoulat ſon entrepriſe, & l'obligea de faire ſa retraite du côté des villes de Rei & de Hamadan.

L'an 385 de l'Hégire, le Viſir Saheb-Ben-Ebád tomba malade de ſa derniere maladie; le Sultan alla le viſiter en perſonne, & voulut recevoir de ſa bouche les derniers avis qu'il lui donna avant ſa mort. Ce ſage Miniſtre dit à ſon Prince: » Seigneur, vous voyez quel bon ordre j'ai mis, Dieu merci, dans votre Etat: la juſtice y eſt rendue exactement, & vos finances ſont bien réglées. Si vous voulez remporter toute la gloire de cette conduite, il faut que vous faſſiez obſerver le même ordre après ma mort; car ſi vous le négligez, & que le déſordre s'y gliſſe, j'en aurai moi ſeul toute la gloire, & vos peuples ne manqueront pas de dire, que l'on me doit tout ce qui s'eſt fait de bon pendant mon miniſtere.

Ces paroles firent d'abord quelque impreſſion ſur l'eſprit de ce Prince : mais, peu de temps après la mort de Saheb, il ſe laiſſa tellement gouverner par ſes domeſtiques & ſes favoris, que tout l'Etat changea bientôt de face : l'injuſtice & la violence prirent le deſſus, & les finances ſe diſſiperent bientôt ; en ſorte que les peuples ne manquerent pas de regretter le Viſir, & de louer de plus en plus ſa prudence.

L'an 387, Fakhr Eddoulat étant dans le château de Tabarek, fut ſaiſi d'un très-grand mal d'eſtomac, qui lui ſurvint après avoir mangé du bœuf rôti & du raiſin avec excès. L'indigeſtion lui cauſa une fievre violente, qui l'emporta en peu de jours, après un regne d'environ quatorze ans, pendant lequel il amaſſa, dit-on, de grands tréſors pour ſon ſucceſſeur.

Le Nighiariſtan rapporte qu'après la mort de Saheb-Ben-Ebád, Seidat, femme de Fakhr-Eddoulat, prit un ſi grand empire ſur l'eſprit du Sultan ſon mari, qu'elle s'empara de tous ſes tréſors, & en diſpoſa abſolument, ou plutôt elle n'en diſpoſoit point du tout, car ſon avarice étoit extrême, & arriva juſqu'au point de refuſer les choſes néceſſaires pour enſevelir le Sultan, qu'il fallut emprunter du Recteur de la Moſquée de Tabaret, où ce Prince étoit décédé.

Cependant on dit qu'il avoit laiſſé dans ſa garde-robe trois mille paires d'habits faits pour ſa perſonne, & plus de quatre-vingt-dix millions d'argent monnoyé dans ſes coffres. C'eſt ce qui fait dire à l'Auteur du Nighiariſtan, contre les avares : » Riches du monde, inſtruiſez-vous par

cet exemple, on ne peut vous le dire aſſez «.

Ce Prince a donné un des plus grands exemples de généroſité & de reconnoiſſance que l'on liſe dans l'Hiſtoire; car, au rapport du Tergimeh-Al-Jemini, ayant été bien reçu dans ſa diſgrace par Huſſám-Eddoulat-Taſche ou Timurtaſche, Gouverneur du Khoraſan, comme nous avons vu ci-deſſus, celui-ci ne put jamais être porté à le livrer à ſes freres, quelque offre qu'ils lui fiſſent pour l'avoir entre leurs mains, & le défraya entiérement, juſqu'à ce qu'il fût rentré dans ſes Etats.

Il arriva, par ſucceſſion de temps, que Taſche ayant été diſgracié par ſon Maître Nouh, Sultan de la Dynaſtie des Samanides, eut recours à Fakhr-Eddoulat, qui pour lors réſidoit à Aſterabad, ville capitale du Giorgian. Ce Prince le reçut à ſon tour ſi magnifiquement, qu'il lui céda ſon Palais & même la ville, qu'il quitta pour aller demeurer à Rei. Il lui aſſigna de plus tout le revenu de cette Province pour ſon entretien, lui fit de très-riches préſens, & entr'autres, un de cent chevaux de main, dont les harnois étoient d'or.

Sahed-Ben-Ebád, ſon Viſir, fut étonné de cette largeſſe, qui ſembloit paſſer les juſtes bornes de la reconnoiſſance; mais ce Prince lui raconta ſi particuliérement & ſi pathétiquement tous les bons traitemens qu'il avoit reçus de Taſche pendant ſon exil, qu'il lui fit avouer que ſa reconnoiſſance étoit encore beaucoup au deſſous des bienfaits de ſon ancien hôte.

Taſche, au milieu de tous les avantages que ſon ami lui avoit procurés dans le plus fort de ſa diſgrace, & ſe trouvant en un état qui ſur-

paſſoit de beaucoup celui de ſa premiere fortune, mourut d'un accident de peſte qui ravagea en ce temps-là le Giorgian, & déſola entiérement la ville d'Aſterabad.

L'on trouve dans un Poëte Perſien la deſcription de cette peſte en ces termes :

La peſte, ſemblable à un feu vengeur, ruina tout-à-coup cette belle ville, dont le terroir reſpire une odeur qui paſſe celle des plus excellens parfums.
Il ne reſta de tous ſes habitans ni jeune, ni vieillard :
Ce fut un foudre qui tombant ſur une forêt, y conſuma le bois verd avec le ſec.

FAKHREDDIN, fils de Schamſeddin, troiſieme Prince de la Dynaſtie des Molouk-Kurt.

FAKIR. Les Perſans & les Turcs appellent *Derviſche* un pauvre en général, tant celui qui l'eſt par néceſſité, que celui qui l'eſt par élection & par profeſſion : les Arabes ont le mot de *Fakir*, qui ſignifie la même choſe : c'eſt pourquoi il y a des pays dans le Muſulmaniſme, où les Religieux ſont nommés *Derviſches*, & d'autres où on les nomme *Fakirs*, comme l'on fait particuliérement dans les Etats du Mogol.

Voici des vers Turcs à la louange de la pauvreté en général :

Souffre patiemment ta pauvreté, ô mon ame ! ſi tu prétends obtenir de Dieu une récompenſe ſans fin.
Demeure inceſſamment à la porte du bon plaiſir de Dieu, & tu verras qu'à la fin on t'ouvrira celle de ſes plus riches tréſors.

Pourquoi déplores-tu & mépriſes-tu ſi fort ta condition, laquelle eſt, ſi tu le ſais connoître, plus élevée que le ciel même?

Puiſque la Providence t'a deſtiné de toute éternité le bien dont tu dois jouir en ce monde, & l'a tellement fixé que tu ne peux jamais y rien ajouter,

Quitte tous les ſoins inutiles & indignes que tu prends pour en acquérir.

Dans l'Alcoran, au chapitre *Râad* ou du *Tonnerre*, on trouve ces paroles : *Salam âlaikom bema ſabartom. Bien vous ſoit de ce que vous avez ſouffert patiemment vos maux.* C'eſt le ſalut que les Anges donnent à ceux qui entrent en Paradis. L'Auteur du Cout al coloub dit ſur ce paſſage : » La qualité que Dieu aime le plus dans ſes créatures, eſt la pauvreté «. Et Mahomet, ſelon une tradition, dit un jour à Belál : » Faites de telle maniere que vous arriviez pauvre & non riche auprès de Dieu; car les pauvres tiennent les premieres places dans ſa Maiſon «.

Belal qui étoit eſclave de Mahomet, devint ſon Muezin, c'eſt-à-dire celui qui avertit & qui convoque les Muſulmans aux temps marqués pour la priere publique, & il avoit acquis beaucoup de crédit auprès de ſon maître.

Pour ce qui regarde la pauvreté religieuſe, dont les Muſulmans font beaucoup d'état, elle demande, ſelon eux, une grande perfection. Il n'y a qu'à lire le chapitre ſecond du Guliſtan de Saâdi, où vous trouverez qu'il ne faut pas ôter la pauvreté aux Religieux, parce que ſans elle ils ne ſont plus Religieux; que leurs biens ſont les biens de tous les pauvres généralement;

que les Religieux ne prennent point d'argent, & que ceux qui en reçoivent ne ſont pas Religieux. Sur quoi il y a une hiſtoire agréable de celui qui n'avoit point trouvé de Religieux pour leur en diſtribuer.

Lamai fait le conte ſuivant, dans lequel il a inſéré des maximes fort ſéveres pour les Religieux. Un Derviche qui avoit perdu un œil, & qui avoit la cervelle un peu démontée, demeuroit jour & nuit dans une grotte où il ſouffroit beaucoup à cauſe de ſa nudité. Il s'adreſſa un jour à Dieu, & lui dit : » O Créateur des hommes, je n'ai point honte d'être borgne, & je ne me plains point de ce qu'il vous a plu me faire tel : mais je ſouffre beaucoup à cauſe du froid, & j'ai abſolument beſoin d'un habit : je ſais bien qu'il ne m'appartient pas de vous faire cette inſtance ; mais enfin, où eſt votre libéralité, & qu'eſt devenue cette profuſion de graces que vous répandez ſur tous les hommes, ſi vous m'abandonnez au beſoin «?

Il n'eut pas plutôt dit ces paroles, qu'un de ſes camarades, qui étoit caché, lui fit entendre ces mots : » Si vous avez trop froid dans votre grotte, ſortez-en, & réchauffez-vous à mon ſoleil «. Le Derviche crut que cette voix venoit du ciel, & repartit auſſi-tôt : » Quoi donc, Seigneur, n'avez-vous point d'autre habit à me donner que le ſoleil ? en vérité, la libéralité n'eſt pas trop grande. La même voix répliqua auſſitôt : » Borgne inſolent, attend encore huit jours, & tu auras un habit qui ne te coutera rien «.

En effet, au bout de la ſemaine, le Derviche

vit un vieillard qui lui préſenta une khircah ou robe de Derviche ſi vieille, ſi uſée & ſi rapetaſſée, que lorſqu'il l'eut bien conſidérée, il s'écria : » Seigneur, qui gouvernez toutes les choſes de ce monde, eſt-ce là tout l'ouvrage que vous avez pu faire en huit jours ? Vous ne vous êtes pas ennuyé de la garder, & vous ne l'avez pas laiſſé ſortir de vos mains, tant qu'il y a eu un ſeul lambeau entier «. Il ajouta encore pluſieurs autres diſcours dignes d'un extravagant, ſur leſquels l'Auteur de cette hiſtoire fait les réflexions ſuivantes.

» C'eſt ici l'hiſtoire d'un fou : mais ſi vous la conſidérez avec attention, vous trouverez que c'eſt la peinture naïve de l'état des hommes ; car ſi vous entendez parler les gens du monde, pour un qui rend graces à Dieu, il y en a mille qui lui font des reproches. L'un ſe plaint de la pauvreté, qui, comme une fievre lente, le mine & le conſume ; l'autre dit qu'il a tant de charges à adminiſtrer, & tant de biens à gouverner, que l'occupation continuelle où il eſt, l'empêche entiérement de penſer à Dieu & de vaquer à ſon ſalut.

La grotte de notre Derviche eſt l'image du monde ; l'homme eſt celui qui l'habite, ou plutôt c'eſt ſon ame qui demeure dans le corps, dépouillée, nue, & plaintive : mais la robe de Derviche toute uſée & déchirée qu'on lui préſente, eſt plus précieuſe que tous les plus riches brocards d'or & de ſoie ; car quel eſt le propre habit de l'homme, ſinon la robe de la piété & de l'humilité ?

Prenez donc ce vêtement d'honneur, qui vous eſt

eſt préſenté de la part de Dieu, comme a fait Lamai, & n'ayez jamais honte de porter les livrées de la pauvreté.

J'entends par la pauvreté religieuſe, dit ce même Auteur, la privation de toutes choſes, & cet abandon glorieux dont Dieu favoriſe les plus parfaits. Le corps mal vêtu, les mains vides d'argent, & le ventre affamé; voilà l'état de ceux que Dieu honore particuliérement de ſon amitié.

Les riches ne trouvent point de chemin ouvert, ni de route aſſurée qui conduiſe au Palais du Très-Haut. Il faut être dépouillé de biens, & anéanti d'eſprit, pour parvenir à celui qui eſt lui ſeul, & qui poſſede lui ſeul toutes choſes.

Combien de gens, dit-il encore, ſont venus à cette Cour, croyant y être bien reçus en qualité d'amis & même de favoris, leſquels cependant en ont été chaſſés & bannis comme des miſérables! & combien de miſérables s'en ſont-ils approchés avec humilité, qui y ont trouvé de la faveur & reçu des careſſes! Conſidere donc, mon ame, que ce monde n'eſt qu'une école d'apprentiſſage & d'exemple, & que le dénouement de la piece qui ſe joue ſur cette ſcène ſurprendra & étonnera bien des gens.

Un de ces Religieux, véritablement pauvres, étant interrogé par un grand Prince, s'il ne penſoit jamais à lui dans ſes néceſſités, il lui répondit: » J'y penſe quelquefois; mais c'eſt lorſque j'oublie de penſer à Dieu «.

L'on peut ajouter ici le mot de Dhoualnoun, célebre pour la ſpiritualité dans l'Orient: » La crainte de la pauvreté eſt une marque de la

colere de Dieu ſur celui qui en eſt ſaiſi. Et cet autre : » Le vrai pauvre ne poſſede rien, & n'eſt poſſédé de rien, ce qui fait connoître que la pauvreté volontaire rend un homme maître du monde «.

L'exemple de Saladin eſt admirable ; car ce grand Prince aimoit la pauvreté au milieu des richeſſes & de l'abondance de toutes choſes, comme on peut voir dans ſon titre : il ne pouvoit pas garder chez lui plus d'un habit, ni plus d'un cheval dans ſon écurie.

FALAHAT, l'Agriculture ; Falahat Nabatheat, l'Agriculture des Nabathéens, Ouvrage d'Ebn-Aovâm-Al-Cothai. Ebn-Vahaſchiah a auſſi travaillé ſur le même ſujet. Les Turcs diſent que cet Art eſt le vrai ſoufre rouge, c'eſt-à-dire la pierre philoſophale.

FALASTHIN & FALESTHIN. Les Muſulmans appellent ainſi la Paleſtine, qu'ils qualifient auſſi, comme nous, du nom de *Terre-Sainte*. Ils diſent que les deux villes capitales de ce pays-là ſont Elia & Ariha, c'eſt-à-dire, Jéruſalem & Jéricho ; qu'il y avoit dans cette Province mille bourgades, qui avoient chacune de très-beaux jardins ; que cinq hommes pouvoient à peine porter une ſeule grappe de leurs raiſins, & que cinq perſonnes pouvoient demeurer dans l'écorce d'une ſeule grenade de ce pays-là.

Les géans, qu'ils nomment *Giabbarán* ou *Giababerah*, qui étoient de race Amalécite, occupoient cette terre : les plus petits d'entre eux étoient hauts de neuf coudées. Og, qu'ils ap-

pellent *Aoug*, fils d'Anak, les ſurpaſſoit tous en grandeur, & a prolongé ſa vie juſqu'à l'âge de trois mille ans. Il deſcendoit lui & ſon peuple de la poſtérité d'Ad: c'eſt pourquoi ces géans ſont auſſi appelés *Adiân* ou *Adites*.

Moïſe ayant reçu ordre de Dieu de faire entrer les enfans d'Iſraël dans cette terre, envoya douze hommes choiſis des douze Tribus, leſquels, après avoir reconnu le pays, en rapporterent la vérité à Moïſe & à Aaron : mais ils convinrent enſemble de n'en rien dire au peuple, de crainte de l'effrayer & de lui faire prendre la réſolution de retourner en Egypte. Mais de ces douze hommes il y en eut dix qui ne purent garder le ſecret, & qui raconterent naïvement tout ce qu'ils avoient vu.

Ce rapport excita une très-grande ſédition; le peuple ſe ſouleva contre ſes conducteurs : mais Joſué & Caleb, qui étoient les deux autres Envoyés qui avoient gardé le ſecret, s'employerent à les appaiſer, & leur repréſenterent que ces géans ne devoient point cauſer de la terreur à des gens qui étoient aſſurés de la protection de Dieu, puiſqu'il leur avoit promis de les mettre en poſſeſſion de cette terre, dont il leur avoit fait le don.

Une partie de cette Hiſtoire eſt compriſe dans le chapitre de l'Alcoran, intitulé *Maidat* ou *de la Table*, mais en paroles conciſes & obſcures, que les Interpretes développent & expliquent, comme elle eſt ici couchée.

Le pays d'Arden, c'eſt-à-dire, du Jourdain, eſt ſouvent employé dans les Livres Orientaux pour exprimer la Terre-Sainte. *Terra Jordanis*

dans l'Ecriture y eſt effectivement compriſe ; mais elle a été diſtinguée de la Judée, auſſi bien que la Paleſtine, ſi nous entendons ſeulement par ce mot le pays qui comprend les cinq Satrapies des Philiſtins.

Ahmet-Al-Faſſi dit que tous les anciens Rois de la Paleſtine portoient le titre de *Gialout*, qui eſt le Goliath de l'Ecriture Sainte ; de même que ceux d'Egypte, celui de *Pharaënah* ou *Pharaon* ; & ceux de Perſe, *Akaſſerah* ou *Khoſroès*.

L'Hiſtoire de la Paleſtine eſt écrite fort au long dans le Livre intitulé : *Uns al Khalil*.

Falaſthi, un Philiſtin ou Chananéen, c'eſt-à-dire un des anciens habitans de la Terre-Sainte ou Paleſtine. Les Arabes écrivent que ce peuple fut chaſſé de ſon pays, & relégué en Afrique, premiérement par Joſué, puis par David, après la défaite de Goliath. Il faut entendre, par la premiere tranſmigration, celle des Chananéens, &, par la ſeconde, celle des Philiſtins.

FARABI & FARIABI, ſurnom d'Abou-Naſſar-Mohammed-Tarkhani, que les Arabes appellent ordinairement par excellence *Al-Fariâbi, le Farabien*, & nous autres *Al-Farabius*, parce qu'il étoit natif de la ville nommée *Farab*, qui eſt la même qu'Otrar.

Ce Docteur étoit réputé le phénix de ſon ſiecle, le coriphée des Philoſophes de ſon temps, & ſurnommé *Maallem Tſnani, le ſecond Maître*, duquel enfin Avicenne confeſſe avoir puiſé toute ſa ſcience.

L'an de l'Hégire 343 qu'il mourut, il avoit

fait le pélerinage de la Mecque, & paſſa à ſon retour par la Syrie, où régnoit alors Seifeddoulat, Sultan de la Maiſon de Hamadan, ſous le Khalifat de Mouthi, vingt-troiſieme Khalife des Abbaſſides. Il vint d'abord à la Cour de ce Prince, chez lequel il y avoit toujours un grand concours de Gens de Lettres, & il ſe trouva préſent & inconnu à une célebre diſpute qui ſe faiſoit devant lui.

Fariábi étant entré dans cette aſſemblée, il ſe tint debout, juſqu'à ce que Seifeddoulat lui fit ſigne de s'aſſeoir. Alors il lui demanda où il lui plaiſoit qu'il prît ſa place. Le Prince lui répondit : » Là où vous vous trouverez le plus commodément «. Fariabi, ſans faire d'autre cérémonie, alla s'aſſeoir ſur un coin du ſofa ou eſtrade où étoit aſſis le Sultan. Ce Prince, ſurpris de la hardieſſe de cet Etranger, dit, en ſa Langue maternelle, à un de ſes Officiers : » Puiſque ce Turc eſt ſi indiſcret, allez lui faire une réprimande, & faites-lui en même temps quitter la place qu'il a priſe «.

Fariábi ayant entendu ce commandement, dit au Sultan : » Tout beau, Seigneur; celui qui commande ſi légérement eſt ſujet à ſe repentir «. Le Prince, ſurpris d'entendre ces paroles, lui dit : » Entendez-vous ma Langue « ? Fariábi lui repartit : » Je l'entends, & pluſieurs autres «; & entrant en même temps en diſpute avec les Docteurs aſſemblés, il leur impoſa bientôt ſilence, & les réduiſit à l'écouter, & à apprendre de lui beaucoup de choſes qu'ils ne ſavoient point.

La diſpute étant finie, Seifeddoulat rendit beaucoup d'honneurs à Fariábi, & le retint auprès

de lui, pendant que les Muſiciens, qu'il avoit fait venir, chanterent. Fariábi ſe mêla avec eux, & les accompagnant avec un luth qu'il prit en main, il ſe fit admirer du Prince, qui lui demanda s'il n'avoit pas quelque piece de ſa compoſition.

Il tira ſur le champ de ſa poche une piece, avec toutes ſes parties, qu'il diſtribua aux Muſiciens, & continuant à ſoutenir leurs voix de ſon luth, il mit toute l'aſſemblée en ſi belle humeur, qu'ils ſe mirent tous à rire à gorge déployée; après quoi, faiſant chanter une autre de ſes pieces, il les fit tous pleurer; & en dernier lieu, changeant de regiſtre, il endormit agréablement tous les aſſiſtans.

Seifeddoulat fut ſi charmé de la muſique & de la doctrine de Fariábi, qu'il eût voulu toujours l'avoir en ſa compagnie; mais ce grand Philoſophe, qui étoit entiérement détaché des choſes du monde, voulut quitter cette Cour, & ſe mit en chemin pour retourner dans ſon pays. Il prit la route de Syrie, dans laquelle ayant trouvé des voleurs qui l'attaquerent, comme il ſavoit très-bien ſe ſervir de l'arc, il ſe mit en défenſe; mais une fleche des aſſaſſins l'ayant atteint, il tomba roide mort.

On rapporte encore de ce grand homme, qu'étant un jour en compagnie avec Saheb-Ben-Ebád, il prit le luth des mains d'un des Muſiciens; & ayant joué de ces trois manieres dont nous avons parlé, lorſque la troiſieme eut endormi les aſſiſtans, il écrivit ſur le manche du luth dont il s'étoit ſervi, ces paroles: *Fariab eſt venu, & les chagrins ſont diſſipés.* Saheb ayant

lu un jour par haſard ces paroles, fut tout le reſte de ſa vie dans un grand déplaiſir de ne l'avoir pas connu; car il s'étoit retiré ſans rien dire, & ſans ſe faire connoître.

Alfarabius eſt qualifié par Ebn-Khalecán *Acbar Filaſſefah al Moſlemin*, le plus grand Philoſophe des Muſulmans; & *Azhed alnas ſi dunia*, le plus détaché du monde parmi les hommes. Abulfeda ſouſcrit à ce ſentiment, & cependant pluſieurs Docteurs Muſulmans, du nombre deſquels eſt Fakhreddin-Razi, l'ont accuſé d'impiété, & Gazali le range, avec Avicenne, ſon diſciple, parmi les Philoſophes qui ont cru l'éternité du monde, quoiqu'ils admiſſent un premier moteur; ce qui paſſe chez les Mahométans pour un pur athéiſme.

L'on attribue ordinairement à Alfarabius la Traduction des Analytiques d'Ariſtote, ſous le nom d'*Anolouthica*.

Il y a un autre Fariabi, qui mourut l'an 619 de l'Hégire, qui eſt Auteur d'un Livre intitulé *Aſſoulah allameâh*. Son propre nom étoit *Emadeddin-Mahamoud*.

Il y a auſſi des Auteurs qui marquent la mort d'Alfarabius l'an 339 de l'Hégire, & mettent en 350 celle d'Ishak-Ben-Ibrahim, Auteur du Livre intitulé *Adad al Cateb*, qui eſt auſſi ſurnommé *Fariabi*.

Ahmed-Ben-Mohammed, qui a compoſé le Livre intitulé *Idhah al Honafa*, ou l'Hiſtoire des Docteurs Hanefites, tirée de la Chronique de Ben-Aiás, porte auſſi le même ſurnom de *Fariabi*.

FARACLITHA, le Paraclet. Les Muſulmans diſtinguent entre *Rouh al cods*, qui ſignifie le Saint-Eſprit & le Paraclet.

Ils diſent que le Saint-Eſprit ſe peut entendre de Jéſus-Chriſt, lequel eſt devenu tel par un ſouffle de Dieu, de même que la terre devint Adam par le même ſouffle; mais qu'il faut entendre ordinairement par ce mot l'Ange Gabriel, le Dépoſitaire & le Miniſtre de tous les myſteres divins révélés aux hommes, lequel eſt encore appelé *Rouh Amin*, l'*Eſprit Fidele*.

Pour ce qui regarde le nom de *Faracliṭha*, que les Arabes ont pris des Syriens, & ceux-ci du Grec *Paracletos* ou *Paraclitos*, le ſentiment commun des Muſulmans modernes eſt qu'il faut l'entendre de Mahomet, qu'ils diſent, avec beaucoup d'impudence & d'ignorance, avoir été promis par Jéſus-Chriſt à ſes diſciples, pour leur expliquer le véritable ſens de l'Evangile, en quoi ils ſont d'une opinion fort oppoſée à celle des anciens Muſulmans, qui n'ont jamais penſé à une telle fiction, de laquelle ils n'ont aucune preuve dans l'Alcoran.

Ben-Cateb, ou Hagi-Khalfa, écrit ſur le titre de *Gefr u Giamê*, que perſonne ne pourra jamais connoître le ſens des myſteres couchés dans ce Livre, où eſt compriſe la ſuite de tous les grands événemens, qui doivent ſuccéder les uns aux autres juſqu'à la conſommation des ſiecles, à la ſeule exception du Mehedi, ou douzieme Iman, auquel cette connoiſſance eſt réſervée, & que c'eſt de lui que Jéſus-Chriſt parle dans ſon Evangile, en ces termes (forgés à plaiſir) :

» Nous autres Prophetes envoyés de Dieu, nous vous apportons les Livres que nous avons reçus de lui : mais pour ce qui concerne leur explication, ce ſera le Faraclitha qui vous l'apportera après moi «.

Voici donc un nouveau Paraclet, ſavoir le Mehedi, que les Schiites ou Hérétiques Perſiens ont inventé à l'imitation de Manès, qui avoit uſurpé ce titre dans la Perſe long-temps avant le Mahométiſme.

Les Mahométans cependant, qui ont eu une connoiſſance plus particuliere du Chriſtianiſme par la communication des Syriens & des Grecs, diſent que le Saint-Eſprit eſt appelé *Mehaia*, Vivifiant, & *Menahemia*, Conſolateur, qui eſt la véritable ſignification du mot *Faraclitha*, quoique quelques-uns d'entre eux aient voulu que ce dernier mot ſoit formé du mot Grec *Periclytos*, & qu'il faut prononcer Fericlita, pour ſignifier Illuſtre & Recommandable, & le faire ainſi quadrer avec le mot Arabe *Mohammed*, qui ſignifie la même choſe.

FARAGE, fils de Barcok, ſecond Roi d'Egypte de la Race des Mamlucs Circaſſiens. Il fut le troiſieme Prince de cette Dynaſtie, & commença à régner l'an 802 de l'Hégire.

Une ſédition s'étant élevée au Caire l'an 808, croyant que l'on en vouloit à ſa perſonne, il prit la réſolution de ſe cacher : mais s'ennuyant de demeurer dans ſa retraite, il parut de nouveau & dépoſſéda Abdelaziz ſon frere, qui avoit été mis à ſa place, & régna encore près de ſept ans.

Les troupes de Tamerlan, qui avoient con-

quis une grande partie de la Syrie, l'ayant défait en pluſieurs rencontres, il fut obligé de s'accommoder avec ce Conquérant, & d'abandonner les intérêts d'Ahmed-Ben-Avis-Ilekhani & de Cara-Joſef le Turcoman. Il fut enfin tué par les ſiens dans la ville de Damas qu'il poſſédoit, & jeté ſur un fumier l'an de l'Hégire 815.

FARAMORZ, fils de Ruſtam, l'Hercule des Perſans. Il étoit né après Seherâb ſon frere aîné, lequel avoit été tué malheureuſement par ſon propre pere qui ne le connoiſſoit pas. Sa mère étoit fille d'un Roi des Indes, & avoit apporté à Ruſtam une très-riche dot, de ſorte que Faramorz, ſon unique héritier, devoit devenir un jour très-puiſſant : c'eſt ce qui donna de la jalouſie à Bahaman, fils d'Asfendiar Roi de Perſe, qui d'ailleurs haïſſoit Ruſtam, ce qui le porta à le faire aſſaſſiner.

Il y a un Auteur cité ſous le nom de *Mohammed-Ben-Faramorz*, qui eſt qualifié *Schehid*, c'eſt-à-dire Martyr.

FARANGE & AFRANGE, les Francs, les François, les Européens, & les Latins en général. Ben-Schohnah raconte qu'en l'année 591 de l'Hégire, les Francs prirent de force Antioche après un ſiége de ſept mois, qu'ils défirent les Muſulmans qui venoient au ſecours de la ville, & qu'ils les pourſuivirent juſqu'à Màarah, où ils en tuerent plus de cent mille, qu'enſuite ils ſe rendirent maîtres d'Emeſſe, & allerent aſſiéger Jéruſalem.

Ce ſiége dura plus de ſix ſemaines; mais enfin

les Francs la prirent l'an 492, & y firent un butin ineſtimable. Il y eut dans cette priſe plus de ſoixante & dix mille Muſulmans tués, quoiqu'ils ſe fuſſent retirés dans le temple & dans les égliſes, demandant quartier. Ceci arriva ſous le regne de Moſtedaher, vingt-huitieme Khalife de la Maiſon des Abbaſſides à Bagdet, & ſous celui de Moſtaali, ſixieme Khalife des Fathimites en Egypte.

L'an 495, les Francs aſſiégerent Tripoli, & prirent pluſieurs places des Muſulmans, pendant que ceux-ci, dit le même Auteur, étoient acharnés à ſe faire la guerre les uns aux autres; ce qui fit enfin tomber Tripoli entre leurs mains l'an 503 de l'Hégire.

Le pays des Afrange ou des Francs, ſelon tous les Géographes Orientaux, s'étend, du côté du ſeptentrion, depuis le détroit de Conſtantinople qui comprend le Boſphore de Thrace & l'Helleſpont, juſqu'à l'Océan occidental que nous appelons *Atlantique*.

Cependant ils ne comptent point le pays de Roum, qui comprend la Grece, non plus que la Natolie, parmi les Provinces occupées par les Francs; mais ils marquent dans leurs Chroniques, que les Francs ſe rendirent maîtres de Conſtantinople l'an 600 de l'Hégire, ce qui n'arriva néanmoins que l'an 1224 de Jéſus-Chriſt.

Il y eut, l'an 618 de l'Hégire, une paix ſolennelle & générale faite entre les enfans de Saladin & les Francs, après que ceux-ci eurent perdu Damiette. Les Muſulmans prétendent que les Francs furent les infracteurs de cette paix. Il eſt

vrai que les Papes de ces temps-là ne ſe ſoucioient pas beaucoup des traités que les Chrétiens faiſoient avec les Infideles, & ne laiſſoient pas de continuer la publication de leurs croiſades en Europe : c'eſt ce qui fit perdre enfin aux Francs tout ce qu'ils avoient conquis ſur les Muſulmans.

Il y a pluſieurs Auteurs Mahométans qui ont écrit l'Hiſtoire de la Terre-Sainte, & qui ont auſſi décrit les guerres que les Francs y ont ſoutenues. Les uns ont déguiſé ou altéré la plupart des faits qui nous regardent, & les autres, plus ſinceres, ont fait des déclamations fort pathétiques ſur la diviſion des Muſulmans, qui fut cauſe des pertes qu'ils ſouffrirent.

FAROUC, épithete ou titre d'honneur qui fut donné par Mahomet à Omar. Un Muſulman opiniâtre ayant un procès avec un Juif, l'affaire fut portée au tribunal de Mahomet, qui la décida en faveur du Juif.

Le Muſulman ne ſe tenant pas bien condamné, dit au Juif qu'il appeloit de cette ſentence, & qu'il prétendoit que ſon procès fût revu par Omar, qui n'étoit pour lors que particulier. Etant donc convenus tous deux ſur ce point, ils allerent trouver Omar, lequel, après s'être informé de toutes les procédures de l'affaire, & ayant appris que le Muſulman avoit refuſé d'acquieſcer à la ſentence de Mahomet, leur dit : » Attendez-moi à la porte juſqu'à mon retour «; & paroiſſant peu après devant eux le ſabre à la main, il en déchargea un ſi grand coup ſur le Muſulman, qu'il lui abattit la tête à ſes pieds, &

dit tout haut : » Voilà ce que méritent tous ceux qui n'acquieſcent pas au jugement que le Cadhi a prononcé «.

Mahomet ayant ſu cette action, l'approuva, & donna en même temps à Omar le ſurnom de *Farouc*, qui ſignifie celui qui ſépare, voulant faire entendre qu'Omar ſavoit auſſi bien diſtinguer le vrai d'avec le faux, & le juſte d'avec l'injuſte, qu'il avoit ſu ſéparer la tête du corps de cet opiniâtre.

FARS ; les Arabes diſent que Fars étoit fils d'Azaz ou d'Arphaxad, fils de Sem fils de Noé. Quelques-uns le font néanmoins deſcendre de Japhet, & tous conviennent qu'il a donné ſon nom à la Perſe, que l'on appelle le pays de *Fars* & d'*Agem* en général.

Cependant les Perſans prétendent tirer leur origine de Kaiumarath, qui eſt parmi eux ce qu'eſt Adam parmi nous, & diſent qu'ils ont toujours eu des Rois de leur nation, dont la ſucceſſion n'a été interrompue que pendant un eſpace de temps qui n'eſt pas conſidérable.

Les Dilemites, les Curdes, & même les Turcs Orientaux, ſelon quelques Auteurs, deſcendent des Perſans. Les Dilemites habitent le long des rivages de la mer Caſpienne, que les Orientaux nomment la mer de *Thaileſan*, laquelle porte auſſi le nom de *Dilem*, à cauſe du voiſinage de cette nation.

Pour les Curdes, qui ſont répandus vers Scheherezur dans l'Aſſyrie, à laquelle ils ont donné le nom de *Curdiſtan*, pluſieurs veulent qu'ils ſoient Arabes d'origine, & qu'étant venus établir

leurs demeures dans les marais des Nabathéens, aux embouchures de l'Euphrate & du Tigre, on les a appelés *Arabes Agem*, c'eſt-à-dire Arabes Barbares, nom qui eſt demeuré depuis aux Perſans.

Les Turcs ſe ſont retirés au de là du Gihon, c'eſt-à-dire du fleuve Amou ou Oxus, dans le pays qui a été appelé, à cauſe d'eux, le *Turkeſtan*.

Mais pour revenir aux Perſans, c'eſt une nation dont la Monarchie & la Religion ſont fort anciennes; car ils reconnoiſſent pour Fondateur de l'une & de l'autre, leur premier Pere & leur premier Roi; c'eſt pourquoi ils appellent leur Religion *Kaiumarathienne*.

Les principes de leur Religion ſont qu'il y a un Dieu éternel qu'ils appellent en leur langue *Jezdán*, & Oromazde qui eſt le vrai Dieu, appelé par les Arabes *Allah*, auteur de tout bien; & un autre créé des ténebres auquel ils donnent le nom d'*Ahermen*, qui eſt proprement l'Eblis ou le Diable des Arabes, principe de tout mal.

Ils ont en très-grande vénération la lumiere, & ont une extrême horreur des ténebres, ce qui les porte juſqu'à la ſuperſtition d'adorer le feu.

Cette Religion n'a pas fait grand bruit juſqu'à Zerdacht ou Zeradaſcht (c'eſt Zoroaſtre), qui voulut paſſer pour Prophete parmi eux, & leur enſeigna que le Créateur de toutes choſes, qui ne connoît rien de ſemblable à lui, a produit la lumiere & les ténebres; & que, du mélange de ces deux choſes, le bien & le mal, la génération & la corruption, & enfin la compoſition de toutes les parties du monde s'eſt faite & ſubſiſtera

toujours, jusqu'à ce que la lumiere se retirant à part d'un côté, & les ténebres de l'autre, causeront sa destruction.

Cette doctrine de Zoroarste est celle des Parsis appelés aussi *Mogán* & *Magious* ou *Mages*, comme aussi Ghebres, lesquels se tournent toujours vers le Soleil levant, quand ils prient.

Ben Schohnah, Auteur fort estimé, parle ainsi des Persans dans son Raoudhat almenadhir, & leur attribue l'institution d'une réjouissance que les Arabes appellent la *fête des Mages*; mais il n'en fait point la description, comme il fait de celle qu'ils appellent *Rokoub al Kaousage*, célébrée au commencement du printemps en la maniere suivante. Un homme sans barbe & sans dents, monté sur une âne, tient d'une main un corbeau qui bat des ailes, & qui l'évente, & de l'autre une baguette; cet homme court ainsi par toute la ville, & frappe tous ceux qu'il rencontre sur son chemin; c'est lui, disent-ils, qui chasse l'hiver.

Cette fête est assez semblable à quelques mascarades qui se font parmi les Chrétiens, dans la même saison. Les jours que les Arabes appellent *al agiouz*, de la vieille, y ont aussi du rapport; & il semble que *Ségar la vecchia*, scier la vieille, qui se dit en Italie au milieu du carême, ait pris de là son origine.

La fête appelée *Sedéh* ou *Sedouk*, dans laquelle les Persans allument de grands feux pendant la nuit, autour desquels ils font des festins & des danses, est des plus solennelles parmi eux; les Arabes l'appellent *Leilatal voucoud*.

Le mot de *Fars* pris plus spécialement, est la

Perſe proprement dite. Cette Province eſt bornée à l'Orient par celle de Kerman, à l'Occident par le Khuziſtan, au Midi par le Golfe Perſique, & au Septentrion par un grand déſert qui la ſépare du Khoraſan.

Elle a 160 paraſanges d'étendue le long de la mer Océane, ce qui revient à 300 lieues Françoiſes. Jezd eſt la ville la plus orientale de cette Province, & celle de Hamadan en eſt la plus occidentale; Gireſt ou Sireſt la plus méridionale, & Rei la plus ſeptentrionale.

Le grand déſert dont on a parlé, s'appelle *Naubendighian*, & il appartient en partie au Khoraſán, par où il ſe joint au pays de Fars, vers les villes de Comus, de Com, de Caſchian & de Rei, & en partie au Segeſtan & au Kerman. Toute cette grande Province eſt diviſée en deux parties; celle qui eſt plus unie s'appelle *Nerm*, qui ſignifie douce & traitable; celle qui eſt plus raboteuſe, ſe nomme *Kouheſſar* ou *Gebal*.

Il y a dans la Perſe, auprès de Hendekan, un puits qui exhale continuellement une groſſe fumée, dont la vapeur eſt ſi maligne, que perſonne n'oſe en approcher, & les oiſeaux qui paſſent par-deſſus, y tombent morts infailliblement, comme au lac d'Averne dans le Royaume de Naples.

FATHEMAH & FATHIMAH, fille de Mahomet & d'Aiſchah, naquit à la Mecque, cinq ans avant que ſon pere voulût paſſer pour Prophete, & mourut ſix mois après lui, dans la ville de Medine, âgée ſeulement de vingt-huit ans. Elle fut mariée à Ali, couſin-germain de Mahomet,

Mahomet, & fut mere de Haſſan & de Houſſain. Les Muſulmans la font paſſer pour une femme fort vertueuſe.

FATHEMAH, Reine ou Princeſſe des Arabes en Syrie, laquelle ayant appris par ſes Livres, qu'il devoit naître d'Abdallah-Coraiſchite un très-grand Prophete, le fit rechercher pour l'épouſer : mais la deſtinée de mettre au monde Mahomet, étoit réſervée à une autre.

FATHEMIAH. Doulat-Al-Fathemiah. La Dynaſtie des Fathimites, c'eſt-à-dire des Princes qui prétendoient deſcendre en ligne directe d'Ali & de Fathima fille de Mahomet, ſon épouſe.

Cette Dynaſtie commença en Afrique, l'an de l'Hégire 296, par Abou-Mohammed-Obeidallah, lequel ſe fit ſuivre comme un Prophete, chaſſa les Aglebites de la Province proprement dite Afrique, &, peu après, les Edriſſites de la Barbarie, Numidie & Mauritanie, où ils régnoient.

Ce premier fondateur de la puiſſance des Fathimites, qui conquirent enſuite l'Egypte & s'y établirent en qualité de Khalifes, prenoit le titre de Mehedi, qui ſignifie le Directeur des Fideles, quoique ce titre ſoit réſervé au douzieme & dernier Iman, qui ne doit paroître qu'à la fin du monde.

Pluſieurs ont conteſté à ces Princes l'origine qu'ils prétendoient tirer d'Ali & de Fathima : quelques-uns ont écrit que ce premier fondateur de la Dynaſtie s'appeloit *Sâid-Ben-Ahmed*, fils d'Abdalla-Al-Kadáh, & que ce ſurnom de

Kadáh lui avoit été donné à cauſe qu'il avoit les yeux fort enfoncés dans la tête ; c'eſt ce que rapporte Ben Schonah. Dahebi dit qu'il n'y a que les ignorans qui les appellent *Fathimites ;* car, bien loin de deſcendre d'Ali & Fathima, l'on avoit de bonnes preuves que le grand-pere d'Obeidallah étoit Mage ou Juif de Religion, & Serrurier de ſon métier, exerçant ſon Art dans Salamia, ville des dépendances d'Emeſſe en Syrie. Cette origine d'Obeidallah eſt confirmée par Aboul-Vahab-Al-Baſri, & par Aboubecre-Al-Balani.

Soiouthi, dans la Préface du Tarikh al Kholafa, ou Hiſtoire des Khalifes, qu'il nous a laiſſée, dit qu'Aziz, fils de Moêz le Fathimite, Khalife d'Egypte, ayant écrit à celui d'Eſpagne, qui étoit Ommiade de race, & ſe moquant du titre de Khalife qu'il prenoit, vu ſon origine, celui-ci lui récrivit : » Vous vous moquez de moi, parce que vous me connoiſſez ; ſi je vous connoiſſois auſſi, je pourrois vous répondre «. L'on dit qu'Aziz ſe ſentit piqué juſqu'au vif par ces quatre mots, qui ſont Araſtána hegi ou-tána laou arafnak Agibnák.

Thabatheba ayant demandé un jour à Moêz de quelle branche des Alides il étoit, ce Khalife tira ſon épée du fourreau, & lui dit ces deux mots : *Hadha meshi*, voici ma généalogie ; puis, jetant l'or à pleines mains à ſes ſoldats, il ajouta : *Hadha ginſi*, voici ma race.

Cader-Billah, Khalife de la race des Abbaſſides à Bagdet, voyant que les Fathimites uſurpoient le titre ſi vénérable parmi les Muſulmans, de Khalife, fit faire un manifeſte contre eux, dans

lequel il prétendoit prouver qu'ils n'appartenoient en aucune maniere à la Maiſon d'Ali, mais qu'ils étoient Kharegiens, ou ſectaires de la faction d'Ebn-Diſſan.

Cette Dynaſtie des Fathimites eſt auſſi ſouvent nommée par les Auteurs *Al Khilafat al âlouiat*, le Khalifat des Alides ou Aliades, c'eſt-à-dire des deſcendans d'Ali, & contient la ſucceſſion de quatorze Princes ou Khalifes, ſuivant cet ordre : Obeidallah ou Mahadi, Caiem, Manſor, Moêz, Aziz, Hakem, Dhaher, Moſtanſer, Moſtaâli, Amer, Hafedh, Dhafer, Faiez, & Adhed.

Il eſt bon de remarquer qu'on doit ajouter à tous ces noms Ledinillah, qui ſignifie dans la Foi ou dans la Religion de Dieu ; comme à ceux des Khalifes Abbaſſides, les mots de Billah, Lillah, ou Bemr illah, qui ſignifient en Dieu, à Dieu, & par le commandement de Dieu, ce qui a aſſez de rapport à notre Par la grace de Dieu.

La durée de cette Dynaſtie, depuis que Mahadi ſe fit connoître à Segelmaſſa, en l'année 296 de l'Hégire, juſqu'à la mort d'Adhed qui arriva l'an 567, eſt de 172 années Arabiques & lunaires.

Il eſt vrai, ſelon le témoignage de pluſieurs Auteurs, qu'en 569 de l'Hégire, deux ans après la mort d'Adhed, les Egyptiens voulurent rétablir le Khalifat dans la Maiſon des Alides, & avoient déjà jeté les yeux ſur Amarah, fils d'Ali-Iemeni : mais ce fut ſans ſuccès ; car le Khalife de Bagdet y fut reconnu, ce qui dura juſqu'en l'an 656, que les Tartares abolirent entiérement le Khalifat ; ce qui n'empêcha pas cependant que la Maiſon des Abbaſſides n'ait

encore poſſédé en Egypte, au moins en apparence, cette dignité ſous les Sultans Mamlucs, juſqu'à la conquête que Sultan Selim, premier du nom, fit de ce Royaume.

Pour ſavoir les cauſes de la décadence, & enfin de la chute entiere de cette Dynaſtie, il faut voir les titres d'ADHED & de SALADIN. Je me contenterai d'inſérer ici l'hiſtoire d'un ſonge que fit Adhed, ſelon qu'elle eſt rapportée par Ben-Schohnah.

» Adhed, dernier Khalife de la Dynaſtie des Fathimites, un peu avant qu'il fût dépoſſédé, vit en ſonge un ſcorpion ſorti de la Moſquée, qui le vint piquer. Ceux qui lui expliquerent ſon ſonge, lui dirent qu'il pouvoit ſignifier qu'un homme de cette Moſquée lui ôteroit ſa dignité, ou entreprendroit ſur ſa vie.

Le Khalife, ſur cela, fit venir en ſa préſence l'Intendant de la Moſquée, & voulut ſavoir de lui qui y demeuroit : l'Intendant lui dit que c'étoit un vieillard, qui faiſoit profeſſion de la vie religieuſe des Sofis, nommé *Nagemeddin-Al-Giouſchani.* Cet homme ayant été mené devant le Khalife, lui avoua qu'il étoit venu là exprès pour ſa dépoſition. Adhed, conſidérant cet homme, le trouva ſi foible & ſi miſérable, qu'il ne le crut pas capable d'une telle entrepriſe : c'eſt pourquoi il lui donna l'aumône, & le congédia, en lui diſant : » Priez Dieu pour moi «.

» Il arriva cependant, quelque temps après, que Saladin, voulant ſe rendre le maître abſolu de l'Egypte, prit la réſolution de ſupprimer le Khalifat des Alides, & de faire reconnoître celui des Abbaſſides. Il fit, pour cet effet, une aſſem-

blée générale des principaux Chefs & Docteurs de la Loi, où cette affaire importante devoit être décidée. Le vieillard dont nous avons parlé ne manqua pas de s'y trouver, & il parla si fortement contre les vices & les erreurs des Alides, qu'ils furent déclarés infideles par ce Synode, & leur Khalifat aboli «.

Quoique l'on compte quatorze Princes dans cette famille, il n'y en a pourtant qu'onze qui aient régné en Egypte; car les trois premiers établirent le siége de leur Khalifat à Segelmesse, à Cairoan, & à Mahadie dans l'Afrique; & ce fut le quatrieme, nommé *Moëz*, qui le transféra en Egypte, dans la ville du Caire, qu'il avoit fait bâtir, où il a subsisté pendant le cours de 208 années Arabiques.

Ce fut l'an 362 de l'Hégire, que Moëz-Ledinillah entra en Egypte, & que l'on cessa d'y reconnoître le Khalife de Bagdet, qui étoit pour lors Mothi-Lillah; mais ses prédécesseurs, outre l'Afrique qu'ils possédoient, avoient conquis la Sardaigne & la Sicile, dès l'an 920 de notre Seigneur, qui répond au 308 de l'Hégire.

FATHIRAH. L'Oblation, ou Sacrifice de la Messe, que les Musulmans mettent au nombre des cinq points capitaux de la Foi des Chrétiens, mot Arabe qui signifie proprement la Fête de Pâques, à cause du pain azyme qui y est consacré.

FEK & FEKEHAT, l'étude & la science de la Loi, la Jurisprudence : Fakih, un Docteur de la Loi, ou, si vous voulez, un Jurisconsulte.

C'eſt d'où vient le mot Eſpagnol *Alfaqui.*

Il faut remarquer que l'Alcoran étoit chez les Mahométans le ſeul Livre de leur Loi; il renferme par conſéquent tout leur Droit civil & canonique, pour parler ſelon nous; & comme il comprend auſſi toutes les vérités qu'ils doivent croire, il s'enſuit qu'un Docteur en cette Loi eſt auſſi Docteur en Théologie à leur mode, & que les deux profeſſions de Théologie & de Droit ſont chez eux inſéparables.

Cette Loi, ſur laquelle eſt fondée toute la Théologie & toute la Juriſprudence des Muſulmans, eſt donc compriſe dans l'Alcoran, de même que celle des Juifs l'eſt dans les cinq Livres de Moïſe; c'eſt pourquoi ils appellent par excellence l'étude qu'ils en font, *Ders*, c'eſt-à-dire méditation; mot qu'ils ont emprunté de l'Hébreu *Deraſch*, qui ſignifie recherche & éclairciſſement de la Loi, d'où le forme celui de *Darſchan*, qui eſt chez les Juifs un Prédicateur & un Interprete de la Loi.

On trouve dans le Livre intitulé *Uns Almoncathein*, une ſentence ou tradition de Mahomet en ces termes : » La choſe la plus excellente de la Religion, eſt la ſcience de la Loi, & la choſe la plus excellente de la Loi, eſt l'obſervance des commandemens de la Loi, Dieu ne pouvant être plus honoré que par l'étude & par l'accompliſſement de ſa Loi «. Il ajoute enſuite, qu'un homme bien verſé dans la Loi eſt plus fort contre le Démon, que mille perſonnes dévotes & pieuſes; & il en rend cette raiſon, qui eſt que chaque choſe étant appuyée ſur ſon fondement, & l'étude de la Loi étant le fondement &

la colonne de la Religion, celui qui s'y applique demeure toujours ferme & inébranlable.

Moavie fut autrefois qualifié du titre de Calil alhadith, c'eſt-à-dire, d'homme qui s'attachoit peu aux traditions prétendues de Mahomet & de ſes premiers compagnons; & il diſoit ſouvent: » Appliquez-vous, Muſulmans, à bien étudier la Loi, parce que j'ai ouï dire au Prophete, que Dieu rend celui qu'il aime ſavant dans ſa Loi.

Il eſt aiſé de voir que tous ces ſentimens ſont pris des Pſeaumes de David, & particuliérement du cent dix-huitieme.

FELEK, le Ciel. Ce mot Arabe, auſſi bien que le Perſien Kerdoun, ſe prend ordinairement, chez les Poëtes Orientaux, pour le deſtin & pour la fortune, à cauſe de ſes révolutions continuelles. Dunia & Deher, Gehan & Rouzghiar, qui ſignifient en Arabe & en Perſien, le monde, le ſiecle, & le temps, ſe prennent auſſi dans le même ſens.

FELEKI, ſurnom d'un Poëte Perſien, natif de la Province de Schirvan, ou Médie des Anciens, dont le nom propre eſt *Aboul-Nazám-Mohammed.* On le qualifie ordinairement du titre de *Schems al Schoâra*, Soleil des Poëtes, & de *Melikal fodhala*, Roi des Savans; & l'on préfere ſa poéſie à celle de Khakani & à celle de Zehir.

Le Sultan Sâid-Ulughs-Begh-Mirza dit qu'après les Poëmes d'Envari, il n'y a point de Poéſie qui ait plus de force que la ſienne; & Hamdallah Moſtaoufi croit qu'il a été le maître

de Khakani ; mais l'Auteur du *Tezkereh Aſchoara* réfute cette opinion, par le témoignage du Scheikh Azeri, dans ſon Poëme intitulé *Giavahir al aſrâr*, où il aſſure que Feleki & Khakani ont été tous deux diſciples d'Aboulôla, le plus illuſtre des Poëtes Arabes.

La ville où ce Poëte prit naiſſance, eſt Schumakhi, ou, comme nous l'appelons, *Schamachie*, proche le rivage de la mer Caſpienne, dans la Province de Schirvan, dont le Prince qu'il a entrepris particuliérement de louer, étoit pour lors Manugeher-Schah, auprès duquel il avoit grand crédit.

L'on donne le ſurnom de *Feleki* à notre Poëte, à cauſe, dit-on, du commerce qu'il eut, au ſujet de ſes amours, dans la maiſon d'un Aſtrologue, qui lui fit naître le déſir d'apprendre l'Aſtrologie, que les Arabes appellent *Elm al felek*, la Science du ciel. Il fit de ſi grands progrès dans cette Science, qu'il compoſa même un Traité intitulé *Ahcâm Nogioum*, des Jugemens Aſtrologiques, Ouvrage fort eſtimé par les gens de cette profeſſion.

L'on dit que ſes amours le porterent à un ſi grand excès de mélancolie, qu'il réſolut de rompre tout commerce avec les hommes, & de ſe retirer dans le coin d'une maiſon écartée, qui étoit à l'extrémité de la rue où logeoit ſa maîtreſſe. Il y compoſa d'abord ce quatrain, qu'il lui envoya, où il s'adreſſe au Vent, qui paſſoit devant ſa porte avant que d'arriver au logis de ſa Dame, & il lui dit :

La rançon & le prix de ma vie ſera ta récompenſe, ſi

dans le moment que tu paſſeras devant le logis de ma maîtreſſe, tu lui dis ces paroles :

J'ai vu en paſſant au coin de cette rue un amant éperdu, qui, preſſé de l'extrême déſir de vous voir, eſt ſur le point de rendre l'ame.

Un jour ayant appris que la perſonne qu'il aimoit étoit dans ſon voiſinage, & qu'elle lui donnoit part de ſon arrivée, il eſſuya ſes larmes, & paſſant tout d'un coup à une extrême joie, il chanta ces vers :

Le plaiſir que j'ai ſenti entendant ſeulement le bruit de vos pas ;

O vous, qui aſſaſſinez ſur les grands chemins le bon ſens de tous vos amans !

Paſſionné que je ſuis de voir l'unique objet de tous mes ſouhaits, après mille momens languiſſans d'une foible eſpérance :

Ce plaiſir, dis-je, a laiſſé enfin échapper mon cœur ſur les prunelles de mes yeux, & a fait courir mon ame à la porte de mon oreille.

Lorſqu'il eut le bonheur de la voir, il s'écria : » Ne croyez pas que je puiſſe jamais avoir de la patience à votre égard, ou que je puiſſe demeurer un moment éloigné de vous. Mais que dis-je & que fais-je, ſi je n'ai pas de patience, puiſque la fortune des vrais amans eſt de ſouffrir toujours « ?

Il fallut pourtant enfin ſe ſéparer ; & la Dame, en partant, chanta ces vers :

Juſqu'à ce que vous ſoyez entiérement perdu, quelque plaie que vous faſſe l'amour, vous ne demanderez jamais au Médecin qu'il vous guériſſe.

Ne craignez donc ni mal ni perte dans la voie de l'amour; car ſi vous ne ceſſez entiérement d'être, vous ne ſerez jamais un parfait amant.

Quoique Feleki ſe fût rendu excellent dans les Mathématiques, il les quitta cependant pour ſe donner entiérement à la Poéſie. Il nous a laiſſé pluſieurs de ſes Ouvrages, dans leſquels on compte plus de quatorze mille vers, qui l'ont rendu illuſtre dans toute la Perſe. Il mourut l'an de l'Hégire 577, & fut enterré dans la ville royale de Schamachie. Cet abrégé de ſa vie eſt mis, en forme de Préface, à la tête de ſes Ouvrages, en Langue Perſienne.

FERAIDH, les commandemens & les obligations de la Religion Muſulmane. Seragiah, Auteur célebre, en a fait un Livre fort eſtimé des gens de ſa ſecte, qui ſe trouve dans la Bibliotheque du Roi, N°. 714.

Cet Auteur, avant que d'entrer en matiere, diſcourt de toutes les qualités qui tombent ſur les différentes choſes qui ſont commandées ou défendues par la Loi. Cette diſtinction eſt curieuſe.

Il dit premiérement, que tout ce qui eſt clairement déclaré dans la parole de Dieu, laquelle, ſelon lui, eſt l'Alcoran, s'appelle *Fardh*, & que quiconque ne le reçoit pas, eſt infidele.

Vageb s'appelle tout ce qui eſt clair par la raiſon: celui qui ne l'obſerve pas eſt un ignorant & un miſérable, mais il n'eſt pas infidele.

Sunnah, ou Tradition. Il y a du mérite à l'obſerver, & celui qui ne l'obſerve pas eſt digne de réprimande, mais non pas de punition.

Moſteheb eſt ce qui mérite d'être obſervé; & ce qui ne l'étant pas, n'oblige ni à punition ni à repréhenſion.

FERAOUN & FIRAOUN. Les Muſulmans appellent *Feraoun* celui que les Hébreux nomment *Perô*, & nous autres *Pharaon*, & ils diſent que ce mot eſt un titre que prenoient les anciens Rois d'Egypte, de même que les ſucceſſeurs d'Alexandre ont pris celui de *Ptolomée*. Ainſi le nom de *Keſcra* ou *Khoſroès* étoit commun à tous les Rois de Perſe de la quatrieme Dynaſtie, que l'on nomme auſſi des *Saſſanides*; celui de *Caiſſar* aux Empereurs Grecs & Romains; celui de *Khacán* aux Tartares, de *Fagfour* aux Chinois, & de *Tobâ* aux Rois de l'Iemen ou Arabie Heureuſe.

Le Pharaon qui régnoit en Egypte, lorſque Jacob y vint avec ſes enfans, s'appeloit, ſelon les Arabes, *Riân*; celui qui lui ſuccéda, *Maſsâab*, & celui auquel Moïſe s'adreſſa, *Cabous* ou *Valid*.

Le premier éleva Joſeph à ce point de grandeur que les ſaintes Ecritures marquent; le ſecond continua à bien traiter les Juifs, en conſidération des grands ſervices que Joſeph avoit rendus à ſon pere: mais le troiſieme, ayant oublié Joſeph, s'oublia ſi fort lui-même, qu'il voulut paſſer pour une Divinité, diſant à ces peuples, *Ana Rabcom*, je ſuis votre ſouverain Maître, c'eſt-à-dire votre Dieu.

Il maltraita beaucoup les Iſraelites, à cauſe qu'ils refuſoient de le reconnoître pour tel, & il leur dit: *Joſeph étoit un eſclave acheté à prix d'argent par un de mes prédéceſſeurs, & par con-*

ſéquent vous êtes tous mes eſclaves ; &, ſur ce fondement, il les réduiſit en ſervitude, juſqu'au temps que Moïſe briſa les chaînes de leur eſclavage.

C'eſt ainſi que parlent les Interpretes de l'Alcoran, ſur le chapitre Aaraf.

Le Tarikh-Montekheb veut que les Pharaons, appelés par les Arabes *Faraênah*, ſoient de la race d'Ad, pere de la Tribu des Adites, & que Valid ou Velid, qui fut ſubmergé dans la mer Rouge, vécut du temps de Manugeher, Roi de Perſe de la premiere Dynaſtie.

Les Alides, qui ne pouvoient ſouffrir que le Khalifat fût hors de leur Maiſon, appeloient les Ommiades *Faraenah Beni Ommiah*, les Pharaons de la Maiſon d'Ommie ; & les Arabes appellent auſſi généralement du nom de *Pharaon* toutes les tribus ou familles des impies & des infideles.

Dans le chapitre de l'Alcoran intitulé *Naʒéat*, l'on trouve que Pharaon vint juſqu'à cet excès d'orgueil & d'impiété, qu'il prononça ces paroles : *Je ſuis votre ſouverain Seigneur, & le plus grand de tous vos Dieux. Mais Dieu punit ſa témérité en ce monde-ci & en l'autre.* Il fut en effet ſubmergé dans les eaux de la mer Rouge, & fut condamné au feu éternel de l'enfer, diſent les Interpretes.

Caſchiri dit, dans ſon Livre intitulé *Lathaif*, que le Démon ayant entendu ces paroles de Pharaon, ſe plaignit de ce que, pour avoir ſeulement tenté Adam du déſir d'une ſcience égale à celle de Dieu, il ſe trouvoit en un état ſi miſérable, & que Pharaon, qui avoit voulu paſſer pour

Dieu même, n'étoit pas plus puni que lui.

Quelques-uns veulent que ces deux peines auxquelles Pharaon a été condamné, regardent les deux paroles impies qu'il proféra, la premiere qui eſt rapportée ci-deſſus, & la ſeconde qui ſe trouve ailleurs, *Je ne crois pas qu'il y ait pour vous d'autre Dieu que moi* : & pluſieurs avancent, que cet impie demeura pendant l'eſpace de quarante ans dans ce ſentiment.

Le Scheik Ala-Eddoulat rapporte, qu'étant allé viſiter Houſſain, fils de Manſor, ſurnommé *Hallage*, il le trouva ravi en extaſe ; ce qu'ayant vu, il lui vint dans l'eſprit cette penſée : Pourquoi Pharaon, pour avoir dit *Je ſuis votre Dieu*, eſt-il condamné aux flammes éternelles ? & pourquoi Houſſain, qui dit *Je ſuis Dieu*, eſt-il élevé au plus haut degré de la contemplation, & jouit-il en ce monde des délices du Paradis ?

Dans le temps que je faiſois cette réflexion, dit le Scheik, une voix ſe fit entendre en ces termes : » Pharaon diſant ces paroles, ne regardoit que lui-même, & m'avoit entiérement oublié ; & Houſſain en les proférant ne penſe qu'à moi, & s'eſt oublié lui-même. Pharaon blaſphémoit & m'abandonnoit, Houſſain s'unit à moi & m'adore. Ce *Je ſuis*, dans la perſonne de Pharaon, étoit une malédiction pour lui ; ce, *Je ſuis*, dans celle de Houſſain, eſt un effet de ma miſéricorde «. Enfin, ce Tyran étoit l'ennemi déclaré de la ſouveraine vérité, & celui-ci en eſt un amant paſſionné & tranſporté.

L'Hiſtoire de Pharaon eſt rapportée par lambeaux en pluſieurs endroits de l'Alcoran. Dans le chapitre de Jonas, Mahomet fait dire à Dieu les

paroles ſuivantes : *Nous avons fait paſſer la mer aux enfans d'Iſraël ; Pharaon les pourſuivit avec ſon armée pour les perdre, juſqu'à ce qu'il ſe noya.* Lorſqu'il ſe vit à l'extrémité de ſa vie, il dit : *Je crois qu'il n'y a point d'autre Dieu que celui des Iſraélites, c'eſt en lui qu'ils croient, & je proteſte que je ſuis auſſi du nombre des Fideles.* On lui dit alors : *Vous avez été rebelle juſqu'ici, & n'avez employé votre vie qu'à offenſer Dieu, vous augmenterez maintenant le nombre de ceux qui ſont perdus ſans reſſource.* Dieu lui dit encore : *Je retirerai aujourd'hui votre corps mort du milieu des eaux, afin qu'il ſerve de ſigne & de monument de votre rebellion, & de ma puiſſance à ceux qui viendront après vous.*

Les Interpretes Muſulmans ont chargé, ſelon leur coutume, cette hiſtoire de pluſieurs contes fabuleux ; il ne ſera pas inutile d'en rapporter quelques-uns. Ils diſent, premiérement, qu'il faut voir dans le chapitre Schoara de quelle maniere Moïſe fendit les eaux de la mer Rouge, pour ouvrir le paſſage aux Iſraélites ; après quoi voici comme Pharaon y entra.

Gabriel, l'Ange conducteur de ce Peuple, monté ſur une haquenée, étant demeuré le dernier de tous ſur le bord de la mer du côté d'Egypte, Pharaon y arriva, & voyant la mer entr'ouverte, qui lui frayoit un chemin, il ne vouloit point y entrer ; mais ſon cheval, attiré par l'odeur de la haquenée de Gabriel, l'emporta, & fit que toutes les troupes qui ſuivoient leur Prince, ſe trouverent ſans y penſer au milieu de la mer, laquelle en ſe refermant, les engloutit tous.

L'Auteur des Medarek dit que Pharaon ſe voyant dans cette extrémité, fit une déclaration & profeſſion de foi en trois manieres différentes, lorſqu'il n'étoit plus temps, & qu'une ſeule de ces trois formules lui auroit autrefois ſuffi : c'eſt pourquoi Gabriel lui dit : » Vous n'êtes plus en état de choiſir, vous en avez perdu l'occaſion «.

Le même Auteur & celui de Tebiiân écrivent que ce même Ange s'étoit préſenté autrefois devant Pharaon ſous une figure empruntée, & lui avoit propoſé un cas à décider en cette maniere : Un maître avoit un eſclave qu'il avoit élevé & diſtingué de tous ſes compagnons par une infinité de faveurs dont il l'avoit comblé. Cet eſclave oubliant ſa condition & les graces qu'il avoit reçues de ſon maître, devint ſi méconnoiſſant, qu'au lieu de demeurer dans l'obéiſſance, il entreprit de faire le maître, & paſſa dans une rebellion ouverte contre ſon Seigneur.

Pharaon n'eut pas plutôt ouï ce récit, qu'il ſigna de ſa propre main la condamnation de l'eſclave, & déclara qu'il méritoit d'être jeté & noyé dans la mer. L'Ange qui avoit gardé cette ſentence de Pharaon par écrit, ne manqua pas de la lui préſenter, lorſqu'il fut ſur le point d'être enſeveli dans les eaux de la mer, & lui dit pour dernier adieu ces paroles : » Vous vous êtes condamné vous-même, & vous ne ſouffrez que ce que vous avez mérité de votre propre aveu «.

Les Iſraëlites, après avoir paſſé la mer, ne furent pas encore délivrés de toute ſorte de crainte ; car ne ſachant pas que Pharaon fût péri dans les eaux, ils appréhenderent qu'il ne fît préparer des vaiſſeaux pour la paſſer, & ne

les pourſuivît juſque dans le déſert : c'eſt pourquoi, diſent les Muſulmans en continuant leurs fables, Dieu fit venir au deſſus de l'eau, à la vue de leur camp, le corps de Pharaon qui fut reconnu à la cuiraſſe de fer qu'il portoit ; & ce miracle de faire flotter un corps chargé de fer, les aſſurant de plus en plus de la protection de Dieu, leur ôta toute ſorte d'inquiétude.

Les Egyptiens, qui ne voyoient point revenir leur Roi, diſoient qu'il étoit allé dans quelque Iſle de la mer, pour y chaſſer aux oiſeaux ou pour y pêcher ; mais Dieu fit encore un autre miracle, car les vagues de la mer pouſſerent le corps de Pharaon ſur un des rivages les plus élevés de cette mer du côté de l'Egypte, afin qu'il fût vu de tous ſes ſujets, & que l'on ne doutât point de ſa mort.

Ce fut-là ce ſigne dont il eſt parlé dans ce verſet, & un exemple à ſes ſucceſſeurs & à tous les plus grands Rois de la terre, afin que celui qui eſt par nature un eſclave, ſoumis à la domination du ſouverain Maître, comme tous les autres hommes, ne diſe pas comme Pharaon : *Je ſuis votre ſouverain Seigneur & Maître*, titre qui n'appartient qu'à Dieu ſeul.

Un Poëte Perſien dit ſur ce ſujet : »Quelle ignorance n'eſt-ce pas à un homme qui eſt eſclave du ſommeil, du boire & du manger, de ſe vanter d'être indépendant & abſolu ; & que celui qui eſt ſi foible à l'égard de ſoi-même, faſſe tant de bruit du pouvoir qu'il a ſur les autres « ?

Dans le Livre intitulé *Lathaif*, Lamai rapporte que Pharaon tenoit ſouvent conſeil avec le Démon, & qu'il lui avoit fait pluſieurs inſ-

tances,

tances, afin qu'il le fit paſſer auprès de ſes ſujets pour une Divinité. Le Démon lui répondoit toujours qu'il n'étoit pas encore temps, & qu'il ne manqueroit pas de le ſatisfaire en temps & lieu. Sur ceci l'Auteur s'écrie : » Quelle folie n'eſt-ce pas à un homme de vouloir paſſer pour Dieu, pendant que ſouvent la faim & la maladie le preſſent! Tu veux t'élever, malheureux, au deſſus de la condition des autres hommes, & tu es ſoumis aux mêmes beſoins qu'ils éprouvent «.

Un jour enfin le Démon vint le trouver, & lui dit : » Le temps eſt venu de faire publier votre divinité «. Pharaon lui demanda alors : » Pourquoi avez-vous attendu préciſément juſqu'à ce temps-ci pour accomplir votre promeſſe «? Le Démon lui répliqua : » C'eſt que vous vous êtes ſi mal comporté, & que vous avez ſi mal gouverné vos Etats juſqu'à ce temps-ci, qu'aucun de vos ſujets ne peut plus vous ſouffrir; de ſorte que déſormais ils ſe révolteront tous contre vous, à moins que vous ne paſſiez dans leurs eſprits pour un Dieu : car lorſqu'ils auront cette croyance, tout ce que vous ferez & tout ce que vous direz, quelque extravagant qu'il puiſſe être, ſera regardé & écouté avec reſpect «.

La moralité de cette fable eſt qu'il n'y a que les inſenſés qui puiſſent concevoir des penſées ſi vaines; auſſi Lamai termine ſon conte par cette réflexion inſtructive : Quand un homme de peu de valeur ſeroit élevé juſque ſur le trône, il ne paſſera jamais pour un grand Roi. L'homme dénué de mérite ne trouve point d'élevation dans la grandeur même. Vous voyez ſouvent une vapeur s'élever de terre juſqu'au ciel, & former

une nuée éclatante ; mais elle a beau monter, elle n'arrivera jamais juſqu'au ſoleil, ni même juſqu'à la derniere des planetes. En effet, toutes ces lunes que l'on emploie aux ornemens des bâtimens & des habits pourroient-elles jamais attirer l'admiration des hommes bien ſenſés, comme fait l'aſtre véritable de la nuit ?

Les Magiciens de Pharaon, ſuivant le ſentiment des Muſulmans, s'étant convertis à la vue des véritables miracles de Moïſe, par leſquels leurs preſtiges & leurs impoſtures furent entiérement diſſipés, ce Prince irrité les ſoupçonna d'être d'intelligence avec Moïſe, & les condamna tous à la mort.

Ces Proſélytes, loin d'être épouvantés par la crainte des ſupplices, s'affermirent de plus en plus dans la foi du vrai Dieu, & témoignerent une très-grande joie de mourir pour ſon amour ; c'eſt ce qui leur fit dire à Pharaon : » Non ſeulement nous ne craignons pas la mort, mais nous la ſouhaitons plus ardemment qu'une perſonne altérée ne déſire l'eau la plus fraîche. Notre mort ne fera qu'un retour à Dieu ; & quel eſt celui qui ne doit pas ſoupirer après ce retour « ?

Gelaleddin-Mohammed-Al-Balkhi chante ſur ce ſujet : » Nos ames ſont enfermées dans des vaſes d'argile qui ne ſont que terre & eau : quand elles ſont une fois dépêtrées de cette boue, avec combien de joie ne vont-elles pas ſautant & bondiſſant dans les airs de la Divinité ? Elles paroiſſent comme autant de lunes dans leur plein, auxquelles il ne manque plus rien de leur éclat. Auſſi-tôt que le voile dont elles étoient enveloppées eſt levé, combien d'ouvertures ne trou-

vent-elles pas pour aller voir & poſſéder leur Bien-aimé ? C'eſt alors qu'elles font retentir tout l'Empyrée de leurs cantiques, & qu'elles rediſent inceſſamment ces paroles : Plût à Dieu que tous les hommes ſuſſent & connuſſent « !

Les Chrétiens Orientaux, ſelon le témoignage d'Ebn-Batrik, donnent le nom d'*Amious* au Pharaon de Moïſe qui fut ſubmergé. Il y a auſſi des Muſulmans qui le nomment *Senán-Ben-Uluán*. Le nom d'*Amious* ſemble avoir quelque rapport à celui d'*Amaſis*, ancien Roi d'Egypte fort connu des Grecs.

Il y avoit autrefois, ſelon le Géographe Perſien, un lieu proche la ville de Colzum, qui portoit le nom de *Kioſchk-Feraoun*, c'eſt-à-dire le Balcon ou le Portique de Pharaon.

FERIDOUN & AFRIDOUN, ſeptieme Roi de Perſe de la premiere Race ou Dynaſtie, étoit fils d'Apiten ou Alkian, Prince qui deſcendoit de la lignée de Giamſchid. Il défit en bataille rangée Zohak, uſurpateur de la couronne de Perſe ; il le fit priſonnier, & le tint ſous bonne garde dans une grotte de la montagne de Damavend. Le jour qu'il gagna cette fameuſe bataille, & qu'il délivra la Perſe de la tyrannie de Zohak, fut appelé par les Perſans *Mihirgian*, & tombe juſtement au point de l'équinoxe d'Automne, qui porte ce nom dans le Calendrier Perſien.

Comme le principal auteur de cette victoire fut Gaou ou Gao, ſimple Forgeron, qui ayant attaché ſon tablier au bout d'une perche, aſſembla & excita le peuple contre le Tyran Zohak,

Feridoun, pour conſerver la mémoire de cette action ſi hardie & ſi heureuſe, fit enrichir le tablier de Gao, qui avoit ſervi d'étendard le jour de la bataille, de pierres précieuſes, que tous les Rois ſes ſucceſſeurs ont augmentées juſqu'au point que ſa valeur eſt montée à un prix ineſtimable. Les Arabes le prirent ſur les Perſans à la bataille de Cadeſie, qu'ils gagnerent ſous le Khalifat d'Omar, & l'ayant partagé entre eux, chacun ſe trouva récompenſé d'un très-riche butin.

Quand Feridoun ſe ſentit avancé en âge, il réſolut de partager ſes Etats entre trois enfans qu'il avoit. Il donna à l'aîné, nommé *Salm*, la partie occidentale de ſes Etats, qui s'étendoient juſqu'en Afrique. Le ſecond, nommé *Thour*, eut pour partage la partie orientale juſqu'au Gihon; & le troiſieme, nommé *Irage*, fut pourvu des Provinces qui en occupoient le milieu, avec la prérogative du trône royal, & la poſſeſſion des tréſors que ſon pere avoit amaſſés.

Feridoun, après avoir ainſi diſpoſé de ſes Etats, choiſit un lieu de retraite pour y vaquer uniquement au ſervice de Dieu : mais le repos de ſa ſolitude fut bientôt troublé par ſes propres enfans, dont les deux aînés, piqués de jalouſie contre leur cadet, qu'ils diſoient avoir été avantagé par leur pere à leur préjudice, lui firent une cruelle guerre. Cette guerre ne finit que par la mort d'Irage, qui fut vaincu & tué par ſes freres : mais ceux-ci, non contens de ſa mort, envoyerent, par une impiété déteſtable, ſa tête à leur propre pere Feridoun, lequel, outré de cet attentat, maria la fille d'Irage à un Prince

de ſa famille ; & c'eſt de lui que Manugeher naquit, lequel étant arrivé à l'âge de porter les armes, vengea la mort de ſon grand-pere par celle de Salm & de Thour ſes grands-oncles.

C'eſt ainſi que l'Auteur du Lebtarikh raconte l'hiſtoire de Feridoun, laquelle eſt rapportée par l'Auteur du Tarikh Cozideh avec quelques circonſtances différentes. Cet Auteur dit que Feridoun étoit petit-fils de Giamſchid, & qu'il portoit le ſurnom de *Ferrakh*, qui ſignifie généreux & libéral : il le fait paſſer pour Muſulman, c'eſt-à-dire pour un très-religieux obſervateur de la Loi du vrai Dieu.

Il ajoute qu'il partagea ſes enfans en grand Seigneur ; car il donna à Salm ſon fils aîné, le pays nommé *Magreb*, c'eſt-à-dire toutes les Provinces de l'occident conquiſes ou à conquérir, avec le titre de Kaiſſar. A ſon ſecond fils, nommé *Thour*, la Turquie orientale, qui comprend les pays des Turcs, Tartares & Mogols, & toute la vaſte étendue du pays de Catha & de Tchin, c'eſt-à-dire le Cathai & la Chine, avec le titre de *Fagfour*.

Le cadet, qu'il aimoit plus tendrement, demeura maître de la Perſe, des deux Iraques, de la Syrie, de l'Arabie, & du Khoraſan, avec leurs dépendances, & prit le titre de *Schah*. Celui-ci ſe nommoit *Irage*, & l'on croit que le grand Empire de Perſe, qui comprenoit les Provinces laiſſées en partage à Irage, prit de lui le nom d'*Iran*, de même que les Provinces qui étoient à l'orient & au ſeptentrion de la Perſe, prirent le nom de *Tourán*, à cauſe de Tour qui en étoit le maître.

Feridoun, ſelon le même Auteur, fit ce partage après avoir régné cinq cents ans, & fut le premier qui dompta des éléphans, & qui inventa la thériaque.

Khondemir, qui s'étend un peu plus que les Hiſtoriens précédens, dit que Feridoun étoit fils d'Atkian, & non d'Apiten; mais il y a peu de différence dans les caracteres Perſiens de l'un à l'autre de ces deux noms; & qu'après que Gao eut, par ſa valeur, délivré la Perſe de la tyrannie de Zohak, & mis ce Prince ſur le trône, il ſe ſervit du commandement général des armes qu'il avoit entre les mains, pour aſſujettir tous les peuples voiſins de la Perſe à l'obéiſſance de Feridoun; car ces peuples avoient ſecoué le joug des Perſans ſous le regne de Zohak.

Après cette expédition, il pouſſa ſes conquêtes bien avant dans l'Occident, où il ſubjugua, pendant l'eſpace de vingt années, tous les peuples qui ne reconnoiſſoient pas la majeſté & la puiſſance du Monarque de Perſe, lequel faiſoit ſon ſéjour pour lors dans l'Adherbigian, qui eſt la Médie. Gao portoit dans toutes ſes expéditions l'étendard dont il ſe ſervit lorſqu'il fit ſa premiere entrepriſe contre le Tyran Zohak, & cet étendard n'étoit autre qu'une peau dont il ſe ceignoit pour travailler à la forge, qui étoit ſon métier ordinaire; car il l'attacha au bout d'une lance en forme de guidon, & la faiſoit toujours porter à la tête de ſon armée.

L'on dit que ſes ſoldats, regardant ſeulement ce guidon, ſe promettoient toujours une victoire complette & infaillible ſur leurs ennemis; & il devint ſi fameux, que les Perſans l'ont toujours

conſervé depuis, tant que leur Empire a duré, c'eſt-à-dire juſqu'au Mahométiſme.

Après que Gao eut fini ſes exploits, il retourna à Iſpahan ſa patrie, dont Feridoun le fit Seigneur abſolu, auſſi bien que de toute l'Iraque Perſienne, dont cette ville étoit la capitale, en forme néanmoins d'apanage réverſible à ſa couronne. Gao y commanda l'eſpace de dix ans, à la fin deſquels il mourut, fort regretté de ſon Prince & de tous les Perſans, dont il avoit rétabli la réputation & l'Empire.

Feridoun, pour immortaliſer la mémoire d'un ſi grand homme, ſe fit apporter ſon guidon, que l'on appeloit *Dirfech Gaviani*, l'étendard de Gao, & le fit broder de perles & de pierres précieuſes, pour le conſerver dans ſon tréſor. Les Rois de Perſe ſes ſucceſſeurs l'enrichirent tous à l'envi l'un de l'autre, & ne le firent jamais porter à la guerre que lorſqu'ils marchoient en perſonne, & il fut toujours pour eux le ſignal d'une victoire certaine, juſqu'au temps d'Omar, ſecond Khalife des Muſulmans, ſous lequel il fut pris, & l'armée des Perſans entiérement défaite au combat de Cadeſie, terme fatal de leur Monarchie.

Feridoun ayant déjà régné cinquante ans, épouſa la fille du Tyran Zohak ſon prédéceſſeur, de laquelle il eut deux enfans qui furent nommés *Thour* & *Salm*. Ces deux Princes eurent tous les traits du viſage & tous les mouvemens de l'âme ſemblables à ceux de Zohak leur aïeul maternel; ce qui fit que Feridoun, n'ayant que peu d'affection pour eux, ſe remaria à Irân-Dokht, fille d'un Seigneur Perſien, de la-

quelle il eut un troiſieme fils, qu'il nomma *Irage*.

Ce Prince mérita par les dons naturels qu'il poſſédoit, & par les vertus qu'il acquit, le droit d'aîneſſe ſur ſes freres ; car il leur fut en effet préféré par Feridoun, lorſque de ſon vivant, & ſans quitter ſa couronne, il leur partagea ſes Etats, à condition néanmoins qu'ils le reconnoîtroient toujours pour leur ſouverain Seigneur.

Nous avons déjà vu plus haut le partage qui échut à chacun d'eux ; les deux aînés n'en furent pas contens, & réſolurent entre eux de faire la guerre à leur pere, pour l'obliger à un nouveau partage, dans lequel Irage, auquel ils portoient une extrême envie, ne fut pas avantagé à leur préjudice.

Ils avoient déjà fait la jonction de leurs armées, & marchoient vers l'Adherbigian, quand Irage demanda au Roi ſon pere la permiſſion d'aller trouver ſes freres, dans l'eſpérance qu'il avoit de les appaiſer & de leur faire changer de réſolution : mais ces freres dénaturés, au lieu de bien recevoir celui qui venoit à eux pour leur donner toute ſorte de ſatisfaction, le maſſacrerent impitoyablement auſſi-tôt qu'il ſe fut mis entre leurs mains, &, par un excès d'impiété barbare, envoyerent ſa tête à Feridoun leur pere.

Ce Prince, pénétré de douleur à la vue d'un ſpectacle ſi affreux, après avoir pris le deuil avec toute ſa Cour, ne ſongea plus qu'à la vengeance d'un ſi cruel affront. Il fut cependant obligé de paſſer pluſieurs années ſans en témoigner aucun reſſentiment, juſqu'à ce que Manugeher, fils d'Irage & d'Afridmah, ou, ſelon quelques Auteurs, neveu ſeulement de Feridoun, & non pas ſon

petit-fils, eut atteint l'âge de porter les armes; car auſſi-tôt qu'il eut aſſez de force pour les manier, il ſe mit à la tête d'une groſſe armée, & alla combattre ſes oncles, qu'il défit & tua dans la bataille qu'il leur livra.

Manugeher, après avoir tiré une vengeance ſi complette de la mort de ſon pere, retourna victorieux & triomphant auprès de ſon aïeul. Feridoun le reçut avec mille careſſes, le déclara auſſi-tôt ſon ſucceſſeur, & enfin lui mit le tage, c'eſt-à-dire la couronne ſur la tête, ſe contentant d'avoir régné cinq cents ans.

L'Auteur du Lebtarikh cite un beau mot de Feridoun : *Rouzghiár nameh kerdár ſchumaſt : Bèr angia kerdár niku baied kumaſcht.* » La vie de l'homme eſt un papier journal; il ne faut écrire ſur ce papier que de bonnes actions «.

Sâdi rapporte auſſi que ce Prince avoit fait graver ſur le frontiſpice d'une de ſes galeries, ces vers :

Souviens-toi, qui que tu ſois, que le monde manque à un chacun :
Donne ton cœur au Créateur du monde, il ne te manquera jamais.
Ne t'aſſure point ſur la puiſſance ni ſur les richeſſes d'ici-bas ;
Car le ſiecle en a nourri & élevé beaucoup de ſemblables à toi, qu'il a enfin fait périr.
Quand un homme de bien eſt ſur le point de paſſer en l'autre vie, que lui importe de mourir ſur un trône ou ſur le pavé ?

Ben-Schohnah veut que Feridoun ou Afridoun

ſoit l'ancien Dhoulcarnain dont il eſt parlé dans l'Alcoran, & que pluſieurs Muſulmans mettent au rang des Prophetes.

Giami parle, dans ſon Bahariſtan, de Feridoun, comme d'un Prince qui avoit un grand fond de clémence, & qui étoit doué d'une profonde ſageſſe : entre les traits d'une rare prudence que les Hiſtoriens racontent de lui, ils diſent qu'avant ſa mort il laiſſa écrit comme par teſtament à ſes enfans, cet avis important : Faites état que tous les jours de votre regne ſont autant de feuillets du livre de votre vie. Prenez donc garde de ne rien écrire dans ce livre, qui ne ſoit digne d'être tranſmis à la Poſtérité. C'eſt à peu près la même ſentence qui a été rapportée ci-deſſus, & qu'un Poëte Perſien explique en ces termes : L'étendue du ciel qui par ſon mouvement meſure le temps de notre vie, eſt comme une grande feuille de papier, où toutes les actions des hommes ſont écrites. Heureux celui qui n'y couche que celles qui ſont dignes de louange & de mémoire!

FESH, & avec la terminaiſon du nominatif abſolu, Feshon, la Pâque des Juifs & des Chrétiens. Ce mot vient, auſſi bien que celui de Paſcha, du Peſakh des Hébreux.

Les Chrétiens de l'Orient, & particuliérement les Syriens, ſoutiennent que la Pâque dans laquelle Notre Seigneur Jeſus-Chriſt mourut, ſe célébra le treizieme du mois Adar, le Samedi qui commençoit dès le ſoir du Vendredi précédent ; que Notre Seigneur la prévint d'un jour, & la célébra le Vendredi, qui commençoit dès

le ſoir du Jeudi précédent, à cauſe qu'il devoit mourir le Vendredi.

Calviſius met la même Pâque auſſi le Samedi, quatrieme jour d'Avril, l'an 33 de l'Ere vulgaire, & la 35 de l'âge de Jéſus-Chriſt, qui tombe dans l'année 344 d'Alexandre.

Il paroît que les Orientaux citent quatre fêtes de Pâque, qui ſe ſont paſſées pendant la prédication de Jeſus Chriſt, ce que pluſieurs de nos Auteurs admettent.

FETHAL; les Arabes ne ſont point d'accord ſur la ſignification de ce mot, qui ſe trouve dans l'Alcoran. Les uns veulent que ce ſoit le temps qui s'eſt paſſé entre la création du monde & celle de l'homme, pendant lequel les pierres étoient encore molles; & les autres ſoutiennent qu'il ſignifie cet eſpace de temps qui s'écoulera depuis que la génération des hommes ſera ceſſée, juſqu'au jour du Jugement dernier.

FIKIAH, nom de la femme de Jéſus fils de Sirah, que les Orientaux diſent avoir été Viſir ou Miniſtre d'Etat de Salomon. C'eſt celui de qui nous avons le Livre de l'Ecriture Sainte intitulé l'*Eccléſiaſtique*.

FIL & PIL. Le premier de ces mots eſt Arabe, & le ſecond eſt de l'ancien Perſien; ils ſignifient tous deux un éléphant, que les Arabes diſent n'avoir été connu dans leur pays que depuis qu'Abraha, Roi de l'Iemen & de Habaſche, c'eſt-à-dire de l'Arabie Heureuſe & des Abiſſins,

en eut fait paſſer de l'Ethiopie en Arabie pour aſſiéger la Mecque.

Caous fil dendán. Caous aux dents d'éléphans eſt un des anciens Héros de la Perſe. Pilten, qui ſignifie corps d'éléphant, eſt l'épithete que les anciens Romans de Perſe donnent à leurs plus vaillans guerriers.

Piſpai, pied d'éléphant, eſt le nom du Viſir de Dabſchelim, ancien Roi des Indes, qui compoſa le fameux Livre de Calilah & Damnah.

Ce fut Mahmoud, fils de Sebectéghin, Sultan des Gaznevides, qui impoſa le premier à l'Empereur des Indes, qu'il avoit ſubjugué, un tribut d'éléphans, dont il ſe ſervit dans ſes armées, qui faiſoient la terreur de la Perſe, & de tout le reſte de l'Aſie. Il en montoit un blanc, qu'il regardoit comme un préſage certain de la victoire.

Khondemir rapporte, dans la Vie du Sultan Mahmoud, qu'en l'année de l'Hégire 405, ce Sultan qui faiſoit la guerre aux Indes, ayant appris qu'il y avoit une Province entre les mains d'un Prince idolâtre, dans laquelle il ſe trouvoit une race d'éléphans que l'on appeloit *Muſulmans*, c'eſt-à-dire *fideles*, cet avis lui fit entreprendre la conquête de ce pays-là, d'où il rapporta de très-grandes richeſſes. Ces éléphans faiſoient des eſpeces de génuflexions & de proſternations qui firent croire aſſez ſottement aux Mahométans, qui les voyoient pratiquer des choſes ſemblables à celles qu'ils faiſoient dans leurs prieres, que ces animaux étoient de leur religion. Pline & quelques autres Auteurs ont écrit que les éléphans étoient capables de reli-

gion, & qu'ils adoroient le Soleil levant; mais c'eſt une fable.

Les Indiens ont une tradition encore plus ridicule; car ils croient que la terre eſt ſoutenue par huit éléphans. Il y a cependant apparence que cette tradition eſt plutôt chez eux une fable tirée de leur Mythologie, qu'ils allégoriſent de même que les Muſulmans font celle du taureau, qu'ils diſent tenir ſur ſes deux cornes.

Nous avons déja vu que Feridoun a été le premier qui a dompté les éléphans, & qui les a rendus domeſtiques. Nous avons dans les Hiſtoires de l'Orient deux fameux combats d'hommes avec ces furieux animaux; celui de Bahaïam Gour, & celui de Bakhtiár.

FILIB. Abulfarage remarque dans l'an 587 de l'Hégire, qui eſt de Jeſus-Chriſt 1191, que Filib, c'eſt Philippe Auguſte, qu'il appelle *Malek Alfranſi*, Roi de France, & qu'il qualifie des plus illuſtres en nobleſſe, entre les Rois Francs ou Latins, fut le premier de tous les Princes Croiſés qui apporta un renfort conſidérable aux Chrétiens, leſquels aſſiégeoient depuis deux ans la forte place de S. Jean d'Acre ou Ptolémaïde. Il fut cauſe que cette ville importante fut obligée de capituler, après avoir rendu inutiles tous les efforts que Saladin fit pour la ſecourir.

Le même nom de Filib eſt auſſi donné par les Orientaux à l'Empereur Philippe, qu'ils diſent avoir été Chrétien, du nombre de ceux qui n'entroient point dans l'Egliſe, & qui étoient ſeulement Catéchumenes. Pluſieurs de nos Au-

teurs ont jugé que cet Empereur étoit fort indigne de porter ce nom.

Il faut remarquer ici que Philippe Roi de Macédoine n'eſt jamais nommé par les Orientaux Filib, mais toujours Filikous; & qu'Alexandre le Grand, ſon fils ou véritable ou putatif, eſt toujours ſurnommé *Ebn-Filikous*, fils de Philippe de Macédoine.

FILSAFAT, mot corrompu du Grec, qui ſignifie en Arabe la *Philoſophie*; cependant les Arabes l'appellent plus communément en leur langue Hekmat, mot qui ſignifie proprement la Sageſſe.

L'Auteur du Lebtarikh dit, dans la Vie d'Alexandre le Grand, qu'Ariſtote, maître de ce Prince, porta la philoſophie du pays d'Irán, c'eſt-à-dire de la Perſe, en celui de Roum qui eſt la Grece.

L'on peut voir dans les titres d'Elahioun & de Deherioun, les ſectes différentes de Philoſophes que les Arabes connoiſſent.

Les Indiens les diviſent en ſix ſectes, dont les Docteurs, qu'ils appellent *Pendets*, ont une eſpece d'Univerſité à Banarſi, ville ſituée ſur le Gange. La ſixieme de ces ſectes eſt l'Epicurienne.

FILSOF : ce mot eſt corrompu du Grec, & ſignifie en général un *Philoſophe*; mais en particulier il ſe prend pour un Auteur particulier auquel on attribue le Livre intitulé *Oſſoul u dhouabat*, les Principes & leurs dépendances.

Khondemir dit ſur le ſujet des Philoſophes,

qu'il appelle *Falaſafát*, plurier de Filſof, que des deux ſectes de Philoſophes qui reconnoiſſent Thales & Anaxagore pour leurs Auteurs, celle de Thales qui admet l'eau pour principe de tous les corps naturels, eſt la plus conforme aux ſentimens des Juifs & des Muſulmans, & que celle d'Anaxagore, qui poſe le feu pour premier principe, a plus de rapport à la religion des Zoroaſtriens, qui ſont les anciens Mages de Perſe.

FINHAS, Phinees fils d'Eleazar fils d'Aaron. Les Orientaux diſent qu'il gouverna les Juifs pendant vingt-cinq années, après la mort de Joſué, & que les Juifs ont une tradition ſelon laquelle ils veulent que ce Grand-Prêtre de la Synagogue ſoit le même que le Prophete Kheder ou Elie, lequel vécut pluſieurs ſiecles après, ce qui ne pouvoit être arrivé que par la métempſycoſe, que pluſieurs des anciens Juifs ſemblent avoir admiſe ſous le nom de Ghilgoul, & de laquelle il y a même quelques veſtiges dans le Nouveau Teſtament.

FIRFIR, la Pourpre. Ebn Batrik rapporte que ſous le regne de Hiram, Roi de Tyr, contemporain de Salomon, le chien d'un Berger ayant mangé un limaçon de mer que les Arabes appellent *Halzounah*, c'eſt celui que les Latins nomment *Murex*, ſon muſeau en fut teint de telle ſorte, qu'ayant été frotté avec de la laine, elle en prit la couleur, & fut portée au Roi, qui fit faire la pêche de cette ſorte de coquillage, & en tira la pourpre, dont on lui attribue l'invention.

Les Arabes la nomment auſſi Birfir, & donnent pareillement ce nom à une eſpece de violette, dont la couleur eſt fort vive, & beaucoup plus éclatante que la nôtre.

FIRISCHTEH, c'eſt le nom d'un Ange en langue Perſienne; car Firiſchten, dont ce mot eſt le participe, ſignifie en cette langue *envoyer*, auſſi bien que le mot grec duquel celui d'*Ange* eſt dérivé. Les Hébreux l'appellent *Melák*, de la racine Lák, laquelle ne ſe trouve point dans la langue Hébraïque, mais qui s'eſt conſervée dans l'Ethiopienne, & ſignifie auſſi envoyer. Les Arabes ont tiré leur mot de Malek ou Melik, qui ſignifie auſſi chez eux un *Ange*, du Melák des Hébreux.

Ebn Firiſchteh ou Ebn Melik eſt le ſurnom d'un Auteur nommé *Abdellathif*, qui a fait un Commentaire ſur le Menár ou Fanal du célebre Docteur Naſſafi.

FIROUZ & PIROUZ, mot Perſien qui ſignifie premiérement le troiſieme jour des cinq que les Grecs & après eux les Latins ont appelés *Epagomenæ*, qui s'ajoutent à la fin de l'année ſolaire, compoſée de 360 jours, telle qu'étoit l'année des Egyptiens & des anciens Perſans, ſelon le Calendrier Jezdegirdique, & ſelon le Gelaleen.

Les Perſans appellent ces cinq jours, qu'ils ajoutent à la fin du douzieme mois de leur année, *Penge Duzdidé*, & les Arabes les nomment *Moſteraca*, comme qui diroit, *les jours dérobés*, & diſent qu'il faut néceſſairement les ajouter, ſi l'on veut avoir le cours entier du Soleil depuis

depuis le premier degré du belier juſqu'au dernier degré des poiſſons ; en quoi ils ſe trompent groſſiérement, parce qu'il y a de ſurplus cinq heures & 49 minutes.

Secondement, ce mot ſignifie bonheur & victoire ; & c'eſt dans cette ſignification qu'il entre dans la compoſition de pluſieurs noms de lieux & de villes.

Firouz & Firouzeh ou Pirouzeh ſignifie auſſi en Perſien une Turquoiſe, & c'eſt de ce mot que les Arabes ont dérivé celui de Firouſage, qui ſignifie chez eux la même pierre, dont la mine eſt dans les montagnes de Farganah, ſelon le rapport d'Ebn Haucal, & dans celle de Gaur.

FIROUZ-BEN-BELASCHE, cinquieme Roi de Perſe, de la Dynaſtie des Aſchcaniens. Il ſuccéda à Belaſche ſon pere, & acquit la réputation de Prince très-vaillant.

La Chronique Giaferienne rapporte que Firouz pourſuivant un cerf à la chaſſe, ſe trouva proche d'une caverne, où étant entré & où ayant lu une inſcription gravée ſur la pierre, qui portoit que Feridoun avoit caché en ce lieu un de ſes tréſors, il y fit fouiller, & en tira une ſomme très-conſidérable d'or & d'argent, qu'il fit diſtribuer toute entiere à ſes ſoldats.

Le même Hiſtorien dit que ſous le regne de Belaſche pere de Firouz, pluſieurs Juifs qui n'obſervoient pas la loi de Moïſe, furent changés en ſinges, & moururent tous au bout de ſept jours.

Cette même fable eſt rapportée par des Hiſtoriens Arabes, qui attribuent cette métamor-

phoſe des Juifs à la violation du jour du Sabath, dont ils furent punis en cette vie-ci & en l'autre.

Firouz régna dix-neuf ans, & eut pour ſucceſſeur un de ſes freres nommé *Narſi* ou *Narſes*, lequel, après quatorze ans de regne, laiſſa ſa couronne à Firouz-Ben-Firouz ſon neveu. Celui-ci la poſſéda dix-ſept ans, & la perdit avec la vie par une conſpiration qui fut faite contre lui. Les Conjurés mirent ſon fils Belaſche, ſecond du nom, ſur le trône de la Perſe, & celui-ci s'y maintint juſqu'à ſa mort, qui arriva la douzieme année de ſon regne.

FIROUZ-BEN-JEZDEGERD-BEN-BAHARAM-GOUR, ſeizieme Roi de Perſe, de la Dynaſtie des Saſſanides, étoit fils d'Iezdegerd, & petit-fils de Baharam Gour. Il ſuccéda à ſon frere Hormouz, lequel n'étant que ſon cadet, lui avoit été cependant préféré, par la diſpoſition d'Iezdegerd leur pere.

Hormouz pouvoit être avec raiſon préféré à ſon aîné, puiſqu'il portoit le ſurnom de Firzaneh, c'eſt-à-dire de Sage, ſelon le rapport de l'Auteur du Livre intitulé *Mefati Aloloum*, les Clefs des Sciences.

Cependant Firouz ayant imploré le ſecours de Khoſchnaovaz, Roi des Haiathelites, contre ſon frere Hormouz, le dépoſſéda de ſes Etats, & le fit priſonnier avant que la premiere année de ſon regne fût expirée.

Ce Prince, après avoir ôté la vie à ſon frere, changea auſſi-tôt toute la face du gouvernement, & fit régner impunément l'injuſtice, exigeant

ſans néceſſité des ſommes immenſes de ſes ſujets: mais le Ciel le punit de ces excès par une ſéchereſſe ſi extraordinaire, qu'il ne reſta preſque point d'eau dans les grands fleuves du Gihon & du Tigre; en ſorte que la famine qui s'enſuivit, mit tous les peuples hors d'état de lui payer leur tribut ordinaire.

Cette famine dura près de ſept ans, au bout deſquels la colere de Dieu étant appaiſée, les pluies firent en peu de temps reverdir la terre, & ramenerent l'abondance qui en avoit été bannie: mais Firouz, au lieu de profiter du châtiment qu'il avoit ſouffert, & de la grace qu'il recevoit, reprit ſon premier train de vie, & après avoir appauvri ſes Sujets, entreprit de dépouiller ſes voiſins.

Firouz avoit d'extrêmes obligations à Khoſchnaovaz, comme nous avons vu ci-deſſus; cependant il prit la réſolution de l'attaquer avec toutes ſes forces. Ce Prince ne ſe trouvoit pas pour lors en état de réſiſter à l'armée de Firouz, s'il ne ſe fût ſervi d'un ſtratagême que lui ſuggéra un de ſes Officiers.

Cet Officier, qui avoit une main coupée, lui propoſa que, s'il vouloit l'envoyer lui ſeul au devant de Firouz, il ſe faiſoit fort de l'arrêter, & de le mettre lui & ſon armée entiere entre ſes mains. La propoſition ayant été acceptée, l'Officier alla ſe poſter en un détroit de montagne où il ſavoit que Firouz devoit paſſer. Ce Prince l'ayant apperçu, le fit venir devant lui, & l'interrogea ſur le ſujet qui l'arrêtoit en ce lieu-là.

L'Officier lui répondit que c'étoit le déſeſpoir de ſe voir réduit en un ſi miſérable état

par Khoſchnaováz, qui lui avoit fait couper la main, & ſouffrir pluſieurs autres traitemens indignes, pour avoir eu le courage de lui repréſenter les injuſtices qu'il faiſoit ſouffrir à ſes ſujets, & le danger auquel il s'engageoit, en voulant ſoutenir contre le Roi de Perſe une guerre ſi préjudiciable à ſes Etats.

Le Roi, touché de ce récit, accorda ſa protection à l'Officier, & lui demanda l'état de l'armée de ſon ennemi : celui-ci ayant déja gagné créance dans l'eſprit du Roi, lui dit que s'il vouloit venir à bout aiſément de Khoſchnaováz, il n'avoit qu'à prendre une route qu'il lui montreroit dans la campagne du déſert, parce qu'en la ſuivant, au lieu de celle de la montagne qui étoit la plus longue, il tomberoit par-derriere ſur ſon ennemi, & l'envelopperoit infailliblement.

Firouz ayant ſuivi malheureuſement le conſeil de cet eſpion, tomba juſtement dans le piége qu'il lui avoit tendu ; car ſon armée périt preſque toute entiere de faim & de ſoif, & il fut obligé, avec peu de gens qui le ſuivirent, de demander quartier à ſon ennemi.

Khoſchnaováz le lui accorda, à condition qu'il s'engageroit, par un ſerment ſolennel, de ne plus entrer dans ſes Etats à main armée. Firouz ne fit aucune difficulté de prêter ce ſerment ; mais auſſi-tôt qu'il fut rentré dans ſon Royaume, ſans y avoir aucun égard, il ne ſongea qu'à ſe venger de l'affront qu'il avoit reçu, & laiſſant le gouvernement de ſes Etats à Saoukh, Prince iſſu de la race de Manugeher, il marcha incontinent avec une puiſſante armée contre Khoſchnaováz.

Ce Prince, extrêmement indigné de la perfidie de Firouz, lui dreſſa un ſecond piége, qui lui fut beaucoup plus funeſte que le premier; car ayant fait creuſer un foſſé très-profond, & l'ayant fait enſuite couvrir de paille, il vint camper entre ce foſſé & l'armée de Firouz.

Auſſi-tôt que les deux armées furent en préſence, Khoſchnaováz commanda aux ſiens de faire leur retraite par un chemin sûr qu'il avoit fait laiſſer au travers du foſſé : l'armée des Perſans voyant fuir les ennemis, les pourſuivit avec chaleur, & voulant les envelopper de tous côtés, prit à droite & à gauche, & s'engagea avec tant de précipitation dans cette fondriere, que Firouz lui-même, avec ſes principaux Officiers, y demeura & y perdit la vie.

Les Haiathelites eurent, après cet événement, bon marché des Perſans; car, ſe ſervant du grand avantage que le ſtratagême leur avoit procuré, ils tournerent le viſage à l'ennemi, & acheverent de défaire ce qui reſtoit de leurs troupes au delà du foſſé.

Saoukh n'eut pas plus tôt reçu la nouvelle de cette déroute, qu'il entreprit de la réparer : il fit ſes derniers efforts pour mettre ſur pied une nouvelle armée : mais enfin voyant que Khoſchnaováz, nonobſtant les avantages qu'il avoit remportés, lui offroit la paix à des conditions honorables, puiſqu'il lui rendoit ſans rançon tous les priſonniers qu'il avoit faits dans la derniere bataille, & tous les équipages du Roi qu'il avoit enlevés, il accepta ſes offres, & la guerre finit entre ces deux Etats.

Firouz, auquel l'Hiſtorien donne en cet endroit

le ſurnom de *Mardanch*, régna trente ans ou environ, & laiſſa pour ſucceſſeur Belaſch, qui eſt le troiſieme du nom entre les Rois de Perſe. Il eut auſſi un autre fils, nommé *Cobad*, lequel ſuccéda à Belaſch ſon frere, & fut pere du grand Nouſchirvan, le plus célebre de tous les Rois de Perſe.

Ebn-Batrik lui donne vingt-ſept ans de regne, & dit qu'il bâtit deux villes de ſon nom dans le pays de Caſgar en Turqueſtan, dont l'une porte le nom de *Douriz-Firouz*, & l'autre de *Ram-Firouz*, & qu'il eut de grands démêlés avec Khaſchnaovar (c'eſt Khoſchnaováz) Roi des Haiathelites, dans le pays de Balkhe en Khoraſan.

Abulfarage écrit que Firouz, fils d'Iezdegerd, régnoit au commencement de l'empire de Leon premier, ſucceſſeur de Martian, qui eſt l'an 879 d'Alexandre; ce qui ne s'accorde pas avec nos Chronologiſtes, ſelon leſquels la premiere année de Leon le Thrace commença dans l'année 769 d'Alexandre, & de Jéſus-Chriſt 457.

FIROUZ, nom d'un eſclave Perſien qui tua Omar, troiſieme Khalife.

FIROUZABAD, lieu & demeure de la félicité. C'eſt le nom d'une ville de la Perſe proprement dite, ſituée proche celle de Schiraz, qui eſt aujourd'hui la capitale de cette Province, comme étoit autrefois Eſtekhár, que les Grecs ont appelée *Perſepolis*.

Cette ville a donné la naiſſance à pluſieurs grands Perſonnages, dont Ibrahim, fils d'Ali fils

de Joſeph, eſt des principaux; c'eſt pourquoi il porte le ſurnom de *Schirazi* & de *Firouzabadi*.

Abouſaid-Samâni, dans ſon Livre intitulé *Ansáb* ou les Généalogies, dit que Firouzabad eſt la même ville que l'on appelle plus communément *Khouz*, qui donne ſon nom à une petite Province, nommée le *Khouzistan*, qui eſt l'ancienne Suſiane. Ce pays fait partie de la Province de Perſe, priſe dans une plus grande étendue.

Ibrahim, dont nous avons fait mention ci-deſſus, étoit un grand Docteur dans la Loi Muſulmane, qui, après avoir étudié dans la ville de Schiraz, ſe tranſporta à Bagdet, où Nezám-Al-Molk, premier Viſir de Malek-Schah, homme fort illuſtre, lui donna la direction du fameux College qu'il avoit fait bâtir à ſes dépens, & qui portoit, à cauſe de ſon Fondateur, le nom de *Medraſſat al Nezamiat*.

Ce Docteur avoit étudié à Schiraz ſous un autre célebre Docteur, nommé *Al-Beidhaovi*, & paſſa de là à Baſſora, où il écouta les leçons du Docteur nommé *Al-Gioudi*, après quoi il vint à Bagdet, qui étoit la ville Impériale & le ſiége des Khalifes, où il prit encore des leçons du ſavant Juriſconſulte Aboul-Ṭhib-Al-Thabari.

Après avoir profité ſous ces habiles Maîtres, il fit profeſſion de la Secte Schafeïenne. Il refuſa d'abord l'emploi que Nezám-Al-Molk lui voulut donner dans ſon College; & ce fut en effet Abou-Naſſer-Ebn-Al-Sabbágh qui en eut la premiere direction, pendant laquelle il compoſa le Livre qu'il intitula *Schamel*; mais enfin Ibrahim

ayant accepté cette charge, il s'en acquitta très-dignement juſqu'à ſa mort, qui arriva l'an de l'Hégire 476, en la quatre-vingt-deuxieme année de ſon âge.

Tous ſes diſciples porterent un grand deuil de ſa mort, & Nezám-Al-Molk voulut que ſon College fût fermé une année entiere, pour mieux marquer la douleur qu'il reſſentoit de la perte d'un ſi grand homme. Ebn-Sabbágh, qui avoit été ſon prédéceſſeur, fut auſſi ſon ſucceſſeur.

Ce Docteur, qui portoit auſſi le prénom d'*Abou-Ishak*, eſt l'Auteur d'un Livre fort eſtimé parmi les Mahométans, dont le titre eſt *Al-Tanbih*, l'Avertiſſement en général, où il traite des principaux rites & obſervances de la Loi Muſulmane. Abulfadhl-Ahmed y a fait un Commentaire intitulé *Scharh al Tanbih*.

Magdeddin-Abou-Thaher-Mohammed-Ben-Jacob eſt auſſi ſurnommé *Al-Firouzabadi* & *Al-Schirazi*. Il eſt l'Auteur d'un Dictionnaire très-ample de la Langue Arabique, qu'il compila en ſoixante volumes, & lui donna le titre de *Lamê* : mais étant lui-même épouvanté de la groſſeur énorme de ſon Ouvrage, il en retrancha toutes les autorités, & le réduiſit en deux ſeuls volumes ſous le nom de *Camous*.

Ce même Auteur a compoſé auſſi *Ahaſſan al lathaif*, qui eſt un Recueil de facéties & de plaiſanteries, & un autre Ouvrage nommé *Aſſaâd bel Aſſaad âla deregiat al egtehád*, le moyen d'acquérir la félicité autant qu'il ſe peut faire, qu'il dédia à Iſmaël Al-Aſchraf, Roi de l'Iemen. Magdeddin mourut l'an de l'Hégire 817, & compoſa ſon Dictionnaire après celui de Giaouhari,

dont la groſſeur n'étoit que la ſoixantieme partie du ſien.

FITHAGORES, Pythagore. Le Tarikh Montekheb le ſurnomme *Hakim*, c'eſt-à-dire le Sage ou le Philoſophe, & dit qu'il étoit de nation Jounani, c'eſt-à-dire des anciens Grecs; qu'il vivoit ſous le regne de Giamſchid, cinquieme Roi de Perſe de la Race des Piſchdadiens, du temps du Patriarche Noé, & qu'on lui doit l'invention de la Muſique, & de pluſieurs ſortes d'inſtrumens muſicaux.

Le Lebtarikh auſſi bien que Khondemir diſent plus probablement, qu'il vivoit ſous le regne de Cai-Khoſrou, troiſieme Roi de Perſe de la Race des Caianides, & qu'il avoit été diſciple de Locman, contemporain de David.

Ben-Caſchem écrit que ce Philoſophe étoit natif de la ville de Tyr en Phénicie; qu'il voyagea long-temps en Grece & en Egypte, & compoſa deux cent quatre-vingts livres; que ſes envieux le voulurent faire mourir, & qu'il ſe ſauva avec quarante de ſes Diſciples dans un Temple, où il ſe fortifia de telle ſorte, qu'on ne put jamais le forcer pendant quarante jours; mais qu'enfin ſes ennemis y mirent le feu & le firent périr. Il ajoute que ce Philoſophe jeûnoit & prioit beaucoup; que l'on ne l'avoit jamais vu rire ni pleurer, & que ſa deviſe étoit *Khair la iedoum*, *ſcherr la iedoum*, ni le bien ni le mal n'ont pas une longue durée. Il paroît que ce Philoſophe a tiré pluſieurs de ſes maximes de Zoroaſtre.

Abulfarage fait vivre Pythagore ſous Darius

fils de Hiſtaſpe, & dit qu'il poſoit les nombres pour premiers principes de toutes choſes.

FODHAIL, ſurnom d'Abou-Ali-Ben-Aiadh-Ben-Maſſoûd-Al-Temimi-Al-Khoraſſani; qui étoit natif des environs de la ville de Merou en Khoraſan. Sa premiere profeſſion fut d'être voleur de grands chemins. On dit de lui qu'ayant entrepris pendant la nuit d'eſcalader une maiſon pour y jouir d'une perſonne qu'il aimoit, & y ayant entendu lire un verſet de l'Alcoran, il fut touché de Dieu & ſe convertit.

Ce perſonnage n'eſt pas ſeulement eſtimé des Muſulmans pour ſa doctrine, mais il paſſe encore chez eux pour un de leurs plus grands Saints, & l'on trouve ſa vie écrite dans l'hiſtoire d'Iafei, ſection trente-deuxieme.

Il vivoit ſous le Khalifat de Haroun Al Raſchid, & l'on rapporte que ce Khalife lui ayant demandé un jour s'il connoiſſoit quelqu'un qui fît profeſſion d'un plus grand détachement que le ſien, il lui répondit : » C'eſt vous-même, Seigneur, que je crois être encore beaucoup plus détaché que moi ; car pour moi je n'ai quitté que les choſes de ce monde qui ſont fort mépriſables, & il me paroît que vous avez abandonné entiérement celles de l'autre vie, qui ſont d'un prix ineſtimable «.

Il avoit coutume de dire au ſujet de la Cour des Princes, que le pire d'entre les Gens de robe & de lettres, eſt celui qui fréquente les Grands, & que le meilleur d'entre les Grands, eſt celui qui fréquente ceux-ci ; que la meilleure marque qu'un fidele puiſſe avoir d'être chéri de Dieu, eſt

de ſe voir chargé d'afflictions, & que celui qui en eſt abandonné, vit ordinairement dans les plaiſirs & dans la joie.

On dit auſſi de lui, qu'on ne l'avoit jamais vu rire, ſinon à la mort d'un fils qu'il aimoit beaucoup; ce qui fit dire à Mobarek, lorſqu'il eut appris la mort de Fodhail, que la triſteſſe avoit quitté le monde.

Sur ce que les Arabes diſent, que le monde eſt un cadavre, & que ceux qui le déſirent & qui s'y arrêtent ſont des chiens, Zamahchari dans ſon Rabi al abrar, le Printemps des Juſtes, cite cette ſentence de Fodhail: » Quand on m'offriroit le monde entier avec toutes ſes pompes & toutes ſes richeſſes pour le poſſéder & pour en jouir juſtement, je le refuſerois dans la vue de la vie éternelle; & je me garderois de ſes impuretés, comme fait celui qui paſſe par-deſſus une charogne, & qui releve avec grand ſoin ſa robe de peur qu'elle ne contracte quelque ſouillure «.

Fodhail diſoit encore: » Je ſers Dieu par amour; car je ne puis pas m'empêcher de le ſervir «; & étant interrogé quel étoit celui qu'il eſtimoit être le plus trompé en matiere de Religion, il répondit: » Celui qui ne ſert pas Dieu au deſſus de toute crainte & de toute eſpérance «. Quelqu'un lui dit enſuite: Et vous, comment le ſervez-vous? Il lui fit cette réponſe: » De l'amour d'un ami; car c'eſt l'amour de bienveillance qu'il me porte, qui m'a conduit à ſon ſervice, & qui m'y retient «.

FOURON; les Arabes appellent ainſi le Philoſophe Pyrrhon, chef de la ſecte des Sceptiques.

Il ſemble qu'Abulfarage le confonde avec Epicure ; car il dit, que les Diſciples de Pyrrhon furent appelés Aſhâb alledhat, les Sectateurs de la volupté, & qu'ils ne croyoient pas que l'ame ſubſiſtât ſans le corps.

Il eſt vrai que ces deux Philoſophes vivoient dans le même ſiecle, le premier ſous Ptolomée fils de Lagus Roi d'Egypte, & le ſecond ſous Ptolomée Philadelphe ſon ſucceſſeur ; mais ce qu'Abulfarage dit de Pythagore & de Thalès, qu'ils ont été diſciples de Pyrrhon, eſt entiérement inſoutenable, puiſque ces deux Philoſophes l'ont précédé d'environ trois cents ans.

FRANK & FRENK, un Franc, c'eſt-à-dire un François, & par extenſion ou par une plus ample ſignification, un Européen, ou plutôt un Latin, à cauſe que la nation Françoiſe s'eſt fait connoître & diſtinguer entre toutes les autres qui ont porté les armes dans l'Orient, au temps des Croiſades.

Frankpani, le Seigneur Franc ou Latin. C'eſt le nom d'un Gentilhomme Romain, qui vint au ſervice des Rois de Hongrie pendant les premieres guerres que ces Princes avoient avec les Turcs. Il s'établit en Croatie, & fut le Chef de la Maiſon des Frangipani ; de cette Maiſon étoit iſſu Jean, fils de Bernardin, lequel, après la mort de Matthias Covrin, Roi de Hongrie, ſe révolta contre Ladiſlas & contre le Duc Jean, bâtard de Matthias. Ce Duc, qui étoit Ban de Croatie, aſſiégea Frangipani dans la ville de Brevia, & le preſſa ſi fort, qu'il le réduiſit à ſe jeter entre les bras des Turcs ; & ce fut par

cette occaſion que Bajazeth ſecond ſe rendit maître de la Croatie, l'an 899 de l'Hégire.

Quoique le mot Pani, qui ſignifie Seigneur, ſoit Eſclavon, les Turcs ne laiſſent pas de s'en ſervir, quand ils parlent des gens & des pays de la langue Eſclavone. Il y a une branche de ces Frangipani encore aujourd'hui dans Rome, & c'eſt d'eux que la maniere de parfumer les gants à la Frangipane a pris ſon origine.

FULIKHRIAH, c'eſt l'Impératrice Pulcheria, ſœur de Théodoſe. Les Jacobites, comme Abulfarage & autres, diſent qu'elle étoit Religieuſe, & qu'elle ne laiſſa pas de ſe marier à Martian, avec lequel elle étoit ſoupçonnée d'avoir eu auparavant quelque commerce ſecret. Ils diſent encore, que quelques Evêques hypocrites approuverent ce mariage. Il ne faut point douter que ces Evêques ne fuſſent ceux qui avoient tenu ou qui tinrent le Concile de Chalcédoine qui condamna les Jacobites, & que cette condamnation détermina ces Hérétiques à décrier l'Empereur & l'Impératrice, ſous l'autorité deſquels ce Concile avoit été tenu.

FUROUDEH, fils de Siaveſch fils de Caicaus Roi de Perſe de la ſeconde Dynaſtie. Siaveſch avoit eu ce fils de la fille de Piran Veiſſeh, avant qu'il épouſât Frankis fille d'Afraſiab.

GADHANFER, nom propre d'Al Malek Al Modhaffer, dix-huitieme Sultan des Mamlucs Turcs en Egypte. Il étoit fils de Malek Al Naſſer, fils de Calaoun, & fut le ſixieme de huit freres qui ſe ſuccéderent les uns aux autres dans le royaume d'Egypte. Celui-ci ſuccéda immédiatement à Malek Al Kamel, & ne régna qu'un an & trois mois, au bout deſquels les Mamlucs mirent en ſa place ſon frere Al Malek Al Naſſer, l'an de l'Hégire 748.

GAIATHEDDIN-CAIKHOSROU, fils d'Alaeddin ou Aladin, Sultan de la Dynaſtie des Selgiucides qui régnoient dans le pays de Roum, c'eſt-à-dire dans la Natolie & pays circonvoiſins.

L'an de l'Hégire 640, ce Prince entreprit malheureuſement de faire la guerre aux Mogols ou Tartares, qui n'étant pas éloignés de ſes frontieres, ne laiſſoient pas néanmoins de vivre en paix avec lui, comme ils avoient fait avec Aladin ſon pere. Il leva pour ce ſujet une très-groſſe armée, compoſée de Grecs, de Francs, de Géorgiens, d'Arméniens, & d'Arabes.

Il marcha juſqu'auprès d'Arzengian, ville d'Arménie; mais à peine fut-il en préſence des ennemis, que tous les Muſulmans & tous les Chrétiens de ſon armée tournerent en arriere, ce qui l'obligea lui-même à prendre la fuite, & à prendre ſes femmes & ſes enfans qu'il avoit laiſſés à Céſarée de Cappadoce, pour les mettre en ſûreté dans Ancyre, ville de Galatie.

Les Mogols, ſurpris de cette fuite, appréhen-

dant que le Sultan ne leur eût dreſſé quelque embûche, ne le pourſuivirent pas auſſi vivement qu'ils euſſent pu faire ; ils ne laiſſerent pas cependant de prendre les villes de Sivas ou Sebaſte & de Ceſarée, après quoi ils ſe retirerent chez eux, & forcerent en paſſant la ville d'Arzengian.

Gaiatheddin connut enfin à ſes dépens, que ſes forces étoient trop inégales pour les meſurer avec celles des Mogols ; il envoya des Ambaſſadeurs à Octai Caan leur Empereur, & obtint de lui la paix, à condition de lui payer annuellement un gros tribut de chevaux, de munitions & d'étoffes.

Ce fut dans cette même année qu'Abulfarage marque être la 1554 d'Alexandre, ou de l'Ere commune des Seleucides, que mourut à Bagdet le Khalife Abbaſſide Moſtanſer Billah, pere de Moſtaaſſem, qui fut le dernier de tous les Khalifes légitimes du Muſulmaniſme.

Le même Auteur remarque que Gaiatheddin avoit épouſé la fille du Roi de Géorgie, de laquelle il étoit ſi amoureux, qu'il fit mettre ſon image ſur la monnoie. L'on trouve auſſi des médailles de ce Prince, dans leſquelles il y a pour revers un lion avec le ſoleil au deſſus de ſa tête : car ſes Aſtrologues lui avoient dit que s'il y faiſoit graver les figures qui repréſentoient ſon horoſcope, il viendroit à bout de tous ſes deſſeins.

Ce Sultan mourut l'an 642 de l'Hégire, & laiſſa trois enfans mâles, ſavoir, Ezzeddin, Rokneddin & Alaeddin, dont il déclara l'aîné pour ſon ſucceſſeur, ſous la tutele de Cortai qui étoit un homme très-eſtimé pour ſa probité.

GAIATHEDDIN, troiſieme Sultan de la

Race ou Dynaſtie des Gaurides, étoit neveu de Gihanſouz, & couſin-germain de Seifeddin ſon prédéceſſeur. Il fut qualifié du titre & ſurnom d'*Aboulfetah*, qui ſignifie le *Victorieux* & le *Conquérant*, à cauſe de ſes grands exploits.

Il vengea d'abord la mort de ſon prédéceſſeur, en faiſant mourir Aboulabbas Gauri qui l'avoit tué, & diſſipa, par cette exécution, toute la faction des rebelles qui s'étoient ſoulevés dans le pays de Gaur, & qui refuſoient de lui payer le tribut ordinaire.

Il aſſocia enſuite à l'Empire ſon frere Schehabeddin, qui fut ſon ſucceſſeur, après avoir été ſon compagnon inſéparable dans toutes ſes entrepriſes militaires. Après avoir ſoumis les Peuples de Gaur, il ſe rendit maître des pays de Raver & de Kermeſſir, qui ſéparent la province de Gaur de l'Indoſtan, & qui, ſelon quelques-uns, font une partie de celle ci.

L'an de l'Hégire 571, il reprit ſur les Selgiucides la ville de Badghis, & peu après celle de Herat, qui étoit pour lors la capitale du Khoraſan. En 573, il força la ville de Fouſchange dans la même province, & en 577 il marcha avec ſes troupes juſqu'aux portes de Schadbagh, aſſez près de Niſchabour, où Aliſchah, fils de Takaſch Kan Roi de Khovarezme, s'étoit jeté pour la défendre avec pluſieurs Princes de ſa famille.

Gaiatheddin étant campé ſous une des tours de cette ville, & conſidérant l'eſpace de la courtine qui s'étendoit d'une tour à l'autre, dit aux ſiens, qu'il lui ſembloit que l'on pourroit battre en ruine, avec des machines, le mur qui étoit entre

ces

ces deux tours ; & il n'eut pas plutôt achevé ces paroles, que toute cette étendue de muraille, laquelle apparemment étoit très-mauvaiſe, tomba d'elle-même : ce qui fut remarqué comme un effet du bonheur extraordinaire de ce Sultan ; car, par la chute de ce mur, il ſe rendit maître de la ville, & fit priſonniers tous les Princes qui s'y étoient enfermés.

L'année ſuivante, le même Sultan aſſiégea & prit d'aſſaut la ville de Mérou dans le même pays, & ayant ainſi achevé, par la priſe de cette importante place, la conquête de tout le Khoraſan, il ſe retira en la ville de Gaznah, où, plein de gloire & de bonheur, il finit ſes jours, l'an de l'Hégire 599, âgé de ſoixante-trois ans, après quarante-trois de regne.

Ce Sultan avoit bâti la grande & fameuſe Moſquée de la ville de Herat, & il voulut y être enterré ; & parce qu'il faiſoit profeſſion de la ſecte Schafèienne, qui eſt une des quatre ſectes Orthodoxes du Mahométiſme, il en avoit attaché la Préfecture ou l'Intendance à un Docteur ou Iman de cette ſecte, ſans qu'aucun autre qui fît profeſſion d'une ſecte différente y pût prétendre.

L'Auteur du *Lebtarikh* dit que ce Sultan, après avoir donné à ſon frere Schehab-Eddin, qu'il avoit aſſocié au gouvernement de ſes Etats, la ville Royale de Herat, capitale du Khoraſan, pour ſa demeure, choiſit pour ſa réſidence ordinaire, celle de Gaznah ou Chaznin, capitale du Zableſtan, qui étoit autrefois le ſiége Royal des Sultans, nommés les Gaznevides.

Ce même Auteur ne lui donne que quarante

ans de regne, & dit qu'il mourut l'an de l'Hégire 598.

Pour ce qui regarde la ſuperbe Moſquée qu'il fit bâtir dans la ville de Herat, il remarque que le Sultan Ali-Schir, de la Maiſon & poſtérité de Tamerlan, la fit réparer l'an de l'Hégire 904, qui eſt le 1498 de Jéſus-Chriſt, par laquelle époque on connoit évidemment que cet Auteur du Lebtarikh eſt aſſez moderne.

L'Auteur du Nighiariſtan rapporte une action fort généreuſe de ce Sultan. Il dit que ſon oncle Fakreddin, qui avoit le gouvernement de Bamián, s'étant révolté contre lui, s'étoit ſecrétement lié avec les Gouverneurs de Balkhe & de Herat, villes principales de la grande Province du Khoraſan, & que tous enſemble ils devoient faire une grande irruption dans le pays de Gaur : mais il arriva que le Gouverneur de Balkhe, n'ayant pas bien pris ſes meſures, fut trop diligent à ſe mettre en campagne, de ſorte qu'il ſe trouva ſeul ſur les confins de Gaur. Gaiatheddin & ſon frere ayant appris ce mouvement, & fait marcher promptement leurs troupes de ce côté-là, eurent bon marché de ce Gouverneur ; car il fut d'abord enveloppé, & conduit priſonnier devant les Princes qui lui firent en même temps couper la tête, qu'ils envoyerent à leur oncle.

Ce Prince commençoit déjà à ſe repentir de ſon entrepriſe téméraire ; mais il n'étoit plus temps : car l'armée des Princes ſes neveux avançoit toujours, & il ſe trouva au milieu de leurs troupes avant qu'il pût ſe ſauver par la fuite.

Un Poëte décrivant cette action, dit : » Si le pays de Gaur eſt ſi grand qu'il ſemble n'avoir

point de bornes, l'armée des Sultans étoit ſi groſſe qu'elle paroiſſoit être innombrable.

Gaiatheddin voyant ſon oncle dans une ſi grande perplexité, pouſſa droit à lui ; & deſcendant de cheval, alla lui embraſſer la cuiſſe & baiſer l'étrier ; après quoi, il le conduiſit dans ſon camp, le logea dans ſa propre tente, & le fit aſſeoir ſur ſon trône, demeurant debout en ſa préſence, comme un de ſes Officiers.

Fakhreddin ſe voyant traité ainſi par ſon neveu, & croyant que ce n'étoit qu'une raillerie piquante, & un mépris couvert d'une fauſſe apparence d'honneur qu'on lui faiſoit, ne put s'empêcher d'en témoigner du chagrin, & laiſſa même échapper quelques paroles aſſez dures : mais Gaiatheddin ne s'en offenſa point, & continua toujours d'uſer envers lui de termes fort honnêtes & obligeans, pour le conſoler de ſon infortune ; & enfin, après lui avoir fait pluſieurs préſens conſidérables, il le renvoya en pleine liberté à ſon gouvernement de Bamián qu'il lui laiſſa.

Cette action héroïque fut fort applaudie de tout le monde, & le même Poëte qui a été déjà cité, dit ſur ce ſujet : » Celui-là enleve infailliblement avec ſon mail, la boule de la bonne fortune, qui ſait gagner les hommes par la généroſité de ſon ame ; & nous voyons par expérience que le bonheur ſuit ordinairement celui qui a la réputation d'être honnête homme «.

Cette allégorie eſt priſe du jeu de mail à cheval, qui eſt un exercice ordinaire des gens de qualité en Perſe.

GAIATHEDDIN, fils de Schamſeddin, eſt le quatrieme Prince de la Dynaſtie des Malek Kurt.

GAIATHEDDIN, dit *Pir Ali*, fils de Moëzzeddin, eſt le huitieme Prince de la même Dynaſtie.

GAIATHEDDIN, fils de Houſſain, Sultan de Hérat, que Tamerlan épargna pendant la vie du Sultan ſon pere; mais qui fut dépouillé par le même Tamerlan, après ſa mort.

GAIDHAR, fils d'Aaron, premier Grand Pontife des Hébreux. Il faut lire plutôt *Aidhar*; car c'eſt en Hébreu *Eleazar*.

GAIUK KHAN, troiſieme Roi du Turkeſtan. Il étoit fils de Dib Bakovi Khan, & deſcendoit en droite ligne de Turk, fils de Jafeth ou Japhet fils de Noé, ſelon Mirkhond dans la Généalogie de Genghizkhan. Ce Prince étoit fort libéral, & aimoit la bonne chere; mais d'ailleurs, ſa violence & ſes injuſtices firent regretter la perte que l'on avoit faite de ſon prédéceſſeur. Il laiſſa un fils, nommé *Alinge Khan*, qui lui ſuccéda dans les Etats du Turqueſtan.

GAIUK KHAN, fils d'Octai Caan & petit-fils de Genghizkhan, commença à régner l'an 639 de l'Hégire, ſous la tutele de ſa mere nommée *Tourakinah Khatoun*, laquelle mourut l'an

de l'Hégire 643. Cette Princeſſe ſemble avoir été Chrétienne ; car Mirkhond écrit, que les Chrétiens avoient beaucoup de crédit à la Cour de Gaiuk Khan.

Après la mort de Tourakinah, il ſe tint une aſſemblée générale, que les Mogols appellent Curiltai, dans laquelle l'Empire ſouverain des Mogols fut donné ou confirmé à Gaiuk Khan, qui n'en jouit qu'un an entier ; car il mourut en 644 de l'Hégire, dans l'année du cycle des Mogols, nommée *It-Il*, c'eſt-à-dire l'année du chien.

Ce Prince eut pour ſucceſſeur Mangu Caan ſon couſin-germain, fils de Tulikhan fils de Gengizkhan, qui ne fut pourtant déclaré Empereur des Mogols Genghizkaniens que ſix ans après la mort de Gaiuk, ou plutôt après celle de Tourakinah, en 648 de l'Hégire, qui eſt l'année du cycle des Mogols, nommée *Dongouz-Il*, l'année du pourceau.

Abulfarage, qui met la mort de ce Prince en l'année 647 de l'Hégire, dans un lieu du Turkeſtan, à cinq journées de Biſch Baligh, dit qu'il avoit deux freres, dont l'un portoit le nom de Kuban & l'autre de Siramoun, & qu'il leur diſtribua, & aux autres Novain ou Princes de ſon ſang, toutes les Provinces de l'Aſie.

Ogulganmiſch, veuve de Gaiuk, gouverna par interim, ſuivant les ordres de Batou fils de Giougi fils aîné de Genghizkhan, les Etats que poſſédoit ſon mari, juſqu'au prochain Kuriltai, qui étoit la Diete générale des Mogols, laquelle s'étant tenue l'an 650 de l'Hégire, Batou déclara lui-même Mangu pour ſucceſſeur de Gaiuk.

GANGIATU, que l'on trouve auſſi nommé *Caiqtu* & *Caicatu*, étoit fils d'Abaka Khan, & ſuccéda à Argoun Khan dans l'Empire des Mogols de la race de Genghizkhan. Il ne régna que quatre ans, au bout deſquels il fut tué par Baidu Khan ſon ſucceſſeur, l'an 694 de l'Hégire, de Jéſus-Chriſt 1294.

Khondemir remarque que le véritable nom de ce Prince étoit *Aicatu* ou *Gaicatu*, qui ſignifie en langue Mogolienne, merveilleuſement beau, & éclatant.

Il ajoute que Gangiatu, nonobſtant ſes débauches, fut le plus libéral de tous les deſcendans de Lagu, & qu'il fit ſi bien adminiſtrer la juſtice à ſes ſujets, que ſous ſon regne on ne fit mourir aucun innocent.

Baki Bok, ou Baſchi Bog, fut Généraliſſime des armées de ce Prince ſous le titre d'Emir Al Omara, & Khovageh Sadreddin Khaled Zengiani fut ſon premier Viſir.

Pluſieurs Seigneurs de ſa Cour, dont il avoit enlevé les filles pour les mettre dans ſon ſérail, conjurerent contre lui : il en fit priſonniers quelques-uns ; mais les autres envoyerent ſecrétement ſolliciter Baïdu Ogul fils de Targai & petit-fils de Holagu, lequel étoit pour lors Gouverneur de Bagdet, de faire diligence, s'il vouloit ſe rendre maître de l'Empire. Baidu ayant ramaſſé le plus de troupes qu'il put, s'avança vers Mogán où Gangiatu l'attendoit avec ſon armée ; mais ce Prince ayant été trahi, & abandonné par ſes Généraux, il ſe ſauva dans une grotte, où ceux qu'il avoit empriſonnés, & qui avoient été délivrés par les conjurés, le maſſacrerent.

GAO, nom d'un célebre Forgeron, natif de la ville d'Iſpahan. Il ſe fit chef d'un gros parti de conjurés qui ſe ſouleverent contre le Tyran Zohak, & marcha à leur tête, élevant au bout d'une pique ſon tablier de cuir en guiſe d'étendard.

Il ſe trouva en peu de temps maître d'une grande armée, qu'il fit marcher auſſi-tôt, & défit en bataille rangée le Tyran; après quoi il donna la Couronne de Perſe, dont il étoit le maître, à Feridoun, iſſu de la race des anciens Rois.

Feridoun donna enſuite à Gao, pour récompenſe de ſes ſervices, la ville d'Iſpahan avec ſon territoire, & voulut que ſon tablier qui avoit ſervi de ſignal aux conjurés, fût à l'avenir l'étendard Royal, &, pour ainſi dire, l'oriflamme de la Couronne de Perſe, qui a toujours porté le nom de *Dirfeſch-Gaviani*, c'eſt-à-dire l'Etendard de Gao.

Ce Forgeron mérita par ſes grandes actions de valeur & de généroſité, que l'Empire de Perſe paſsât dans ſa famille; car Cobad, pere de Khoſroès, ſurnommé *Nouſchirvan*, Roi de la quatrieme Dynaſtie de Perſe, deſcendoit de lui en ligne directe.

GARNATHAH, Grenade en Eſpagne, une des premieres villes que les Arabes y prirent après celle de Cordoue leur capitale. Elle fut auſſi la derniere que les Eſpagnols recouvrerent; & ſon hiſtoire eſt aſſez connue par nos Hiſtoires modernes.

Ahmed Ben Caſſem Al Andalouſi écrit qu'en l'an 1008 de l'Hégire, l'on trouva proche de Grenade, dans un lieu nommé *Khandak Algennar*,

ſeize lames de cuivre & de plomb de la grandeur de la main, que l'on prétendoit avoir été enterrées par Saint Cœcilius Archevêque de Grenade, où la prédication de la Foi Chrétienne étoit décrite en langue Arabique, mêlée de pluſieurs contes fabuleux. Ces lames, qui furent portées à Rome, y ont été enſuite condamnées.

Ben Schohnah écrit qu'en l'an 482 de l'Hégire, Joſeph, fils de Taſſefin ou Baskehin, commença à régner dans la ville de Grenade, & que la Dynaſtie des Sanahegiát finit dans ce même temps, depuis lequel la ville & la province de Grenade ont pris le titre de Royaume.

Cet Etat a été le dernier de toute l'Eſpagne, où les Arabes que nous appelons ordinairement les *Mores*, ont régné; & c'eſt auſſi de là que les Mores chaſſés d'Eſpagne, qui ſe ſont réfugiés en Barbarie, ſont appelés encore aujourd'hui *Grenadins* & *Tagarins*.

Ce fut ſous le regne de Caiem, vingt-ſeptieme Khalife des Abbaſſides, & de Moſtanſer, cinquieme Khalife d'Egypte de la race des Fathimites, que le Royaume de Grenade fut établi.

Il y a une Hiſtoire fort ample du Royaume de Grenade, qui a pour Auteur Mohammed-Ben-Abdallah, ſurnommé *Al-Khathib-Al-Corthobi*. Ce Livre a pour titre *Ihathah fi tarikh Garnathah*.

GASSANIAH, les Gaſſanides. Les Arabes ont eu une Dynaſtie de Rois qui ont porté ce nom plus de quatre cents ans avant la naiſſance de Mahomet. Ils étoient de la famille d'Azad, & de la poſtérité de Kahelán fils de Saba fils d'Iaſchhab

fils d'Iârab fils de Cahtan, qui eſt Joctan fils du Patriarche Eber ou Heber.

Ils quitterent l'Arabie après l'inondation ou le déluge d'Irem, & vinrent en Syrie auprès d'un lieu abondant en eau, nommé *Gaſſan*, où ayant trouvé d'autres Arabes, nommés *Dhagâemah*, qui s'y étoient déjà établis, ils les en chaſſerent.

Le premier de leurs Rois portoit le nom de *Giafnah*, fils d'Amrou fils de Thaâlebah, qui tiroit ſon origine d'un Roi de Hirah, ſurnommé *Maziah*, à cauſe qu'il déchiroit tous les jours l'habit qu'il portoit, pour le donner à quelqu'un. Le dernier de ces Rois fut Giabalah fils d'Aihem, lequel ſe fit Muſulman du temps d'Omar, ſecond Khalife après Mahomet, & enſuite Chrétien, mais par dépit.

La plupart des Rois de Gaſſan portoient le nom de *Hareth*, d'où vient celui d'*Aretas*, que les Grecs & les Latins ont formé. Ces Rois Arabes ont été ſouvent déclarés par les Empereurs Chefs de leurs armes en Syrie. Il y en avoit un qui commandoit dans Damas du temps de Saint Paul, comme il paroît par la ſeconde Epître de cet Apôtre aux Corinthiens.

GAUR & GOUR; ce mot, qui ſignifie proprement une plaine & un pays plus bas que les autres, ſe donne à pluſieurs Provinces de l'Aſie.

Celle de Tahamah en Arabie porte ſouvent ce nom, à cauſe qu'elle eſt plus baſſe que toutes les autres contrées de ce grand pays. Il y en a pourtant qui veulent que Gaur ſoit entre l'Iemen & Tahamah.

En Syrie, le pays que les Anciens nommoient l'*Auranitide*, où Hyrcan le Grand, Pontife des Juifs, fut fait priſonnier, & où Antipater, pere d'Hérode, fut tué, eſt nommé *Gaur* par les Hiſtoriens Arabes. Ce pourroit être la Phénicie ou la Célé-Syrie; car ce mot ſignifie la *Syrie Creuſe*.

Mais la plus grande de toutes les Provinces qui portent ce nom, eſt celle qui s'étend entre le Khoraſan du côté de la ville de Herat, & le pays de Gaznah. Cette Province de Gaur n'eſt ſéparée des Indes que par le pays de Raver, & elle eſt fort célebre par la montagne des Turquoiſes, que les Perſans appellent *Firouzgoueh*, où il y a une fortereſſe qui porte le même nom, & qui paſſe pour être la meilleure de toute l'Aſie.

Ce fut dans les montagnes de Gaur que la poſtérité de Zohak, le Tyran de Perſe, ſe réfugia & y établit une Principauté. Sam-Ebn-Souri, Chef & Fondateur de la Dynaſtie des Gaurides, prétendoit tirer ſon origine de cette Race.

GAURIAN, les Gaurides, qui ſont appelés ordinairement par les Hiſtoriens *Selathin Gaur*, les Sultans de la Dynaſtie des Gaurides. Ils commencerent à régner l'an de l'Hégire 545, & finirent l'an 609; de ſorte que cette Dynaſtie n'a duré que ſoixante-quatre ans, ſous cinq Rois ou Sultans.

Le premier a été Alaleddin-Haſſan, fils d'Huſſain fils de Sam-Souri, & il fut ſurnommé *Gihanſouz*, qui ſignifie en Perſien celui qui a mis le monde en feu. Ce Prince a régné ſix ans.

Le ſecond eſt Seifeddin-Mohammed, fils de Alaleddin-Gihanſouz, qui a régné ſept ans.

Le troiſieme, Gaiath-Eddin-Aboulfetah, fils de Sam fils de Huſſain, dont le regne a été de quarante ans.

Le quatrieme, Sçheháb-Eddin-Aboulmozaffer, fils de Sam fils de Huſſain, frere de Gaiath-Eddin ſon prédéceſſeur, qui a régné ſeul quatre ans.

Le cinquieme, nommé *Mahmoud*, fils de Gaiath-Eddin-Aboulfetah, troiſieme Sultan de cette Dynaſtie, régna ſept ans.

Cette Dynaſtie, qui s'éleva ſur les ruines de celle des Gaznevides, paſſa enſuite dans celle des Khovarezmiens.

Après que le grand Empire de la Famille de Sam-Souri, que l'on nomme la Dynaſtie des Gaurides, fut fini en la perſonne de Mahmoud fils de Gaiath-Eddin, cinquieme & dernier Sultan de cette Race, l'an de l'Hégire 609, une branche de cette Maiſon s'établit dans Bamián, ville & province particuliere du Khoraſan, au delà de la ville de Balkhe, en tirant vers Kabul, Province ſeptentrionale des Indes, comme auſſi dans le Tokhareſtan, qui eſt la partie la plus orientale de la Province de Khoraſan.

Le premier de cette ſeconde branche des Gaurides fut le Sultan Fakhreddin, oncle de Gaiath-Eddin-Aboulfetah, troiſieme Sultan de la premiere Dynaſtie.

Le ſecond fut ſon fils Schams-Eddin, qui ajouta aux Etats de ſon pere une partie du Badakhſchian ou Balakſchian, pays d'où viennent les rubis balais, & la Province de Tchagauián.

Le troiſieme fut Baha-Eddin, fils de Schams-Eddin, renommé pour ſa juſtice, ſa doctrine, & pour l'affection qu'il portoit aux Gens de Lettres; car c'eſt à ce Prince que l'Iman Fakhreddin-Razi dédia un de ſes Ouvrages.

Le quatrieme fut Gelal-Eddin, auquel on donne ſept années de regne, les Hiſtoriens ne remarquant pas les années de ſes prédéceſſeurs: mais ce fut ſous ce Prince ou après ſa mort que l'Etat de Bamián & de Tokhareſtan paſſa entre les mains des Sultans de Khovarezme, qui avoient déjà dépouillé la prémiere branche de la Maiſon des Gaurides dès l'année 609 de l'Hégire, comme nous venons de voir.

L'on pourroit compter pour une troiſieme Dynaſtie des Gaurides la ſuite de pluſieurs eſclaves & affranchis Turcs, élevés par les Sultans de cette Maiſon, & ſur-tout par Schehab-Eddin qui en fut le quatrieme Sultan, leſquels régnerent après ſa mort dans le Kerman ou la Caramanie Perſique, dans le Souran, dans le Multan, & dans Delli, royaumes des Indes.

GAUTHAH. Gauthah Demeſck, la plaine de Damas. C'eſt un pays ſi délicieux, qu'il paſſe pour un des quatre lieux qui ſont vantés pour être le paradis ou les jardins les plus beaux de toute la terre habitable. Les trois autres ſont Obollah en Chaldée, où il y a une riviere du même nom, Scheb Baován en Perſe, & la Sogdiane, que les Orientaux appellent aujourd'hui *Sogd-Samarcand*, la plaine ou la vallée de Samarcand.

GAZ, dixieme fils de Japhet fils de Noé, qui établit ſa demeure ſur le fleuve nommé *Bulgar*, après que ſes autres freres ſe furent emparés des meilleurs pays de la ſucceſſion de leur pere. Il fit la guerre à ſon frere aîné, nommé *Turk*, pendant pluſieurs années.

La race de Turcs ou Turcomans, appelée aujourd'hui *Gazieh* & *Gazan*, & qui eſt la plus vile & la plus mépriſée de toutes, tire ſon origine de Gaz. On lui donne auſſi le nom de *Tcheſchmgaz*, qu'on prononce auſſi *Tamgaz*, & ces deux noms ſignifient Borgnes.

Gaz eut deux enfans, dont l'un, nommé *Bulár* & *Bulgár*, demeura dans le pays que ſon pere avoit choiſi pour ſa demeure au delà du Volga, d'où les Bulgares, qui vinrent depuis s'établir dans la Mœſie, ſont deſcendus.

Le ſecond, nommé *Berthas* ou *Perthas*, fut le Chef d'une nation Turque ou Turcomane qui vint s'établir dans l'Aſie. Ils ravagerent la grande Province du Khoraſan l'an 426 de l'Hégire; mais ils furent défaits par Mahmoud le Gaznevide, qui les chaſſa hors de ſes Etats.

L'an 435 de l'Hégire, les Gazes Turcomans entrerent dans la Méſopotamie, & ſe rendirent maîtres de la ville de Moſul : mais le Khalife Caiem-Bemrillah reprit ſur eux cette importante ville, & les obligea de ſe retirer dans l'Adherbigian, c'eſt-à-dire dans les montagnes de la Médie.

GAZALAN; on appelle ainſi les deux Gazelles d'or dont un Roi de Perſe fit préſent au Temple de la Mecque. Elles furent long-temps

cachées au fond du puits nommé *Zemzem*, d'où ayant été tirées, Abouleheb, ennemi déclaré de Mahomet, les vendit à des Marchands, & en convertit le prix à ſon uſage.

Ce même mot ſignifie en langue Perſienne ceux d'entre les Poëtes qui ſe ſont appliqués à la compoſition de vers laſcifs & amoureux, que les Arabes appellent *Gazal*.

GAZAN-KHAN. C'eſt Mahmúd, fils d'Argún-Khan, qui ſuccéda à Baidu dans les Etats que les ſucceſſeurs de Genghizkhan poſſédoient en Perſe, l'an de l'Hégire 694, Baidu ayant été tué par l'Emir Nevrúz dans la ville de Nakſchivan en Arménie.

Ce Prince ayant appris, dès le commencement de ſon regne, que quelques-uns de ſes parens avoient paſſé le Gihon pour lui diſputer la couronne, envoya l'Emir Nevrúz en Khoraſan avec une puiſſante armée, pour s'oppoſer à leurs deſſeins. Ce Général s'acquitta fort bien de ſa commiſſion; car il obligea ces Princes à retourner ſur leurs pas, & à laiſſer Gazan leur parent jouir en paix d'un royaume qu'il gouvernoit avec beaucoup de ſageſſe & d'équité.

En effet, il tenoit ſouvent en perſonne ſa Cour de Juſtice, où tous ſes ſujets étoient reçus à porter leurs plaintes contre les plus grands Seigneurs & les premiers Officiers de ſa Maiſon, & il leur donnoit à tous une ſatisfaction proportionnée aux torts qu'ils avoient ſoufferts.

L'Emir Nevrúz, qui avoit rendu à ſon Maître de ſi grands ſervices dans le Khoraſan, y fut envoyé derechef en qualité de Gouverneur: mais

il n'y fut pas plutôt arrivé, que pluſieurs Seigneurs du pays qui briguoient ce gouvernement, & qui lui portoient envie, le rendirent ſuſpect à la Cour, & envoyerent à Sadreddin-Khaled, Préſident du Divan, une lettre de Nevrúz, qu'ils prétendoient avoir interceptée, par laquelle il paroiſſoit s'entendre avec le Roi d'Egypte, pour faire la guerre d'un commun accord à Gazan.

Le Sultan n'eut pas été plutôt informé de ce complot, que, ſans examiner plus avant la choſe, il fit aſſembler ſes troupes l'an 696 de l'Hégire, & les fit marcher vers le Khoraſan; & Cutlukſchah, qui en eut le commandement, reçut l'ordre de ne point retourner à la Cour, qu'il n'eût puni Nevrúz de ſa rebellion.

Gazan étoit pendant ce temps-là dans la ville de Hamadan où il faiſoit ſon ſéjour ordinaire, quoiqu'il eût été couronné dans Tauris, ville capitale de ſon Empire, à cauſe que les affaires qu'il avoit en Syrie avec le Roi d'Egypte, l'obligeoient à ne pas perdre de vue cette Province. Cutlukſchah ne fut pas plutôt entré dans le Khoraſan, qu'il contraignit l'Emir Nevrúz d'abandonner ſon gouvernement, & de ſe réfugier auprès de Fakhreddin-Malek-Kurt, qui étoit ſon gendre & ſa créature; mais ce Prince infidele, oubliant ſes obligations & tous les devoirs de l'alliance & de l'hoſpitalité, le chargea de fers & le mit entre les mains de Cutlukſchah, qui le fit auſſi-tôt mourir, & envoya ſa tête à Gazan.

L'an 697 de l'Hégire, Gazan donna le gouvernement du Khoraſan au Sultan Algiaptu ſon frere, qui fut depuis ſurnommé *Mohammed-Kho-*

dabendé. Ce Prince eut beaucoup de démêlés avec Malek-Kurt, à cauſe du voiſinage de leurs Etats : mais enfin l'accord fut fait entre eux par les ſoins du Mofti Schehabeddin-Giami.

L'an 699, Gazan fit faire le procès à ſon Viſir Sadreddin-Rengiani, auquel on donnoit le ſurnom de *Sadr-Gehan*, ſur la mauvaiſe adminiſtration des finances, pour le dépouiller des grands biens qu'il poſſédoit. Ce Miniſtre ayant été exécuté, ſa charge fut partagée entre Raſchideddin-Thabib, & Khuagé-Sahededdin.

Dans la même année 699, Gazan entra dans la Syrie, & donna bataille à Naſſer, fils de Calaoun Roi d'Egypte, auprès de la ville d'Emeſſe. Naſſer y fut vaincu, & ne put ſe ſauver qu'avec ſept cavaliers ſeulement. Cutlukſchah, Général de l'armée des Mogols, prit à compoſition la ville de Damas, & tout le reſte de la Syrie fut ſubjugué : mais peu de temps après que Gazan eut repaſſé l'Euphrate pour retourner à Hamadan, les Syriens égorgerent tous les Mogols qui y étoient demeurés en garniſon.

L'an 702 de l'Hégire, Gazan repaſſa en Syrie & vint à Alep, où ayant paſſé quelque temps à ſe divertir, il laiſſa à Cutlukſchah & à ſes autres Capitaines la conduite de ſes armées, & le ſoin de recouvrer le reſte de la Syrie : mais Naſſer, qui avoit appris le retour de Gazan en Syrie, étoit venu l'attendre auprès de Damas avec une puiſſante armée. Ce fut dans cette même année que Gazan établit Caicobad fils de Feramorz, dernier Sultan des Selgiucides de la Dynaſtie appelée de *Roum* ou de *Natolie*.

Gazan cependant avoit repaſſé l'Euphrate, & ſes

ſes Capitaines, trompés par les eſpions, ne ſachant pas la venue de Naſſer, s'approcherent de Damas, qu'ils croyoient ſurprendre, lorſque tout-à-coup leur avant-garde ayant découvert l'armée de Naſſer, fut obligée d'engager la bataille. Le combat fut long & cruel; l'Emir Giuban y fit des choſes ſurprenantes, & qui approchoient de ces faits d'armes de Roſtam & d'Asfendiâr, anciens Héros de la Perſe : mais il ne fut pas bien ſecondé par les Officiers Mogols, qui tournerent le dos à l'ennemi & lui laiſſerent une pleine victoire.

L'an 703, Cutlukſchah ayant été ainſi vaincu, repaſſa avec ſes Mogols, dont il avoit perdu dix mille, de la Syrie en Perſe. Il rejoignit Gazan auprès de Cazuin, où le Sultan qui s'y étoit arrêté, récompenſa les ſervices & la valeur de l'Emir Giuban; fit châtier, ſuivant la diſcipline des Mogols, avec le corrah, qui eſt une eſpece de fouet, tous ceux qui n'avoient pas fait leur devoir; & peu de temps après, s'étant alité, il mourut fort regretté de tous ſes ſujets, dans un lieu nommé *Scham Gazan*, le Damas de Gazan.

Gazan s'étant fait Mahométan de la maniere que Doulet-Schah raconte dans la Vie du Poëte Auhedi, prit le nom de *Sultan Mahmoud*. Il fit bâtir des villes, auxquelles il donna le nom du *Caire*, de *Damas*, & d'*Alep*, & une ſuperbe Moſquée à Scham Gazan où il fut enterré. Mirkhond dit que c'eſt le ſeul monument des Mogols qui reſtoit de ſon temps en Aſie.

Abulfeda, Prince de Hamah, le plus fameux

Géographe de l'Orient, ſe trouva dans le camp de Naſſer à la bataille où les Mogols furent défaits.

GAZNAVIAH en Arabe, & Gaznevian en Perſien, les Gaznevides. C'eſt une Dynaſtie, ou Race de Princes, de Rois, & de grands Monarques qui ont régné dans le Khoraſan, dans la Perſe, & dans les Indes: ils ont tiré leur nom de la ville de Gaznah, ſituée ſur les confins du Khoraſan, du Zableſtan, & de l'Inde de deçà le Gange, à cauſe que ce fut dans cette ville que commença la grandeur de Sebecteghin, pere de Mahmoud, qui éleva cette Maiſon au plus haut degré de ſouveraineté.

Cette Dynaſtie comprend quatorze Princes, qui ont régné cent cinquante-cinq ans dans la Perſe & dans les Indes, depuis l'an de l'Hégire 384 ou 387, juſqu'en 539 ou 542.

Ben-Schonah dit qu'en l'an de l'Hégire 547, la Dynaſtie des Gaznevides prit fin; & voici comme il en parle dans ſon Raoudhat almenadhir:

Cette Maiſon ou Dynaſtie a régné 213 ans dans la Perſe & dans une partie des Indes. Le dernier de ſes Princes fut Choſrou-Schah, qui fut fait priſonnier avec ſon fils, par Gaiatheddin-Mohammed-Ben-Sama, ou plutôt Sam. Ce Prince infortuné avoit ſuccédé à ſon pere Baharám-Schah, fils de Maſſôud fils d'Ibrahim fils de Mahmoud fils de Sebekteghin fondateur de cette Dynaſtie. Tous ces Princes ont été fort eſtimés & loués pour leur bravoure & pour leur généroſité. Ce fut la Dynaſtie des Gaurides qui leur ſuccéda, l'an de l'Hégire 547.

Mirkhond, Khondemir, le Lebtarikh, & autres Hiſtoriens Arabes & Perſiens, conviennent tous qu'il y a eu quatorze Princes de cette Dynaſtie qui ont régné dans le Khoraſan, dans la Perſe & dans les Indes, ſelon l'ordre qui ſuit, pendant l'eſpace de 155 ans.

Mahmoud, fils de Sebectéghin, a régné trente-un ans.

Maſſôud, premier du nom, fils de Mahmoud, treize ans.

Mohammed, fils de Mahmoud & frere de Maſſôud, cinq ans.

Maudoud, fils de Maſſôud premier, ſept ans.

Maſſôud, ſecond fils de Maudoud, un mois ſeulement.

Ali, fils de Maſſôud premier, deux ans.

Abdalraſchid, fils du Sultan Mahmoud, premier Roi de cette Dynaſtie, un an.

Ibrahim, fils de Maſſôud ſecond, & petit-fils de Mahmoud, quarante-deux ans.

Maſſôud, troiſieme du nom, fils d'Ibrahim, dix-huit ans.

Schirzád, fils de Maſſôud troiſieme, un an.

Arſlan-Schah, fils de Maſſôud troiſieme, & frere de Schirzád, trois ans.

Baharám-Schah, troiſieme fils de Maſſôud troiſieme, & frere des deux précédens Rois, trente-deux ans.

Khoſrou-Schah, fils de Baharám-Schah, dépouillé de ſes Etats par Huſſain-Gauri, qui fonda la Dynaſtie des Gaurides ſur la ruine de celle des Gaznevides, fut le dernier. Ce Sultan régna peu de temps, garda la priſon dix ans, & mou-

rut l'an 550 de l'Hégire, ſelon Khondemir, & ſelon le Lebtarik 560.

Pour faire le compte de 155 ans de la durée de cette Dynaſtie, il faudroit fixer le commencement du regne de Mahmoud en 495 de l'Hégire, quoiqu'il ait régné quelques années auparavant; mais peut-être n'étoit-il pas abſolu, & il faudroit que Khoſrou-Schah eût perdu le titre de Sultan avec ſa liberté en l'année 550, car il ne mourut qu'en 560; c'eſt pourquoi le calcul de Ben-Schohnah, qui donne 213 ans de durée à cette Monarchie, me paroît plus juſte.

GAZZA & GAZZAT, ville de la Paleſtine bâtie ſur la mer Méditerranée, aſſez proche d'Aſcalon, par où l'on commence d'entrer en Syrie, quand on vient d'Egypte.

Les Muſulmans prétendent que cette ville eſt un des deux gîtes marqués dans l'Alcoran, quand il eſt parlé de la demeure ou ſtation d'hiver, & de celle d'été; car ils diſent que la premiere eſt celle de l'Iemen ou Arabie-Heureuſe, & que la ſeconde eſt celle de la Syrie, à cauſe que les Arabes Coraiſchites, du nombre deſquels étoit Mahomet, trafiquoient pendant l'été en Syrie, où ils jouiſſoient de la fraîcheur de l'air, & alloient l'hiver en Iemen, où il n'eſt pas poſſible d'entrer pendant l'été, à cauſe de la chaleur qui y eſt exceſſive.

Abdalmalek, fils de Heſchâm, dit ſur ces paroles de l'Alcorán: » La demeure d'été eſt la ville de Gaza en Syrie, où Aſchem, grand-pere de Mahomet, mourut lorſqu'il y trafiquoit «; &

l'on y voit encore aujourd'hui ſon ſépulcre, ſelon ce vers de Khorzâi.

Le ſépulcre de Haſchem eſt battu des vents au milieu du cimetiere de Gaza.

Le nom de Gaza eſt mis dans ce vers au plurier, comme qui diroit, au milieu des terres où la ville de Gaza eſt ſituée.

La ville de Gaza eſt ſouvent appelée pour ce ſujet *Gaza de Haſchem*, quoiqu'il y ait lieu de douter ſi Haſchem y eſt enterré; car les habitans n'en ont aucune tradition.

Cependant Khorzâi n'eſt pas le ſeul qui le diſe: Abou-Naovas, dans le Poëme où il décrit le voyage qu'il a fait de Syrie en Egypte, dit: » J'ai fait un voyage long & pénible, paſſant par Gaza de Haſchem & par Farma de Hagiar «.

Ben-Khalecán, dans la Vie d'Ibrahim Gazi, Poëte Arabe natif de Gaza, dit qu'il mourut en Khoraſan l'an 524 de l'Hégire, & qu'il dit ces paroles en mourant: *J'eſpere bien de la miſéricorde de Dieu, pour trois raiſons; la premiere, parce que je ſuis de la ville de Gaza, pays natal de l'Iman-Schafêi; la ſeconde, parce que je ſuis fort vieux* (il étoit âgé de 93 ans); *la troiſieme, parce que je meurs hors de mon pays, dans l'état de pélerin & de voyageur.*

GEBR; c'eſt de ce mot, joint avec l'article, que nous avons fait Algebre, qui eſt Arabe tout pur, & qui ſignifie proprement la réduction des nombres rompus, à un nombre entier.

Cependant les Arabes ne ſe ſervent jamais de

ce mot ſeul pour ſignifier ce que nous entendons par l'Algebre ; mais ils y joignent toujours celui de Mocabelah, qui ſignifie oppoſition & comparaiſon. Ainſi Algebr u almocahelah, que les Arabes rangent dans les regles d'Elm al eſſab, c'eſt-à-dire de l'Arithmétique, eſt proprement chez eux ce que nous appelons l'*Algebre*.

Il ne faut donc pas croire que cette ſcience tire ſon nom du Philoſophe & Mathématicien nommé Geber, que les Arabes appellent *Giaber*; ni moins encore confondre le mot de Gebr avec celui de Gefr.

GEBRAIL, GEBRAIN & GHEBRAIL, l'Archange Gabriel, ſurnommé par les Mahométans *Rouh al Amin*, l'Eſprit fidele, & que quelques uns d'entre eux croient être le même que le Rouh-Alcods, qui eſt le Saint-Eſprit, dont il eſt parlé dans l'Alcoran : ils croient cependant, comme nous, que cet Ange annonça à la ſainte Vierge qu'elle devoit enfanter Jéſus-Chriſt. Les Perſans appellent par métaphore Gabriel, *Thaous bágh benicht*, le Paon du Ciel ou du Paradis.

Dans le ſecond Chapitre de l'Alcoran, nous liſons ces paroles : *Quiconque eſt ennemi de Gabriel, ſera confondu.* Huſſain Vaêz dit ſur ce verſet : » Gabriel eſt le gardien des tréſors céleſtes, c'eſt-à-dire des révélations : les Juifs ſe font toujours plaint de Gabriel, & ont imploré le ſecours de Michel contre lui ; car Michel leur a été toujours favorable, & ils diſoient même : *Si Mahomet s'étoit ſervi de Michel & non pas de Gabriel, nous l'aurions tous ſuivi.* C'eſt donc

Gabriel, pourſuit cet Auteur, qui a apporté à Mahomet les révélations céleſtes, ainſi qu'il les a publiées, & ce fut lui qui le conduiſit, lorſque, monté ſur l'Al Borak, il fit ce voyage nocturne au ciel, que l'on nomme *Mérag*, ſur lequel on a fait des livres entiers.

Au reſte, Gabriel eſt l'ami des Muſulmans, parce qu'il a ſervi le Meſſie, qu'ils réverent; & l'ennemi des Juifs, qui ont rejeté ce même Meſſie, à leur confuſion.

Mikail & Gebrail ſont de ce genre d'Eſprits céleſtes que les Muſulmans appellent *Mocar reboun*, c'eſt-à-dire qui approchent le plus près du trône de Dieu.

Il eſt rapporté dans le chapitre Houd de l'Alcoran, que Dieu voulut punir le peuple de Themud ou les Themudites (ancienne tribu des Arabes), pour avoir refuſé de prêter l'oreille aux prédications du Prophete Saleh, qu'il leur avoit envoyé.

Ce Prophete leur ayant en effet annoncé, de la part de Dieu, qu'ils devoient tous périr dans trois jours, les Themudites appréhendant l'effet de ſes menaces, travaillerent pendant ces trois jours à creuſer des foſſes ou des caves dans leurs maiſons, pour s'y mettre à couvert de l'orage qu'ils craignoient, & ils n'en ſortirent point que le quatrieme jour, auquel ils crurent que le temps de leur punition étoit paſſé, voyant le ſoleil ſe lever & les éclairer à ſon ordinaire. S'étant donc encouragés les uns les autres, ils quitterent leurs maiſons & vinrent au dehors de leurs habitations.

Dans ce même temps l'Ange Gabriel leur apparut dans ſa véritable forme; & voici comme

l'Auteur du Zád al Meſſir l'a décrite exactement: Cet Ange avoit ſes pieds poſés ſur terre & ſa tête élevée juſqu'au ciel; il étendoit ſes ailes depuis l'Orient juſqu'à l'Occident; ſes pieds étoient de couleur d'aurore, & ſes ailes vertes; ſes dents étoient blanches & luiſantes, ſon front poli, ſes yeux brillans, ſes joues enflammées, & les cheveux de ſa tête rouges comme le corail, deſquels il couvrit tout l'horizon.

Les Themudites, épouvantés par la vue d'un objet ſi terrible, ſe retirerent fort vîte dans leurs maiſons, & allerent ſe cacher dans les foſſes qu'ils avoient creuſées; Gabriel cria pour lors d'une voix épouvantable : » Mourez tous; car vous êtes maudits de Dieu, qui vous a condamnés «. Ce cri de Gabriel fut ſi fort, qu'il cauſa en même temps un tremblement de terre, qui ayant renverſé toutes les maiſons du pays, les Themudites demeurerent tous enſevelis ſous leurs ruines.

GEFR U GIAMÊ, nom d'une membrane ou parchemin fait de la peau non d'un chevreau (ce que Gefr ſignifie proprement en Arabe), mais de celle d'un chameau, ſur laquelle Ali & Giâfar-Sadek écrivirent en caracteres myſtiques la deſtinée du Muſulmaniſme, & les grands événemens qui devoient arriver dans le monde juſqu'à la conſommation des ſiecles.

Cette membrane eſt diviſée en deux bab ou chapitres, dont le premier, qui porte le nom de *Grand*, ſuit l'ordre de l'alphabet Arabique, appelé *Teheggi*, qui contient vingt-huit lettres; & le ſecond, appelé le *Petit*, ſuit l'ordre de

vingt-deux lettres Arabiques rangées ſelon l'alphabet Hébraïque & Chaldaïque ; c'eſt ce que les Arabes appellent *Abged* : mais l'explication de tous ces myſteres eſt réſervée au Mehedi, qui doit venir à la fin du monde, ſelon les rêveries des Mahométans.

Il y a cependant dans la Bibliotheque du Roi, n°. 1017, une interprétation de cette membrane attribuée à l'Iman Giafar-Al-Sadek, & le Livre intitulé *Erkha al ſetour* en fait mention.

L'on peut voir auſſi à la fin de la patente, que le Khalife Al-Mamon donna à Ali-Al-Ridha, lorſqu'il le déclara ſon ſucceſſeur, quelque choſe qui regarde la Gefr.

GEHAN & GIHAN, en Perſien, ſignifie le monde. Ce mot entre dans la compoſition de pluſieurs noms, tels que ſont les ſuivans.

GEHAN PEHELEVANI, nom d'une charge que les anciens Rois de Perſe avoient coutume de donner aux plus vaillans hommes de leurs Etats. Elle répond à l'Emir al Omara des Khalifes, & à celle de Connétable parmi nous.

Caicobad, Fondateur de la Dynaſtie des Caianides, donna cette charge à Roſtam, qui étoit le plus renommé perſonnage en valeur & en puiſſance de toute la Perſe, & qui paſſe encore aujourd'hui dans l'Orient pour le modele des plus vaillans guerriers.

GEHAN-SCHAH, frere de l'Emir Eskander & fils de Cara-Joſeph le Turcoman, fut le troiſieme Prince de la Race du Mouton noir. Il

ſuccéda à ſon frere, prit le Gurgeſtan, c'eſt-à-dire la Géorgie, & ſe rendit maître d'une grande partie de la Perſe & du Kerman auſſi-tôt après la mort de Mahmoud, fils de Baiſangor le Timuride, qui arriva l'an 856 de l'Hégire.

Il fit en 861 la guerre en Khoraſan à Mirza-Ibrahim fils d'Alaeddoulat, qu'il défit, puis à Abouſaid, autre Prince des deſcendans de Timur ou Tamerlan, avec lequel il s'accorda néanmoins pour courir à Tauris, où un de ſes enfans s'étant révolté, il le rangea à ſon devoir, & le mit enſuite dans une étroite priſon.

Pir-Budak, qui étoit un autre de ſes enfans, s'étant auſſi canſonné dans Bagdet, il l'aſſiégea pendant un an, & s'accorda enfin avec lui environ l'an 869.

La guerre que Gehan-Schah fit à Uſuncaſſan, qui n'étoit alors que Gouverneur de Diarbek, commença en 872, mais elle ne lui fut pas heureuſe; car celui-ci étant à la tête de cinq mille chevaux ſeulement, le ſurprit lorſqu'il n'en avoit que mille avec leſquels il rejoignoit ſon armée. Il fallut cependant ſe battre, & il fut tué lui & ſon fils aîné. Le ſecond de ſes enfans, demeuré priſonnier du vainqueur, fut privé de la vue, & le troiſieme, nommé *Haſſan-Ali*, lui ſuccéda.

GEHANGHIR, le Conquérant du Monde; nom que Tamerlan donna à ſon fils aîné, ſur lequel il fondoit de grandes eſpérances; mais il mourut du vivant de ſon pere, & laiſſa de Khanzadah ſa femme un fils nommé *Mohammed*, que Tamerlan deſtinoit pour être l'unique héritier

de ſon grand Empire ; mais la mort le lui ravit auſſi ſix mois avant ſon décès, l'an 806 de l'Hégire.

GEHANGHIR, fils d'Ali-Begh, & neveu de Hamzah-Begh. Il ſuccéda à ſon oncle dans les Etats de la Dynaſtie des Turcomans du Mouton blanc. Il mourut l'an de l'Hégire 872, preſque entiérement dépouillé par ſon frere Haſſan, que nos Hiſtoriens appellent *Uſuncaſſan.* Ce Prince fut le cinquieme Prince Turcoman de la Race des Ac-Coinlu, ou du Mouton blanc.

GEHANGHIR, fils d'Acbar & petit-fils de Homaioun, Empereur des Mogols ou Tartares de la Race de Tamerlan, qui régna dans les Indes.

Ce Prince fit peu de cas du Mahométiſme, qu'il profeſſoit néanmoins, non plus qu'Acbar ſon pere. Il permit aux Chrétiens de bâtir des égliſes, & de faire une épreuve de feu entre ſes Moulas ou Docteurs, & un Jéſuite, qui fut ſurnommé depuis le Pere *Ateſch* ou le Pere *Feu*, ſur le ſujet des deux Religions Chrétienne & Mahométane. Il eſt vrai que la compaſſion l'empêcha d'en permettre l'exécution.

Nourgehan ſa femme le gouvernoit preſque abſolument. Le nom de cette Princeſſe ſignifie la lumiere du Monde, de même que le nom de *Nourmahal*, autre Princeſſe Mogolienne, ſignifie la lumiere de la Cour. Gehanghir fut pere de Schah-Gehán, nom qui ſignifie Roi du Monde ; on le nomme auſſi Sultan *Coroun.*

Ce fut Gehanghir qui fit faire le chemin royal

de cent cinquante lieues d'Agra à Lahor, avec une plantation d'arbres des deux côtés.

GEHEL, l'ignorance. Je remarquerai dans ce titre quelques traits des Auteurs Arabes, Perſans, & Turcs, pour faire connoître l'eſtime qu'ils ont pour les Savans, & le mépris qu'ils ont pour les ignorans.

Toſteri diſoit que l'ignorance eſt la ſource de tous les péchés qui ſe commettent contre Dieu, & qu'il y a cependant encore un mal plus dangereux, qui eſt l'ignorance de ſon ignorance.

Un autre Arabe a dit que l'ignorance eſt une méchante monture, qui fait ſans ceſſe broncher celui qui eſt deſſus, & qui rend ridicule & mépriſable celui qui la conduit. *Algehel mathiiat man racabha ẓall u man Sahabha dhali.*

» N'admirez point, dit un Poëte Arabe, la braverie & la piaffe d'un ignorant; car c'eſt un mort couvert de ſes ornemens funebres «. Un Perſien dit que le portier d'un tel homme peut fort bien répondre à celui qui demande ſon maître : Il n'y a perſonne au logis.

Fodhail a dit autrefois : » Vous cherchez dans ce monde deux choſes que vous n'y trouvez point : la premiere eſt un homme ſavant qui ſoit pieux; mais auſſi-tôt que vous avez rencontré de la piété, vous y trouvez de l'ignorance. La ſeconde choſe que vous cherchez dans le monde, eſt un ami ſincere & conſtant; & puiſque vous ne trouvez point celui-ci non plus que l'autre, ne vaut-il pas beaucoup mieux vivre dans la retraite « ?

L'Auteur du Raoud al abrar rapporte que

Mahomet a prédit que ſon Peuple ou ſa Religion périroit par deux choſes, l'ignorance & l'avarice. *Beterk al êlm u gemâ al mâl.* Nous voyons accomplir une partie de cette prédiction en nos jours.

L'on trouve entre les ſentences d'Ali, celle-ci: *La da aâia men algehel*, il n'y a point de maladie plus difficile à guérir que l'ignorance invétérée. Les deux Poëtes, l'un Perſien & l'autre Turc, qui l'ont paraphraſée, diſent que la ſcience eſt le partage des heureux, & que la miſere eſt l'héritage des ignorans.

» Tout le mal des hommes, dit Huſſain-Vaêz, vient de leur ignorance volontaire, qui les empêche de faire attention à ce qu'ils connoiſſent, & du défaut de réflexion ſur ce qu'ils pratiquent. C'eſt pourquoi nous liſons, dit-il, dans l'Alcoran, au chapitre intitulé *Jonas*: *La plus grande partie des hommes eſt dans l'ignorance* «.

Les cauſes de cette ignorance ſont expliquées par un Poëte Perſien dans les vers ſuivans:

Ce monde eſt une grande foire, dans laquelle tout ſe paſſe ordinairement comme dans une fête de village, où il n'y a pour tous inſtrumens de muſique qu'une cornemuſe.

Toute l'application de nos ſens n'eſt que pour les choſes les plus viles & les plus mépriſables.

Il n'y a que l'œil de la ſcience & de l'intelligence qui puiſſe percer les voiles qui nous cachent les choſes ſpirituelles.

Sans cet œil éclairé, nous ne pourrons jamais arriver juſqu'à la contemplation du Royaume céleſte & éternel.

L'oiſeau qui eſt tenu priſonnier dans une cage, & qui a

perdu l'uſage de ſes ailes, peut-il avoir quelque connoiſſance des beautés de la campagne ?

Lamai, Poëte Turc, dit dans ſes Lathaif : » Si un ignorant reconnoît en ſoi-même une ſeule vertu, il croit en avoir cent; & s'il a d'ailleurs mille imperfections, il n'en apperçoit aucune. Lorſqu'il conſidere quelque excellent homme, s'il remarque en lui quelque défaut, il lui ſemble en voir mille «.

Le même Auteur racontant les plaintes que lui faiſoit un ignorant, de ce qu'il avoit logé un homme de Lettres chez lui, qui le fatiguoit, s'écrie dans la même Langue : » Les rochers témoignent par leurs échos d'être touchés des airs d'une voix agréable. Les tulipes & les roſes ſe déchirent au gazouillement des oiſeaux. Les chameaux mêmes ſe réjouiſſent aux chanſons de leur chamelier. Il faut être plus dur qu'une pierre, & plus ravalé qu'une bête, pour demeurer inſenſible à la Poéſie & à la Muſique «.

Quoique les Orientaux faſſent grand cas de la ſcience, ils diſent cependant que les plus grands Docteurs ne doivent point avoir honte de confeſſer leur ignorance en beaucoup de choſes, & de dire ſouvent : *La Adri*, je ne ſais pas cela ; car Ali Ben Iezid Ben Hormouz diſoit, qu'un habile Docteur devoit laiſſer à ſes diſciples cette maxime pour héritage.

Ali ayant fait une pareille réponſe à une queſtion qui lui fut faite, un impertinent lui dit, qu'il donnoit une marque d'ignorance. Alors Ali lui répliqua : Ma réponſe marque que je ſais quelque choſe, & que j'en ignore quelqu'une; or il n'y

a que Dieu qui ſache tout & qui n'ignore rien «.

Un Docteur ayant fait la même réponſe qu'Ali, un de ſes collegues lui reprocha, qu'étant le Chef d'une Ecole célebre, il ne devoit pas avouer ainſi ſon ignorance, & que cette façon de parler le ſurprenoit fort. Ce Docteur lui répliqua : » Il y auroit lieu de s'étonner beaucoup plus d'un homme qui parleroit ſans ſavoir, & qui citeroit & allégueroit ſans autorité, comme font pluſieurs Docteurs «.

L'on rapporte d'Ebn Maſſôud, qu'il avoit coutume de dire, que le bouclier qui met à couvert un Docteur, eſt de ſavoir dire ce mot, *La Adri*, je ne ſais pas ; car lorſqu'il ſe trompe en diſant ces paroles, il vaut beaucoup mieux.

GEHENNEM ; les Arabes Muſulmans ont appris apparemment des Juifs & des Chrétiens ce mot, qui ſignifie chez eux l'enfer, auſſi bien que celui de Gehim.

L'origine du mot Hébreu vient de Ghéhennom, nom qui ſignifie la vallée de Hennon, où les Amorrhéens faiſoient brûler vifs leurs enfans qu'ils ſacrifioient à Molok. Cependant Gehennám ſignifie en Arabe un puits très-profond, & Gehim un homme dont le viſage eſt laid & contrefait.

Ben Gehennem, un fils de l'enfer, ſe prend ordinairement chez les Muſulmans pour un réprouvé, & néanmoins c'eſt auſſi le ſurnom ou plutôt le ſobriquet de Nourreddin Kahami, de la même maniere que l'on a donné parmi nous à quelqu'un celui d'*ame damnée*.

Les Muſulmans donnent auſſi généralement aux réprouvés le nom de *Rsháb-Al-Nar*, les compa-

gnons du feu, & pluſieurs noms à l'enfer. Ils ont auſſi une eſpece de Mythologie, ſelon laquelle il y a des rivieres & des arbres en enfer, auſſi bien que dans le paradis. L'arbre qu'ils appellent *Zacoum*, dont les fruits ſont des têtes de Diables, eſt le plus terrible de tous.

Thabekh eſt le nom de l'Ange qui préſide de la part de Dieu à l'enfer. Ce mot ſignifie proprement un Bourreau.

Dans l'Alcoran, au chapitre de la Pierre, il eſt dit que l'Enfer a ſept portes, & que chaque porte a ſon ſupplice particulier.

Quelques Interpretes diſent qu'il faut entendre par ces ſept portes, ſept étages différens, dans leſquels ſept différentes ſortes de pécheurs ſeront punis.

Le premier, qui s'appelle *Gehenném*, eſt deſtiné pour les Adorateurs du vrai Dieu, tels que ſont les Muſulmans, qui auront mérité par leurs crimes d'y tomber.

Le ſecond, appelé *Ladha*, eſt pour les Chrétiens.

Le troiſieme, nommé *Hothama*, eſt pour les Juifs.

Le quatrieme, nommé *Sair*, eſt deſtiné aux Sabiens.

Le cinquieme, appelé *Sacar*, eſt pour les Mages ou Ghebres.

Le ſixieme, nommé *Gehim*, pour les Païens & Idolâtres, appelés *Muſchrecan*, qui admettent la pluralité des Dieux.

Le ſeptieme & le plus profond de l'abîme, qui porte le nom de *Haoviät*, eſt reſervé aux hypocrites, c'eſt-à-dire à ceux qui font paroître au dehors

dehors qu'ils ont une Religion, & qui n'en ont aucune dans le cœur; & ce dernier étage eſt encore appelé *Derk Asfal*, c'eſt-à-dire le plus profond.

L'Iman Manſor, dans ſon Livre intitulé *Taovilát*, diſtribue d'une autre maniere ces différens étages.

Il prétend d'abord, qu'il n'y en a point de particulier pour les Muſulmans, parce qu'ils n'y doivent avoir qu'une demeure paſſagere, & non éternelle comme les autres. Il reſte donc ſeulement à y placer les autres.

Le premier étage eſt, ſelon cet Auteur, pour ceux qu'il appelle Deheriens, qui croient l'éternité du monde, & n'admettent ni création ni Créateur.

Le ſecond étage eſt pour les Thanoviens ou Thenovites, qui admettent deux principes, comme les Zoroaſtriens & les Manicheens, & pour les Arabes Idolâtres qui étoient du temps de Mahomet.

Le troiſieme eſt pour les Barahemâh, qui ſont les Bramens ou Brachmanes des Indes, qui rejettent les Prophetes & les Livres Sacrés, & qui ne croient ni au vieux ni au nouveau Teſtament.

Le quatrieme eſt pour les Juifs, qui ne reçoivent que le vieux Teſtament.

Le cinquieme eſt pour les Chrétiens, qui reçoivent le vieux & le nouveau Teſtament.

Le ſixieme eſt pour les Mages de Perſe, qui ont des Livres, les uns attribués à Abraham & les autres à Zoroaſtre : ces gens ſont les mêmes que les Ghebres.

Le ſeptieme eſt, du conſentement de tous, pour

les hypocrites, qui font profeſſion d'une Religion qu'ils ne croient pas. C'eſt de ceux-ci dont il eſt parlé ſi ſouvent dans l'Alcoran : car Mahomet ſe doutoit bien que pluſieurs feroient profeſſion de ſa Religion ſans y ajouter foi; c'eſt pourquoi toute ſa colere & toutes ſes menaces ſont contre ces gens-là.

L'Auteur du Bahar el Hakaik dit plus ſpirituellement, que les ſept portes de l'enfer ſont les ſept péchés capitaux, qu'il nomme dans cet ordre : La cupidité ou l'avarice, la gourmandiſe, la haine, l'envie, la colere, la luxure & l'orgueil. Il conclut que c'eſt par ces ſept portes que l'on entre dans l'enfer de l'éloignement & de la privation de Dieu.

Dans le commentaire du Livre intitulé *Reſchef*, l'on trouve qu'il y a ſept portes à l'enfer, à cauſe des principaux membres de l'homme qui ſont les inſtrumens du péché, & par conſéquent autant d'ouvertures & de deſcentes aux enfers. Ces ſept principaux membres ſont les yeux, les oreilles, la langue, le ventre, les parties naturelles, les pieds & les mains; ſur quoi un Poëte Perſien a dit : » Vous avez les ſept portes de l'enfer dans votre corps; mais l'ame peut faire ſept ſerrures à ces ſept portes. La clef de ces ſerrures, qui eſt votre franc arbitre, eſt entre vos mains; ſervez-vous en pour fermer ſi bien ces portes, qu'elles ne s'ouvrent plus à votre perte «.

Dans le chapitre intitulé *Aaraf*, on lit que les damnés diſent aux Bienheureux : *Répandez ſur nous de cette eau que vous avez en abondance, pour étancher notre ſoif; faites-nous part de ce*

que Dieu vous a donné ſi libéralement, pour adoucir nos maux. Mais les Bienheureux leur répondent: *Dieu a défendu & interdit ces choſes aux impies qui ont fait un jeu de la Religion, & qui ſe ſont laiſſé abuſer par les tromperies de la vie du monde.*

Il n'eſt pas difficile de s'appercevoir que ceci eſt pris tout entier de la parabole du mauvais riche, qui eſt dans l'Evangile.

Sur ce qu'il eſt dit ici, que la vie du ſiecle préſent, ou du monde, trompe les hommes, un Interprete de ce paſſage dit: » Ce que nous croyons voir dans le monde, n'eſt que le fantôme d'un ſonge. Les maiſons que nous habitons ne ſont que des logis de paſſage, ſitués ſur la route qui nous mene au terme fatal de notre vie. Le monde enfin n'eſt qu'un fond de miſeres, & il faut être toujours en garde contre ſes fraudes & ſes illuſions «.

Les épithetes du monde chez les Orientaux ſont *Gaddár*, trompeur; *Makkiar*, dreſſeur d'embûches; *Bazi Kion*, charlatan; *Pirehzen*, une vieille ſorciere: c'eſt ce que rapporte ici ce même Interprete.

Le plus grand de tous les maux des damnés, diſent les Muſulmans, eſt la ſéparation de Dieu, qu'ils appellent *Ferák*, en quoi leur doctrine eſt conforme à celle des Chrétiens, qui appellent cette ſéparation la *peine du dam.* Leurs Interpretes veulent que cette grande peine, *Adháb al adhim*, dont il eſt parlé dans l'Alcoran, ſe doit entendre de cette privation de Dieu, & que par les mots d'*Adháb al alim*, qui ſignifient

la peine douloureuſe, de laquelle il eſt fait ſouvent mention dans le même Livre, on doit entendre la peine du feu.

La plus grande peine des damnés, dit Caſchiri, eſt leur éloignement de la préſence de Dieu, & le voile épais qui les empêche de jouir de cette lumiere divine qui fait la viſion béatifique. C'eſt cette lumiere que nos Théologiens appellent la lumiere de la gloire.

Le même Auteur, qui paſſe pour être un des plus éclairés & des plus affectifs entre les Muſulmans, dit à Dieu : » Vous nous menacez, Seigneur, d'une ſéparation amere, qui nous privera pour jamais de votre préſence. Ah ! Seigneur, faites de moi tout ce qu'il vous plaira, pourvu que je ne ſois jamais ſéparé de vous. Il n'y a aucun poiſon plus amer, ni plus mortel que cette ſéparation ; car que peut faire l'ame ſéparée de Dieu, ſinon, d'être dans une inquiétude & dans une agitation continuelle qui la tourmente? Cent mille morts les plus cruelles ſe peuvent fouffrir ; car, après tout, elles n'ont rien de ſi terrible que la privation de votre divine face. Tous les malheurs du ſiecle, toutes les maladies les plus aiguës & les plus fâcheuſes jointes enſemble, ne me ſont rien, & me paroiſſent incomparablement plus aiſées à ſupporter que cet éloignement. C'eſt cet éloignement paſſager qui rend nos terres ſtériles, qui tarit & qui infecte nos eaux ; que ſera-ce, s'il eſt éternel ? Sans lui, le feu d'enfer ne brûleroit point, & c'eſt par lui qu'il devient ſi ardent. En un mot, c'eſt votre ſeule préſence qui nous ſoutient & qui nous comble de toutes ſortes

de biens, & votre abſence eſt celle qui cauſe tous nos maux «.

Pluſieurs Mahométans ſont, par une extrême impiété, Dieu auteur du mal & du péché; ils admettent par conſéquent la réprobation poſitive, & enſeignent que Dieu a créé des hommes pour le feu, fondant cette doctrine ſur pluſieurs paſſages de l'Alcoran.

Dans le chapitre Aaraf ſur ces paroles : *Les méchans ſeront punis pour ce qu'ils auront fait de mal*, Huſſain Al Heraovi dit que ces méchans-là ſont ceux qui ont été créés pour le feu; de même que les prédeſtinés l'ont été pour la gloire; car il eſt porté dans la ſuite du même chapitre : *Ceux qui ſont créés pour le Paradis, ne manquent point d'être dirigés ſelon la vérité, & ſont juſtifiés par elle.*

Dans la ſuite du texte, nous liſons ces autres paroles attribuées à Dieu : *J'attraperai les méchans où ils ne penſent pas, ils auront pourtant du temps; mais l'embûche que je leur dreſſe eſt très-forte, c'eſt-à-dire inévitable.* Voici la maniere avec laquelle Dieu ſe gouverne à l'égard des réprouvés, ſelon le ſentiment de l'Iman Caſchiri. Chaque fois que ces malheureux péchent, Dieu augmente leurs biens, afin qu'ils augmentent leurs péchés. Cette tromperie donc que Dieu fait aux réprouvés, conſiſte à leur faire du bien & à les rendre ingrats juſqu'à ce que le temps de les punir ſoit venu; & cette tromperie s'appelle encore embûche, parce que c'eſt une conduite cachée qui paroît au dehors bonté, mais qui n'eſt effectivement qu'un pur abandon.

Il y a encore, un peu plus bas dans le même

chapitre, un verſet plus impie : *Celui que Dieu met dans le mauvais chemin, n'a plus de guide qui le puiſſe redreſſer ; car Dieu laiſſe les dévoyés dans leur erreur, & ils demeurent étourdis & confus.*

Il y a pourtant quelques Auteurs qui donnent un bons ſens à ces paroles, en les entendant de l'abandon que Dieu fait de certains Pécheurs, dont il punit les péchés par d'autres péchés, deſquels il n'eſt pas l'auteur & qui ſont les effets de la pure malice des pécheurs : mais cette explication eſt celle des Motazales, qui ſont des ſectaires, & non pas celle des Muſulmans Orthodoxes, qui ſoutiennent la prédeſtination abſolue & poſitive à l'égard des élus & des réprouvés.

Les plus modérés entre les Muſulmans s'en tiennent à ce principe, exprimé métaphoriquement par un Poëte Perſien : Si la grace du ſouverain Maître & Conducteur ne vient à nôtre ſecours, perſonne ne trouvera le bon chemin, ni n'arrivera au gîte.

GEHERNAZ ou TEHEHERNAZ, la dot de la beauté, nom de la ſœur de Caicaus, ſecond Roi de Perſe de la Dynaſtie des Caianides, qui fut mariée à Roſtam.

GELAL ALLAH, la gloire de Dieu. Ce mot ſe prend non ſeulement pour la gloire eſſentielle de Dieu inſéparable de ſa nature, mais encore pour une manifeſtation ſenſible de la préſence de la Majeſté Divine, telle qu'elle ſe faiſoit connoître entre les Chérubins de l'Arche & ſur le mont Sinaï. Les Muſulmans diſent qu'un rayon

de cette gloire réduiſit en pouſſiere le mont Pharan en Arabie, & fondit en eau la premiere ſubſtance que Dieu créa pour former le Monde.

GELALEDDIN GAURI, Sultan de la ſeconde branche de la Dynaſtie des Gaurides, dont les Etats paſſerent, après ſa mort, aux Khovarezmiens.

GELALEDDIN, ſurnommé *Mankberni & Khovarezme-Schah.* C'eſt le fils aîné du Sultan Mohammed Khovarezm-Schah, Sultan du Khovarezme, ou, pour prononcer à la Perſienne, Kharezme & Khorezme, lequel, après la mort de ſon pere, ſe retira dans la Province de Gaznin ou Gaznah; vers les Indes, apanage que le Sultan ſon pere lui avoit donné pendant ſa vie. Il tomba d'abord dans une embuſcade que les Tartares lui avoient dreſſée; mais il s'en tira avec une valeur incomparable, & arriva heureuſement dans cette ville, où il fut joint par Seifeddin Aghrák, qui étoit à la tête de quarante mille chevaux, & par Iemin Almulk, Prince de Herat, qui lui amena auſſi d'autres troupes fort conſidérables.

Gelaleddin, ainſi armé, ne craignit point d'attaquer les Mogols, qui l'avoient toujours pourſuivi juſqu'à Gaznah, depuis la défaite de Mohammed ſon pere, & dans ſix ou ſept combats qu'il leur livra, il demeura toujours le vainqueur; mais il arriva malheureuſement pour lui, que la diviſion ſe mit entre les Officiers Généraux de ſon armée. Iemin Al Mulk ayant frappé de ſon fouet Seifeddin, & celui-ci en ayant porté ſa plainte à Gelaleddin, ce Sultan ne crut pas qu'il fût

temps de lui en faire raiſon, pendant qu'il avoit de ſi grands ennemis ſur les bras ; de ſorte que Seifeddin, irrité de ce refus de juſtice, partit du camp du Sultan dès la même nuit avec ſes troupes, & alla camper ſur la montagne de Sangrák.

L'armée du Sultan étant ainſi affoiblie par la déſertion de ce Général, n'étoit plus en état de faire tête aux Tartares, c'eſt ce qui lui fit prendre la réſolution de paſſer aux Indes ; & il étoit déjà arrivé ſur les bords du fleuve Sind ou Indus, où il préparoit toutes choſes pour le paſſer, lorſqu'il vit les Mogols à ſa queue ; car Genghizkhan, ayant appris la retraite du Sultan, partit de la province de Thalecan, où il étoit avec le gros de ſon armée, & vint par la route du Cabul avec une extrême diligence juſqu'à lui.

Ce Mogol étendit ſes troupes au deſſus & au deſſous du courant de l'Indus ; & faiſant de ſon armée un arc, dont le fleuve étoit la corde, ainſi que dit un Hiſtorien, il reſſerra ſi fort de tous côtés le Sultan, qu'il ſembloit lui avoir ôté toute eſpérance de pouvoir échapper.

Le Sultan ayant apperçu, au point du jour, cette multitude innombrable de troupes qui le tenoient aſſiégé de toutes parts, ne perdit point courage : mais raſſemblant au contraire tout ce qu'il avoit de vigueur & de forces, il harcela tellement ſes ennemis de tous côtés & fit des actions de valeur ſi extraordinaires, que l'on n'en avoit point vu d'exemples depuis le temps d'Aſfendiar & de Roſtam : de ſorte, dit l'Hiſtorien, que l'on pourroit dire avec vérité, que ſi ces deux grands Héros avoient vécu du temps de ce Sul-

tan, ils auroient fait gloire de s'enrôler ſous ſes étendards.

Un Poëte Perſien, décrivant cette action, dit de lui : » Quand ſa lance étoit levée, les plus braves étoient obligés de baiſſer la leur ; où ſa maſſe d'armes tomboit, il reſtoit une marque ineffaçable de la peſanteur de ſon bras. Il briſoit les caſques ſur les têtes, comme un autre auroit caſſé les choſes les plus fragiles ; il mettoit en pieces les cottes de maille avec la même facilité qu'un autre auroit déchiré la toile qui les couvre «.

Cependant toute ſa bravoure ne pouvoit pas l'empêcher de périr, puiſqu'il avoit à combattre autant de ſoldats, qu'il y avoit, pour ainſi dire, de grains de ſable ſur le rivage de l'Indus ; & le combat n'auroit pas même duré ſi long-temps, ſi Genghizkhan, qui vouloit l'avoir vif entre ſes mains, n'eût défendu à ſes ſoldats de tirer ſur ſa perſonne. Il voulut pourtant faire un dernier effort avec ſoixante-dix chevaux qui lui reſtoient ; mais comme il étoit ſur le point de ſe jeter dans la mêlée, Agiaſch-Melik, ſon neveu, mit la main ſur la bride de ſon cheval, & l'arrêta en lui diſant ces vers :

Ne vous engagez jamais témérairement au milieu de ceux qui vous ſurpaſſent ſi fort en nombre ;
Car on vous accuſeroit de folie, de même que l'on fait celui qui frappe avec le poing ſur le tranchant d'un raſoir.

Le Sultan tourna bride à ces paroles, & gagnant un lieu élevé & de difficile accès, après avoir changé de cheval & pris congé de ſes enfans ; il ſe jeta à la nage dans l'Indus avec les

plus braves de ſes ſoldats, qui ne le voulurent point abandonner. Il traverſa hardiment ce grand fleuve à la vue de Genghizkhan & de toute ſon armée, qui tira un nombre infini de fleches ſur lui, ſans qu'il pût être bleſſé. Les Tartares ſe mettoient auſſi en devoir de paſſer l'eau pour le ſuivre; mais Genghizkhan les en empêcha.

Lorſque le Sultan eut traverſé le grand courant de l'eau, il fut obligé d'aller encore loin pour gagner le gué, les rives de ce fleuve étant preſque par-tout fort élevées : mais il aborda enfin heureuſement au gué de Caitoul, où ayant expoſé ſes habits & les harnois de ſon cheval au ſoleil pour les faire ſécher, il vit que les Tartares pilloient ſon camp, & particuliérement ſon Haram, qui eſt le quartier des femmes, & que Genghizkhan mordoit ſes doigts de dépit de ce qu'une ſi belle proie lui étoit échappée.

Ce Conquérant ne laiſſa pas cependant d'admirer le grand courage du Sultan; & ſe tournant vers ſes enfans, il leur dit ces paroles : » Voilà un fils digne de ſon pere : heureux celui qui a de tels enfans « ! Un Poëte dit de lui : » On n'avoit point encore vu un homme de cette trempe dans le monde, & on n'avoit jamais ouï dire qu'il y en eût eu un ſemblable dans les ſiecles paſſés. Il étoit auſſi redoutable qu'un lion dans les campagnes, & il n'étoit pas moins terrible dans les eaux qu'un crocodile «.

Cette action mémorable de Gelaleddin ſe paſſa l'an de l'Hégire 618. Il n'y eut que ſept des ſiens qui ſe ſauverent avec lui; tout le reſte, ou ſe noya, ou fut tué à coups de fleches par les Tartares dans ce fameux paſſage : cependant lui ſeul,

avec ces ſept hommes, ramaſſa peu à peu des troupes, & remit ſur pied, en deux ans de temps, une puiſſante armée, avec laquelle il ſubjugua & conquit la plus grande partie des Indes; & après qu'il eut appris que Genghizkhan avoit repaſſé le Gihon avec ſes Mogols & pris la route de Tartarie, il repaſſa auſſi l'Indus, & rentra dans la Perſe l'an de l'Hégire 621, par les Provinces méridionales de Kige ou Kitſche, & de Makran.

Auſſi-tôt qu'il fut de retour en Perſe, tous les Seigneurs & Gouverneurs des Provinces de Fars, de l'Iraque Perſique, & de l'Adherbigian ou Médie, vinrent le ſaluer, & lui rendirent un nouvel hommage. Les peuples le reçurent avec des acclamations extraordinaires, & chantoient par-tout ces vers:

Nous voyons à la faveur de ce flambeau, préſage certain du bonheur qui retourne ſur nos terres, une nouvelle lumiere qui rend au monde, plongé dans les ténebres d'une profonde nuit, le premier éclat qu'il avoit perdu.

Kemal-Eddin Iſmaël, excellent Poëte, pour célébrer ſon retour, & pour témoigner la joie publique, & la ſienne en particulier, compoſa une très-belle Ode, dont voici quelques vers qui me paroiſſent fort remarquables.

Toute la terre a été rétablie en ſon premier état; tout a été rebâti dans les villes, & cultivé dans les campagnes, auſſi-tôt que les pavillons du Sultan ont été dreſſés & ont jeté ſeulement leur ombre ſur elles.

C'eſt ce grand Empereur Gelaleddin-Mangberni, la gloire & le ſoutien de l'Etat & de la Religion, que Dieu a choiſi pour gouverner l'Univers, parce qu'il a fait plus

d'état des maximes de l'Alcoran que de celles de la Croix, & qu'il n'a pas permis que les cloches des Chrétiens retentiſſent dans nos Moſquées.

C'eſt ſon bras qui a fortifié celui de la Loi, & exécuté ce que le Décret divin avoit ordonné touchant la deſtruction des Barbares & des Infideles.

On peut apprendre par ces vers, que les Tartares étoient Chrétiens pour la plupart, & que Dieu s'étoit ſervi d'eux comme d'un fléau pour punir l'orgueil des Mahométans, & venger les injures que la Religion Chrétienne avoit ſouffertes, comme il paroîtra par la fin miſérable que fit le même Gelaleddin dont nous parlons.

L'an de l'Hégire 625, le Sultan, délivré de la crainte des Tartares, entreprit la conquête du Gurgiſtan ou Géorgie; le Roi de ce pays, qui s'étoit préparé à ſoutenir cette guerre, vint au devant de lui avec une armée beaucoup plus forte que la ſienne. Gelaleddin, pour la mieux reconnoître, monta ſur une hauteur de laquelle il découvroit le camp des ennemis, & s'apperçut qu'il y avoit dans leur avant-garde des troupes de Khozariens, peuples de la grande campagne qui s'étend ſur la rive ſeptentrionale de la mer Caſpienne, & que les Perſiens appellent *Deſcht-Kiptſchák*.

Ces gens, qui autrefois, ſous le regne du Sultan Mohammed, s'étoient révoltés, & qui, pour éviter le châtiment, avoient eu recours au Prince Gelaleddin ſon fils, pour obtenir le pardon de leur faute, n'avoient pas encore oublié ce bienfait. Le Sultan, voulant profiter de leur reconnoiſſance dans cette conjoncture, leur envoya du

pain & du ſel, pour les faire reſſouvenir du bon office qu'il leur avoit rendu autrefois, & de l'alliance qu'il avoit contractée avec eux. Ce tour d'adreſſe lui réuſſit ſi bien, que les Khozariens, ayant honte de faire la guerre à leur bienfaiteur, abandonnerent les Géorgiens, & ſe retirerent chez eux.

On peut remarquer en cet endroit, que la cérémonie de préſenter du pain & du ſel ſe pratique dans l'Orient, pour marque d'amitié, d'alliance & d'hoſpitalité. Les Arabes en ont encore une particuliere, qui eſt de préſenter à boire à ceux qui ont quelque défiance d'eux, pour les aſſurer de leur bonne foi.

Après que ces gens furent partis, le Sultan envoya un exprès au camp des Géorgiens, pour leur faire entendre qu'il ne vouloit point ſe prévaloir de la défection des Khozariens, & qu'il leur accordoit un jour de treve, pour traiter d'accommodement. Dans cet intervalle de temps, les plus braves de l'un & de l'autre camp ſe préſenterent à la tête des troupes, & ſe firent des défis d'honneur.

Le Sultan voulut prendre part à cette gloire militaire, & il ſe déguiſa de telle ſorte, que n'ayant pris que l'habit d'un ſimple Cavalier, & paſſant par un chemin détourné, il ſe préſenta parmi les autres ſans être connu. Auſſi-tôt que Gelaleddin parut, un Géorgien bien monté vint à lui; mais le Sultan, au premier coup de lance, le jeta auſſi-tôt par terre, & en trois autres coups il en fit autant aux trois fils de celui qu'il avoit déſarçonné.

Après ce combat, un homme d'une taille dé-

meſurée, & d'une force incomparable, qui auroit pu paſſer pour un géant, ſe préſenta, & porta ſans relâche de ſi rudes coups au Sultan, que ce Prince les ayant tous ſoutenus ou parés avec une force & une adreſſe merveilleuſe, ſon cheval, pour être trop vif, fut ſur le point de tomber avec lui.

Cet accident le fit réſoudre à deſcendre de cheval, & à attendre de pied ferme ſon ennemi; & il ſoutint ſi à propos ce dernier aſſaut, qu'il prit ſon temps de porter un coup de lance au milieu du front du Géorgien, qui tomba mort auſſi-tôt à ſes pieds.

A cette action, les troupes des deux armées, qui voyoient ce combat, éleverent des cris d'admiration & de louange; tous avouerent que ce vaillant champion avoit un bras *pil-afkun*, c'eſt-à-dire capable de renverſer un éléphant: mais le Sultan ne ſe contenta pas des éloges que l'on donnoit à ſa valeur; il voulut ſe ſervir utilement de l'étonnement qu'il avoit jeté parmi ſes ennemis, & commanda en même temps aux ſiens de les charger; il remporta ſur eux une victoire ſi pleine & ſi entiere, qu'elle le rendit maître de tout le pays.

Le Sultan étant entré dans Teflis, ville capitale de la Géorgie, apprit que Borák, Gouverneur de la province de Kerman, qui avoit été autrefois un des Huiſſiers de ſa porte, accoutumé, durant la guerre des Tartares, à vivre dans l'indépendance, n'obéiſſoit pas ponctuellement à ſes ordres; il prit la réſolution, avant que la déſobéiſſance paſſât à une rebellion ouverte, de partir promptement, avec trois cents chevaux ſeule-

ment, pour le prendre au dépourvu. Il fit cette expédition en dix-ſept jours, & arriva dans le Kerman avant que Borák eût avis de ſon départ.

Cette diligence extraordinaire du Sultan ſurprit Borák de telle ſorte, qu'elle le mit hors d'état de défenſe, en ſorte qu'il fut réduit à porter lui-même ſa tête à ſon maître, qui en fit ſortir, dit notre Hiſtorien, toutes les fumées d'orgueil & de préſomption qui la rempliſſoient. Kemaleddin-Iſmaël, parlant de la diligence preſque inconcevable que fit ce Prince, lui dit : » Quel autre que vous, entre tous les Rois du monde, a-t-il jamais fait repaître ſes chevaux à Teflis, pour les aller abreuver aux eaux qui coulent dans la mer d'Oman, c'eſt-à-dire aux Indes qui s'étendent le long de cette mer? Falloit-il que Borák, qui ſavoit que votre courage vous avoit déjà porté des Indes juſqu'en Géorgie, vous fît retourner des provinces du ſeptentrion juſqu'à celles du midi pour le vaincre «?

L'an de l'Hégire 624, les armées du Sultan & des Tartares ſe rencontrerent auprès d'Iſpahan; mais ce fut ſans s'entre-choquer, comme ſi elles euſſent été d'accord: les Tartares ſe retirerent dans le Khoraſan, & Gaiatheddin, frere du Sultan, prenant la fuite ſans ſavoir pourquoi, s'en alla du côté du Lariſtan, abandonnant ſon équipage & le bagage de toute l'armée. Les habitans d'Iſpahan voyant cette déroute, coururent auſſi-tôt pour piller : mais le Cadhi Rocnoddin-Saedi les en empêcha, & les pria d'avoir un peu de patience, leur promettant que ſi le Sultan ne paroiſſoit pas dans un temps aſſez court qu'il leur marqua, ils auroient la liberté de faire ce

que bon leur ſembleroit. Le Sultàn ne manqua pas d'être de retour à point nommé ; car il fit une diligence incroyable pour arriver à Iſpahan, & ſauva ainſi ſes bagages.

L'an 627 de l'Hégire, Gelaleddin prit Khalat ou Akhlat, ville d'Arménie ou de l'Adherbigian, par force : mais les Sultans d'Egypte & de Roum, ſavoir Malek-Al-Aſchraf & Alaeddin-Caicobad, ayant joint leurs troupes enſemble, attaquerent le Sultan, lequel étant ſorti d'Akhlat avec quarante mille hommes, leur livra une bataille qu'il perdit. Les deux armées cependant étant reſtées toutes deux dans leurs poſtes pendant une nuit, le combat ſe renouvela le lendemain, dans lequel le Sultan ayant perdu le reſte de ſon armée, fut obligé de s'enfuir à Khartabert, & de là à Iſpahan.

L'an 628, le Sultan ayant appris que Giarmagun, Général d'Octai-Caan, qui avoit ſuccédé depuis l'an 624 à Genghizkhan ſon pere, ayant paſſé le Gihon avec une puiſſante armée de Mogols, venoit en Perſe, envoya demander des ſecours au Khalife, à Malek-Al-Aſchraf, & à Caicobad : mais tous ces Princes les lui ayant refuſés, il paſſa en Méſopotamie, où, pendant qu'il s'adonnoit à toutes ſortes de débauches, il fut ſurpris par les Mogols, & contraint de prendre la fuite, accompagné ſeulement de deux ou trois de ſes domeſtiques ; l'on dit que dans cette fuite il fut tué & dépouillé par un Curde qui le trouva endormi.

Quelques-uns cependant veulent qu'il ſe cacha ſous un habit de Derviche, & qu'il ne fut plus vu depuis ce temps-là, ſinon que pluſieurs années après,

après, vers l'an 652, un homme fut arrêté & mis à la queſtion comme eſpion, lequel diſoit être le Sultan Gelaleddin, que l'on a cru pendant long-temps n'être pas mort. C'eſt dans la perſonne de ce Sultan que finit la Dynaſtie des Khovarezmiens.

Ben-Schohnah dit dans ſa Chronique, que Gelaleddin-Mankberni étoit le fils aîné des enfans de Mohammed fils de Tagoſche ou Toguſch; qu'il eut en partage le royaume de Gaznah; mais que dans la ſuite il ſe rendit auſſi puiſſant que ſon pere, & en poſſéda preſque tous les Etats; qu'il fut défait en bataille rangée par Genghizkhan l'an de l'Hégire 628, & qu'ayant été fait priſonnier par les Tartares, il échappa de leurs mains, & fut tué par des voleurs du Curdeſtan; qu'après cette défaite de Gelaleddin, Genghizkhan devint maître abſolu de la Perſe, & que lui & ſes Tartares y exercerent des cruautés encore plus horribles que toutes celles qu'ils avoient faites juſqu'alors.

Nous avons remarqué plus haut, que Genghizkhan étoit mort l'an 624, & que ce fut Giarmagun qui défit Gelaleddin, & qui ſe rendit maître de la Perſe ſous Octai-Caan fils de Genghizkhan.

Le même Auteur remarque que ce Sultan étoit ſi fier, que lorſqu'il écrivoit aux Rois d'Egypte, de Syrie, & de l'Aſie Mineure, dont les deux premiers étoient de la poſtérité de Saladin, & le troiſieme de la Race des Selgiucides, il ne ſe qualifioit jamais ni de frere ni de ſerviteur, & qu'il ne prenoit le titre de ſerviteur que lorſqu'il écrivoit au Khalife: mais pour les Princes de

Moſul, de la Méſopotamie, & autres ſemblables, il ne mettoit que ſon ſceau, ſur lequel il avoit fait graver ces paroles : *La victoire vient de Dieu ſeul.*

Il ſe faiſoit appeler *le Roi du Monde*; c'eſt en Arabe *Malek al âlem*, & en Perſien *Schah gehan*, titre qui avoit déjà été pris, ſelon quelques-uns, par ſon pere.

Le Saheb al Tarikh, qui eſt la correction du Calendrier Arabe & Perſien, que l'on appelle auſſi *Tarikh al Neiran*, c'eſt-à-dire le calcul du cours du ſoleil & de la lune, lui eſt attribué.

Ce Prince devint ſi éperdument amoureux d'une de ſes eſclaves, qu'il fit garder long-temps ſon corps mort, auquel il faiſoit ſervir tous les jours à manger, faiſoit demander l'état de ſa ſanté, & ſi elle étoit meilleure que le jour précédent.

On dit que ce Prince étoit ſi jaloux, que lorſqu'il fut pourſuivi juſque ſur les bords du fleuve Sind ou Indus par la cavalerie des Tartares, les femmes qu'il avoit avec lui lui ayant demandé qu'il les fît tuer, ou qu'il les ſauvât des mains des Tartares, il commanda auſſi-tôt qu'on les noyât toutes, après quoi il paſſa, avec peu de gens, ce grand fleuve à la nage, au grand étonnement de ſes ennemis.

Ce paſſage ſe fit dans le mois que les Arabes appellent *Regeb*, & il devint ſi digne de mémoire, qu'il eſt reſté dans l'Orient une façon de parler vulgaire : *Vivez juſqu'au mois de Regeb, & vous verrez des choſes extraordinaires.*

Il y a un Livre dans la Bibliotheque du Roi, n°. 845, intitulé *Seirat Gelaleddin Mankberni*;

c'eſt la Vie de ce Sultan, qui y eſt qualifié de fils d'Aboulfeth-Mohammed fils de Tagaſche fils d'Il-Arſlan fils d'Atſiz fils de Mohammed-Cothbeddin fils de Nouſchteghin. L'Auteur de cette Hiſtoire eſt Mohammed-Ben-Ahmed-Al-Monſchi-Al-Naſſaovi, lequel dit, entre autres choſes, que ce Sultan avoit donné quatorze batailles en onze ans.

GELALEDDIN, nom du dernier Sultan de la ſeconde branche des Gaurides, dont les Etats paſſerent entre les mains des Khovarezmiens.

GELALEDDIN-HASSAN-BEN-MOHAMMED; c'eſt le ſixieme Prince de la Dynaſtie des Iſmaéliens de l'Iran, c'eſt-à-dire de ceux qui régnerent dans la Perſe.

GELAL-EDDOULAT, troiſieme fils de Baha-Eddoulat fils d'Adhad-Eddoulat petit-fils de Buiah. L'on compte ce Prince pour le quatorzieme Sultan de la Maiſon & Dynaſtie des Buides.

Il commanda dans Bagdet en qualité d'Emir al Omara, c'eſt-à-dire de Généraliſſime des armées du Khalife, après la mort de Meſchref-eddoulat ſon frere, depuis l'an 416 de l'Hégire, juſqu'en l'an 435 de la même Hégire, dans laquelle il mourut.

Khondemir ne lui donne que ſeize ans & onze mois de regne; mais le Lebtarikh & le Nighiariſtan lui en donnent 25. Il ſe paſſa de grands démêlés entre ce Sultan & les Selgiucides, dont la puiſſance croiſſoit de plus en plus dans l'Em-

pire des Khalifes ; & cette puiſſance vint à un tel point, qu'elle donna le dernier coup à la Maiſon des Buides dans l'année 447, ſous le regne d'Almalek Al Rahim, qui en fut le dernier Sultan.

Ce Prince eut auſſi des démêlés avec ſon neveu, fils de Sultan-Eddoulat ſon frere, qui enfin s'appaiſa, & ſe contenta de l'eſpérance de ſa ſucceſſion.

GEM, c'eſt ainſi que les Turcs appellent celui que les Perſans appellent *Giam* & *Giamſchid*, qui eſt un des anciens Rois de leur premiere Dynaſtie.

GEM-TCHELEBI, & Sultan-Gem, étoit fils de Mahomet ſecond, Sultan des Turcs & frere puîné du Sultan Bajazet ſecond.

Mahomet ſecond étant mort l'an 885 de l'Hégire, après la priſe d'Otrante, ville maritime du Royaume de Naples, Bajazet, qui étoit dans ſon Gouvernement d'Amaſie, vint auſſi-tôt à Conſtantinople, & prit poſſeſſion de l'Empire; mais il n'y avoit pas encore fait un long ſéjour, quand il apprit que Gem ſon frere, fortifié des troupes de Caramanie, s'étoit emparé de la ville de Burſe en Natolie, où il prétendoit établir le ſiége Royal de ſes Etats.

Bajazet ne ſut pas plus tôt ce mouvement de Gem, qu'il rappela de la Pouille Ahmed ſurnommé *Ghéduc*, c'eſt-à-dire Breche-dent, Général des troupes qui étoient en Italie, pour combattre ſon frere, avant qu'il ſe fortifiât davantage. Cette diligence lui ſervit beaucoup;

car Ahmed défit ce jeune Sultan, & l'obligea de ſe retirer en Caramanie avec le débris de ſes troupes, l'an 886 de l'Hégire.

Ahmed fut ſoupçonné de colluſion avec Gem, pour ne l'avoir pas pourſuivi aſſez chaudement; ce qui obligea Bajazet à partir de Conſtantinople pour achever de ruiner les affaires de ſon frere. Il lui donna donc en perſonne une ſeconde bataille, qui l'obligea à une ſeconde fuite, & le contraignit de paſſer la mer pour demander du ſecours au Sultan d'Egypte.

Ce fut dans l'an 887 que Bajazet remporta cette victoire ſignalée ſur ſon frere, laquelle le délivra d'une fort grande inquiétude, & couta la vie à Ahmed, que ce Sultan fit étrangler peu de temps après.

Gem fit courir le bruit qu'il alloit faire le pélerinage de la Mecque: mais en effet il n'étoit parti que pour tirer des ſecours d'Egypte, avec leſquels il vint encore pour la troiſieme fois tenter la fortune des armes avec ſon frere: il fut cependant encore battu, & contraint de ſe réfugier à Rhodes auprès du Grand-Maître Pierre d'Aubuſſon, qui l'envoya à la Commanderie de Bourgneuf en France.

Bajazet ayant appris que ſon frere étoit entre les mains des Chevaliers de Rhodes, ſtipula une paix perpétuelle avec eux, & promit de leur payer tous les ans quarante mille écus d'or, à condition qu'ils le gardaſſent ſoigneuſement, ce qu'il exécuta de très-bonne foi.

Les mêmes Chevaliers mirent enſuite ce Prince entre les mains d'Innocent VIII, qui le leur demanda: après la mort de ce Pape, Gem paſſa

en celles d'Alexandre VI, qui recevoit tous les ans de Bajazet deux cent mille écus d'or pour le garder.

Ce Pape obſerva de ſon côté ſi fidélement ſa parole, que lorſqu'il fut obligé par force de le donner à Charles VIII, qui alloit à la conquête du royaume de Naples, l'on crut, dit l'Hiſtorien de la Vie de Céſar Borgia, qu'il fit donner à ce Prince un poiſon lent, dont il mourut à Terracine, à cauſe que le Roi Très-Chrétien vouloit ſe ſervir de lui pour exciter de nouveaux troubles dans l'Empire Ottoman.

Thomas Cantacuzene dit que Gem n'avoit que 28 ans lorſqu'il paſſa à Rhodes, & qu'il avoit laiſſé ſa femme & ſon fils en garde au Sultan d'Egypte; que ce fils ſe ſauva auſſi depuis à Rhodes, où s'étant fait Chrétien, il prit femme, & en eut deux fils & deux filles.

Le même Auteur dit que Soliman ayant pris Rhodes, ce qui arriva l'an de l'Hégire 928, fit chercher ce fils de Gem, qui vivoit encore, & que l'ayant trouvé avec ſes enfans, il le fit mourir lui & ſes deux garçons, pour n'avoir pas voulu retourner à la Religion de leurs peres; & qu'il emmena avec lui les deux filles à Conſtantinople. Ainſi la Maiſon Ottomane a donné trois martyrs à l'Egliſe.

GEMEL & POLTA, noms de deux freres Ragias ou Princes dans les Indes, leſquels, après avoir ſoutenu avec leur mere un long ſiége dans le château de Chitor, que l'Empereur Akbar attaquoit, & étant réduits aux dernieres extrémités, aimerent mieux ſe faire tuer dans une

ſortie déſeſpérée qu'ils firent, que de ſe rendre priſonniers entre les mains du Vainqueur. Ce Prince, qui avoit l'ame grande, fut ſi touché de cette belle action, qu'il leur fit ériger deux ſtatues de marbre poſées ſur des éléphans à la porte du château de Delli, où la ville de Gehánabad a depuis été bâtie.

GEMIL & SCHANBAH, ſont les noms de deux Amans, dont les Orientaux célebrent dans leurs Hiſtoires & dans leurs Poéſies la conſtance & la fidélité. Les plus fameux ſont Joſeph & Zoleikhah, Megenoun & Leilah, Khoſrou & Schirin. Gemil & Schanbah, dont il s'agit ici, vivoient ſous le regne d'Abdalmalek, Khalife de la Race des Ommiades.

Le Roman Perſien, qui décrit leurs amours en vers, dit qu'ils étoient Arabes de nation, & qu'Abdamalek ayant beaucoup ouï parler d'eux, eut la curioſité de voir Schanbah, & que l'ayant trouvée noire & maigre, comme il étoit fort bon Poëte, il lui dit en vers :

Quels traits de beauté Gemil a-t-il découvert en vous, qui l'aient pu porter à vous choiſir entre tant d'autres femmes, pour en faire le ſeul objet de ſes amours ? car ordinairement nous appelons laide une perſonne qui a le viſage auſſi maigre & le teint auſſi noir que vous.

Schanbah, dont l'eſprit étoit fort vif, & qui excelloit auſſi dans la Poéſie, ſe ſentant piquée de ce diſcours, lui répondit ſur le champ :

Quel mérite ont reconnu en vous les Peuples de la terre,

qui vous ont choiſi entre tous pour commander à tous ?

Celui-là ſeul eſt digne de l'eſtime des hommes, qui a l'ame belle & ſemblable à un diamant dont l'éclat n'eſt terni par aucune tache.

Le Khalife, ſurpris d'une repartie ſi libre & ſi ſpirituelle, loua l'eſprit de Schanbah, & l'ayant régalée de préſens conſidérables, la renvoya à ſon amant.

GENGHIZKHAN : c'eſt ainſi que les Arabes prononcent ce nom ; mais les Perſans & les Turcs le prononcent comme s'il étoit écrit en François *Tchinghizkhan*, ou en Italien *Cinghizkhan*. Nos Hiſtoriens Latins l'appellent *Cangius*.

Ce ſurnom ou titre, qui ſignifie en langue Mogolienne *Roi des Rois*, fut donné par Tubi-Tangri, Prophete du Turkeſtan, à Tamugin, après qu'il eut vaincu Avenk ou Unghkhan, & ſubjugué la plus grande partie des Princes Mogols, Tartares & Cathaïens ou Chinois.

Tamugin, que nous appellerons déſormais *Genghizkhan*, étoit Mogol de nation, & non pas Tartare ; car il étoit fils d'Ieſukai-Behadir, ſelon Khondemir, ou de Biſukai, ſelon Kovand-Schah ou Mirkhond, lequel deſcendoit en ligne droite de Toumenah-Khan Roi des Mogols.

Toumenah Khan, qui deſcendoit de Bouzangia, fils miraculeux de la Princeſſe Alancavah, eut deux enfans, Kilkhan triſaïeul de Genghizkhan, & Fagiouli ſeptieme aïeul de Tamerlan.

Bouzangiar étoit iſſu de Kián, fils d'Ilkhan, lequel fut défait par Tour fils de Feridoun Roi de Perſe, qui s'étant rendu maître d'une grande partie du Turkeſtan, & joint aux Tartares, extermina entiérement la nation des Mogols, à la réſerve de deux hommes & de deux femmes.

Kián, qui étoit un des quatre, ſe retira avec les trois autres dans la montagne nommée *Erkeneh-Koun*, où trouvant des pâturages excellens, il s'y fixa, & peupla par la ſucceſſion de pluſieurs années qui vont au delà de mille, un grand pays qui avoit été juſqu'alors inconnu, de ſorte qu'il fut le pere d'une nouvelle nation de Mogols, qui porta le nom de Kiát.

Puiſque nous avons déjà remonté ſi haut, nous dirons encore qu'Ilkhan, pere de Khian, étoit le ſeptieme arriere-fils de Mogoul-Khan, frere de Tatarkhan, tous deux enfans d'Ilinge-Khan, deſquels les deux nations des Mogols & des Tartares ſont deſcendues.

Mais pour arriver juſqu'au terme que l'on ne peut outrepaſſer, j'ajouterai ſur le témoignage de Mirkhond & de Khondemir, qu'Ilinge-Khan étoit le quatrieme fils de Turk, fils de Japhet fils de Noé, duquel le Turkeſtan, qui comprend, ſelon ſon ancienne ſignification, les pays que les Mogols, les Tartares, les Cataïens, les Ruſſes, les Bulgares, les Grecs, les Alains, les Seclabes ou Chalybes, & les Hyperboréens habitent, a tiré ſon nom.

Genghizkhan naquit à Diloun-Joloun, l'an 549 de l'Hégire, de Jéſus-Chriſt 1154, dans le Dongouz-il, c'eſt-à-dire en l'année du Cycle des

Cathaiens, nommée *le Pourceau*, ſous le ſigne de la Balance, au temps que ſon pere Jeſukai fit une grande irruption ſur les Tartares. Mirkhond appelle le lieu de ſa naiſſance *Diloun-Jaldak*, & donne à ſa mere le nom d'*Oloun*. Il perdit ſon pere à l'âge de treize ans, & fut obligé, par la révolte & par les diviſions des Mogols, de ſe retirer auprès d'Avenk ou Ungh-Khan, Prince Chrétien de la tribu de Kerit, qu'Aboulfarage appelle *Malek-Iohanna*, le Roi Jean. C'eſt le même que nos Hiſtoriens & nos Voyageurs ont appelé *le Prêtre Jean*.

Khondemir dit, comme les autres Hiſtoriens de la Vie de Genghizkhan, qu'il naquit tenant du ſang caillé dans ſes mains de la groſſeur d'un dé, & cite ſur ce ſujet deux vers Perſiens, qui portent que, ſi ce ſang étoit un pronoſtic de celui de ſes ennemis qu'il devoit répandre, c'étoit auſſi Ghir-Iezdán, c'eſt-à-dire la marque de l'expiation des crimes des hommes, que Dieu avoit miſe entre ſes mains; ce qui ſe rapporte encore au ſigne de la Balance, que nous regardons comme un ſigne de juſtice, quoique les Orientaux le prennent pour celui des vents & des tempêtes.

Après que Genghizkhan eut demeuré pluſieurs années auprès d'Avenk Khan, & qu'il l'eut ſervi très-utilement dans les guerres qu'il avoit avec ſes voiſins, il épouſa ſa fille nommée *Oiſungin*; malgré cela, il fut ſi perſécuté par ſes envieux, qu'il fut obligé de quitter la Cour, pour mettre ſa vie en ſûreté, & enſuite, de faire la guerre à Avenk-Khan, lequel, conjointement avec ſon fils Schokoun, le pourſuivoit à outrance.

Genghizkhan les ſurprit tous deux avec avantage, n'ayant que quatre mille chevaux ſeulement; & après les avoir défaits entiérement, il les contraignit de ſe réfugier auprès de Tabanek ou Tajanek, Roi des Tartares. Ce Prince uſant de trahiſon, fit tuer Avenk-Khan; de ſorte que Schokoun, ſon fils, fut obligé de fuir promptement juſqu'au pays de Cacſchgar, où il ne trouva pas plus de ſûreté, & y perdit auſſi la vie, ce qui arriva l'an 599 de l'Hégire.

Depuis l'année ſuivante, qui fut la 600 de l'Hégire juſqu'en la 602 que les Mogols appellent l'année du Léopard, il ſubjugua toutes les tribus des Mogols & des Tartares, & tint une aſſemblée générale de tous les grands Seigneurs de ces deux nations. Les Turcs appellent cette eſpece d'Etats-Généraux *Kuriltai*, où le nom de *Tamugin* lui fut changé en celui de *Genghizkhan* par Tubi-Tangri, & il y ordonna qu'une cornette blanche ſeroit dorénavant l'étendard général de ſes troupes; après quoi, marchant contre les Caracataïens, il les défit ſi pleinement, qu'Ilcan leur Roi réſolut de s'empoiſonner lui-même, pour ne pas voir la déſolation entiere de ſes Etats.

Depuis ce temps-là juſqu'en l'an 615, il ſubjugua tous les Princes du Caracathai, qui refuſoient de lui obéir. Il défit Kuſchlek, grand ennemi des Muſulmans, lequel fut contraint de s'enfuir dans les montagnes couvertes de forêts d'un pays qui en a tiré ſon nom de Caracathai, c'eſt-à-dire, en Turc, le *Cathai noir*.

L'an 615 de l'Hégire, Genghizkhan entra dans la Tranſoxane, pour faire la guerre à Moham-

med, ſurnommé *Khouarezm-Schah*. Le ſujet de cette guerre eſt expliqué dans le titre de ce Prince. Il envoya d'abord deux de ſes enfans, nommés *Giagatai* ou *Gioghtai* & *Octai*, pour ſerrer de près les troupes de ce Sultan, & deux de ſes Capitaines pour aſſiéger les villes de Benaket ou Asbaniket, & de Khogend. Il marcha enſuite lui-même en perſonne vers celle de Bokharah, où les principaux Chefs de l'armée du Sultan Mohammed s'étoient enfermés pour la défendre.

L'an 617, qui eſt l'année du Serpent dans le cycle des Mogols & des Cathaïens, Genghizkhan ſe préſenta devant Mokharah, où, dès la premiere nuit, il enleva la cavalerie des Khovarezmiens, qui faiſoient la ronde autour de la place : cet accident obligea les habitans d'aller, dès le lendemain, demander quartier ; & Genghizkhan le leur ayant accordé, ſe contenta d'abord de piller la ville : mais ayant appris qu'un grand nombre de ſoldats s'étoient cachés dans la ville, pour faire quelque ſurpriſe, après qu'il en eut forcé le château, il le fit démolir, & commanda que l'on fît paſſer au fil de l'épée tous les habitans.

Oktai, fils de Gengizkhan, avoit cependant aſſiégé la ville d'Otrár, dont Gairkhan, principal auteur de cette guerre, étoit Gouverneur ; il la prit dans l'eſpace de cinq mois, au bout deſquels Gairkhan fut obligé de ſe ſauver dans le château, où il ne put tenir que fort peu de temps. Oktai le fit d'abord ſon priſonnier ; mais il reçut bientôt après les ordres de ſon pere, pour le faire mourir ; de ſorte que lui & tous les habitans d'Otrár furent juſtement punis de la perfidie dont ils avoient autrefois uſé envers les

Mogols, comme il eſt rapporté dans l'Hiſtoire de Mohammed Khovarezm-Schah.

Giougi-Khan prit dans le même temps la ville de Giound, qu'il fit piller & raſer; Aláf-Khan, celle de Khogiend, qu'il traita de même, & il ne reſta des habitans de ces villes, que ceux qui purent ſe ſauver par la fuite. Les Hiſtoriens rapportent une action hardie & heureuſe de Timur-Melik, Gouverneur de Khogiend, lequel ſe ſauva par eau à la vue des Mogols, qui le pourſuivirent en le combattant pendant pluſieurs jours ſans pouvoir l'atteindre.

Auſſi-tôt que Genghizkhan eut achevé le ſiége de Bokharah, il vint inveſtir la ville de Samarcand. Les habitans ſe trouverent partagés ſur le parti qu'ils avoient à prendre; car les uns vouloient lui ouvrir leurs portes; mais les autres étoient réſolus de garder la fidélité à leur Sultan, & de ſe défendre juſqu'à l'extrémité. Dans ces entrefaites, le Mufti de la ville, avec les principaux Imans & Docteurs de la Loi Muſulmane, allerent au camp des Mogols, pour obtenir une bonne compoſition en faveur de leur ville; mais n'ayant pu obtenir bon quartier que pour leurs perſonnes & leurs biens, & pour celles de leurs proches, les Mogols étant entrés dans la ville, en firent ſortir tous les habitans, & après l'avoir pillée, en aſſiégerent & prirent le château, où ils paſſerent au fil de l'épée tous ceux qu'ils y trouverent, ſans aucune exception.

Ce fut dans ce même temps-là que Genghizkhan, étant informé du mauvais état de l'armée de Mohammed-Khovarezm-Schah, envoya deux de ſes Généraux d'armée, nommés *Gebek-No-*

vián & *Souidai-Behadir*, avec trente mille chevaux en Khoraſan, où ce Sultan étoit campé. Ces deux Capitaines le firent bientôt déloger, & ils le pourſuivirent ſi chaudement, qu'il fut obligé d'abandonner cette Province, & de faire ſa retraite dans l'Iraque : mais les Mogols le ſuivant à la piſte, pillant & maſſacrant tout ce qu'ils rencontroient ſur leur route, traverſerent ces deux Provinces, celles de l'Adherbigian & du Schirvan, & gagnant enſuite la ville de Derbend, paſſerent au nord de la mer Caſpienne, pour rejoindre le camp général de Genghizkhan, qui étoit dans la Tranſoxane.

Genghizkhan, après avoir achevé la conquête de la Tranſoxane, envoya trois de ſes enfans, nommés *Giougi*, *Giagathai*, & *Octai*, pour ſubjuguer la Province de Kovarezme, qui s'étend des deux côtés de l'Oxus ou Gihon, fleuve qui traverſe tout ce pays avant que de décharger ſes eaux dans la mer Caſpienne. Ces Princes vinrent d'abord aſſiéger la Capitale, qui porte le nom de Khovarezme, auſſi bien que la Province, où Khamarteghin commandoit de la part du Sultan Mohammed. Ce ſiége dura long-temps ſans avancer, à cauſe de la diviſion, qui arriva entre les deux freres Giougi & Giagathai, au ſujet du commandement.

Auſſi-tôt que Genghizkhan eut appris la méſintelligence de ces deux Princes, il envoya ſes ordres à Octai pour commander en chef toute l'armée, & accommoder les différends de ſes deux freres, lui preſcrivant en même temps de ne rien entreprendre ſans leurs avis. La concorde fut ainſi en peu de temps rétablie dans

cette armée, & le ſiége de la ville de Khovarezme fut bientôt fini.

Les Mogols s'en étant rendus les maîtres, & reconnoiſſant qu'elle étoit très-forte par ſa ſituation, la démolirent entiérement, en firent ſortir tous les habitans, &, après avoir choiſi cent mille des plus jeunes des deux ſexes, qu'ils réduiſirent en ſervitude, ils diſtribuerent tout le reſte aux ſoldats pour être égorgés. L'on rapporte que chaque ſoldat, de plus de cent mille qu'ils étoient devant la place, en eut vingt-quatre à tuer pour ſa part.

Pendant que l'armée des Princes déſoloit la Province de Khovarezme, le pere faiſoit d'étranges ravages dans le Khoraſan; car tirant du côté de Balkhe, la plus ancienne capitale de cette Province, qui portoit le titre de Cubbat al Iſlám, c'eſt-à-dire la Métropole du Muſulmaniſme, il trouva la ville de Termed ſur ſa route, qu'il prit & ruina en deux jours, exterminant juſqu'au dernier de ſes habitans; & quoique les habitans de Balkhe euſſent envoyé au devant de lui des Députés pour lui jurer fidélité & ſe rendre à ſa merci, ils ne purent obtenir de lui aucun quartier, & furent tous paſſés au fil de l'épée.

Tuli-Khan, autre fils de Genghizkhan, étant arrivé au camp peu après cette exécution, ſon pere lui donna auſſi-tôt l'ordre de s'avancer plus avant dans le pays, & d'y faire le dégât, pendant qu'il feroit lui-même en perſonne le ſiége de Thalecan, place forte qui avoit un très-bon château. Genghizkhan eut le loiſir de ſe morfondre devant cette place, qui réſiſta pendant ſept mois entiers à ſa puiſſance. Son armée étoit

déjà beaucoup diminuée ; mais le retour que Tulikhan fit de ſon expédition du Khoraſan, dont il avoit ſubjugué les villes principales, ayant fortifié ſon camp, il emporta enfin d'aſſaut cette place, & n'épargna aucun de tous ceux qu'il y trouva.

Après la priſe de Thalecán, le bruit s'étant répandu dans ſon camp, que Gelaleddin, fils de Mohammed-Khovarezm-Schah, avoit battu les Mogols auprès d'un lieu nommé *Barani*, la colere le ſaiſit de telle maniere, qu'il tourna auſſitôt vers les parties Occidentales de la Perſe, & fit une déſolation ſi cruelle & ſi univerſelle partout où il paſſa, qu'il n'y laiſſa aucun veſtige qui pût marquer que ces lieux euſſent jamais été peuplés, ayant envoyé en même temps Balai-Novian dans les Royaumes de Lahaver ou Lahor, & de Multan à l'Orient, pour y faire les mêmes ravages.

Tulikhan alla, peu de temps après, aſſiéger les trois autres villes capitales de la grande Province de Khoraſan: car nous avons déjà parlé de Balkhe, qui en eſt la quatrieme. Il commença par celle de Merou, ſurnommée *Schaighian*, pour la diſtinguer d'un autre Merou de la même Province, qui eſt ſurnommé *Al Roud*; & il eut fort bon marché de cette grande ville, abandonnée par ſon Gouverneur, qui étoit fort haï du peuple, & qui craignit que l'on ne le mît entre les mains des Mogols. Auſſi-tôt que Tulikhan y fut entré, il en fit raſer les murailles, & après avoir fait le choix des jeunes garçons & des jeunes filles qu'il vouloit réſerver pour en faire des eſclaves,

il

il abandonna un million & trois cent mille perſonnes à la fureur du ſoldat.

La ville de Niſchabour, autre capitale de la même Province, eut le même ſort, & perdit un million & 747 mille de ſes habitans; ce qu'il faut entendre, auſſi bien que des autres villes, de tout ce qui étoit compris dans ſon territoire, qui étoit fort étendu & très-peuplé.

Celle de Herat étoit la plus conſidérable de ces trois capitales du Khoraſan, qui furent aſſiégées par Tulikhan; car elle étoit défendue par Mohammed-Giorgiani, Gouverneur de la Province, qui avoit une armée très-conſidérable pour la défendre. En effet, pendant les ſept premiers jours du ſiége, le Gouverneur fit de ſi fréquentes & ſi vigoureuſes ſorties, que les Mogols virent bien qu'ils ne viendroient pas ſi aiſément à bout de cette entrepriſe, qu'ils avoient fait des précédentes: mais il arriva que ce Seigneur, qui étoit également ſage & vaillant, fut malheureuſement tué d'un coup de fleche dans le combat.

Après la mort du Gouverneur, les aſſiégés commencerent à perdre courage, & on parloit déjà de ſe rendre, lorſque Tulikhan, qui en fut averti par ſes eſpions, s'avança avec deux cents chevaux ſeulement vers une des portes de la ville, pour attirer à une conférence ceux des Bourgeois qui étoient les plus portés à la paix. Là il déclara que, s'ils ſe rendoient volontairement à lui, qui étoit en état de les forcer, ils ne recevroient aucun dommage ni en leurs perſonnes, ni en leurs biens, & qu'il ſe contenteroit de recevoir d'eux la moitié ſeulement du tribut qu'ils payoient au Sultan du Khovarezme.

Après que Tulikhan eut donné ſa parole, & confirmé par un ſerment ſolennel les conditions de la capitulation qu'il leur accordoit, les Bourgeois de Herat lui ouvrirent auſſi-tôt leurs portes, & lui firent une entrée magnifique. Tulikhan obſerva exactement le traité qu'il avoit fait avec eux, & ne ſouffrit pas que ſes Mogols leur fiſſent aucun outrage. Il ſe contenta ſeulement de l'exécution des ſoldats de la garniſon, avec leſquels il n'avoit point capitulé, & leur ayant donné Malek-Abubecre pour Gouverneur, & Mangthai pour Prévôt & Grand-Juſticier, il vint trouver ſon pere au ſiége de la ville de Thalecan, dont nous avons déjà parlé.

Mais la ruine de cette puiſſante ville ayant été déjà réſolue dans le décret divin, dit Khondemir, ſa perte étoit inévitable. Il arriva en effet que le bruit s'étant répandu que les Mogols avoient été défaits par Gelaleddin auprès de la ville de Gaznah, les habitans des villes du Khoraſan, où Tulikhan avoit laiſſé des Gouverneurs, ſe ſouleverent tous en même temps, & égorgerent tous les Mogols qui leur tomberent entre les mains. Les habitans de Herat ſe jeterent ſur Malek-Abubecre & ſur Mangthai, qu'ils maſſacrerent avec tous leurs gens, & mirent à leur tête Mobarez-Eddin-Sebzvari pour les défendre.

Genghizkhan ayant appris ces méchantes nouvelles, fit une rude réprimande à Tulikhan ſon fils, de ce qu'ayant, par une fauſſe clémence, donné la vie à ſes ennemis, il leur avoit auſſi laiſſé les moyens de lui jouer un ſi mauvais tour : pour réparer cette faute & pour ſe venger d'un ſi grand affront, il envoya Ilgenkvai-Novian avec quatre-vingt mille chevaux devant Herat. Cette ville ſou-

tint un ſiége de ſix mois entiers, pendant lequel ſes habitans, qui ſe défendoient en déſeſpérés, firent des efforts inconcevables : mais ayant été enfin forcés, ils furent tous égorgés ſans miſéricorde, juſqu'au nombre d'un million & ſix cent mille perſonnes, à pluſieurs repriſes.

Emir-Khovand ou Khavend Schah dit que le Docteur Scherfeddin Khathib reſta ſeul avec quinze autres perſonnes, qui s'étoient cachées dans des grottes où les Mogols, qui fouilloient par-tout, ne les avoient point trouvées, & qu'ils furent joints, quelque temps après, par vingt-quatre autres qui avoient auſſi échappé à la fureur des ennemis par une eſpece de miracle. Ces quarante perſonnes demeurerent pendant quinze ans dans Herat, avant qu'aucun autre ſe joignît à eux pour y habiter ; tant cette ville, qui portoit le titre de *Ferdous-Niſchán* ou *Niſchin*, qui ſignifie le ſymbole ou la demeure du Paradis, avoit été détruite. Cette déſolation générale arriva l'an de l'Hégire 619.

Après que Genghizkhan eut terminé les guerres qu'il avoit entrepriſes contre Mohammed-Khuarezm-Schah & ſes enfans, comme nous avons vu ci-deſſus en partie, & comme il en eſt traité plus particuliérement dans les titres de Mohammed & de Gelaleddin-Khuarezm-Schah, ce Prince tint conſeil avec ſes enfans & les plus Grands de ſa Cour, l'an 621 de l'Hégire, dans lequel il fut arrêté qu'il retourneroit dans ſon horde natale, nommée *Ordou-Baligh*, où étoit proprement le ſiége royal de ſon Empire.

A peine y étoit-il arrivé, qu'il apprit que Scheidercou, qui commandoit dans le pays de

Tangur & de Caſchin, s'étoit révolté, qu'il s'avançoit vers lui avec une armée de cinq cent mille hommes. Genghizkhan alla au devant de lui avec des forces à peu près égales. Il ſe donna pour lors une des plus ſanglantes batailles dont on ait jamais ouï parler; car, ſelon la ſupputation des Mogols, il ſe trouva trois cent mille hommes des ennemis morts ſur la place, ſans que l'on ſache le nombre de ceux que les Mogols perdirent.

Cette perte cependant ne fut pas capable de réduire pour lors Scheidercou à ſe ſoumettre au vainqueur; mais ayant été depuis encore vaincu à diverſes repriſes, il demanda quartier & jura fidélité à Genghizkhan. Ce Prince vouloit en même temps faire encore la guerre à quelques-uns de ſes voiſins; mais il fut appaiſé par les Ambaſſadeurs & par les préſens qu'ils lui envoyerent pour obtenir de lui la paix.

L'an 624 de l'Hégire, de Jéſus-Chriſt 1226, Genghizkhan ſe trouvant accablé d'infirmités, cauſées par les grandes fatigues qu'il avoit ſouffertes dans l'exercice continuel des armes juſqu'à l'âge de ſoixante & treize ans, réſolut de partager ſes Etats entre ſes enfans. Il en avoit eu quatre, à ſavoir, Giougi, Giagathai, Octai, & Tuli: mais Giougi l'aîné étoit mort dans la campagne de Kipgiak, au deſſus de la mer Caſpienne où il commandoit, ſix mois avant le décès de ſon pere, & avoit laiſſé pluſieurs enfans, dont Batou étoit l'aîné.

Genghizkhan déclara pour ſucceſſeur dans ſon horde Impériale & dans tous les pays des Mogols Cathaïens & autres tirant vers l'orient, Octai, qui fut ſurnommé *Caan*, & qui eut pour ſucceſſeur Gaiuk-Khan ſon fils.

Giagathai eut pour ſa part la Tranſoxane, que les Arabes nomment *Maovaralnahar*, & que nous appelons encore aujourd'hui du nom de ce Prince, le *Zagathai* ou *Payş des Uzbeks*, & c'eſt proprement le Turkeſtan. Son pere lui donna pour conſeil & pour Général de ſes armées, Caragiár Novián.

Le Khoraſan, la Perſe & les Indes furent donnés à Tulikhan, qui en avoit conquis en perſonne une grande partie, & dont les enfans Manguca, Coblai & Holagu ſe ſont rendus célebres dans l'Hiſtoire.

Batou, fils aîné de Giougi, ſuccéda à ſon pere par l'ordre de Genghizkhan, & poſſéda tous les pays d'Alán, de Rous & de Bulgár, au deſſus de la mer Caſpienne. C'eſt ce petit-fils de Genghizkhan, qui, traverſant la Ruſſie, vint juſqu'en Moravie, d'où il prit le chemin de la Hongrie, dans le deſſein d'aller aſſiéger Conſtantinople : mais ſes grands projets finirent avec ſa vie, l'an 656 de l'Hégire.

Après cette diſtribution de Provinces, Genghizkhan mit entre les mains de Giagathai, la tranſaction ſolennelle que Kilkhan & Fagiouli, enfans de Toumenah-Khan, avoient paſſée enſemble, par laquelle les hoirs, deſcendans de Fagiouli, ne devoient rien prétendre à la ſucceſſion de Toumenah, leur grand-pere, tant qu'il y auroit des héritiers deſcendans de Kilkhan leur oncle. Cet acte avoit été ſcellé du ſceau de Toumenah-Khan, & il étoit de conſéquence pour les Genghizkhaniens qui deſcendoient de Kilkhan ; car il leur pouvoit ſervir, comme il arriva, contre les Timuriens, c'eſt-à-dire la poſté-

rité de Tamerlan, qui tiroit ſon origine de Fa-gioul.

La mort de Genghizkhan arriva le quatrieme jour du mois Ramadhan, l'an 624 de l'Hégire, & dans le Dongouzil, c'eſt-à-dire dans l'année du Pourceau, ſelon les Iguréens & les Cathaïens, année dans laquelle étoit tombée auſſi ſa naiſſance & ſon élévation à la ſouveraine dignité & autorité ſur les nations des Turcs, des Tartares & des Mogols. Il fut enterré ſecrétement au pied d'un arbre, où l'on dit qu'étant un jour campé, il demanda à ſes gens, s'il leur ſembloit que ce lieu fût propre à ſa ſépulture, & que fort peu de temps après ſa mort, il crût à l'entour du même arbre une eſpece de buiſſon ſi épais, qu'il rendit le lieu inacceſſible.

Tout ce que j'ai dit juſqu'ici de Genghizkhan, eſt tiré de Konhdemir. Mirkhond, qui eſt le même que l'Emir Mohammed-Kovand ou Khavend-Schah, a écrit fort au long la Vie de ce grand Conquérant, le fléau du Muſulmaniſme. J'ai prêté le Manuſcrit de cet Auteur, qui eſt fort rare, & qui m'eſt venu entre les mains, par la libéralité du Grand Duc de Toſcane, à un de mes amis, qui s'en eſt ſervi pour nous donner la Vie de ce Prince dans toute ſon étendue.

Abulfarage dit, dans ſa Dynaſtie dixieme, qui eſt celle des Mogols, que Genghizkhan donna pendant ſa vie à ſes quatre enfans le gouvernement de l'Etat diſtribué en cette maniere : Le premier, qu'il nomme *Touſchi* au lieu de *Giougi*, eut l'intendance des chaſſes, qui étoit la premiere charge chez les Mogols ; le ſecond, nommé *Giagathai*, eut celle de la juſtice ; Octai, le

troiſieme, qui lui devoit ſuccéder, le gouvernement politique ; & Tuli, le quatrieme, le commandement militaire.

La poſtérité de Genghizkhan fut tellement reſpectée par les Mogols & par les Tartares, qu'aucun d'entre eux n'oſa prendre depuis les titres de Khan & de Sultan qui lui étoient réſervés ; & Tamerlan même ſe fit un grand honneur de porter ſeulement celui de Kurkhan, c'eſt-à-dire de leur parent. Il donna même, après la mort de Huſſain qu'il avoit défait, le titre de Sultan à Soiourgatmiſche, qui étoit de la même Race, quoiqu'il fût entiérement dans ſa dépendance.

GENGHIZKANIAH. Taourat Genghiz-Kaniat, la Loi de Genghizkhan. C'eſt un Octalogue qui contient tous les préceptes du Décalogue, à la réſerve de celui qui ordonne la célébration du Sabbat. Il eſt certain que la Religion des Mogols approchoit fort du Chriſtianiſme ; car Genghizkhan & ſes ſucceſſeurs ont été toujours amis des Chrétiens & ennemis des Mahométans, juſqu'à Nicoudar-Oglan, qui ſe fit Muſulman & prit le nom d'*Ahmed*.

La femme de Genghizkhan étoit Chrétienne, & Tamerlan épouſa la fille de Camaraldin, qui étoit de la Religion Genghizkhanienne auſſi bien que lui. Pluſieurs Empereurs Mogols ont célébré les fêtes de Pâques & de la Pentecôte avec les Chrétiens ; & les ambaſſades que ſaint Louis & les Rois Chrétiens d'Arménie leur envoyoient, font foi qu'ils reſpectoient fort les cérémonies de la Religion Chrétienne.

Abulfarage rapporte que Genghizkhan, avant

que de marcher contre ſes ennemis, monta ſur le haut d'une colline, où il demeura trois jours & trois nuits, la tête nue & à jeun, implorant la miſéricorde de Dieu & ſon ſecours; qu'enſuite de cette action de piété, il vit en ſonge un homme vêtu d'un habit ſemblable à celui que les Evêques portent en Orient, qui l'aſſura d'une pleine victoire. Il y a grande apparence que cette Hiſtoire a été forgée ſur la promeſſe que lui fit Tubi-Tangri, lorſqu'il lui changea ſon nom de Tamugin en celui de Genghizkhan.

GENGHIZKHANIAN, les Mogols deſcendus de Genghizkhan. Ils ont régné dans tous les Etats que ce Conquérant laiſſa à ſes enfans: mais il n'y a que la ſucceſſion de ceux qui ont régné dans l'Iran ou Perſe, priſe dans ſa plus ample ſignification, qui ſoit bien marquée.

Cette Dynaſtie, qui comprend quatorze Princes, commença l'an de l'Hégire 599, & finit l'an 736 de l'Hégire. Ce n'eſt pas qu'après ce temps-là, c'eſt-à-dire depuis Arbakhan, il n'y ait eu encore des Princes de cette Maiſon; mais ils n'ont plus été conſidérés par les Hiſtoriens, comme des ſucceſſeurs de ce grand Empire. Ces quatorze Princes ont régné 137 ans.

Le premier eſt Genghizkhan, qui a régné 25 ans.

Le ſecond, Oktai-Caan, fils de Genghizkhan, a régné treize ans.

Gaiuk-Khan, fils d'Oktai, un an.

Mangu-Caan, fils de Tuli fils de Genghizkan, neuf ans.

Holagu-Khan, fils de Tuli, neuf ans.

Abaca-Khan, fils de Holagu, dix-ſept ans.

Ahmed-Khan, dont le nom Mogolien étoit *Nikudar-Oglan*, fils de Holagu, deux ans & deux mois.

Argun-Khan, fils d'Abaca-Khan, ſept ans.

Gangiatu-Khan ou Caikthu-Khan, fils d'Abaca-Khan, trois ans & ſept mois.

Baidu-Khan, fils de Targai fils de Holagu, ſept ou huit mois.

Gazan-Khan, fils d'Argun, huit ans, neuf mois.

Mohammed, fils d'Argun, ſurnommé *Khodabendé*, & dont le nom Mogolien eſt *Aigaptu*, douze ans & neuf mois.

Abuſaid-Khan, fils de Mohammed-Khodabendé, 19 ans.

Arba-Khan, fils de Senghigan fils de Malec-Timur fils d'Artak-Boga fils de Tuli fils de Genghizkhan, régna cinq mois.

Les Genghizkaniens furent à la fin dépouillés par les Timurides, c'eſt-à-dire par Tamerlan & ſes deſcendans, l'an 736 de l'Hégire; car ils les chaſſerent du Turkeſtan & de la Tranſoxane, & les obligerent de ſe retirer dans le pays des Uzbecs ou Jouzbehgs, fort avant dans le Nord.

Ces Timurides régnerent dans la Tranſoxane juſqu'en l'année 900 de l'Hégire, dans laquelle Schaibek Khan, fils de Boudak, Sultan des Uzbeks, qui ſe diſoit être de la Race de Genghizkhan, chaſſa les Timurides du Turkeſtan & du Khoraſan, & les contraignit de s'enfuir aux Indes, où ils fonderent la Dynaſtie des Princes ou Empereurs qui y regnent aujourd'hui, & que nous appelons les *grands Mogols*, à cauſe qu'ils ſont de Race Mogolienne ou Tartare.

Marachi ou Marakſchi a écrit l'Hiſtoire de Genghizkhan & des Mogols dans la troiſieme partie de ſon Hiſtoire, qui ſe trouve dans la Bibliotheque du Roi. Nous avons encore ſa Vie en vers Perſiens.

GENN ou GINN, en Arabe, eſt le même que Div en Perſien, & Deura en Indien, c'eſt-à-dire un Génie ou Démon, qui a un corps fait de matiere plus ſubtile que la nôtre, telle qu'eſt celle de l'élément du feu.

Ces Génies, ſelon la Mythologie des Orientaux, ont été créés & ont gouverné le monde avant Adam. Cette eſpece de créatures, ſelon la même doctrine fabuleuſe, comprend les bons & les mauvais Anges, & même les Géans qui ont fait la guerre aux hommes dans les premiers temps. Ils ont été depuis confinés dans un pays nommé, à cauſe d'eux, *Ginniſtan*; c'eſt la Féerie ou le pays des Fées de nos anciens Romans, où il y a des villes admirables, telles que Schadouckiám, &c.

Les Mages de Perſe donnent à chaque jour & à chaque mois de l'année un de ces Génies qui y préſide; ils en aſſignent encore un particulier à chaque Aſtre, aux montagnes, aux mines, aux eaux, aux arbres, &c. Il ſemble que les Muſulmans en attribuent auſſi aux hommes.

Ben Schohnah raconte qu'en l'année 456 de l'Hégire, ſous le regne de Caïem, vingt-ſixieme Khalife de la Race des Abbaſſides, on ſema dans Bagdet un bruit, qui ſe répandit enſuite dans toute la Province d'Iraque, que quelques Turcs étant à la chaſſe, virent dans le déſert une tente noire, ſous laquelle il y avoit beaucoup de gens

de l'un & de l'autre ſexe qui ſe battoient les joues & pouſſoient de grand cris, comme il eſt ordinaire de faire en Orient quand quelqu'un eſt mort. Parmi ces cris on entendoit ces paroles : *Le grand Roi des Ginnes eſt mort ; malheur à ce pays !* & il ſortit enſuite une grande troupe de femmes ſuivies de beaucoup d'autre canaille, qui allerent à un cimetiere voiſin, continuant toujours de ſe battre en ſigne de deuil & de douleur.

Le célebre Hiſtorien Ebn-Athir rapporte que ſe trouvant, l'an 600 de l'Hégire, à Moſul ſur le Tigre, il couroit dans tout ce pays-là une maladie épidémique qui s'attachoit à la gorge, & que l'on diſoit qu'une femme de l'eſpece des Ginnes ou des Fées, nommée *Omm Ankoud*, ayant perdu un fils, tous ceux qui ne la conſoloient pas ſur cette mort, étoient attaqués de ce mal ; de ſorte que pour en être guéris, les hommes & les femmes s'aſſembloient, & ſe battant les joues, crioient de toutes leurs forces : *Ja Omm Ancoud Aádherina, Mát Ancoud ou ma Derina :* O mere d'Ankoud ! excuſez-nous ; Ancoud eſt mort, & nous n'y ſongions pas !

La même choſe, ſelon le rapport de Ben-Schonah, étoit déjà arrivée en Egypte ſous le regne du Khalife Dhahele-Fathimite : un mal de gorge régnant dans le pays, le remede étoit de faire une eſpece de bouillie fort épaiſſe qui eſt en uſage dans le pays, & de la jeter dans le Nil, en répétant pluſieurs fois ces paroles : *Ia Omm Halcom aadherina, mát Halcom ou maderina :* O mere de Halcom ! excuſez-nous ; Halcom eſt mort, & nous n'y penſions pas !

La premiere de ces Hiſtoires eſt aſſez ſem-

ble à ce que Suétone raconte, que du temps de Tibere on entendit crier dans les forêts : *Le grand Pan eſt mort.* Pour les deux autres, il ſuffit de dire que ce ſont des remedes ſuperſtitieux pris de la ſignification d'Ancoud & de Halcom, qui ſignifient en Arabe la gorge où cette ſorte de mal s'attachoit.

GENNAH, le Paradis. Les Muſulmans tiennent qu'il y a huit Paradis & ſept Enfers, c'eſt-à-dire huit degrés de béatitude pour les bienheureux, & ſept degrés de peine pour les damnés. Ils veulent donner à entendre par ce nombre inégal, que la miſéricorde de Dieu ſurpaſſe, pour ainſi dire, ſa juſtice.

Un Poëte Turc expliquant le ſentiment d'Ali, qui diſoit que, quand on lui ôteroit le voile qui lui cachoit les choſes ſpirituelles, il ne les croiroit pas avec moins de certitude ni fermeté, parle ainſi : » Je connois ſi certainement, & je crois ſi fermement qu'il y a huit Paradis pour les Elus, & ſept Enfers pour les Réprouvés, & cela par les yeux de mon ame & par la lumiere de la Foi, que quand on leveroit tout-à-coup le voile de ce corps qui me les cache, la certitude & l'aſſurance que j'ai de ces choſes-là, n'augmenteroit ni ne diminueroit en aucune maniere à mon égard «.

Je mettrai ici quelques ſentimens des Muſulmans touchant le Paradis, pour faire mieux connoître l'idée qu'ils s'en forment.

On lit dans le chapitre de l'Alcoran, intitulé *Taoubat*, ou de la Pénitence, ces paroles : *Dieu a acheté des Fideles leurs vies & leurs biens*,

leur donnant en échange le Paradis. Vaſſiti dit que ce verſet fut écrit au ſujet de la converſion de pluſieurs infideles, leſquels après avoir fait profeſſion de la Foi Muſulmane, demanderent à Mahomet à quoi ils étoient obligés envers Dieu & envers lui, & qu'il répondit: » A l'égard de Dieu, vous n'êtes obligés à autre choſe, ſinon à l'adorer & à le ſervir lui ſeul aux dépens de vos biens & de vos vies; & quant à moi, je vous demande ſeulement que vous m'aimiez autant que vous faites vos vies & vos biens «.

Ces Proſélytes, après avoir ouï ce diſcours, s'écrierent tout d'une voix: *Ribh al bî la tekil u la neſtekil,* » Voici un marché fort avantageux, contre lequel nous ne reviendrons jamais «. Ces mots, qui ont paſſé comme en proverbe parmi les Arabes, ſont expliqués en ces termes par un Interprete Perſien: » Cette façon de parler, *Dieu achete les ames & les biens des Fideles*, eſt métaphorique, & non pas propre; elle nous fait voir ſeulement combien il eſt vrai que Dieu donne ſon Paradis aux Fideles qui emploient leurs vies & leurs biens à ſon ſervice. La preuve que ceci n'eſt qu'une métaphore, eſt que l'achat & la vente n'ont lieu qu'où il y a différence de poſſeſſeurs & de poſſeſſions; or eſt-il qu'il n'y a aucune perſonne ni autre choſe dans le monde qui n'appartienne à Dieu; car l'eſclave & ſon bien appartiennent à celui qui en eſt le maître.

C'eſt donc, pourſuit cet Auteur, comme ſi Dieu diſoit: Il dépend de toi, ô homme! de me donner ta vie & ton bien, & il dépend de moi de te donner le Paradis: la vie eſt un fond de péchés & de miſeres, & tes biens ſont une

ſource d'orgueil & de rebellion : vends & aliene donc pour le ſervice de Dieu deux choſes mépriſables, pour acheter un bien auſſi déſirable qu'eſt le Paradis «.

Gelaleddin-Al-Balkhi paraphraſe ainſi ces paroles dans ſon Methnevi : » Jette une pierre pour recevoir un joyau ; donne une poignée de terre, & reçois en échange de l'or ; enfin, pour une choſe vile & périſſable, reçois un bien excellent & éternel «.

On lit dans le Livre intitulé *Keſchâf*, & dans *Ain al mâani*, l'hiſtoire ſuivante, qui a un grand rapport à ce qui a été dit ci-deſſus. Un Arabe du déſert paſſant devant la porte de la Moſquée de Médine, entendit quelqu'un qui récitoit ces paroles : *Dieu a acheté les ames & les biens des Fideles, & leur a donné en échange le Paradis.* Il demanda auſſi-tôt de qui étoient ces paroles, & on lui répondit qu'elles étoient de Dieu. L'Arabe voulut ſavoir enſuite dans quel temps cet achat & cette vente avoient été faits, & on lui répliqua que ce contrat avoit été paſſé dans le commencement des temps, lorſque Dieu fit un pacte avec Adam & avec toute ſa poſtérité, par ces paroles : *Ne ſuis-je pas votre Seigneur, & ne me reconnoiſſez-vous pas pour tel ?* & le reſte, comme l'on peut voir dans le titre d'Adam. L'Arabe, qui fut éclairé de Dieu dans ce moment, lui dit auſſi-tôt ces paroles : » Je trouve ce marché fort bon ; ſi vous ne le rétractez point, Seigneur, je n'ai garde de m'en dédire ; car vous achetez de moi une ame chargée de péchés, & quelques biens paſſagers, au prix d'une félicité éternelle. Bien loin de ne pas accepter ce marché,

je vous abandonne dès maintenant & mes biens, & ma vie «.

Azizi dit ſur ce ſujet : » Celui qui achete un eſclave dont il connoît les défauts, ne peut plus le rendre à celui duquel il l'a acheté, ni en redemander le prix : ainſi il n'y a point lieu de craindre que Dieu qui nous a achetés, quoiqu'il connût nos imperfections & nos miſeres, nous chaſſe & nous renvoie au Démon, notre premier maître ; ce qui eſt exprimé par un Poëte en ces termes : J'eſpere, Seigneur, que je ne ſerai point rejeté de vous comme un eſclave plein de défauts, puiſque vous avez eu la bonté de m'acheter après les avoir connus parfaitement «.

L'Auteur des Nafehát dit auſſi : » Vous m'avez vu & connu, Seigneur, de toute éternité, & après m'avoir vu & connu avec tous mes défauts, vous n'avez pas laiſſé de m'acheter. Cette connoiſſance eſt toujours préſente en vous, & la honte que j'en ai me couvre d'une confuſion perpétuelle. Ayez pitié, Seigneur, de celui que vous avez une fois agréé & accepté «.

Il y a enſuite de ce texte du chapitre Taoubat, le verſet qui ſuit : *Réjouiſſez-vous donc de cette vente que vous avez faite, & de ce prix avec lequel vous avez été achetés ; car c'eſt un grand bonheur pour vous.*

L'Auteur des Medarek rapporte que l'Iman Giafer-Sadik diſoit aux Fideles : » Votre prix n'eſt autre que le Paradis ; gardez-vous bien de vous vendre pour une choſe de moindre valeur «.

Le Methnevi Manevi dit auſſi très-élégamment en ſa langue : » L'homme eſt ſi miſérable, qu'il ne ſe connoît point : tantôt il s'élève trop,

& tantôt il s'abaiſſe & s'avilit trop ; il ſe donne ſouvent pour un prix ſi bas, qu'il fait pitié, ſemblable à un pauvre fou qui coud des haillons à un habit de brocard, ou qui vend celui-ci pour avoir les autres «.

Quoique les Muſulmans ne connoiſſent pas clairement la rédemption des hommes faite par Jéſus-Chriſt, ils ne laiſſent pas d'en avoir quelque lumiere, comme il paroît par leurs expreſſions aſſez ſemblables aux ſentimens des Chrétiens. C'eſt un effet de la force invincible de la vérité, dont la lumiere perce les ténebres les plus épaiſſes de l'erreur.

Au chapitre troiſieme de l'Alcoran, intitulé *de la Famille d'Amrán*, on lit ces paroles : *Le retour à Dieu eſt le meilleur que l'on puiſſe faire.* La verſion Perſienne dit : » Il fait bon retourner à Dieu, puiſqu'il n'y a aucun autre bien comparable à lui «.

Un autre Auteur Perſien paraphraſe ainſi ce verſet.: » Votre paſſion vous fait courir par les plaines & par les montagnes ; mais enfin après toutes ces courſes, qui ſont autant d'égaremens, il faut revenir au gîte, & il n'y a point d'autre retour que vers lui «.

On lit enſuite dans le même texte : *Ceux qui retournent à Dieu en le ſervant, trouveront un Paradis où il y a des jardins ſur le courant des rivieres, où ils vivront éternellement avec leurs femmes, qui ſeront très-pures ; mais outre ces délices, ils jouiront du bon plaiſir de Dieu, qui les rendra contens.* La paraphraſe Perſienne porte : » Mais outre ces délices, le bon plaiſir de Dieu qui ſe complaît en eux, & qui eſt content d'eux,

d'eux, ſurpaſſe toutes choſes, & leur tient lieu de tout; car Dieu étant content d'eux, il les rendra pleinement contens & ſatisfaits de lui par lui-même «.

Ce que pluſieurs Auteurs, qui ont combattu le Mahométiſme, ont avancé, n'eſt donc pas vrai, que les Muſulmans ne reconnoiſſent point d'autre béatitude dans le Ciel que la jouiſſance des plaiſirs des ſens. Dans le même chapitre, page 86 du texte Arabique, nous trouvons encore ce verſet: *Ne penſez pas que ceux qui ſont tués dans les batailles données pour la cauſe de Dieu, ſoient morts; car ils vivent véritablement auprès de leur Seigneur, qui les pourvoit abondamment, & les fait jouir avec un extrême plaiſir de tout ce qu'il a de plus grand & de plus excellent.*

Huſſain-Vâez explique ainſi ce terme: » La magnificence de Dieu conſiſte en ce qu'il donne à ſa créature la béatitude, qui n'eſt autre que ſon bon plaiſir, c'eſt-à-dire la complaiſance qu'il a pour eux, après laquelle & auprès de laquelle il n'y a point d'autre bien qui ſoit comparable, ni même concevable «.

L'Auteur du Tefsir Kebir dit que, lorſque les ames ſaintes ſont éclairées dans la béatitude des rayons de la lumiere divine, leurs ſubſtances ſont entiérement pénétrées de la ſplendeur de ce qu'elles connoiſſent; & c'eſt le premier degré de la félicité, qui eſt exprimé par ce mot du verſet, *Jorzecoun, ils ſont pourvus abondamment.* Après cette pénétration intime de la ſource des lumieres éternelles, les ames des bienheureux entrent dans un grand repos qui leur cauſe une joie inexplicable, qui fait le ſecond degré de la béatitude,

exprimé par le mot *Farehin*, *remplies de joie*; Or cette joie conſiſte particuliérement en ce qu'ils ne ſe voient pas ſeulement arrivés auprès de l'objet qu'ils aiment, mais qu'ils s'y trouvent intimement unis, *Vouſſoul betaman veſſál*; car on ne peut pas concevoir un plus grand plaiſir ni de plus grande joie, que de contempler & de goûter intimement la beauté de la face glorieuſe du Seigneur, *Nedhr begemâl vègeh kerim*; ce qui a fait dire à un Auteur myſtique, pour exprimer cet état : La ſource du plaiſir & de la joie eſt où l'objet aimable ſe rencontre. Pour moi, je ne travaille à autre choſe qu'à me jeter à corps perdu dans cet abîme «.

A la fin du même chapitre d'Amran, page 91 du texte Arabique, il eſt dit de ceux qui ſont fideles & obéiſſans à Dieu : *Ils auront des jardins autour deſquels couleront des fleuves, & ils y demeureront éternellement, recevant continuellement de nouveaux préſens de la part de Dieu.* Les Interpretes diſent que le mot *Nuzul*, qui eſt ici employé, ſignifie tout ce que l'on prépare dans le logis pour bien recevoir un hôte, & que, comme la grandeur, l'excellence, & la multitude des apprêts que l'on y fait, marquent l'eſtime que l'on fait de la perſonne qui y eſt reçue, le Paradis étant l'apprêt que l'on fait aux hôtes de la Cité de paix, on ne peut point leur faire de plus grand préſent que celui qui les comprend tous, qui eſt la vue de Dieu même, *Tamaschai anovar lika*; ce qui a fait dire à un Auteur ſpirituel & dévot : » O vous, qui me conviez à jouir des délices du Paradis, ce n'eſt pas le Paradis que je cherche, mais ſeu-

lement la face de celui qui fait le Paradis «.

Pour arriver à ce bonheur, voici ce qu'il faut faire, ſuivant le verſet qui termine le chapitre d'Amrân. *A vous qui êtes déjà fideles, il ne reſte plus, ſinon de ſouffrir, de perſévérer, de vous attacher à Dieu, & de marcher avec crainte devant lui; car par ce chemin vous parviendrez au bonheur du Paradis.*

Les Interpretes expliquent ainſi ces paroles : » Souffrez en combattant vos paſſions, & les aſſujettiſſant au ſervice de Dieu. Perſévérez dans l'union de vos cœurs avec la volonté de Dieu, vous réſignant à lui dans les afflictions de la vie, & acquieſçant en toutes choſes aux ordres de ſa Providence. Attachez & liez vos eſprits à cette ſeule penſée de vous unir à lui, les détachant de toutes les imaginations qui vous en peuvent ſéparer. Conſervez ſoigneuſement, & avec crainte, les graces que Dieu vous fera, & gardez-vous de les perdre par la communication trop familiere avec les hommes. C'eſt ainſi que vous parviendrez à la félicité, qui conſiſte à être développés du voile des créatures, pour être anéantis en Dieu, & pour paſſer de cet anéantiſſement à un être permanent & inaltérable avec lui.

Un Auteur a dit excellemment ſur ce ſujet : » Si vous voulez ſubſiſter éternellement heureux, anéantiſſez-vous dans le temps; car la moindre choſe que produit cet anéantiſſement, c'eſt une éternité «.

Nous remarquerons ici que Mahomet, après avoir promis à ſes Arabes des jardins de délices pleins de ſources abondantes d'eau dans l'autre

vie, il les assure aussi dans le même chapitre, qu'ils auront des demeures & des palais magnifiques dans les jardins d'Eden, mot Hébreu qui est le nom du Paradis terrestre dans la Genese.

Les Interpretes varient sur l'explication de ce mot; car les uns disent que c'est le nom d'une ville du Paradis, au milieu de laquelle se trouve la fontaine ou la riviere qu'ils appellent *Tasnim*, de laquelle tous les Bienheureux sont abreuvés.

Les autres veulent que ce mot ne signifie autre chose que le degré le plus haut de la félicité & de la gloire que possedent les Bienheureux dans le ciel.

L'Iman Thaâlebi dit qu'Eden est le nom d'une de ces grandes rivieres dont les rivages sont bordés de jardins délicieux; car les plus rigoureux Musulmans, ou, pour mieux dire, les plus superstitieux d'entre leurs Docteurs, soutiennent qu'il faut entendre à la lettre toutes ces expressions grossieres qui regardent les délices du corps dans le Paradis, & confondent le Paradis terrestre, *Paradisum voluptatis*, dont il est parlé dans l'Ecriture sainte, avec le Paradis de la gloire, taxant d'impiété ceux qui les allégorisent & spiritualisent à la maniere des Chrétiens & des Juifs mêmes.

Cependant, après les promesses de ces délices corporelles, le faux Prophete s'est trouvé obligé d'ajouter ce que nous avons déjà vu dans le chapitre Taoubat, qu'outre ces délices, il y a encore quelque chose de plus grand dans le Paradis. *U risuán men Allah achar*: Mais la com-

plaiſance que Dieu a dans les Bienheureux paſſe toutes choſes.

Les Interpretes diſent que cette complaiſance de Dieu eſt le principe de tout le bonheur, & l'origine de toutes les faveurs. Ce qui fait dire à un d'entre eux : » L'un vous demandera, Seigneur, la jouiſſance du Paradis & de ſes délices, & un autre, la délivrance d'Enfer & de ſes peines : pour moi, je ne vous demande ni l'une ni l'autre de ces choſes ; mon ſeul déſir eſt que votre volonté s'accompliſſe en moi. Quand vous ſerez content de moi en ce monde-ci & dans l'autre, j'ai tout ce que je ſouhaite, & j'abandonne tout le reſte entre vos mains «.

Les Mahométans ont une de ces Traditions, qu'ils appellent *authentiques*, qui porte que Dieu demandera aux Bienheureux s'ils ſont contens, & ils lui répondront : Comment ne le ſerions-nous pas, puiſque vous nous avez fait des dons que vous n'avez point faits aux autres ? & Dieu leur répliquera : Je veux vous en faire encore un plus grand ; c'eſt que dorénavant je me complairai en vous, & que vous ne deviendrez plus jamais l'objet de ma colere.

Dans le chapitre intitulé *Jonas*, le faux Prophete, après avoir parlé des jardins délicieux & des eaux abondantes du Paradis, voyant bien que cette béatitude qu'il promettoit à ſes Fideles ne ſatisferoit pas les eſprits les plus éclairés, ajoute ces paroles : Dans ces jardins de délices, les Bienheureux diſent ſans ceſſe : Vous êtes Saint, le Seigneur notre Dieu ; & le bon accueil qu'ils reçoivent eſt le Salám ou ſalut, qui ſignifie *la paix ſoit ſur vous* ; & enfin la conſom-

mation de toutes leurs actions eſt de dire : Louange à Dieu, Seigneur de toutes les créatures! *Alhamdellah rabb al âlemin.*

Les Interpretes de ce verſet diſent : » Lorſque les Fideles entrent dans le Paradis, pénétrés qu'ils ſont de la lumiere de gloire qui leur découvre la Majeſté de Dieu, ils ſe portent d'abord à louer & à magnifier ſa grandeur & ſa puiſſance ſouveraine. Alors les Anges leur ſoubaitent la paix ; Dieu la leur donne, & leur confere en même temps pluſieurs grands préſens, qui ſont divers degrés d'élévation & d'excellence les uns au deſſus des autres. Les Bienheureux, après avoir reçu ces préſens de Dieu, le louent & le béniſſent, finiſſant, ſans jamais finir, leurs actions de graces par le cantique des attributs glorieux du Seigneur ; & la joie qu'ils reſſentent en louant & magnifiant ces divins attributs, eſt ſi grande, qu'elle ſurpaſſe tous les autres plaiſirs du Paradis «.

C'eſt ce qui a fait dire à un Auteur Perſien : » Le plaiſir & le goût qu'ont les Bienheureux, comme autant d'amans paſſionnés, à prononcer les noms ou attributs glorieux de Dieu, leur eſt plus doux que la demeure éternelle dans le Paradis même ; car quoique dans ce lieu de délices il y ait des plaiſirs ſans fin, ils comptent pour rien tout le reſte, en comparaiſon de l'union qu'ils ont avec Dieu «.

Le Scheikh al âlem dit : » Il y a un bien dans le Paradis auprès duquel tous les autres biens du Paradis même ſont défectueux, & peu conſidérables. Ce bien eſt la vue de Dieu ; & il s'écrie enſuite : Le Paradis, Seigneur, n'eſt à dé-

ſirer, que parce que l'on vous y voit; car ſans l'éclat de votre beauté, il nous ſeroit ennuyeux «.

Cette vue, que nous appelons *la viſion béatifique*, eſt nommée dans le chapitre de Houd Agr acbar, *la grande récompenſe.*

Au même chapitre : *Dieu appelle & invite à la Maiſon de paix, & met dans le bon chemin ceux qu'il lui plaît d'entre les bons, qu'il récompenſe & enrichit de ſes biens.* Les Interpretes diſent que cette Maiſon de paix eſt le Paradis deſtiné pour les Fideles, où Dieu les convie, les excitant à la pratique des bonnes œuvres qui en donnent l'entrée.

Le Paradis eſt appelé *Maiſon de paix*, à cauſe du ſalut & de la paix que Dieu & ſes Anges donnent à ceux qui y entrent, comme l'on a vu ci-deſſus, ou bien à cauſe du ſalut de paix & de conjouiſſance que les Bienheureux ſe donnent les uns aux autres; ou bien encore, à cauſe que ce mot *Salám* eſt un des noms ou attributs de Dieu, qui eſt notre paix & notre ſalut; de ſorte que c'eſt par excellence que le Paradis eſt appelé *la demeure de Dieu* ou de *la paix.*

L'Auteur des Foſſoul ou Articles dit ſur ce paſſage, que Dieu appelle les Fideles d'une maiſon, dont les larmes ſont l'entrée, la miſere le ſéjour, & la corruption la fin, à une autre maiſon, dont l'entrée eſt un don très-précieux, qui eſt celui de la prédeſtination, le milieu, où la demeure eſt la jouiſſance de tout bien, & la conſommation ſans fin en eſt la claire viſion de l'eſſence divine : *Men dár-aoualho beka aouſtho âna akherho ſena âla dar mabdaho átha aouſthho ridha montehaho lica.* Cette voix de Dieu qui

appelle les Fideles, eſt celle qui appelle les captifs à la liberté; ces captifs, engagés dans les liens du monde & de la vie, croient n'être là que pour mourir. Il eſt vrai que les Rois de la terre tirent ordinairement les coupables de la priſon, pour les envoyer au gibet: mais vous, Seigneur, vous les tirez des baſſes foſſes & des cachots de ce monde, pour les placer dans votre Palais qui eſt le Paradis.

Le Schéikh al Iſlam dit que Dieu appelle tous les hommes au Paradis, à la réſerve de ceux qui ſe rendent indignes d'une telle faveur; mais Aſchári étant interrogé, qui eſt celui qui eſt appelé au Paradis, répondit: » Celui que l'ami veut, & pour qui il a de la prédilection, ce qui ſignifie les ſeuls prédeſtinés & élus.

On lit dans le chapitre Naſſa ces paroles: *Nous placerons les Fideles dans une ombre ſtable & permanente.* La plupart des Interpretes avouent franchement que Mahomet a mis de l'ombre dans le Paradis, à cauſe que les Arabes, qui ſont beaucoup incommodés de la chaleur du ſoleil, regardent l'ombre comme la principale cauſe du repos & de la commodité de la vie; cependant ils ſe font cette objection: » Comment pourra-t-il y avoir de l'ombre, puiſqu'il n'y aura ni ſoleil ni aucun autre aſtre qui la puiſſe cauſer «?

Les plus ſpirituels diſent que, par cette ombre continuelle & non paſſagere, il faut entendre la protection favorable du Roi de gloire, qui couvrira perpétuellement les têtes des Bienheureux, & cette ombre ne paſſera point; ce qui leur fait dire: » Toutes les ombres, c'eſt-à-dire toutes

les faveurs de ce monde, à la fin ſe diſſipent: Fuyez à l'ombre de celui qui ne paſſe jamais «.

Soiouthi a fait un Livre exprès touchant l'ombre du Paradis, qu'il a intitulé *Boqough al helál*, où il fait la deſcription du trône de Dieu, que les Arabes appellent *Arſche*.

Le même Auteur en a auſſi compoſé un ſur la tradition vulgaire des Mahométans, laquelle a eu grand crédit parmi nous, ſavoir, que les femmes n'entreront point en Paradis. Ce Livre a pour titre *Asbáb al keſſa fi hal al Neſſa*. On attribue auſſi à Giaouhari un Ouvrage ſur le même ſujet.

On fonde cette trahiſon fabuleuſe ſur une plaiſanterie que fit Mahomet à une vieille femme, qui ſe plaignoit à lui de ſon ſort au ſujet du Paradis; car il lui dit que les vieilles n'y entreroient point, & ſur ce qu'il la voyoit inconſolable, il la raſſura & la réjouit en même temps, en lui diſant que toutes les vieilles ſeroient rajeunies avant que d'y entrer.

Quoi qu'il en ſoit du Paradis des Mahométans, il eſt certain qu'il a été formé ſur le plan de celui de Cerinthus. Cet ancien Héréſiarque, qui vivoit dès le temps de l'Apôtre ſaint Jean, ſoutenoit que l'on mangeroit, que l'on boiroit, & que l'on exerceroit les fonctions du mariage dans le Paradis. Il y a pluſieurs auſſi de nos contemplatifs qui ont cru que le corps ayant eu part aux ſouffrances de cette vie, auroit ſa part à la béatitude, & qu'au moins les ſens de la vue, de l'ouïe, & d'autres jouiroient des plaiſirs qui leur ſont propres.

Le faux Paradis de Schedád, qui eſt nommé

par les Arabes *Irám*, eſt rejeté par les Muſulmans, quoiqu'ils l'admettent en pluſieurs points.

GENNAT-ADN ou EDEN, le jardin d'Eden, ou le Paradis terreſtre. Les Muſulmans, joignant brutalement les plaiſirs de la terre avec les délices du Ciel, confondent ce Paradis avec celui de la gloire, auſſi bien que celui d'Iram, que Schedád avoit placé dans l'Arabie.

Quoique la plupart des Mahométans, inſtruits par le Livre de la Geneſe, mettent ce Paradis dans la terre-ferme de l'Aſie, c'eſt-à-dire vers Damas en Syrie, vers Obollah en Iraque ou Chaldée, ou en Perſe vers le déſert de Naoubendigian en un lieu nommé *Scheb-Baován*, arroſé par le Niláb; cependant la tradition la plus ancienne & la plus générale de l'Orient, eſt que ce jardin ou paradis n'eſt autre que l'iſle de Serandib, que nous appelons aujourd'hui *Zeilan* ou *Geilan*, où l'on prétend qu'Adam fut enterré, après qu'il fut rentré en grace auprès de Dieu, & qu'il eut fait une pénitence de cent trente ans. Les Portugais, ſuivant la tradition du pays, ont nommé la montagne où eſt la grotte, & le ſépulcre d'Adam, *Pico de Adam*.

Les Orientaux comptent quatre Paradis dans l'Aſie, ſavoir, les trois dont nous venons de parler, en Syrie, en Chaldée, & en Perſe, & le quatrieme à Samarcand.

GENOUAH, la ville de Genes. *Genovizlar*, c'eſt ainſi que les Turcs appellent les Génois, que l'on accuſe à tort d'avoir fourni des vaiſſeaux à Amurat ſecond du nom, Sultan des Turcs,

quand il paſſa d'Aſie à Gallipoli en Europe, pour donner bataille à Ladiſlas Roi de Hongrie; car lorſqu'il défit ce Prince dans les marais de Varna vers les embouchures du Danube ſur le Pont-Euxin, l'an de l'Hégire 848 ou 849, qui répond à l'année de Jéſus-Chriſt 1444, l'armée navale des Chrétiens étoit poſtée à Gallipoli dans l'Helleſpont, & lui en ferma le paſſage; de ſorte qu'il fut obligé de paſſer au Boſphore de Thrace, qui eſt le canal de la mer Noire.

Il eſt vrai que vingt ans environ auparavant, c'eſt-à-dire l'an 827 de l'Hégire, le même Sultan pourſuivant le faux Muſtafa, qui ſe diſoit fils du Sultan Bajazet premier, paſſa d'Aſie à Gallipoli ſur des vaiſſeaux marchands de Gênes: mais cela ne convient pas non plus au premier trajet que les Turcs firent en Europe l'an de l'Hégire 758: car alors Soliman, fils d'Orkhan, & petit-fils d'Othman, premier Sultan des Turcs, qui mourut du vivant de ſon pere, paſſa de l'Aſie en Europe ſur des radeaux, & enſuite ſur des vaiſſeaux qu'il fit enlever ſur les côtes de la Grece.

GERAHEM, montagne diſtante d'environ trois milles de la ville de la Mecque. Les Muſulmans diſent que l'on voit dans cette montagne une grotte où Eve ſe retiroit; mais que le véritable lieu de ſa ſépulture eſt à Gidda, ville ſituée ſur la mer Rouge, qui ſert de port à la Mecque.

GERBI & GERBIA: c'eſt une iſle de la mer de Barbarie, que les Anciens ont appelée *Meninx*, *Meninga*, & *Lotophagorum Inſula*. Les

Italiens l'appellent aujourd'hui *le Gerbé*; elle eſt proche de la Petite Syrthe dans une égale diſtance, de Tunis & de Tripoli.

Dragut, fameux Pirate, & Général des forces maritimes de Soliman, Sultan des Turcs, après s'être rendu maître de Tripoli l'an de l'Hégire 957, & avoir défait le Roi de Cairoan, s'empara de cette iſle par une ſupercherie qu'il fit au Scheikh Soliman, Prince Arabe qui y commandoit.

Les Maltois, ſur leſquels Tripoli avoit été pris, obtinrent, quelques années après, une flotte & des troupes de Philippe ſecond, Roi d'Eſpagne, pour recouvrer cette ville; mais l'entrepriſe, ayant manqué, les Eſpagnols, commandés par le Duc de Médina-Cæli, ſe jeterent ſur l'iſle de Gerbe & la prirent, obligeant le Scheikh, qui y commandoit, de leur payer tribut, & de leur livrer le château, dont ils firent une place conſidérable, qu'ils nommerent *Philippalcaſſar*, où ils laiſſerent garniſon.

L'an 966 de l'Hégire, Soliman envoya Pir-Ali & Cara-Moſtafa avec une puiſſante flotte, qui battit le Duc de Médina & André Doria, leſquels, après avoir perdu dix-huit mille hommes, vingt-ſept galeres, & quatorze vaiſſeaux, s'enfuirent à Malte, & laiſſerent cette iſle au pouvoir de Soliman.

GERGIS, George, & en particulier ſaint George, Martyr, fort connu dans l'Orient & même par les Mahométans, qui le mettent au nombre des Prophetes, & le confondent avec Elie; car ils lui donnent le nom ou ſurnom de

Khedherles & de *Khiſir-Elia*, qui eſt celui du Prophete Elie.

Gergis, Moine célebre du mont Liban, dans le monaſtere de ſaint Simeon en Syrie, a compoſé un Ouvrage, intitulé *Mohaverah-Gedaliah*, qui eſt une diſpute ou conférence qu'il eut avec trois Muſulmans, pour défendre le Chriſtianiſme, dans laquelle il réfute avec beaucoup de liberté & d'érudition le Muſulmaniſme.

Gergis-Ben-Bakhtiſova, Médecin Chrétien, natif de Giundiſchabour, qui, après avoir ſervi quelque temps le Khalife Almanſor, & en avoir reçu beaucoup de bienfaits, aima mieux mourir auprès des ſiens en conſervant la Religion de ſes peres, que d'accepter les offres brillantes que ce Prince lui faiſoit pour l'obliger à embraſſer le Muſulmaniſme. Abulfarage rapporte auſſi de lui un exemple remarquable de chaſteté.

GEZAIR, plurier de Gezirah, qui ſignifie en Arabe Iſle & Preſqu'Iſle.

Gezair-Alomam, c'eſt ainſi que les Arabes appellent ce que le Texte ſacré de la Geneſe nomme *Iié-Hagoim*, les Iſles des nations; ce qui ſignifie non ſeulement les iſles, mais auſſi les preſqu'iſles de la Grece, de l'Italie, de l'Eſpagne, des Gaules, &c. qui ſont à l'occident & au ſeptentrion de la Terre-Sainte.

Gezair-Al-Khaledát, les Iſles Fortunées. Ce ſont les Canaries & les Açores, où la plupart des Géographes Orientaux, auſſi bien que les Grecs, fixent le premier Méridien.

GEZAIR ou KESSAIR. Alger. Ce nom

Arabe ne vient pas de Gezirah comme le précédent, mais il a été corrompu du Latin *Cæſarea*; car la ville d'Alger n'eſt autre que *Julia Cæſarea*, autrefois capitale de cette partie de la Mauritanie que les Romains appeloient *Cæſarienſis*, pour la diſtinguer de deux autres Provinces du même nom, que l'on déſignoit par les ſurnoms de *Tingitana* & de *Sitifenſis*.

Cette ville eſt devenue par la ſuite des temps le ſiége d'un Roi Arabe, lequel s'étoit rendu puiſſant ſur la côte que nous appelons aujourd'hui *de Barbarie*. Khaireddin, fameux Pirate, natif de Metelin, ou plutôt ſon frere aîné, nommé *Orouſch*, s'en rendit maître ſous Selim, premier du nom, Sultan des Turcs, ſous prétexte de ſecourir le Roi de ce pays-là contre un voiſin qui lui faiſoit la guerre. Depuis ce temps-là, le Sultan de Conſtantinople a toujours envoyé un Bacha en Alger, qui y commande la milice, quoique le Divan ou Conſeil de cette ville ait toujours conſervé le pouvoir d'élire une eſpece de Roi, qu'ils appellent *Dai*.

Ce même Pirate fut fait, par Soliman fils de Selim, Bacha de la mer, reprit la Morée ſur les Vénitiens, & conquit le Royaume de Tunis l'an de l'Hégire 940. Les Italiens l'appeloient *Barbaroſſa*, & le ſiége de Nice en Provence nous l'a fait connoître ſous le nom de *Barberouſſe*.

GEZIRAT-KHESCHK, l'Iſle-ſeche, ou plutôt l'Iſle-Continent. La terre & ſon continent eſt appelée *Seche* par les Orientaux, à l'imitation des Hébreux, qui la nomment *Jabaſchah*, comme il paroît par ce paſſage de la Geneſe,

Et vocavit aridam terram. Cette Iſle-ſeche, qui peut paſſer pour continent, eſt ſituée, ſelon les Muſulmans, au delà du mont Cáf, & eſt, pour ainſi dire, un Monde ſéparé du nôtre, qu'ils appellent auſſi *Agiaib-al-Makhloucát*, les merveilles de la Nature, ſelon les propres termes Turqueſques du Tahmurath-Nameh ou Hiſtoire de Tahamurath.

On ne peut point douter que cette Iſle ne ſoit l'Iſle-Atlantique ou l'Athlantide de Platon, au delà du mont Atlas, qui eſt appelé par les Orientaux *Cáf.* On eſt auſſi aſſez perſuadé que cette Iſle Atlantique eſt l'Amérique, que les Turcs appellent *Jeni-Dunia*, c'eſt-à-dire le Nouveau Monde, auquel le titre d'Agiaib-al-Makhloukát, qui ſignifie les merveilles des créatures ou de la Nature, convient fort bien. Ainſi l'on voit que ce Nouveau Monde n'a pas été entiérement inconnu aux Anciens.

Fin du Tome ſecond.